3 1761 04527 4522 9

UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong01obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE.

Relig
M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE.

TOME PREMIER.

310577
4.2.35

MARSEILLE,

TYPOGRAPHIE VEUVE MARIUS OLIVE,

Rue Paradis, 68.

1862.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

N° 1. — Avril 1862.

LETTRE DU SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL

A TOUS LES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION.

N.-D. de Montolivet, le 3 avril 1862.

MES BIEN CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Le Seigneur daigne continuer à bénir notre ministère. En France comme à l'étranger nos Pères se dévouent aux rudes travaux de l'apostolat avec un zèle que Dieu couronne des fruits les plus abondants. La connaissance de ce dévouement et de ces bénédictions était pour notre Père vénéré la source des joies les plus douces ; il était heureux de voir son propre zèle animer tous ses enfants, et leurs travaux, tout en lui rappelant ses propres travaux, lui redisaient aussi les consolations que Dieu avait répandues sur ses Œuvres. C'était pour lui un jour de saint bonheur

lorsqu'un de ses enfants, qu'il aimait avec tant de tendresse, venait déposer dans son cœur les consolations que procurent le devoir accompli avec abnégation, le retour des âmes au Seigneur. Son bonheur, il nous le disait : nous écoutions avec attendrissement le récit qu'il daignait nous en faire. Il nous le disait pour nous faire bénir avec lui Dieu de ses grandes miséricordes sur notre chère famille, pour nous faire partager les joies qu'éprouvait sa tendresse de père en contemplant les œuvres de ses fils bien aimés, pour nous exciter tous à combattre les saints combats, à acquérir les vertus qui nous assureraient la victoire. Que de fois ne l'avons-nous pas entendu regretter avec douleur de ne pouvoir pas communiquer à la Congrégation tout entière les sentiments qui se pressaient dans son cœur. Bien souvent il avait formé le projet de ne pas garder ainsi dans le secret ce qu'il pensait pouvoir être utile à tous. Dans plusieurs chapitres-généraux, les membres de la famille réunis autour de leur Père bien-aimé avaient émis le même vœu, exprimé le même désir. Notre Père est mort sans avoir pu réaliser le dessein que son cœur avait conçu ; mais si Dieu nous en fait la grâce, comme nous l'espérons, son désir n'aura pas été vain et la pensée paternelle recevra son exécution en cela comme en tout le reste, trop heureux si nous pouvons, de quelque manière, faire oublier un instant qu'il n'est plus au milieu de nous Celui que nous aurions voulu y conserver toujours.

Pour mettre en exécution cette volonté de notre Père bien-aimé, nous avons besoin de votre concours, ô vous tous qui, sous l'étendard de Marie Immaculée, combattez si vaillamment avec tant de bonheur et de succès les saints combats du Seigneur. Comme à notre vénéré Fondateur, vous nous direz vos luttes, vous nous direz les triomphes de la grâce. Au milieu de notre chère France, au sein de l'hérésie, sur les plages lointaines de l'erreur

et du paganisme, Dieu bénit nos œuvres, dites-nous ces bénédictions. Nous recevrons vos lettres avec une vive reconnaissance, nous les communiquerons sur-le-champ à toute la famille avec un paternel empressement. Ce ne sera plus, il est vrai, un cœur d'apôtre, brûlant encore après cinquante ans des plus rudes labeurs, de toute l'ardeur des premiers jours d'un sacerdoce marqué à chaque pas par les triomphes les plus éclatants, mais ce sera toujours un cœur de père qui recevra ces communications, il lui semble qu'il peut vous assurer qu'il les sentira et les appréciera. Oui, mes bien chers Pères et Frères, au récit que nous feront nos missionnaires, nous remercierons ensemble Dieu et notre Mère Immaculée, ensemble nous aimerons toujours plus la famille au sein de laquelle Dieu suscite de si beaux dévouements, ensemble nous nous efforcerons de n'être pas trop au-dessous de nos frères par les vertus religieuses, et ceux qui se préparent à la lutte n'en seront que plus zélés à se rendre dignes de soutenir la cause de Dieu et l'honneur de la Congrégation à laquelle ils ont le bonheur d'appartenir.

Afin d'accomplir le vœu le plus ardent de notre vénéré Fondateur, tous les trois mois nous ferons imprimer un cahier contenant quelques-unes des relations ou lettres que nous aurons reçues. Cette publication vous la trouverez peut-être imparfaite d'abord, et elle le sera ; nous nous efforcerons de la compléter et de la perfectionner de plus en plus. La publicité devra en être restreinte à la famille. Ces relations pourront aussi être communiquées à quelques-amis, mais nous défendons, pour des motifs à nous connus, tout autre publicité, à moins d'une autorisation que l'on nous demandera à nous-même.

Pour nous fournir les moyens de réaliser cette Œuvre, nous prescrivons à tous les supérieurs locaux en France, en Angleterre et en Canada, ainsi qu'à tous les vicaires de

nos Missions Etrangères, de nous faire parvenir deux fois par an un rapport sur les travaux apostoliques exécutés par les Pères de leurs maisons ou vicariats. A la fin du mois de mai, il nous enverront la relation de ce qui aura été fait depuis le premier novembre jusqu'à Pâques. A la fin du mois d'octobre, il nous diront ce qui s'est passé dans la maison qui leur est confiée, ce qu'ont fait nos pères dans les pèlerinages que nous desservons ou dans les missions ou retraites qu'ils auront pu donnner pendant la période de temps qui s'écoule entre Pâques et la Toussaint. Ce récit exige une grande simplicité; il n'est destiné qu'à la famille et c'est toujours comme avec des frères que nous devons nous entretenir. Ce rapport est indépendant de celui que nos saintes règles ordonnent aux Provinciaux d'adresser chaque mois au Supérieur-Général.

Par cette prescription que nous faisons à nos différents supérieurs, nous nous gardons bien de vouloir arrêter la plume de nos missionnaires et les empêcher de continuer à nous faire eux-mêmes le récit de leurs peines, de leurs joies, de leurs succès, de leurs revers. Bien loin de là. Nous les conjurons au contraire de nous envoyer, comme à notre Père bien-aimé, ces relations qui lui faisaient éprouver tant de bonheur, et qui lui ont fait verser de si douces larmes, même sur son lit de douleur, sur son lit de mort.... Oh! non, mes Pères bien-aimés, ne nous privez pas de ce qui fera notre consolation, de ce qui édifiera vos frères, de ce qui les mettra en communication plus directe avec vous. Dites-nous souvent les travaux que vous accomplissez, ne gardez pas pour vous seuls vos tribulations: traitons-nous de plus en plus en frères, mettons en commun nos joies et nos peines, surtout celles que nous rencontrons, que nous éprouvons en travaillant à la sanctification des âmes; nous ne nous en aimerons que plus, nous ne serons que plus saintement unis, nous n'en prierons

qu'avec plus de ferveur les uns pour les autres, et nous goûterons toute la vérité de ces suaves paroles : *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare Fratres in unum!* Familiarisés avec les travaux de tous, nous suivant tous de l'esprit et du cœur, les distances ne nous sépareront plus, les lieux ne nous isoleront pas et nous contribuerons par là à réaliser les paroles de notre Père mourant, que nous ne cesserons jamais de rappeler : *Le zèle pour les âmes... la charité... la charité... la charité.*

C'est dans cet espoir si doux à mon cœur que je vous renouvelle à tous, mes bien chers Pères et Frères, l'assurance bien affectueuse de mon plus sincère attachement en notre Seigneur et Marie Immaculée.

FABRE, O. M. I.,
Supérieur-Général.

MISSIONS D'ANGLETERRE.

RAPPORT

ADRESSÉ PAR LE R. P. COOKE,

Provincial d'Angleterre,

AU T.-R. P. SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL, A LA SUITE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1861.

La Province d'Angleterre se compose de sept maisons et d'une résidence. Trois maisons se trouvent en Angleterre même, ce sont celles de Liverpool, de Leeds et de Sik-linghall; nous avons en Ecosse la maison de Leith, près d'Edimbourgh, et en Irlande nous possédons les maisons d'Inchicore, près de Dublin, de Glen-Mary, près de la ville de Bray, c'est la maison du noviciat, et celle de Glencree, où nous soignons le pénitencier. A Dublin même se trouve le collège de l'Immaculée Conception, qui forme une résidence dépendante de la maison d'Inchicore.

I.

La maison d'Inchicore tient le premier rang parce que c'est là que réside ordinairement le Provincial des missions d'Angleterre. Sa fondation remonte à cinq ans. Elle est à une distance de deux kilomètres de Dublin, dans un site très-agréable, entourée d'un vaste jardin. Les communications avec Dublin sont très-faciles : des omnibus partent d'Inchicore à toutes les heures de la journée. Depuis que

nos Pères sont arrivés à Inchicore, ils ont fait bâtir une très-jolie Eglise; elle n'est que provisoire, mais elle pourra encore servir pendant plusieurs années. Elle contient 1,200 personnes et se remplit facilement aux offices du dimanche et des jours de fêtes. Inchicore est le terme où aboutit le plus important chemin de fer de l'Irlande. C'est là que la compagnie qui l'exploite fait confectionner toutes les voitures de la ligne. Près de mille ouvriers travaillent constamment dans les ateliers qui se trouvent à Inchicore. Avant l'arrivée de nos Pères, ces hommes étaient dans un complet abandon; il s'en était suivi un état bien déplorable sous le rapport de la pratique des devoirs religieux.

Le plus grand nombre d'entre eux avaient habité l'Angleterre pendant plusieurs années, loin de tout secours, négligeant complètement l'observation des lois de l'Eglise; plusieurs mêmes n'avaient plus sur les lèvres que le langage de l'impiété. La principale cause de l'éloignement qu'ils montraient pour notre Sainte Religion provenait de ce qu'aucune église ne se trouvait dans le voisinage: il leur fallait faire un long trajet pour se rendre à leur église paroissiale, située bien avant dans la ville de Dublin. A notre arrivée à Inchicore, nous fîmes un appel au dévouement de ces pauvres ouvriers, nous les invitâmes à nous aider à construire une église provisoire. Cet appel a eu les résultats les plus heureux. Sept cents ouvriers se sont présentés et se sont mis à notre disposition pour travailler de six heures à dix heures du soir, pendant trois jours, et au matin du quatrième jour l'église était en état d'être ouverte aux fidèles. Non contents de cette première aumône, ces généreux ouvriers se sont formés en comité pour quêter dans les environs d'Inchicore et même à Dublin, afin de payer toutes les dépenses occasionnées par la bâtisse de l'église. C'est ce qu'ils ont fait avec un zèle au-dessus de tout éloge. Ce comité a continué de faire ces quêtes en

faveur des autres œuvres que nous avons entreprises à Inchicore, et il a toujours obtenu le même succès. Une telle générosité ne pouvait manquer d'attirer les plus abondantes bénédictions sur ceux qui la pratiquaient et sur leurs familles. Dieu leur a accordé la grâce d'une sincère conversion, et ces hommes qui, avant notre arrivée, ne connaissaient presque plus la religion, sont devenus des modèles de toutes les vertus.

Il existait depuis plusieurs années à Inchicore une école mixte, fondée par le gouvernement et la compagnie du chemin de fer : un maître protestant la dirigeait : un grand nombre d'enfants catholiques en suivaient les classes au péril évident de leur foi et de leurs mœurs. L'archevêque de Dublin était désolé et ne savait comment porter remède à un état de choses si triste, à un mal si grand. Il nous pria de faire tous nos efforts pour retirer ces pauvres enfants du danger auquel ils étaient exposés. Afin de répondre à cette invitation de Monseigneur l'archevêque, nous ouvrîmes une école dont la direction fut confiée à deux de nos frères convers. En peu de temps le nombre des enfants catholiques qui fréquentaient l'école mixte était réduit de 240 à 40; deux cents étaient venus se placer sous nos frères. Si le local de notre école était assez vaste, nous aurions bientôt les quarante enfants qui suivent les leçons du maître protestant.

Nos Pères ont aussi la direction spirituelle d'un pénitencier, placé près d'Inchicore, et que desservent les sœurs de la Miséricorde. Nous avons établi dans notre église deux confréries de l'Immaculée Conception, une pour les hommes et l'autre pour les femmes. On prêche deux fois le dimanche et les jours de fête, et tous les jeudis une fois après le chant des complies. Tous les jours ont lieu, dans notre chapelle, les exercices de la prière du soir. Les fidèles accourent en foule de Dublin pour se confesser, mais

malheureusement le petit nombre de Pères qui se trouvent à Inchicore ne permet pas de satisfaire à leurs pieux désirs. *Messis multa, operarii pauci.*

Jusqu'au mois de novembre dernier nous avons habité une assez petite maison, la même que renfermait la propriété lorsque nous l'avons achetée ; mais maintenant la communauté est logée dans la nouvelle maison que nous avons fait construire. Elle a 150 pieds de longueur sur 50 de largeur ; la hauteur est la même que celle de Montolivet. Elle est destinée à servir de maison de retraite pour les prêtres et les laïques, tout en fournissant à la communauté un logement convenable. L'ancienne maison est occupée par le Juniorat des Missions d'Angleterre. Ce Juniorat est composé de 15 enfants appartenant à des familles qui jouissent d'une honnête aisance : nous pourrons dès cette année en admettre quatre au noviciat. Nos Pères d'Inchicore sont très-souvent appelés à prêcher dans la ville de Dublin, les missions, les retraites dans les communautés religieuses, les retraites pastorales occupent tous leurs instants. Cette année ils ont donné trois retraites pastorales. Ils ont été obligé de refuser un grand nombre de demandes, soit pour des missions, soit pour des retraites dans les collèges, les petits séminaires, les communautés religieuses.

II.

La maison de Liverpool existe depuis 12 ans. Nos Pères sont chargés dans cette ville du soin de 13,000 catholiques. Avant notre arrivée, ces pauvres âmes n'avaient à leur disposition qu'un seul prêtre séculier dont le ministère ne pouvait guère embrasser autre chose que de dire la Sainte-Messe et d'administrer aux malades les derniers sacrements. Les fidèles ne pouvaient pas se confesser souvent et recevaient, en outre, bien peu d'instruction.

Abandonnés ainsi à eux-mêmes, ils se sont laissés aller à l'intempérance, à des querelles où le sang a coulé plusieurs fois et à toutes sortes de vices. Leurs enfants s'amusaient tout le jour dans les rues ou ne fréquentaient que des écoles protestantes. Tout cela est maintenant changé. Nos Pères ont commencé par faire bâtir de grandes écoles, capables de recevoir 1,200 enfants; leurs espérances se sont réalisées, et des centaines d'enfants qui allaient autrefois dans les écoles du gouvernement reçoivent actuellement une instruction et une éducation catholiques. Nos Pères ont ensuite établi la société de tempérance, qui produit dans le peuple de Liverpool un bien immense; la réunion a lieu chaque semaine dans notre église, et on y voit venir des personnes de tous les quartiers de Liverpool pour y faire publiquement la promesse de s'abstenir de toute boisson enivrante. Un de nos Pères fait toujours un discours à l'occasion de cette réunion hebdomadaire. Les écoles du soir pour les enfants qui travaillent dans la journée font aussi un très-grand bien. Conformément à nos saintes règles l'exercice de la prière du soir se fait chaque jour dans notre église de Liverpool; la prière est suivie d'une instruction qui dure de 10 à 15 minutes; l'église est presque toujours remplie dans ces occasions.

Pendant dix ans nos Pères n'ont eu pour église à Liverpool qu'une espèce de vieille baraque qui menaçait ruine. La seule chose qui fut en sa faveur, c'est qu'elle occupait le meilleur site que l'on put trouver dans cette ville pour une église catholique. Nos Pères, après avoir fait beaucoup d'efforts, sont parvenus à acheter cet emplacement et à y construire une très-belle église et tout auprès une maison de communauté. Je ne connais pas d'établissement religieux, à Liverpool, qui me plaise autant que le nôtre; il est dans la position la plus désirable, au centre de la ville et au milieu d'une nombreuse population catholique. Les

Pères de Liverpool sont surchargés de travail, et il est grandement à désirer que l'on puisse prochainement en augmenter le nombre (1).

III.

La maison de Leeds est fondée depuis dix ans. Leeds est une ville manufacturière de deux cent mille âmes. Il y a une population de vingt-cinq mille catholiques. Avant que nos Pères pussent s'y établir, il y avait déjà deux Eglises, une à chaque extrémité de la ville. Il était nécessaire qu'il existât une Eglise plus au centre de la ville et par là même plus à la portée de la population catholique. C'est ce besoin urgent que nous sommes venus satisfaire. Nos commencements dans cette ville ont été bien pauvres. Notre première habitation, que nous avons gardée pendant plusieurs années, n'était qu'une petite maisonnette, qui ne nous abritait pas suffisamment contre le vent et la pluie. Notre Eglise provisoire était encore plus misérable et plus délabrée que celle de Liverpool. Depuis lors, nos Pères ont fait bâtir une vaste Eglise que notre bien-aimé Fondateur a bénite dans son dernier voyage en Angleterre, une maison de communauté, une grande école pour les garçons, un couvent assez grand pour 40 religieuses et une vaste école pour les filles, attenante au couvent des sœurs. Tous ces établissements forment un groupe très-imposant sur la cime d'une petite colline qui domine la ville de Leeds et que l'on appelle Montagne de Sainte-Marie. Leeds est l'endroit où nos Pères obtiennent de plus fréquentes conversions parmi les protestants qui viennent en foule assis-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la mort a fait un vide immense dans la maison de Liverpool. Elle a frappé le R. P. Dutertre, dont le zèle était infatigable ; l'excès du travail a abrégé les jours de ce jeune Père. On peut dire de lui : *consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

ter aux offices, surtout au sermon et à la bénédiction du soir. Nos Pères y sont très-estimés et leurs confessionnaux sont fréquentés par des personnes appartenant à la haute société aussi bien que par les pauvres. Comme nous sommes le seul corps religieux établi dans cette ville, nous sommes nécessairement entourés de beaucoup de sympathie de la part des catholiques.

IV.

La maison de Siklinghall compte deux ans d'existence. Nous desservons là une jolie Eglise gothique, élevée aux frais de M. Middelton, qui l'a dotée pour toujours d'une somme de 150 livres sterlings par an. Notre ancienne maison de Noviciat est attenante à cette Eglise ; elle a été mal bâtie et est très-humide, quoique extérieurement elle offre une très-belle apparence. Trois de nos Frères y sont morts et plusieurs autres y ont vu dépérir leur santé. Les Oblats qui s'y trouvent actuellement ne souffrent pas de cette insalubrité ; comme ils ne sont pas nombreux, on peut les prémunir contre les inconvénients qu'entraîne l'humidité de la maison. Nous avons renoncé au projet d'agrandir cet établissement ; tel qu'il est, il suffit en ce moment aux besoins du scholasticat ; il est assez vaste pour recevoir de 18 à 20 personnes. La voisinage de Siklinghall est très-pittoresque. On y jouit de tous les charmes de la solitude. Les habitants des environs sont accoutumés à voir sortir en soutane nos frères scholastiques, ce qui ne nous serait certainement pas permis dans toute autre résidence en Angleterre. Le village de Siklinghall n'est pas considérable ; sa population est peu nombreuse, et cependant nos Pères y obtiennent chaque année quelques nouvelles conversions parmi les protestants. Dernièrement, le R. P. Arnoux m'informait que, depuis quatre ou cinq mois, il

avait baptisé douze protestants adultes et qu'il y en avait d'autres qui se préparaient à recevoir le baptême. Nous avons fait un acte avec M. Middelton qui nous donne le droit de rester à Siklinghall tant que nous voudrons desservir cette mission ; au cas où nous voudrions nous retirer, nous n'aurions rien à revendiquer sur l'Eglise et ses dépendances.

V.

La maison de Leith, en Ecosse, est fondée depuis quatre ans. Leith peut être regardée comme faisant partie de la ville d'Edimbourgh, capitale de l'Ecosse. C'est un des principaux ports de mer de ce royaume. Il contient une population de 40,000 âmes dont à peu près 2,000 catholiques. Nous avons là une Eglise et une maison de communauté occupant une très-belle position entre les deux principales rues de la ville avec lesquelles elles sont en communication. Nous avons dû nécessairement faire de fortes dépenses : Leith prend chaque jour de nouveaux développements par suite de l'augmentation du commerce. La ville est trop petite, on n'y trouve pas à s'y loger et un grand nombre de personnes qui ont leurs affaires à Leith, sont obligés chaque soir de s'en retourner à Edimbourgh. Grâce aux secours de la Propagation de la Foi, nous avons pu entreprendre la construction de l'Eglise et de la maison destinée à la communauté. L'Eglise est vaste et vraiment belle. La maison peut recevoir de 18 à 20 personnes. Nous avons conçu de grandes espérances sur l'avenir de la maison de Leith. Placée ainsi dans la capitale de l'Ecosse, au centre d'une région où le catholicisme semble vouloir renaître avec toutes les gloires qu'il y a eues dans le passé, il faudra tôt ou tard à Leith une nombreuse communauté pour suffire aux besoins de la prédication et aux fonctions du saint ministère. C'est dans cette

prévision, qui se réalisera certainement, que l'on a donné à la maison de Leith des proportions plus vastes que celles que la position actuelle semble exiger, mais qu'il eût été impossible d'obtenir plus tard dans des conditions aussi avantageuses, par suite du renchérissement de toutes choses au sein de cette ville commerçante (1).

VI.

La maison de Glencree, où se trouve le Pénitencier, existe depuis deux ans et quelques mois. Nous comptons en ce moment près de 300 enfants dans cet établissement, le premier de ce genre qui ait été fondé en Irlande. Nous l'avons entrepris sur les instances de l'autorité diocésaine et de plusieurs catholiques, hautement placés, soit dans

(1) Nous rappellerons ici un fait qui s'est passé au moment où la construction de cette maison touchait à son terme. Il s'agissait déjà de placer la toiture, lorsqu'on s'aperçut que l'architecte s'était trompé sur les dimensions qu'il fallait donner à la maison : elle devait être plus large de deux pieds au moins. On fut obligé de reconstruire tout un côté de la maison. En démolissant le mur, on trouva dans une cavité une boîte scellée renfermant une Bible protestante et plusieurs traités contre l'Eglise catholique, et entre autres écrits un manuscrit dans lequel un protestant contre notre arrivée dans le pays en disant que nous étions venus pour éteindre les lumières de la foi protestante. Cette pièce portait la signature de plusieurs protestants distingués d'Edimbourgh. Nos Pères admirèrent la conduite de la Providence dans une circonstance qui paraît si peu importante au premier abord. Cette boîte fut trouvée le jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge, 15 août 1860. Comment celle qui détruit toutes les hérésies aurait-elle pu tolérer ces signes de l'erreur dans une maison qui doit être dédiée à son Immaculée Conception ? (*Lettre du R. P. Noble*, 19 *août* 1860).

Nous trouvons dans cette même lettre les détails suivants : « Depuis l'arrivée de nos Pères à Leith, il y a une notable amélioration parmi nos catholiques. Un grand nombre d'hommes et de femmes qui autrefois ne venaient jamais à l'Eglise, fréquentent aujourd'hui les sacrements, au moins tous les mois. Nous avons reçu plusieurs abjurations. Dimanche passé, j'ai baptisé un homme respectable, âgé de 30 ans, et la semaine prochaine, j'aurai un autre adulte à baptiser. C'est une véritable consolation de baptiser des adultes en Ecosse, car les Presbytériens ne baptisent plus et quand nous recevons des abjurations, nous sommes moralement certains que le baptême obtiendra tout son effet. »

le Gouvernement, soit dans la vie privée. Le bon Dieu a répandu ses plus abondantes bénédictions sur cette œuvre. Ces pauvres petits prisonniers se conduisent admirablement : on peut espérer en toute confiance de les voir devenir d'excellents citoyens et surtout de bons chrétiens. Glencree est situé au milieu d'un cercle de montagnes, dans une profonde solitude, et quoique cet endroit ait peu d'agréments comme résidence, il convient très-bien au but que l'on s'est proposé. Nos frères enseignent plusieurs métiers aux enfants, dont un grand nombre travaillent aussi dans les champs en se formant à l'art de l'agriculture. Cet établissement est déjà regardé comme une grande institution nationale, on le propose comme un modèle à imiter aux autres maisons de ce genre que l'on veut fonder ailleurs. Les protestants même viennent en foule le visiter et en parlent ensuite très-avantageusement dans leurs livres et dans leurs journaux. Cependant nous comptons quelques ennemis ; ce sont des protestants acharnés qui se plaignent tout haut de ce que le Gouvernement protége, favorise et secoure une institution catholique. Nous ne nous en effrayons pas ; c'est, au contraire, pour nous un stimulant puissant de faire prospérer notre œuvre sous tous les rapports, d'employer le plus avantageusement possible et sous le contrôle même de nos ennemis les fonds qui nous sont alloués; c'est ainsi que du mal nous nous efforçons de tirer le bien. Lorsque nous avons commencé, nous n'avions de place que pour 40 enfants ; nous pouvons en recevoir maintenant, par suite des agrandissements que nous avons opérés, plus de 300. Le comité avait d'abord entrepris ces nouvelles constructions ; c'est nous qui les avons complétées. Sa Grandeur l'Archevêque de Dublin a avancé une partie des fonds qui étaient nécessaires ; plusieurs messieurs du comité l'ont imité : c'est un prêt qui pèse sur nous, mais dont chaque année diminue la charge.

Monseigneur nous a autorisés à faire des quêtes dans son diocèse pour cet objet et nous espérons arriver prochainement à une complète extinction de cette dette. Il est inutile de nous étendre sur les avantages spirituels que trouvent dans cet établissement les malheureux enfants qui nous sont envoyés. Nous n'oublions rien de tout ce qui peut les ramener complètement à Dieu et leur inspirer le sentiment d'honnêteté et de dignité dont ils paraissent privés par l'habitude précoce de tous les vices. C'est comme une mission perpétuelle où le zèle trouve les plus précieux aliments.

La tendre piété qui se manifeste chez le plus grand nombre de ces enfants est vraiment admirable, et quand on pense qu'il y a quelques mois à peine, la plupart étaient occupés à voler dans nos rues, on ne peut s'empêcher de rendre grâces à Dieu de ce qu'il a daigné se servir de notre petite Congrégation pour être l'instrument d'un si grand bien. Nos frères convers se montrent de véritables enfants de la Congrégation. Ils remplissent très-bien les fonctions de leur charge auprès de ceux dont ils ont le soin ; presque chacun d'eux a un métier et préside à un des ateliers.

VII.

La maison de Glen-Mary, qui est aussi la maison du noviciat, n'est fondée que depuis le commencement de cette année. Elle est située à une distance de 24 kilomètres de Dublin ; le chemin de fer nous transporte à la station voisine en moins d'une heure. Le local est tout ce qu'on peut désirer de mieux : une longue et belle allée d'arbres conduit à la maison qui est tout-à-fait au milieu de la propriété. Les environs offrent les sites les plus pittoresques de toute l'Irlande. On y voit de grandes forêts, de superbes montagnes et mille petites vallées d'une beauté ravissante, où nos novices peuvent faire leur promenade

dans une parfaite tranquillité. Une assez haute colline nous protège contre les vents de mer, car le rivage n'est qu'à une demi-heure de marche. La station du chemin de fer est sur le rivage même; nous nous y rendons facilement. La maison, assez ancienne, a été réparée et agrandie; on loge facilement de 25 à 30 personnes. Nous y avons, en ce moment, une quinzaine de novices et quatre oblats, qui paraissent tous jouir d'une bonne santé. Une régularité parfaite règne dans cette maison; tous ceux qui l'habitent y goûtent les joies que procure la pratique des observances religieuses.

Le collège de l'Immaculée Conception, dans la ville de Dublin, ne fait que de commencer; il y a déjà 30 élèves. Nous espérons que cet établissement nous rendra plus tard d'importants services et qu'il pourra même nous fournir quelques vocations.

En résumé, les Missions d'Angleterre ne sont point encore sorties de cette époque de fondations, de constructions, etc., qui est toujours la plus pénible et la plus éprouvée. Mais malgré les préoccupations inévitables qu'amène cet état de choses, le bien opéré est déjà très-considérable. Tout nous fait espérer qu'il ira en grandissant.

Il faudrait dans chaque maison un personnel plus nombreux pour satisfaire aux besoins des populations que nous évangélisons. Nos ressources augmenteraient peut-être avec l'extension de notre ministère, et nous sortirions peu à peu de cet état de gêne où nous nous trouvons. Nos maisons d'Angleterre ont toujours besoin de l'allocation que la Propagation de la Foi veut bien leur accorder. La leur retrancher, ce serait les condamner à la ruine et à la mort. Les détails que nous donnerons plus tard montreront à quels travaux excessifs se dévouent nos Pères et quels succès couronnent leurs efforts.

En terminant, je ne puis que rendre témoignage au bon esprit qui règne dans toutes les maisons dont je viens de parler; je crois que dans tous les cœurs se trouve un sincère et profond attachement à notre chère Congrégation, et j'ai grande confiance qu'avec les visites plus fréquentes que nous sommes maintenant en état de recevoir de la part de nos premiers supérieurs, cet attachement deviendra, avec la bénédiction de Dieu et de notre bonne mère Marie Immaculée, chaque jour de plus en plus fort et cordial.

Notre-Dame de Montolivet, le 24 décembre 1861.

ROBERT COOKE, O. M. J.

EXTRAITS DE DIFFÉRENTES LETTRES

ÉCRITES A NOTRE VÉNÉRÉ FONDATEUR SUR LES MISSIONS D'ANGLETERRE.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous aurez sans doute reçu des détails sur la Mission que nous venons de donner à DUNDEE, une des plus grandes villes du nord de l'Ecosse. Nous étions trois Pères pour une population catholique de plus de 25,000 âmes. Les résultats de cette Mission ont été des plus remarquables. Voici un trait qui vous donnera une idée de l'empressement que ce peuple fidèle a montré pour profiter des grâces qui lui étaient offertes. Dès quatre heures du matin il y avait déjà plusieurs centaines de personnes autour de nos confessionnaux, et à onze heures du soir nous étions obligés de renvoyer, sans avoir pu les entendre, un très-grand nombre d'entr'elles qui étaient restées dans l'église durant toute la journée sans prendre aucune nourriture. Cela s'est renouvelé tous les jours pendant la Mission. Et ce qu'il y a de plus pénible, c'est que plusieurs de ces fervents chrétiens, employés dans des maisons ou à des travaux publics, ont perdu leur place pour ne s'être pas rendu à leur poste, et encore n'ont-ils pas eu le bonheur de se confesser! Jamais je n'avais senti aussi vivement qu'à Dundee la vérité de ces paroles du Divin Sauveur : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Notre établissement de Leith devient tous les jours plus intéressant. Nous avons établi deux Confréries, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Les hommes portent un collet rouge et une grande médaille du Sacré-

Cœur, et les femmes ont une robe bleue et un voile blanc : c'est l'Association de l'Immaculée Conception. Le premier dimanche du mois nous avons une procession du Saint-Sacrement, à laquelle assistent les membres des deux Confréries, après avoir fait la Sainte-Communion (Le R. P. Noble, Leith, 12 mai 1860).

Il est temps que je dise quelques mots à Votre Grandeur de la belle Mission que nous venons de donner dans la jolie petite ville de Cappoquin, au midi de l'Irlande. Nous étions cinq Pères, les PP. Fox, Gubbins, Ryan, Nolan et moi-même. La Mission a duré un mois. Près de dix mille personnes se sont approchées de la Sainte-Table, et trente mille au moins ont fait inutilement des tentatives pour se confesser. C'était un spectacle déchirant que de voir tous les jours l'église encombrée du matin au soir de ces vastes foules de pénitents, qui n'avaient pas la moindre chance de pouvoir se confesser, faute d'un assez grand nombre de prêtres pour les entendre. Monseigneur l'évêque de Waterford est venu présider à l'ouverture et à la clôture de la Mission. Sa Grandeur désire beaucoup que nos Pères soient invités par ses curés à donner des Missions dans tout son diocèse, qui est le plus catholique de l'Irlande. Le vicaire-général vient de nous demander une Mission pour la ville de Dungarvan, où il réside. Cette Mission aura lieu au mois d'août. Dungarvan est une grande ville, un port de mer, centre d'un commerce très-important. Auprès de Cappoquin se trouve une très-célèbre école où l'on prépare des jeunes gens pour Mainowth et d'autres grands-séminaires. Elle est à peu de distance d'une grande abbaye de Trappistes, et sous la direction de quelques membres de cette communauté. Elle renferme en ce moment près de 200 élèves venus d'Irlande, d'Angleterre et d'Ecosse. Tous ont assisté à la Mission et ont conçu pour les Oblats de Marie une véritable affection. Peut-être Dieu

nous ménagera-t-il quelques vocations. Nous n'avons qu'à nous féliciter des témoignages de sympathie que nous avons reçus des Pères Trappistes.

L'archevêque de Cashel a invité un de nos Pères pour prêcher la retraite pastorale au clergé de son diocèse. Je dois aller la semaine prochaine remplir cette tâche. Je vous prie, Monseigneur, de m'aider de vos prières (Le R. P. Cooke, — Cappoquin, 26 juin 1860).

La ville de Dungarvan, où nous donnons en ce moment la Mission, est située au sud de l'Irlande, c'est la seconde ville du département et le lieu de résidence du vicaire-général de Waterford. Il y a douze mille catholiques dans la paroisse même, mais il y en a dix mille dans le voisinage. C'est ce peuple nombreux que nous évangélisons. L'église où la Mission se donne est très-belle et très-grande. Elle peut contenir plus de 4,000 personnes, commodément assises, mais comme c'est le privilège du petit nombre d'avoir ainsi des places réservées, elle contient facilement le double de ce chiffre. Chaque jour cette vaste enceinte est remplie par une foule attentive à la parole de Dieu que nous leur prêchons, quatre fois par jour, sous forme d'instruction ou de sermon. Mais c'est surtout au confessionnal qu'il se fait un bien immense. Combien d'âmes arrachées au démon ! Combien de confessions sacrilèges pardonnées ! Combien d'âmes sauvées et qui ne l'auraient jamais été sans cette Mission ! Voilà la pensée qui nous soutient sous le poids d'un travail écrasant, surtout au confessionnal où, tous les jours, excepté le dimanche, nous passons plus de huit heures ; le samedi, afin de revoir une seconde fois les personnes que nous avons entendues, nous y demeurons toute la journée. C'est pendant nos récréations que nous disons l'office ou préparons nos sermons. On voit confondues autour de nos confessionnaux toutes les positions sociales ; tous accourent avec empressement. Ils assiègent les por-

tes de l'église dès quatre heures du matin, et restent toute la journée à attendre sans proférer aucun murmure jusqu'au moment où nous sortons du confessionnal. Notre Mission a commencé le 5 de ce mois et doit durer jusqu'au 7 du mois prochain. Les Missionnaires sont au nombre de cinq : le R. P. Cooke, les RR. PP. Fox, Gubbins, Nolan et votre humble serviteur. Dans nos Missions d'Irlande on est en plein travail dès le premier jour ; tous ces bons Irlandais sont venus la première semaine. A mesure que la Mission s'avance, l'enthousiasme s'est augmenté, la foule a grossi ; de sorte que maintenant l'église au moment des sermons est un véritable four, et le confessionnal une citadelle qu'il faut prendre d'assaut. Nous sommes tous, Dieu merci, pleins de courage et en bonne santé. Nous rencontrons souvent dans ces braves gens des exemples d'un dévouement héroïque. Dans la dernière Mission que nous avons prêchée il y a deux mois dans ce diocèse, j'ai entendu en confession une pauvre femme qui était venue à pied d'une ville située à plus de 14 lieues. Elle avait marché jour et nuit; après avoir attendu toute une journée sans pouvoir être entendue, elle se présenta enfin aux pieds du prêtre, déclarant qu'elle bénirait Dieu maintenant toute sa vie de lui avoir procuré la consolation de voir un Missionnaire : je mourrai en paix, dit-elle. Ce n'est pas qu'elle eut quelque grand crime à révéler, non, mais elle était inspirée par la foi la plus vive dans les indulgences qu'une Mission fait gagner. Voilà la part consolante qui nous est échue dans l'héritage du Seigneur. Nous ne cessons de remercier Dieu de la sublime vocation à laquelle il nous a appelés en nous faisant Oblats de Marie Immaculée, membres de notre chère Congrégation et les fils si tendrement aimés de votre Grandeur (Le R. P. Ryan. — Dungarvan, 14 août 1860).

Une fois à Dungarvan, j'entendis de bonnes gens se

dire : *Voilà un autre Missionnaire !* Nous étions six Pères Oblats de Marie Immaculée à Dungarvan. Comme le R. P. Cooke devait donner une Retraite au couvent de la Présentation, il fut résolu que je ne commencerais à donner la Retraite des Sœurs de la Miséricorde que le même jour, c'est-à-dire le jour de la clôture de la Mission, ce qui me procura deux jours de liberté pendant lesquels je pus voir la foule qui assiégeait tous les confessionnaux, etc. C'était vraiment un touchant spectacle que l'empressement de cette multitude qui voulait aller se confesser aux *saints Pères*, comme on les appelle même dans les journaux. Vers les derniers jours de la Mission, plusieurs se procurèrent une entrée dans l'Eglise par les fenêtres, pendant la nuit, pour aller prendre leur place auprès des confessionnaux. Le Curé fit alors garder les fenêtres, mais pendant que les gardiens étaient aux fenêtres, les bonnes gens se firent une autre issue à travers la porte. Nos Missionnaires ont entendu les confessions huit ou dix heures chaque jour de la Mission qui a duré cinq semaines. De 12 à 14,000 personnes ont fait leur Mission. Mais comme on accourait de tous les environs, beaucoup n'ont pas pu s'approcher des sacrements. J'ai vu de mes yeux de pauvres gens dire à nos Pères : *Il y a tant d'années que je ne me suis pas confessé ! Si vous ne me confessez pas, peut-être jamais je n'aurai l'occasion de le faire.* Voulant dire qu'ils n'osaient pas s'ouvrir à leurs prêtres. Et nos Pères étaient obligés de leur répondre : *Je ne puis pas.*

Le jour de la Nativité, j'ai été invité à aller donner le scapulaire de l'Immaculée Conception, quoiqu'on l'eût donné deux jours chaque semaine de la Mission. Les RR. PP. Fox, Gubbins et moi, après avoir béni les scapulaires, commençâmes à les imposer tous trois à la fois. Jamais je n'ai vu une pareille affluence. Je passai là deux heures entières, faisant aussi vite que je pouvais; je suais à grosses

gouttes. Mais j'étais content de faire quelque chose pour Marie Immaculée le jour anniversaire de sa naissance.

J'assistai à la clôture de la Mission ou plutôt à la Plantation de la Croix. Les journaux disent qu'il y avait plus de 12,000 personnes présentes. Le R. P. Fox, qui nous a acquis une grande réputation, prêcha. En terminant son discours, il dit : « *Vous vous souviendrez aussi, en venant prier devant cette Croix, des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée. Vous demanderez à Dieu qu'eux aussi portent leur croix avec courage*, etc. » Ces quelques paroles produisirent une profonde impression sur tout le monde. Je regrettai plusieurs fois, pendant mon séjour à Dungarvan, de n'être pas Missionnaire comme les autres...

Le jour de la clôture, le R. P. Cooke et moi avons commencé nos retraites dans les deux couvents de la ville. Je logeai pendant tout ce temps chez les Frères des écoles chrétiennes, qui ont un magnifique établissement et qui ont été pour tous les Pères et pour moi d'une bonté vraiment fraternelle. En allant de chez eux au couvent des Sœurs de la Miséricorde, je passai dans les rues avec mon costume religieux. J'avais peine à m'arracher du milieu de ceux qui voulaient que je les bénisse eux et leurs objets de piété.

Nos retraites finies, nous allâmes à Meilleray, où les Trappistes ont une grande école. Le R. P. Cooke entretint les élèves de la Mission de Dungarvan. J'aurais voulu que vous fussiez là pour entendre leurs applaudissements.

De Meilleray, nous nous dirigeâmes vers Cappoquin où nos Pères ont donné leur avant-dernière Mission et où certes nous n'étions pas attendus. Mais aussitôt que l'on vit le R. P. Cooke dans la voiture, les habitants parurent sur le seuil de leurs portes, la joie rayonnait sur tous les visages, les enfants couraient après nous, nous entendions de tous côtés : *Soyez les bienvenus à Cappoquin !* Le Curé se

montra d'une amabilité extraordinaire. Il se félicita d'avoir été le premier des Curés des environs à appeler les Missionnaires. Il y a, en effet, cinq ou six autres endroits où l'on attend nos Pères dès qu'ils pourront y aller.

Bref, je quittai Cappoquin le lendemain et j'allai, en compagnie du R. P. Cooke, à Kilkenny, jolie ville où je restai quatre ou cinq heures avec lui, mais où je le laissai au collége. Il devait commencer dans cette maison, le soir même, les exercices de la Retraite.

J'ai visité le pénitencier de Glencree. Les enfants, en nous voyant arriver au milieu de leur solitude profonde et de leurs froides montagnes, nous saluèrent par leurs cris de joie. J'ai revu avec bonheur une dixaine de mes chers Frères convers qui se trouvent si heureux dans la sublime vocation que Dieu leur a donnée. Ils font un grand bien. Une chose qui me frappa à Glencree ce fut de voir les 206 enfants qui y étaient alors enfermés faire leurs visites au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge. Ils priaient tous à haute voix, puis chantaient à gorge déployée, avec accompagnement d'harmonium. Il me semblait que le son de toutes ces voix juvéniles arrivait certainement au trône de Jésus et de Marie. (Le R. P. Boisramé. — Inchicore, 24 septembre 1860.)

Nous venons de terminer la grande Mission de Dungarvan, où cinq de nos Pères ont travaillé pendant cinq semaines. Plus de 12,000 personnes ont fait leur Mission, et dans ce nombre il y en avait beaucoup qui ne s'étaient point confessés depuis plusieurs années. Mgr. O'Brien, évêque de Waterford, est venu présider à l'ouverture et à la clôture de la Mission comme il avait fait à Cappoquin. Nous avons reçu l'abjuration de plusieurs protestants. Une de ces conversions mérite d'être racontée. C'est celle d'un jeune homme appartenant au corps des gendarmes de la ville. Il était de la secte des presbytériens du Nord

de l'Irlande, et par curiosité il vint assister un soir aux exercices de la Mission. Ce soir-là nous faisions une procession de pénitence pour obtenir la réconciliation des ennemis. Au moment où la procession s'approchait de lui, il ne voulut pas, par fierté et dédain, se mettre à genoux à l'exemple des autres. Le crucifix de la Mission, qui était porté en tête de la procession, passait auprès de lui, lorsque, comme frappé d'un coup de foudre, notre jeune homme tomba subitement par terre en poussant un grand cri qui retentit dans toute l'église. Il demeura dans cette posture, versant un torrent de larmes, pendant plus d'une heure. Enfin il se leva pour exprimer à ses compagnons étonnés le désir qu'il avait de se faire catholique immédiatement. Je lui ai demandé plus tard les motifs qui avaient déterminé une si prompte conversion. Il m'a répondu que le soir de la procession, au moment où il avait vu s'avancer vers lui le crucifix, il avait senti tout-à-coup son cœur se remplir d'une amère douleur au souvenir de ses péchés, et qu'au même instant un rayon de lumière, plus brillant que le soleil, était sorti du crucifix et s'était dirigé vers lui. Son émotion avait été si vive qu'il n'avait pu retenir le cri qui est sorti de sa poitrine, et qu'il était tombé par terre en proie à la plus vive douleur. Maintenant ce jeune homme est devenu un catholique très-fervent.

Pendant cette Mission quatre enfants se sont présentés pour le juniorat ; un jeune homme de 20 ans, qui a presque fini sa théologie, entrera au noviciat, où le suivront bientôt quatre frères convers, capables de tenir des écoles.

Votre Grandeur aura appris, sans doute, l'heureuse conclusion de l'affaire du R. P. Fox devant les chambres du Parlement. Cette réussite à excité un véritable enthousiasme dans tout le pays. Des discours magnifiques en

faveur du Père Fox ont été prononcés au parlement même, par quelques membres haut placés dans le gouvernement, et la conclusion a été un ordre donné par le secrétaire d'Etat, sur la demande du parlement, de réintégrer le P. Fox dans ses fonctions d'anmônier du Workhouse (maison des pauvres). Le Père Lynch et la communauté, à Glencree, continuent avec un succès toujours croissant la grande œuvre de réformation à l'égard des prisonniers. Ils sont maintenant au nombre de 210. Ces deux œuvres, le Workhouse et le Reformatory, nous procurent une grande considération dans le pays. Avant-hier j'ai rencontré l'ancien lord-maire de Dublin, et il m'a dit : *il n'y a que très-peu de temps que les Pères Oblats sont parmi nous, et voilà qu'ils ont déjà accompli un grand bien !* (Le R. P. Cooke. — Inchicore, 5 octobre 1860.)

La Mission de Newtownbarry, que nous donnions à l'époque de ma dernière lettre à votre Grandeur, novembre 1850, a produit de très-bons résultats. Il y a eu 7,000 communions, deux cents adultes ont été confirmés, onze protestants baptisés et plusieurs mariages validés. La Mission a duré un mois, et la clôture a eu lieu le premier dimanche de l'Avent. Je suis revenu à Dublin deux jours avant la clôture afin de commencer la station de l'Avent, comme à l'ordinaire, dans l'église des bons Pères Carmes. J'ai laissé les RR. PP. Fox, Ryan et Nolan pour terminer la Mission. Le jour de leur départ un grand cortège formé des paroissiens, les prêtres en tête, les ont accompagnés, malgré leurs instances contraires, l'espace de douze milles, jusqu'au lieu où nos Pères ont pris la voiture publique pour rentrer à Dublin. Je remercie bien Votre Grandeur des conseils bienveillants que vous me donnez au sujet de ma santé ; je vous assure que je me porte très-bien, grâce au bon Dieu. Je ne sens pas la moindre fatigue après cette station de l'Avent, où j'ai prêché deux fois presque tous les

jours, et où je passai journellement cinq ou six heures au confessionnal. Dieu a béni mes travaux. Dix protestants ont abjuré leurs erreurs et une foule de grands pécheurs se sont confessés. Ces Avents, Carêmes et Neuvaines, que nous prêchons dans l'église des Révérends Pères Carmes, donnent à cette église l'aspect d'une Mission perpétuelle. On y amène de tous les quartiers de Dublin les plus grands pécheurs pour les convertir, et des familles entières viennent de parties très-éloignées de l'Irlande, où elles entendent rarement la parole de Dieu, afin de suivre, à Dublin, nos instructions du Carême et de l'Avent. Le matin notre auditoire se compose ordinairement de personnes très-distinguées de la ville ; le soir, ce sont surtout les pauvres qui affluent. Aux uns et aux autres nous dispensons la parole de Dieu avec le même dévouement (Le R. P. Cooke. — Inchicore, 26 décembre 1860).

Ce sont les Pères Gobert, Kerby et Fox et votre humble serviteur qui ont donné la Mission de Liverpool. Cette Mission, commencée le premier dimanche du Carême, 17 février, a été continuée jusqu'au dimanche de la Passion, c'est-à-dire dimanche dernier. Pendant les quatre semaines qu'elle a duré, les Missionnaires et les Pères de la communauté ont eu la consolation de recueillir les fruits les plus abondants de salut.

Nous entendions les confessions pendant 9 et le plus souvent 10 heures par jour. C'était une pêche abondante ou plutôt accablante de vieux poissons, dont un bon nombre âgés de 20, 30, 60 ans n'avaient jamais été pris dans les saints filets. L'un de ces vieux pécheurs, qui avait dit adieu à la foi, se sentit brûler pendant le sermon sur l'enfer, et vint bien vite se rafraîchir aux eaux de la pénitence. Six protestants et une juive sont rentrés pendant la Mission dans le giron de l'Eglise. Il nous serait impossible de donner le nombre exact des communiants, attendu que

beaucoup allaient recevoir le Saint-Sacrement dans d'autres églises. Nos Pères de Liverpool ont pensé que nous en avions de 2 à 300 dans la semaine, et de 5 à 600 le dimanche. La foule qui venait entendre la parole de Dieu était si nombreuse, surtout le soir, que plusieurs personnes sont tombées en défaillance. Le service funèbre pour les âmes du purgatoire, les consécrations au Sacré-Cœur et à la Sainte-Vierge, la bénédiction des objets de dévotion qui avait lieu deux fois chaque semaine, le scapulaire de l'Immaculée Conception, que les fidèles venaient recevoir le mercredi et le samedi, tout cela donnait de l'élan à la Mission. Quelques jours avant la clôture, Monseigneur l'évêque de Liverpool, le docteur Gross a eu la consolation de confirmer 500 adultes que nous avions préparés. Sa Grandeur était enchantée. La plantation ou plutôt l'érection de la croix de la Mission dans l'église de la Sainte-Croix, Holy-Cross, qui a eu lieu dimanche matin après la grand'messe, et la rénovation des promesses baptismales faite le soir, ont couronné dignement nos saints exercices.

Vous voyez, mon Révérend Père, que la protection spéciale de Marie Immaculée, qui bénissait si merveilleusement les travaux apostoliques de notre illustrissime et bien-aimé Fondateur et de ses compagnons, dont vous avez été le premier, ne nous manque pas dans ce pays. Veuillez vous unir à nous pour l'en remercier et pour la prier de nous l'accorder encore pendant la Mission que nous donnerons immédiatement après Pâques dans le midi de l'Irlande (Le R. P. Arnoux au R. P. Tempier. — Leeds, 22 mars 1861).

MISSIONS DU CANADA.

Les Missions de la Province du Canada comprennent six maisons et trois résidences. Dieu répand ses bénédictions sur les travaux de nos Pères qui ne se refusent à aucune fatigue, à aucune privation. En attendant de plus amples détails, nous nous contenterons de donner un aperçu général sur les maisons de la province du Canada et sur les œuvres du saint ministère, auquel nos Pères se livrent avec une ardeur à toute épreuve. Nous présenterons des renseignements plus complets sur la maison de Montréal et sur la résidence du Sault saint Louis.

I.

A Ottawa, siége du gouvernement de la province du Canada, ville où se réunira bientôt le parlement canadien, nous avons deux établissements. Monseigneur Guigues, évêque de cette ville, a, dans l'évêché même, une communauté qui remplit, sous ses yeux, toutes les fonctions du ministère paroissial, confessions, prédications, etc. C'est de là que partent les Pères qui s'occupent de la Mission si importante et si difficile des chantiers. Nous reviendrons plus tard sur cette œuvre que Dieu bénit d'une manière toute spéciale, et qui est devenue déjà pour plusieurs de nos Pères l'occasion des mérites les plus précieux. La communauté de l'évêché embrasse aussi l'œuvre des Missions sauvages de la Baie d'Hudson, fondée par le bon Père Laverlochère. Entretenir le bien opéré, lui donner sans cesse de nouveaux accroissements, c'est ce que nos Pères réalisent avec un continuel succès. Dieu seul connaît

les souffrances et les privations qu'ils ont à affronter et à subir dans les différents ministères auxquels ils consacrent leur zèle.

II.

Non loin de l'évêché s'élève le collège de Saint-Joseph que nos Pères dirigent avec une prospérité toujours croissante. On a pu concevoir pour l'avenir de cette maison les plus flatteuses espérances. C'est là que se forment à toutes les vertus et à toutes les sciences ecclesiastiques les séminaristes du diocèse d'Ottawa, c'est là que se trouvent le noviciat et le scolasticat de la Province. Voici quelques lignes d'une lettre écrite à notre bien-aimé Fondateur, dans le courant de l'année 1860 : « Au collège de saint Joseph il y a une sève de vie religieuse et de vie d'Oblat que j'ai trouvée ailleurs, mais que je ne crois pas avoir vu dépassée. On tâche d'observer tous les désirs de votre paternelle sollicitude. Les observances régulières tiennent vos enfants sur le qui-vive, les retraites mensuelles sont sérieuses, les réunions hebdomadaires sont en plein exercice, et partout il y a au fond de cette vie une pensée nettement exprimée mainte et mainte fois : dévouement à notre mère, la Congrégation, et à notre bien-aimé Père et Fondateur. Les enfants du collège de Saint-Joseph sont au nombre de 70 ; ils peuvent lutter sans désavantage avec n'importe quelle institution du Canada. Notre Révérend Père Supérieur ne dort pas à la tâche ; il a déjà beaucoup donné, et il donne tous les jours beaucoup..... On ne fait pas grand bruit de l'œuvre parce que la conscience du R. P. Supérieur, formée à votre école, répugne à tenir moins qu'elle ne promet..... »

D'Ottawa dépend la résidence de la Rivière du Désert. Voici sur cette résidence quelques détails que renferme une lettre du R. P. Laverlochère, en date du 8 novembre 1858 : « Je dois vous dire que la Mission de la Rivière du Désert

se compose de Canadiens français, d'Irlandais et de sauvages Algonkins et Têtes de boules; jusqu'à présent il ne s'y est passé rien d'extraordinaire. Je me transporte continuellement en esprit vers mes enfants de la baie d'Hudson, et je vous avoue, mon bien-aimé Père, qu'ils sont toujours présents à mon cœur. Quelle différence entre ces indiens et ceux du Canada et surtout ceux du lac des Deux-Montagnes et de la Rivière du Désert! Je ne prétends cependant pas vous dire que tous ceux que je suis actuellement obligé de faire paître sont tous des brebis indociles, oh! non! Mais pervertis pour la plupart par les mauvais blancs, l'ivrognerie, l'impureté et le blasphème ne les distinguent que trop de leurs frères du Nord. Cependant ils reviennent à la parole de leur pasteur à résipiscence. Avant mon arrivée au Désert, les scandales n'étaient pas punis publiquement; aujourd'hui, depuis les chefs jusqu'aux derniers de la tribu, tous les coupables, non seulement se soumettent avec résignation, mais encore viennent demander eux-mêmes la pénitence publique que le Missionnaire croit devoir leur imposer. Le Grand-Chef lui-même a été obligé, pour n'avoir pas été assez tempérant, d'aller en présence de toute la Congrégation faire le chemin de la croix, de bon matin, sur la colline voisine de la chapelle. Le jour de l'Assomption nous avons eu une procession où il y avait plus de 500 personnes. La statue de Marie Immaculée était portée par les représentants des trois nations qui forment notre Congrégation de la Rivière du Désert. Plusieurs protestants s'y étaient rendus et ne pouvaient s'empêcher d'admirer cette cérémonie *papiste*, qui unit trois nations comme un seul cœur à la suite de l'image de celle qu'ils nomment si bien leur Mère. Les sauvages des deux sexes faisaient retentir les échos de leurs chants à Marie....» (Le R. P. Laverlochère au R. P. Aubert (Casimir). — Evêché de Bytown, 8 novembre 1858.)

III.

La maison de Montréal est la plus ancienne de la province du Canada. Elle est la plus importante, et par le nombre de sujets qu'elle occupe, et par les œuvres qu'elle embrasse. Cinq des Pères de la maison sont employés au service de l'église de Saint-Pierre, élevée par nos soins, et se détachent de temps en temps pour aller aider dans les retraites et les Missions trois autres Pères qui sont exclusivement destinés à ces œuvres. Les demandes des Missions sont toujours plus grandes que les forces des ouvriers. Dieu bénit tous ces travaux de la manière la plus admirable. Nous donnons avec plaisir le rapport adressé le 4 avril 1859 au R. P. Aubert (Casimir), par son frère, supérieur de la maison de Montréal :

Montréal, le 4 avril 1859.

Mon bien-aimé Frère,

Pour n'être pas pris au dépourvu, je commence aujourd'hui mon rapport sur notre Maison de Montréal, et pour ne point laisser de lacune, j'indiquerai les événements de 1857 et 1858; car, comme vous le savez, je commence l'année avec le calendrier. Dans le cours de l'année 1857, outre le ministère que cinq Pères exercent dans la vaste église de Saint-Pierre, où nous sommes chargés de desservir une population de dix mille âmes environ, qui fournit une occupation constante, soit pour la confession, soit pour la prédication, nous avons donné trois Missions, l'une dans le diocèse de Québec, dans une grande paroisse; l'autre dans le diocèse de Montréal, et la dernière dans

celui de Saint-Hyacinthe. Nous avons, en outre, donné à diverses paroisses six neuvaines, cinq retraites de huit jours, sept retraites dans les colléges et les pensionnats, trois retraites à des communautés religieuses, huit à des congrégations. Pour avoir une idée du travail des missionnaires dans les neuvaines et les retraites de paroisses, il faut se souvenir que chacune de ces paroisses fournit de 1200 à 2000 communions et que les églises étant généralement assez vastes, demandent du prédicateur une grande dépense de forces. Outre ces divers exercices, Monseigneur l'Evêque de Montréal, voulant faire précéder la visite pastorale de trois jours de retraite donnée aux enfants préparés pour la confirmation, nous avons dû entrer dans cette pieuse pensée de notre Evêque, ce qui nous a obligés de prêcher quatre-vingts de ces retraites. Le départ du P. Pinet pour l'Europe, nous ayant obligés de faire la Mission du Labrador, le P. Pallier y fut envoyé et durant près de deux mois, il a visité en canot, sur ces plages glaciales et lointaines, les pauvres fidèles qui habitent cette terre désolée. Les exercices des 40 heures ont été prêchés en outre dans cinq paroisses.

Année 1858. — Durant l'année 1858, notre Maison a donné treize retraites dans les paroisses, trois missions, cinq neuvaines, six exercices des 40 heures; outre, les retraites particulières, savoir : trois à des congrégations et six dans les colléges et pensionnats. De ces retraites, je ne mentionnerai que celle des hommes dans notre église de Saint-Pierre, qui se donne pendant les huit jours qui précèdent la fête de Noël. Pour vous en faire connaître le résultat, je me contenterai de vous dire que le jour de la communion générale, à la messe de 6 heures, le saint jour de Noël, deux mille hommes sont venus s'asseoir à la table sainte; ce spectacle vous est donné rarement en France;

ici il se renouvelle chaque année, dans notre église, à la même époque.

Au printemps de la même année, les Pères Lagier et Brunet sont allés évangéliser les Canadiens qui habitent dans le diocèse d'Albany, sur les bords du lac Ontario ; ces pauvres gens sont généralement destitués de secours religieux,car peu de prêtres de ce diocèse parlent le français ; en outre, habitant parmi les protestants, leur foi est constamment en danger de se perdre ; le moindre mal qu'il y a à craindre pour eux, est de vivre sans pratique de leurs devoirs religieux et dans l'indifférence pour leur salut. Le bon Dieu a béni les travaux de nos Pères qui, durant plus de six semaines, ont consacré tout leur temps et leurs veilles à instruire et à confesser les catholiques de ces quartiers. Beaucoup de Canadiens et quelques Français habitant la même contrée et qui depuis de longues années avaient totalement abandonné la pratique de la religion, sont heureusement rentrés dans leur devoir. On peut dire en toute sûreté que, parmi les travaux auxquels se livrent nos missionnaires, celui-ci est un des plus avantageux, car il a pour effet de ramener les catholiques à la pratique de la vie chrétienne, de ranimer leur foi et de les préserver du crime d'apostasie.

Le mois de Marie a été clos chez nous par une très-belle cérémonie. Sur le fronton de notre maison, nous avons placé une grande et belle statue de la Sainte Vierge. Après avoir été bénite solennellement dans notre église de Saint-Pierre, par Monseigneur Larocque, coadjuteur de l'Evêque de Montréal, la statue a été portée processionnellement dans tout le faubourg de Québec ; les enfants des Frères avec leurs bannières, les jeunes filles de la Providence, les deux congrégations de Sainte Anne et de l'Immaculée Conception, suivies du clergé, composaient la procession ; un corps de musique relevait par le son

sonore des instruments l'éclat de la procession, ainsi que les chœurs de notre église ; le maire de la ville suivait la procession et avait pour cortége les membres de la société de Saint-Vincent-de-Paul et de la Tempérance. Après avoir parcouru le trajet fixé d'avance et partout pavoisé, la procession vint se placer en face de notre maison ; la statue fut posée avec facilité et promptitude sur son piédestal et alors, après les cris répétés de : Vive Marie ! le P. Lagier, dans une courte mais éloquente allocution, s'adressa aux fidèles, au nombre environ de huit mille, et commenta heureusement ces paroles de son texte : *Posuerunt me custodem*. La journée avait été belle et le temps le plus favorable nous avait été accordé pour cette touchante et magnifique cérémonie. Notre maison est le seul et unique monument de la ville qui soit dominé par une statue de la Sainte Vierge. Je dois observer que jamais les fidèles ne passent devant elle sans la saluer ; et parmi les mères surtout, aucune n'oublie de faire observer cette pratique à ses enfants. Cette statue nous avait été donnée par M. Catelli, mouleur italien, qui depuis plusieurs années est fixé à Montréal.

Le 24 octobre, nous avons eu l'inauguration et la bénédiction de notre orgue, par Monseigneur de Montréal, au milieu d'un concours prodigieux de fidèles ; cet instrument, construit à Montréal, est un 16 pieds ; il a été payé par les fidèles ; c'est le meilleur instrument de la ville. Le soir, après vêpres, on a béni une statue de saint Pierre, haute de sept pieds ; la cérémonie a été faite par Monseigneur de Montréal ; le lendemain, on a posé cette statue sur le piédestal placé sur le portail de la tour de notre église. Monseigneur a bien voulu accorder 40 jours d'indulgences à tous les fidèles qui passent devant notre église en prononçant les paroles suivantes : *Saint Pierre, je vous*

salue. Cette belle statue a été donnée par quelques citoyens du faubourg de Québec.

Le 11 octobre, les Pères Lagier et Brunet, à la demande de Nosseigneurs les Evèques du Bas-Canada, sont partis pour les Illinois, diocèse de Chicago, dans les Etats-Unis, afin de travailler à ramener dans le sein de l'Eglise, les pauvres Canadiens qui avaient été entraînés dans le schisme par un prêtre excommunié et apostat du Canada, M. Chiniquy. Pour juger du fruit de la mission, nous transcrivons en partie l'adresse qui leur fut lue et remise à leur départ, c'est-à-dire vers la fin de novembre :

« Demandés depuis longtemps et attendus avec impatience, vous êtes enfin arrivés au milieu des pauvres enfants exilés du Canada... Vos prédications ont ramené un grand nombre d'égarés par le schisme ; elles ont consolé un plus grand nombre d'âmes souffrantes et raffermi dans la foi un nombre plus considérable encore de personnes que la tourmente causée par la révolte d'un prêtre contre l'Eglise avait fait chanceler. »

La vue de nos Pères, surtout celle du P. Lagier, qui est bien connu dans le Canada, avait rappelé à ces pauvres Canadiens, la patrie; et ce souvenir, avec la grâce de Dieu, avait été un moyen efficace pour que le ministère de nos Pères fût, ce qu'il pouvait être, fécond dans les plus heureux résultats. Cette Mission présentait de graves entraves : le triste apostat qui, après avoir secoué le joug de toute autorité, a montré toujours une audace qui ne recule devant aucun moyen pour maintenir les malheureux qu'il a égarés, dans l'erreur, avait mis tout en œuvre pour empêcher nos Pères de paraître même dans les lieux qui ont été le théâtre de sa révolte. Je dois dire qu'avant d'entreprendre cette mission, des personnes qui connaissaient les lieux avaient employé tous les moyens de persuasion

pour nous en détourner, à cause des dangers que nos Pères pouvaient y courir. Comptant sur l'assistance de Dieu, nous ne crûmes point devoir refuser une œuvre qui présentait des périls et demandait des sacrifices; ce furent même les raisons qui nous déterminèrent à l'accepter.

P. AUBERT, O. M. I.

A la maison de Montréal se rattache la résidence du Sault Saint-Louis, desservie par deux de nos Pères. Voici un rapport qui fera parfaitement connaître les travaux que nos Pères y accomplissent :

RAPPORT

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA MISSION SAUVAGE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DU SAULT SAINT-LOUIS (PROVINCE DU CANADA).

Comme jusqu'ici on n'a pas encore envoyé de compte-rendu sur l'état de cette Mission, il est à propos, pour en donner une idée juste, de remonter à son origine, d'exposer par quelles circonstances elle est échue en partage à la Congrégation, de faire connaître les traditions et les usages qui s'y sont conservés jusqu'ici, enfin, de mentionner d'une manière succincte quelques-uns des faits les plus remarquables qui s'y sont passés depuis que la Congrégation en a été chargée.

Cette Mission se compose d'un village sauvage, dont la population est de deux mille âmes, en comprenant dans ce nombre environ quatre cents Canadiens et quel-

ques Irlandais qui s'y sont établis. Les sauvages du village de Caughnawaga sont les derniers restes des cinq nations dont se composait jadis la célèbre tribu des Iroquois, qui pendant longtemps régnèrent pour ainsi dire en maîtres dans cette partie de l'Amérique, avant la découverte du pays, et firent souvent trembler les conquérants de la Nouvelle-France. Ce furent les RR. Pères Jésuites qui, après avoir vu périr un grand nombre des leurs, la plupart martyrisés par ces sauvages, eurent enfin la consolation de les convertir, et de former parmi eux une chrétienté florissante où l'on vit revivre pendant un certain temps les vertus héroïques des premiers chrétiens. La Seigneurie du Sault Saint-Louis avait d'abord été accordée aux RR. Pères Jésuites par lettres patentes de Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIV, pour y établir les sauvages Iroquois; plus tard elle fut concédée aux sauvages eux-mêmes qui, par leur agent, nommé par le gouvernement, administrent ce bien commun dont ils n'ont que l'usufruit. Il y a encore deux autres villages d'Iroquois catholiques dans le Bas-Canada; un assez grand nombre d'Iroquois protestants ou infidèles sont disséminés dans le Haut-Canada et dans les Etats-Unis.

Après la suppression de l'ordre des Jésuites, plusieurs prêtres séculiers canadiens leur succédèrent dans la conduite de cette Mission, et, marchant sur les traces des RR. Pères Jésuites, s'efforcèrent de conserver dans le village les usages et traditions que ces derniers y avaient introduits. Celui d'entr'eux qui s'est le plus signalé par tout ce qu'il a fait en faveur des sauvages, c'est notre prédécesseur immédiat, feu M. Narcoux, d'heureuse mémoire qui, pendant 36 ans qu'il fut missionnaire des Iroquois, composa une grammaire, deux dictionnaires, un livre de cantiques et de prières, fit bâtir une belle et grande église, en pierre, pour laquelle il obtint de riches

cadeaux, et du Souverain Pontife, et des différents souverains qui se sont succédé sur le trône de France. Depuis longtemps ce vénérable prêtre désirait vivement voir sa Mission confiée à une Congrégation religieuse, sachant bien qu'on serait toujours sûr d'y trouver des sujets prêts à se dévouer à ce genre de ministère. Il fit part de ses vues à Monseigneur l'évêque de Montréal, et ce fut sur la demande de ce digne prélat que la Congrégation accepta d'avance la Mission de Sault Saint-Louis. Le R. Père Antoine y fut d'abord envoyé, et il y passa un an entier à apprendre la langue, sous la direction de M. Narcoux; puis il en fut retiré et n'y fit plus que de courtes apparitions jusqu'à la mort de M. Narcoux, qui arriva dans le courant du mois de mai 1853. Quelques semaines après, la Congrégation se chargea définitivement de cette Mission, et le R. Père Antoine fut solennellement installé Missionnaire du Sault Saint-Louis. Depuis on lui a donné un compagnon.

Le village indien de Caughnawaga est agréablement situé sur les bords du Saint-Laurent, sur la rive sud de ce beau fleuve, à trois lieues seulement de la ville de Montréal. La maison du Missionnaire, jadis bâtie en pierre par les Français, est vaste et bien distribuée: plusieurs beaux jardins avec cour et remises y sont attenants. Elle est à peu près dans le même état que du temps des RR. Pères Jésuites; on se sert encore de leurs anciens livres et de leurs bureaux de travail. Elle est occupée ordinairement par deux Pères, quoique souvent, à différentes époques de l'année, on s'y trouve réuni en plus grand nombre, soit dans le temps des vacances, soit lorsqu'on y envoie des Pères infirmes y rétablir leur santé ou s'y reposer. Du reste, cette Mission n'offre pas les fatigues et les privations que les autres Missionnaires rencontrent parmi les sauvages qui vivent dans les bois. Les Iroquois étant réunis

en village, on exerce parmi eux les fonctions ordinaires du ministère paroissial ; les offices se célèbrent avec pompe, l'église étant bien pourvue d'ornements et de parures de toute sorte; les trois autels de l'église sont très-beaux; le maître-autel surtout, en bois magnifiquement sculpté et entièrement doré, attire l'attention de ceux qui visitent l'église du village. Il est surmonté d'une sorte de baldaquin en forme de cintre, soutenu par quatre colonnes garnies de dorures. De chaque côté du maître-autel, contre les parois du sanctuaire, sont disposés de beaux et nombreux reliquaires avec les statues de saint Ignace et de saint François-Xavier. Les chantres se placent dans la nef avec les autres sauvages ; ils ont des Introïts, des Kyrie, etc., notés, avec les paroles en leur langue, pour les différentes fêtes et différents temps de l'année, en sorte que tout ce que le prêtre ne chante pas seul est chanté en langue sauvage.

Voici maintenant quelques-uns des usages traditionnels suivis au village, lesquels remontent à l'origine même de la mission. Tous les jours de l'année les sauvages (du moins un certain nombre) récitent, à haute voix et tous ensemble, la prière du matin et du soir, qui est suivie du chant de quelques cantiques, en sorte que tout le temps de la messe basse il y a prière et chant. Ils aiment beaucoup le chant et les cérémonies de l'Eglise, ces deux choses semblent être pour eux la condition *sine quâ non* du culte ; aussi sont-ils très-exacts à assister aux offices le dimanche et les fêtes d'obligation. Il n'y a qu'un très-petit nombre qui se dispensent du devoir de la confession annuelle, et beaucoup s'approchent de la sainte communion aux jours de fête, souvent même aux dimanches simples. La fête de saint François-Xavier, patron de la Mission, est chômée le 3 décembre avec grande pompe et grand concours de MM. les Curés des paroisses voisines ; souvent même

Monseigneur l'évêque de Montréal y vient officier pontificalement. Pendant la première semaine du carême, les sauvages célèbrent une neuvaine solennelle en l'honneur de leur saint Patron ; il y a sermon et salut tous les jours. Un grand nombre d'entr'eux dans cette occasion s'approchent des sacrements. Le jour de l'Epiphanie au soir, la statue de l'Enfant-Jésus est placée sur le grand autel devant le tabernacle ; à ses côtés, comme sur le marche-pied et sur les degrés de l'autel, on dispose par gradation des vases de fleurs et de nombreux candélabres qui forment une illumination produisant le plus bel effet ; les sauvages chantent des cantiques et, pendant ce temps, chacun vient déposer son offrande dans un bassin déposé près des degrés du chœur pour la quête de l'Enfant-Jésus, dont le produit est affecté à l'église. Mais la plus belle fête de l'année, celle qui attire le plus de monde, même de la ville, c'est la fête-Dieu. La procession du Saint-Sacrement se fait avec grande pompe dans le village, le jeudi, jour de la fête, si le temps le permet, sinon le dimanche suivant. On retrouve à cette procession ce qui en fait le charme et la beauté en France, de nombreux enfants de chœur encensant le Saint-Sacrement et jetant des fleurs, le bruit des cloches se mêlant au bruit du canon: mais, de plus, ce qui donne à cette procession quelque chose d'original et comme la couleur locale, ce sont des reposoirs ornés dans le goût sauvage, de jeunes enfants vêtus de l'ancien costume national et faisant flotter des étendards, des chefs portant des lances et les croisant à l'entrée des reposoirs pour rendre hommage au Dieu des armées. Le jour de saint Jean-Baptiste on va en procession pour faire le feu de joie, et c'est le prêtre lui-même qui l'allume. Le jour de l'Assomption, la statue de la Sainte-Vierge est portée en triomphe dans le village par plusieurs jeunes gens habillés en costume de guerriers

Sept grands chefs, élus à de rares intervalles dans le village, sont préposés à l'administration temporelle; depuis un certain temps, leur autorité tend à diminuer et ne s'exerce plus que dans un cercle fort restreint. Plusieurs femmes âgées et respectables, décorées du titre de *Cheffresses*, exercent une certaine surveillance sur les jeunes personnes, et signalent au Missionnaire les méfaits ou scandales dont quelques-unes se rendent coupables, pour qu'il y porte remède.

Deux Associations pieuses, qui font un très-grand bien, sont établies dans le village; c'est d'abord l'Association de la Sainte-Famille, pour les mères de famille d'un certain âge; c'est ensuite, pour les hommes et les jeunes gens, la société de Saint-Jean-Baptiste ou de tempérance, qui a également ses chefs de tempérance et ses réunions régulières au moins une fois par mois. Presque tous ceux qui font partie de cette Association observent strictement la tempérance. Du reste, en hiver du moins, il est rare que l'on rencontre des ivrognes dans le village, parce que dans cette saison l'argent est rare; il n'en est pas tout-à-fait de même dans l'été où les sauvages ont l'occasion de gagner d'assez bonnes sommes, principalement en faisant sauter les rapides du Saint-Laurent aux *cages* ou radeaux de bois de construction, et à cause de la facilité qu'ils ont de se procurer des boissons en ville; mais ce n'est que le petit nombre qui s'oublie jusqu'à ce point. Il est certain que la présence et l'autorité du prêtre les préservent de bien des discordes, car le goût des boissons fortes semble tellement inné aux sauvages que, sans les remontrances de leur Missionnaire et sans les secours de la religion, il y en aurait extrêmement peu qui fussent capables de vivre dans la tempérance. Pour tenir les sauvages en garde contre les dangers de la danse, genre de plaisir auquel ils sont également fortement enclins, et pour laquelle,

dit-on, plusieurs ne manquent pas d'aptitude, il est d'usage, et comme de règle, qu'il ne doit jamais y avoir de danses dans le village, pas même à l'occasion des noces, et lorsqu'il s'en exécute, le Missionnaire en est vite averti, et punit les délinquants en les excluant, soit du chœur, soit du service de l'autel, et en ne mettant plus les pieds dans une maison où l'on a introduit le démon. Les sauvages de ce village ont coutume de se marier très-jeunes, et les mariages ne sont que rarement précédés de ces fréquentations qui, ailleurs, font la perte de la jeunesse.

En somme, on peut dire que les Iroquois du Sault Saint-Louis sont de bons chrétiens: un très-petit nombre d'entr'eux, 4 ou 5 environ, sont imbus de principes protestants, puisés dans leurs rapports avec des Anglais, dans des voyages qu'ils ont faits pour la Compagnie de la Baie d'Hudson; néanmoins ils pratiquent entièrement les devoirs qu'impose la religion catholique, sauf la confession.

Le Missionnaire qui est chargé de la conduite des sauvages du Sault doit nécessairement user d'une grande sévérité, ne pas leur ménager les incrépations lorsqu'ils les méritent et ne laisser passer aucun scandale impuni. Mais il doit en même temps les traiter avec une bonté toute paternelle, leur témoigner des égards, et surtout s'abstenir des moindres voies de fait, lesquelles ne produiraient que des conséquences fâcheuses; on ne peut agir envers des sauvages, réunis en village et à moitié civilisés, comme on agit envers les sauvages dispersés dans les bois. Aussi il ne reste plus actuellement dans ce village qu'un seul vestige des pénitences publiques usitées autrefois, c'est l'usage d'exclure de l'église, à la messe de minuit et à certaines grandes fêtes, les personnes mariées séparées de leur conjoint, ainsi que ceux et celles qui ont donné quelque scandale grave et notoire.

Les Iroquois du Sault Saint-Louis ont le défaut assez

commun à tous les sauvages, celui de peu apprécier et d'oublier vite ce que l'on fait pour eux. On l'a vu par la conduite qu'ils ont tenue à l'égard de leur défunt Missionnaire, feu M. Narcoux, qui leur avait consacré sa vie, ses travaux, qui les chérissait comme ses enfants; dans les dernières années de sa vie, ils lui ont causé toute sorte de peines et de déboires, et ont été jusqu'à demander à Monseigneur l'évêque de Montréal de le retirer du village. Depuis 4 ans que le R. Père Antoine a succédé à M. Narcoux, il n'a pas encore eu beaucoup à se plaindre de la conduite des sauvages à son égard ; ils n'ont jamais cherché directement à lui faire de la peine ni à lui résister. Au contraire, dans certaines occasions où il s'est vu obligé d'user de sévérité envers quelques-uns, il a eu lieu d'admirer leur respect, leur obéissance et leur souplesse. En voici deux exemples remarquables arrivés dans le courant de l'année dernière : sept femmes ou filles ayant fait du tapage dans le village pendant la nuit, malgré les avis réitérés du Missionnaire, le R. P. Antoine, pour couper court au mal, fit venir de Montréal le Grand-Connétable pour les appréhender. Deux d'entr'elles qui ne s'étaient pas sauvées assez à temps pour échapper à ses recherches allaient être envoyées en prison, si le Missionnaire ne les avait prises sous sa protection. Néanmoins pour leur faire expier leur faute, il les fit venir à la maison faire amende honorable devant lui et leur imposa pour pénitence de se tenir pendant quelque temps près de la porte de l'église pendant les offices, et elles s'y prêtèrent avec beaucoup de docilité et de bonne volonté. Dans une autre circonstance, le R. Père Antoine vit en passant au village de Lachine, en face du Sault, plusieurs sauvages assis par terre et occupés à déguster une bouteille de wisky. Aussitôt il étend le bras et, avant presque que les buveurs n'aient le temps de s'en apercevoir, enlève la bouteille. Cependant,

dès qu'ils l'eurent reconnu, ils se tinrent tranquilles et le laissèrent passer sans oser lui rien dire. Lorsque les chefs de tempérance peuvent saisir quelque bouteille de boisson forte dans le village, ils l'emportent chez le Missionnaire qui, en leur présence, verse le liquide dans le fleuve. Depuis trois ans environ, le village a été troublé par de grandes dissensions causées par la faute de quelques sauvages résidant dans le bois. Ces malheureux, ivrognes pour la plupart, vendirent, à bas prix à plusieurs Canadiens des paroisses voisines, le bois de la seigneurie, dont ils ne sont pas propriétaires, mais simples usufruitiers et par indivis. Les sauvages résidant dans le village, voyant que le gouvernement ne voulait pas les aider à arrêter ce pillage, voulurent eux-mêmes faire justice, et la firent, mais avec excès, car il y eut à ce sujet des rixes et des incendies. Néanmoins, les deux hivers suivants, ce pillage a continué; Monseigneur l'évêque de Montréal a essayé d'y porter remède. Etant venu lui-même officier le dimanche qui terminait la neuvaine de saint François-Xavier, il a parlé aux sauvages à ce sujet, et leur a depuis écrit une lettre pastorale à cet égard. Nous pouvons espérer que les sentiments paternels du prélat porteront leurs fruits, et que désormais la paix régnera dans le village pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien spirituel et temporel des sauvages. BURTIN. O. M. I.

IV.

La Maison de Québec dessert l'église de Saint-Sauveur et se dévoue à l'œuvre des Missions diocésaines. C'est de là que partent aussi les Pères qui évangélisent les sauvages disséminés sur les bords du fleuve Saint-Laurent; pendant neuf ou dix mois de l'année, ils se consacrent à ce ministère

que Dieu accompagne toujours de nombreuses consolations. Mais c'est bien souvent au prix des privations les plus cruelles qu'il faut les obtenir. Ce sont les Pères Arnaud et Babel qui sont chargés de cette Mission ; ils s'en acquittent avec le plus généreux dévouement. Les retraites et les missions diocésaines absorbent le zèle des autres Pères de la maison de Québec. Monseigneur l'archevêque et son coadjuteur aiment nos Pères et apprécient leurs services. Le clergé partage ces bienveillants sentiments, et on peut regarder comme certain que le travail sera toujours au-dessus du nombre et de la force des ouvriers.

De la maison de Québec dépend la résidence des Escoumins ; là, deux de nos Pères s'occupent des populations qui les environnent, et vont ensuite porter la parole de Dieu au milieu des tribus sauvages que renferme le diocèse de Québec. Le nombre de ces sauvages va en diminuant chaque année, et le temps ne parait pas éloigné où cette race d'hommes cessera d'exister. Le zèle de nos Pères trouvera un autre aliment.

V.

La maison de Buffalo a traversé bien des épreuves. Sa situation s'améliore de jour en jour, et nos Pères recueillent de grandes consolations dans les Missions qu'ils donnent avec un zèle infatigable. Ils desservent l'église des Saints-Anges, qui a été bénie solennellement par Monseigneur l'évêque de Buffalo, le second dimanche après Pâques de l'année 1859. Monseigneur Guigues assitait à cette cérémonie. L'église a 75 pieds de longueur sur 60 pieds de largeur ; la voûte est élevée et élégante, deux tours très-belles s'élèvent sur le devant de l'édifice ; c'est sans contredit une des plus jolies églises de Buffalo.

Cette ville renferme une population très-nombreuse.

Elle appartient aux Etats-Unis, et se trouve dans l'état de New-York. Nos Pères ont donc à travailler tout à la fois à la conservation des catholiques et à la conversion des protestants. Voici quelques extraits des lettres écrites par le R. Père Chevalier, supérieur de cette maison : « Demain « le Père Guillard partira avec moi pour commencer une « retraite à Rochester, le jour de Noël; sa première cam- « pagne sera un peu dure, car nous avons 14 paroisses à « visiter, en donnant huit à dix jours à chacune (23 dé- « cembre 1859). Celui des deux nouveaux Pères qui est « destiné à m'accompagner aura de quoi exercer son zèle ; « j'ai accepté seize Missions pour la campagne. En ajou- « tant deux Missions que j'ai données au mois de juillet « dans le diocèse de Sandwich, deux dans le diocèse de « Buffalo, au mois d'août, et deux que je vais donner « immédiatement ; nous aurons une campagne de 22 Mis- « sions pour cette année. Nous terminerons comme d'ha- « bitude par une retraite dans notre église des SS. Anges. « Le grand bien qui résulte de ces Missions, outre les « mauvaises confessions qui sont réparées, c'est que nous « ramenons un grand nombre d'âmes à moitié protestan- « tes. Ici l'on compte, et on a raison de compter comme « protestants ou infidèles, ceux qui ne fréquentent pas « l'église catholique. Ce qui est certain, c'est que tous les « enfants de ces personnes indifférentes sont élevés dans « le protestantisme, et sont perdus pour l'Église ; que ces « personnes elles-mêmes, qui ont commencé par la négli- « gence, ne font plus aucune distinction entre l'Église et les « sectes hérétiques, et qu'en pratique, par respect humain « et par des considérations mondaines, elles ne sont plus « catholiques. D'après ce que nous avons sous les yeux « dans les Etats-Unis, les neuf dixièmes d'enfants nés de « parents catholiques sont perdus pour l'Église. Nos « efforts, dans nos Missions, sont dirigés principale-

« ment à réparer ce mal. » (Buffalo , 6 septembre 1860.)

14 Retraites ou Missions, dit Monseigneur Guigues dans son rapport de 1859, ont été données pendant l'automne et l'hiver ; c'est à peine si le Père Chevalier a passé deux dimanches dans la maison , car tout le poids du travail a presque uniquement pesé sur lui. Le succès a été plein et entier. Nous avons à bénir Dieu de ce que ces œuvres se sont aussi bien accomplies dans les Etats-Unis , où les esprits sont préoccupés de l'amour de la liberté et de l'argent plus que des choses surnaturelles.

VI.

De la Mission du Sault Saint-Louis on peut se rendre à Plattsburg par le chemin de fer en moins de deux heures. Les deux œuvres principales qu'embrasse la maison de Plattsburg sont la desserte des Canadiens de cette ville et la desserte de deux Missions , qui se trouvent à la distance de 25 à 30 milles de Plattsburg. Les Canadiens sont au nombre de 4 à 5,000 ; les deux Missions ont une population d'environ 350 familles. Cette maison a un très-bel avenir. Avec un personnel plus nombreux , elle pourra s'adonner aux Missions diocésaines qui sont demandées de tous côtés.

L'église que nos Pères ont fait bâtir est assez remarquable. Les souscriptions des fidèles leur sont venues en aide. Avec le temps et les ressources , la maison de Plattsburg qui se trouve aussi dans les Etats-Unis, Etat de New-York, deviendra une des plus importantes de la province du Canada.

MISSIONS DE LA RIVIÈRE ROUGE.

Le dernier compte-rendu, publié en 1858, annonçait l'élection de Monseigneur Grandin comme coadjuteur de Monseigneur Taché, évêque de Saint-Boniface, et faisait entrevoir pour les Missions établies dans ce diocèse une ère nouvelle de prospérité. Ces espérances se sont réalisées. Dans son rapport, en date du 27 décembre 1858, Monseigneur Taché ne comptait dans son diocèse que 23 Oblats de Marie, maintenant il en compte plus de 30 qui s'appliquent tous, avec le plus parfait dévouement, à étendre les bienfaits de notre sainte religion au milieu des pauvres sauvages disséminés dans ces régions immenses. Monseigneur Grandin a été sacré Evêque le 30 novembre 1859 ; il a reçu l'onction sainte des mains de notre bien-aimé Père, assisté de Monseigneur Jeancard et de Monseigneur Jordany, évêque de Fréjus. Monseigneur Grandin a été de retour à Saint-Boniface le 10 juillet 1860. Voici ce qu'écrivait, avant son arrivée, Monseigneur Taché, en date du 26 avril 1860 : « Monseigneur et Révérendissime Père, je m'étais proposé de profiter de ce courrier pour vous envoyer mon rapport annuel. Les lettres que j'ai reçues naguère de tous nos Pères, m'avaient mis en état de remplir cette douce obligation mais voici qu'une indisposition de plus de trois semaines m'a jeté dans l'impossibilité d'accomplir ce vœu de votre cœur qui est aussi le mien ... Je n'ai rien reçu de France depuis la lettre de Monseigneur Grandin, du 12 décembre 1859. Ce cher Evêque de Satala

m'a pourtant certainement écrit depuis. Mais je n'ai rien reçu, en sorte que nous ignorons complètement où il en est, ce qu'il fait et les secours que son voyage nous aura procurés. J'espère que plusieurs Pères et Frères l'accompagneront.... Voici les Missions dont se compose le vicariat de la Rivière-Rouge : 1° L'évêché et les postes qui sont dans les limites de la colonie de la Rivière-Rouge; 2° les postes de l'extérieur, au nord : l'ile à la Crosse ; 3° Attabaskaw; 4° le grand lac des Esclaves ; 5° à l'ouest : le lac à la Biche ; 6° le lac Sainte-Anne ; 7° enfin, près de la mer Polaire, le fort de Good Hope, où se trouve l'infatigable Père Grollier.

1° A l'évêché demeurent avec moi, les PP. Lestanc, Lefloch et Mestre. Leur santé est bonne. Nous coulons ensemble des jours heureux. Notre population, sans être des plus ferventes, nous donne pourtant de la consolation ;

2° Tout semble bien aller à l'*Ile à la Crosse* et ne pas avoir souffert de l'absence de Monseigneur Grandin. Le P. Végreville déploie beaucoup de zèle et de courage ; le P. Moulin le seconde avec ardeur ;

3° A *Attabaskaw*, bonne nouvelle aussi. Le P. Faraud a été faire une Mission parmi les Castors, sauvages qui habitent les bords de la Rivière à la paix. Ce voyage a été utile non-seulement à ceux en faveur desquels il était entrepris, mais même à celui qui l'a fait. Le P. Faraud souffrait d'un mal de jambes; il s'est guéri en dix-sept jours de marche à la Raquette. Les médecins pourraient ajouter ce spécifique à la longue nomenclature de leurs remèdes. Le P. Clut est bien et travaille très-bien ; il est heureux dans sa position ;

4° Le *Grand lac des Esclaves* ne se présente pas sous un si heureux aspect ; c'est pourtant une belle et importante Mission ;...

5° Rien de articulier au *Lac à la Biche*. Les Pères Maisonneuve et Tissot y étaient très-bien ;

6° A la Mission du *Lac Sainte-Anne*, il y a de bonnes et de mauvaises nouvelles. La Mission elle-même marche très-bien. Dieu y est aimé et servi. L'arrivée des Sœurs, en apportant un grand soulagement à la position de nos Pères, va aussi procurer un très-heureux résultat, soit pour les enfants, soit pour les femmes qui, dans une multitude de petits détails, ont besoin d'autres femmes pour se former. Comme compensation de ces bonnes nouvelles, j'en ai reçu de mauvaises. Le P. Lacombe a été bien malade par suite, je crois, des imprudences qu'il a faites dans ses voyages. Ce cher Père ne compte sa santé pour rien et croit ses forces inépuisables ;

7° Enfin, l'infatigable P. Grollier est à *Good-Hope*, au-dela du cercle Polaire. Ce cher Père, dans l'ardeur de son zéle, a procuré un triomphe complet à notre sainte religion contre les ministres de l'erreur. Les nombreuses tribus de cet immense district ont refusé d'entendre le ministre, et toutes se sont rangées du côté du prêtre de Jésus-Christ avec une spontanéité qui a comblé d'une sainte allégresse le cœur du plus éloigné de vos enfants. Le P. Grollier a aussi vu quelques Esquimaux ; il brûle du désir d'apprendre leur langue ; il veut absolument accomplir en Amérique la prophétie : *In fines orbis terræ verba eorum ;* le voilà bientôt rendu sur les bords de la mer Glaciale.

En résumé, nos Missions sauvages sont très-florissantes, tandis que l'évêque anglican avoue que les siennes languissent. Le renfort que va nous amener Monseigneur Grandin, donnera à notre œuvre de nouveaux développements et une plus grande stabilité.... (Rapport de Monseigneur Taché, 26 avril 1860.)

Mgr GRANDIN A Mgr DE MAZENOD

Montréal, le 1er juin 1860.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Je suis à la veille de quitter Montréal pour me rendre à Saint-Boniface, en passant par Bytown (Ottawa). Je devais même être parti depuis plusieurs jours, mais, ici comme en France, j'ai rencontré des occupations qui ne m'ont pas permis de partir aussi vite que je l'aurais voulu.

J'ai trouvé, en arrivant ici, plusieurs lettres de la Rivière-Rouge : tous nos Pères vont bien ; ils procurent la gloire de Dieu, et tout porte à croire que le Seigneur couronnera de plus en plus nos efforts. Je dis que tous nos Pères vont bien, je dois excepter le P. Lestanc, qui n'est pas bien portant. Monseigneur Taché a été lui-même malade pendant trois semaines, et il a manqué d'être victime de l'imprudence des sauvages, qui faisaient sécher de la poudre près du feu, dans un appartement au-dessus duquel Monseigneur se trouvait. Le feu a pris à la poudre, le plancher a sauté, la maison tout entière a été ébranlée, et Dieu merci, personne n'a été blessé.

Ma caravane a beaucoup augmenté ici : un jeune Canadien, qui demande à être frère convers, part en qualité de postulant. J'emmène de plus cinq religieuses, et Monseigneur l'Evêque de Montréal, qui nous est si dévoué et qui aime tant nos Missions, ne se contente pas de nous donner du monde, il veut payer le voyage de ceux qu'il me donne. Il embrasse avec ardeur mon projet de fonder un hospice à l'*Ile à la Crosse*, et il croit qu'avec les aumô-

nes que nous obtiendrons en France et avec celles qu'il nous procurera au Canada, et surtout avec l'aide de Dieu, nous pourrons bientôt faire quelques essais. Il a fait quêter les Sœurs qui partent avec moi dans toutes les églises de la ville; cette quête a été assez fructueuse, elle l'aurait été davantage si mon départ n'avait pas été si précipité. Je suis bien occupé; j'ai dû faire des courses pendant le jour et corriger des épreuves pendant la nuit, car j'ai pu faire imprimer mes cantiques sauvages. C'est à Bytown que je continue et termine ma lettre. Nous en partons tous demain pour aller rejoindre Monseigneur Taché; il me tarde de le voir et de jouir du bonheur qu'il éprouvera en me voyant si bien accompagné. Tous mes compagnons de voyage vont bien et se montrent toujours d'excellents religieux. Je désire pour ma part arriver bien vite à mon Ile à la Crosse pour reprendre ma vie ordinaire d'Oblat de Marie. Oui, Monseigneur, l'Evêque de Satala sera toujours votre fils Grandin, à qui vous avez donné la tonsure, les ordres-mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, la prêtrise et l'épiscopat, votre fils à tous les titres et fils soumis et reconnaissant.

† VITAL, *Evêque de Satala*,
O. M. I.

ARRIVÉE DE Mgr GRANDIN.

—

LE R. P. LESTANC A Mgr DE MAZENOD.

Saint-Boniface, le 27 juillet 1860.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Monseigneur GRANDIN, fatigué de son long voyage, se trouve privé du plaisir de vous annoncer lui-même son heureuse arrivée à *la Rivière-Rouge*. Sa Grandeur se réserve de s'entretenir avec vous quand elle sera sur les berges, en route vers ses Missions si lointaines et si difficiles. C'est le 10 de ce mois que le nouvel Evêque nous est arrivé avec toute sa caravane, composée des Pères SEGUIN, CAER, GASTÉ, d'un clerc minoré du diocèse de Montréal, des Frères BOISRAMÉ, GODARD, et d'un Frère postulant de Québec, de trois Sœurs grises de Montréal et de deux filles Converses. Monseigneur avait l'air bien portant malgré toutes les fatigues et les embarras du voyage : ses compagnons jouissaient aussi d'une excellente santé. Il n'est pas besoin de vous dire que le nouveau Seigneur a été reçu avec toute la pompe désirable. Nous n'avons eu qu'à suivre notre Evêque Monseigneur TACHÉ, qui porte à son coadjuteur un respect et une affection vraiment admirables. La population a suivi l'exemple de son premier Pasteur et s'est portée avec empressement au-devant de l'intéressante caravane. Monseigneur GRANDIN est arrivé à l'improviste à mon presbytère de *Saint-Norbert* pendant que je travaillais au jardin, et c'est là que j'ai reçu la première bénédiction de Monseigneur de Satala, le 9 juillet, vers trois heures de l'après-midi. Quelques instants après, j'ai aperçu Monseigneur Taché, qui attendait le

batelier, de l'autre côté de la rivière. En un clin-d'œil, nous étions auprès de lui, M^gr^ Grandin, le P. Séguin et moi. Les deux seigneurs se sont donnés une accolade comme on ne s'en donne pas deux fois dans la vie, un peu comme celle que l'on reçoit de notre bon Père qui est à Marseille, le jour du départ. Aussitôt nous envoyâmes un courrier à *Saint-Boniface*, à trois lieues de ma petite Mission, pour que tout fût prêt le lendemain et pour que le peuple fût informé de la bonne nouvelle. En même temps, des chevaux et des charrettes se dirigeaient vers le reste de la troupe que M^gr^ Grandin et le P. Séguin avaient quittée depuis le matin ; je conduisais l'expédition. Nous n'avions pas fait une demi-heure de marche que nous rencontrions nos nouveaux compagnons. Ah ! Monseigneur, quelle fête pour un pauvre Missionnaire, depuis longtemps habitué à être seul, quelle fête de loger sous son toit deux Evêques, ses frères, avec tant de confrères! Les Sœurs grises furent reçues avec un égal bonheur par des sœurs de leur Congrégation qui ont une résidence à *Saint-Norbert*. Le lendemain, vers neuf heures, toutes les voitures de l'Evêché, deux ou trois autres envoyées par des particuliers attendaient sur le bord de la rivière, avec plusieurs cavaliers devant former l'escorte des nobles passagers. Sur toute la route, les saluts les plus sympathiques et les plus respectueux sollicitaient les bénédictions des deux Pontifes et, le cortège grossissant toujours, la cathédrale fut à moitié remplie par ceux qui voulaient chanter l'hymne de la reconnaissance. Cinq ou six minutes avant d'arriver à *Saint-Boniface*, on entendit gronder le canon. Qu'est-ce que cela ? se demande la foule ? C'étaient tout simplement deux enclumes renversées l'une sur l'autre, que l'on chargeait de poudre ; elles faisaient autant de tapage que les canons du fort anglais.

M^gr^ Grandin part lundi, 30 juillet, avec le P. Séguin et

le F. Boisramé qui vont tous deux au Grand Lac des Esclaves. Le P. Caer est parti depuis le 23 avec le F. Galarneau qui a reçu l'habit avant de s'éloigner...

Tous nos Pères du Nord, dont nous venons de recevoir des lettres ou des nouvelles, jouissent d'une bonne santé et tous se plaisent dans les postes que la Divine Providence leur a assignés. Le cher P. Gascon seul a jeûné un peu trop l'année passée, mais, Monseigneur, ne lui en faites pas de reproches, il n'avait très-souvent presque rien à manger. Le P. Grollier, cet avant-garde des Missionnaires, et qui se trouve à plus de mille lieues d'ici, ne demande qu'à vivre et à mourir parmi ses chers sauvages... Bénissez, bien-aimé Père, votre affectionné fils,

Lestanc, o. m. i.

VOYAGE DE Mgr GRANDIN.

Mgr GRANDIN A Mgr DE MAZENOD.

Sur le lac Winipeg, 3 août 1860.

Monseigneur et Revérendissime Pere,

J'aurais voulu vous écrire hier afin de m'unir aux membres de la famille qui célébraient avec tant de bonheur l'anniversaire de votre naissance et de votre baptême. Les fêtes de famille sont belles partout : plus on est loin, plus on aime à y prendre part. Ce que je n'ai pas pu faire hier, je le fais aujourd'hui. Je ne sais si mon entretien ne se ressentira pas un peu de ma position ; elle est, je vous assure fort peu épiscopale. Je suis campé sur un banc de sable que les vents battent de tous côtés : c'est là que hier

soir, nous avons pu élever notre petite tente; c'est là que nous avons dormi sous la pluie et la tempête; c'est là que ce matin, profitant du repos auquel nous condamne un gros vent contraire, le P. Séguin et moi avons offert le Saint-Sacrifice, bonheur que nous n'avions pas eu depuis lundi dernier, jour de notre départ de *Saint-Boniface*; c'est là enfin que le P. Séguin et moi nous écrivons, lui sur ses genoux, et Ma Grandeur a pour trône sa couverture et son oreiller et pour table la cassette qui contient tout ce qui est nécessaire pour dire la sainte Messe. Me voilà donc bien avec l'équipage d'un Evêque sauvage.

M'étant trouvé très fatigué à *Saint-Boniface*, j'ai dû renoncer à profiter d'une excellente occasion pour écrire à Votre Grandeur; j'ai chargé le P. Lestanc de le faire à ma place, car je tenais à ce que vous eussiez connaissance de mon heureuse arrivée. J'ai passé 20 jours à *Saint-Boniface* et j'ai été malade les dix derniers jours, ce qui a fourni à M^gr^ Taché l'occasion d'exercer la charité, il est devenu *mon coadjuteur*, c'est à la lettre. Lui seul, pendant que je m'occupais a me reposer et à me guérir, prévoyait tout ce qu'il fallait pour ce voyage. Je ne saurais vous donner une idée des fatigues que je lui ai occasionnées. N'étant pas rassuré sur ma santé, il a voulu me laisser à *Saint-Boniface* et partir pour le Nord. Je n'y ai jamais consenti et il a compris lui-même, je pense, que le moyen de me faire mourir serait précisément de me laisser à *Saint-Boniface* tandis que lui irait combattre et souffrir dans le Nord. Malheureusement le jour où j'ai quitté Sa Grandeur, j'étais plus abattu que jamais. Monseigneur est venu m'accompagner à plus de six lieues; là encore il a fait de nouvelles instances pour que je consentisse à revenir sur mes pas; il a dû se contenter de me recommander au P. Séguin, au Fr. Boisramé, aux Sœurs que j'emmène à l'*Ile à la Crosse*, aux hommes de la berge et de

leur enjoindre de me ramener auprès de lui si le mal continuait. Ma grande inquiétude aujourdhui, c'est précisément de lui en avoir causé. Je voudrais pour tout au monde pouvoir lui écrire et lui faire savoir comment je me trouve. Le mal a disparu, l'appétit et les forces reviennent chaque jour et cela si rapidement que j'en suis étonné moi-méme. Le bon Dieu peut faire de moi ce qu'il voudra...

12 août. — Nous sommes arrivés à l'extrémité du lac; le vent contraire nous a fait éprouver un tel retard que les berges de l'*Ile à la Crosse* sont parties. Nous pourrons cependant nous y rendre, je pense, mais avec moins d'agrément, ou pour parler plus exactement, avec plus de souffrances et de frais.

Le P. Séguin, le Fr. Boisramé et moi, prosternés à vos pieds, vous prions de nous bénir.

† VITAL, *Evéque de Satala*,
O. M. I.

Mgr TACHÉ A Mgr DE MAZENOD.

Rivière Rouge, 28 septembre 1860.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Je dois partir après demain pour un voyage de cinq mois. J'irai visiter mes Missions du *Lac à la Biche* et du *Lac Sainte-Anne*. J'aurai tout le loisir d'essayer encore une fois nos *élégants escarpins* du Nord, puisque j'aurai plus de 400 lieues à faire sur la neige... Nous attendons le P. Simonet et son compagnon d'heure en heure; nous avons la nouvelle de leur heureuse traversée jusqu'à York. Mgr Grandin, parti malade, a de suite recouvré la santé et les forces; nos pénibles voyages ont une vertu particulière...

Le P. Lefloch est à la tête de notre petit collége, les Frères des Ecoles chrétiennes nous ayant abandonnés... Bénissez-nous, Monseigneur, bénissez en particulier le voyage que je vais entreprendre...

Pour toujours, votre enfant tout dévoué.

† ALEX., *Evêque de Saint-Boniface*,

O. M. I.

LE PÈRE SÉGUIN A NOTRE BIEN-AIMÉ FONDATEUR

Ile à la Crosse, Mission de Saint-Jean-Baptiste,
20 décembre 1860.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Je veux vous raconter mon voyage depuis la *Rivière Rouge* jusqu'à l'*Ile à la Crosse*. Désigné avec le Frère Boisramé pour aller rejoindre le Père Grollier au *Fort Good-Hope*, nous devions voyager jusqu'à la prise des glaces et aller aussi loin que nous pourrions. Comme nous devions passer par la Mission de l'*Ile à la Crosse*, nous partîmes avec Mgr Grandin et les quatre Sœurs qui l'accompagnaient. Le 30 juillet était le jour fixé pour notre départ. Mais déjà, depuis dix jours, Mgr Grandin n'avait pas quitté le lit et malgré tous les soins des bonnes Sœurs de *Saint-Boniface*, Sa Grandeur semblait n'aller guère mieux le jour du départ que les jours d'auparavant. Il monta néanmoins ce jour-là à l'autel pour offrir le Saint-Sacrifice, mais il fut obligé de se reposer deux ou trois fois, et la messe achevée, il put à peine, aidé de deux d'entre nous, regagner le lit, tant il était faible. Mgr Taché lui avait déjà parlé de partir à sa place. Il le pressa encore

d'accepter ses offres ; tout fut inutile et, en dépit de la maladie, Mgr Grandin se mit en marche. Le voyage l'a guéri ; il partait pour gagner des âmes à Jésus-Christ et le divin Sauveur l'a récompensé de son dévoûment en lui rendant la santé, car, le soir même, il était déjà beaucoup mieux et, deux ou trois jours après, la maladie avait complètement disparu.

Jusqu'à ce jour, nous avions presque toujours voyagé sur terre, mais à partir de ce moment, nous allons être toujours sur l'eau, et ce sera tantôt sur des rivières et tantôt sur des lacs. Comme on ne peut pas traverser les terres à cause des immenses forêts dont elles sont couvertes, nous sommes obligés de suivre tous les tours et détours des rivières. Nous aurons ainsi trois cents lieues environ à parcourir avant d'arriver à l'*Ile à la Crosse.* Quoique nous dûssions toujours voyager sur eau, nous n'avions néanmoins de vaisseau ni à voile ni à vapeur, mais une barque montée par huit rameurs, et avec elle nous devions traverser des lacs de cinquante à soixante lieues de long. Partis de la *Rivière Rouge* avec une de ces barques qui contenait nos malles et toutes nos provisions de bouche, nous devions la laisser au *Grand Rapide* et continuer notre route avec les barques de l'*Ile à la Crosse* qui venaient de chercher des marchandises à la mer, marchandises que l'on donne aux sauvages en échange de de leur pelleterie, car dans ce pays l'argent n'est pas connu. Le rendez-vous était fixé au 10 ou 12 d'août. Nous y arrivons le 12, après avoir mis quatorze jours à traverser le *Grand Lac Winipeg.* Mais quel ne fut pas notre désappointement en apprenant que les barques qui devaient nous conduire étaient parties de là depuis huit jours. Heureusement il y en avait une qui nous attendait, mais elle devait s'arrêter au tiers du chemin. C'était toujours une consolation. On place tous nos effets dans cette

nouvelle barque et nous partons quoique nous fussions bien plus chargés qu'il ne fallait, car dans cette petite embarcation il n'y avait pas moins de 60 à 65 ballots pesant chacun de 80 à 90 livres, ce qui est la charge ordinaire d'une barque, sans compter vingt-six personnes ; l'excédant était donc le poids de ces vingt-six personnes. Aussi, suivant l'expression du pays, notre barque était calée. Je vous laisse à penser, Monseigneur, si nous étions bien à notre aise ; tout le monde se touchait et c'est à peine si les rameurs trouvaient de la place pour faire jouer leurs rames. Nos quatre Sœurs, accroupies dans un coin de la barque, faisaient pitié, car elles avaient au milieu d'elles une sauvagesse avec plusieurs petits enfants plus ou moins dégoûtants de malpropreté. Mais ce qui leur faisait surtout mal au cœur, c'était de voir la sauvagesse croquer à belles dents la vermine qu'elle prenait tantôt sur ses enfants, tantôt sur elle-même. Jusques-là aucun de nous n'avait senti cette vermine le dévorer, mais dans cette barque pleine de sauvages, nous en fîmes tous provision et jusqu'à ce que nous les quittâmes, c'était à qui se frotterait le mieux ; car il n'y avait pas seulement la sauvagesse et ses enfants qui pouvaient nous en fournir, mais tous ceux qui se trouvaient avec nous.

Depuis le *Grand Rapide* jusqu'à l'*Ile à la Crosse* on a été obligé de faire trente-six portages, c'est-à-dire que pendant trente-six fois les hommes ont été obligés de décharger la barque et de transporter sur leurs épaules tout ce qu'elle contenait. Ces portages sont quelquefois courts, mais quelques-uns ont un ou deux milles de long. Les voyageurs doivent alors marcher. Si le chemin était beau, ce serait un plaisir pour le passager qui est obligé de rester assis depuis le matin avant le jour jusqu'à sept ou huit heures du soir, mais il faut passer souvent par des chemins affreux, tantôt au milieu de débris d'arbres

tombés de vétusté, tantôt au milieu des broussailles, des ronces, des épines, etc., lesquelles, non contentes de déchirer les habits du pauvre voyageur, se permettent encore d'ensanglanter ses mains et sa figure ; tantôt, outre tous ces embarras, nous étions dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux, car la pluie, qui ne cessait de tomber chaque jour, avait fait augmenter les rivières d'une manière extraordinaire. Comme ce sont les rapides et les chutes d'eau qui occasionnent ces portages, quelquefois non seulement il faut transporter les malles mais aussi la barque. Si le rapide n'est pas trop violent ou la chute trop élevée, les hommes s'attèlent, par le moyen de colliers, à une corde qui est attachée à la barque, et la font monter en tirant comme des bêtes de somme, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture et même plus haut ; mais malheur à eux si le courant se rend maître de la barque, car alors il entraîne tout, et si les hommes n'ont pas été assez habiles pour quitter leurs colliers, ils sont traînés sur les rochers, dans les broussailles et, quelquefois même, au milieu du courant. Cela nous est arrivé deux fois dans le voyage, et deux de nos hommes ont été blessés, mais peu grièvement, de sorte qu'avec le secours de nos Sœurs ils ont pu se rétablir bien vite. Du *Grand Rapide* au *Fort Cumberland* nous avons failli périr deux fois. Une fois par un coup de vent. Heureusement un des voyageurs l'a entendu avant qu'il nous eût atteint ; il a fait de suite baisser notre petite voile et regagner une île que nous venions à peine de quitter. Nous avons laissé le vent soulever le lac tant qu'il a voulu et puis nous sommes partis. Le Frère Boisramé a eu tellement peur que pendant une demi-heure il n'a cessé de faire des actes de contrition. La seconde fois notre barque s'étant dégoudronnée a manqué sombrer, tant elle était déjà pleine d'eau. Comme le Diable aurait ri s'il avait pu d'un seul coup faire périr sept Missionnaires, mais notre

Mère Immaculée nous protégeait contre sa rage et nous faisait découvrir ses pièges avant que nous y fussions tombés.

Le 23 août, nous arrivâmes au *Fort Cumberland* où devait s'arrêter notre barque. Nous avions espoir d'y trouver quelque berge de l'*Ile à la Crosse*, mais nous fûmes trompés dans notre attente. Cependant le maître-traiteur de ce fort s'était arrangé avec celui de l'*Ile à la Crosse* et nous avait préparé une embarcation. Nous pûmes donc, grâce à cette prévoyance, repartir quelques heures après. Si maintenant nous n'allons pas plus vite, nous sommes au moins à notre aise, car la barque ne contient plus qu'une trentaine de ballots. C'est cependant toujours la même vie que nous menons. Il faut encore parfois faire des échafaudages dans nos campements, soit pour y marcher, soit pour nous coucher, autrement on est dans l'eau et dans la boue jusqu'à la ceinture. Le bois heureusement ne manque pas pour faire nos routes, nos lits et surtout pour entretenir le feu afin de sécher nos vêtements, car il continue de pleuvoir tous les jours. Toutes ces misères ne nous empêchent pas de rire et de nous amuser pendant la journée, et quelquefois la nuit même lorsque quelqu'un de nous, passant entre les bois qui forment notre plancher, réveille ses voisins en se retirant du bourbier et en leur assurant que l'eau n'est pas chaude. C'est la vie du Missionnaire que les misères des voyages; il vaut mieux s'y habituer de bonne heure que tard; puisqu'il faut souffrir, il vaut mieux souffrir avec gaieté qu'avec morosité, car la tristesse, bien loin de chasser les misères, ne fait que les augmenter; puis, par-dessus tout, le bon Dieu n'est-il pas là pour soutenir le Missionnaire et lui adoucir toutes ses peines. Ah ! si toutes nos souffrances pouvaient être la cause du salut de quelque pauvre sauvage, nous serions amplement dédommagés !

Parvenus au *Fort des Traites*, l'idée de ne pas aller plus loin passa par la tête de nos sauvages qui, du reste, s'étaient montrés très-honnêtes à notre égard. Quoique pût leur dire et leur offrir Monseigneur Grandin, ils ne se rendirent point à ses désirs ; un verre de rhum que leur donna en cachette un des employés de la compagnie les détermina seul à se mettre en route. Trois jours après nous arrivions au *Fort du lac Laronge*, où se trouve un ministre protestant. Nous fûmes bien surpris d'y rencontrer le Bourgeois ou chef traiteur de l'*Ile à la Crosse*. Notre première pensée, en le voyant, fut qu'il nous attendait avec une barque et que nous allions continuer notre route en sa compagnie, mais une nouvelle déception nous était réservée, car il avait envoyé toutes ses embarcations et il n'était resté là que pour savoir si nous étions encore du nombre des vivants. Il nous pria donc d'attendre qu'on eût équipé une barque pour nous; quant à lui, il allait partir en canot pour envoyer, à son arrivée à l'*Ile à la Crosse*, une barque au-devant de nous. Comme il n'y avait pas de sauvages pour nous conduire, nous restâmes à ce poste neuf jours, pendant lesquels nos Sœurs commencèrent à exercer leur charité auprès de plusieurs sauvages malades qui se trouvaient là. C'est pour moi un motif de croire que notre séjour au *Lac Laronge* n'aura pas été un temps tout-à-fait perdu, car plusieurs de ces malades ont demandé à nous suivre malgré la défense que leur en avait faite le ministre, afin que les Sœurs pussent continuer leurs soins auprès d'eux. Mais nous ne pûmes, à notre grand regret, les accepter; le voyage étant plus long que nous ne l'avions prévu, nos provisions commençaient à diminuer, et puis il y avait à l'*Ile à la Crosse* plus de malades et d'infirmes qu'on ne pouvait en recevoir. Malgré ces considérations, nous avons cependant accepté un enfant sauvage d'une douzaine d'années, qui avait tout le côté

droit rongé par une dartre, et que les Sœurs avaient presque guéri. Les sauvages étant arrivés au Fort et le ministre ayant bien voulu nous prêter sa barque, nous partîmes. Mais à peine avions nous marché deux jours que nos sauvages nous laissèrent sur la grève, donnant pour prétexte qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour monter le *Rapide du Grand-Diable*. Mgr. fait tout ce qu'il peut pour les empêcher de partir, mais tout est inutile. Bon gré malgré, il fallut donc dresser nos tentes et attendre patiemment les gens qui devaient venir de l'*Ile à la Crosse*. Tous ces délais épuisaient nos provisions, et nous étions encore éloignes de huit journées de la Mission, sans compter les retards que nous pourrions encore éprouver. Comme il y avait à cet endroit beaucoup de graines de différentes plantes, nous passions une partie de notre temps à les recueillir, nous les faisions ensuite cuire avec un peu de farine, et c'était notre nourriture quotidienne. L'autre partie du temps était employée, soit à faire nos exercices de piété, soit à couper du bois, afin de nous chauffer ; il commençait à faire froid, outre la pluie qui n'a point cessé, nous avons eu de la neige pendant deux jours. Chacun de nous se rappellera longtemps, je pense, le portage du *Grand-Diable*. Enfin, la douzième journée, lorsque nous désespérions de voir arriver la barque de l'*Ile à la Crosse*, nous entendîmes tirer cinq ou six coups de fusil. Je crois, mon Révérendissime Père, que nous manquâmes tous à la modestie, car ce fut à qui courrait le plus vite sur le bord de la rivière pour voir ce que cela signifiait. C'était notre barque. Après avoir fait connaissance avec les dix bons sauvages catholiques qui étaient venus nous chercher, quoiqu'il fît déjà bien nuit, on n'en chargea pas moins la barque. Ce travail terminé, nous récitâmes tous en commun le chapelet pour remercier le bon Dieu. Le lendemain, à trois heures du matin, nous nous mettions en route ; le

temps était beau, nous pûmes donc faire une bonne journée. Il y eut plusieurs portages, et vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes au *Rapide de la Truite*. On transporte tous les bagages de l'autre côté et on se met en devoir de faire passer la barque. Elle est presque parvenue au haut, lorsque, ô malheur, un des colliers se casse, les autres hommes ne sont pas assez forts, la barque recule et va se jeter sous un bouillon d'eau qui l'a bientôt remplie ; force fut alors aux sauvages de lâcher leurs colliers, et voilà notre barque au milieu du rapide sens dessus dessous. On veut l'arracher, mais elle est prise entre des rochers et tous les efforts sont inutiles. Déjà la nuit est avancée, on l'attache alors à un arbre, et chacun se retire consterné de ce malheur d'un nouveau genre. Le lendemain, après que Monseigneur eut célébré la sainte messe (pour moi je n'avais plus ce bonheur depuis notre arrivée au *Grand-Diable*, faute de vin), on revint à la barque, mais tous nos efforts sont encore inutiles. Déjà nous désespérons de l'arracher et on parle d'aller en chercher une autre. Mais pendant que nous déjeûnons, notre barque se détache sans le secours de personne, prend le fil de l'eau et s'en va. Ce ne fut qu'à un mille plus loin que l'on put la saisir et s'en rendre maître. La barque n'est pas bien endommagée, mais nous avons perdu, et les colliers des hommes, et le câble auquel ils étaient attachés ; nous ne pouvions pas marcher sans cela. Il fallut donc aller chercher des colliers et un câble au *Lac Laronge*, ce qui demanda près de quatre jours. Nous ne partîmes que la veille de Saint-Michel, au soir. Ce fut lui sans doute qui nous délivra enfin des griffes du diable et nous conduisit à l'*Ile à la Crosse*, où nous arrivâmes le 4 octobre, après être restés deux mois et six jours en route.

Comme un grand nombre de sauvages qui étaient venus à la Mission d'automne n'avaient pas voulu se retirer dans

les bois avant d'avoir vu Monseigneur et les sœurs que Sa Grandeur amenait, dès qu'ils virent la barque ils commencèrent à tirer des coups de fusil, et ne cessèrent que lorsque nous fûmes débarqués. Après avoir embrassé les Révérends Pères Végreville et Moulin, et donné la main à tous les sauvages et sauvagesses qui se trouvaient là, nous allâmes tous à l'église, où Monseigneur entonna le *Te Deum* et célébra la sainte messe, quoiqu'il fût déjà une heure et demie après midi. Le dimanche suivant, Monseigneur officia pontificalement, fit faire la première communion à plusieurs sauvages et en confirma 22 que le R. P. Végreville avait préparés à recevoir ces sacrements.

L'*Ile à la Crosse* n'était pas le lieu de ma Mission ni celui du Frère Boisramé, nous étions encore éloignés de cinq à six cents lieues du Fort où nous devions nous rendre. Monseigneur songea donc à nous faire partir afin d'hiverner au moins à *Athabaskaw*, avec les Révérends Pères Faraud et Clut, et les Frères Reynard et Perrard, mais il ne put pas trouver de sauvages, tous craignant la prise des glaces. Il fallut donc rester. Alors la maison des Sœurs n'étant pas tout-à-fait achevée, nous-mêmes ayant besoin d'un réfectoire, et deux de nos engagés étant malades, nous dûmes nous mettre à l'œuvre. M^gr^ Grandin et le Père Moulin se firent maçons; le Père Végreville, le Frère Boisramé et moi devinmes menuisiers. Cet ouvrage achevé, nous nous fîmes les uns poêliers, les autres ramoneurs de cheminée, car il était temps de nous précautionner contre le froid. Tout étant fini, nous commençâmes notre retraite annuelle. Chacun de nous la désirait tant que nous ne pûmes pas attendre les huit jours avant la Toussaint. La veille de cette grande fête, jugez de notre surprise lorsque nous vîmes M^gr^ Taché arriver en canot. Inquiet de l'état de M^gr^ Grandin, et connaissant une partie des misères de notre voyage, il s'était, en allant

visiter les Missions du *Lac à la Biche* et du *Lac Sainte-Anne*, détourné de son chemin et était venu ici en 28 jours. C'est en sa présence que nous avons renouvelé nos vœux le jour de la Toussaint ; nous étions sept Oblats réunis ensemble. Nous pensions n'avoir le bonheur de le posséder que pendant quelques jours, car il devait partir sur les premières glaces, mais le froid n'étant venu que très-tard, il n'a pu s'éloigner que le 28 novembre. Il avait trois chiens pour traîner sa calèche et Sa Grandeur, lorsqu'elle ne pouvait plus marcher sur ses raquettes, quatre traînaient ses provisions et ses bagages, et trois sauvages l'accompagnaient. Il avait à faire ainsi près de quatre cents lieues. Le 29 novembre est aussi parti le Père Végreville pour aller au *Lac Caribou* qui se trouve à une centaine de lieues d'ici ; il a dû, pour s'y rendre, marcher à peu près 20 à 25 jours. Il est parti avec un traineau et trois chiens, et en compagnie de deux sauvages. Le Père Moulin, plus heureux que le Père Végreville, a célébré, en famille, l'aniversaire du sacre de M^gr^ Grandin, mais le lendemain, premier décembre, il partait pour le *Fort Carlston*. Là, on n'avait pas encore vu le prêtre, mais on le demandait à grands cris. Il s'est éloigné de nous sans traineau et sans chiens en sa possession, mais il était avec des sauvages qui en avaient et qui lui ont promis de le faire traîner lorsqu'il serait trop fatigué. Nous avons appris de ses nouvelles il y a quelques jours, et il paraît qu'il a beaucoup souffert, car ayant été obligé de marcher pendant près d'une journée entière dans l'eau glacée, ses jambes se sont enflées, et cela à une distance de dix jours de marche du Fort où il se rendait. Il a pu, néanmoins, continuer son voyage sans être obligé de s'arrêter ; *maintenant*, nous disait-il dans sa lettre, *tout est passé ! Puissent ces quelques fatigues être utiles pour la gloire de*

Dieu et le salut des âmes, et je m'en trouverai bien dédommagé !

Me voilà maintenant avec Mgr Grandin et les deux Frères convers. Au moment où je vous trace ces lignes, Monseigneur lui-même est absent, car le jour de Noël on est venu le chercher pour aller visiter un malade, et il ne fera pas son voyage en moins de cinq ou six jours. Vous voyez que nos paroisses et nos paroissiens sont passablement éloignés. Que de bien il y a à faire ici ! Que d'âmes à sauver encore ! Mais nous sommes trop peu. Ainsi je vous ai parlé d'un ministre anglican qui se trouve au *Lac Laronge*, Nos seigneurs et les Peres sont persuadés que si on avait un prêtre à poste fixe dans ce lieu, avant un an le ministre protestant aurait fait son paquet. Que de pauvres sauvages ne viennent là que parce qu'ils n'ont pas de prêtres catholiques. Lorsque nous étions au *Grand-Diable*, j'en ai vus qui disaient à Monseigneur : *le ministre est un homme comme nous, il a une femme et des enfants comme nous, il nous donne, il est vrai, des marchandises, mais il ne sait pas seulement notre langue ; demeure donc ici et nous prierons avec toi. Le ministre nous dit de bien vivre, mais il ne nous dit pas comment il faut faire.* — J'en ai vu deux qui avaient fait plus que cela, ils avaient appris de Canadiens français qui se trouvaient là le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* en français ; ils ne comprenaient cependant pas ce qu'ils disaient, mais ils savaient que les catholiques priaient ainsi et ils voulaient prier comme eux. Ils sont venus trouver Monseigneur et ont récité les prières devant nous tous. En voyant ces pauvres sauvages à la merci des loup, ssans pouvoir les secourir, nous ne pouvions vraiment pas retenir nos larmes.

Comme je ne puis m'occuper de la conversion des sauvages qu'en sachant leur langue, je me suis mis en devoir de l'apprendre aussitôt que je l'ai pu, et tous les jours

Monseigneur me fait la classe ainsi qu'aux Sœurs. Elle est difficile, tout le monde en convient, mais avec la grâce de Dieu j'espère en venir à bout. Et je dois d'autant plus m'y appliquer que, le printemps prochain, il me faudra donner une Mission au *Grand-Portage,* non seulement aux Canadiens français qui s'y trouvent rèunis, mais encore à tous les Montagnais qui sont fort nombreux à cette place. De plus, comme Monseigneur et le Frère Boisramé partiront avant moi, je ne pourrai les rejoindre qu'au *Grand Lac des Esclaves,* il me faudra alors voyager avec des Montagnais. En arrivant au *Fort Good Hope,* non seulement il sera nécessaire que je parle montagnais, mais encore je devrai savoir le loucheux et l'esquimaux. Car ce sera surtout de ces deux nations que j'aurai à m'occuper. Chaque dimanche je fais, en forme d'instruction, le catéchisme aux quelques Canadiens français que nous avons ici.

Je suis toujours très-heureux de la Mission et de la part qui m'est échue. Depuis trop longtemps je soupirais après l'heureux moment où je pourrais voir ces pauvres sauvages pour que, maintenant que je me trouve au milieu d'eux, je m'y ennuie. Il n'y a que le manque d'ouvrage qui puisse faire ennuyer un Missionnaire; grâce à Dieu, ici le travail surabonde, la moisson semble être partout mûre, il n'y a que les ouvriers qui fassent défaut. Le Père Grollier vient d'ouvrir un champ bien vaste en pénétrant sur les terres des Esquimaux. Vous savez quel est l'empressement que mettent ces pauvres sauvages à apprendre la prière. Quant au Frère Boisramé, il est on ne peut plus content, et il ne donnerait pas sa place pour tout l'or du monde. Lui seul fait autant d'ouvrage que deux engagés de la Mission. Tous les matins il va à la pêche, et déjà il est aussi habile que les premiers pêcheurs. Ah! si au lieu d'avoir des engagés dans nos Missions, entre les mains de qui passe tout l'argent que nous rece-

vons, les gages de chacun d'eux étant de 20 à 25 livres sterling par an, sans compter la nourriture de toutes leurs familles, nous avions ici des Frères convers, que d'argent serait épargné et pourrait être employé, soit à entretenir chez les Sœurs de vieux sauvages et de vieilles sauvagesses, soit à faire des voyages pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !....

Daignez bénir celui qui est de Votre Grandeur le tout dévoué fils,

SÉGUIN, o. m. i.

VOYAGE DU R. P. SIMONET.

LE R. P. SIMONET A Mgr DE MAZENOD.

Leith, 3 juin 1860.

Bien-aimé et Révérendissime Père,

Je jour tant désiré est enfin arrivé. Je pars demain pour l'Angleterre et samedi prochain je quitterai Londres pour me rendre à la Baie d'Hudson. Merci, bien-aimé Père, pour ce nouveau témoignage de votre tendre affection.

Mon bonheur est au comble quand je pense que, dans quelques jours, je verrai ces pauvres frères des bois après lesquels je cours jour et nuit depuis l'âge de douze ans. Oh ! comme je jouirai en leur disant qu'ils ont un Père au ciel et un Père sur la terre qui ne cherchent que leur bonheur ! Quel plaisir de leur faire entendre pour la première fois le nom de Marie ! J'ai eu la consolation de voir à Liverpool Mgr Grandin et sa petite troupe qui m'ont raconté beaucoup de choses de Marseille.

Que vous dirai-je de nos pauvres Ecossais ? Hélas ! qu'ils sont encore loin du bon Dieu !

Le temps pascal nous a amené un bon nombre de pécheurs qui avaient négligé leurs devoirs pendant de longues années. Mais il y en a encore beaucoup qui restent dans l'abîme. Je suis bien fâché de laisser seul ici le R. P. Noble; j'espère qu'on lui enverra bientôt un aide. Le R. P. Ryan est parti pour l'Irlande il y a trois semaines, il va prêcher une mission; il ne reviendra qu'à la fin du mois. La maison de Leith est une des plus importantes des missions d'Angleterre; le R. P. Noble n'oublie rien pour la mettre sur un bon pied.

Je vous promets de vous donner de mes nouvelles dès mon arrivée en Amérique. Daignez bénir votre indigne fils en Jésus et Marie.

Saint-Boniface (Rivière Rouge), 24 novembre 1860.

Monseigneur,

Il me semble que votre cœur doit être un peu impatient de savoir ce qu'est devenu le petit Père Simonet avec son compagnon le Frère Jean.

Je suis content de pouvoir vous dire qu'ils ont fait un heureux voyage et qu'ils sont aujourd'hui au comble du bonheur de se retrouver au milieu d'une famille de frères.

Votre Grandeur a dû apprendre que nous partimes de *Gravesend* sur le vaisseau *Prince of Wales*, le 10 juin. Un vent favorable nous fit traverser la mer du Nord en quatre jours. Le 14 juin on jeta l'ancre près de *Strowness* dans les *Iles Orcades*. Nous séjournâmes dans cette ville un mois, d'abord pour attendre les ouvriers écossais qui devaient se rendre avec nous à la *Baie d'Hudson*, et ensuite parce que nous espérions un temps plus favorable. Durant ce mois, je dis plusieurs fois la messe dans la maison où nous lo-

gions, avec l'autorisation de l'Evêque du Nord de l'Ecosse, à qui j'écrivis aussitôt. Dans sa réponse, il me disait qu'il ne savait pas s'il y avait un seul catholique dans la ville de *Stroweness*. Le 9 juillet, on reprit la mer ; les deux premiers jours de la navigation furent assez calmes, mais bientôt il s'éleva un vent très-fort qui dura près de trois semaines sans discontinuer. Comme il était contraire à notre marche, le vaisseau perdit beaucoup de temps sur l'Océan.

Pendant ce mauvais temps, je n'ai été malade que quelques instants et seulement après quinze jours de secousse. Le Frère Jean a beaucoup souffert pendant la traversée ; il ne s'est rétabli que lorsque nous fûmes entrés dans les détroits d'Hudson. Le 5 août, nous atteignîmes l'*Ile de la Résolution*, la première terre américaine que nous aperçûmes. Cette île, ainsi que les autres que nous rencontrâmes jusqu'à la Baie, étaient couvertes de neige et de glace.

Jusques-là nous n'avions vu que très-peu de glace flottante. Mais bientôt les glaçons devinrent si épais, qu'il était fort difficile au vaisseau de se frayer un passage. Cependant il continua assez bien sa marche jusqu'à la Baie, où il fut obligé de s'arrêter plusieurs fois, n'ayant pas assez de force pour briser ou refouler les glaces qui couvraient toute la surface de l'eau. Enfin le 17 août, nous arrivâmes à *York-Factory*. Pendant la traversée, le capitaine et ses gens, tous protestants, nous traitèrent avec respect et de grands égards. Le médecin, quoique protestant, était devenu mon ami intime dès les premiers jours. Il aimait beaucoup à entendre parler de l'Eglise Catholique et ne pouvait se lasser de dire du mal de la sienne et surtout des ministres protestants.

A *York Factory* nous fûmes très-bien accueillis par le gouverneur du fort, ainsi que par tous les employés de la

Compagnie. A notre arrivée on nous introduisit dans une salle d'attente où plusieurs messieurs vinrent nous trouver. Comme il était fort tard, l'un d'eux nous conduisit dans les chambres qu'on avait préparées. Je fus fort surpris quand ce monsieur si bienveillant me dit, en me souhaitant le bonsoir, qu'il était le ministre protestant de l'endroit. Le lendemain il vint me voir et il me prêta plusieurs livres pour étudier la langue *crise*; à quelque chose malheur est bon. Nous dûmes attendre trois semaines les barques de la Rivière-Rouge. Pendant ce temps nous prenions nos repas avec le bourgeois et quelques autres Messieurs du Fort. Je bénissais toujours la table et je disais les grâces. M. le Gouverneur, quoique protestant fervent, ne me parlait de nos Missionnaires qu'avec les plus grands éloges. Il m'a répété bien souvent que les prêtres connaissaient beaucoup mieux que les ministres l'art des Missions et que ces derniers feraient bien de rester en Angleterre. Je disais ordinairement la messe dans ma chambre, ayant pour toute assistance le Frère Jean. Les dimanches, le médecin du bateau venait y assister, au lieu d'aller au service anglais. J'espère que ce bon monsieur, qui est Ecossais, ne tardera pas à se faire catholique.

Le six septembre, nous partîmes de *York Factory* sur une barque appartenant à un marchand de la Rivière-Rouge. Il y avait trois autres barques avec nous. Les sept hommes qui étaient sur la nôtre étaient tous catholiques. Les autres étaient des sauvages et des protestants; Ils se montrèrent cependant très-bons pour nous et excessivement respectueux. Ce voyage sur les lacs et les rivières, qui dura plus d'un mois, fut moins monotone que le passage sur mer. Nous descendions à terre trois fois par jour pour manger, et nous campions tous les soirs, car il est impossible de naviguer pendant la nuit sur ces rivières.

Après avoir planté notre tente, nous préparions notre repas, et après souper, nous faisions immédiatement la prière et nous nous enveloppions dans nos couvertures. Bien qu'il neigeât à peu près tous les jours pendant les deux premières semaines, nous dormions pour le moins aussi bien que dans un bon lit. Nous n'avions cependant pour nous reposer et pour nous abriter qu'une mauvaise couverture. Le matin, quand j'allais porter le *Benedicamus* à nos gens, je les trouvais tout couverts de neige et profondément endormis. Comme nous partions de très-bonne heure le matin, je ne pus dire la messe que les dimanches. Alors toutes les barques s'arrêtaient vers huit heures avec la nôtre, même celles où il n'y avait pas de catholiques. Plusieurs protestants venaient s'agenouiller autour de la tente avec nos fidèles, tandis que je célébrais le Saint-Sacrifice sur une caisse. Les autres protestants et sauvages restaient à quelques pas, gardant le silence pour ne pas troubler ceux qui priaient.

Durant ce voyage, nous n'avons pas éprouvé de bien fâcheux accidents. Seulement un jour que nous voguions à pleine voile sur un grand lac, on eut la maladresse de lâcher la corde de la voile. Aussitôt la barque pencha sur le flanc et commença à s'enfoncer sous une grosse vague ; mais, par un heureux instinct, nous nous jetâmes tous sur le côté opposé. Ce mouvement remit la barque dans son équilibre, et avec un peu de peine on réussit à ramener la voile du bon côté. Plusieurs jours avant d'arriver au premier Fort de la Compagnie, les gens de notre barque se virent à bout de leurs provisions, je leur donnai quelques biscuits et de la viande. Un bon monsieur protestant, qui était sur une autre barque, l'ayant appris, vint m'apporter quelques-uns de ses biscuits, me disant que peut-être ils étaient moins durs que les nôtres. Il avait raison, car nous n'en avions plus. Aussi je les acceptai tout de suite.

Enfin, le huit octobre, nous arrivâmes à Saint-Boniface. Nous fûmes reçus sur les bords de la rivière par les Pères LESTANC, MESTRE et FRAIN. J'eus aussi le plaisir de revoir à l'évêché le Père LEFLOCH. Ces quatre Pères avaient été mes compagnons de noviciat et de scolasticat à Marseille. Aussi ma joie fut-elle au comble !

Mgr Taché était parti huit jours auparavant pour aller visiter la Mission du *Lac Sainte-Anne*. Il sera de retour à la fin de février. J'ai trouvé ici tous les Pères en bonne santé, excepté le P. FRAIN qui est souffrant.

J'ignore encore ce qu'on fera de moi à la fin de l'hiver. Je suis prêt à tout. En attendant, j'étudie le *cri* et j'aide nos Pères en ce que je puis. Nous verrons bientôt le Prêtre de *Pembina* à qui il est arrivé un fâcheux accident. Il y a quelques jours, en revenant de *Saint-Paul*, il voulut devancer la caravane, mais il fut surpris dans un marais par une tourmente de neige. On l'a trouvé par bonheur dans ce marais, couché auprès de son cheval mort qu'il avait entamé pour vivre, car il était là depuis plusieurs jours ; il a les pieds et les mains gelés. Il serait mort certainement si on n'était venu à son secours. Le R. P. LESTANC a envoyé un homme pour l'amener ici.

En terminant, Monseigneur, permettez-moi de vous remercier encore de m'avoir envoyé parmi les pauvres sauvages et d'être de Votre Grandeur le très-respectueux fils en Jésus-Christ.

INCENDIE, INONDATION.

—

Mgr TACHÉ A Mgr BOURGET

Evêque de Montréal.

Monseigneur,

Votre Grandeur m'a demandé de lui fournir quelques renseignements sur les épreuves et les malheurs que la Providence a fait peser sur le diocèse de Saint-Boniface de la Rivière Rouge. Si je n'écoutais que mon inclination à cet égard, je garderais certainement le silence. Je serais tenté de croire qu'il a été déjà trop question de nous; je craindrais d'être indiscret ou importun. Cependant, les généreuses et honorables sympathies que je rencontre chaque jour m'encouragent; elles me prouvent jusqu'à l'évidence que Votre Grandeur avait raison de me dire que le troupeau qui a l'avantage de l'avoir pour pasteur ne se lasse pas de courir dans les voies de la charité, qu'il est toujours prêt à soulager les infortunes et à consoler les malheureux. Je me rends donc, Monseigneur, à l'invitation de Votre Grandeur, et, au risque même de répéter des choses déjà plus d'une fois racontées, je résume l'histoire de nos malheurs depuis quelques mois.

M. Goiffon, Missionnaire du diocèse de Saint-Paul, aux Etats-Unis, était allé visiter le digne Prélat qui dirige cette Eglise presque naissante. Au mois d'octobre, le bon prêtre s'en retournait dans sa mission. Fort des encouragements et des secours qu'il avait reçus, il allait, tout joyeux, reprendre ses travaux apostoliques. Il lui tardait de revoir ses chères Missions de Pimbina et de Saint-Joseph,

ce petit peuple qu'il avait laissé sans pasteur, et qui pourtant a un si grand besoin de secours religieux.

Dans l'ardeur de son zèle, ne calculant pas assez les difficultés, M. Goiffon, impatient d'arriver plus vite, se sépara de ses compagnons de voyage et prit les devants. Le 3 novembre, seul au milieu des prairies, sans abri, il fut assailli par une furieuse tempête. Un vent aussi froid que violent soulevait la neige en tourbillons épais. Les habits de M. Goiffon, mouillés par la pluie de la veille, se glacèrent bientôt ; il chemina pourtant ainsi tout le jour. Le malaise et la souffrance qu'il endura pendant cette triste journée furent tels, qu'il ne sut pas même distinguer le moment ou ses deux pieds se gelèrent. Son cheval, épuisé de fatigue, pouvait à peine se mouvoir, et, à la tombée de la nuit, le Missionnaire, craignant de s'égarer, dut songer à descendre de sa monture pour attendre le retour de la lumière. A peine à terre, il s'aperçut que ses jambes ne pouvaient plus le soutenir; il se creusa un gîte dans la neige glacée et passa là quatre jours et cinq longues nuits, incapable de se mouvoir, sans feu, n'ayant d'autre abri ou couverture qu'une peau de buffle couverte de neige et de glace. Sentant ses forces s'épuiser faute d'alimentation, le courageux Missionnaire fut réduit à détacher quelques lambeaux de chair du cadavre de son cheval mort de froid et de fatigue, et à manger cette affreuse nourriture toute crue et ensanglantée. Le 8 au matin, il fut trouvé dans cette situation par MM. Pritchard, qui se rendaient à la Rivière Rouge et qui lui donnèrent tous les secours possibles dans l'état de dénûment où ils étaient eux-mêmes. A Pimbina, M. Goiffon fut accueilli par M. J. Rolette, qui, pendant près de trois semaines, le traita avec une charité et une générosité au-dessus de tout éloge. Ce n'est que là que M. Goiffon comprit toute la gravité de ce terrible accident; ce n'est que le troisième jour après son arrivée à

Pimbina qu'il put en calculer les pénibles conséquences. Alors, mais alors seulement, ses deux pieds se dégelèrent; les chairs tombant en putréfaction, lui causèrent des douleurs atroces.

Les Missionnaires de Saint-Boniface, en apprenant ce malheur, envoyèrent de suite quérir M. Goiffon. Le mauvais état des chemins ne permit pas au patient de se rendre immédiatement aux vœux de ses confrères; ce n'est que le 26 qu'il put se mettre en route, et le 28 il arrivait à l'évêché. Un sentiment profond de compassion saisit le cœur de tous ceux qui virent ce pauvre Missionnaire. Les médecins donnèrent quelques jours de repos au malade. Le 3 décembre, ils lui firent subir l'amputation de sa jambe droite; ils attendaient qu'il eût recouvré un peu de force pour lui retrancher au moins une partie du pied gauche, lorsque la rupture d'une artère occasionna une perte considérable de sang qui acheva d'épuiser le malade. Le 13 au soir, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de le sauver. Les Prêtres de Saint-Boniface et même toute la population étaient dans l'affliction. Les souffrances de M. Goiffon avaient excité les plus vives sympathies. Quant à lui, calme, résigné, heureux d'être le martyr de son zèle, il attendait le trépas avec une force d'âme et un courage qui étonnèrent tous ceux qui en étaient les témoins.

Tout était triste et silencieux dans l'évêché de Saint-Boniface, lorsque, le 14, vers les dix heures du matin, un cri de détresse se fait entendre : Au feu!... au feu!... A peine ce triste signal est-il donné, que les RR. PP. Mestre et Simonet se précipitent dans la chambre de M. Goiffon, et, malgré les réclamations du malade qui demande : « qu'on le laisse plutôt brûler pour sauver quelque objet précieux ; » ils saisissent les matelas sur lesquels il repose, et, en tâtonnant à travers des appartements déjà remplis d'une fumée épaisse, ils parvinrent à arracher le malheu-

reux Missionnaire aux flammes qui faillirent les consumer tous les trois. Sortis de la maison, les Pères veulent y rentrer pour prendre au moins quelques couvertures afin de protéger le cher malade contre un froid de 25 degrés, mais impossible. Déjà les flammes sortaient par toutes les issues; on ne put pas même leur arracher une couverture, en sorte que M. Goiffon fut sur le point d'être gelé à mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital. Admirable disposition de la Providence! le froid arrêta l'hémorrhagie, et M. Goiffon fut délivré du danger de la mort.

Un vieillard aveugle, fils d'un Canadien du nom de Ducharme, fut dévoré par l'élément destructeur. Bien des Canadiens infirmes et âgés terminent à la Rivière Rouge leur carrière mortelle, dans la misère et la souffrance. L'Evêque de Saint-Boniface, non content de gémir sur le sort de ses infortunés compatriotes, voulait les soulager; il s'apprêtait à ouvrir un asile où seraient recueillis ces pauvres malheureux. L'aveugle Ducharme était logé à l'évêché en attendant la construction de cet asile. Dieu sait quand cette œuvre si belle et si utile pourra se réaliser.

Cependant l'alarme avait été donnée; le tocsin avait fait entendre ses sons lugubres; une foule immense se rendit sur le lieu du sinistre; mais tous les efforts furent inutiles. Les flammes avaient tellement envahi tous les appartements de la demeure épiscopale, qu''il fut impossible de soustraire le moindre objet. Quelques ornements et vases sacrés furent sauvés, grâce à la Sœur Gosselin, qui avait le soin de la sacristie et qui s'y précipita à trois reprises, bravant ainsi le danger qui la menaçait. De l'évêché, les flammes se communiquèrent à la cathédrale, et bientôt le plus bel édifice de tout le territoire de la Baie d'Hudson ne fut plus qu'une masse de feu. Après deux heures de douloureuse angoisse, ceux qui contemplaient cet affreux

spectacle n'aperçurent plus que des ruines et des cendres fumantes.

Le 30 mai, le feu se déclara dans une grange appartenant aux Sœurs de la Charité ; un vent violent le communiqua aux dépendances de l'évêché épargnées le 14 décembre. Les secours furent presque inutiles, et quatre grands bâtiments où se trouvaient bien des objets précieux, furent complètement réduits en cendres.

Ces deux incendies ont entièrement détruit l'établissement épiscopal de Saint-Boniface. M^gr^ Provencher, premier apôtre de la Rivière-Rouge, dont les œuvres ne sont pas assez connues, dont la mémoire ne sera jamais assez bénie, avait consacré les trente-cinq années de son apostolat à la formation de cet établissement. A force de travail, de sacrifices, de privations, aidé de l'œuvre si sublime de la Propagation de la Foi et de quelques amis du Canada, le premier Evêque de Saint-Boniface avait réussi à construire une église qui faisait l'étonnement des étrangers et l'orgueil de la population catholique de ce diocèse; une maison vaste et commode ; une bibliothèque riche, du moins pour le pays; un mobilier qui, quoique modeste, permettait d'exercer convenablement l'hospitalité et de faire le bien ; les dépendances nécessaires à une grande ferme : tout cela est pour ainsi dire anéanti. De l'église, il ne reste que des pans de mur calcinés ; de la maison, il ne reste rien ; du mobilier, pas une chaise ; de la garderobe de l'Evêque, de ses Prêtres, des domestiques, pas une épingle; de la bibliothèque, pas un volume ; des archives, registres et autres documents précieux, pas une feuille de papier. Les dépendances ont eu le même sort; tout est perdu, tout est détruit. Rien n'était assuré. Que l'on juge de la grandeur de la perte ! Puis, souffrez, Monseigneur, que je le dise, que l'on juge de mon émotion, lorsque, le 23 février, après un voyage de cinquante-cinq jours de marche

en hiver, après quarante-quatre nuits passées dehors, à la belle étoile, pendant la saison rigoureuse, je revoyais Saint-Boniface, je m'agenouillais au milieu de ces ruines, que l'incendie du 14 décembre avait mises à la place d'un établissement prospère !

Ces pertes immenses ont été subies à la Rivière-Rouge ; on connaît la distance des lieux, la difficulté des communications, la pauvreté nécessaire d'une population ainsi placée. Le seul fait de l'éloignement est une cause de gêne et de souffrance. D'ailleurs, la destruction de l'établissement épiscopal de la Rivière-Rouge n'est pas, cette année, la seule épreuve que la Providence ait réservée à cette petite mais intéressante colonie. L'inondation a plongé le pays dans la misère la plus profonde. Le désir qu'avaient les catholiques de venir en aide à leur premier Pasteur, se trouve en grande partie paralysé par les pertes énormes qu'ils ont subies eux-mêmes et la pauvreté extrême à laquelle un grand nombre a été réduit par cet autre fléau.

Que devait faire l'Evêque de Saint-Boniface dans ces fâcheuses circonstances, en face de tant de ruines, à la vue de tant de maux, accumulés les uns sur les autres, en si peu de temps et avec des circonstances si funestes ? Comme chrétien, il n'a pas autre chose à faire qu'à baiser la main qui le frappe, à bénir la volonté sainte qui l'éprouve, à adorer la justice miséricordieuse qui le châtie, aussi dans la sincérité de son âme, dit-il à Dieu : *Bonum mihi quia humiliasti me.* Je le sens, Monseigneur, Dieu n'a pas trouvé en mon cœur ce degré d'abnégation qu'il exige de ses Pontifes ; il a fait souffler sur mon âme le vent brûlant de l'affliction qui devait y consumer tout ce qui tient trop à la terre. Aussi j'ai assez senti mon indignité pour être forcé de comprendre la juste cause de ce terrible châtiment, de cette cruelle épreuve. Cependant j'ai dû m'écrier: *Parce, Domine, parce populo tuo.* Puis, comme je ne suis

pas le seul à souffrir, j'ai dû songer à réparer nos pertes.

Comme mon vénérable prédécesseur, je suis convaincu qu'une belle église est nécessaire à la Rivière-Rouge. Nécessaire pour les catholiques qui, sans cela, sont privés du secours puissant qu'offre à leur foi le grand spectacle de nos cérémonies religieuses. Nécessaire au milieu d'une population mixte, afin, *même extérieurement*, de procurer à l'Epouse de Jésus-Christ le triomphe de la supériorité. Nécessaire pour les pauvres sauvages de l'immense diocèse de Saint-Boniface, qui, sans ce point brillant, vers lequel ils dirigent leurs regards, subiraient quelquefois une fâcheuse impression, lorsque les ministres de l'erreur veulent leur persuader que le catholicisme n'est pas la religion véritable, parce que, disent-ils, elle est la religion des pauvres; ce qui est très-vrai dans le diocèse de Saint-Boniface surtout. Les malheureux Indiens souffrent tant de leur indigence qu'ils ne croient que difficilement à la divinité de la pauvreté de la Crèche. Aussi, je suis intimément persuadé que la religion perdrait beaucoup, que ses intérêts les plus chers seraient compromis, si les choses en demeuraient où elles en sont maintenant; si tout notre passé restait à l'état de ruines; si ces cendres, durcies par l'inondation, n'étaient pas remuées pour en tirer quelque chose qui atteste la puissance du catholicisme, même dans les circonstances les moins favorables. Ce sont ces motifs qui m'ont déterminé à presser la construction de ma cathédrale. Quelque pieux, quelque nécessaire que soit ce projet, ce ne serait qu'un rêve si nous devions nous contenter de nos ressources locales; mais j'ai dû forcément compter sur la charité d'autrui. A la vérité, je n'avais pas la pensée de la provoquer cette charité, je la savais si prévenante que je m'étais proposé de la laisser suivre son essor.

Votre Grandeur et d'autres, dont les nobles sympathies m'honorent autant qu'elles me consolent, en ont pensé au-

trement. Votre Grandeur connaît si bien les cœurs de ceux qu'elle dirige dans les voies du ciel, qu'elle a bien voulu m'assurer que, non-seulement je gagnerais plus, mais que même je plairais davantage, en tendant naïvement la main d'abord à votre clergé, qui donne toujours un si bel exemple; puis à votre peuple toujours empressé de suivre ses pasteurs dans les nobles sentiers de la générosité. Je ne dirai pas que je me décide volontiers à cette démarche; tout au contraire, elle me répugne : j'ai même eu besoin pour m'y déterminer de me rappeler que je me dois tout entier à mon diocèse; que ce n'est pas assez de lui avoir consacré ma personne, mes affections les plus chères, mais que je lui dois aussi le sacrifice de mes répugnances. A la vérité, il m'en coûte moins de demander ici au Canada, parce que d'abord on est plus à l'aise en famille; puis le diocèse de Saint-Boniface possède au Canada des titres qu'il ne peut faire valoir ailleurs. La population catholique de la Rivière-Rouge se compose presque exclusivement de Canadiens ou de leurs descendants. Bien des familles canadiennes ont là plusieurs de leurs membres. Souvent les pauvres Missionnaires du diocèse de Saint-Boniface ont dû se priver, se gêner beaucoup pour nourrir des personnes dont les parents vivent ici dans le luxe et l'abondance. De plus, notre chère patrie (qu'on me permette de dévoiler cette misère) a contracté une dette immense vis-à-vis de ces régions sauvages. Pendant de longues années, nos voyageurs canadiens ont porté le scandale parmi ces nations infidèles, au point de rendre presque impossible la conversion de celle avec laquelle ils ont eu le plus de rapports. Un mal immense a été fait. Malgré la trop fameuse réputation *des voyageurs des pays d'en haut*, le Canada, si noble, si généreux, si chrétien, n'a pas soupçonné ce que pouvaient ceux de ses enfants qui se sont égarés. En l'apprenant, il ne voudra pas laisser sans compensation cette

somme de mal ; il ajoutera un acte de générosité à tant d'autres pour faire taire le cri de vengeance qu'ont provoqué les égarements de quelques-uns des siens. Il est vrai que cette œuvre d'expiation est déjà commencée. Les premiers Missionnaires de la Rivière-Rouge sont les premiers apôtres que le Canada ait donnés à la terre étrangère. C'est sur les rives de la Rivière-Rouge qu'a été creusée la tombe des premières héroïnes canadiennes qui ont arraché leur cœur aux douceurs et aux affections de la patrie pour aller si loin offrir au monde le grand spectacle de la charité chrétienne, du dévoûment que le catholicisme seul peut inspirer. Au Canada donc, plus qu'ailleurs, on comprendra la juste douleur des habitants de Saint-Boniface éprouvés par le feu et par l'eau. Cette paroisse a vu détruire le tombeau de son véritable père et de son premier missionnaire, M^gr^ Provencher, et elle n'a pas eu un pouce de terre sèche pour recevoir les dépouilles mortelles de la fondatrice de ses Sœurs de Charité, morte pendant l'inondation. Aussi, comme il était triste le convoi funèbre de la Sœur Valade ! Cette procession lugubre, faite dans l'eau jusqu'à mi-jambe, pour aller enfouir temporairement dans les ruines de ma cathédrale, les restes vénérés de celle qui, pendant dix-sept années de sacrifices et de dévoûment, a fait tant de bien à sa patrie adoptive.

Pendant que nos âmes étaient navrées de douleur par suite d'un enchaînement si exceptionnel de malheurs et d'épreuves, l'âme de cette pieuse Sœur s'envolait au ciel. Là, dans la véritable patrie, elle aura offert pour le Canada les sacrifices qu'elle avait faits en quittant la terre natale, et pour la Rivière-Rouge ceux qui ont été la conséquence du choix de ce pays pour patrie adoptive. Puissent ces vœux, qui sont aussi les nôtres, avoir été exaucés !

Veuille le ciel bénir le Canada et consoler le peuple de la Rivière-Rouge !

Agréez en même temps, Monseigneur, l'assurance de mon respect et de ma vive reconnaissance.

Le dernier de vos frères dans l'épiscopat.

† ALEX., *Evêque de Saint-Boniface*,
O. M. I.

Montréal, le 12 octobre 1861.

FAITS DIVERS.

Dans un mandement publié par Monseigneur l'évêque d'Autun, le 9 mars 1862, nous trouvons le passage suivant :

Les besoins du temps présent réclament la fondation ou plutôt le développement d'une œuvre qui avait déjà fleuri sous nos prédécesseurs, nous voulons parler de l'œuvre des Missions. Il faut bien l'avouer, le ministère pastoral ne suffit plus; combien de paroisses dans lesquelles les hommes n'assistent plus à la messe du prône, désertent le tribunal de la pénitence et vivent ainsi dans l'ignorance de la religion et l'oubli de tous les devoirs chrétiens. Au sein des populations plus religieuses que d'illusions, que de préjugés, que d'abus jusques dans l'usage des choses saintes! Combien sont courbés, par une fausse honte, sous le poids de confessions et de communions nulles ou sacrilèges, et n'attendent qu'une occasion extraordinaire pour briser leur chaîne et retrouver la paix. Vous avez compris ces choses, nos T. C. C., et vous avez accueilli avec une faveur toute sympathique nos chers fils les Oblats de Marie Immaculée, chargés des Missions diocésaines, et les dignes enfants de Saint-François, les Pères Recollets, établis à Mâcon. Le grand moyen d'affermir et de développer l'œuvre des Missions, c'est la fondation périodique d'une Mission tous les huit ou dix ans dans une paroisse. Déjà de dignes prêtres et des âmes généreuses ont donné l'exemple, et vous direz aux personnes qui ont à cœur la gloire de Dieu et le salut de leurs frères, qu'une telle fondation les associe à tous les travaux et à tous les mérites des ouvriers évangéliques, dont il est écrit : *Ceux qui enseignent*

la justice à un grand nombre brilleront comme des étoiles dans les siècles éternels. Si la charité des fidèles nous venait en aide, nous pourrions aussi exécuter d'utiles travaux à la maison des Missionnaires de Saint-Jean-le-Grand, encore grevée d'une dette, et y préparer des cellules, afin de pouvoir, chaque année, à quelques époques fixes, recevoir les ecclésiastiques qui n'auraient pas pu assister à la retraite pastorale. Ils trouveraient, dans cette solitude si calme, et illustrée par tant de souvenirs, tous les éléments propres au succès des pieux exercices qui renouvellent le prêtre dans l'esprit de sa vocation.

— Voici quelques extraits des dernières lettres écrites par le R. P. Crousel avant de partir pour l'Ile de Ceylan, où ce zélé Missionnaire a succombé prématurément aux fatigues de l'apostolat :

A notre bien-aimé Fondateur. Si je ne suis pas heureux depuis 12 ans que j'aspire aux Missions étrangères, c'est que je me dis quelquefois que c'est peut-être par ma faute que je n'y suis pas encore. Je suis venu pour obéir et je dois m'en tenir là jusqu'à ce que le bon Dieu inspire à votre Grandeur de m'y envoyer ; l'heure de la grâce n'a pas encore sonné, mais j'espère toujours contre l'espérance... Je suis convaincu qu'il y a beaucoup de bien à faire en Irlande, qu'on en ferait davantage si l'on avait plus de prêtres, que je coopère peut-être un peu à ce qui se fait, que je ferai mieux plus tard, mais malgré cela je me trouve malheureux pensant continuellement aux Missions étrangères. Je sais que je n'y serai pas aussi bien à l'aise qu'ici, que le peuple y est moins bon, mais mon cœur, mais toutes mes affections s'y trouvent, je ne puis m'en défaire et je crains même de perdre ici ma santé si je ne suis pas envoyé parmi les infidèles. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse, je me porte encore très-bien et je suis toujours prêt à obéir en restant quoique je fasse ces observations, car je les présente avec l'abandon d'un enfant qui désire être connu de son bien-aimé Père (Inchicore, 18 avril 1860).

Au R. P. Aubert (Casimir). Je me sens tellement emporté vers les Missions étrangères que je ne puis m'abstenir de vous en faire part, vous savez que mon désir à été tel depuis mon entrée dans la Congrégation. Je vous en ai parlé plus d'une fois, et j'en ai fait mention dans la lettre que j'ai écrite à notre bien-aimé Père. Je ne sais si je fais mal en le répétant si souvent, mais je ne me trouve soulagé que lorsque j'ai ouvert mon cœur..... J'espère que vous tiendrez compte de mon désir pour les Missions étrangères, où je serai envoyé j'espère tôt ou tard ; le plutôt serait le meilleur, quoique je me résigne à tout ce que l'on désirera à mon égard. J'aime cependant à m'en mêler comme vous voyez, je ne crois pas devoir mépriser ce sentiment si prédominant. (Inchicore, 24 avril 1860).

Monseigneur et Révérendissime Père, Je vous remercie infiniment de la bonté que vous avez eue de m'annoncer l'heureuse nouvelle que je puis enfin partir pour les Missions étrangères. Je me trouvais tellement rempli de ce désir hier, pendant le saint sacrifice de la messe, que je ne pouvais m'en défaire et que j'écrivais au R. P. Tempier pour lui demander de plaider ma cause. J'ai reçu votre bonne lettre ce matin, et je me suis dit que je pouvais enfin m'écrier avec le Prophète : *Nunc dimittis servum tuum secundùm verbum tuum in pace.* Le R. P. Cooke m'écrit de me tenir prêt pour partir la semaine prochaine avec deux frères. J'aurais donc le bonheur de passer à Marseille, de voir la maison-mère de notre chère Congrégation, et un si grand nombre de Pères et de Frères, tous appelés à annoncer la bonne nouvelle. J'aurais enfin le bonheur de recevoir votre bénédiction paternelle, afin que je puisse être un digne Missionnaire. Je vous remercie de nouveau, Monseigneur et bien-aimé Père, et je vous prie de me croire à jamais votre tout dévoué, quoique indigne enfant en J.-C. et M. I. — CROUSEL, O. M. I.

— Le 15 mars dernier, Mgr CRUICE, évêque de Marseille, a bien voulu faire une ordination dans notre église du Calvaire. Le Frère LEJACQ et le Frère PETITOT ont reçu la

prêtrise. Dès le 17 au soir, le Père Lejacq quittait Montolivet pour aller dire un dernier adieu à sa famille ; le Père Petitot est parti le 19. Tous les deux se sont rendus en Angleterre. Le Père Petitot, destiné aux Missions du vicariat de la Rivière-Rouge, s'est embarqué pour le Canada le 1er avril. Le Père Lejacq attend en Angleterre le moment où il pourra se diriger vers les Missions de l'Orégon.

— La Province d'Angleterre compte deux prêtres de plus. Le 27 avril, dimanche de *Quasimodo*, les Frères Matthews et Power ont été ordonnés prêtres, dans l'église d'Inchicore, par Mgr O'Connor, évêque *in partibus*. Le Frère Ahearn a reçu le sous-diaconat le mardi de Pâques.

— Nous raconterons prochainement les fêtes qui ont accueilli Mgr Guigues, évêque d'Ottawa et Provincial du Canada, à son entrée dans sa ville épiscopale, au retour de son voyage d'Europe. Nous nous contentons de publier aujourd'hui l'extrait suivant d'un journal d'Ottawa ; c'est le récit d'une soirée qui a eu lieu au collège de Saint-Joseph, le jour même de l'arrivée de Monseigneur. Nous laissons la parole au journal canadien.

Ottava, jeudi matin, 13 mars 1862.

BOUQUET DE LA JOURNÉE DU 4 MARS.

Dans notre compte-rendu de la fête du 4 mars, nous n'avons pu que mentionner simplement la visite de Monseigneur au collège de Saint-Joseph d'Ottawa. Il nous est donné d'y revenir aujourd'hui, et les témoins privilégiés de cette vraie fête de famille en sont sortis si enchantés que nos lecteurs nous sauront gré de quelques détails.

Sans doute le tressaillement commun avait amené au débarcadère, internes et externes, grands et petits élèves de l'Institution, tous voulant avoir leur part de la joie et de l'allégresse publique. Mais l'enfance, ici comme ailleurs, se fait de sa faiblesse et de ses charmes un choix à des faveurs exceptionnelles. A peine rentré dans son palais, et sans se soucier du repos que réclamaient les émotions du retour et de l'accueil empressé de tout son peuple, Monseigneur

condescendait très-obligeamment à venir se reposer au milieu de ses enfants du Collège. Le bonheur était au comble, la façade brillamment illuminée de l'établissement le révélait à la Cité entière. Monseigneur est introduit dans la salle gracieusement disposée pour sa réception. De joyeux *Vive Monseigneur* sortent de toutes les poitrines; le chœur entonne son chant :

Salut, trois fois salut
A notre tendre père, etc.

Puis, petits et grands se mettent de la partie et rivalisent d'amour filial pour témoigner leur bonheur à ce Père Vénéré si longtemps attendu et qu'ils possèdent enfin. La division des petits donne un drame français très-bien accommodé à la circonstance. L'intelligence du sujet, le naturel du débit, la facilité d'élocution ne laissaient rien à désirer et charmaient d'autant plus que la presque totalité des rôles était jouée par des élèves anglais. Le proverbe *ne remets pas au lendemain* fournissait l'excellente morale dans la pièce.

La division des grands à son tour envoie ses députés sur la scène. Leur ingénieuse idée à eux est de présenter un tableau vivant et parlant des grandes œuvres que le zèle de notre Evêque a créées et soutient dans son diocèse. Chacune de ses œuvres se trouvait habilement et délicatement personnifiée dans un élève qui parlait un langage rimé que nous croyons de bon goût et que nous communiquons de grand cœur à nos abonnés. Signalons entr'autres pièces celle du *Voyageur* si pleine de verve et de sel gaulois. Entre chaque pièce venait une chanson canadienne ou un chant comique comme la *Tournée du Diable*, où l'on étouffait d'un gai et franc rire. Enfin tout était au mieux, et on se laissait aller à couronner des plus douces espérances pour l'avenir, ces jeunes cœurs si noblement passionnés. Monseigneur n'a pu s'empêcher de trahir son émotion ; aussi a-t-il daigné exprimer à ses enfants la joie que lui causait la vue de leurs progrès si sensibles et incontestables ; puis il a ajouté : « Si vous savez si bien me prouver votre affection filiale, croyez bien, mes enfants, que de toutes les œuvres du diocèse dont vous venez de me parler, le Collège est pour moi l'œuvre par excellence; et je suis très-heureux de venir aussitôt après mon retour, constater de mes propres yeux une fois de plus le bien qui s'y fait et que j'ambitionne par dessus tout. »

Monseigneur a ensuite bien voulu se rendre à la salle de récréation et n'a eu que des termes de satisfaction complète et d'éloge pour les diverses évolutions de manœuvre militaire exécutées en sa présence.

Ainsi s'est terminée cette séance et soirée que nous croyons bien définir en l'appelant : *Bouquet* de la journée ou pourtant nous avons vu de si belles choses.

Marseille. — Typographie veuve Marius Olive, rue Paradis, 68.

MISSIONS

de la Congrégation

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

No 2. — Juin 1862.

LIBRARY
NOV 30 19
UNIVERSITY OF

MISSIONS DE L'ORÉGON

RAPPORT

ADRESSÉ AU T.-R. P. SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL, À LA SUITE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1861.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Comme les écrits restent et les paroles ne font que passer, sans laisser ordinairement après d'autre souvenir qu'une idée vague et confuse de ce qui a été dit, j'ai cru que c'était prévenir vos désirs que de vous donner par écrit un rapport assez détaillé sur nos Missions du Nord de l'Océan Pacifique. J'avoue que si c'est pour moi un devoir de le faire, c'est aussi une charge dont je ne me dissimule ni l'importance ni la responsabilité. Aussi je chercherai à m'en acquitter de mon mieux, priant le Seigneur de vouloir bien bénir à l'avance ce

travail que j'entreprends pour sa plus grande gloire, pour le salut des âmes et dans l'intérêt de nos Missions pour lesquelles, s'il le fallait, je verserais volontiers jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Je voudrais, dans ce récit, n'avoir pas à revenir sur le passé; aimant mieux, mon très-Révérend Père, vous faire partager nos joies et nos espérances que nos peines et nos douleurs. Mais votre cœur paternel n'en serait qu'à demi satisfait ; car, je le sais, il désire qu'on ne lui cache rien. C'est donc pour remplir ces vœux généreux que je ne cacherai ni nos souffrances ni nos privations passées, pas plus que nos joies, nos consolations présentes, ou nos espérances pour l'avenir. Je vous ferai ce rapport avec d'autant plus de plaisir qu'il me semble que nos Missions perdent beaucoup à n'être ni assez connues ni assez appréciées. Permettez-moi d'ajouter que je ne suis pas le seul à avoir cette opinion. Un jour que je m'entretenais avec un docteur anglais dont nous avons gagné l'affection, ce monsieur, quoique protestant, me témoigna sa surprise de ce que les catholiques, semblaient ne pas soupçonner l'importance qu'allaient prendre les colonies anglaises du Pacifique : il ne pouvait s'expliquer comment ils n'y envoyaient point des Missionnaires. A la vue de cette inaction de la part des catholiques, il supposait charitablement *qu'en Europe on ne connaissait pas assez toute l'importance qu'allaient prendre ces nouvelles colonies.* Ce sont ses propres paroles.

Je voudrais que, dans l'intérêt de nos belles Missions, on n'eût pas à nous adresser ce grave reproche ; aussi je me sens enflammé du désir le plus ardent de les faire connaître, bien persuadé que je pourrai leur être par là d'une grande utilité.

Je veux tout d'abord vous parler, mon très-Révérend Père, de la position, de l'étendue, du climat et de la po-

pulation de nos colonies. Ce n'est là qu'une question accessoire, mais elle peut vous intéresser, je ne dois pas la passer entièrement sous silence. Veuillez donc, mon Bien-aimé Père, vous transporter un moment en esprit au-delà de ce que nos sauvages appellent *le Grand Lac*, c'est-à-dire, au-delà des mers, traverser le grand Océan Atlantique, puis l'Amérique de l'Est à l'Ouest et remonter ensuite l'Océan Pacifique jusqu'au 50e degré de latitude Nord, et là, non loin du continent américain, vous trouverez une grande et belle île, que l'on appelle *Ile Vancouver* ou *Quadra*, noms des capitaines qui en ont fait la découverte vers la fin du dernier siècle. Cette île mesure une étendue d'environ cent lieues de longueur sur dix à quinze de largeur et renferme une population de 15 à 20 000 sauvages et de 5 à 6 000 blancs. En remontant quelques degrés plus au Nord, vous découvrirez l'*Ile Charlotte* qui est presque aussi grande que l'*Ile Vancouver* et qui, au dire des navigateurs, renfermerait une population de 40 à 50 000 sauvages. Vis-à-vis ces îles et sur le continent, se trouve une colonie immense que l'on appelle *British Colombia* et qui à elle seule est presque aussi grande en étendue que la France entière. En effet, elle s'étend du Sud au Nord, depuis le 49e degré de latitude jusqu'aux Esquimaux et la mer Glaciale, et de l'Est à l'Ouest, depuis l'Océan Pacifique jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Cette colonie doit renfermer une population d'environ 80 à 100 000 sauvages et 15 à 20 000 blancs.

Ces pays étendus présentent de véritables beautés. A leur approche, on découvre dans le lointain, comme au fond d'un large et immense tableau, une chaîne de montagnes dont quelques-unes semblent vouloir porter jusqu'au ciel leurs sommets couverts d'une neige perpétuelle. A mesure que vous avancez, vous apercevez une multitude d'autres montagnes plus ou moins éle-

vées et couvertes de vastes forêts d'arbres séculaires dont la sombre verdure forme un contraste frappant avec la blancheur de la neige des montagnes voisines. Enfin, vous entrez par un détroit spacieux dans l'intérieur des terres entre l'île et ce continent et bientôt se déroulent à vos yeux de riantes vallées où vos regards étonnés contemplent ici des prairies abondantes en pâturages et émaillées de milles fleurs, là de belles et larges rivières qui nourrissent différentes espèces de poissons telle que le saumon, l'esturgeon, la sardine, etc., plus loin, ce sont des lacs magnifiques qui s'étendent à perte de vue ; le tout annonçant un terrain fertile qui ne demande qu'à être cultivé pour produire toutes sortes de denrées, de fruits et de légumes que l'on récolte dans les zônes tempérées. Vous vous apercevez que vous entrez dans un monde tout nouveau, et vous sentez qu'il doit faire bon d'y fixer sa demeure : tout semble vous y inviter, non-seulement le panorama qui s'offre à vos regards, mais encore la fertilité du sol, le climat et les habitants.

Le climat de l'*Ile Vancouver* est des plus tempérés et peut être comparé à celui de l'Angleterre et de l'Irlande. Bien que cette île soit située à un degré et demi plus au Nord que Paris, elle jouit cependant d'un climat plus doux et moins vif que celui des environs de cette ville ; il y fait beaucoup moins froid en hiver et moins chaud en été. Il y a même en cela un certain inconvénient, c'est que les saisons n'y étant pas bien marquées, il nous arrive quelquefois de ressentir dans le même mois les effets de l'hiver, de l'été, du printemps et de l'automne. Mais la salubrité du climat peut racheter bien des inconvénients de ce genre : on n'y connaît point ces fièvres, ni ces maladies qui font de plusieurs contrées de l'Amérique du Sud comme le tombeau du genre humain. Il est un fait certain, c'est que depuis tant d'années qu'un si grand nombre de nos Pè-

res sont dans le Canada, à la Rivière Rouge et dans la Province ecclésiastique d'Orégon, nous n'avons pas encore eu à déplorer la mort d'un seul d'entr'eux. C'est ce qui nous porte à dire : *qu'on y souffre, mais qu'on n'y meurt pas !*

Je veux parler maintenant de nos Missions proprement dites. Pour remplir la promesse que je vous ai faite, il faut que je reprenne les choses *ab ovo*, comme l'on dit. Dès les premières années de leur ministère parmi les sauvages, nos Pères eurent beaucoup à souffrir ; ils rencontrèrent plus d'une difficulté à vaincre, plus d'un obstacle à surmonter et ils durent nécessairement passer par de rudes épreuves et des privations de tout genre. Avant de vous faire le tableau de leurs souffrances et de leurs privations, je me hâte de vous dire qu'aujourd'hui nous sommes beaucoup mieux sous certains rapports et la raison toute simple en est que nos contrées commencent à se civiliser à un tel point qu'il y a déjà plusieurs villes où l'on se croirait être transporté au milieu de la France si on ne se rappelait qu'il y a trois ans leur emplacement n'était encore qu'une prairie inculte ou une forêt d'arbre séculaires. Ce qui a changé ainsi la face du pays, ce sont les richesses inépuisables qu'il renferme et qui le préparent à devenir comme une seconde Californie où des centaines de Missionnaires pourront être utilement employés à prêcher, à instruire, en un mot, à évangéliser un si grand nombre de blancs qui se rendent dans nos colonies de presque toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique : ce sont des Anglais, des Irlandais, des Français, des Canadiens, des Américains, des Italiens, des Espagnols, des Mexicains, etc., qui apportent avec eux quelques-unes des douceurs de la civilisation et viennent ainsi diminuer nos privations tout en augmentant notre travail. Depuis trois ans qu'a commencé l'émigration, le nombre des colons s'est élevé de 20 à 25 000,

et il n'y a aucun doute que si les bonnes nouvelles des mines d'or et d'argent continuent, on en comptera de 50 à 100 000 dans un an d'ici. Remarquez que la majeure partie de ces colons est catholique. Maintenant si au service des blancs vous ajoutez le soin de maintenir dans leur première ferveur plusieurs milliers de néophytes et celui de travailler à la conversion des sauvages qui sont encore en si grand nombre plongés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, vous avez une idée assez claire de la tâche, que nous avons à remplir et du bien qu'il y aurait à faire dans cette vigne du Seigneur si on était un nombre suffisant d'ouvriers pour la défricher, la cultiver et l'arroser ! Que de fois, à la vue de notre détresse, car nous aurions beau nous tuer de travail que nous ne pourrions subvenir à tous les besoins de tant de pauvres âmes, que de fois, dis-je, à la vue de cette disette d'ouvriers, il nous arrive de porter des regards d'envie vers tant de diocèses de France et d'autres parties de l'Europe où les prêtres sont en telle abondance qu'ils se gênent, se nuisent presque les uns aux autres, tandis que, dans nos pays sauvages, faute d'un nombre suffisant d'ouvriers, nous avons la douleur de voir périr comme sous nos yeux une multitude d'âmes sans pouvoir les retirer de l'abime où le démon les entraîne. Jusqu'ici nous avons eu bien des croix à porter, mais celle-ci est sans contredit la plus pénible et la plus lourde de toutes. C'est là comme un glaive de douleur qui nous perce le coeur et qui ne cesse de le déchirer. Ah ! si tous ces prêtres, tous ces séminaristes étaient témoins, comme nous l'avons été tant de fois, des pressantes instances que font les tribus sauvages pour avoir des Missionnaires qui aillent leur apprendre à connaître, aimer et servir Dieu qu'ils appellent le Grand-Esprit, le Grand Chef du ciel et de la terre, il n'y a point de doute que, comme nous, ils seraient touchés, attendris jusqu'aux lar-

mes et qu'il n'y aurait point de sacrifices qu'ils ne fussent disposés à faire pour voler à leur secours, ou du moins pour les aider de tout leur pouvoir à obtenir ce qu'elles désirent avec tant d'ardeur. Mais je m'aperçois que je m'éloigne encore de mon sujet et qu'il est temps de revenir au Missionnaire des sauvages pour ne plus le quitter.

Vous redire, mon très-révérend et bien-aimé Père, ce que le Missionnaire éprouve lorsque, pour la première fois, il découvre cette terre étrangère qui va devenir pour lui comme une nouvelle patrie, serait chose difficile, pour ne pas dire impossible. Ce que je puis vous certifier, c'est qu'à la vue de cette terre inconnue après laquelle il soupirait depuis si longtemps, une douce joie se répand dans son coeur ; il se sent heureux et content et oubliant, pour ainsi dire, les peines, les ennuis, les fatigues d'un long voyage, il ne pense plus qu'au bonheur qu'il va bientôt goûter lorsqu'il lui sera donné de travailler à la gloire de Dieu, au salut de tant d'âmes pour l'amour desquelles il a tout quitté, pour l'amour desquelles il a abandonné parents, amis, patrie, tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Notre arrivée dans le pays sauvage ne s'effacera jamais de ma mémoire. Nous remontions tranquillement une grande et large rivière qui arrose ces lieux et je regardais de tous côtés cherchant à découvrir quelques sauvages, lorsque, à ma grande satisfaction, j'en vis venir un qui se dirigeait vers notre navire ; il était assis dans un tout petit canot d'environ 10 pieds de longueur sur 1 et demi de largeur. Je m'étonnais de le voir si à son aise dans ce petit arbre creux. Il se tenait à une des extrémités de sa frêle embarcation, afin, sans doute, de pouvoir mieux diriger. Il fut bientôt près du navire, et nous montra un beau poisson frais qu'il voulait nous vendre. Il n'avait, pour tout vêtement, qu'une chemise et un pantalon, dont il paraîssait tout fier. Ses yeux et son

visage n'avaient rien de désagréable ou qui inspire la terreur, son teint, sans être aussi blanc que celui des Européens, était loin d'être aussi cuivré qu'on se le représente ordinairement. Il nous regardait en souriant, et il sut gagner bien vite mon affection. Je puis vous assurer que, s'il avait pu lire dans mon coeur, il aurait vu combien déjà je l'aimais. Il fallut le quitter bien vite, car, en un moment, notre bateau à vapeur le laissa loin derrière nous, et quelques temps après nous nous trouvions en la compagnie de nos Pères et Frères qui nous avaient précédés sur cette terre lointaine. Impossible de vous dépeindre notre joie réciproque ! On s'embrasse, on se serre dans les bras les uns des autres, on remercie le Seigneur, et l'on goûte combien il est doux et consolant de se retrouver dans une réunion de frères ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Cependant nos sauvages, prévenus de l'arrivée de nouveaux Missionnaires, voulurent partager la joie commune, et vinrent en foule nous visiter, nous témoignant leur contentement par des gestes et des paroles que nous ne comprenions pas. Nous aurions voulu pouvoir leur parler, leur annoncer l'évangile, les instruire, mais leur langue barbare vint nous rappeler la malheureuse confusion de la tour de Babel, et, moins heureux que François-Xavier, ne possédant pas le don des langues, nous fûmes contraints de nous remettre à l'étude et de commencer l'A B C des langues sauvages. Or, je puis vous assurer que ce n'est pas là la moindre difficulté que rencontre le Missionnaire. Nous sommes peu habitués aux sons de gosier et aux claquements de langues, qui font comme l'élégance des idiômes indiens. Cependant, comme le besoin est urgent, on se met à l'étude avec ardeur, et, Dieu aidant, on parvient en quelques jours à balbutier tous les mots, et avec l'habitude, on finit par parler ces nouvelles lan-

gues presqu'avec autant de facilité que l'on parle sa langue maternelle.

Cette première difficulté étant une fois surmontée, c'est alors que commence la vie de Missionnaire, cette vie qui consiste à convertir et à civiliser les sauvages. Oui, c'est là la grande œuvre du Missionnaire, convertir et civiliser. Pour l'accomplir, il lui en coûtera plus que des paroles ou des systèmes inventés à plaisir, il lui faudra payer de sa personne, peut-être même de sa vie ! N'importe, il ne se donnera aucun repos jusqu'à ce qu'il ait défriché, cultivé et arrosé le champ qui lui est échu en partage dans l'héritage du Père de famille, jusqu'à ce qu'il ait fait avancer de quelques pas dans les sentiers de la Religion et de la civilisation tant de hordes sauvages qui vivent au milieu de l'ivrognerie et de tous les vices qui dégradent et avilissent la nature humaine. Il sèmera dans la tristesse, pour que d'autres puissent récolter dans la joie, preuve convaincante que les Missionnaires de nos jours, comme ceux de tous les temps, n'ont en vue, dans leur vie d'abnégation et de sacrifices, que la gloire de Dieu, le salut des âmes et le bonheur de l'humanité tout entière.

Vouloir, mon très-Révérend Père, vous faire suivre le Missionnaire dans tous les détails de son existence apostolique, ce serait trop long ; il faudrait, pour cela, un gros volume. Je me contenterai donc de vous dire qu'outre les exercices de son saint ministère, qui lui prennent la plus grande partie de son temps, il doit encore, au besoin, exercer différents arts et métiers. Avant notre arrivée dans le pays, les sauvages n'avaient pas de maisons proprement dites ; ils couchaient sous des loges en nattes, ou dans des cabanes en planches. Le Missionnaire qui se présentait pour leur donner l'exemple en tout, pour les convertir et les civiliser, ne pouvait se contenter d'une habitation sauvage, et dès lors, il se voyait obligé de se constituer lui-même

grand architecte et de bâtir une maison, non pas à la française, en brique ou en pierre comme les vôtres, mais tout simplement une maison en bois, dite à l'américaine ! Fort heureusement que pour construire de telles maisons il ne faut pas une science extraordinaire en fait d'architecture, il suffit, pour s'en tirer avec honneur, de savoir manier la hache de manière à pouvoir abattre quelques arbres de la forêt. Ce premier travail fait, vous coupez vos arbres à certaines distances, et vous avez ainsi des poutres plus ou moins longues, selon les dimensions que vous voulez donner à votre maison. Aidé ensuite de quelques sauvages assez robustes, vous traînez par terre ou vous transportez sur vos épaules ces différentes pièces de bois jusqu'à l'endroit où vous voulez construire votre habitation, puis vous les placez les unes sur les autres, ayant bien soin de les consolider aux quatre coins, afin qu'elles ne tombent pas. Enfin, avec de la mousse, du foin et du mortier vous remplissez les intervalles qui restent entre les poutres ; vous recouvrez le tout d'une couche de chaux, ce qui donne à votre construction l'apparence d'une muraille, que vous couronnez d'un toit couvert en terre dans les pays sauvages, et en petites planches, qui ressemblent à des ardoises, dans les pays déjà un peu civilisés, et vous vous trouverez ainsi en possession d'un appartement assez commode qui, au besoin, vous servira de salon ou salle de réception, de bibliothèque et salle d'études, de réfectoire et de chambre à coucher, j'allais dire de cuisine, mais pour plus de commodité on construit généralement une petite cuisine à côté de la maison. Au reste, cette nouvelle construction ne coûte pas très cher, les bras du Missionnaire, aidés de quelques sauvages, en font encore à peu près tous les frais ; seulement, comme il faudra une cheminée, car sans feu pas de cuisine, et sans cheminée dans un appartement, il est difficile d'y faire du feu ; le Mis-

sionnaire, dans ce cas, d'architecte deviendra maçon et s'en tirera, bien entendu, comme il le pourra. A propos de cheminée, permettez-moi, mon très-Révérend et bien-aimé Père, de vous raconter une petite histoire qui m'est arrivée lorsque je me trouvais chez les *Yakamas* : nous pouvons l'appeler l'histoire du baril de poudre. Pour vous faire comprendre pourquoi j'étais en possession d'une pareille marchandise, je vous dirai que nos sauvages, ne connaissant pas encore la valeur de la monnaie, ne faisaient qu'échanger une chose pour l'autre ; s'ils vous donnent du poisson, des graines, des racines, du gibier, etc., ils ne veulent, pour paiement, qu'une couverture en laine, une chemise, un mouchoir, du tabac et, surtout, de la poudre et du plomb. Ce dernier article étant très estimé par les sauvages, je crus devoir en faire un bonne provision et, n'ayant pas de poudrière, je conservais, dans ma chambre, le baril que j'avais acheté, ne pensant pas au danger que je pouvais courir, et ne m'imaginant pas que le feu pouvait traverser le mur de la cheminée, qui avait 2 pieds d'épaisseur, pour se communiquer aux pièces en bois de ma chambre. Hélas ! je me trompais, et sans un soin tout particulier de la divine Providence, nous étions tous perdus ! Pendant une belle soirée d'hiver, où il faisait un froid assez vif, nous fîmes un plus grand feu qu'à l'ordinaire sans penser à notre poudre. L'heure du coucher arriva, la prière est dite et nous nous livrons au repos. C'eut été bien certainement notre dernière nuit, si Dieu, au milieu de mon sommeil, ne m'avait envoyé un ange pour me réveiller. Je dormais à mon ordinaire, c'est-à-dire, très profondément, lorsque tout-à-coup, au milieu de la nuit, je m'éveille en sursaut, ce qui, je crois, ne m'est pas arrivé deux fois dans la vie. J'étais tout étonné et je cherchais à me rendormir, lorsque le feu, qui s'était communiqué aux bois de ma chambre pendant la nuit, ayant trouvé un courant d'air, s'élança en

gerbes de flamme jusqu'à la hauteur du plancher. A ce bruit, sauter de mon lit, courir au baril de poudre, ne fut que l'affaire d'un instant. Grand Dieu ! la flamme s'était déjà communiquée au baril ; sans me déconcerter, j'y saute dessus, je le retire des flammes, le morceau de papier qui servait à fermer le trou du baril, par où on prenait la poudre, était en feu, je l'éteins avec la main, et je jette le tout au milieu de ma chambre en m'écriant : Au secours, au feu ! Aussitôt un Frère accourut avec un seau d'eau, et nous parvînmes heureusement à éteindre l'incendie. Deux cercles d'un côté du baril avaient été brûlés et réduits en charbon. A la vue du danger que j'avais couru, tous mes membres commencèrent à trembler et je remerciai, du fond de mon cœur, la divine Providence de ce qu'elle nous avait sauvés d'une manière si merveilleuse. Je tenais à vous rapporter ce fait, parce qu'il prouve d'une manière évidente, avec bien d'autres que je pourrais vous citer, qu'il y a une Providence particulière pour les Missionnaires, et que si en cette occasion nous ne trouvâmes pas la mort, c'est que Dieu nous réservait pour d'autres travaux.

Revenons à notre narration. Outre son logement, qu'il doit construire lui-même, le Missionnaire doit encore penser à se créer des ressources. Persuadé que, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, on ne peut vivre de l'air du temps, il a eu soin, en quittant la France, d'emporter ample provision de graines, de semences, etc. Mais comme c'étaient là tout autant de choses nouvelles pour les sauvages qui n'en connaissaient ni l'usage, ni l'utilité, il fut obligé de leur apprendre à semer et à cultiver ces présents que leur envoyaient leurs frères d'Europe, et le voilà devenu jardinier malgré lui. N'oublions pas, qu'outre le rôle d'architecte, de maçon et de jardinier, il lui faudra encore jouer celui de cavalier, car, il lui serait impossible de

visiter, à pied, tant de tribus sauvages, dispersées, çà et là, le long des rivières, sur les bords des lacs et sur le littoral de la mer, et, ici, malheur à lui s'il n'a jamais été à cheval ! — J'avoue qu'en arrivant dans le pays je n'en savais pas long en fait d'équitation, et que ce n'était pas sans crainte que, pour la première fois, j'enfourchais un de ces chevaux sauvages, qui souvent ne sont qu'à demi domptés, et dont l'agilité égale, peut-être, celle des chevaux arabes. Je tremblais ! Mais, placé entre cette alternative d'user mes jambes ou celles de mes chevaux, je pris la ferme résolution, coûte que coûte, d'apprendre à me tenir à cheval. Pour m'encourager, on me dit que pour être bon cavalier il fallait tomber trois fois. Je vis plus tard qu'il y avait, en cela, quelque vérité ; Je ne devins parfait cavalier qu'après être tombé quatre fois . . . sans me casser le cou, bien entendu, car, si ce malheur m'était arrivé une fois, c'était bien fini . . . Il faut encore, et que ceci ne scandalise personne, puisque ce n'est pas tant par amusement que par nécessité qu'il exerce ce métier, il faut encore, dis-je, que le Missionnaire soit un bon chasseur, oui, s'il ne veut pas mourir de faim au milieu même de l'abondance, il faut, qu'au besoin, il sache tirer un coup de fusil pour tuer un canard, une poule ou dinde de prairie, un lapin, un chevreuil, un loup, un ours, qui pourront lui servir de souper pour lui et ses compagnons de voyage. Car je dois vous dire que dans nos voyages nous n'avons bien souvent, pour toute provision de bouche, que ce que nous procure notre fusil ; ainsi nous vivons au jour le jour, selon le conseil de l'Evangile, et si nous avons des jours heureux où nous sommes dans l'abondance, il en est d'autres où il nous arrive de jeûner, n'ayant rien à manger. Dans ce dernier cas, on se contente de souper par cœur, et on se couche comme si on avait bien mangé, dans l'espérance que le lendemain on sera plus heureux. J'ajouterai pour

finir sur ce chapitre, qu'il faut encore, pour le bien, que le Missionnaire soit bon médecin. Que ce mot ne vous épouvante pas : dans nos pays sauvages il n'est pas nécessaire de faire de longues études pour être regardé comme le meilleur docteur du monde, il suffit, pour cela, de savoir administrer, en temps opportun, une ou deux purgations. Dès qu'un sauvage est bien purgé, il recouvre l'appétit, et dès qu'il peut manger, il est guéri. Je pourrai vous citer des exemples à l'appui de mon assertion ; la guérison d'un grand chef vous prouvera cette vérité. Ce chef était allé sur la montagne, avec un nombre considérable de ses gens, pour y faire la récolte d'une certaine racine que nous appelons *pierre*, tant elle est dure et difficile à digérer ; étant bien cuite, elle fait cependant le met favori des chefs. Je ne sais si le chef en question en prit une indigestion, toujours est-il qu'il tomba malade, et demeura plusieurs jours sans pouvoir manger, cas très grave pour un sauvage. Croyant donc que sa fin approchait, il descendit dans la plaine pour se rendre à la Mission, mais les forces lui manquèrent en chemin, et il fut obligé de s'arrêter à une certaine distance. Ne pouvant venir lui-même, il envoya, au plus vite, un de ses aides de camp me demander une médecine. Celui-ci arriva tout essoufflé à la Mission, et me dit : *Robe noire, notre chef est tombé malade, et il m'envoie chercher une de tes bonnes médecines.* Je m'informai de l'état du patient, et j'eus bientôt deviné le remède qu'il lui fallait : *c'est bon*, lui dis-je, *tu vas retourner immédiatement, et, en arrivant, tu lui donneras ce remède.* C'était une purge. L'envoyé retourne tout joyeux vers son maître, mais, chemin faisant, il oublie la manière indiquée, en sorte que la médecine n'eut aucun effet. Le lendemain il arrive tout triste, et me dit : *Notre chef va mourir, et il désire te voir.* Je lui demandai si le chef avait pris la mé-

decine, il me répond qu'elle n'a eu aucun bon résultat. Je me décide alors à me rendre moi-même auprès du malade. Je monte à cheval, et en moins de deux heures nous étions près du chef, qui se regarda comme à moitié guéri dès qu'il me vit, cependant son état m'alarmait ; il avait déjà les yeux enfoncés, les lèvres livides, la parole entrecoupée ! Je lui demandais aussitôt si la médecine que je lui avais envoyée n'avait pas opéré. *Ah !* me dit-il, *mes gens sont si bêtes, ils n'ont pas su comment il fallait me la donner, maintenant que tu es ici, tu vas me guérir.* Je ne lui ai pas dit ce que je pensais, car je doutais un peu de l'efficacité de mon remède dans un cas pareil, toutefois je ne risquais rien d'essayer, et de plus, j'avais toujours l'espoir de le guérir si la médecine opérait. Je lui en administrai donc une nouvelle ; une heure après je redouble la dose ; cette fois elle eut tout l'effet désirable, et le malade se trouva entièrement soulagé. Il put commencer à manger, c'est vous dire qu'il était guéri. Il prit alors la parole, et m'ouvrit son cœur. Déjà il avait dit à ses gens d'aller chercher le plus beau et le meilleur de ses chevaux. Quand il fut arrivé, il me dit : *Vois-tu ce cheval ? comme je croyais mourir, je l'avais désigné pour mon meilleur ami ; cet ami, c'est toi ! daigne l'accepter de ma main comme un gage de ma reconnaissance.* Je ne pouvais refuser l'offre qui m'était faite, je le remerciai de son bon souvenir, mangeai un morceau de veau qu'il avait fait tuer en mon honneur, et montai sur mon superbe coursier. Je fus bientôt de retour à la Mission, où le chef vint me rejoindre le lendemain, parfaitement guéri. N'était-ce pas suffisant pour me faire regarder comme un docteur un chef, et n'avais-je pas raison de dire qu'il faut, pour opérer le bien, que le Missionnaire soit encore bon médecin ?

Que serait-ce si, après vous avoir présenté le Missionnaire employé à différents arts et métiers, le temps

ou plutôt, l'étendue d'un rapport ordinaire me permettait de le suivre avec vous dans ses courses ou visites aux sauvages, de vous le montrer tantôt à cheval parcourant les plaines, traversant les rivières ou gravissant les montagnes, tantôt couché ou comme accroupi au fond d'un canot sauvage, dirigé par d'habiles rameurs, et qui fend les eaux avec une rapidité étonnante, pendant qu'ils chantent en cadence quelques-uns de leurs cantiques favoris ! Le Missionnaire contemple à loisir les magnifiques paysages qui se dévoilent à ses regards, les îles innombrables qui parsèment le golfe, dont les unes semblent s'approcher, et d'autres paraissent fuir derrière lui, tout étonné, à la fin de la journée, d'avoir parcouru l'espace de 10 à 20 lieues sans avoir quitté un seul instant la place qu'il occupait ? Mais tout ceci vous mènerait trop loin et ne vous laisserait voir que le beau côté de la médaille, tandis qu'il est peut-être très important de vous en faire voir un coin du revers. Il serait à craindre que ceux qui liront ces lignes ne s'imaginent que dans nos Missions nous avons tout à souhait. Ce serait une bien grande illusion ! Car bien que j'aie déjà parcouru beaucoup de pays, je n'ai pas encore vu un seul endroit où il y ait des roses sans épines, et je les prie de croire que ce proverbe qui nous assure qu'il n'y a pas de roses sans épines se vérifie partout, dans nos pays sauvages comme ailleurs. J'irai même plus loin et je dirai qu'il n'est pas nécessaire, ainsi qu'on pourrait le croire, de s'enfoncer dans les empires de la Chine ou du Japon pour trouver une vie de sacrifices, de privations et de souffrances, pas plus que pour recevoir de ces consolations ou de ces émotions extraordinaires qui ne s'oublient jamais dans la vie : nos Missions nous offrent tout cela en abondance.

Pour vous faire une faible idée des privations par lesquelles ont passé les premiers Missionnaires de l'O-

régon, représentez-vous nos Pères arrivant d'Europe dans ce pays sauvage et inculte, au milieu d'un peuple dont ils ignorent le langage, les coutumes et les mœurs; ils sont destitués de tout secours humain, seuls, sans ressources, sans expérience, que vont-ils devenir ? Les sauvages, naturellement hospitaliers, voudraient bien les nourrir, mais, malgré leur bon cœur et leur bonne volonté, ils ne peuvent le faire, car bien souvent ils sont eux-mêmes condamnés à subir les jeûnes les plus rigoureux auxquels succombent toujours quelques victimes. Il n'y avait donc que la Providence, leur industrie et les secours de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui pouvaient les sauver et les empêcher de mourir de faim et de misère. Heureusement ces secours ne leur ont point manqué ; mais, s'ils ont échappé à la mort, ils n'ont point échappé à de cruelles souffrances. Le faible état de leur santé, l'épuisement de leurs forces est là pour attester ce qu'ils ont enduré pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Leurs figures décharnées vous diraient, plus éloquemment que mes paroles, les combats qu'ils ont livrés et les fatigues qu'ils se sont imposées pendant les premières années de leur ministère dans le pays sauvage. Je craindrais de vous effrayer si je vous racontais toutes leurs souffrances et leurs privations, si j'entrais dans les détails sur leur chétive nourriture, si je vous disais qu'ils n'avaient souvent, pour apaiser leur faim, qu'un peu de graines ou de racines sauvages, quelques herbes ou un morceau de poisson enfumé que vous refuseriez, peut-être, de donner à vos animaux domestiques. Quant au pain, qui est votre nourriture quotidienne, ils n'en voyaient pas même aux plus grands jours de fête. C'est ainsi que vivaient nos Missionnaires et qu'ils apprenaient, à l'exemple de leur divin maître, à trouver doux et léger le fardeau qu'ils s'étaient volontairement imposé pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères. Ils considé-

rèrent, enfin, que leur extrême pauvreté pouvait nuire non seulement à leur santé, mais encore à l'œuvre de leurs Missions, et ils crurent devoir exposer leur situation critique aux honorables membres centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ces Messieurs s'empressèrent, avec leur charité ordinaire, de leur allouer un secours qui, uni aux ressources minimes qu'ils trouvèrent sur les lieux, permit à nos Pères d'entrer comme dans une nouvelle situation. Ce n'était point encore l'abondance, nous ne l'aurons jamais, mais ils purent du moins, dès ce moment, manger de temps en temps du cheval, acheter un peu de gibier, se servir de pommes de terre en guise de pain, et faire une soupe à la Française avec le blé ou l'avoine qu'ils avaient récoltés. J'ajouterai que les secours qu'ils reçurent les mirent en état de faire une plus grande provision de racines et de graines sauvages, ainsi que de poisson enfumé. Mais comme ces derniers mets sont peu nutritifs et peu ragoûtants, je puis vous assurer que nos Pères se seraient estimés très heureux d'avoir toujours du cheval à mettre sur leur table. Au reste, à défaut du cheval ils mangeaient du loup, de l'ours, du chat-tigre, voire même du chien ! Que ceci ne vous étonne pas, mon très-Révérend et bien-aimé Père, nous savons, par expérience, que le corps de l'homme est tellement constitué qu'il finit par se faire à tout, et à s'accommoder de tout. Aussi suis-je porté à croire que ces répugnances et extrêmes délicatesses de notre nature viennent, en grande partie, de notre imagination. Une bonne preuve de ce que j'avance, c'est que quand nous mangions du cheval ou du chien nous n'avions qu'à nous imaginer que nous mangions du bœuf, et ainsi du reste, et nous trouvions qu'après tout, cela revenait au même, c'est-à-dire, que viande de cheval, de loup, d'ours, de chien, etc., nous remplissait

l'estomac et nous nourrissait aussi bien que la viande de bœuf, de veau et de mouton.

Si je voulais continuer à vous entretenir sur le même chapitre, je vous montrerais nos Pères aussi pauvres dans leurs vêtements qu'ils l'étaient dans leur nourriture ; l'un d'eux prenant une couverture blanche pour s'en faire une soutane, et plaisantant sur son état de pauvreté, nous disait que jusqu'alors il avait pu porter la soutane noire comme les Prêtres, mais que sa pauvreté l'avait forcé à se mettre la soutane blanche comme les Papes. Pour achever le tableau de leurs privations et de leurs souffrances, je pourrais vous les représenter couchant à la belle étoile, sans autre tente que la voûte des cieux, sans autre lit que la terre, sans autre oreiller que la selle de leur cheval, n'ayant pour se garantir des intempéries des saisons, du froid, de la neige, de la pluie ou du vent, qu'une ou deux couvertures avec une peau d'ours ou de buffle. Mais en voilà bien assez pour vous prouver que, pendant les premières années de notre ministère parmi les enfants des bois, au milieu des pays sauvages, loin d'avoir ce que les Anglais appellent le confortable, nous n'avions pas même le strict nécessaire pour nous nourrir, nous vêtir et nous garantir des injures du temps. N'avais-je pas raison, mon très-Révérend Père, de vous dire que tout n'était pas rose dans nos Missions, et que si notre vie a ses charmes, elle a aussi ses épines. Je dois ajouter, pour votre plus grande joie et votre consolation, que si nous avons des croix, nous éprouvons aussi de bien douces émotions. Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, sait, dans son infinie bonté et miséricorde, nous dédommager amplement de tous les sacrifices, de toutes les souffrances et privations que nous nous imposons pour le salut des âmes ; il bénit nos travaux . . . Mais comme ce rapport n'est déjà que trop long, vous me permettrez de vous entretenir une

autre fois sur les heureux résultats de notre pénible et consolant ministère. En attendant je vous prie de me bénir et de me croire, pour toujours, votre très humble et tout affectionné fils en J.-C. et M.I.

L.-J. D'HERBOMEZ, O.M.I.

Vicaire des Missions de l'Orégon.

PACIFICATION DE L'ORÉGON.

Le compte-rendu, publié en 1858, présentait un tableau fidèle de l'état dans lequel se trouvaient, à cette époque, nos Missions de l'Orégon. Guerre cruelle entre les Indiens et les Américains, dispersion des Missionnaires, abandon des établissements formés chez les *Cayouses* et les *Yakamas*, fondation de la résidence d'*Esquimalt-Baie*, mouvement de nos Pères vers le diocèse de *Vancouver*, visite du R.P. BERMOND, tels sont les principaux évènements que mentionnait le Rapport. La lettre suivante du R.P. PANDOSY sert de transition entre ces faits déjà connus et ceux que nous avons maintenant à faire connaître :

Colville, 24 Juin 1858.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Combien de fois, hélas ! votre cœur paternel a dû être déchiré de douleur en pensant à votre enfant ! Que de larmes n'avez-vous pas répandues en vous représentant son malheureux sort ! Combien de fois, peut-être, n'avez-vous pas cru que les liens de la charité, qui unissent le cœur du père à celui du fils, vous imposaient l'obligation de prier pour le repos de son âme ! Vous le comptiez déjà au nombre des morts, à cause

des rapports que publiaient les journaux ; ces rapports étaient si bien circonstanciés, que le moindre doute sur la réalité de sa mort semblait impossible, et son silence donnait un certain air de vérité aux assertions de la presse. Oui, il est vrai que la mort a levé sa faulx bien souvent pour me frapper, mais son tranchant n'avait pas été suffisamment effilé, l'acier n'était pas de bonne trempe ; ce n'est pas ainsi que l'on coupe les jours d'un Oblat de Marie Immaculée ; le bras de sa mère rend la vie du fils très dure. Je suis donc, par là même, bien plus coupable de n'avoir pas versé abondamment le baume de la consolation dans le cœur du plus tendre des Pères, de ne l'avoir pas retiré des angoisses dans lesquelles le plongeaient les mensonges des journaux. Oh ! combien de fois n'ai-je pas désiré de posséder une colombe afin de vous transmettre, par son intermédiaire, le véritable état des choses ! Mais, hélas ! cette colombe je ne l'avais pas, et la voie ordinaire des communications était interceptée ou par les Indiens, ou par les Américains, dont le fanatisme ne permettait pas aux lettres, parties de nos parages, de passer d'un bureau de poste à un autre, sans subir une vérification, et ce fanatisme était de la dernière susceptibilité, pour ne rien dire de plus. Il fallait donc se soumettre aux circonstances et recommander à l'esprit consolateur de visiter le cœur d'un Père, par les moyens qu'il lui plairait d'employer. Aujourd'hui, le silence opiniâtre qui m'était imposé est rompu, une autre voie de communication m'est ouverte par l'île *Vancouver*, île sur laquelle je vais me rendre au commencement du mois prochain, conformément aux ordres du R.P. Visiteur. Quelle est ma destination ? Suis-je appelé sur cette île pour y vaquer au Saint-Ministère, ou bien de là serai-je envoyé dans quelque autre Mission ? J'ignore encore quels sont les desseins de Dieu à mon égard. Mais quoiqu'il en soit, je suis, grâce à Dieu,

aguerri contre toutes les vicissitudes : les troubles suscités par l'enfer contre l'œuvre du Seigneur, semblent me faire du bien, c'est dans ces sortes d'épreuves que l'on sent plus de consolations, de joies spirituelles, de joies intérieures, c'est alors que l'âme s'élève comme d'elle-même vers le trône de Dieu ; c'est alors que l'on éprouve tout le charme du *Deus meus et omnia ;* c'est alors que l'on comprend comment, au milieu de tant de travaux et de fatigues, saint François-Xavier s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est assez !*

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui du commencement de la guerre ni de la manière providentielle dont le Seigneur nous a conduits à *Colville*, parce que je pense que vous êtes parfaitement au courant de toutes ces choses.

A peine un mois s'était-il écoulé depuis notre arrivée chez les Révérends Père Jésuites, que je reçus une lettre écrite par l'agent des Indiens et dictée par M. Stevens, gouverneur du territoire de Washington, territoire dans lequel est enclavé le pays des *Yakamas*. Cette lettre renfermait une défense absolue de rentrer chez les *Yakamas*, sous quelque prétexte que se fût. Une telle défense ne pouvait pas surprendre de la part d'un homme qui, nouveau Pilate, reconnaissait les Américains comme les premiers auteurs de la guerre, disait en parlant des sauvages : *Ego nullam invenio causam*, et néanmoins quand on lui proposait un moyen de rétablir la paix : *Oui, Père, je ferai la paix, je ferai la paix par le fer et le feu, je ferai la paix quand il n'y aura plus un seul Yakama.*

Cet ordre du gouverneur était pour moi un coup de foudre, car j'avais l'intention d'aller, dans le courant du printemps suivant, visiter mes pauvres enfants afin de travailler à réconcilier les esprits. Je lus et relus cette lettre comme si j'avais voulu me persuader que je me trompais. Mais, hélas ! il n'y avait pas lieu de

douter de la barrière que l'*américanisme* avait élevée entre le troupeau et son pasteur. La Mission des *Yakamas* avait toujours été pour le protestantisme une pierre d'achoppement ; les Méthodistes surtout lui vouaient une haine implacable. Je le savais, il m'était impossible de me faire illusion. Cependant l'abandon de mes chers enfants pesait sur mon cœur de tout son poids. Je résolus donc de les visiter sans enfreindre néanmoins la défense portée par le gouverneur. La lettre défendait de remettre le pied dans le pays *Yakama*, je descendrai chez les *Winatshapams*, leurs voisins ; là, les baptisés viendront me trouver et je pourrai leur administrer les sacrements. Cette idée me sourit, je l'embrasse et je commence à compter les jours et les heures qui ramèneront le printemps, lorsque je reçois une lettre *d'Olympia*. Ayant appris de quelle manière nous étions parvenus à nous sauver du théâtre de la guerre, le Révérend Père Vicaire m'écrit de rester à *Colville* jusqu'à nouvel ordre. Je suis alors forcé de renoncer à mon projet. Je suis content parce que je suis enfant d'obéissance ; mais je ne puis enlever à mon cœur les ailes qui le transportent sans cesse au milieu de ce qu'il a de plus cher. Je vois les pleurs couler sur leurs visages, j'entends les cris par lesquels ils appellent leur Père, je sens les émotions de leur âme, pouvais-je ne pas m'attendrir sur leur sort ? Le contre-coup de leurs douleurs retombe tout entier sur mon cœur qui veut tous les saisir et les tenir fortement embrassés ? Ah ! mes chers enfants, il ne tient pas à moi d'alléger votre peine, mon cœur a toujours été pour vous et à vous ; il n'est aucun de vous qui ne le sache, mais que peut en ce moment l'amour que je vous porte ? Que dis-je ? Non, chers enfants, non, je ne suis point réduit à l'impossibilité. J'ai une Mère, qui m'aime, qui vous aime aussi tendrement ; je vais la trouver, je vais lui parler en votre nom et en votre faveur. Il faudra

bien qu'elle vous permette d'assister de nouveau aux exercices de la religion. Elle peut vous rendre la paix, elle le peut ; donc elle le veut, donc elle vous la rendra. Tranquillisez-vous, chers enfants, je vous en donne l'assurance en son nom !

Aussitôt je parle de la confiance que j'ai d'une paix prochaine par l'intercession de Marie : quelques-uns goûtent cette espérance, d'autres la traitent de chimérique illusion, *car les intentions pacifiques du gouvernement ne sont que trop bien connues.* Le R.P. Joset, jésuite, supérieur de la Mission de *Colville*, agrée le plan que je lui propose, le plan d'établir l'Archiconfrérie du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie ; il me charge de l'annoncer moi-même le dimanche suivant. Déjà je me tiens assuré de mon procès contre l'esprit de colère et de haine. Le dimanche arrive ; je prêche aux blancs de la Mission sur le but et les avantages de l'Archiconfrérie ; je les engage à s'enrôler sous l'étendard de Marie en leur montrant que la paix est non seulement nécessaire aux pauvres *Yakamas*, mais encore à eux-mêmes. Marie touche leurs âmes, elle les captive et après la messe tous viennent me prier de les inscrire dans le Cœur de leur Mère ainsi que leurs épouses et même les petits enfants encore à la mamelle, se chargeant de réciter pour eux les prières voulues. De toutes parts, on me demande des copies de la consolante prière de saint Bernard, *Memorare*. Mon cœur triomphe de joie : c'est une victoire qui me promet la grande victoire que j'attends. Les Indiens de la Mission auxquels on prêche la même dévotion viennent aussi donner leurs noms. Marie pouvait-elle être sourde à tant de vœux ? Il n'en faut pas autant à son cœur maternel : aussi oserai-je dire que, dès le premier moment, elle a entendu nos cris, et comme, dans sa charité immense, entendre et accorder est instantané, elle s'est rangée à nos désirs. Par Elle, je n'en doute pas,

un ordre émané du cabinet de Washington, signé par le président des Etats-Unis, annonce qu'une somme de plusieurs millions de dollars est allouée pour acheter la paix avec les guerriers de l'Orégon. Le général commandant l'armée du Pacifique (Californie et Orégon) est chargé de traiter la paix. Aussitôt le fléau du pays, les troupes volontaires sont licenciées, des troupes régulières arrivent à *Vancouver* et le colonel Wright reçoit l'ordre de marcher vers les *Yakamas,* soutenu par le colonel Staptoe. Les éclaireurs dont ce pays est sillonné dans tous les sens vont aussitôt donner l'alarme dans tous les camps, on se hâte de mettre les femmes et les enfants en lieu de sûreté, puis les guerriers s'avancent au-devant de la colonne américaine qui est déjà parvenue au cœur du pays. Une décharge générale arrête la marche des troupes qui font entendre des cris de paix; quelques métis bien connus des sauvages sont lancés sans armes au milieu des Indiens qui, reconnaissant leurs amis, suspendent leurs feux, ouvrent les rangs pour les recevoir, tandis qu'un détachement de jeunes gens va prendre l'armée en flanc, qui eut à supporter trois décharges vigoureuses. Son but étant la pacification du pays, le colonel avait fait défense de riposter. Les métis employèrent toute leur éloquence pour convaincre et persuader les Indiens de la réalité des intentions pacifiques de l'armée; on ne leur accorda qu'une faible créance, tant l'esprit américain est regardé par les sauvages comme un esprit menteur. Cependant les hostilités furent suspendues.

Un chef Yakama arriva à *Colville ;* il m'annonce l'arrivée des troupes dans leur pays, les propositions de paix faites aux Indiens par le colonel et me demande ce que je pense de ces propositions. — Sont-elles sincères ou ne le sont-elles pas ? *"Elles sont sincères,* lui dis-je, *nous avons reçu ici la parole du grand chef américain. Si les propositions étaient offertes par les chefs*

de ce pays-ci, je ne m'y confierais pas trop : mais j'ai vu les grands papiers du pays des Américains (les journaux) ; c'est leur grand chef qui parle et les Américains qui sont ici sont obligés de faire ce qu'il veut : il a envoyé des soldats pour faire la paix, vous n'avez rien à craindre."

Deux jours après, il partait pour retourner dans son pays ; je lui remis une lettre pour le colonel qui fut assez irrité de l'ordre du gouverneur dont je lui donnai connaissance. Ce qui le contrariait, c'est que, malgré tous les interprètes qu'il avait à son service, les Indiens ne voulaient rien entendre. Il me renvoie le chef et lui donne une lettre par laquelle il m'engageait à descendre à son camp. Le lendemain de la réception de cette lettre, je pars de *Colville* et dans trois jours je me trouvais au premier camp hostile, à 40 milles du corps d'armée. J'avais fait à cheval une marche forcée de 60 à 70 milles par jour. La paix fut conclue et tous mes enfants firent éclater leurs transports de joie et de reconnaissance envers la tendre MÈRE qui rendait un Père à une nombreuse famille chérie et dont il était lui-même le Père bien-aimé.

Maintenant je pars pour aller fonder une Mission de blancs et une Mission de sauvages dans la Colombie Britannique. Quel bien immense à faire dans ces vastes régions ! Nous avons bien besoin de voir augmenter dans notre vicariat de l'Orégon le nombre de Missionnaires. Nous sommes presque tous épuisés par le travail. Il faut se multiplier, se tripler, s'élever jusqu'à la sixième et septième puissance, on tâche de le faire, mais cela suffit-il ? Qu'on nous envoie donc au plus tôt du renfort ou nous succombons à l'excès du travail... Mon Révérendissime Père, si j'ai laissé échapper quelque expression peu respectueuse, je vous prie de me la pardonner en pensant que c'est un vieux sauvageon de douze ans de prairie qui l'a laissée partir...

J'ai besoin de votre indulgence et de votre double bénédiction que vous demande, très humblement prosterné à vos genoux, votre enfant très soumis.

Charles PANDOSY, O.M.I.

Donnons, nous aussi, un souvenir de regret à cette petite mais si intéressante famille des *Yakamas* qui a coûté tant de travaux et de larmes au Père PANDOSY. On s'étonnera peut-être de ce qu'elle a été abandonnée, mais les raisons les plus graves ont déterminé cette mesure. Qu'on nous permette de citer un passage d'un rapport adressé au R.P. Général dans le courant de l'année 1859 :

Je ne parlerai pas de la Mission des *Yakamas* qui avait été rétablie par le Père PANDOSY après la guerre. Cette Mission vient d'être abandonnée par ses Missionnaires, le 28 mars 1859, sur l'ordre du Supérieur des Missions de l'Orégon, daté du 13 mars de la même année. Cette Mission ne comptait que 160 baptisés depuis sa fondation, tant enfants qu'adultes. C'était un tout petit troupeau qui ne s'est pas beaucoup développé à cause de la position du Missionnaire qui avait été rappelé du milieu de ses brebis pour être placé à une bonne journée et demie de distance ; il avait été réduit par là même à ne les voir que pendant un certain temps de l'année, en hiver. Ce noyau était petit, mais la plus grande ferveur y était concentrée ; je ne pourrais mieux la faire connaître cette ferveur qu'en vous disant qu'après dix mois d'une complète absence et après les désordres inséparables d'un temps de guerre, nous n'avons eu à notre retour aucun reproche à leur faire, aucun abus à corriger : tels nous les avons laissés, tels nous les avons retrouvés.

Cette Mission a été abandonnée à propos ; car, pour le moment, notre ministère n'était presque d'aucune utilité, soit à cause de la guerre, que tout le monde regardait comme devant recommencer bientôt, soit parce que les Indiens amis étaient dans

l'attente et l'anxiété du lieu de réserve que le gouvernement devait leur assigner. Or, le gouvernement différait toujours de le leur indiquer, afin d'exterminer à loisir les Indiens opposants pour mettre ensuite les Indiens alliés là où ses intérêts et le commerce avec les blancs les rendraient plus utiles. Nous l'avons quittée, nous, Missionnaires, parce que nous n'étions considérés par les Américains que comme des agents qui, par leur ministère, retenaient les sauvages dans la soumission et les disposaient à accepter tous les caprices du gouvernement. Au fond, nous remarquions bien que tous les employés américains, soit civils soit militaires, nous détestaient cordialement et se conduisaient à notre égard de la manière la plus indifférente et la plus froide.

Le bien à opérer était de plus en plus paralysé par les contradictions qui se présentaient constamment entre les divers officiers du gouvernement. Le colonel Wright a promis tout ce que les Indiens ont demandé, et un officier civil est venu leur déclarer que tout ce que le colonel Wright leur a promis était nul, puisqu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires ; et ce colonel lui-même ordonne de s'emparer d'un Indien accusé de meurtre, qu'il avait déclaré innocent quatre mois auparavant, en présence de l'armée et des Indiens.

Jugez de la situation dans laquelle se trouvent les pauvres Indiens ! Et comme les officiers du gouvernement, quand ils veulent parler ainsi aux sauvages, nous obligent pour ainsi dire, de les accompagner et même de leur servir d'interprètes, les Indiens reçoivent toutes leurs paroles avec le plus grand respect, par cela même que c'est devant le prêtre qu'on les prononce, que c'est le prêtre lui même qui les répète. Ainsi notre ministère se trouvait-il déjà compromis et il l'aurait été entièrement si nous avions demeuré dans cette Mission plus longtemps. Il me semble que si jamais nous devons revenir au milieu des *Yakamas*, ce ne doit être qu'après la conclusion définitive de la paix, lorsque le traité en aura été approuvé par le président des États-Unis, et que les Indiens auront commencé à se fixer sur les terres qui leur seront réservées. Ce qui exigera encore au moins cinq ou six ans.

MISSION DES SNOHOMISH.

LE R.P. DURIEU À NOTRE BIEN-AIMÉ FONDATEUR.

Saint-François-Xavier des Snohomish,

1er septembre 1860.

Bien-aimé et Révérendissime Père,

Quoique séparé par une immense distance, Votre Grandeur ne laisse pas de tourner ses regards vers les vastes régions de l'*Orégon*. Vous désirez assister au combat que vos enfants livrent au dragon infernal et être témoin de leurs victoires ! Que votre cœur paternel se réjouisse ! L'*Orégon* se réveille de son assoupissement léthargique, l'*Orégon* ouvre les yeux à la lumière ; le courage du Missionnaire se ranime et se fortifie ; le pasteur court après les brebis perdues de la maison du Seigneur, et celles-ci reconnaissent sa voix, les brebis accourent au bercail du père de famille. Le péché et le désordre font place à la pratique des vertus et à la bonne conduite. Voilà ce que nous voyons depuis deux ans.

Le poste de *Saint-François-Xavier des Snohomish,* que nous occupons en ce moment, le Père Chirouse et moi, était regardé, en 1858, comme un des plus difficiles et des plus ingrats. On pensait que ces sauvages de la baie *Puget-Sound,* en contact avec les blancs depuis très-longtemps, corrompus par les peaux blanches, en-

traînés dans la boisson et l'impiété par les colons, on pensait, dis-je, que ces sauvages resteraient toujours assis à l'ombre de la mort et deviendraient l'héritage du tyran des enfers. La plupart des adultes baptisés et mariés en 1856 ne pratiquaient plus aucun acte de religion et refusaient même de faire baptiser leurs enfants. Se confiant néanmoins en la grande miséricorde de Dieu, notre Révérend Père Vicaire nous envoya au centre de ces nombreuses peuplades. Désignés par la volonté divine pour cultiver une terre si ingrate, nous nous abandonnâmes à la Providence, afin qu'elle fît de nous et par nous tout ce qui lui plairait. Le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, 14 septembre 1858, nous déposâmes sur une nacelle de cèdre ce dont nous avions besoin pour passer l'hiver ; puis, après avoir donné l'accolade fraternelle à nos Pères et Frères, nous entrâmes nous-mêmes dans ce frêle esquif et fîmes voile vers notre nouvelle demeure.

La baie *Puget-Sound* s'enfonce dans l'intérieur des terres à près de cinquante lieues, et elle reçoit le tribut de plus de douze rivières qui se perdent dans son sein. C'est le long de ces rivières que résident de nombreux sauvages. Le dernier recensement fait par le gouvernement des États-Unis porte à six mille le nombre des peaux-rouges qui vivent sur ces cinquante lieues carrées. Ils parlent tous la même langue et correspondent entre eux à l'aide de leurs nacelles de cèdre : c'est leur cheval de course, car ils n'ont d'autres chemins que leurs fleuves et les eaux de l'Océan. Avec leur canot, ils sillonnent la baie en tout sens et vont dans toutes les directions. On les voit par troupes autour des villes mendiant de la nourriture et des habits. Les jeunes gens s'engagent chez les blancs pour un ou deux mois ; ils gagnent de l'argent qu'ils dépensent plus tard comme des enfants. La généralité de ces sauvages ne sont plus de vrais enfants de la forêt ; ils ont toutes les mauvaises

habitudes des blancs et n'ont pas la moindre trace de leurs bonnes qualités. Je dois cependant excepter certaines tribus qui ont peu fréquenté les Américains ; ce sont aussi les plus dociles et les plus simples.

Il était vaste le champ que le Maître de la Vigne confiait à nos soins. Le cœur en proie à de tristes pressentiments, mais pourtant affermi par l'espérance, nous abordâmes à vingt-cinq lieues d'*Olympia,* sur un bel emplacement que le gouvernement des États-Unis a laissé aux six mille sauvages de la baie en achetant leurs terres, avec l'intention de les y fixer. Nous construisîmes à la hâte un abri contre les frimas de la mauvaise saison, sur une place magnifique, à l'embouchure de la rivière *Snohomish,* loin des villes, et d'un facile accès pour toutes les tribus. On commença ensuite les exercices de la Mission sous la protection de Saint François-Xavier. Cinq familles seulement y assistèrent. Nous nous attendions à nous voir, au commencement, seuls et délaisés des Indiens, délaissement mille fois plus pénible au Missionnaire que toutes les souffrances corporelles. Mais, ô prodige de la grâce ! dès que la nouvelle de notre arrivée se fut répandue, presque toutes les peuplades nous envoyèrent des députations pour nous remercier et protester qu'elles iraient vers la *robe noire* et viendraient passer quelque temps auprès d'elle. Ces sauvages préviennent ainsi nos désirs et nos paroles. Nous n'étions venus chez les *Snohomish* que pour être à la portée de ces vingt-quatre tribus et les attirer à nous, sans prétendre les fixer de suite à notre place. Nous n'ambitionnions qu'une chose, c'était de leur faire passer, tous les quatre mois, quinze jours ou trois semaines à la Mission. Nous aurions ainsi la facilité de leur donner une instruction plus solide que par des visites annuelles. Plus d'un tiers de ces grandes nations se sont ébranlées dès les premiers mois. Les unes sont venues en grand nombre, les autres en nombre inférieur,

chacune selon la quantité de bonnes âmes qu'elle contenait. Les plus rapprochées de nous ont fait trois, six et huit lieues ; les plus éloignées, dix-huit et vingt lieues. Le saint jour de Pâques (1859), nous eûmes le bonheur de compter cinq cents sauvages réunis pour célébrer la résurrection de Notre-Seigneur. Leur séjour fut de quinze jours, quinze jours bien employés, quinze jours de Mission, quinze jours de grâce pour les pauvres pécheurs. Que d'enfants prodigues versèrent des larmes sur leurs égarements passés ! Que d'ivrognes renoncèrent à la boisson et se mirent de la société de Tempérance ! Plusieurs se réunirent à leurs épouses légitimes qu'ils avaient abandonnées pour vivre en concubinage, et tous demandèrent des pénitences publiques pour réparer le scandale qu'ils avaient donné. Dieu remuait les cœurs les plus indifférents et les plus endurcis ; c'était un effet de sa miséricordieuse bonté. *Apollo rigavit sed Deus incrementum dedit.* La plus douce joie inondait nos cœurs en ces jours de bénédictions. Que nous eussions voulu vous avoir au milieu de nous, notre Révérendissime Père, pour partager notre bonheur !

Ce fut avec regret que nos néophytes se séparèrent de nous, ce fut avec peine qu'ils s'éloignèrent de ce temple saint où ils avaient puisé le bonheur avec la paix de la conscience. Ils sentaient l'importance de leur démarche, ils prévoyaient déjà les efforts qu'ils auraient à faire pour ne pas manquer à leurs promesses solennelles. Ils redoutaient l'avenir : "*Priez et veillez*, leur disions-nous, *faites violence au Ciel et vous persévérerez. Ne perdez jamais de vue la terre d'En-haut, tenez-y votre coeur attaché et ne craignez rien.*" En partant, ils nous serrèrent la main : "*Père*, nous disaient-ils, *ne nous oublie pas dans tes prières au Grand Esprit: dis-lui qu'il veille sur nous, qu'il nous porte dans ses mains et qu'il écarte le péché loin de nous.*"

Nous les accompagnâmes en effet par la pensée, au-

rions-nous pu oublier un instant ces chères ouailles rentrées dans le bercail ?

Depuis ces beaux jours, les sauvages de la rivière *Snohomish*, au nombre de deux cents, font leur résidence ordinaire à la Mission. Ce n'est qu'au temps de la pêche et des fruits qu'ils remontent leur rivière. Quant aux autres chrétiens, chaque dimanche nous en amène un bon nombre. Ceux qui ne sont qu'à trois lieues se feraient un scrupule de manquer la sainte messe aux jours d'obligation. Ceux qui sont un peu plus éloignés viennent tous les trois dimanches. Ils arrivent le samedi pour repartir le lendemain dans l'après-midi. C'est beau pour de pauvres ignorants qui n'ont presque aucune idée de notre sainte religion. Quelquefois j'ai été attendri jusqu'aux larmes lorsqu'ils viennent nous serrer la main en abordant chez nous. Leurs mains glacées par le froid me disaient plus que beaucoup de paroles qu'ils aimaient la prière du Grand Esprit. Sans parler de l'intempérie des saisons, combien d'obstacles n'ont-ils pas à surmonter pour pratiquer leur religion ? Obstacles de la part des blancs qui les poussent à la boisson pour en avoir en échange des pelleteries et du poisson, ou qui, dans leur fanatisme, tournent en ridicule notre doctrine et ses pratiques, traitant d'idiots tous ceux qui croient notre parole. Obstacles mille fois plus grands de la part de leurs parents et de ceux de leur nation qui tiennent à leurs vieilles superstitions. Ces gens abrutis par le jeu, la boisson et la mauvaise vie ne veulent ni voir ni entendre la vérité qu'on leur apporte. Ils ne cessent de vomir les injures les plus grossières contre nous et notre prière. Il n'est pas de moyens qu'ils n'emploient pour éloigner leurs gens de l'église : Menaces, sarcasmes, mépris, moqueries, tout est mis en jeu. Malgré tous les anathèmes qu'ils lancent contre nous, le règne de Jésus-Christ s'établit et se fortifie dans les âmes. Non, non, ils ne rac-

courciront pas le bras de la miséricorde divine, l'œuvre de Dieu fera son cours. — Tu es Pierre, dit autrefois le Fils du Tout-Puissant, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Durant la belle saison, le R.P. Chirouse fait plusieurs absences pour courir après ceux qui restent dans l'indifférence ou s'opiniâtrent dans l'erreur. Il remonte les rivières, parcourt les montagnes et les forêts pour attirer ces enfants infortunés dans le sentier de la vie et du bonheur. Pour moi, je garde le bagage et veille sur le troupeau, formant à la vie chrétienne nos anciens néophytes et ceux que, dans ses courses, le Révérend Père gagne à Jésus-Christ. Si ma tâche est pénible et difficile, elle a aussi ses consolations. L'amour que l'enfant des bois a pour son Père la *Robe noire*, son application à exécuter tout ce qu'on lui dit, comme aussi l'intelligence que l'on rencontre dans la jeunesse, rendent le travail doux et agréable. Dans l'espace d'un an, je suis parvenu à former douze enfants pour le service divin. Les uns chantent à la messe solennelle des chants latins, tandis que les autres servent à l'autel avec grâce et intelligence. Ils sont fiers de leurs soutanelles rouges et plus encore de leur habit blanc (surplis sans manches) qu'ils ont choisis eux-mêmes. Je leur demandais un jour s'ils préféraient l'aube au surplis : "*Père*, s'écrièrent-ils, *nous aimons mieux le petit habit blanc. L'habit long* (l'aube) *cache tout, tandis que le court laisse paraître la moitié de la robe noire.*

L'instruction chrétienne a été jusqu'ici notre plus grande occupation. C'est, en effet, la première pierre de l'édifice spirituel, et nous remarquons avec plaisir que leur conduite s'améliore à mesure que leur connaissance augmente. Quoique visités à plusieurs reprises par les premiers Missionnaires, nos fidèles ne sont

encore qu'au début de leur carrière religieuse. Que pouvait-on faire dans l'espace de quatre jours qu'on séjournait au milieu d'une peuplade, sinon donner un certain élan et remuer les cœurs pour pouvoir baptiser les enfants ? Voilà pourquoi nos chrétiens n'ont aucune instruction. Ces chrétiens sont pour la plupart des enfants baptisés autrefois et devenus de jeunes gens mariés. Ils ont grandi en âge, mais non en sagesse, en connaissance de Dieu. Infortunés sauvages ! n'avaient-ils pas droit à ce qu'on vînt leur enseigner le moyen d'arriver à la terre des élus qu'on leur promit pour héritage ?

C'est dans ces occupations que l'automne nous a surpris et ses pluies presque continuelles ont averti nos indigènes paresseux de se hâter, s'ils ne voulaient pas faire un jeûne forcé dans la saison du froid. Bientôt la nature épuisée a cessé de donner du produit. La mer n'a plus envoyé de poisson dans les rivières, les arbres se sont dépouillés de leurs feuilles et de leurs fruits, l'hiver a commencé, le temps du repos a sonné, excepté pour le Missionnaire. Pour lui, c'est le temps du travail et de la moisson. Les sauvages ont descendu leurs rivières et un grand nombre est venu se grouper autour de la maison sainte, apportant avec eux des provisions pour plusieurs semaines. Les cinq cents qui avaient célébré avec nous les fêtes de Pâques se sont presque tous rendus. Plusieurs avaient de temps à autre oublié leurs promesses. Plusieurs avaient encore goûté *l'eau de feu ;* d'autres avaient, dans leurs maladies, imploré l'assistance des sorciers ; quelques-uns s'étaient laissés entraîner par la passion du jeu. Serait-ce étonnant ? Ne sont-ils pas, eux aussi, enfants d'Adam ? Ne sont-ils pas, dans la grande famille humaine, les plus déshérités et les plus dignes de compassion ? Ce qu'il y a de consolant, c'est qu'ils se re-

lèvent aussitôt de leurs chutes, et s'ils ne peuvent pas venir se purifier dans le saint tribunal, ils se font infliger une pénitence publique par le chef de leur tribu. Ce qu'il y a d'édifiant, c'est que le nombre de leurs chutes a diminué de beaucoup et que le nombre de leurs victoires étonne les Américains de bons sens. Votre Grandeur pourra juger de la bonne volonté de nos sauvages : sur trois cents qui s'étaient enrôlés sous la bannière de la Tempérance, il y en a deux cents qui n'ont point trempé leurs lèvres dans la liqueur enivrante.

Nos anciens néophytes ne sont pas venus seuls ; ils étaient accompagnés de deux cents brebis perdues que le R.P. Chirouse avait retrouvées dans ses courses apostoliques. *Quid hic statis totâ die otiosi*, leur avait dit la *Robe noire*, allez chez les *Snohomish*, allez travailler à acquérir la science des saints, vous aurez l'amitié de Dieu sur la terre et un bonheur éternel après la mort. Humbles enfants de la forêt, ils accouraient avec empressement, se rendant aux instances de l'envoyé du Grand Esprit. Ils ont renoncé au péché ; eux aussi, quoique venus à la neuvième heure, ont réjoui le le cœur du père de famille. Leur troupe était grossie par un certain nombre d'infidèles qui, soit par curiosité, soit par vrai désir de devenir bons, ont participé aux exercices de la Mission. Ayant été satisfait de la conduite de plusieurs, on en a mis une centaine à l'épreuve du catéchuménat.

Tels sont, Monseigneur, les commencements de notre Mission. Dans l'espace de deux ans, nous avons régénéré trois cents enfants dans les eaux du baptême, et béni quarante mariages, sans compter les baptêmes et les mariages que le R.P. Chirouse a faits dans ses visites d'été.

Daignez, Monseigneur, bénir notre troupeau ainsi que son pasteur, qui se dit avec respect,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et obéissant enfant,

P. Durieu, o.m.i.

CORRESPONDANCE DU R.P. D'HERBOMEZ.

Mission de Saint-Joseph, Esquimalt-Baie, 6 avril 1859.

Mon Révérendissime et bien-aimé Père,

..... Je crois vous avoir parlé, dans d'autres lettres, de l'importance, de la nécessité et des avantages des Missions que nous pourrions établir dans la Co*lombie Britannique ;* le temps presse, les Anglais y possèdent déjà un évêché ; les Ministres se répandent de tous côtés, et ils sauront, aussi bien que nous, choisir les places les plus propices à la réussite de leurs desseins. Les nouvelles des mines d'or sont de plus en plus encourageantes ; les mineurs sont déjà sur les lieux par milliers. Ce printemps on les comptera par dizaines de mille. Parmi eux se trouvent déjà, et arriveront encore, un grand nombre de Canadiens, de métis de la Rivière-Rouge, d'Irlandais, de Français, de Mexicains, d'Espagnols, d'Italiens, qui sont tous catholiques. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous très-fervents, toujours est-il qu'ils désirent avoir des Missionnaires, et ils se plaignent de ce qu'ils ne voient pas de prêtres. Mgr Demers n'a que deux prêtres qui ont de quoi s'occuper à *Victoria* et sur l'île *Vancouver ;* il est

donc urgent que nous recevions de France un prompt secours. Vous voyez qu'il ne suffit pas seulement d'évangéliser les tribus sauvages qui sont plus nombreuses et plus populeuses que celles de la Baie *Puget-Sound*, mais qu'il s'agit d'établir des paroisses de blancs, et que, par conséquent, il faut que les ouvriers que vous nous enverrez aient beaucoup de facilité pour apprendre, s'ils ne les savent déjà, les langues anglaises, espagnoles et sauvages. Ah ! quel beau et vaste champ s'ouvre devant nous !. Vous comprenez toute l'importance qu'aura bientôt cette immense région ! Le R. P. BERMOND pourra, de vive voix, vous mettre mieux au courant de tout, et je ne doute aucunement qu'après avoir tout entendu, tout examiné, vous ne soyez disposé à faire pour ce pays ce que votre zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, vous a porté à entreprendre pour d'autres contrées qui ne promettaient pas une si riche moisson d'âmes. Pour le moment il est impossible de traverser, avec armes et bagages, les montagnes qui sont encore couvertes de neige. C'est pourquoi j'ai résolu, pour gagner du temps, d'envoyer d'abord le P. PANDOSY seul, qui ira préparer les voies, sonder les dispositions des sauvages, parler aux Canadiens de *Colville*, qui ont témoigné le désir de se réunir près des Missionnaires aussitôt que la Mission sera commencée. Le P. PANDOSY reviendra de ce côté de la montagne, au mois de juin ou de juillet, avec des sauvages et des chevaux pour prendre ses compagnons et tout ce qui est nécessaire pour établir une Mission. Mgr DEMERS désire ardemment que nous commencions plusieurs établissements au *Fort Hope*, dans les environs du *Fort Thompson*, et à la *Rivière-Fraser*, afin de prendre pied avant les ministres anglicans et autres. Mais notre personnel n'est pas assez nombreux . . . . .

La Mission des sauvages de *Puget-Sound*, si elle

est bien dirigée, sera bientôt la plus importante de tout l'Orégon. Car aussitôt que le *traité des terres* fait avec les différentes tribus de la Baie sera approuvé par le Président des États-Unis, le plus grand nombre des tribus se réuniront sur une réserve de terre qui leur est assignée par les agents du gouvernement ; le nombre de sauvages réunis ne sera pas au-dessus de 4 à 5,000. Déjà un bon nombre, surtout parmi les sauvages baptisés, ont pris leur place sur ladite réserve, et commencent à bâtir des maisons et à faire des jardins auprès de la Mission. J'ai vu dernièrement l'agent de ces sauvages qui est un de nos amis ; il m'a promis de faire tout ce qu'il pourrait pour le progrès de la Mission . . . . .

Saint-Joseph, Esquimalt-Baie, 8 juin 1859.

Voici ce qui s'est passé de plus important depuis la dernière lettre que je vous ai envoyée, en date du 6 avril. Nos relations avec Mgr l'Évêque de *Nesqualy* deviennent de plus en plus difficiles . . . . Mgr DEMERS montre, au contraire, d'excellentes dispositions envers les Oblats. On a fait une première visite aux sauvages de l'île Vancouver. C'est le P. CHIROUSE qui a eu le bonheur de remplir cette Mission. Voici ce que ce Père m'a écrit en la terminant :

Camp des *Sanish,* le 22 mai 1859. — Mon Révérend Père, comme vous le dites toujours : l'homme propose et Dieu dispose. Lorsque nous nous sommes mis en route nous ne devions rester en Mission que 15 jours au plus, et voilà que nous avons dépassé ce temps. C'est Dieu qui l'a voulu ainsi, car lorsque l'ouvrage a été commencé, la nécessité de le terminer nous a obligés de prolonger notre séjour au milieu des sauvages, afin de travailler solidement et d'une manière fructueuse à leur conversion. Je remercie Dieu de l'édification qu'il m'a donnée, pendant notre Mission, dans les heureuses dispositions des sauvages et dans les bons

exemples de mes vertueux compagnons de route, avec lesquels nous n'avons jamais eu qu'un coeur et qu'une âme. Je remercie, surtout, la Providence des abondantes bénédictions qu'elle a répandues sur nos travaux. Il serait trop long de vous donner ici tous les détails de notre belle Mission que nous venons de terminer. Qu'il me suffise de vous dire que je n'en ai jamais donnée d'aussi consolante ! Près de 400 enfants à la mamelle ont été régénérés ; plus de 2,000 sauvages ont été corrigés et ont renoncé aux jeux, aux *Tamanouas* (médecine sauvage), aux meurtres, au rhum, etc., et en témoignage de la sincérité de leur conversion, ils ont chargé notre canot de roulettes, d'objets de tamanouas, de couteaux, etc. M. Rondeau (prêtre du diocèse) vous dira le reste de vive voix. Nous avons vu des *Yogoultas* et des *Aitas* ; ces derniers qui m'ont paru très-intelligents, nous ont témoigné le désir de voir les prêtres sur leur île (île *Charlotte*). Pour le moment je me porte assez bien, Dieu merci, et j'espère pouvoir me remettre à l'ouvrage après deux ou trois jours de repos. J'ai l'intime persuasion, qu'en prêchant à nos *Snohomish*, je pourrai tirer grand avantage des beaux exemples de conversion, dont j'ai été témoin chez les sauvages de *Vancouver*. Je serai obligé de donner à nos sauvages, qui ont été à notre service deux fois plus de temps qu'ils n'avaient d'abord pensé, une couverture que j'ai prise à l'évêché. Maintenant nous allons continuer notre route vers les *Snohomish*, à la garde de Dieu et avec le secours de vos prières. Bénissez-nous et dites à tous nos frères que nous les aimons toujours, et que nous espérons qu'ils ne nous oublieront jamais auprès de Dieu et de la bonne Marie !

J'ai toujours regretté, mon Révérendissime Père, que nous n'ayons pas entrepris une Mission chez les sauvages *Cowtchin* et *Sanish ;* elle serait maintenant florissante et pourrait presque se suffire à elle-même, parce que le terrain est des plus favorables pour la culture ; les sauvages eux-mêmes y récoltent des denrées en abondance ; lorsque le temps est favorable, on peut venir en une journée à *Victoria*. Nous ne sommes pas encore beaucoup occupés à *Esquimalt ;* son importance

croît cependant chaque année. Nous y sommes en ce moment un peu comme à Saint-Joseph d'Olympia, dont nous voudrions pouvoir nous débarrasser au plus tôt. Je vais envoyer le R. P. RICHARD et le Frère SUREL rejoindre le R. P. PANDOSY. Je n'ai reçu d'autres nouvelles, de ce cher Père, qu'une lettre qu'il m'a écrite 10 jours après son départ. Le P. JAYOL et le Frère BLANCHET seront les gardiens de Saint-Joseph d'Olympia.

Saint-Joseph, Esquimalt, près de Victoria, 22 août 1859.

Il y a un mois que j'ai reçu la circulaire sur la mort du P. Luigi de bien heureuse mémoire. Si je n'ai pas écrit plutôt à votre Grandeur, c'est que je venais de vous expédier une lettre, en date du 8 juin, dans laquelle je vous faisais un rapport détaillé sur l'état de nos Missions.

Ces Missions exigent de grandes dépenses et nous n'arrivons pas souvent à avoir le strict nécessaire. Voici quelques détails qui vous montreront ce que vos enfants ont à souffrir. Nos Pères, qui sont chez les *Snohomish*, dans la baie *Puget*, ont vécu très-pauvrement ; ils ont une espèce de maison en bois, qui les met à peine à l'abri des vents et de la pluie ; l'eau tombe souvent dans leur chétive demeure, que les Pères appellent *ratière*, et à laquelle le nom de *tanière* conviendrait tout aussi bien. Leurs frais, en fait de nourriture, de voyages et de transports, sont beaucoup moindres que dans les pays des chercheurs d'or, et cependant cette Mission a coûté, à elle seule, pendant un an, près de mille piastres... Il est certain que nos Pères ne pourraient demeurer longtemps dans une telle habitation, et qu'il faudrait penser à leur bâtir maison et chapelle, si le gouvernement américain, qui a approuvé

les traités faits avec les Indiens, n'était pas sur le point de choisir une réserve pour fixer les sauvages, réserve sur laquelle nous espérons que nos Pères seront admis. Ici, à *Esquimalt*, où l'on se trouve en relation avec les blancs, outre l'achat de l'emplacement, nous avons eu à payer la construction d'une maison qui devait être un peu plus convenable : elle est bien pauvre cependant ! De plus, jusqu'ici, il a fallu tout acheter, jusqu'aux légumes. Ce n'est que depuis un mois que notre jardin nous fournit quelques légumes. La Mission de *Bristish Columbia* n'est qu'à son début, et elle nous a coûté déjà plus de mille piastres, et j'ai bien lieu de craindre que nos Pères ne soient exposés *à allonger les dents*, comme dit le P. PANDOSY, n'ayant rien à leur faire manger. Les frais de voyage et de transports s'élèvent seuls à plus de 400 piastres, car, outre les voyages en bâteau qui sont les moins dispendieux, il faut louer des chevaux pour traverser les montagnes des *Cascades*, et on ne les trouve pas à moins de 20 piastres par tête.

J'ai reçu des nouvelles de cette Mission. Dieu ne nous ménage pas les épreuves. Le P. PANDOSY n'a pas pu louer des chevaux, ni chez les Pères Jésuites, ni à *Colville*. Il aurait pu aller chez les sauvages *Shoushouapes*, mais il crut devoir attendre, à *Colville*, de nouveaux ordres. Cependant j'avais envoyé ses deux compagnons, le P. RICHARD et le Frère SUREL, au Fort *Hope*, qui se trouve au pied des montagnes, et c'est là que les trois Missionnaires devaient se rencontrer. Le P. RICHARD ne se laissa point décourager par l'absence de son confrère ; il traversa la montagne, et alla chercher du secours chez les sauvages *Shoushouapes*, tandis que le Frère SUREL gardait les bagages au Fort *Hope*. Voici la lettre que je viens de recevoir du R. P. RICHARD :

Fort *Hope,* 12 août 1859. Mon Révérend Père, j'arrive du Fort *Thompson,* chez les sauvages *Shoushouapes;* de la boue et d'autres choses, j'en ai par-dessus la tête ! Cependant, grâce à une protection toute spéciale de Dieu, nous sommes à même de lever le camp du Fort *Hope.* Je partis donc d'ici le 23 juillet pour aller chercher des chevaux. Après cinq jours de marche j'arrivai au Fort Thompson, où j'ai pu louer, après huit jours d'attente et de prières au ciel, onze chevaux à 15 piastres par tête, car les sauvages, ici comme partout, ne donnent rien sans rien. C'est Lolo (nom d'un chef sauvage) qui m'a aidé à avoir des chevaux, qui sont très-rares dans ces contrées. En cinq jours j'ai pu revenir, mais les chemins sont affreux. Il est très-difficile de se procurer des provisions auprès des sauvages ; ils jeûnent toutes les années, tout au plus si je puis réunir quelques pommes de terre... J'ai trouvé le Frère m'attendant toujours avec confiance et patience. Nous entreprenons une Mission qui est bien difficile sous tous les rapports. Mais aussi il sera heureux le Missionnaire qui étendra le royaume de Dieu dans toutes ces contrées ! ∴.

J'ai écrit deux lettres au P. PANDOSY pour lui dire de nous rejoindre au Fort *Thompson.*

Demain nous partons, tout est prêt, à moins de quelque accident nous lèverons le camp. Bien des compliments de notre part à tous nos frères. J'espère que Dieu protègera ses enfants dans cette affreuse montagne. Je vous écrirai au plutôt.

Mon Révérend Père, comme vous le voyez, cette lettre parle assez d'elle-même, elle n'a pas besoin de commentaire ; elle vous donne une idée de ce que vont coûter nos Missions de la *Colombie Britannique*... Tous nos Pères et Frères se portent assez bien. Je suis seul ici avec les Frères JANIN et VERNEY, et tous nous attendons avec impatience l'arrivée du renfort que nous désirons depuis si longtemps !

Saint-Joseph, Esquimalt, 12 novembre 1859.

Il y a plus de deux mois que je n'ai eu le bonheur de m'entretenir un moment avec votre Grandeur ; je crains

de différer trop longtemps encore, et quoique je n'ai rien de bien important à vous communiquer, je veux vous écrire afin d'arrêter vos inquiétudes paternelles . . .

Il y a environ un mois que le Frère Procureur m'écrivait qu'un des agents qui sont chargés des Indiens nous offrait une réserve à desservir. Je lui ai répondu que pour le moment il fallait remercier cet agent de l'offre avantageuse qu'il daignait nous faire, en lui disant que nous regrettions bien sincèrement de ne pouvoir satisfaire actuellement à sa demande, parce que notre personnel ne nous permettait de nous charger que de la réserve générale. — Dernièrement j'ai reçu une lettre qui m'annonçait que l'agent avait donné pleine autorisation à nos Pères de se fixer sur la grande réserve et d'y ouvrir une école. Nos Pères des *Snohomish* vont donc quitter leur *ratière* pour se loger à un mille plus bas, à l'endroit désigné par l'agent. Tout le monde, Évêque, Agents, Ministres, etc., ont les yeux fixés sur cette Mission des *Snohomish ;* il est nécessaire, pour l'honneur de la Religion et de la Congrégation, de faire tout notre possible afin que les choses marchent bien.

J'attends l'arrivée des nouveaux Pères avec impatience, parce que le bon P. Jayol se trouve bien isolé à *Saint-Joseph d'Olympia* . . . Depuis la dernière lettre que je vous ai envoyée je n'ai reçu aucune nouvelle de la Mission de la *Colombie Britannique*.

Mgr Demers compte actuellement trois Prêtres : un d'entr'eux se trouve chez les sauvages *Cowtchins*, qui se montrent assez bien disposés. Comme le pays commence à se peupler de blancs, surtout chez les *Sanish* et les *Cowtchins*, ce prêtre espère avoir plus tard une paroisse complète . . . Si je pouvais disposer du personnel de *Saint-Joseph d'Olympia*, je fonderais une Mission au Fort *Hope*, de ce côté des montagnes des

Cascades. Cette Mission servirait d'entrepôt pour les résidences du haut de la Rivière *Fraser*.

Saint-Joseph, Esquimalt, le 18 décembre 1859.

Deo Gratias ! Enfin, voilà nos nouveaux Pères arrivés ! Après en avoir rendu grâce à Dieu, c'est à vos pieds que je me jette pour vous remercier mille et mille fois de l'envoi que votre Grandeur a daigné nous faire. Je trouve dans le R.P. FOUQUET ce que je désirais et ce que je vous avais demandé dans mes lettres ; aussi je ne puis me lasser d'en témoigner ma gratitude.

Il n'y a que quelques jours que nos *petits voltigeurs* (c'est ainsi que les nomme le Frère BLANCHET) sont arrivés ; c'est le 12 de ce mois. Je puis déjà juger du puissant secours qu'ils nous apportent, ils ne tarderont pas, je crois, d'être mis au nombre des zouaves. Je regrette seulement qu'on ne nous ait pas envoyé de Frères Convers ; ils nous seraient ici de la plus grande utilité. Les ouvriers gagnent dans ces contrées de 5 à 15 francs par jour, jugez des dépenses que nous serions obligés de faire pour en louer un seul ! Nous en viendrons là si les Frères nous font défaut. — Demain ou après demain je partirai pour aller visiter nos Pères et Frères de la Baie *Puget-Sound* . . . A mon retour je vous entretiendrai de leurs œuvres.

Nous sommes toujours dans la plus parfaite entente avec Mgr DEMERS. Nous avons quelques difficultés avec Mgr BLANCHET, relativement aux réserves des sauvages. Je lui ai écrit que nous ne pouvions nous charger que de celle des *Snohomish*, où se trouvent les Pères CHIROUSE et DURIEU. Cette réserve étant désignée comme réserve générale, où tous les sauvages de la Baie seront relégués tôt ou tard, selon l'intention for-

melle du gouvernement, il s'en suit qu'elle est la plus importante. Nos Pères ont été chargés par l'agent d'y faire l'école. Ils ont déjà commencé et ils s'occupent à se construire, en même temps, une nouvelle habitation. De cette Mission, qui est une place centrale, ils pourront continuer à visiter, de temps en temps, les autres réserves, pour donner aux sauvages les secours spirituels dont ils ont besoin.

Tous nos efforts vont maintenant se porter vers le Nord. Je vais faire sonder les dispositions des sauvages de l'île *Charlotte*, et des environs où les ministres protestants n'ont pas encore pénétré ; nous pourrions ainsi les devancer et les empêcher d'y prendre jamais pied, en y établissant nous-même une Mission. Je ne doute nullement que l'île *Charlotte* ne nous offre le plus vaste et le plus riche champ à défricher. Je vous en ai parlé plusieurs fois, en comparant les sauvages du Nord à ceux de ces contrées, en peut entrevoir tout le bien qu'il y a à faire parmi des nations sauvages de cette trempe et de ce caractère. Si je ne puis aller moi-même à l'île *Charlotte* à cause de la visite que je dois faire aux Pères du lac *Okonagan*, j'y enverrai le P. Fouquet avec un Frère. Ce Père examinerait les lieux, sonderait les dispositions des sauvages et reviendrait m'apporter le résultat de ses observations pour pouvoir décider en définitive de l'établissement des Missions du Nord.

J'ai reçu dernièrement des lettres des Pères Pandosy et Richard (Pierre) ; je vous annonce, avec bonheur, que vos enfants les plus exposés se portent bien et se tirent assez bien d'affaire. Les Révérends Pères Jésuites leur ont donné le secours que leur pauvreté leur permettait d'offrir ; ils leur ont promis de nouvelles ressources. Je me contente de vous envoyer un résumé de la lettre du P. Pandosy :

Anse au Sable, le 9 octobre 1859. — Mon Révérend Père, nous sommes arrivés hier soir à la place que nous avons choisie pour notre Mission. C'est une grande vallée située sur le bord gauche du grand lac *Okonagan*, et à peu près vers le milieu de ce lac. Je ne m'étendrai pas pour vous faire connaître les motifs qui nous ont portés à adopter cette place de préférence à toute autre. L'*Anse au Sable* est la vallée la plus grande de tous les pays environnants ; tous ceux qui la connaissent, la vantent ; le terrain cultivable est immense, et je crois même que si le Frère BLANCHET pouvait nous envoyer, l'an prochain, quelques ceps de vigne, on pourrait essayer d'en faire la plantation, car lorsque le Frère SUREL sera arrivé, s'il goûte mon plan, nous élèverons notre petite demeure au milieu de la plaine, contre une petite côte excessivement bien exposée, et nous pourrons chanter :

C'est surtout à l'abri du vent,
Qu'il se chauffe au soleil levant ;
C'est une vigne, etc.

Déjà nous avons une famille blanche auprès de nous; au printemps prochain un autre viendra de *Colville* nous rejoindre. Il est probable que d'autres se présenteront encore avant l'hiver, ou au moins au commencement de la belle saison. Sur le *Fraser* et la rivière *Thompson* il n'y a pas dix milles carrés de terrain cultivable, et encore ces dix milles faut-il les chercher sur une étendue de plus de 100 lieues ; ce ne sont que des parcelles disséminées. Car il faut bien se figurer que tous les beaux tableaux que l'on fait paraître dans les journaux sont, sinon des mensonges, du moins les rêves d'une imagination égarée. Tout ce que l'on pourrait avoir sur le *Fraser* serait une maison de dépôt pour les effets nécessaires aux Missions. Ce dépôt serait très-bien placé à la fourche de l'endroit où se jette la rivière *Lilouette*, et notre Mission, comme celle que l'on se propose d'établir au Fort *Alexandre*, trouveraient là toutes les ressources nécessaires sans exposer la moitié des chevaux à périr dans la montagne du Fort *Hope*.

Dès que j'ai reçu la lettre du P. RICHARD, par laquelle il m'in-

formait de la mesure qu'il avait adopté, je suis parti pour la Mission des *Coeurs d'Alène*, parce que le R.P. Congiato, Jésuite m'avait fait promettre au printemps d'aller les voir avant mon départ, m'assurant que lui et les siens feraient tout ce qu'ils pourraient pour diminuer notre dose de misère. J'ai été reçu comme à l'ordinaire *corde et animo*. Mais il était trop à bonne heure pour qu'ils fussent à même de nous secourir comme ils l'auraient désiré, leur récolte n'étant pas encore terminée. Ils sont cependant venus généreusement à notre aide. Nous pouvons remercier la Providence de la bonté qu'elle nous témoigne en prenant si bien soin de nous. Je suis plus convaincu que jamais que l'on doit espérer contre toute espérance. Ma santé ne laisse rien à désirer, remerciez-en le bon Dieu avec moi et pour moi. Le courage et le dévouement pour les malheureux est toujours le même.

La Mission de *Colville* devenant, en apparence, une Mission de blancs, par la présence des troupes et des marchands qui les suivent, a été remise, par les Jésuites, entre les mains de sa Grandeur... Je me recommande à vos prières.

Saint-Joseph, Esquimalt, le 22 février 1860.

...Dans une lettre que j'ai adressée à Mgr de *Nesqualy*, le 19 février, je lui ai fait part du projet qu'avait le Père CHIROUSE de publier un catéchisme en langue sauvage. Je lui ai envoyé l'essai qu'en a tracé ce Père afin que Sa Grandeur puisse en prendre connaissance et l'approuver s'il le juge convenable.

24 avril 1860.

Les différents naufrages qui ont eu lieu pendant ces derniers mois me font craindre que quelques-unes de

vos lettres si aimées ne soient restées en chemin. Je n'en ai reçu aucune depuis l'arrivée de nos nouveaux Pères. Je n'ose m'en plaindre, quelque pénible que soit pour moi la privation du bonheur de lire vos lettres. Vos occupations multipliées me disent que je dois me résigner à attendre.

Mgr l'Évêque de *Nesqualy* m'a renvoyé l'essai du catéchisme à l'usage des sauvages, avec son approbation.

26 *avril.* — Mes occupations multipliées et les douleurs rhumatismales qui, après quelque temps de calme, sont revenues me visiter, m'ont empêché de terminer cette lettre aussitôt que je l'aurais désiré. Je ne veux pas vous l'envoyer sans vous parler un peu de vos enfants et de leurs travaux. Les circonstances m'ont obligé de remettre à plus tard la visite que j'avais résolu de faire à nos Missionnaires de la baie de *Puget-Sound*. J'ai eu cependant l'avantage de voir successivement le P. Durieu et le P. Chirouse ; de plus, le Frère Blanchet va venir sous peu à *Esquimalt* pour y demeurer auprès de moi ; tout cela équivaudra à une visite. Le P. Durieu, en compagnie du Frère Léo, continue à instruire les sauvages de la Grande Réserve et à en prendre soin pendant que le R.P. Chirouse accompagne le R.P. Fouquet dans une expédition chez les sauvages du Nord. Ces deux Pères sont partis le mercredi de la semaine de Pâques ; ils ne seront de retour que dans trois mois environ. Le but de cette visite est de sonder à l'avance les dispositions des sauvages et de préparer les voies aux Missions que nous voudrions pouvoir établir chez les nombreuses tribus du Nord, avant que la corruption et les boissons que les blancs de ces pays traînent partout après eux n'aient mis comme une barrière insurmontable aux progrès de la religion et de la civilisation. Nous espérons aussi

pouvoir devancer les ministres protestants qui arrivent de presque tous les coins du monde. Il est vrai que ces messieurs ne prennent pas tous racine dans le pays : car, dernièrement, il y en a un qui, pour avoir voulu trop arroser son gosier, arpentait d'une manière assez irrégulière les rues de *Victoria*, au grand scandale du public. Qu'en est-il résulté ? C'est que le nouvel évêque anglican, redoutant les effets que pouvaient produire sur son peuple de pareils écarts, a fait disparaître le délinquant, qui sera sans doute retourné d'où il était venu. Le but de ces ministres est de combattre notre sainte religion et au milieu des blancs et au milieu des sauvages. Ils cherchent à allumer, ici comme en Angleterre, les animosités religieuses. Mais tout porte à croire que ce système ne leur réussira pas ; au contraire, il ne fera que tourner à leur désavantage : les catholiques sont bien connus et appréciés dans ces contrées.

Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour pouvoir tenir tête à cette espèce d'invasion de ministres protestants. Le départ des Pères Fouquet et Chirouse a fait sensation dans la ville de *Victoria*. On admire leur courage et leur dévoûment. Plusieurs catholiques ont ouvert une souscription pour les aider dans cette noble et sainte entreprise. Les protestants reprochent à leurs ministres de ne rien entreprendre et de ne voyager que d'une ville à l'autre pour bâtir de belles maisons et se faire de confortables établissements. Mais ce qui a le plus effrayé nos protestants, c'est qu'un journaliste de *Victoria* a publié (je ne sais pourquoi) qu'une colonie de 50 à 60 fervents Missionnaires catholiques français étaient en route pour ces contrées. Le journaliste n'a inventé cette histoire que pour faire valoir l'avenir du pays. Mais, fût-elle vraie, l'on trouverait encore de quoi les occuper. Il n'y a que les ressources qui nous feraient défaut.

J'espère que nos Pères pourront visiter toutes les tribus Nord-Est de l'île *Vancouver* où aucun Missionnaire n'est encore allé. Une fois au Nord de l'île, ils dirigeront leur canot vers le continent et iront au moins jusqu'à *Milbank-Sound* où se trouvent les *Pelpala*, tribu très-nombreuse. Ces derniers paraissent animés d'un bon esprit ; ils sont beaucoup moins cruels que les sauvages, qui habitent le Nord. Leur taille est avantageuse comme celles de toutes ces tribus éloignées. J'en ai vu quelques-uns à *Victoria* qui n'ont pas moins de six pieds de hauteur, bien faits et bien proportionnés. Ce serait vraiment dommage de les laisser plus longtemps sous l'empire du démon. Bien que d'un caractère énergique, ils sont plutôt enclins à la douceur qu'à la cruauté ; des sauvages dont le témoignage n'est pas suspect, m'ont dit que les *Pelpala* sont bons et ne font presque jamais la guerre avec leurs voisins. Leur langage est doux et harmonieux. Ceux qui n'ont pas l'oreille musicale auraient une certaine difficulté pour apprendre leur langue. J'ai eu l'occasion, dernièrement, d'aller visiter quelques sauvages *Pelpala* qui sont venus voir notre ville de *Victoria*. J'ai parlé à un des chefs qui semble avoir beaucoup d'influence. Ces sauvages ont consenti volontiers à la demande que je leur faisais de laisser baptiser leurs enfants. Je leur ai fait une instruction adaptée à la circonstance et tous m'ont témoigné le désir d'avoir des Prêtres chez eux. J'espère que le temps de leur délivrance n'est pas éloigné. *Milbank-Sound* se trouve sur la route des sauvages du Nord et presque au centre de nombreuses tribus ; tout me porte à croire que c'est l'endroit où il faudrait commencer nos Missions du Nord ; de là, on pourra, sans trop de dangers, s'étendre peu à peu jusqu'à l'île *Charlotte* et autres lieux plus éloignés.

Voici ce que le R.P. Fouquet m'a écrit de chez les *Nanaïmo* :

Dimanche Quasimodo. — Mon Révérend Père, Dieu nous bénit. Tout va à merveille. Mercredi soir, nous arrivions chez les *Sanitsh* ; quelques coups de fusil ont salué l'arrivée des Missionnaires ; l'enthousiasme n'a pas répondu à mon attente. Les sauvages ou craignaient pour nous ou étaient jaloux. Cependant notre vieux David qui aurait aimé à rester avec ses gens pour planter ses pommes de terre, est venu sans se faire prier ; il m'a bien tiré d'embarras. Les canots vont nous conduire sans se faire payer. Nous prenons ici un métis canadien, mauvais drôle, mais fort utile compagnon ; il dit ne vouloir être payé en aucune sorte ; mais il m'a demandé à emprunter dix piastres. C'est lui qui nous a trouvé un canot et des hommes. Les *Snonoës* (sauvages au Nord de *Nanaïmo*) sont contents de nous emmener. Marie Immaculée nous a bien protégés jusqu'ici. Notre métis ne veut pas que l'on donne aux sauvages. — C'est, dit-il, leur faire prendre une mauvaise habitude ; ils doivent au moins conduire le prêtre pour rien... Courage, confiance, persévérance ; j'ai tout cela jusqu'ici, grâces à Dieu. Je pense que nous reviendrons le long du continent. Un Irlandais vient de me demander de faire une quête en notre faveur. Je n'ai pas cru devoir refuser. J'ai reçu cinq piastres, quinze à vingt livres de sucre, cinq livres de lard, pommes de terre, un sac de farine, capsules, un peu de tabac pour mon nez. Voyez comme nous allons vivre dans l'abondance. Je salue les Frères...

Un mot maintenant de nos Pères et Frères de l'*Anse au Sable* (British-Columbia). J'ai enfin reçu de leurs nouvelles, après cinq ou six mois d'attente. Mais, hélas ! je ne suis guère plus avancé qu'auparavant. Ils ne me donnent aucun détail sur leur Mission. Ils se portent tous assez bien, seulement le R. P. Pandosy a beaucoup souffert de ses attaques de nerfs, et le Frère Surel, de douleurs rhumatismales. Leurs lettres sont datées du 21 au 29 février. Leur ministère est entravé par des difficultés qui ne devraient point exister... Je voudrais avoir le temps de vous transcrire

leurs lettres. Comme ce serait trop long, qu'il me suffise de vous dire que l'hiver qu'ils viennent de passer a été d'une rigueur exceptionnelle. Heureusement qu'ils avaient pu se construire un modeste abri et que, grâces aux soins de leur économe, ils n'ont pas eu faim. A la fonte des neiges, ils devaient commencer à cultiver un jardin qui leur fournira, je l'espère, les légumes dont ils ont besoin.

29 *avril.* — J'allais terminer cette longue lettre, lorsque j'ai appris la perte irréparable que notre Congrégation vient de faire dans la personne du bon et vénéré Père Casimir AUBERT, qu'une mort prématurée nous a enlevé. Oh ! que les sacrifices que Dieu nous demande sont parfois pénibles et douloureux ! Il est une pensée, mon bien-aimé Père, qui redouble ma douleur en cette circonstance déjà si pénible par elle-même, c'est celle que cette mort inattendue d'un de vos plus chers et plus dignes enfants a dû faire une plaie des plus profondes à votre cœur paternel. Cette pensée me poursuit partout et ajoute à la peine que j'ai ressentie en apprenant la mort d'un Père qui faisait par ses vertus et ses talents un des plus beaux ornements comme un des plus fermes appuis de notre chère Congrégation. Ce sont là de ces épreuves auxquelles la foi seule peut apporter quelque soulagement en nous donnant la force de nous soumettre humblement aux desseins impénétrables de la Providence.

Les lettres que j'ai reçues dernièrement de la Mission de l'*Anse au Sable* me font prévoir que des changements sont nécessaires dans le personnel qui la compose. Si Mgr de *Nesqualy* n'approuve pas nos propositions, je serais moins embarrassé, vu que je pourrai, dans ce cas, disposer du P. JAYOL et du P. GRANDIDIER.

Saint-Joseph, Esquimalt, 22 juillet 1860.

..... Le R. P. PANDOSY est toujours le Missionnaire ardent et intrépide. Il éprouve de temps en temps des douleurs rhumatismales. La Mission qu'il dirige au lac *Okonagan* n'a pas répondu tout d'abord à notre attente : l'emplacement paraissait avoir été mal choisi. Il fut résolu en conseil qu'un Père irait visiter les lieux, afin de décider si la Mission serait ouverte plus haut. A peine nos Pères étaient-ils partis pour opérer cette visite, qu'est arrivée la nouvelle que des mines d'or, assez considérables, venaient d'être découvertes dans les environs du lac *Okonagan* : les blancs y courent de toutes parts, et nos Pères y auront bientôt à desservir plusieurs centaines de catholiques, en sorte qu'il n'y aura plus de doutes sur l'avenir de leur Mission. C'est ainsi que la divine Providence dispose et arrange tout pour le mieux.

Ayant perdu tout espoir d'en venir à un arrangement définitif avec Mgr de NESQUALY, je me vois forcé, pour ne pas perdre plus de temps inutilement, de rappeler, de la Mission de Saint-Joseph d'Olympia, les Révérends Pères JAYOL et GRANDIDIER.

20 octobre 1860.

Par suite d'une convention conclue avec Mgr DEMERS, évêque de *Vancouver*, le 13 septembre 1860, nous avons pu commencer immédiatement une nouvelle Mission à *New-Westminster*, chef-lieu de la Colombie-Britannique. Nous desservons de là les postes des Forts *Douglas*, *Hope*, *Yale* et leurs dépendances, tout le bas de la rivière *Fraser*, depuis les montagnes des *Cascades* jusqu'à l'Océan Pacifique ; nous visiterons aussi les sauvages du littoral à une certaine distance. J'ai dû mettre le R.P. FOUQUET à la tête de cette Mission importante.

La santé de nos Pères, grâce à Dieu, semble se fortifier à mesure que le travail augmente ; je puis dire qu'il en est de même de la mienne, car je me sens plus fort que l'année dernière. Je ne désire pas mourir avant d'avoir vu nos Missions du Nord dans un état florissant. Que la volonté de Dieu se fasse cependant ! Pourvu que dans son infinie miséricorde, Dieu m'accorde une place avec mes petits sauvageons que j'ai eu le bonheur d'envoyer au ciel, je serai parfaitement content. J'en ai encore vu mourir un ces jours derniers, il ressemblait déjà à un petit ange. Qu'ils sont heureux d'aller si vite au ciel ! . . . Tous nos Pères semblent vouloir rivaliser de zèle et d'ardeur. Le P. JAYOL est chargé de la tribu des *Sanitsh,* où il passe une grande partie de l'année, ne venant à *Esquimalt* que par intervalles ; il se plait beaucoup avec ses sauvages . . .

7 Janvier 1861.

. . . Le Frère BLANCHET n'est pas encore de retour de chez les *Sanitsh,* où il est allé depuis le commencement de décembre, pour aider le R.P. JAYOL à se bâtir un abri . . .

J'espère pouvoir, dans un mois, envoyer à votre Grandeur le rapport des Missions de ce Vicariat. Veuillez bénir tous vos enfants du Pacifique, sans oublier un Père novice qui se recommande à vos prières.

15 Février 1861.

Je ne saurais vous exprimer le bonheur que j'ai éprouvé en ouvrant l'enveloppe qui contenait votre lettre vénérée ! A la vue d'une écriture qui ne m'était pas inconnue et que je savais venir de votre main paternelle, une joie inexprimable se répandit dans mon cœur. Je la lisais avec respect, et en la lisant, j'étais tout confus de la bonté que vous me témoigniez, ne sa-

chant trop comment j'aurais pu vous en exprimer toute ma reconnaissance . . .

J'ai donné le saint habit à un Prêtre qui a demandé à faire son noviciat . . . Je désire ardemment qu'il puisse persévérer ! Je serais très-heureux si notre Vicariat de l'Orégon pouvait ainsi augmenter le nombre de vos enfants . . .

C'est avec bonheur et avec un cœur pénétré de reconnaissance envers notre divin Maître, que je viens aujourd'hui vous faire le récit de nos Missions ou courses apostoliques. Notre bonne et tendre mère Marie Immaculée nous a visiblement protégés. Sous son saint patronage, nos Missions ont pris une nouvelle marche, les succès seront, pour votre cœur paternel, un nouveau motif de bénir la divine Providence, qui dispose toute chose : *fortiter et suaviter*. Le secours que nous reçûmes dans les personnes des Révérends Pères JAYOL et GRANDIDIER, qui ont dû quitter le diocèse de *Nesqualy* pour les raisons que j'ai fait connaître à votre Grandeur, nous a permis d'entreprendre, dans le vaste pays soumis à la juridiction de Mgr DEMERS, beaucoup plus que nous n'avions osé l'espérer . . . Nous avons pu, par ce moyen, établir trois résidences et multiplier nos visites qui servent à préparer les voies pour d'autres missions. Parmi ces visites la plus longue et la plus périlleuse a été celle que les Révérends Pères FOUQUET et CHIROUSE ont faite aux sauvages du Nord-Est de l'île *Vancouver* ainsi qu'aux tribus nombreuses de *Milbank-Sound* et de ses environs. Comme ces Pères ont envoyé à Votre Grandeur des détails intéressants sur cette course lointaine (1), je ne ferai que vous donner

(1) Nous n'avons pu, à notre grand regret, retrouver les lettres qui renfermaient les détails de ce voyage.

ici une idée générale de l'effet que ces sortes de visites produisent sur l'esprit des sauvages.

Ils reçoivent les Prêtres comme des envoyés de Dieu ; l'arrivée de nos Missionnaires parmi eux forme une époque qui ne s'efface jamais de leur mémoire ; tous pourraient vous dire où ils ont vu le premier Missionnaire. Il y a dix ans que Mgr DEMERS a visité, pour la première fois, les sauvages de l'embouchure de la Rivière *Fraser ;* pour ne pas oublier cet heureux jour, quelques sauvages ont imaginé de marquer chaque jour et chaque dimanche qui se sont écoulés depuis lors, en faisant un nœud chaque jour sur une ficelle ; leur petite corde a maintenant environ cent mètres de longueur. La renommée a soin d'annoncer à l'avance la venue du Missionnaire ; chaque tribu s'empresse de le recevoir selon leur étiquette. Qui pourrait dire ce qui se passe dans le cœur des sauvages à la vue du canot qui leur amène ceux qu'ils désirent, avec tant d'ardeur, de voir et d'entendre. La frêle embarcation du Missionnaire est encore au loin lorsque les sauvages saluent, par une décharge de fusils, la bannière qui flotte au gré des vents, et sur laquelle se trouve empreint le signe auguste de notre rédemption. Vous verriez alors le camp se disperser ; les hommes courent d'un côté, les femmes de l'autre. Tous vont se mettre en ligne pour attendre le moment solennel où ils doivent toucher, l'un après l'autre, la main du Prêtre. Le chef est en tête, suivi des principaux personnages de la tribu et de tout le camp, car il n'est pas jusqu'au plus petit sauvage qui ne doive observer l'étiquette. Lorsqu'ils ont tous défilé, ce qui prend quelquefois un temps considérable, surtout lorsqu'ils ne sont pas encore habitués à cette cérémonie, ils vont former comme un demi-cercle auprès du Missionnaire. Le chef prend la parole et témoigne, en quelques mots, la joie que tous ressentent en voyant le Prêtre au milieu d'eux. Celui-

ci leur ouvre son cœur, leur dit combien il est heureux de les trouver dans de si bonnes dispositions : il profite de ce moment favorable pour leur expliquer quel est le but de sa visite. La joie est à son comble, une place est aussitôt préparée pour dresser la tente du Missionnaire. Pendant qu'un grand nombre ne peuvent rassasier leurs yeux de le regarder, d'autres pensent à ce qu'ils pourront lui offrir à manger. Ce sera du poisson, des racines, des graines sauvages, voire même du chevreuil ou quelqu'autre pièce de gibier qu'ils auront tué à la chasse. C'est toujours un grand plaisir pour eux de voir leur Missionnaire manger avec bon appétit tout ce qu'ils lui offrent, et comme ils mesurent son estomac à l'élasticité du leur, ils lui en donnent ordinairement dix fois plus qu'il ne peut manger. Plus le séjour du Missionnaire parmi eux doit être long, plus ils sont contents. Ils profitent de tous les moments pour apprendre la bonne nouvelle de l'Évangile qu'on est venu leur apporter de si loin. Ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit à se faire instruire sur les prières, cantiques et catéchisme qui contiennent en abrégé les principales vérités de notre sainte religion. Lorsque le Missionnaire parle de les quitter, c'est pour eux un motif de douleur et de crainte. Ils soupirent en pensant qu'ils seront, peut-être, longtemps sans le revoir ; il n'est pas rare d'en voir plusieurs verser des larmes au départ de celui qu'ils regardent et aiment comme leur Père, et qu'ils voudraient, s'il était possible, toujours garder auprès d'eux. Dans ces moments d'adieux solennels, le Missionnaire se sent ému jusqu'au fond de l'âme. Il bénit de nouveau son petit troupeau, et se dirige à la recherche d'autres âmes qu'il sait être encore plus abandonnées. Alors, il lève les yeux au ciel, et supplie, avec toute la ferveur dont il est capable, le Divin Maître du champ de l'Église d'envoyer des ouvriers, selon son cœur,

récolter la moisson abondante qui s'offre de toute part devant lui. Nos deux Pères, dans leur visite, n'ont pu qu'instruire en passant les 18 ou 20 tribus qu'ils ont rencontrées ; leur but principal était de sonder le terrain pour connaître les dispositions de ces sauvages, encore plus qu'à demi-barbares ; ils ont pu se convaincre qu'il y avait une belle moisson à recueillir. Le nombre des enfants qu'ils ont régénérés dans les eaux du saint baptême s'élève à six cents dans cette seule visite. Ils en ont baptisés quelquefois jusqu'à cent cinquante en même temps. Jugez s'ils devaient être fatigués à la fin de la cérémonie qui devait durer de 7 à 8 heures ! — Je ne fais que vous montrer le beau côté de la médaille, persuadé que je suis, mon Révérendissime et bien-aimé Père, que ceux de nos frères que vous aurez la bonté d'envoyer dans ces pays se feront toujours une assez noire idée du revers, lequel, certes, n'est pas sans épines ni sans croix ! Ce n'est pas la crainte de les effrayer ou de les décourager qui me les fait passer sous silence, car je sais qu'ils les aiment. Qu'ils viennent donc en toute sûreté, ils trouveront des vignes encore incultes, parsemées de ronces et d'épines, qui demandent des ouvriers courageux et pleins de zèle ! Je puis leur assurer, à l'avance, que leurs peines et leurs travaux seront amplement récompensés. Une fois que le feu de l'Esprit-Divin aura consumé les mauvaises racines, ces vignes, que l'on pourra appeler : Vignes du Seigneur, produiront au centuple, elles seront d'autant plus belles et plus florissantes, qu'elles se trouvent éloignées de la contagion des blancs qui, à la honte de la civilisation, ne lèguent ordinairement aux sauvages que leurs vices, sans leur donner aucune de leurs vertus. Quoiqu'il en soit, je suis heureux de pouvoir dire, qu'au milieu de tant d'exemples pernicieux, la Foi triomphe et porte ses

fruits. Je ne ferai que vous citer quelques exemples de ce que j'avance : Le signe auguste de notre Rédemption est devenu pour toutes les tribus visitées par les Prêtres, le signal de la paix, de la concorde et de l'union. Ces nations, jadis si barbares et si cruelles, déposent leur haine invétérée aux pieds de la croix du Sauveur du monde ! C'est là, à l'école d'un Dieu mourant au milieu des plus cuisantes angoisses, et pardonnant à ses bourreaux, qu'ils apprennent la mansuétude et le pardon des offenses. — Quelques sauvages du Nord de l'île sont venus dernièrement nous rendre une visite. Comme je leur demandais s'ils avaient persévéré dans leurs bonnes résolutions, l'un d'eux me répondit que depuis la visite des Prêtres, ils avaient rejeté les boissons enivrantes, le couteau meurtrier, leurs fusils et leurs flèches de guerre, et que vivant en paix avec leurs voisins, il n'y avait plus de meurtre. Ce bon résultat, j'en suis persuadé, ne pourra manquer de faire grande impression sur le cœur des infidèles, et les portera à aimer une religion dont l'influence est si douce et si bienfaisante.

Quant aux tribus qui nous environnent, elles ont pu être visitées plus souvent, et les heureux résultats ont été en proportion de nos travaux ; toutes désirent avoir une chapelle où le Prêtre puisse, convenablement, célébrer le saint sacrifice de la messe lorsqu'il ira les visiter ; trois de ces chapelles sont terminées, deux autres sont en construction. Nous avons la ferme espérance qu'elles prendront plus d'importance à mesure que nous pourrons multiplier nos visites, ou les prolonger plus longtemps. Je ne ferai que vous en donner un exemple ; je le prends dans la lettre que le R. P. Chirouse m'écrit, pour me rendre compte de sa visite à ses bons *Lamys*, tribu de *Puget-Sound* :

Mon Révérend Père,

Ayant promis aux bons *Lamy* d'aller leur faire une visite, je n'ai pu m'empêcher de partir avec eux lorsqu'ils sont venus remplir les conditions. Josué, sa femme, *la mère abbesse* et un autre jeune homme ont voulu nous accompagner. Il y a sept jours que nous instruisons les *Lamy,* et je n'ai qu'à remercier la miséricorde divine des heureuses dispositions qu'elle donne à ce petit peuple, qui semble être la tribu privilégiée et choisie de Dieu parmi toutes les tribus de *Puget-Sound.* En arrivant j'ai trouvé une église en planches de 40 pieds de longueur environ, sur 20 de largeur, avec autel à gradins, table de communion et bancs à la façon des blancs, et tout assez bien travaillé pour des sauvages. Le faîte de l'Eglise a 20 pieds, ce qui leur permet de faire une petite tribune, à laquelle ils sont actuellement occupés. J'ai trouvé aussi une petite chambre attenante à l'arrière pignon de l'église. Il y a dans cette chambre un bon petit lit de bois un poële à cuisine avec assortiment complet, et je puis dire, sans exagération, que je me trouve cent fois mieux logé que chez les *Snohomish.* Tous les jours ils m'apportent du chevreuil, des canards, des pommes de terre, beaucoup plus que je ne peux en consumer, malgré mon bon appétit. De sorte que n'ayant pas de sel pour saler, et n'ayant pas le temps de faire boucaner, j'ai l'avantage de régaler les amis ou les pauvres qui viennent me voir. Josué fait le catéchisme aux hommes, Judith (ou *la mère abbesse*) le fait aux femmes, et Jules aux enfants. Rien de si édifiant et de si aimable que l'émulation, l'ardeur et la piété avec lesquelles nos *Lamy* s'empressent d'apprendre et de graver dans leur cœur la loi d'un Dieu qu'ils n'ont jamais cessé d'aimer et de servir depuis qu'ils ont appris à le connaître. Il est certain qu'en trois semaines ils vont savoir plus de catéchisme que nos *Snohomish,* qui sont auprès de nous depuis presque trois ans. Leur attention, leur simplicité et leur attachement pour les prêtres, dont ils ont donné si souvent des preuves non équivoques devant même les Américains les plus impies, tout me porte à croire que Dieu leur a fait l'insigne présent de la foi, et je crois même aussi celui de l'espé-

rance et de la charité. Hommes, femmes et enfants, tous travaillent à l'église avec une joyeuse ardeur. Chacun me fait ses présents, et depuis les sept jours que je me trouve au milieu d'eux, un seul vieillard m'a demandé du tabac, une fois pour charger sa pipe, et encore s'il ne m'avait pas vu fumer il n'aurait probablement pas eu la pensée de me demander cette petite aumône. Le jour de l'an j'ai baptisé neuf enfants au berceau, presque tous enfants de nouveaux convertis, et qui ne connaissaient point le chemin de notre Mission du vivant de Shawissout *de triste mémoire*. J'ai administré une mourante qui a rendu le dernier soupir avec la résignation et les sentiments d'une vraie fille de Jésus-Christ. J'ai encore deux autres malades que je visite tous les jours, car j'espère les envoyer aussi bientôt au ciel, où ils désirent aller. Tous les jours je fais les explications détaillées avec applications et observations morales et dogmatiques des questions de catéchisme qu'ils ont apprises le jour précédent, ce qui me fournit les meilleurs sujets d'instructions, et fait que nos *Lamy*, pleins d'intelligence et de bon sens, comprennent assez bien ce qu'ils récitent. Plusieurs familles de *Simiama*, avec leur jeune chef, m'attendaient chez les *Lamy*, et je les ai renvoyés chez eux, où ils sont maintenant occupés à bâtir une chapelle et une cuisine pour le P. Durieu, qui ira les visiter lorsque je serai de retour, car ils m'ont promis de venir le chercher eux-mêmes, aux mêmes conditions que les *Lamy* sont venus me chercher, c'est-à-dire, *gratis pro Deo*.

Le jour de l'an j'ai fait la quête de l'Enfant-Jésus, et j'ai trouvé 18 piastres qui ont été employées pour des clous, des planches, du coton, etc., afin d'achever l'église, car c'était dans ce but que la quête était faite. Quatre des plus humbles enfants ont appris à servir la messe, et la tribu leur a acheté deux petites soutanes rouges et deux noires, avec une ceinture et un surplis pour chacun. Le premier qui deviendra libertin sera remplacé par un plus sage, après avoir été ignominieusement dégradé. Il y a chez les *Lamy* deux frères qui ont l'air idiots, et qui pourtant possèdent naturellement l'art de sculpter le bois. L'un a fait un

grand Christ pour l'autel, et l'autre une statue de Marie immaculée, qui valent mieux que bien des ouvrages manqués, sortis de la main des artistes de profession. Marie a donc son autel chez les *Lamy,* auprès de celui de son divin fils, et tout le monde aime bien cette tendre Mère, refuge des misérables pécheurs, et par conséquent des pauvres sauvages. L'église étant terminée, l'on a fait la procession autour, on l'a bénite, l'on a planté la croix sur le frontispice, pendant que le peuple chantait ; *Vive Jésus,* et que les fusillades portaient jusqu'au trône de Dieu la sainte joie et les vœux de nos bons chrétiens *Lamy.* Il n'y a encore point chez les sauvages du *Puget-Sound* d'église plus jolie, surtout à l'intérieur, que celle des *Lamy ;* les blancs aiment à venir la visiter par curiosité. Les enfants savent servir la messe et savent, surtout, bien leur catéchisme. Pour les occuper saintement les dimanches et fêtes, et pour les éloigner des désordres que causent l'ennui et l'oisiveté, je leur ai fait un petit office pour le matin et le soir, et j'ai établi une petite confrérie de pénitents ou *Sorpselokstomsh.* Tous ceux qui veulent être de la confrérie doivent être des chrétiens édifiants, ils doivent avoir une longue tunique blanche qui doit rester dans l'église, et qu'ils ne peuvent mettre que les dimanches et fêtes pendant leur court office qui se compose seulement de *Pater, Ave, Credo, Domine labia mea aperies, etc. Deus in adjutorium meum intende, etc., Gloria Patri, etc., Alleluia, Adoremus Dominum qui fecit nos* (absolument) et la psalmodie d'une partie du cantique de la religion, le *Benedicamus Domino, Deo gratias, Fidelium animae, etc., Amen* et *Sub tuum.* Aux vêpres, *idem,* excepté l'*Adoremus Dominum, etc.* Ils chantent le reste du cantique en chœur, le tout en leur langue. A la fin des vêpres un jeune homme chante, en leur langue, les litanies de la Bienheureuse Vierge Marie, et ils terminent par le *Sub tuum.* Ils disent le chapelet à 4 heures, et après le chapelet, ils font la prière du soir. A la veillée, ils se rassemblent chez le chef, et se fortifient mutuellement par des conseils et des résolutions pour l'avenir ; ainsi se passe le dimanche chez les *Lamy,* sans qu'ils puissent s'ennuyer ni se livrer aux choses défendues. Rien de plus touchant, mon Révérend Père, que la cérémonie de

la bénédiction de la nouvelle église et de la plantation de la croix sur son frontispice. Le discours sur le Sauveur et le bois sacré, les chants et les fusillades ont fait pleurer, malgré eux, quelques-uns des Américains qui étaient présents, et qui se tenaient avec grand respect. L'on ne connaît qu'un seul *Lamy* dans toute la tribu qui ne soit pas venu aux exercices. C'est un sauvage de la race maudite de Shawissout. Jusqu'à présent je n'ai pas eu un moment de relâche. La messe, les instructions, les confessions, etc., m'ont obligé de faire mes excuses aux Américains de ce que je n'ai encore pu leur faire une visite malgré leurs pressantes invitations. J'ai entendu 90 confessions jusqu'à présent, fait 13 baptêmes d'enfants, et je serai obligé, avant de partir, d'en faire quelques-uns d'adultes qui ont terminé leurs épreuves avec toutes les conditions exigées.

Les *Nouxaques* viennent d'arriver avec leur vieux chef, et ils se rendront aux exercices pendant les huit jours qui vont suivre ; ils paraissent tomber des nues en voyant les progrès de leurs voisins, les *Lamy* ; ils sont tous honteux d'avoir écouté les mille diaboliques inventions que les ministres protestants, qui sont chez les *Spocans* et les *Klikatalks*, leur ont débité dernièrement contre les prêtres. Par suite de ces fanatiques histoires, nos *Nouxaques* ne venaient plus à la Mission depuis cinq mois, et ils avaient fait le projet, d'accord avec les *Filks* sauvages ou gens de *Plémemlzen*, de ne plus venir chez nous, et de suivre, à l'avenir, la religion de ces *vrais bons prêtres*, qui ne défendent point la polygamie, ni les roulettes, ni les tamanouas. Mais le peu que je leur ai dit, et les risées que les *Lamy* ont faites de leur sotte conduite, leur ont ouvert les yeux, ils ont été passablement honteux de se reconnaître si imbéciles, et ont paru assez contrits de leur faute, et ont promis de revenir au droit chemin. J'ai administré, au lit de mort, la femme d'un Américain, et cette femme ayant les plus belles dispositions que l'on puisse souhaiter, j'ai accédé à la demande qu'elle m'a faite de reconnaître son mariage avec l'Américain qui, aussi, me demandait la même faveur. J'ai donc béni leur mariage en secret, j'ai violé la loi du territoire le soir,

et le matin l'épouse est morte en paix et en ordre avec son Dieu. A présent veuillez bien, mon Révérend Père, m'excuser si, comme à l'ordinaire, je ne fais que vous écrire en grande hâte et précipitation, je n'ai encore point dit d'office, et pourtant je ne puis aller me coucher sans le dire. Bénissez-moi donc, mon Révérend Père, afin que le bon Dieu me bénisse, et croyez-moi toujours votre très-respectueux et très-obéissant fils en N.-S. J.-C. et M. I.

C. CHIROUSE, O.M.I.

Bien que ma lettre se trouve déjà passablement longue, je ne puis la terminer, mon Révérendissime et bien-aimé Père, sans vous transcrire le récit de la mort édifiante d'un de nos jeunes néophytes, FÉLIX, d'heureuse mémoire. Paroles du pieux néophyte FÉLIX, sur son lit de mort, aux Révérends Pères RICARD, d'HERBOMEZ et JAYOL : "Mon Père Chilous... je meurs,... je pars, je " suis heureux puisque Dieu m'a pardonné et qu'il a lavé mes " yeux, mes mains et mes oreilles, etc., je ne regrette qu'une cho- " se, c'est de ne point voir, avant de quitter cette terre, mes Pè- " res *Lica, Dèpomez et Jayol.* Tu leur parleras pour moi lorsque " tu les verras ou que tu leur enverras quelque papier, et tu leur " diras que Félix est mort ami du chef d'en haut, et qu'il est allé " voir Jésus et Marie, ainsi que son bon ange. Tu leur diras que " je les remercie de tout ce qu'ils ont fait pour mon corps et pour " mon âme ; tu leur diras que je les ai toujours aimés et respec- " tés dans le monde, et que je ne cesserai point de penser à eux " et de les chérir dans l'éternité ; peut-être quelque péché, dont " je n'ai point souvenance, m'obligera de m'arrêter dans la terre " du payement (purgatoire). Ho ! dis leur de se souvenir de moi " à ce sujet, de regarder dans leur bon livre de Dieu et de soula- " ger mon âme par leurs prières... ! Tu leur diras que je me " suis fâché lorsque des amis insensés et esclaves de la superstі- " tion m'ont invité, avec instances, à user des Tamanouas pour " sauver ma vie. Je comprends que ma vie appartient à Dieu seul, " et que s'il la veut, personne n'est plus fort que lui pour lui

" empêcher de la prendre et que personne ne peut me l'enlever, " s'il veut encore me la laisser. Tu leur diras que mon corps, " mon cœur et mon âme ont été entre les mains de Dieu, et que " le démon ni les tamanouas ne m'ont pas touché ; tu leur diras " que jusqu'à mon dernier soupir j'ai toujours bien aimé et bien " prié mon sauveur Jésus, ma bonne mère Marie et mon bon an- " ge, ainsi que saint Félix, mon patron. Tu leur diras que j'ai " bien souffert, mais que j'ai toujours pensé aux meurtrissures de " J.-C., ce qui m'a toujours soulagé et rempli d'espérance.—Tu " leur diras que j'ai pleuré, mais que mes larmes n'ont été que " des larmes d'amour pour Jésus et Marie, ou de regret sur mes " péchés, et de douleur aussi de partir sans avoir vu mes Pères " *Lica, Dèpomez et Jayol*, etc., etc."

FÉLIX mourut le 2 octobre, fête des Saints-Anges-Gardiens, après avoir reçu les sacrements de pénitence et d'extrême-onction, avec les dispositions les plus édifiantes. Pendant que sa belle âme s'échappait de sa prison pour s'envoler vers la région de l'éternelle félicité, FÉLIX me serra fortement la main et les dernières paroles qui sortirent de sa bouche furent les noms sacrés de Jésus et de Marie. En lui faisant la recommandation de l'âme, je n'ai pu retenir mes larmes et, pour la première fois, j'ai pleuré un sauvage. Eh ! qui n'aurait pas été ému. Pauvre enfant, il était si bon, si édifiant, si angélique pour un sauvage, et il aimait tant sa croix, sa médaille, son Jésus et sa puissante mère, la bonne Marie. Que l'on ne dise plus que les sauvages n'ont pas leurs saints, car je ne doute nullement que notre cher FÉLIX ne jouisse actuellement d'un haut rang parmi les saints dans le ciel. Je ne puis m'empêcher de verser des larmes en vous écrivant, Mon Révérendissime et bien-aimé Père, ces dernières paroles d'un de nos chers néophytes, qui a toujours mérité toute la tendresse de nos affections !

Je pourrais vous citer un autre exemple d'une jeune femme qui vient de mourir au camp d'*Esquimalt*, dans des dispositions sem-

blables à celles dans lesquelles est mort notre bien heureux Félix. Ce serait créer de trop sensibles émotions dans votre cœur paternel. Ces quelques exemples suffisent pour vous prouver que Dieu a partout ses élus, et combien sa grâce est puissante sur les cœurs qui y correspondent de leur mieux ! Votre Grandeur verra, avec bonheur, que ce ne sont pas seulement les milliers d'enfants qui meurent après le baptême qui vont augmenter le nombre des saints dans le ciel, mais que des adultes y trouveront aussi leur éternelle demeure : nous pouvons donc dire qu'au milieu de nos peines, de nos souffrances et de nos privations, Dieu sait nous ménager de grandes consolations. Que son saint nom en soit à jamais béni ! Soit qu'il nous éprouve, soit qu'il nous console, c'est toujours pour notre plus grand bien, l'un ou l'autre, qu'importe à vos enfants ? pourvu que Dieu soit de moins en moins offensé, et que le bien que nous avons pu faire avec sa grâce soit durable, et tourne à son honneur et à sa plus grande gloire, c'est là tout ce que nous désirons ! c'est là ce que nous espérons obtenir par le secours des associés de la Propagation de la Foi, qui ne cessent de faire monter l'encens de leurs prières jusqu'au trône de l'Éternel, en même temps qu'ils envoient aux Missionnaires leurs représentants sur une terre étrangère, leurs aumônes qui, toutes modiques qu'elles soient, arrivent fort à propos pour nous secourir et nous mettre à même de perfectionner ce qui est commencé, pour voler, ensuite, à de nouveaux combats et à de nouvelles victoires.

L'année qui vient de s'écouler a été remarquable par un grand nombre de conversions parmi les Indiens. Les ouvriers nous manquent, car, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons suffire aux demandes réitérées qu'on nous fait de toute part ! Dans une autre lettre je vous donnerai le nombre des baptêmes, confessions, etc. Je ne puis le faire actuellement, n'ayant pas encore reçu le rapport de toutes les résidences de Mission ; je crois que le nombre des baptêmes d'enfants ou d'adultes s'élèvera à mille cinq cents environ.

Permettez, mon Révérendissime et bien-aimé Père, qu'avant de finir cette longue lettre, je vous dise un mot de nos espérances

sur l'avenir de ces pays. L'existence et la richesse des mines de la rivière *Fraser* et de ses affluents, est maintenant un fait assez bien prouvé pour lever tout doute sur l'avenir prospère des colonies anglaises du Nord de l'Océan Pacifique. Sa Grandeur Mgr Demers comprend qu'avec leurs mines de tout genre, ces colonies vont devenir importantes ; elle fait tous ses efforts pour obtenir des missionnaires. Le vénéré Évêque de Montréal lui en a promis, ainsi que des religieuses, qui font un grand bien à *Victoria*, où elles sont déjà au nombre de sept. On s'attend à ce que, chaque année, il y aura, pour ces contrées, une assez grande émigration des pays d'Europe et d'Amérique, qui amèneront un bon nombre de catholiques. Il y a déjà, confondus ensemble, des représentants de toutes les nationalités, de toutes les couleurs et de toutes les conditions : des Anglais, des Français, des Irlandais, mêlés aux Italiens, Espagnols, Mexicains et Américains ; joignez à ce nombre les indigènes qui sont encore assez nombreux, une multitude de Chinois qui viennent par cargaison du céleste empire, et vous aurez une assez juste idée de la population de ces colonies. Si vous voulez examiner leur condition, leur couleur et leurs mœurs, vous en trouverez de riches et de pauvres, de blancs, de noirs et de rouges, d'honnêtes et de vagabonds. On peut prévoir, que notre tâche rude et laborieuse, sera, d'un côté, de consoler, par la foi, les malheureux débris des tribus sauvages qui demeurent près des blancs, et qui disparaissent presque partout où pénètre la civilisation, de l'autre, de pourvoir aux besoins spirituels des nouveaux colons qui sont dispersés dans les différentes villes qui se forment, ou errent ça et là, à la recherche du précieux métal, qui leur donne la fièvre et les empêche trop souvent de penser aux biens impérissables et éternels, qu'ils pourraient s'assurer avec beaucoup moins de peine et de travaux. Pour subvenir à un si grand travail, il faudrait que le nombre des Missionnaires s'accrût considérablement : nous avons étendu nos opérations le plus qu'il nous a été possible, mais avec notre poignée de monde nous ne pouvons suffire. C'est vers vous que nous dirigeons nos regards, en vous suppliant de nous envoyer des ou-

vriers, tels que vous les jugerez convenables pour l'œuvre qui leur est réservée.

Nos ennemis ne s'endorment pas ; les protestants ont des ministres jusques dans les plus petites places. Quelques-uns d'entr'eux vont parmi les indigènes, et leur premier soin est de chercher à remplir de préjugés, contre les Prêtres, l'esprit borné des sauvages. Les moyens ne leur manquent pas. Ce qu'ils ne peuvent faire par la parole, ils cherchent à le faire par des présents, moyen tout matériel, par lequel les sauvages, toujours intéressés, se laissent facilement gagner. Je dois dire cependant, à la louange de nos néophytes, que ceux qui ont reçu les prêtres catholiques rejettent généralement les ministres avec leurs présents, et préfèrent la bonne religion à tout ce qu'on peut leur offrir. J'ai l'intention d'envoyer à votre Grandeur quelques lettres que l'Évêque anglican de la Colombie-Britannique a publiées ; elles vous prouveront jusqu'où vont ses préjugés invétérés, et ce qu'il se propose d'entreprendre pour combattre la vraie religion, qui a porté à ses ancêtres les bienfaits de la civilisation chrétienne. Ceux qui sont sans préjugés ne peuvent s'empêcher d'admirer le zèle et le dévouement des Missionnaires catholiques qui s'exposent sur des canots sauvages à la merci des vents et des tempêtes, et vont au milieu des tribus barbares, sans autres armes que leur croix et leur confiance en Dieu. Dernièrement un officier de la marine anglaise me demandant des détails sur nos Missions, ainsi que sur les moyens qui étaient à notre disposition ; après avoir reçu quelques explications, finit par me dire : à présent je vous comprends, vous ne travaillez pas pour de l'argent, et vous trouvez votre joie et votre contentement dans l'accomplissement de votre devoir. Nos ministres sont dans une autre position que la vôtre, rien ne leur manque ; ils vivent confortablement et ne s'inquiètent guère du reste.

J'aurais encore à vous entretenir sur les différentes résidences de ce Vicariat, ainsi que sur les membres qui les composent, mais le temps me presse. Le chef des *Lamy* m'attend pour me mener

chez les *Snohomish*. Je partirai lundi prochain, 18 du courant, pour faire la visite de cette résidence ; de retour, j'irai à la rivière *Fraser*, puis chez les *Sanitch*, et en dernier lieu au lac *Okonagan*, si Dieu me prête vie, comme je l'espère de son infinie miséricorde. J'ai été assez dangereusemnt malade le mois dernier ; le voyage que je vais entreprendre ne pourra que me faire du bien ; au reste, il me serait doux de mourir sur le champ de bataille !

Le 20 mars 1861.

Il y a quelques jours seulement que je suis de retour de la visite que j'ai faite à la Mission dite de Saint-François-Xavier chez les *Snohomish, Puget-Sound*. Depuis mon arrivée, j'ai été passablement occupé, soit à faire expédier à quelques Missions les secours dont elles avaient besoin, soit à répondre aux différentes lettres que nos Pères m'avaient envoyées, etc., etc. Je profite d'un moment de trêve pour satisfaire, autant qu'il me sera possible, aux ardents désirs que votre Grandeur m'a exprimés dans sa dernière lettre. La seule pensée de pouvoir, par là, faire plaisir au meilleur des Pères, qui a tant à cœur nos véritables intérêts, me dédommagera amplement.

Je quittai *Saint-Joseph d'Esquimalt* le 18 février, jour de la commémoration solennelle de l'Immaculée-Conception. Placé sous la sainte et puissante protection de notre bonne et tendre mère, je n'avais rien à craindre. Sa Grandeur Mgr DEMERS, notre Père novice, un Frère des écoles de l'ordre de Saint-Viateur, m'accompagnèrent jusqu'au rivage. Là m'attendaient quelques-uns de nos bons *Lamy*, qui se faisaient un vrai bonheur de pouvoir me mener au milieu des tribus, que j'avais visitées plusieurs fois lorsque j'étais dans la baie *Pud-*

get-Sound. Ils étaient au nombre de douze, parmi lesquels deux femmes et deux enfants ; joignez à ce nombre les provisions, nattes, etc., etc., et vous comprendrez qu'il n'était guère possible de trouver dans leurs canots une place confortable pour se blottir. Sa Grandeur me faisait observer que le canot, dans lequel je devais m'embarquer, était trop petit, qu'il y avait du danger à traverser, entre certaines îles, des passages larges et dangereux, même pour les grands canots. Je connaissais assez mes sauvages pour ne pas craindre d'imprudence de leur part. Nous partîmes par un temps calme, mes gens faisaient force de rames, car ils craignaient que le vent ne se levât tout-à-coup et devînt trop fort pour nous permettre de faire la grande traversée qui sépare l'île *Vancouver* de l'île *Belle-Vue* (ou *San-Juan*). Leurs craintes étaient bien fondées, car nous n'étions pas encore au milieu du parcours que le vent se leva. Il n'y avait pas à reculer ; les sauvages prirent leur parti, se mirent à redoubler d'efforts ; leur petite voile les aidait, le vent venait de côté ; bientôt les vagues devinrent furieuses et écumantes ; la mer, auparavant si calme, ne présentait plus que collines et vallées, où nos frêles embarcations montaient et descendaient selon le mouvement que leur donnait notre capitaine, dont j'ai pu admirer le sang-froid et la dextérité. La pauvre femme qui se trouvait dans notre canot était saisie de crainte, et, s'enveloppant de couvertures et de nattes pour se garantir des vagues qui nous envahissaient de temps en temps, elle se contentait d'encourager nos rameurs par ses paroles. J'étais calme et résigné, me confiant en celle qu'on appelle, à si juste titre, l'étoile de la mer. Je regardais, de temps en temps, la direction qu'avait prise l'autre canot ; je le voyais, tantôt au sommet des vagues, tantôt disparaissant si complètement à ma vue, que je n'apercevais plus ni canot ni voiles.

Enfin, après une bonne heure de lutte continuelle, nos sauvages s'approchèrent, peu à peu, de l'île *Belle-Vue*, le vent s'affaiblit, et nous pûmes arriver, sains et saufs, vers la tombée de la nuit, dans une petite baie à l'abri des vents. Je dis un bon *Deo gratias !* En débarquant, nos premiers soins furent d'allumer un grand feu, car il faisait froid, et nous étions mouillés. Pendant que nous étions tout occupés à nous sécher, les cuisinières faisaient rôtir leurs poissons, bouillir leurs pommes de terre, et préparaient leur modeste repas du soir, auquel nos rameurs se promettaient de bien faire honneur.

Nous nous trouvions assez près d'un camp de sauvages de *Victoria*, qui étaient à la pêche d'une sorte de petits poissons, semblables à la sardine. Comme ces sauvages sont les seuls qui, jusqu'ici, se sont laissé gagner par les présents des ministres anglicans et par l'espoir de recevoir beaucoup du gouvernement anglais: je profitai de l'occasion favorable pour visiter leur chef et lui dire des vérités qui auraient pu faire impression sur son cœur s'il avait été moins adonné au mal, à la boisson et à la dégradation. Il écoutait toutes mes raisons et semblait les approuver, mais l'expérience m'a appris à ne pas compter sur des *oui* hypocrites, et sa conversation m'a prouvé qu'on ne pourra jamais faire de lui un véritable chrétien, pas plus que de ses gens, qui sont en grande partie de la race des *Klalam*, avec lesquels ni les prêtres, ni les ministres, n'ont jamais rien pu faire. Je les quittai pour aller partager le souper de mes sauvages, qui fut assaisonné de l'hilarité indienne, car nos chrétiens aiment à rire innocemment. Je vais vous en citer un exemple : Un jour, un homme infidèle, entiché de ses vieilles superstitions, voyant quelques enfants catholiques rire et s'amuser à qui mieux mieux, s'avisa de leur demander pourquoi ils riaient si fort, ajoutant que depuis qu'ils étaient avec les prêtres, ils

devenaient imbéciles. Un petit enfant de dix ans, piqué de cette réflexion d'un homme déjà avancé en âge, lui dit : "Pourquoi n'aimez-vous pas à rire, vous autres ? — Ah ! c'est que vous craignez votre maître le Diable ! Nous, nous avons Dieu, nous sommes contents, nous avons le cœur joyeux, et voilà pourquoi nous rions toujours." Le vieux ne sut que répliquer, et les enfants reprirent leurs ris et leurs jeux. Je reviens à mon campement. Le repas terminé et les grâces dites, je fis une petite exhortation à mes compagnons de voyage. David, le chef des *Lamy*, eut soin d'interprêter toutes mes paroles à haute voix, de manière à ce que les infidèles qui se trouvaient non loin de notre campement devaient tout entendre. C'est ce qui m'avait fait choisir pour sujet de mon discours les fins dernières de l'homme. L'exhortation finie, on fuma le calumet ; chacun prépara sa couchette, composée de quelques nattes étendues par terre, et d'une couverture ou deux pour s'envelopper : bientôt la clochette avertit qu'il fallait faire la prière et se coucher. Nos membres accablés de lassitude, nous disaient qu'il était temps de prendre un peu de repos. Il ne devait se prolonger que jusqu'à l'aube du jour. Nous n'avions encore fait que quarante milles ; il en restait au moins cinquante à faire avant d'arriver au camp des *Lamy*. Nos gens le savaient. Aussi, à la première aurore, ils étaient sur pied. Le vent était favorable. En un instant, lits et batteries de cuisine furent transportés dans les canots. Nous fîmes notre prière du matin, et le déjeûner fut remis à plus tard ; il fallait profiter du beau temps. En partant, les deux canots s'approchèrent l'un de l'autre, pour pouvoir dire tous ensemble l'itinéraire ou prière des voyageurs, afin d'obtenir une heureuse navigation. Bientôt le vent remplit la voile, et notre canot fendait l'onde avec la rapidité d'un bateau à vapeur. La joie était peinte sur tous les visages ; les *Lamy* espéraient revoir bientôt

leurs parents, leurs amis, qui les attendaient depuis quelques jours, et qui devaient craindre que quelque malheur ne fût arrivé. Nous ne nous arrêtâmes que lorsque le vent eut cessé, ce qui arriva vers midi, du moins, cette heure avait déjà sonné depuis quelque temps dans mon estomac : je pense qu'il en était de même chez mes compagnons, car, cette fois, ils ne se firent point prier pour débarquer. Vous les auriez vu courir l'un à l'eau, l'autre au bois, pour faire cuire, au plus vite, leurs invariables petits poissons et leurs pommes de terre. J'ai cru devoir y ajouter un peu de farine, pour faire du pain cuit sous la cendre, avec un bol de thé pour faciliter la digestion. Nous fîmes ainsi un repas splendide, et tous mes gens se trouvèrent avec de nouvelles forces. Néanmoins, je craignais encore qu'ils ne pussent arriver. Le vent nous avait quittés ; il n'y avait plus que les bras de nos rameurs qui pouvaient nous faire avancer contre un courant contraire. L'envie d'arriver leur fit oublier leurs fatigues. Il était à peine nuit lorsque l'aboiement des chiens me fit comprendre que nous n'étions pas éloignés du camp. Bientôt après j'entendis des voix d'hommes. Ils nous avaient reconnus pour amis. Grande fut leur joie lorsque le chef leur eut dit que j'étais avec eux. Ils se rangèrent aussitôt en ligne pour venir, les uns après les autres, toucher la main du Missionnaire, qu'ils regardaient comme l'envoyé de Dieu. Une place me fut préparée dans une grande loge à côté d'un bon feu, car ils voyaient que je grelottais de froid. Il y avait eu quelques morts dans ce camp, une semaine avant mon arrivée. Je dus entendre les plaintes des uns, consoler les autres, les fortifier tous contre le mal, et les encourager à persévérer dans le bien. Tous m'écoutaient attentivement, mais nos voyageurs, dont l'estomac criait famine, désiraient avoir quelque chose à mettre sous la dent. Le plus vieux du

camp, pour qui son nom d'Adam n'est pas un des moindres titres de gloire, se chargea de les contenter en leur présentant un souper patriarchal, qui fit voir sa générosité et son bon cœur. Tous étaient heureux. On parla beaucoup, je prêchai, puis on fit la prière en commun, et chacun se retira dans sa loge. Ce n'était que le lendemain que nous devions arriver dans le camp de David, chef des *Lamy*. Le vieux Adam et tous ses gens promirent de venir nous rejoindre, afin d'assister aux instructions que je devais y donner pendant les quelques jours que je me proposais d'y passer, en attendant que le Père Durieu eut fini sa Mission chez les *Simiama*, afin de pouvoir retourner ensemble chez les *Snohomish*, résidence habituelle des R.P. Chirouse et Durieu.

Le mauvais temps nous surprit dès le matin ; heureusement que nous n'étions pas très-éloignés du camp où les bons *Lamy* ont bâti une chapelle et une maison pour les prêtres qui les visitent. Je fus étonné, à mon arrivée et pendant mon séjour au milieu de cette tribu, de voir les progrès que nos sauvages *Lamy* avaient faits, tant sous le rapport spirituel que temporel. Ils bâtissent eux-mêmes des maisons à l'Américaine, avec cheminées, fenêtres, etc. Ils ont des jardins où ils cultivent des pommes de terre et autres légumes. Ils achètent de la farine, font du pain, vont à la pêche, à la chasse aux canards, outardes, chevreuils, etc., et trouvent toujours du temps pour leurs exercices religieux qui, étant réglés, font de cette tribu comme une espèce de communauté religieuse. Les six jours que j'ai passés au milieu d'eux m'ont paru bien courts. Je les ai employés à les instruire, à visiter les malades. J'ai baptisé quelques enfants nouveaux-nés et une jeune personne à l'agonie, qui doit être maintenant dans le ciel. J'ai appris à mon retour que Dieu avait appelé à lui un des enfants de cette tribu nouvellement baptisé.

Ce qui m'a le plus étonné, c'est de voir que la tribu entière a tout-à-fait renoncé à la jonglerie ou tamanouas, qu'ils exerçaient autrefois sur leurs malades. Je puis dire que c'est le premier exemple de ce genre que je rencontre, et ceux qui connaissent combien les sauvages sont entichés de leurs jongleries, n'auront pas de peine à conclure avec moi qu'il faut que cette tribu ait vraiment pris à cœur la religion que les Missionnaires lui ont enseignée. Je pourrais vous citer bien des traits à l'appui de mon assertion, si je ne craignais d'être trop long. Donc, pour couper court, nous allons nous embarquer pour nous rendre chez les *Snohomish*.

Le R. P. Durieu ne fait que d'arriver avec ses *Simiama*. Ce bon Père n'était qu'à une journée de distance, et, malgré son ardent désir de venir me rejoindre au plutôt, le mauvais temps lui à fait perdre deux jours. Ce n'est rien ; nous saurons bien compenser ce retard. Après avoir dit la sainte messe, où assistaient tous les sauvages du camp, nous fîmes nos préparatifs de départ. Les *Lamy* s'offrirent pour nous conduire, en sorte que nous pûmes congédier les *Simiama*, qui allèrent se préparer des vivres, afin de pouvoir se rendre, pendant la semaine qui précède Pâques, à la résidence des *Snohomish*, où les différentes tribus des vrais priants se réunissent aux approches des grandes fêtes de l'année. Le mauvais temps avait cessé pour faire place à un vent favorable. Il était plus de midi lorsque nous quittâmes la tribu des *Lamy*, et le lendemain, vers 8 ou 9 heures du soir, nous surprenions tout le camp des *Snohomish*, ainsi que le bon P. Chirouse, qui ne nous attendait pas. Notre joie fut tempérée par la nouvelle qu'un de nos Frères convers, le bon Frère Verney, était au lit depuis quelques jours. Ce cher Frère fut si joyeux de me voir, qu'il ne put retenir ses larmes. Le lendemain il se leva, et, comme il se trouvait un peu mieux, je pus espérer de l'emmener avec

moi à *Esquimalt ;* car on pourrait lui prodiguer plus de soins parmi les blancs que parmi les sauvages.

Dans cette place presqu'inculte, où gisent encore, étendus ça et là, les arbres séculaires de la forêt, que nous avons entrepris de défricher, j'ai eu lieu d'admirer le dévouement et la patience de mes Frères non moins que le courage de leurs sauvages. C'est un travail qui, dans son ensemble, est capable de déconcerter les plus courageux. Comme c'est l'endroit que leur avait assigné l'agent du gouvernement, il n'y avait pas à reculer ; il fallut se résigner à faire l'ouvrage des Trappistes. Ce qui m'étonne, c'est que les sauvages catholiques, naturellement si paresseux, ont fini par prendre goût à ce genre de travail. Vous verriez avec admiration, quand vient l'heure du travail, les petis écoliers des Pères de la Mission, s'en aller, la hache sur l'épaule, défricher leur jardin commun, couper les arbres et les brûler ; et cela, sans se laisser rebuter par la longueur ou la difficulté du travail. J'espère que les fruits qu'ils récolteront cette année en pommes de terre, pois, etc., seront un encouragement à aimer ce genre de culture, qui les mènera, peu à peu, à la civilisation.

Notre plus grande espérance est dans ces jeunes gens que nos Pères pourront presque toujours avoir auprès d'eux, pour les former et implanter la foi dans leur cœur. Tandis qu'un bon nombre de familles catholiques se fixent près de la Mission, où elles bâtissent des maisons et cultivent des jardins, les infidèles qui sont auprès de l'agent du gouvernement, sur la même réserve, ne font rien ou presque rien. Ils passent la plus grande partie de leur temps à jouer, à danser, à faire des tamanouas, s'adonnent à toutes sortes de superstitions et de vices. Quel contraste frappant ils forment

avec les chrétiens fixés auprès des Missionnaires ! Ici règnent la régularité et l'ordre. La prière du matin a lieu en commun dans une chapelle qu'ils se sont construite eux-mêmes, avec l'aide de nos Pères et Frères. Une belle cloche, qu'ils ont achetée de leurs propres deniers, les éveille chaque jour, et vient les avertir qu'il est temps de faire monter l'encens de leurs prières jusqu'au trône de l'Éternel, qu'ils ont appris à connaître, à aimer et à servir. Après la prière commune, on offre le Saint Sacrifice de la messe, auquel ils assistent avec une grande dévotion. Plusieurs d'entr'eux peuvent répondre aux différentes prières de la messe, et se font un véritable bonheur de la servir. Ils s'acquittent de ces fonctions saintes avec une facilité étonnante. Les paroles et même l'air des cantiques, qu'ils chantent pendant les moments solennels de la sainte messe, sont de toute beauté : ces chants font une impression difficile à redire.

La messe achevée, les sauvages se retirent chez eux pour préparer et prendre leur modeste déjeuner et se rendre ensuite où leurs occupations les appellent. Au signal donné, la petite jeunesse court à l'école pour apprendre et réciter ses leçons. Quelques-uns de ces enfants font de rapides progrès. De si heureux commencements nous font espérer que bientôt plusieurs sauront lire et écrire couramment. A midi la cloche les avertit de suspendre leurs travaux et de saluer, avec l'ange, notre bonne et tendre Mère, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés ; ce qu'ils ne manquent jamais de faire, lors même qu'ils sont en voyage et éloignés de la Mission. Tout me fait espérer que nos Pères réussiront dans ce poste, et que malgré les grands obstacles qu'ils rencontrent, ils finiront par former une réunion assez considérable de bons chrétiens qui seront la consolation des Missionnaires, et une gloire pour la Sainte Religion qui les aura formés.

Si, comme nous l'espérons, le gouvernement américain accorde un revenu suffisant pour des sœurs religieuses qui prendraient en main la direction des personnes de leur sexe, le bien ne fera que s'accroître, et l'avenir de cette Mission sera assuré.

Je ne puis terminer le rapport de cette visite, sans vous donner une petite idée de l'état de pauvreté extrême dans lequel se trouvent vos enfants dans cette Mission. Dans les rapports qu'ils ont envoyés à votre Grandeur, ils ont dû vous dire qu'ils avaient quitté leur première maison, bâtie au fond d'une petite baie. J'ai eu occasion d'aller visiter les débris de cette maison, et je me suis convaincu que ce n'était pas sans raison qu'on lui avait donné le nom de *Tanière*. Celle qu'ils habitent dans leur nouvel emplacement, bien que plus confortable, n'est après tout qu'un espèce de réduit. Elle est bâtie en bois non équarris, placés les uns sur les autres, et laissant presque partout une libre entrée au vent. Sa dimension est de 18 pieds sur 12. Vous y trouvez, en entrant, une chambre de 12 pieds sur 9. C'est leur salle de réception pour les blancs et les sauvages ; elle leur sert également de salle des exercices. Ajoutez-y une cheminée qui prend 5 à 6 pieds, une table, quelques bancs ou chaises en bois, et vous verrez qu'il ne doit pas y rester beaucoup de place pour se retourner. L'autre appartement de même dimension sert de cuisine et de réfectoire. La table est petite ; on n'y trouve place que pour trois personnes ; lorsque les convives dépassent ce nombre, l'on est obligé de manger les uns sur les autres. Le dortoir se trouve au-dessus des susdites chambres.

Je regrette de voir que les agents du gouvernement ne se pressent pas de construire les maisons qu'ils doivent faire : une pour l'école, et une autre pour le magister. L'agent de la grande réserve, où sont nos Pè-

res, vient d'être changé, et malheureusement son remplaçant n'était pas encore arrivé, lors de ma visite, en sorte que je n'ai pu avancer cette affaire. J'ai dû me contenter de laisser, par écrit, mes instructions au R.P. CHIROUSE. J'espère qu'à l'arrivée du nouvel agent, nos Pères pourront se procurer une maison plus convenable.

Saint-Joseph, Esquimalt, 24 Avril 1861.

Je viens m'acquitter auprès de votre Grandeur d'un devoir qu'il m'est doux de remplir, en vous donnant quelques détails sur ce qui s'est passé de plus important depuis ma lettre du 20 mars. Le R.P. FOUQUET, d'après l'ordre que je lui en avais donné, est arrivé ici au commencement de la semaine de Pâques, pour nous consulter ensemble sur ce qu'il y a de plus expédient à entreprendre dans l'intérêt de nos Missions. D'après nos calculs, les dépenses de ce vicariat pour bâtisses, achats de terrain, visites, etc., ne seront pas moindres, cette année, que les années précédentes. Il faudra absolument bâtir une maison, puis une église à la Mission du lac *Okonagan* : l'abri provisoire que le Frère SUREL y a construit, ne peut plus servir. Le bon vieux Frère JANIN ira ce printemps prendre la direction des travaux pour exécuter le plan que nous avons tracé : le travail se fera en grande partie par les Frères, nous pourrons nous en tirer à meilleur compte. C'est ce même Frère, aidé par le Frère BLANCHET, qui a bâti la station du Fort *Hope*, et la chapelle pour les sauvages d'*Esquimalt*. Il est encore actuellement occupé à bâtir une chapelle pour les sauvages, à *New-Westminster*, en attendant qu'il puisse traverser la montagne, pour se rendre au lac *Okonagan*, vers le commencement de juin. Ce

Frère, malgré son âge avancé, est encore celui qui nous rend les plus grands services.

Je viens de faire une visite aux divers camps de la tribu des *Sanisch ;* c'est là que se trouvait le P. JAYOL. Ce Père était fatigué ; j'ai dû l'aider à accomplir son laborieux ministère. Dans tous les camps il s'est produit un nouvel élan vers le bien ; tous ont protesté qu'ils feraient de nouveaux efforts pour devenir meilleurs. Je les ai laissés dans ces bonnes dispositions, et comme la plupart devaient s'absenter de leur camp, pour aller faire des provisions, pendant un mois ou six semaines, j'ai profité de cette circonstance pour retirer le Père JAYOL, en leur disant que je voulais envoyer ce Père, en compagnie du Père DURIEU, visiter une partie des sauvages de l'Ouest de l'île *Vancouver*. Ils m'ont promis de faire, dans chaque camp, une chapelle et une maison pour le Missionnaire qui ira les visiter. Comme ils ne sont pas éloignés d'*Esquimalt,* les Pères de cette maison iront exercer le saint ministère parmi eux sans être obligés d'y résider ; ils pourront passer 7 à 8 jours dans chaque camp, puis revenir.

Nos Missions sauvages d'*Esquimalt,* des *Sanisch* et de la rivière *Fraser,* continuent à nous donner des sujets de consolation. J'ai placé dernièrement une sauvagesse du camp d'*Esquimalt* chez les sœurs religieuses. Jamais je n'ai vu une enfant si contente, sa joie était à son comble ; elle est âgée de 14 à 15 ans ; avant d'entrer au couvent, elle a voulu faire une confession générale pour s'y préparer. Les bonnes Sœurs l'ont reçue avec bonheur ; elles me disent que la petite *Amanda* ne cesse de les édifier par sa piété, son amour pour la prière et le travail. Tout nous porte à croire que cette jeune fille persévèrera dans ses bonnes dispositions, et deviendra un modèle de vertus.

Les blancs ne peuvent s'empêcher de rendre un témoignage public du bien que nos Missions opèrent par-

mi les sauvages. Voici la traduction d'une lettre qui a paru dernièrement dans un journal de *Victoria*. :

Monsieur l'Éditeur, après que tant de choses ont été dites par un ecclésiastique haut placé (l'évêque anglican) dans le but de tromper le peuple éclairé de la Grande Bretagne, sur l'influence que la religion catholique exerçait parmi notre population indigène, je me vois forcé, comme malgré moi, de dire les faits tels qu'ils sont.

Je réside dans un district peu éloigné, au milieu d'environ deux mille Indiens qui, il y a 18 mois, étaient adonnés à la boisson, source de meurtre dont la relation ferait horreur. Aujourd'hui on peut les regarder comme un peuple réformé. La boisson est interdite parmi eux, et les chefs punissent tous ceux qui s'enivrent. La conséquence en est que les autres crimes sont très-rares. A qui, je le demande, est dû ce changement ? Au zèle et aux efforts persévérants d'un pauvre prêtre catholique qui ne reçoit aucun salaire, et que les Indiens nourrissent autant que leurs moyens le leur permettent. Pendant 18 mois, ce seul prêtre a baptisé 250 enfants et 30 adultes, qui savent répéter leur catéchisme dans leur propre langue. Au moyen de leur argent et de leur travail, ils se sont construit une belle église, capable de contenir mille personnes, et chaque dimanche elle est remplie outre mesure. J'en ai vu par centaines se tenir exposés à la pluie pour saisir le son des paroles qui sortaient de la bouche du prêtre. Ils sont maintenant occupés à recueillir de l'argent pour compléter leur église, et la rendre semblable aux églises des blancs. Un jour, j'ai vu plus de 900 Indiens bien peignés, bien habillés, assister à la messe dans une de leurs maisons en bois.

Bien que j'ai été élevé dans l'église d'Angleterre, qui est celle de l'état, ne puis-je pas demander à Mgr l'Évêque (anglican), ou dans toute l'Angleterre illuminée, avec ses grandes cathédrales, avec ses grands seigneurs à gros ventres, et son clergé aux joues rubicondes, où dans la *Bristish Columbia*, dans l'île *Vancouver*, jouissant d'un énorme revenu comme il l'a ; où, enfin, dans le mon-

de civilisé il pourrait trouver 900 âmes entre 2 000, si attentives à leurs devoirs religieux comme le sont ces Indiens que nous appelons païens ? Sous ce rapport, Monsieur l'Éditeur, je désirerai qu'il y eut beaucoup plus de cette sorte de païens. Je pense sérieusement, lorsque j'en aurai les moyens, à envoyer un bon nombre d'entr'eux, comme Missionnaires, pour convertir les 200 000 voleurs qui se trouvent dans la religieuse Angleterre. J'ai des amis dans le pays des *Sanisch* disposés à me fournir des faits également frappants et consolants, comme preuve de la grande réforme que les catholiques ont opérée parmi les Indiens de cette région.

Les sauvages du bas de la rivière *Fraser,* dit le même journal, dans un de ses derniers numéros, ont changé de vie, grâce aux efforts de deux fervents Missionnaires catholiques. Ils ont renoncé aux boissons enivrantes, ils refusent de travailler le dimanche, et veulent prendre à cœur la civilisation. — Plus tard le même journal certifie que nos sauvages font sans cesse de nouveaux progrès.

Pendant qu'on nous rend ces témoignages, les ministres des différentes sectes continuent à s'attaquer mutuellement par des lettres publiées dans les journaux; nous les laissons faire et exerçons notre saint ministère sans bruit. Mais, comme je l'ai déjà dit dans mon dernier rapport, nous ne pouvons, étant en si petit nombre, suffire à tous les besoins . . .

Les Pères Durieu et Jayol partiront lundi ou mardi prochain pour aller visiter une partie des sauvages qui sont à l'Ouest de l'île *Vancouver,* et lorsque le Frère Blanchet sera de retour de *New-Westminster,* nous bâtirons, à *Esquimalt,* une chapelle provisoire pour les matelots Irlandais catholiques, qui sont assez nombreux dans notre port . . .

Saint-Joseph, Esquimalt, le 30 Mai 1861.

J'allais presque manquer à ma promesse en différant d'écrire à Votre Grandeur jusqu'au retour de ma visite sur la rivière *Fraser*, où je dois aller dans les commencements de juin. La raison en était que je n'avais rien de bien important à vous communiquer. Mais en réfléchissant que le peu de chose que je pourrai vous dire ne manquerait pas de faire plaisir à votre cœur paternel, je n'ai pas pu m'empêcher de prendre la plume pour vous écrire quelques lignes avant mon départ.

Quelques jours après mon retour de la visite que j'ai faite aux Sanisch, les Pères DURIEU et JAYOL partirent pour visiter quelques camps sauvages qui sont au Sud-Ouest de l'île *Vancouver*. Nos sauvages cherchaient à nous détourner de ce projet en nous disant que ces tribus étaient adonnées à la boisson, qu'elles ne recevaient pas bien les Prêtres, etc., etc. Je leur répondis que si nous voulions attendre qu'elles fussent bonnes pour aller les visiter, nous n'irions jamais. Ils comprirent la justesse de ma réponse, et plusieurs jeunes gens s'offrirent pour accompagner nos Pères. Ils partirent au commencement de mai ; ils ne purent visiter que trois camps, parce que le P. DURIEU devait se rendre au Fort *Hope*, vers la fin du même mois, pour attendre les chevaux de la Mission du lac *Okonagan*, qui devaient venir le chercher vers cette époque. Cette courte visite eut des résultats plus heureux qu'on ne l'espérait ; les sauvages, à l'exception d'un petit nombre, reçurent assez bien nos Pères. La plupart des ivrognes promirent de renoncer à la boisson et de prendre la prière. Il en est bien temps, car, en quelques années, l'usage des liqueurs à fait parmi eux de terribles ravages. Presque tous les chefs ont été victimes de ce funeste présent de la civilisation ; un grand nombre de jeunes

gens ont disparu par suite du même abus. Nos Pères n'ont rencontré que bien peu d'enfants ; ils ont pu en régénérer dix-sept dans les eaux du baptême ; il n'y a eu qu'un seul sauvage qui ait refusé de laisser baptiser son enfant. Dans chaque camp ont eu lieu les instructions sur les principales vérités de la religion ; les Pères leur ont appris quelques prières et cantiques, et ne les ont quittés qu'après les avoir mis dans de bonnes dispositions, puisqu'ils ont promis de venir eux-mêmes chercher le Prêtre, afin de mieux s'instruire et de se fortifier dans la pratique de notre Sainte-Religion.

Je crois que j'aurai des choses bien consolantes à vous annoncer lors de mon retour de ma visite sur la rivière *Fraser*, où les Pères FOUQUET et GRANDIDIER rivalisent de zèle. Je puis déjà vous en donner une idée en vous transcrivant quelques passages d'une lettre que le P. GRANDIDIER m'a envoyée dernièrement :

Fort *Hope*, 22 mai 1861. — Mon Révérend et bien cher Père, je viens de faire un petit voyage de quatre jours qui m'a procuré un grand plaisir, et dont les circonstances pourront peut-être vous intéresser. Le vendredi, 17 mai, comme je finissais mon instruction aux sauvages, après ma messe, j'ai appris qu'une famille allait descendre la rivière pour assister à la mort d'une parente, qu'une perte de sang conduisait au tombeau ; je me décidais à aller baptiser cette pauvre femme, et je le leur annonçai. Au lieu d'une famille, il y en eut trois qui se décidèrent à m'accompagner, au lieu d'un vieux canot pour me conduire, j'eus le canot du chef. Tous mes sauvages revinrent, l'un après l'autre, me toucher la main, quoiqu'ils l'eussent déjà fait un moment auparavant. Avant de partir j'allai faire une visite au docteur anglais, qui est très-obligeant ; il vient, à ma requête, voir les sauvages auxquels je m'intéresse, leur donne des remèdes, et ne se fait pas payer s'ils n'en ont pas les moyens. J'achetai une médecine que mes compagnons payèrent, et nous partîmes. En route, nous rencontrâmes les *Tsi-Ham*, qui

venaient passer le dimanche à la Mission et apprendre les prières ; ils s'en retournèrent avec nous, et sur le soir nous abordâmes aux rivages fortunés des *Pélaltos*, où règnent les moustiques. Le chef et ses gens, grands et petits, nous reçurent avec le cérémonial usité, et j'allai m'établir chez le chef, à qui j'adressai de sérieux reproches parce qu'il avait fait une histoire sur mon compte aux *Tsi-Ham*. Il baissa la tête et ne dit pas un mot. Je visitai ensuite mes malades, car, au lieu d'un, j'en trouvai trois, dont deux étaient poitrinaires. Parmi eux se trouvait une femme dont la vie n'avait pas été régulière : elle vomissait le sang. La divine Providence la conduisit chez les *Pélaltos* pour y trouver une bonne mort. Ce soir-là je réunis les sauvages, et après quelques compliments, je leur dis leurs vérités, et puis nous fîmes la prière. Avant d'aller reposer, j'administrai moi-même le remède que j'avais apporté à la bonne femme, première cause de mon voyage, et au bout de deux jours le sang cessa presque complètement, de sorte que je ne crus pas nécessaire de la baptiser. Le lendemain je dis la sainte messe, fis la prière et une petite allocution. Après midi il y eut une petite réunion dans laquelle j'enseignai une partie du *Confiteor*. Je fis ensuite une nouvelle visite à mes malades. Le soir il y eut encore prière et instruction. Ce soir-là je n'étais pas arrivé à temps pour manger, et peut-être que le chef n'avait pas encore digéré la pillule qu'il avait attrapée le jour de mon arrivée. C'est pourquoi il ne fit pas longue recherche de ma petite personne pour manger son saumon fumé. Je voulus cependant trouver de quoi souper tout en donnant une nouvelle leçon au chef. C'est pourquoi j'allai demander quelques aliments à mes gens du Fort *Hope*, qui me donnèrent du pain et du thé. La leçon eut son effet. Le lendemain le chef eut peur que je lui fisse le même affront ; il vint donc m'inviter à manger chez lui, et il me fit servir un vrai régal : au lieu du saumon fumé, il mit devant moi du stachyes (grand poisson d'un mètre et demi de long), de la mélasse, etc. Les *Tsi-Ham* étaient venus pour passer le dimanche avec nous, ils avaient tué un canard que la femme du chef pluma, éventra, nettoya, découpa avec le couteau du Père Adam, c'est-à-dire ses doigts, et que je fis disparaître en compagnie d'une demi-douzaine de pom-

mes de terre, d'une demi-galette de pain, en me servant de mes dents et de mes ongles ; vous voyez que je deviens un parfait sauvage, aujourd'hui dans l'abondance, demain manquant du nécessaire.

Le dimanche matin, jour de la Pentecôte, j'avais autour de moi tous les *Pélaltos, les Tsi-Ham* et un bon nombre de *Skaholets*. J'avais fini ma messe et j'allais baptiser quatre enfants, quand un billet d'un Irlandais qui reste à *Harrison-River,* m'annonça qu'un enfant se mourait. Je laisse tout sur l'autel et dis à un sauvage : Prends un canot, et vite à *Harrison-River*. Quand je descendis au canot quatre sauvages y étaient installés, et cinq ou six autres arrivaient avec des rames pour m'accompagner ; nous n'étions qu'à une distance de 4 ou 5 milles d'*Harrison-River,* mais il fallait remonter le courant, qui est très-fort, enfin, nous arrivâmes au camp. Nous vîmes une prodigieuse affluence de poissons longs comme la main, si nombreux, que chaque coup de revers de rame en faisait sauter plusieurs en l'air. J'étais bien décidé à ne pas rentrer au camp sans en apporter quelques-uns, un sauvage me promit de venir en pêcher le lendemain. Bref, il était une heure après-midi quand nous arrivâmes encore à jeun. Vers deux heures j'allai voir la femme dont je vous ai parlé, je la trouvai plus mal ; je fis venir mon interprète, et je l'instruisis sur les vérités qu'il est nécessaire de savoir, et pour ne pas la fatiguer, je remis le baptême à plus tard ; une heure après on vint me chercher en toute hâte, j'eus le temps de la baptiser, et pendant que je faisais la recommandation de l'âme, elle mourut. Le bon Dieu a été miséricordieux envers cette pauvre femme. Car si je n'étais pas venu pour la parente de cette famille qui m'a accompagné ici, ou si elle était morte deux heures auparavant, pendant que j'étais chez les *Skaholets,* elle n'aurait jamais vu Dieu ! . . . mystère d'amour !

Le lundi matin je fis les prières pour cette femme, et nous partîmes. Avant le départ, une sauvagesse ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance de ce que j'avais guéri son mari, et elle me demanda si je voulais accepter un petit panier de pommes de terre. Pour ne pas la contrister, je reçus son présent. C'était vraiment une cure merveilleuse que j'avais opérée. Le pauvre

homme avait des coliques affreuses, et moi je n'avais pas de médecine. Je me rappelais que le Frère JANIN m'avait dit que les feuilles de rose ou d'églantier sont une bonne purgation pour les enfants ; alors, dans ma sagesse médicale, je me dis que puisque, d'une part, le pauvre homme avait des coliques et qu'il ne fonctionnait pas, et que, d'autre part, si les feuilles d'églantier étaient un purgatif pour les enfants, à plus forte raison les racines devaient en fournir un excellent, parce que la sève est plus abondante et plus généreuse, je pouvais, en m'en servant, faire du bien sans faire du mal ; je préparais donc une tisane, dans laquelle je mis une bonne poignée des dites racines ; le lendemain le bon homme trottait gai comme un pinson. — Nous partîmes donc ; nos embarcations étaient au nombre de cinq. Je m'étais muni d'un petit filet pour pêcher. Arrivés à *Harrison-River*, mes sauvages et moi nous nous mîmes à l'œuvre, et à chaque coup de filet nous retirions 10, 20, 30 poissons ; c'était splendide. En moins d'une heure nous avions rempli trois sacs à farine. Je viens de les saler aujourd'hui avec le sel que j'ai retiré des barils de saumon ; il paraît qu'ils sont excellents, et ils feront une bonne diversion au saumon salé ; comme le patriarche Jacob, je vous donnerai à manger de ma pêche quand vous viendrez me bénir ... Pendant que nous faisions notre pêche miraculeuse, nos *Tsi-Ham* m'attendaient de l'autre côté de la rivière, où il y avait une maison d'Indiens. Là, après leur avoir touché la main, je me préparais à aller dire la prière des morts sur le corps de l'enfant pour laquelle on m'avait appelé la veille, et qui venait de mourir le matin même, mais le chef des *Pélaltos* me dit gravement : *Saumon, saumon*, et le chef de la maison m'apporta un beau saumon dont il me fit présent. Après cela, j'allai faire l'office. Quand j'eus terminé, un vieux sauvage m'apporta encore un saumon, je ne savais plus qu'en faire, par précaution je l'acceptai encore. Le soir nous arrivâmes chez les *Tsi-Ham*, où nous couchâmes. Je leur enseignai les prières, je baptisai deux enfants et distribuai des billets de tempérance. Le vieux chef, qui est un bon Indien, me demanda si je ne mangerais pas un saumon frais qu'on venait de prendre le jour même : tout ce que vous me donnerez, je le mangerai, fut

ma réponse. Le matin, un vieux sauvage, moitié *Thompson,* moitié *Tsi-Ham,* que j'avais surpris faisant des jongleries auprès d'un de mes malades, chez les *Pélaltos,* et à qui j'avais fait de sérieux reproches, vint faire sa confession et rejeter ces tamanouas ; comme punition, il donna une couverture pour les pauvres.

Le mardi matin nous nous embarquâmes pour le Fort *Hope ;* je vous assure que ce fut une rude journée ; le soleil était brûlant, le courant tellement fort, qu'à peine pouvions-nous avancer en ramant de toutes nos forces ; à un endroit on tira le canot à la corde, et deux fois la corde se brisa et nous fûmes emportés par le courant. Je n'avais pas peur, car nous avions un bon Indien pour pilote. Quand nous arrivâmes ici, du plus loin que nos sauvages nous reconnurent, ils nous crièrent : *Klahaouiam !* bon jour ! et ils se formèrent tous en ligne pour me toucher la main. Après cela, ils apportèrent tous mes effets à la maison. La journée avait été rude, je voulus réjouir mes compagnons et leur montrer que j'étais bon pour eux, je donnai aux trois familles qui m'avaient accompagné le petit saumon dont le vieux d'*Harrison-River* m'avait fait présent. Je fus très content de cette réception, car c'est la première fois qu'ils me reçoivent de la sorte. Il y avait là bon nombre de blancs, mais les sauvages ne s'en occupaient pas.

Le gouverneur Douglas m'a fait l'honneur de me visiter il y a quelques jours. Il m'a dit que jamais les Indiens n'avaient été aussi sobres qu'ils le sont maintenant, qu'il était très-content de ce changement, etc. Je viens de voir nos sauvages, ils m'on rapporté les paroles que le gouverneur Douglas leur a dites, elles sont réellement encourageantes, et ne feront qu'accroître de beaucoup notre influence sur les Indiens. Il leur a dit : "Autrefois je suis venu et je vous ai dit : rejetez le rhum, et vous avez rejeté ma " parole ; un Prêtre est venu, et j'en suis très-content, et vous " avez pris sa parole et rejeté le rhum, c'est très-bien. Continuez " d'aller le voir et de prendre sa parole, il vous fera apprendre " à bien connaître Dieu, sa parole est très-bonne, elle vous fera " devenir bons ; allez toujours le voir," et autres choses sembla-

bles. C'est un bon coup de main que la divine Providence nous donne au moment où les méchants se déchaînent contre nous.

Je viens d'apprendre que les sauvages du Fort *Yale* vont très-bien et s'attachent rigoureusement à la prière, qu'ils exercent une active surveillance sur leurs gens, et que les liqueurs et les débauchés sont bannis du milieu d'eux. *Deo Gratias!* Les sauvages d'ici viennent régulièrement en majorité à la prière, matin et soir ; bon nombre d'entr'eux la savent sans faute. Je crois que le Fort *Hope* est un bon centre de Mission, parce que tous les sauvages d'en-bas y viennent faire leurs provisions, et qu'ils y résident tous pendant la saison des moustiques...

Charles GRANDIDIER, O.M.I.

Vous voyez que le bon Père GRANDIDIER ne s'en tire pas mal ; j'ai toujours cru qu'il ferait un excellent Missionnaire, et j'en ai maintenant des preuves : il aime les sauvages et se dévoue entièrement à leur conversion. Je n'en aurais pas moins à dire sur les heureux résultats obtenus par le ministère de l'infatigable Père FOUQUET. Au retour de ma visite, je m'empresserai de donner à votre Grandeur de nouveaux détails sur leur Mission...

L.-J. D'HERBOMEZ, O.M.I.

TABLEAU

DES MISSIONS DU VICARIAT DE L'ORÉGON.

Ce Vicariat de notre Congrégation comprend quatre District de Mission :

I.

District d'Esquimalt.

La population de ce District est d'environ 2 000 sauvages, dont cinq ou six cents ont été baptisés par les premiers Missionnaires. Nous comptons environ deux cents blancs, dont une cinquantaine professent la religion catholique.

La maison d'*Esquimalt* est actuellement la maison-mère du Vicariat. Les raisons pour lesquelles elle a été choisie comme résidence habituelle du R.P. Vicaire, sont : 1° Parce qu'elle est au centre des Missions établies ou à établir; 2° Elle offre toutes sortes de facilités pour correspondre, soit avec nos Pères d'Europe, soit avec ceux qui sont dans nos Missions, soit avec les Évêques et les hauts dignitaires du pays.

La Baie d'*Esquimalt* est le port de la marine anglaise, qui se trouve dans l'Océan Pacifique, et comme cette Baie est du ressort de notre Mission, la population blanche ne pourra qu'augmenter ; nous aurons à soigner un grand nombre de soldats ou matelots irlandais, ce qui donnera un rude travail à nos Pères.

Nous avons le projet d'établir, tout près d'*Esquimalt*, une Réduction modèle pour les meilleurs de nos sauvages, afin de les initier à toutes les vertus du christianisme, et à tous les avantages d'une civilisation chrétienne.

II.

District de New-Westminster.

C'est dans ce District que se trouve le Fort *Hope*, le Fort *Yale*, etc. La population est de trois à quatre mille sauvages et de deux à trois cents blancs, sur lesquels environ cent professent la religion catholique.

Notre intention est aussi d'établir une Réduction modèle. Nous pensons à construire des écoles, un hôpital, etc.

III.

District de la Baie Puget-Sound.

La population de ce District est de trois à quatre mille sauvages, dont deux mille, environ, sont baptisés. C'est là que se trouve la Mission si consolante des *Snohomish*, des *Lamy*, etc.

IV.

District du lac Okonagan.

La population de ce District est de deux mille sauvages environ, dont trois à quatre cents ont été baptisés. Il y a de cinq cents à six cents blancs ; deux à trois cents font profession de la foi catholique.

Dans chaque centre de District il y a une résidence avec maison et chapelle aussi convenables que nos ressources nous permettent de les faire. C'est là que nos Pères viennent se reposer de leurs courses apostoliques et se retremper dans l'esprit de notre sainte vocation, pour pouvoir voler ensuite, avec plus d'assurance, à de nouveaux combats et à de nouvelles victoires. C'est là

que s'établiront les écoles, les ateliers où nos sauvages apprendront différents métiers ; là aussi se formeront nos catéchistes, nos instituteurs sauvages, qui porteront dans leurs différentes tribus l'instruction religieuse en même temps que les avantages de la civilisation.

Dès que les ressources et le nombre des sujets nous le permettront, nous créerons immédiatement de nouveaux Districts ; la moisson est toute mûre et ne demande que des ouvriers.

L.-J. D'Herbomez, o.m.i.

Vicaire de l'Orégon.

MISSIONS DE CEYLAN.

RAPPORT

ADRESSÉ PAR MGR SÉMÉRIA, VICAIRE APOSTOLIQUE DE JAFFNA,
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL,
À LA SUITE DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1861.

Les cinq années qui se sont écoulées depuis le dernier Chapitre-Général ont été assez fécondes en évènements importants pour notre Vicariat des Missions de *Ceylan*. La divine Providence, qui a guidé nos pas dès les premiers jours de notre arrivée dans cette île, et qui a applani, dans les années écoulées, quelques graves difficultés qui tendaient à nous éloigner du Vicariat de *Jaffna*, et peut-être de *Ceylan*, a daigné continuer de tout disposer en notre faveur avec force et suavité, de consolider toujours davantage notre établissement, d'accroître notre nombre, et de nous fournir des moyens plus puissants pour faire le bien. Ce fut, précisément, peu de mois après le Chapitre-Général de la Congrégation que, par suite de la mort de MGR BETTACHINI, premier vicaire-apostolique de *Jaffna*, je dûs, au nom de notre Congrégation, prendre l'administration de ce Vicariat.

Les besoins en étaient immenses, et quoique dans les années précédentes on y eut beaucoup fait, il restait encore à faire bien davantage. Nos chrétiens, au nom-

bre d'environ 55 000, sont malheureusement dispersés ça et là sur la vaste étendue du Vicariat, formant à peu près 240 chrétientés différentes, et d'un accès plus ou moins difficile, à cause du mauvais état des routes de communications. Et cependant, avant ma consécration épiscopale, il n'y avait pour les administrer que 13 ou 14 Missionnaires. Et si je remonte à l'époque de notre arrivée à *Ceylan,* il n'y avait, dans tout le Vicariat de *Jaffna,* que 8 Prêtres, dont quelques-uns, venus de *Goa,* ne méritaient guère le titre de Missionnaire apostolique. — Les écoles ouvertes à notre jeunesse catholique étaient très-insuffisantes, tant à cause de leur petit nombre, que de l'incapacité des maîtres et le manque de livres catholiques, de manière qu'une multitude d'enfants fréquentaient les maudites écoles protestantes d'où ils sortaient, ou entièrement protestants, ou à demi-infidèles, ou chrétiens indifférents pour devenir bientôt le scandale des autres, des fauteurs de troubles et le tourment du Missionnaire. Plusieurs de nos Missions étaient encore diversement agitées par les idées du schisme Indo-Portugais, qui continue à ravager les deux malheureuses bourgades de *Mantotte* et de *Manaar,* où se trouve toujours l'indigne prêtre schismatique, et où le zèle, la patience et la santé de quatre de nos Pères, sont mis souvent à d'assez dures épreuves. Je ne dirai rien du triste état dans lequel vivaient nos pauvres chrétiens. Attendu l'abandon où on les avait laissés avant l'arrivée des Missionnaires européens, et le peu de ressources que ces derniers avaient pu employer malgré leur zèle pour les régénérer, il est facile de comprendre qu'un grand nombre de ces malheureux devaient être semblables aux païens, c'est-à-dire qu'ils croupissaient dans la plus parfaite ignorance et dans la fange de toutes sortes de vices.

Si à tout cela j'ajoute la pernicieuse influence du gouvernement protestant, la propagande entreprise sur

une vaste échelle par les ministres de différentes sectes, le fanatisme de leurs nombreux catéchistes, maîtres d'école, etc., le dévergondage de la presse, qui à *Ceylan* est encore exclusivement protestante, et qui est bien souvent dirigée contre l'Église catholique, enfin, le contact continuel de la plupart de nos catholiques avec les païens, j'aurais fait connaître, au moins en grande partie, les principaux obstacles en face desquels nous nous sommes trouvés placés, et que nous avons dû combattre pendant cette période.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, et nous devions d'autant plus le faire, que sur la demande de notre illustrissime et vénérable Fondateur, la sacrée Congrégation de la Propagande, ayant consenti à m'élever, malgré mon indignité à la dignité épiscopale, et à me nommer Vicaire apostolique, notre Congrégation restait par là même chargée du Vicariat de *Jaffna* . . . Si jusqu'à ce jour, nous sommes loin encore d'avoir accompli l'œuvre de régénération spirituelle, à laquelle nous nous sommes consacrés, je suis heureux cependant de constater que les résultats que, par la grâce de Dieu, nous avons obtenus, ont grandement surpassé toutes nos espérances.

Les principaux moyens que nous avons employés pour régénérer plus efficacement nos chrétiens, sont : 1° Les exercices des Retraites ou Missions, proprement dites, auxquelles se rattachent l'établissement de plusieurs pieuses Congrégations pour les hommes et pour les femmes, la diffusion des bons livres, etc.; 2° L'amélioration et l'établissement de plusieurs écoles, et d'un orphelinat pour les enfants chrétiens et païens; 3° L'augmentation du nombre des Missionnaires.

1° Retraites ou Missions proprement dites.

Dès mon arrivée à Ceylan, il y a quatorze ans, il il ne me fut pas difficile de m'apercevoir des immenses

besoins des nombreux chrétiens que nous y trouvâmes et dont la plupart étaient presque *tanquam oves non habentes Pastorem*, et je dois avouer que tout d'abord je fus passablement étonné que dans un pays de Mission on ne fit pas de Missions, lesquelles, dès lors, m'apparaissaient comme le moyen le plus puissant pour extirper les abus, instruire ces pauvres chrétiens, et établir dans les âmes le règne de Jésus-Christ... Mais que pouvaient faire (sans parler de quelques Prêtres de Goa) cinq Missionnaires européens, isolés, sans liens, sans autorité, et chargés, chacun, de 15, 20, 30, chrétientés ? J'aurais voulu, dès cette époque, pouvoir prêcher ces Retraites selon l'esprit et la lettre de nos Saintes-Règles, j'en fis même la proposition à mon vénérable prédécesseur, Mgr Bettachini, mais malgré la bonne volonté et le grand zèle de ce Prélat, il fallut les ajourner, faute d'un nombre suffisant de bons ouvriers évangéliques. Cependant, dès que je me vis chargé de ce Vicariat, je ne voulus pas différer de mettre à exécution un tel projet. Le R. P. Chounavel et le P. Bonjean, alors encore novice, furent choisis pour remplir avec moi ce genre de ministère, auquel leur piété solide, leur zèle, leur connaissance de la langue et des mœurs du pays, etc., les rendaient spécialement propres. Vers le milieu de septembre 1857, nous partîmes donc de *Jaffna, in nomini Domini*, et nous nous dirigeâmes vers la petite île de *Kaytz*, pour y prêcher notre première Mission. Ce fut, en vérité, une bien rude campagne, durant laquelle nous eûmes à combattre, indépendamment des autres vices, l'esprit de haine, de révolte et de schisme. Malgré nos terribles assauts, *le fort armé*, qui depuis longtemps gardait la place, non seulement ne cédait pas, mais on aurait dit que selon la parole du saint évangile : *il avait amené sept autres esprits plus méchants que lui*, pour nous résister jusqu'à la fin et nous confondre, au point que, tandis que le P.

Bonjean prêchait, avec une véhémence toute particulière, la plus terrible des vérités, l'impénitence finale, quelques-uns de ces indigènes chrétiens se mirent à parler et à rire comme l'auraient fait de stupides païens qui n'ont aucune notion de l'immortalité de l'âme. Mais sans entrer ici dans aucun détail, je me hâte de dire qu'une éclatante victoire nous était réservée, par une visible protection de Marie. C'était le dimanche du Saint-Rosaire. Voyant l'aveuglement et l'obstination d'un très-grand nombre de chrétiens, j'engageais tous nos Pères à aller réciter ensemble le saint office aux pieds de Marie, et à prier cette divine mère avec une nouvelle ferveur, de faire éclater sa puissance et sa miséricorde en faveur de ce malheureux peuple... En sortant de l'église, nous trouvâmes les chefs des partis et plusieurs révoltés contre les Missionnaires qui nous attendaient et qui commencèrent de nous parler assez sérieusement de réconciliation et de paix. Tout cependant ne fut pas réglé en ce jour, mais Marie triompha bientôt de tous les obstacles que le démon s'efforçait, plus que jamais, de susciter contre nous, et, quelques jours après, un acte d'obéissance à tous mes ordres, et un traité de paix furent solennellement promis et signés au milieu de l'église, en présence du Très-Saint-Sacrement. Dès lors, tout notre temps fut employé à entendre les confessions, et les communions générales, dont on n'avait guère l'idée dans le pays, surtout pour les hommes, offrirent un spectacle vraiment digne des anges et des hommes. La croix, que nous élevâmes près de l'église, sur le rivage de la mer, a été visitée, durant ces quatre années, presque autant que l'église elle-même, et, grâce sans doute à ce signe adorable de notre réconciliation avec le ciel, et aux prières qui s'y font presque à chaque heure de la journée, la paix a continué, jusqu'à ce jour, de régner parmi les chrétiens de *Kaytz*.

Encouragés par les heureux et éclatants résultats de cette première Mission, nous avons parcouru successivement et avons évangélisé, avec beaucoup de fatigues, les Districts de *Valigamme*, de *Trincomalie*, de *Batticaloa*, de *Jaffna*, de *Mantotte*, de *Chilaw*, de *Battavatte* et plusieurs peties îles adjointes à celle de *Ceylan*, et partout la grâce agissant puissamment dans les cœurs de ces pauvres chrétiens, nous avons eu le bonheur de les voir renouvelés, changés, sanctifiés.

Dans toutes ces saintes excursions, j'ai dû me joindre à nos Pères, d'abord parce qu'aucun d'entr'eux, avant d'arriver dans ce pays, n'avait été employé, en Europe, dans le ministère des Missions, et il fallait bien que je leur transmisse, tant en théorie qu'en pratique, les saintes traditions que seul, parmi les Pères de *Ceylan*, j'avais reçu à cet égard de nos anciens. En second lieu, il était de mon devoir de visiter les chrétiens qui me sont confiés, de connaître par moi-même leurs vertus et leurs vices, et de leur administrer le sacrement de confirmation. Enfin, comme les chrétiens de ces contrées ne connaissent point le ministère extraordinaire des Missions, proprement dites, et de plus, comme ils sont habitués à considérer leur Missionnaire ordinaire comme beaucoup au-dessus de tous ceux qui peuvent aller l'aider de quelque manière que ce soit, ils ne se seraient pas donné la peine de venir entendre, surtout pendant plusieurs semaines, les Missionnaires qui se seraient présentés pour les évangéliser, tandis que lorsque l'Évêque arrive dans une bourgade, tout le peuple s'empresse, tous veulent le voir, l'entendre, recevoir sa bénédiction, etc. Ainsi la visite pastorale est un des moyens puissants pour attirer nos chrétiens à l'église et, partant, c'est le temps le plus propice pour leur prêcher les exercices de la Mission.

De leur côté, nos autres Pères placés dans les différents districts, travaillaient auprès de leurs chrétiens

respectifs, sinon avec autant d'éclat, du moins d'une manière aussi méritoire devant Dieu, d'autant plus que bien souvent ils étaient obligés de porter seuls tout *le poids du jour et de la chaleur*, de parcourir seuls les nombreuses chrétientés dont ils étaient chargés : enfin, de lutter seuls sans pouvoir consulter quelquefois leurs confrères contre mille difficultés dont il est bien difficile en Europe de se faire une idée exacte. Qu'il me soit donc permis de rendre ici à ces chers Pères le doux témoignage de mon entière satisfaction à cause de leur zèle, de leur patience, de leur abnégation, de leur fraternelle union et de leur sainte docilité, je ne dirai pas à mes ordres, mais aux simples désirs que je leur manifeste. Sans doute nous portons toujours avec nous-mêmes la faiblesse de la pauvre nature humaine, mais je puis attester que les sublimes enseignements donnés par notre Bien-Aimé et Vénérable Fondateur, de son lit de mort, sur la charité fraternelle et sur le zèle pour le salut des âmes, ont été entendus, compris, médités et ce qui est encore mieux, généralement pratiqués par nos chers Pères et Frères de *Ceylan*. Sans doute aussi les résultats obtenus par l'exercice de leur ministère n'ont pas été et, selon le cours ordinaire des choses, ne pouvaient pas être aussi éclatants et visibles que ceux dont nous avons été témoins dans nos différentes retraites ou missions : mais, grâce à l'activité de nos Pères, presque partout les enfants des deux sexes, enfants que je ne cesserai jamais de leur recommander tout spécialement, ont été instruits : bien des scandales ont cessé, un grand nombre de pécheurs ont été réconciliés avec Dieu ; les malades, souvent assez éloignés, ont été soigneusement visités et fortifiés par les secours de la religion ; enfin les pauvres ont été évangélisés, selon la belle devise de notre chère Congrégation : *Pauperes evangelizentur*.

Je serais trop long si je voulais raconter en détail tout ce qu'ont fait : 1° nos Pères Mauroit et Mola, chargés de la Mission de *Jaffna*, chef-lieu de notre Vicariat apostolique ; 2° les Pères Moukel, Keating, Pussacq et Le Cam dans les Missions de *Trincomalie* et de *Batticaloa* ; 2° les Pères Pélissier, Rouffiac et Pouzin dans les districts de *Point-Pedro*, de *Valigamme* et de *Kayts* dont ils sont chargés séparément ; 4° enfin, les Pères Le Bescou, Saint-Geneys, Gouret et Lelons dans les pénibles Missions de *Manaar* et de *Mantotte*, toujours bouleversées par le schisme et par toutes les calamités que ces malheureuses divisions entraînent toujours à leur suite, surtout dans les Indes. Je ne veux pas dire sans doute que tout ce que nous avons fait ait été ou soit parfait et que peut-être nous n'aurions pas pu faire davantage, mais je ne puis me dispenser de reconnaître que, malgré notre petit nombre, depuis ces quinze dernières années et particulièrement depuis la tenue de notre dernier Chapitre Général, la face de notre Vicariat apostolique a été en grande partie renouvelée, au point que quand même cette sainte rénovation se soit opérée bien lentement. nos chrétiens eux-mêmes, tout enclins qu'ils sont à conserver et à admirer les usages anciens, en sont grandement surpris et en bénissent hautement le Seigneur.

Un des Pères qui a bien mérité de notre Vicariat apostolique est sans contredit le R.P. Le Bescou, dont personne ne sera surpris que je fasse ici une mention spéciale à côté des chers Pères Chounavel et Bonjean. Assez souvent sans poste fixe, le P. Le Bescou, non-seulement nous a puissamment aidés dans nos Missions proprement dites de *Kaytz*, *Valigamme*, *Jaffna*, *Chilaw*, *Battavatte*, mais encore. jouissant d'une santé robuste, jointe à une docilité à toute épreuve et à une grande prudence, il a été presque continuellement

en course, tantôt pour visiter les chrétientés les plus abandonnées ou ravagées par choléra, tantôt pour aider ou remplacer, ça et là, nos autres Pères malades et partout son saint ministère a été accompagné des plus abondantes bénédictions du Seigneur.

Ce témoignage rendu au zèle infatigable et aux qualités du Père LE BESCOU, je le dois également au digne Père PULICANI, qui travaille avec les Pères PERRARD et DUFFO avec beaucoup d'ardeur et de succès dans le Vicariat apostolique de *Colombo*. Se faisant tout à tous, le Père PULICANI est également aimé des chrétiens étrangers et des chrétiens indigènes, également respecté et par les Protestants et par les Boudhistes. Partout où il paraît s'opèrent de nombreuses et quelquefois d'éclatantes conversions ; c'est l'instrument dont Dieu se sert pour les réaliser. Aussi dans toutes les Missions qu'il a dirigées, il a laissé de vifs regrets et d'impérissables souvenirs. Tout dernièrement, les chrétiens de *Kandy*, parmi lesquels il a passé les dernières années, admirablement secondé par le Père DUFFO, ont été dans la plus grande désolation parce que leur digne Missionnaire a dû les quitter pour aller exercer son zèle dans la nouvelle Mission qui venait de lui être confiée, à *Sina-Coorle*, entre *Colombo* et *Kandy*. Il est remplacé à *Kandy* par notre Père PERRARD, qui est heureux de se trouver enfin en compagnie d'un confrère, le P. DUFFO, car depuis son arrivée dans l'île, il avait été presque toujours seul dans les postes qui lui avaient été confiés.

Durant les cinq dernières années, le nombre des baptêmes conférés par nos Pères de *Ceylan* à des païens ou à des protestants adultes s'est élevé à plusieurs milliers, dont une grande partie a été gagnée par le zèle des PP. PULICANI et DUFFO.

2° Multiplication des Écoles catholiques.

Je l'ai dit souvent, l'éducation que reçoivent nos enfants catholiques à la maison paternelle est absolument nulle et pour un grand nombre elle est mauvaise. Comment donc espérer d'améliorer la condition morale de nos malheureux chrétiens si nous ne songeons pas sérieusement et efficacement à procurer aux enfants des deux sexes une éducation solidement chrétienne ? Malheureusement, nous nous sommes trouvés et nous nous trouvons encore à cet égard en présence des quatre difficultés suivantes : 1° la modicité de nos ressources ; 2° le manque de maîtres vraiment catholiques et suffisamment capables ; 3° l'indifférence, pour ne pas dire l'obstination, manifestée jusqu'ici par un grand nombre de parents qui ne connaissent pas le grand bienfait d'une bonne éducation et qui, pouvant envoyer gratuitement leurs enfants aux écoles protestantes, se soucient fort peu de venir à notre secours pour l'établissement d'écoles catholiques ; 4° enfin, la multiplicité des écoles protestantes qui sont bien tenues, dont les maîtres sont largement rétribués et qui sont le plus souvent d'autant plus ouvertes à nos enfants catholiques qu'elles sont plus hostiles à leur sainte foi. Par le moyen de ces écoles hérétiques, véritables chaires de pestilence, non-seulement un grand nombre de catholiques ont indignement apostasié ; mais plusieurs d'entr'eux sont devenus les ennemis les plus acharnés de la sainte Église qui les avait engendrés à Jésus-Christ. Cependant, si les maux que l'on a eu à déplorer par le passé sont grands, ceux dont nous sommes menacés pour l'avenir sont incalculables et effrayants, si nous ne nous empressons d'opposer une digue forte et puissante à ce torrent dévastateur. Sans doute, le courage ne nous manque pas. Mais comment combattrons-nous avec quelque chance de succès des ennemis nombreux.

puissants, soutenus par le Gouvernement, disposant de sommes énormes et faisant venir d'Europe et d'ailleurs des maîtres instruits dans toutes les branches de la science ?

Tel est le problème que nous avons dû étudier et résoudre non-seulement en spéculation, mais en pratique, sous peine de voir notre jeunesse catholique aller puiser l'enseignement aux sources empoisonnées du protestantisme. Malheureusement nous n'avons pu encore réussir ; les résultats obtenus sont encore faibles... Nous avons établi, dans plusieurs localités, de nouvelles écoles, nous avons grandement amélioré nos deux écoles anglaises de *Jaffna*, en les fournissant de bons livres catholiques, et en faisant venir d'Angleterre quelques-uns de nos Frères Oblats, qui depuis près de deux ans dirigent, avec beaucoup de zèle et de fruit, l'école des garçons, au nombre de 100, environ, dont une dizaine sont pensionnaires. Nous espérons, depuis longtemps, voir arriver, à *Jaffna*, trois ou quatre Religieuses pour prendre la direction de notre école de filles. Je serais trop long si je voulais dire toutes les démarches que j'ai faites, toutes les lettres que j'ai écrites pour doter notre Vicariat apostolique d'un établissement de Religieuses. Heureusement j'ai appris depuis quelques mois que nos demandes réitérées vont enfin être satisfaites, et que trois de nos Soeurs de la Sainte-Famille ont été averties de se tenir prêtes à partir pour *Ceylan*. Elles seront chargées, à *Jaffna* : 1° De l'école actuelle des filles européennes et natives ; 2° D un orphelinat de filles chrétiennes ; 3° De l'instruction des femmes catéchumènes et, particulièrement, des petites filles païennes que les allocations bienveillantes de l'œuvre de la Sainte-Enfance nous ont permis de recueillir et que, Dieu aidant, nous recueillons en plus grand nombre pour en faire autant de bonnes et solides chrétiennes ; 4° D'initier à la vie religieuse les jeunes

personnes européennes ou indigènes, dont plusieurs soupirent depuis longtemps après l'heureux moment où elles pourront se consacrer à Dieu.

A toutes fins, auxquelles pourront facilement s'en adjoindre d'autres, telles que le soin des malades, le refuge pour les repenties, etc., nous avons acheté, après mille difficultés, 12 ou 15 petits morceaux de terrain, tous limitrophes et appartenant à une quarantaine de propriétaires différents. Déjà nous avons fait entourer ce vaste jardin d'un grand mur d'enceinte, et nous espérons pouvoir jeter bientôt les fondements du premier couvent bâti dans l'île de *Ceylan*. Et ici je ne dois pas oublier de dire que, ne pouvant pas, avec nos seules ressources, suffire à d'aussi énormes dépenses, dès l'année dernière, nous fîmes un appel à nos chrétiens pour les presser de venir à notre secours. Cet appel a été entendu; non seulement nos chrétiens du Vicariat de *Jaffna*, et plusieurs de celui de *Colombo*, mais encore un certain nombre de protestants modérés y ont répondu bien au-delà de nos espérances. Indépendamment de quelques sommes souscrites, mais non encore payées, nous avons reçu 400 livres sterlings, qui sont à peu près le prix des terrains achetés. Je suis convaincu que si nos Religieuses nous étaient arrivées vers la fin du mois d'août 1861, ainsi que nous l'avions annoncé, le chiffre, déjà élevé de ces donations, serait plus considérable. Mais espérons qu'à la prochaine arrivée de ces bonnes Sœurs, l'élan, qui en ce moment paraît ralenti, se réveillera, et que de nouveaux bienfaiteurs viendront se joindre aux premiers pour contribuer à l'œuvre éminemment civilisatrice, à laquelle nos dignes religieuses seront consacrées dans cette île.

Il est facile de comprendre que pour obtenir un pareil résultat, et en même temps pour instruire, toujours

davantage, nos chrétiens sur les devoirs sacrés, que la nature et la religion leur impose à l'égard de leurs enfants, nous ne sommes pas restés oisifs. L'année dernière je publiai une lettre pastorale en anglais et en tamoul, et le Père *Bonjean*, une première brochure en anglais, sur l'éducation chrétienne et sur l'obligation pour les parents catholiques d'éloigner leurs enfants, quoiqu'il en coûte, des funestes écoles protestantes. Ces écrits, qui ont reçu l'approbation et le témoignage de la pleine satisfaction de la Congrégation de la Propagande, et qui ont été les premiers, à *Ceylan*, à attaquer de front les écoles mixtes du gouvernement, ont produit une immense sensation dans l'île entière, dans le Vicariat de *Colombo*, plus encore que dans celui de *Jaffna*, pour lequel, cependant, ils étaient particulièrement destinés.

La brochure du Père BONJEAN, ainsi qu'une série de lettres que ce Père a successivement publiées sur la même question dans un journal de *Colombo*, ont dû attirer, d'une manière toute spéciale, l'attention des membres, tous protestants, de la Commission des écoles du gouvernement, qui siége à *Colombo*, puisque : 1° Depuis cette époque surtout, dans tous les rapports que nous avons eus avec eux pour nos propres écoles, ils ont toujours écrit avec la plus grande courtoisie ; 2° Sur notre demande, ils ont bien voulu prier son Excellence, le gouverneur de l'île, d'augmenter le traitement que nous recevons pour nos écoles catholiques; 3° A notre grand étonnement, ils ont souscrit pour une douzaine d'exemplaires à une brochure de l'infatigable Père BONJEAN. Cette nouvelle brochure dans laquelle sont reproduites les lettres dont je viens de parler, traite avec une nouvelle verve et de nouveaux développements la question de l'éducation de notre jeunesse catholique, ainsi que du devoir du gouvernement de répartir, d'une manière équitable entre les catholiques et

les protestants, les fonds recueillis dans l'île pour cet objet. Quoique cette dernière question soit délicate, le Père BONJEAN n'a pas voulu la passer sous silence, et il s'est appliqué à prouver que pour que cette répartition soit juste, on doit prendre pour base, et le nombre de membres de chaque communion, et les impositions payées par eux. J'espère un bien immense de cette nouvelle publication. En tout cas le Père BONJEAN est bien disposé à reprendre la plume, et à ne la quitter que lorsqu'on nous aura fait justice, c'est-à-dire, lorsque les catholiques auront obtenu leur juste part des fonds qu'ils contribuent à payer, et qui sont affectés à l'éducation.

Il me semble que telle doit être, pour l'avenir, notre ligne de conduite qui est moralement et *légalement* juste. Sous un gouvernement aussi libéral que celui de l'Angleterre nous ne cesserons de demander, ou que l'on déclare hautement que les catholiques sont hors la loi, ou bien, qu'en vertu des engagements pris par le gouvernement et des principes solennellement proclamés à *Ceylan*, on nous accorde les secours auxquels nous avons droit pour donner une éducation catholique à nos enfants catholiques.

Mais en même temps tout cela exige impérieusement, de notre part, de nouvelles mesures et de nouveaux efforts pour placer nos écoles à l'abri de toute critique, c'est-à-dire, pour ne pas nous exposer à entendre répéter ce que l'on nous a dit autrefois que les catholiques étaient incapables de tenir de bonnes écoles, que nous sommes ennemis de la science, que nous craignons la lumière, etc. Nous avons besoin d'un plus nombreux personnel... Nous avons, sans doute, à *Jaffna*, deux bons Frères : le Frère BENNETT et le Frère BROWN, qui remplissent leur tâche avec un zèle admirable ; aussi notre école anglaise de *Jaffna* se trouve-

t-elle actuellement dans un état beaucoup plus prospère, ainsi que l'inspecteur du gouvernement, qui l'a visitée, il y a quelques mois, en a rendu, *pour la première fois*, l'éclatant témoignage. Mais que peuvent faire ces deux Frères en présence des projets que nous nourrissons et dont la réalisation devient de plus en plus nécessaire ?...

3° Augmentation dans le nombre des Missionnaires.

Le troisième moyen mis en œuvre pour le plus grand bien de notre Vicariat apostolique a été de chercher à augmenter le nombre des ouvriers évangéliques. Avant ma consécration épiscopale nous étions à peine 14 Missionnaires, actuellement j'en ai 23. Car, grâce à Dieu et à la bonté de notre illustrissime Fondateur, qui, connaissant le bien immense que notre chère Congrégation paraît destinée à faire dans notre île, affectionnait particulièrement cette importante Mission, notre nombre s'est accru presque chaque année, au point que, depuis la tenue du dernier Chapitre-Général, dix de nos Pères et trois de nos Frères sont heureusement arrivés dans notre Vicariat apostolique. Par tous ces précieux renforts nous avons pu entreprendre l'œuvre des Missions dont j'ai parlé, et partout un bien immense a été opéré, tant parmi les adultes, que parmi notre chère jeunesse : plusieurs de nos anciens Pères, qui souffraient moralement et physiquement de leur isolement prolongé, ont pu recevoir un compagnon d'apostolat. Ainsi, depuis plus ou moins de temps, dans chacune des Missions de *Jaffna*, de *Trincomalie*, de *Batticaloa*, de *Mantotte* et de *Manaar*, deux de nos Pères travaillent ensemble, à leur douce satisfaction et avec un plus grand profit pour les âmes. Aussi, 1° Dans plusieurs de nos Missions nous avons pu établir des Congrégations, tant pour les hommes que pour les femmes. Les Congrégations des hommes sont sous le vocable de saint Jean-Baptiste ; celles des femmes sont en l'honneur de l'Im-

maculée-Conception. Ces saintes associations, qui étaient inconnues dans le pays, ont déjà produit les plus grands fruits, une grande réforme dans les mœurs s'en est suivie ; l'ivrognerie a été en partie extirpée ; les dimanches et les fêtes y sont plus exactement sanctifiés, et les sacrements plus assidûment fréquentés. Mais elles auraient opéré un plus grand bien encore, si nos Missionnaires, qui sont souvent en course pour visiter leurs différentes chrétientés, avaient pu les soutenir et les diriger d'une manière plus régulière et plus suivie : 2° Nous nous sommes aussi attachés à répandre de bons livres, tant en anglais qu'en tamoul ; nous les avons fait venir à grands frais de l'Angleterre ou de Pondichéry, pour suppléer en partie à l'instruction que les Missionnaires, vu leur petit nombre, ne peuvent dispenser aux nombreux chrétiens dont ils sont chargés : 3° Grâce à un secours assez abondant, que nous avons été heureux d'obtenir de l'œuvre de la Sainte-Enfance, nous avons déjà recueilli, depuis le commencement de cette année, 56 jeunes enfants païens, dont 43 garçons et 13 filles. Ces dernières sont entretenues et instruites dans notre école de filles, tandis que les garçons occupent un coin de notre jardin, où ils se sont construit, en partie, eux-mêmes, une maison à l'indienne, couverte en feuilles de palmier, et composée, pour le moment, d'une seule grande pièce qui leur sert d'oratoire, d'école, de salle d'étude, de réfectoire, de laboratoire et de dortoir. C'est le Père Bonjean qui a rassemblé et organisé cette petite troupe ; c'est lui encore qui la dirige avec beaucoup de zèle et d'intelligence ; c'est lui qui la fait prier, travailler, lire, entrer, sortir, marcher à son gré, et à des heures fixes, presque comme de petits novices. Déjà nous avons baptisé le plus grand nombre de ces pauvres et intéressantes créatures. Nous attendons que les autres soient suffisamment instruits et préparés pour leur accorder la

même grâce. Nous espérons que ces chers petits enfants, qui ne doivent rentrer dans la maison paternelle, selon les conventions faites avec leurs parents, que lorsque nous les aurons jugés assez instruits, fortifiés et enracinés dans la foi, seront les instruments dont le Seigneur se servira pour convertir et sauver les autres membres de la famille ; 4° Depuis plusieurs années nous entretenons, également aux frais de la Mission, une quinzaines d'enfants catholiques, orphelins, qui étaient exposés au danger imminent de perdre la foi.

Toutes ces œuvres, jointes au zèle infatigable que déploient nos Pères dans l'exercice du saint ministère, ont fait, comme on devait bien s'y attendre, les plus heureuses et les plus salutaires impressions sur l'esprit de nos chrétiens, et même sur l'esprit des protestants, qui ne répètent plus ce que quelques-uns ont eu l'audace de dire autrefois que les Missionnaires européens sont venus à Ceylan *pour manger leur riz*.

Après avoir dit que les bénédictions répandues par la grâce du Seigneur sur notre Vicariat ont été abondantes et que le nombre de nos ouvriers évangéliques a commencé à s'élever à un chiffre assez considérable, qu'il me soit permis d'ajouter que la régénération spirituelle de nos chrétiens est à peine commencée et que le nombre des Missionnaires est bien loin encore de suffire aux immenses besoins qui nous entourent de toutes parts. Je serais trop long et partant fastidieux si je voulais entrer dans le détail de tous les abus, de tous les vices, de toutes les erreurs, en un mot, de toutes les misères spirituelles auxquelles, malgré notre bonne volonté, il nous a été impossible de porter remède. Je me contenterai d'exposer en abrégé les raisons qui prouvent la nécessité d'envoyer à *Ceylan* de nouveaux Missionnaires forts et robustes : 1° Depuis quelques mois

seulement, nous avons perdu un (1) de nos Pères, le Père Flurin qui, au reste, infirme durant les dernières années, ne pouvait guère nous aider que par ses prières et ses souffrances ; 2° plusieurs de nos Pères sont loin de jouir d'une santé robuste, et il leur sera bien difficile à l'avenir de se livrer activement à l'exercice du saint ministère. Je crains même que nous ne soyons obligés de faire le sacrifice du Père Crousel, car me trouvant à *Galle* sur le point de m'embarquer, j'ai eu la douleur de recevoir une dépêche télégraphique qui m'annonçait que la maladie avec laquelle le Père Crousel était venu à *Ceylan* était à peu près incurable dans ce pays. Je regretterai toute ma vie ce cher Père qui est un sujet très-précieux pour la Congrégation et dont les manières, la prudence et les autres excellentes qualités me promettaient pour notre Vicariat un Missionnaire accompli . . . Tant que nous ne serons pas en nombre suffisant, nous serons toujours plus exposés à voir augmenter le nombre de nos invalides et même à voir éclaircir nos rangs beaucoup plus vite. De toutes nos Missions Étrangères, il n'y a que celle de *Ceylan* où nous ayons à déplorer tant de pertes en si peu d'années. Nous avons perdu à *Ceylan* quatre Pères et trois Frères : ce sont les Pères Leydier, Ciamin, Lacombe et Flurin et les Frères Byrne et Poorey. En en recherchant la cause, je la trouve dans le climat, dans les privations, dans la nourriture peu substantielle, dans les fatigues continuelles auxquelles on est obligé de se livrer. Tout cela mine peu à peu les santés les plus robustes et une fois que la santé est affectée, il est bien difficile dans ce climat de reprendre sa première vigueur. On sait bien et on se le dit en théorie

(1) Ces lignes ont été écrites avant la mort de l'excellent Père Crousel, décédé le 14 décembre 1861.

que l'on doit se ménager, que ce que l'on ne peut pas faire un jour, on tâchera de le faire le lendemain, mais tout cela n'est pas facile en pratique, surtout lorsqu'on est seul et que l'on voit devant soi un si grand nombre d'enfants à instruire, de pécheurs à convertir, d'abus à extirper, de chrétiens en souffrance au milieu desquels on ne peut passer que quelques jours ; 3° quelques-uns de nos Pères sont encore seuls dans leurs Missions respectives et bien souvent ils m'ont demandé avec les plus vives instances quand il leur sera donné d'avoir avec eux un autre Missionnaire, tant pour se confesser plus souvent eux-mêmes que pour s'entr'aider dans leur pénible ministère. Comme il est évident que cet isolement des Missionnaires ne peut être qu'immensément funeste sous tous les rapports, je me contente de l'énoncer sans y ajouter aucune réflexion. Je ferai seulement remarquer que, contrairement aux désirs des autres Missionnaires de *Ceylan*, qui veulent travailler seuls dans leurs propres Missions, nos Pères ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils peuvent être placés au moins deux ensemble ... 4° un grand nombre de nos chrétientés, dont quelques-unes ne comptent pas moins de 500, 600 et même mille habitants, ne peuvent avoir le prêtre qu'une ou deux fois par an, et encore pendant quelques jours seulement. Or, il n'est que trop vrai que, là même où le Missionnaire réside et travaille habituellement, il ne parvient qu'avec beaucoup de peine et après un temps assez considérable à améliorer les Indiens ; il est facile de comprendre quel doit être le déplorable état de nos malheureuses chrétientés, abandonnées, pour ainsi dire, à elles-mêmes, et visitées, seulement à de rares intervalles. 5° Par cette pénurie d'ouvriers évangéliques, il arrive qu'un bon nombre de chrétiens meurent chaque année sans les sacrements de l'Église. Sans doute nos Missionnaires entreprennent bien souvent des voyages assez longs pour assis-

ter les mourants ; mais, outre que ces voyages sont très-fatigants et que le Missionnaire, après une course de 10, 15, 20 milles sous un climat comme le nôtre, ne trouvera pas un abri ni un peu de nourriture convenable, à moins qu'il n'en porte avec lui-même, plusieurs chrétientés sont évidemment trop éloignées pour que l'on appelle le Missionnaire, ou que celui-ci, dans bien des cas, puisse arriver à temps pour administrer aux malades les secours de la Religion. 6° Comme je l'ai dit plus haut, nous avons prêché durant les dernières années plusieurs Missions qui ont produit les plus heureux résultats ; nous avons établi de pieuses congrégations d'hommes, de femmes, etc . . . Mais dans quelques localités, les fruits n'ont pas été de longue durée parce que je n'ai pas pu laisser un Missionnaire à poste fixe pour entretenir le feu sacré que la grâce avait allumé. A cela j'ajouterai qu'à mesure que nos chrétiens deviennent meilleurs, ils éprouvent un besoin plus grand de l'assistance du Prêtre. Autrefois un seul Missionnaire suffisait pour la direction d'une vaste Mission ou district et personne ne paraissait même se douter que le concours de deux ou trois Missionnaires fût nécessaire ou opportun. A cette époque, les chrétiens, généralement peu instruits, faisaient surtout consister leur religion dans le culte extérieur, dans la célébration bruyante des fêtes, dans la représentation de nos mystères au moyen de statues plus ou moins grotesques, etc. Aussi les bons, qui certes n'étaient pas le plus grand nombre, se contentaient-ils de se confesser une fois l'an, et parmi les bons, les meilleurs communiaient à Pâques, mais les temps, les choses et les hommes sont changés. Dans toutes nos Missions les chrétiens ont commencé à apprécier le don de Dieu. Non seulement ils se présentent en foule au temps pascal pour se coufesser, mais un assez bon nombre ont pris la sainte habitude de s'approcher des sacrements trois

ou quatre fois pendant l'année ; plusieurs tiennent à communier tous les mois, et quelques-uns plus souvent encore. Voilà donc le travail du Missionnaire triplé, quadruplé, pour ce qui concerne seulement l'administration du sacrement de Pénitence. Ainsi, là où on disait autrefois qu'un Missionnaire suffisait, la coopération de deux ou trois autres zélés et robustes est requise maintenant, et nous sommes loin encore d'être arrivés à la perfection. L'amélioration notable que j'ai été heureux de constater dans notre Vicariat se manifeste surtout dans la nouvelle génération, dont nous avons dû nous occuper plus spécialement, et qui demande, de notre part, des soins assidus pour l'empêcher de suivre les traces des vieux chrétiens qu'il n'est pas facile de redresser ; 7° Considérant que l'Europe ne peut fournir aux Missions étrangères un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques, considérant ensuite que les Missionnaires européens, en arrivant dans ces pays éloignés, rencontrent mille difficultés du côté de la langue, du climat, des mœurs, etc., qui les arrêtent nécessairement et les rendent impropres pendant plusieurs années à exercer fructueusement le saint ministère, considérant, enfin, que dans les nations où la foi est bien établie, on doit nécessairement trouver des hommes appelés au sacerdoce, et que s'il en était autrement il y aurait tout à craindre que cette foi sainte ne cessât, tôt ou tard, de les éclairer, nous sommes intimement convaincus de l'absolue nécessité de former des prêtres indigènes, que dans les commencements, surtout, nous nous associerons en les aggrégeant à notre Congrégation, afin que, détachés de leurs parents et dégagés de tous les soins temporels, ils puissent, avec le secours de la vie religieuse, travailler plus efficacement à leur propre sanctification et à celle de leurs compatriotes. Cette œuvre, vu son excellence, requiert dans ceux qui en seront chargés une prudence rare, un tact exquis, une science

plus qu'ordinaire, jointe à une piété solide et à une connaissance approfondie des hommes, en général, et des Indiens, en particulier. Déjà nous avons jeté les yeux sur quelques enfants qui fréquentent notre école de *Jaffna*, et qui nous paraissent probablement appelés à la vie religieuse et sacerdotale. Mais pour les initier aux pratiques de la vie religieuse et aux sciences ecclésiastiques, il faut nécessairement qu'il nous arrive d'Europe quelques autres Missionnaires. Si notre nombre n'avait pas été aussi restreint, et les besoins de nos chrétiens aussi grands, j'aurais peut-être déjà consacré au moins un de nos Pères pour commencer cette œuvre qui promet les plus grands résultats pour l'avenir de notre île ; 8° Enfin, je dois dire, avec la plus profonde douleur, que tout absorbés jusqu'ici par l'œuvre de la régénération des chrétiens, nous n'avons pu encore nous occuper, d'une manière suivie, de la conversion des païens, qui forment cependant la grande majorité des habitants de *Ceylan*, et dont un grand nombre ouvriraient bientôt, j'en suis convaincu, les yeux à la lumière de la foi, si quelques bons Missionnaires pouvaient être envoyés pour la leur annoncer. Cette œuvre de la conversion des païens était un des vœux les plus ardents du grand cœur de notre Fondateur ; de vive voix, et par écrit, il a bien voulu m'en parler assez souvent dans les termes les plus pressants. Espérons que ce vœu sera, tôt ou tard, réalisé, et que du haut du ciel notre regretté et bien-aimé Père priera lui-même efficacement, *Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.*

Dans le précis historique des cinq dernières années, je ne puis me dispenser de faire mention d'un évènement qui a porté les plus heureux fruits dans notre Vicariat de *Jaffna*, et qui peut avoir les conséquences les plus avantageuses pour l'île entière, je veux parler de la visite apostolique. Chargé, par le Souverain-Ponti-

fe, de visiter tous les Vicariats apostoliques des Indes Orientales, de s'enquérir de leurs besoins, des améliorations à y introduire, etc. Mgr Bonnard, évêque de *Drusipare*, vicaire apostolique de *Pondichéry*, commença cette grande entreprise au mois de novembre 1859. Après avoir visité les Vicariats de *Coïmbatore* et du *Maduré*, ce digne et vénéré Prélat, accompagné de Messieurs Dépommier et Laouesnam, arriva à *Jaffna* le premier février 1860, et y resta jusqu'au 17 du même mois. Durant ce temps, nous eûmes à peu près chaque jour, avec sa Grandeur, de longues conférences, auxquelles assistaient indépendamment des deux Assesseurs de la Visite apostolique, nos Pères Moukel, Mauroit, Chounavel, Bonjean et Mola. Dans ces entretiens, où nous pûmes admirer le zèle, la bonté, la sainteté du Prélat visiteur, nous nous fîmes un devoir de lui exposer, avec la plus douce et franche cordialité, l'état de notre Vicariat apostolique, c'est-à-dire, nos difficultés et nos résultats, les œuvres que nous avions déjà commencées et celles que nous nous proposions d'entreprendre pour la plus grande gloire de Dieu. Sa Grandeur, après avoir tout entendu et examiné par elle-même, et par ses Assesseurs, voulut bien, à la fin de la dernière séance, nous témoigner toute sa satisfaction, ajoutant que le Rapport de la visite de *Jaffna*, qu'il devait bientôt envoyer à Rome, conformément aux instructions de la Congrégation de la Propagande, ne pourrait que consoler grandement le cœur de Notre-Saint-Père le Pape . . .

Monseigneur le Visiteur apostolique est mort depuis quelque temps. En m'annonçant cette triste nouvelle, un de ses Assesseurs me disait, entr'autres choses, que les Oblats du Vicariat de *Jaffna* venaient de perdre, en la personne de Mgr Bonnand, un ami bien dévoué . . .

Durant cette période, nous avons eu à déplorer, à *Ceylan*, la perte de trois membres de la famille, car, in-

dépendamment du Père FLURIN, que j'ai mentionné plus haut, et dont plusieurs années de souffrances ont été couronnées par une douce et sainte mort, le Seigneur nous a demandé le sacrifice de nos deux Frères BYRNE et POOREY. Le premier nous a été enlevé quelques mois seulement après son arrivée d'Angleterre à *Ceylan*, et lorsqu'après l'avoir vu à l'œuvre nous fondions sur lui les plus belles espérances pour l'amélioration, le développement et le succès de notre école anglaise de *Jaffna*... Le Frère POOREY a été parmi les Ceylanais le premier Oblat de Marie immaculée. Mais le Seigneur n'a fait, pour ainsi dire, que nous le montrer, et il lui a plu de nous l'enlever presqu'aussitôt. En effet, le Frère POOREY n'a passé au milieu de nous qu'environ deux ans et demi. Dès son début il nous étonna par sa parfaite régularité, par son exquis bon sens et par une grande sagesse, rehaussée par une sincère humilité. Aussi songions-nous à l'élever au sacerdoce, dans la ferme espérance qu'il aurait été entre les mains de Dieu un instrument fidèle pour la conversion d'un grand nombre de ses compatriotes. Ainsi que le Père FLURIN et le Frère BYRNE, le Frère POOREY est mort en digne enfant de Marie Immaculée, c'est-à-dire, en véritable prédestiné. Le Père BONJEAN, qui avait été son directeur pendant notre séjour à *Jaffna*, a déjà recueilli plusieurs documents assez précieux sur la vie de ce cher Frère, et dès que ses occupations le lui permettront, il en publiera une notice très-édifiante pour tous, mais profitable surtout à nos Ceylanais, auxquels elle donnera les premières notions, et à plusieurs, peut-être, l'amour et le désir de la vie religieuse.

Tels sont les principaux faits arrivés dans notre Vicariat de *Ceylan*, depuis la tenue du Chapitre-Général de 1856. Je suis heureux de dire que, contrairement à ce que j'ai dû consigner dans mes rapports précédents, et à part quelques épreuves et contrariétés

assez difficiles à éviter, nous avons généralement, joui de cette paix qui surpasse tout sentiment, et qui nous a permis de nous livrer tout entiers à l'exercice de notre saint ministère, ainsi qu'à la fondation des œuvres dont j'ai parlé, et dont le succès dépend, surtout, de la grâce et du temps. Que le Seigneur qui a voulu, après avoir permis que dans les premières années nous ayons été éprouvés et presque sourdement persécutés, faire luire sur nous des jours plus sereins et plus tranquilles, soit mille et mille fois béni ! Qu'il daigne venir constamment et puissamment à notre secours, afin que, toujours fraternellement unis entre nous, nous puissions, en travaillant à nous sanctifier davantage, procurer une plus grande gloire à Dieu, et sauver un plus grand nombre d'âmes, selon l'esprit de notre sainte vocation et conformément au premier et au dernier vœu de notre bien-aimé Père et Fondateur ! !

Je demande l'indulgence de ceux qui liront ces lignes, écrites à bord du paquebot anglais *Namesy*, voyageant sur la mer des Indes, entre Ceylan et Aden, le 8 novembre 1861.

† J. Etienne,

Evêque d'Olympia, Vicaire-Apostolique de Jaffna.

MISSIONS DE KAYTZ ET DE TRINCOMALIE.

Afin de donner une idée exacte des travaux auxquels se livrent nos Pères en prêchant des Missions dans l'île de Ceylan, nous publions, dans toute leur étendue, les Rapports qui ont été envoyés sur les premières Missions de *Kaytz* et de *Trincomalie*. Ces Rapports caractérisent parfaitement ce que ce genre de ministère offre de particulier au milieu des populations indiennes :

Kaytz, le 10 février 1858.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Il s'est écoulé plus d'un an depuis que j'ai entretenu pour la dernière fois Votre Grandeur de mes chères Missions. Est-ce de la négligence, Monseigneur ? Fallait-il vous faire assister plus assidûment au triste spectacle d'une chrétienté ravagée par le schisme ? N'était-ce pas assez que je fusse moi-même le témoin désolé des manœuvres de Satan, au milieu d'un peuple dont il se jouait avec d'autant plus de malice qu'il s'en était vu une première fois expulsé ? L'enfer, revenu à l'attaque, avait fait entrer dans ma Mission un loup caché sous la peau de brebis et bientôt les exemples, les enseignements et les menées de ce schismatique, indigne de son ordre, avaient gâté l'esprit et le cœur de ces pauvres chrétiens.

J'avais donc à combattre l'esprit de schisme, l'esprit d'irréligion et, ce qui dans ces pays est un adversaire inévitable, l'esprit de caste. Ce dernier vice qui est pour tous les autres comme un retranchement ou un mur de protections, se trouve si profondément établi

dans le cœur et les habitudes de nos Indiens qu'il tient pour ainsi dire à toutes les fibres de leur être.

La haine des partis était si grande parmi eux qu'à elle seule elle faisait les affaires du schisme, et j'ai dû recourir plusieurs fois à l'appui des lois contre plusieurs chrétiens pour arrêter leur sacrilège audace qui n'allait à rien de moins qu'à livrer nos églises à un prêtre schismatique. Encore ne se tenaient-ils pas alors pour battus ; quand ils se virent déboutés de leurs prétentions, ils commencèrent de bâtir à grands frais autel contre autel. Heureusement, sur ce point encore, la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit, ne put échapper à des entraves légales qui suspendirent d'abord les effets de ces tentatives schismatiques, jusqu'à ce qu'enfin la miséricordieuse Providence de Dieu vint confondre les projets insensés de ces hommes qui travaillaient à une autre Babel avec tout l'acharnement d'un orgueil irrité. Mais, vous le pressentez, Monseigneur : cette fois, la confusion a été une bénédiction : elle a produit l'union et la paix au lieu du désordre et de la séparation. Une croix a fait cette merveille. C'est toujours la même vertu. Ce sont partout les mêmes triomphes ! Que le Seigneur reçoive partout et toujours les mêmes actions de grâces !

Vos enfants, Monseigneur, entreprirent donc de donner une Mission dans ce malheureux pays une Mission comme nos frères en donnent en France.

C'était la première fois que nous allions essayer ce genre d'exercices à *Ceylan*. Il y avait à cela des difficultés et de très-grandes : l'aperçu général que j'ai mis sous vos yeux peut vous en donner quelque idée. Elles ne furent pas au-dessus du zèle et du dévoûment de Mgr Sémeria, notre très-digne Vicaire Apostolique et Supérieur. La Mission fut résolue. Et, parce qu'il s'agissait de commencer dans les larmes et par les plus durs sacrifices un combat à outrance contre l'es-

prit de ténèbres, ou bien encore, un enfantement des âmes au pied de la croix, Monseigneur voulut inaugurer la Mission le jour des Sept Douleurs de la Sainte-Vierge.

Mgr Séméria devait quitter *Jaffna* et arriver à *Kaytz* avec deux Missionnaires, le R.P. Chounavel et le R.P. Bonjean. C'est ce qui eut lieu le 18 septembre. Nous les vîmes paraître sur notre petite rade, vers le soir.

L'arrivée du Missionnaire sur la terre qu'il va évangéliser présente ordinairement à l'âme intelligente aussi bien qu'aux sens le plus magnifique spectacle dont il soit permis de jouir. C'est un tableau de la plus belle poésie chrétienne.

Quand tout un peuple est debout sur le rivage, qu'il tend les bras en signe d'impatience et de joie, quand, du côté de la mer, la Croix apparaît au milieu de quelques légères bannières aux vives couleurs ; quand elle s'avance majestueusement et d'un mouvement égal ; quand c'est un Évêque qui la porte ; quand elle est escortée par trois ou quatre de ces hommes dont elle est devenue le partage, et qui sont devenus ses soldats ; oui, à ce moment, il se passe quelque chose d'ineffable de part et d'autre : on s'est compris de loin, les cœurs endurcis par l'infidélité ou par l'oubli des devoirs, s'ouvrent plus encore que les yeux ; ils s'épanouissent aussi bien que les physionomies; de son côté le Missionnaire surabonde de joie, il se sent par avance soulagé de ses fatigues, et quand il met le pied sur la terre, il semble que ce soit moins pour y faire le bien que pour l'affermir.

Si tel est souvent, le plus souvent si l'on veut, le début d'une Mission dans les tribus sauvages, tel ne fut pas celui de la Mission de *Kaytz ;* nous ne devions pas goûter une consolation si précoce. Je n'avais rien négligé pour que la réception de notre évêque et de nos

Missionnaires fût brillante et fit impression sur nos chrétiens, mais l'abus des grâces les avaient déjà blasés beaucoup trop, pour qu'ils fussent sensibles au mystère de Rédemption dont parlait cette croix qui venait les visiter par-dessus les eaux, ou au dévoûment de ces Missionaires dévorés de zèle pour le salut de leurs âmes. Tout se borna donc à quelques détonations d'armes qui traduisaient plus de vanité que d'enthousiasme, puis à une inspection curieuse de nos voyageurs, et quand le cortège, qui s'était dirigé aussitôt vers la plus prochaine église, y fut arrivé, déjà les deux tiers de la foule s'étaient évanouis.

Malgré ce contre temps, le P. CHOUNAVEL adressa à ceux qui nous avaient suivis une pressante invitation aux exercices de la Mission, annonçant des jours de grâce et de salut pour tous les hommes de bonne volonté.

Le P. CHOUNAVEL est le prédicateur favori de nos Indiens. Vous savez, Monseigneur, qu'il parle parfaitement le tamoul, il possède, en outre, admirablement les plus mystérieux ressorts du caractère ceylanais, et les plus secrètes voies du cœur.

Après la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr SÉMÉRIA décrivit, avec précision, les exercices qui allaient avoir lieu et qui étaient l'objet de sa venue, lui-même se proposant de les diriger en personne. La Mission était ouverte, nous attendîmes le jour suivant dans la prière et dans l'anxiété.

La curiosité si naturelle à nos Indiens les amena en assez grand nombre le lendemain. Ils étaient avides de voir à l'autel un évêque assisté de plusieurs prêtres. Les PP. CHOUNAVEL et BONJEAN en profitèrent pour leur faire entendre la parole de Dieu avec le plus vif accent de la charité apostolique. Quel feu enflammait vos enfants, Révérendissime Père, comme j'étais ému de leur émotion ! comme je sentais leur âme déborder !

comme j'étais heureux d'être associé à leurs travaux ! Mais la grâce a ses heures, je veux dire, cette grâce qui brise infailliblement les cœurs, et Dieu qui n'a que trop de motifs de nous la faire attendre à raison de nos résistances aux grâces ordinaires, se plaît encore à voir ses serviteurs lutter, corps à corps, avec les difficultés de tous genres. C'est sans doute pour ce double motif qu'un moment il a semblé nous retirer l'espérance même, en permettant que notre église demeurât déserte après la première curiosité satisfaite chez nos Indiens. Mais non, il n'y eut pas de découragement. Auprès de Mgr Séméria l'ardeur grandit en raison des obstacles. Ce furent des exercices de charité, des visites à domicile, des courses sous un soleil brûlant.

Notre digne chef, par ses exemples et par ses paroles, nous redisait sans cesse cet avis de l'Apôtre : *Argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ.* Ce fut vraiment, Révérendissime Seigneur et Père, le plus beau moment du combat. Ce fut aussi, par la grâce de Dieu, le commencement de la victoire.

On se rapprocha de nous, on vint assister aux exercices avec quelque désir d'en profiter, et dès ce moment notre auditoire alla toujours croissant.

Nous adoptâmes pendant quelque temps, pour nos instructions, la forme de conférence dialoguée.

L'un de nous parlait au nom de l'auditoire, et Mgr Séméria répondait avec toute l'autorité de sa parole et la netteté de la doctrine. Il fallait lire dans les yeux de nos auditeurs la surprise et la satisfaction de voir, d'un côté, si bien interpréter leurs pensées, et de l'autre, si clairement résoudre leurs doutes ou condamner leurs cœurs. Ils étaient eux-mêmes en scène et croyaient se donner les instructions qu'ils recevaient. Les sujets les plus importants, par eux-mêmes ou par leur à-propos, eurent leur jour, les injustices, la restitu-

tion, les superstitions indiennes, la sanctification du dimanche, les sacrements, et en particulier, celui de pénitence dans ses diverses parties. Le besoin de la confession commença à se faire sentir et l'entrain se déclara. Dieu en soit toujours béni.

Nous avions besoin de cet entrain pour oser tenter l'œuvre principale et la plus difficile de notre programme : la réconciliation. Nous y travaillâmes avec prudence.

Une procession solennelle du Saint-Sacrement devait être un puissant moyen pour arriver à ce résultat. Elle fut annoncée, et pour préparer les cœurs à en comprendre le sens, Mgr Séméria fit un touchant discours sur la charité. Au jour et à l'heure, le temps était magnifique et l'assistance nombreuse. On défilait pieusement alternant les cantiques d'adoration et ceux de la pénitence. Autour du village, c'était le paysage qui multipliait à tous les pas la beauté imposante de l'ensemble aussi bien que les charmes de chaque détail de cette cérémonie extérieure. Or, en même temps le Dieu de l'Eucharistie parlait au cœur, et la paix, la sérénité, la joie que répandait cette double parole disposaient au pardon les esprits les plus entichés. Dans les rues, c'étaient des reposoirs qui auraient pu faire sourire, il est vrai, nos artistes de France, même nos artistes de village ; toutes les couleurs, et les plus vives, y étaient entremêlées ; mais ce qui était le plus consolant pour nous, c'est que le bras et le cœur s'étaient entremêlés aussi pour élever ces modestes trophées, qui attestaient ainsi, par le fait même de leur existence, la défaite de Satan et la victoire de Jésus-Christ. Le chant du *Parce Domine*, que nous avions traduit en langue vulgaire, se faisait entendre par moments sur toute la ligne. Au moins, en ce moment, on oubliait des torts réciproques, pour se reconnaître uniquement redevables à Dieu. L'expression de douleur dont les voix et les

figures étaient empreintes, semblait dire : Nous sommes tous également pécheurs devant vous, Seigneur. Vos droits lésés, voilà tout ce qui nous occupe ; pour nous, nous avons perdu nos droits vis-à-vis de nos frères en usant de représailles contre eux. Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnerons à notre prochain. Pardonnez à votre peuple.

Nous avions appelé à notre secours, pour cette solennité, les PP. Flurin et Pouzin. Ils se multipliaient pour seconder l'élan ou l'action de la grâce. L'intérêt de la journée alla toujours croissant ; le dernier exercice fut une amende honorable au Saint-Sacrement par le P. Chounavel ; il sut tirer partie des circonstances qui avaient accompagné les fautes, et de celles qui venaient d'accompagner la réparation.

Le moment de proposer publiquement la paix n'était cependant pas venu. Deux genres d'épreuves nous attendaient encore, avant d'arriver à ce but de nos travaux.

Un des plus ardents ennemis du bien qui venait de s'opérer, rentra au pays et nous rejeta de huit jours en arrière. Ce fut tout ; il n'arracha pas à Jésus-Christ sa conquête.

Mais voici que Mgr Séméria succombe à la fatigue, il est saisi de la fièvre, il refuse tout aliment et tombe dans une faiblesse qui nous cause à tous de vives inquiétudes. Il n'y a rien à *Kaytz* pour soigner notre illustre et bien-aimé malade, il faudrait retourner à *Jaffna ;* mais alors la Mission sera perdue, et Monseigneur aime mieux faire tous les sacrifices, il repousse le conseil ; sans doute, il ne pouvait plus prêcher ni confesser, mais de sa chambre, pour ne pas dire de son lit, il dirigeait tout, il encourageait tout. Voilà bien, Monseigneur, un autre vous-même pour vous rempla-

cer dans notre Vicariat. Aujourd'hui Mgr Séméria est assez bien remis.

Enfin, un beau jour se leva sur *Kaytz*, ce fut le 8 octobre. Les femmes étaient préparées pour s'approcher de la table eucharistique. Monseigneur, tout faible qu'il était, voulut leur distribuer le pain de vie.

L'ordre et surtout la piété avec laquelle ces femmes reçurent la sainte communion nous consolèrent beaucoup, et nous firent espérer avoir trouvé autant de zélatrices qui nous aideraient à achever notre œuvre. Le soir, une nouvelle procession s'organise. C'est une belle statue de Marie que l'on porte en triomphe en récitant, ou plutôt en chantant, le rosaire, car ici les prières solennelles se font toujours avec nombreuses modulations de voix. Eh bien, Monseigneur, le rosaire a remporté encore une victoire visible : jamais dans les Indes nous n'avions été témoins d'un spectacle aussi beau : arrivés à une place assez spacieuse, où nos Indiens tiennent leurs marchés, quelques chefs d'église entonnèrent, en tamoul, le *Salve Regina* qui fut répété par toutes les bouches avec un enthousiasme indescriptible, les femmes qui s'étaient pourvues de cierges, non pour la procession, mais pour le renouvellement des promesses du baptême, les allumèrent spontanément. Après le *Salve*, on entonna, sur un air très-chantant et très-populaire, les litanies de la Sainte-Vierge. C'en était fait, la Reine du Saint-Rosaire avait enchaîné tous les cœurs dans la couronne sacrée du chapelet. A la rentrée dans l'église l'ordre devint impossible, tant l'imprévu avait eu la part grande. Comme nous nous efforcions en vain de le rétablir : *laissez faire, mes enfants*, nous dit Mgr Séméria, en souriant, *s'il y a un beau désordre, qui est, dit-on, un effet de l'art, celui-ci vaut bien mieux, il est un effet de la grâce.*

Désormais on pourrait attaquer de front la dernière difficulté. La déposition du premier officier de l'église

de Saint-Antoine semblait chose nécessaire à la paix. On l'amena à se démettre lui-même de son plein gré. Ensuite nos chrétiens craignaient que son remplaçant ne fût un homme de parti. On nomma pour *Muppou,* ou ancien, celui qui, parmi tous, était le mieux venu aux deux camps. On annonça pour quelques jours plus tard le plan d'après lequel on nommerait les autres *officiers* et préposés, et ce plan était conçu de telle sorte qu'il ménageait, à la fois, les vaines craintes des uns, et les sottes prétentions des autres. Enfin, Sa Grandeur frappa le coup décisif ; elle fit lire un ordre ou réglement d'après lequel devaient être gérées, dans la suite, toutes les affaires des églises, avec sommation, à l'un et à l'autre parti, de le signer, sous peine, pour les uns et pour les autres, de n'être plus regardés comme membres de la chrétienté. Tous vinrent apposer leur signature en présence du crucifix et du livre des évangiles, qu'ils invoquaient comme garantie de leur promesse.

Ne dirait-on pas, Monseigneur, qu'il s'agissait de changer un ministère et n'êtes-vous pas tenté de sourire même de notre sérieux ? Sans doute nos pauvres gens attachaient à leurs prétentions une ridicule importance, mais enfin cette importance toute ridicule existait pour eux, et il fallait paraître la respecter tout en la contrariant, sous peine de voir cette population rester dans le schisme ou s'y enfoncer davantage. Les dissensions étaient mesquines, les intérêts compromis par elles étaient d'une importance à laquelle rien n'est comparable. Voilà la raison de notre conduite.

Plus rien ne mettait obstacle aux confessions. Elles furent nombreuses et consolantes. La communion générale des hommes eut lieu le 22 octobre.

Il ne restait que quelques retardataires du côté des hommes, on leur accorda encore huit jours. Pendant

ce temps on réorganisa les Congrégations tombées en discrédit, on missionna les enfants, et, enfin, l'on reçut aux sacrements les membres de quelques chrétientés voisines. En somme, Monseigneur, nous avons distribué la sainte communion à plus de douze cents grandes personnes ; la première communion à cent enfants, et Sa Grandeur a confirmé trois cent cinquante personnes de tout âge. La Mission avait duré du 19 septembre au 29 octobre 1857.

La croix, principe de tout ce bien, a eu son monument érigé au milieu de mon peuple bien-aimé. Sur le socle on a gravé d'un côté : *Mission de* 1857, et de l'autre côté, ce mot seulement : *Paix*. Cette croix est devenue précieuse aux yeux de mes chrétiens : ils s'engagent, par vœu, à l'orner ; ils aiment à y prier ensemble. J'espère qu'elle les tiendra toujours réunis sous son ombre tutélaire.

Le jour du départ nous ne pûmes qu'avec peine gagner le rivage à cause de la foule et des démonstrations d'intérêt et de respect. Quatre embarcations étaient préparées pour accompagner la nôtre, toutes étaient pavoisées, et le canon grondait à bord. Nous montâmes et nous nous éloignâmes rapidement ; les bannières s'agitaient du rivage pour nous dire adieu, nos petits chantres, qui nous faisaient cortège, répondaient par le chant de l'*Ave maris Stella*. Une dernière bénédiction fut donnée par notre Saint-Évêque, qui n'oubliera jamais cette Mission, la plus pénible et la plus heureuse, nous a-t-il dit souvent, de toutes celles de sa longue carrière de Missionnaire.

Après quelques jours passés à *Jaffna*, et après y avoir célébré en famille une fête bien chère à nos cœurs, je suis revenu dans ma Mission, d'où je vous écris, trois mois après les faits que je vous rapporte.

Aujourd'hui *Kaytz* est rendu à la pratique de la religion ; demain nous attaquerons un autre point. Nous

sommes bien résolus, Monseigneur, de pousser le schisme à bout et d'amener à nous les infidèles. Tout par la grâce de Dieu.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect et de ma piété filiale, et daignez bénir le plus humble de vos enfants en Jésus-Christ,

J. Le Bescou, o.m.i.,

Missionnaire-Apostolique.

Cette Mission de *Kaytz* a eu son couronnement, quelques mois après, dans le fait que nous raconte la lettre suivante du R.P. Pouzin, écrite à notre bien-aimé Fondateur, en date du 27 mars 1859.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Comme le temps de faire ma retraite n'est pas encore venu, je me jette à vos pieds pour vous demander la permission de balbutier, le mieux que je pourrai, un mot que, depuis le 20 janvier, fête de saint Sébastien, je suis pressé de manifester, non pas seulement à Votre Grandeur, mais encore à tous ceux qui ont à cœur les fruits de sainteté de notre chère Congrégation. Voici le fait :

La Mission de *Kaytz*, une de celles qui avaient été le plus affligées par le schisme de *Goa*, avait été de droit la première visitée spécialement par Mgr Séméria et ses deux zélés Missionnaires, les Révérends Pères Chounavel et Bonjean, dont les prédications merveilleuses, suivant le dernier compte-rendu, doivent

rappeler les temps héroïques de notre chère Congrégation. Parmi les différentes églises qui composent cette Mission, celle de saint Sébastien avait été la dernière, à cause de sa négligence et de son orgueil de caste, à participer à l'immense bienfait de l'*Ecce nunc tempus acceptabile*. Et encore le peu de bien qui s'était opéré était-il dû, surtout, à un acte de vertu et de force du Père BONJEAN, qui s'étant rendu dans l'église même, après une apostrophe véhémente aux enfants de perdition, sortit brusquement sur ces mots : *que ceux qui veulent aller au Diable et en enfer restent ici, mais que ceux qui veulent aller à Dieu et au ciel me suivent et viennent désormais entendre la Mission*. A cet appel inattendu, inspiré par une âme toute pénétrée de l'horreur du péché et toute remplie de charité et du désir du ciel, tous ceux qui se trouvèrent présents suivirent la voie indiquée, mais, hélas ! ce n'était que le plus petit nombre ; le reste de la population, puni sans doute de n'être pas même venu entendre le Père qui était accouru exprès pour eux dans leur église, ressemblant plutôt à un étable de bœufs qu'à une demeure du Roi de l'univers, demeura dans son ignorance et son engourdissement désespérant. Appelé cette année à visiter cette misérable église, à quoi pouvais-je prétendre, moi, le dernier des prêtres et des Missionnaires du monde ? Plus d'une fois, la seule pensée qu'il fallait bientôt me rendre dans cette Babylone, produisit en moi des soupirs et des exclamations que mes voisins entendirent avec étonnement. Pour comble de malheur, il plut pendant les six premiers jours de la Neuvaine, qui se célèbre ordinairement avant la fête du Saint Patron du pays ; il ne venait pas même alors le nombre de personnes nécessaires pour porter la statue du saint et les chandeliers, etc. Or, cette peuplade renferme environ six cents chrétiens. Ainsi donc, au

lieu de quatre cents adultes qui auraient dû habituellement assister à l'exercice, à peine une vingtaine de fidèles, à moitié ivres, venaient-ils contempler orgueilleusement la cérémonie. En vain, leur rappelai-je la nécessité de venir entendre la parole de Dieu, de cesser au moins pour un temps de pécher, ma parole devenait stérile et je prêchais véritablement dans le désert. Au sixième jour, voyant que l'enfer, les passions et même les éléments étaient si fort conjurés contre moi, pendant que, navré de douleur, je considérais un si grand nombre d'âmes décidées à mépriser le sang de Jésus-Christ, au moment où je ne savais plus à quoi me résoudre, il me vint à la pensée de prier pendant les trois derniers jours de la Neuvaine, en union avec notre cher Frère CAMPER, mort en odeur de sainteté (1). Je n'eus pas de peine à lui découvrir l'excès de ma douleur, et les intérêts de son divin Maître et du mien, puisque nous nous étions fraternellement et intimement connus au Scolasticat de Montolivet, puisqu'il est mort presque entre mes bras...

Après la messe qui suivit cette invocation particulière, on m'annonça quinze personnes demandant à se confesser. Dans le cours de la même journée, le temps s'améliora, le ciel s'éclaircit... On se mit en devoir d'orner l'église de son mieux, bref, pendant l'espace de quinze jours, les contempteurs de la Mission et de la Neuvaine, les bons, les méchants, excepté une vingtaine, tous sont venus se confesser ; quoique cette année-même j'eusse exigé de chaque chef de famille, pour l'entretien de l'église, une nouvelle contribution, quoique, à l'exception d'une dizaine, je les eusse fait châtier sévèrement pour expier leur négligence à en-

(1) Le Frère CAMPER (François) est mort saintement à N.-D. de Montolivet, le 19 janvier 1856. Sa vie a été publiée et a produit, dans les âmes pieuses, une grande édification.

tendre la messe, lors même que le Prêtre se trouve dans les églises voisines, et leur violation du repos et de la sanctification du dimanche. A la vue d'un changement si subit et si inattendu, j'étais confondu, et je bénissais avec reconnaissance mon insigne bienfaiteur ; j'ambitionnais la gloire et la puissance de notre cher Frère, lesquelles, pour être communes en un sens à chacun des membres de notre chère Congrégation, ne laissent pas d'être la propriété particulière de celui qui en est comme l'auteur.

Voilà, Monseigneur, comment ceux de vos enfants, que les dispositions de la divine Providence ont empêché d'accomplir, de leur vivant, toute l'étendue de vos désirs, en venant travailler dans les Missions étrangères, y viennent après leur mort aider leurs Frères dans le pénible travail de la conversion des âmes !

Il est inutile d'ajouter que je me trouve toujours heureux dans notre chère Congrégation, et que je remercie infiniment Votre Grandeur de m'avoir confié à des mains qui ne cherche que mon propre bien et ma propre consolation.

J. Pouzin, o.m.i.,

Missionnaire-Apostolique.

Jaffna, le 5 Octobre 1858.

Monseigneur et Révérendissime Père,

Permettez au dernier de vos enfants de vous offrir, comme témoignage d'amour filial après son Oblation, le petit récit suivant, où il va enregistrer, avec bonheur, quelques-unes des pacifiques conquêtes de la grâce,

dans cette île lointaine de *Ceylan*, qui doit tout à Votre Grandeur, et qui est si chère à son cœur apostolique.

J'ose me flatter, Monseigneur, que cette narration simple réjouira votre cœur paternel, en vous montrant que, jusque sur ces plages éloignées, la protection tendre de Marie immaculée continue d'obtenir, à vos enfants chéris, la seule récompense qu'ils ambitionnent, le salut des pauvres âmes délaissées.

Après l'heureuse Mission de *Valigame* (1), dont les touchants épisodes sont connus de Votre Grandeur, nous séjournâmes quelques mois à *Jaffna*, soit pour nous remettre de nos fatigues, soit pour seconder, pendant le carême, le zèle de nos Pères de cette ville. Le 12 mai, Mgr Séméria nous conduisait, le P. Chounavel et moi, à une nouvelle campagne, dont le champ devait être la partie Est du Vicariat, qui, depuis plusieurs années, n'avait pas reçu la visite de son Évêque. Le soir de ce jour-là, nous revoyions, avec bonheur, notre croix de *Kaytz*, cette croix arrosée de tant de sueurs ; croix doublement chère, et comme notre fille aînée, et comme le témoin éloquent d'une grande victoire remportée sur l'enfer. Les chrétiens l'ont prise en affection, et la regardent comme leur plus sûr palladium ; jour et nuit, de pieux suppliants viennent s'y rappeler leurs promesses, et y puiser force et consolation ; le jour, ce signe sacré de notre Rédemption, se montre au loin au voyageur ; et le soir, de gracieux reverbères en indiquent encore la place à travers les ténèbres. Nous reçûmes un accueil cordial de cette population, aujourd'hui si changée, et nous pûmes nous convaincre que le bien opéré dans cette première Mission n'avait rien d'éphémère, mais que la foi avait bien

(1) Un rapport abrégé de cette Mission a été publié dans les *Annales de la Propagation de la Foi.*

réellement repris son empire sur ces chrétiens un instant si égarés. Le lendemain, fête de l'Ascension, nous prêchâmes jusqu'à six fois, à un auditoire avide de nous entendre, et le soir, ce ne fut qu'avec peine que nous nous arrachâmes aux larmes et aux regrets de ces braves gens, qui auraient été si heureux de nous retenir quelque temps parmi eux ; nous nous embarquâmes sur le *Sloop*, qui devait nous descendre à *Trincomalie*, au plus tard, dans la journée du samedi. Permettez que j'épargne à Votre Grandeur, l'ennuyeux récit d'une ennuyeuse navigation indienne, où l'on perd toujours un temps précieux à l'ancrage, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, le plus souvent sans aucune raison ; nous sommes assez faits à de semblables désappointements pour en prendre bravement notre parti ; mais nous fûmes vivement peinés d'être privés de la Sainte-Messe le dimanche suivant ; car, ce ne fut que ce jour-là, à 2 heures du soir, que nous jetâmes l'ancre en face du Fort de *Trincomalie*.

TRINCOMALIE, appelé en tamoul *Trikónamalei* (montagnes aux 3 cônes, à cause de la forme que ce rocher présente, vu d'une certaine distance en mer), ou *Trikónadamalei* (sainte montagne du Dieu *Konada*, qui avait autrefois, sur la crête du rocher, un temple célèbre dans toute l'Inde, temple dont il ne reste plus qu'un piédestal, où les dévots Indous continuent leurs sacrifices), TRINCOMALIE, dis-je, est un des plus beaux ports de guerre du monde; sa position géographique est 3° 31' latitude N. et 81° 23' longitude E. de Greenwich, à 130 milles S. de *Jaffna* ; sa rade pourrait, dit-on, contenir toute la flotte anglaise et lui offrir un abri parfaitement sûr ; ses deux forts, *Frédérick* et *Ostenburgh*, le rendent, dit-on, presqu'imprenable, cependant, on n'a pas encore oublié, dans le pays, qu'il fut, vers la fin du siècle dernier, enlevé par les Français, sous l'illustre amiral Suffren, et qu'en 1795, il fallut

trois semaines aux Anglais pour le reprendre. *Trincomalie* est aujourd'hui le chef-lieu de la Province de l'Est ; les forts sont défendus par deux compagnies de soldats européens, et le port est souvent visité par les navires de guerre anglais, dont les équipages ne portent que trop souvent le scandale de leur ivresse et de leur turbulence dans ce lieu ordinairement si paisible. C'est près de *Trincomalie*, sur les écueils de l'île *des Pigeons*, que sombra, l'an dernier, le Steamer *Ava*, sur lequel se trouvait le vénérable Vicaire-Apostolique d'*Agra*, Mgr Persico, qui, après avoir échappé aux massacres dont la révolte indienne avait ensanglanté sa Mission, manqua trouver la mort sur ce rocher, où il vit la mer engloutir ses dernières ressources. Les alentours de *Trincomalie* sont parsemés de montagnes très-boisées, et présentent un aspect très-pittoresque ; mais la chaleur y est excessive, la variation du thermomètre, à l'ombre, pendant toute la journée, s'opérant entre 24° et 33° centigrades ; le sol est aride et improductif ; la Province est assez peu peuplée pour sa superficie ; ainsi la Province du Nord ou de *Jaffna*, sur une superficie de 5 427 milles carrés, a une population de 305 254, d'après le recensement de 1852, tandis que celle de l'Est ne renferme que 79 368 âmes, sur une superficie de 5 753 milles carrés. La population de la ville comprend les indigènes purs, les descendants portugais, qui y exercent en assez grand nombre les métiers de forgerons et de charpentiers, les Burghes (ou bourgeois), descendants Portugais ou Hollandais, qui sont pour la plupart dans les emplois du gouvernement ; cette dernière classe fournit le plus grand nombre des adhérents au protestantisme ; les autres, créoles Portugais, sont catholiques en grande majorité, et les indigènes sont, ou indous, ou musulmans, ou catholiques ; les protestants n'y sont que pour un chiffre insignifiant. Quand aux Européens, il n'y

a guère que les autorités civiles et militaires. Il y a, à *Trincomalie*, deux ministres protestants : l'un, membre de l'église établie d'Angleterre, est reconnu pour le chapelain militaire et civil de la station, et touche, à ce titre, un énorme traitement annuel de 17 500 fr. ; en sus de ses devoirs officiels, il s'occupe bien un peu de prosélytisme parmi les indigènes, il y emploie un catéchiste : mais, jusqu'ici, ses efforts n'ont guère été couronnés de succès : j'en puis dire autant de la Mission Wesléyenne, aux néophytes de laquelle on peut, en toute vérité, appliquer ce vers :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Le ministre wesléyen ne pouvant mieux faire, s'occupe surtout des fonctions de pédadogue: mais, d'après les documents irrécusables que j'ai entre les mains, ni comme œuvre de prosélytisme, ni comme institution enseignante, son établissement n'est pas très-florissant. Ainsi, le rapport général de la société *Wesléyen-Méthodist*, pour l'année 1857, porte au chiffre bien modeste de 11, le nombre des membres pleinement admis (*fully accredited*) de cette église, à *Trincomalie*, tandis que le rapport de cette société, sur les Missions du Nord de *Ceylan*, donnait, en 1851, un chiffre de 19 adhérents dans cette ville : ainsi, il y a progrès, mais un progrès à reculons : en tout cas, il ne sera jamais difficile à aucun prédicant, en ce pays, de se faire un troupeau aussi nombreux ; il lui suffira de donner quelques salaires de catéchistes et de maîtres-d'école : je dois dire que le Révérend, M. Kilner, n'a pas, d'après le rapport, de catéchiste : en revanche, il a 4 maîtres-d'école salariés, que je suppose être compris dans le nombre de ses 11 adhérents. Quant à ses écoles, il me suffira de dire que dans son dernier rapport officiel, l'inspecteur du gouvernement, lui-même ministre protestant, déclare s'être mis en communication avec le Mission-

naire Wesléyen de *Trincomalie*, pour savoir si son école répondait aux besoins de la population, et qu'il lui a été avoué qu'il y aurait lieu d'établir, à *Trincomalie*, une *bonne école élémentaire*. Cette appréciation des travaux et des succès des protestants, à *Trincomalie*, ne saurait être soupçonnée de partialité, car elle se tire de leurs propres documents.

La population catholique de *Trincomalie* (sans compter les soldats catholiques, dont le nombre s'élève, actuellement, à environ 130) est portée, dans l'annuaire catholique, à 1 600 ; je suis porté à croire que si l'on joint aux catholiques résidant dans la ville, ceux qui se trouvent dans les villages voisins de *Velvéry*, de *Manganage*, de *Tiroucoudha*, et surtout de *Cottiar*, on doit atteindre bien près du chiffre de 2 000.

Le nom de *Cottiar* me ramène involontairement aux Missionnaires Wesléyens ; mais il faut dévoiler les supercheries avec lesquelles, ces pieux et modestes apôtres, trompent ceux qui soutiennent de leur bourse, leur œuvre stérile. Le fait que je vais rapporter est loin d'être l'unique dans son genre, et il est très-propre à initier le lecteur aux ruses de la stratégie protestante. Donc, en 1849, quelques chrétiens de *Cottiar*, qui avaient été excommuniés pour leur mauvaise conduite, s'adressèrent d'abord au chapelain anglican, qui les repoussa, et, en désespoir de cause, ils allèrent trouver M. Walton, le Missionnaire Wesléyen, alors stationné à *Trincomalie*. Le rapport de la société ne manqua pas de faire grand bruit de cet incident, dans un article intitulé : *"Ouvertures à Cottiar ;* "et l'on donna à entendre que les catholiques, *"mécontents du Romanisme,"* étaient sur le point d'entrer en participation *"des privilèges spirituels"* de la communion Wesléyenne. Cependant, l'année suivante, ces chrétiens se soumirent au prêtre, firent une amende honorable publique, et furent pardonnés . . . Qu'étaient devenues les *Ouver-*

tures à *Cottiar* ? Elles s'étaient fermées ; mais le petit article avait fait son œuvre en temps et lieu ; il n'y avait plus à s'en occuper en aucune façon ; aussi serait-ce en vain que, dans le rapport de 1851, vous chercheriez le nom de *Cottiar*, il n'y est pas ; il était, en effet, plus politique de le laisser oublier. Aujourd'hui, je ne donnerai pas les gens de *Cottiar* comme des chrétiens modèles, ils sont trop ignorants pour être bons, et comme ils sont séparés de *Trincomalie* par un bras de mer, ils n'ont pas pu profiter des fruits de la Mission : cependant, le P. Pussacq a pu les confesser, et leur consacrer quelques jours ; mais revenons à *Trincomalie*. L'église que nous avons en cette ville est assez spacieuse, très-propre et très-bien tenue ; à travers le feuillage des arbres, on voit se dessiner agréablement les gracieuses découpures de son élégante façade, qui est, elle-même, un monument de la piété et du zèle des soldats irlandais du 37e régiment, qui, comme le porte une inscription, la bâtirent sous la direction du P. Cassinelli.

Aussitôt qu'il fut connu dans la ville que nous étions arrivés, la population catholique qui nous avait attendu pendant plus de huit jours, et qui, à son grand regret, avait vu se faner les arcs-de-triomphe qu'elle avait élevés pour fêter dignement l'entrée de son évêque, accourut sur la plage avec la croix processionnelle et le dais, que l'on porta élevé sur la voiture de Monseigneur ; nous embrassâmes cordialement le cher P. Keating, venu à notre rencontre, lequel, avec le P. Pussacq, administre cette Mission, et nous avançâmes lentement au milieu d'une foule compacte, s'inclinant sous la bénédiction de son évêque, et dont chaque individu cherchait à rencontrer un sourire du R. P. Chounavel, qui, pendant près d'une année, s'était dévoué à leur bien spirituel avec un zèle qui lui avait gagné tous les cœurs, et avait provoqué, à son départ, les

plus touchants regrets ; je ne sais qui était le plus heureux, ou le P. CHOUNAVEL, en revoyant ce peuple pour lequel il avait tant travaillé, ou le peuple de revoir son cher P. CHOUNAVEL ; toujours est-il que tout le monde paraissait fort content. A notre entrée dans l'église, le bon Père fit entendre, à ce peuple impatient, les accents d'une voix qui leur était si chère, et soit les quelques mots qu'il leur adressa ce jour-là, soit le sermon d'ouverture qu'il prêcha le 17 mai, furent écoutés avec une religieuse avidité.

La Mission, une fois commencée, nos sermons et instructions furent suivis avec beaucoup d'exactitude ; nous remarquâmes dès lors chez ce peuple une grande avidité de la parole sainte ; les femmes ne manquaient pas de venir aux prédications, soir et matin, et les hommes qui, employés aux travaux du gouvernement, ne pouvaient guère venir le matin, y accouraient chaque soir, aussitôt leur journée finie ; l'assistance fut nombreuse et empressée, lorsque nous commençâmes les conférences sur la confession ; non seulement les catholiques, mais les protestants y vinrent en grand nombre ; la couleur de controverse qu'avait eue notre première conférence sur la divinité de la confession, les curieux aveux que nous y citâmes des coryphées du protestantisme sur cette admirable institution, tout cela piqua la curiosité des protestants, dont plusieurs continuèrent à suivre nos sermons avec assiduité. On tâchait bien de faire quelques commentaires, de lancer quelques critiques, mais, au fond, ces sermons sur les grandes vérités qui ont toujours, quoiqu'on fasse, un intérêt personnel ; mais ces conférences, qui, avec leurs détails pratiques, allaient fouiller dans les derniers replis des cœurs, et y signaler des plaies que chacun devait y reconnaître, produisaient sur tous une impression profonde, à laquelle les protestants n'échappaient pas plus que les autres ; l'impression produite par un

sermon était encore toute vive, qu'un nouveau discours venait enfoncer le glaive plus avant ; aussi notre Mission devint bientôt pour tous le grand évènement, dont tous s'entretenaient dans un sens ou dans l'autre : les mots de *conversion*, de *confession*, de *réconciliation* étaient dans toutes les bouches ; non seulement chacun pensait à soi-même, mais dans chaque classe, des âmes zélées se faisaient dans leurs familles et leur voisinage, les échos de la parole divine, pressaient les mauvais catholiques, les païens et les protestants de se convertir. Vous verrez que ce zèle ne fut pas stérile. Cependant les femmes entouraient le tribunal de la réconciliation, et y portaient des dispositions si admirables, que ce saint ministère fut pour nous tous une source de consolations, et que les jours que nous y consacrâmes s'écoulèrent pour nous avec une incroyable rapidité ; nous fûmes, pendant cette Mission, cinq confesseurs assidus au sacré tribunal : Mgr Séméria confessant comme un simple Missionnaire, le P. Keating y oubliant ses infirmités, et le P. Pussacq, quoiqu'encore assez nouveau dans le pays, y tenait son poste aussi bien que les autres.

La Fête-Dieu approchait : le P. Chounavel avait déjà réglé, avec les principaux de chaque classe, le parcours de la procession qui devait avoir lieu, assigné à chacun la portion qu'il devait décorer ; l'agent anglais se prêta gracieusement à ce que la procession passât dans les rues publiques, et le commandant du fort accorda, avec une égale bienveillance aux soldats catholiques, la permission d'y assister ; les chrétiens rivalisant tous de zèle, emploient une partie des nuits aux préparatifs qui leur sont échus en partage, et, enfin, le grand jour arrive. *Trincomalie* prend un air de fête : les rues que N.-S. va honorer de sa divine présence, se couvrent de feuillage, de guirlandes de fleurs, d'élégantes draperies ; elles ne forment plus qu'un grand

arc-de-triomphe, je dirai mieux, une église improvisée, où toutes les productions du pays sont transformées en ornements champêtres, relevés par l'éclat de tout ce qu'on a pu se procurer de plus précieux. A quelques endroits l'ornementation se simplifie, des toiles blanches avec des branches de feuillage en font tous les frais ; mais cette simplicité elle-même est touchante, car c'est là l'hommage de la veuve et du pauvre. De distance en distance s'élèvent de gracieux reposoirs, décorés avec un goût tout européen, combiné à l'ingénuité indienne ; ces reposoirs n'auraient point été déplacés dans bien des processions du Saint-Sacrement en Europe. Le soir, vers trois heures, un sermon sur l'Eucharistie est prêché à un auditoire compact, auquel chaque croyance a fourni son contingent, et la procession sort triomphalement de l'église ; Mgr Séméria porte le Dieu d'amour dans un ostensoir resplendissant ; quelques soldats soutiennent, au-dessus de lui, un élégant baldaquin, tandis que les autres forment, en avant, ainsi qu'il leur a été expliqué, la *garde d'honneur* de N.-S. Jamais *Trincomalie* n'avait été le théâtre d'une telle solennité ; jamais N.-S. n'avait ainsi parcouru ses rues, et n'y avait recueilli tant d'hommages ; je crois même, qu'à l'exception de *Pondichéry*, jamais ville de l'Inde n'a vu pareil triomphe. La foi vive des catholiques, le respect plein de convenance de tous, permirent à cette procession de se développer avec ordre et une solennelle gravité, dans les rues un peu étroites de la ville. Cependant la nuit tombe, mais ce n'est que pour faire ressortir l'éclat de tant de lumières qui dissipent les ténèbres, et, enfin, on rentre à l'église. N.-S. s'arrête sur le seuil de son temple ; du haut de la chaire, je commence, au nom de tous, une amende honorable ; mais, tout-à-coup, des sanglots éclatent, et des cris de : *"Jésus ayez pitié de nous,"* partent, comme une explosion électrique, de tous les points de l'é-

glise ; en vain, essayais-je d'ajouter quelques mots, ma voix est impuissante à dominer les mille cris de repentance et d'amour de ce peuple, qui est tombé à genoux comme un seul homme, les yeux fixés sur le sacrement adorable... Je me tais... Aussi bien ma tâche à peine commencée était déjà finie ; Jésus lui-même avait parlé au cœur de son peuple... Qu'y pouvais-je ajouter ? Saisi d'une émotion indéfinissable, je descendis, et allai confondre mes vœux et mes actions de grâce avec ceux de ce peuple, aux pieds de N.-S. Cet incident nous frappa d'autant plus, que jusques-là, nous n'avions pas remarqué, dans notre auditoire, le penchant aux manifestations extérieures, si caractéristique à *Valigame ;* silence respectueux, attention recueillie, telles avaient été jusques-là les dispositions de notre auditoire ; mais, ce jour-là, N.-S. avait remué tous les cœurs, et les sentiments que, par respect pour le lieu saint, et par une certaine réserve propre aux villes, chacun eut voulu contenir, s'échappèrent à la fois de tous les cœurs, presqu'à l'insu de chacun. L'église présenta, en ce moment, un spectacle digne du ciel, et N.-S. remporta une brillante victoire. Jésus inconnu, s'était fait connaître et sentir ; Jésus méprisé, recevait une magnifique ovation, et Jésus outragé, voyait son passage arrosé de larmes de repentir d'une foule de pécheurs prosternés à ses pieds. Dès ce jour, le succès de la Mission fut assuré.

L'octave de cette belle journée fut dignement célébrée ; 370 femmes, après une longue préparation, se présentèrent à la Table Sainte, pour y recevoir ce Dieu qui les avait pardonnées, et à qui elles avaient juré un amour éternel ; 70 d'entr'elles reçurent ensuite le confirmation. Le soir, la procession de la Sainte-Vierge réunit encore une foule considérable ; les hommes, forcément absents le matin, vinrent s'y associer, à la joie sainte de leurs mères, épouses, filles et sœurs ; quant

à celles-ci, pleines du sentiment des bienfaits de leur Dieu, il aurait fallu entendre avec quelle ardeur, encore sous l'impression des chaleureuses paroles dont le P. Chounavel venait de stimuler leur amour et leur confiance en Marie, elles prièrent pour la conversion de leurs pères, époux, fils et frères.

Venait donc maintenant le tour des hommes, et j'avoue que nous ne le voyions pas approcher sans une certaine appréhension ; on nous avait représenté combien il leur serait difficile de venir à confesse pendant le jour, vu qu'ils ne pouvaient s'absenter des travaux du gouvernement, et nous nous voyions déjà presque dans l'alternative de renoncer à les voir se confesser, ou de supprimer, à notre grand regret, les sermons du soir. Mais, ô heureuse surprise ! le jour fixé pour l'ouverture de ces confessions, nous voyons nos confessionnaux assiégés par un si grand nombre de pénitents, que, malgré l'ardeur avec laquelle nous nous mîmes à l'œuvre, force nous fut d'en renvoyer plusieurs au lendemain. Les obstacles que nous avions redoutés, n'avaient-ils donc aucune réalité ? ils existaient bien réellement, mais ils avaient été surmontés par la foi ; ces hommes qui gagnent leur pain quotidien à la sueur de chaque jour, ont pris une généreuse résolution ; ils obtiendront, à tout prix, la permission de s'absenter, un, deux, trois jours, autant qu'il leur en faudra pour accomplir leur réconciliation avec Dieu, et, pour cela, ils sacrifieront le salaire d'autant de journées, au risque de jeûner tous ces jours, eux et leurs familles ; la question se réduisait bien là, en définitive, pour plusieurs, sinon pour tous, et quand je pense combien les habitants de ce pays ont de peine à sacrifier à leur bien spirituel, le moindre gain ou avantage temporel, je suis tenté de regarder cette circonstance comme un des plus beaux traits de cette Mission ; qui en a fourni pourtant de si beaux. Mgr Séméria, satisfait de ces bonnes

dispositions, voulut les seconder par une faveur ; en conséquence, Sa Grandeur fit remise générale, à ceux qui se confesseraient pendant la Mission, de toutes les pénitences publiques, qui, selon l'usage du pays, sont infligées à ceux qui se rendent coupables de certaines fautes scandaleuses. Cette indulgence si opportune, jointe à l'effet de la grâce et au zèle des bons chrétiens, qui ne cessaient de s'employer, par leurs prières et leurs exhortations pressantes, à la conversion des pécheurs, amena, à la piscine du salut, un grand nombre de ces pauvres âmes égarées ; et celles-ci n'avaient pas plutôt recouvré la santé spirituelle dans le bain de la pénitence, qu'elles étaient transformées en apôtres, le branle se communiquait de proche en proche : *"Il faut te confesser ... quitte cette mauvaise habitude, cette fréquentation, cette société ... viens au sermon ... viens parler au Père ... viens demander pardon à Monseigneur"*, telles étaient les paroles qui étaient sur toutes les lèvres ; aussi, nos courts moments de loisir, étaient-ils employés à recevoir ces vieux pécheurs, à aplanir les difficultés qu'ils rencontraient, à les encourager et à leur octroyer le pardon.

Je vous laisse à penser, Monseigneur, si dans de semblables circonstances nos confessionaux furent occupés ; il y eut foule ; et des poissons de première qualité, je puis vous assurer, se prirent dans nos filets ; beaucoup d'hommes se confessaient pour la première fois, d'autres y revenaient après des 5, 10 et 20 ans d'éloignement ; le labeur était rude, mais infiniment consolant.

Parmi tant de sujets de consolation, je ne citerais que le cas d'un indigène très-respectable, très-instruit, qui, touché de ce qu'ils voyait et entendait, vint un jour se jeter aux pieds de Monseigneur, et lui demander grâce. Né de parents catholiques, il avait été envoyé, dès son bas âge, aux écoles protestantes, où il

avait fini par abjurer sa foi avant de la bien connaître ; il reçut une éducation soignée, et fut plus tard employé par le gouvernement dans des postes honorables et lucratifs ; il avait épousé une païenne, qui, quoique subséquemment baptisée en danger de mort, ne pratiquait guère sa religion ; quant à lui, il avait trop d'intelligence pour ne pas sentir les contradictions où le fanatisme et l'abus du jugement privé entraînent les protestants ; il avait encore des regrets pour la foi de ses pères, mais il était retenu par des motifs d'intérêt temporel, et ce ne fut que pendant cette Mission que l'impulsion de la grâce fut assez forte pour lui faire préférer la vérité à tout ; mais aussi, il prit une résolution généreuse, il se donna à Dieu de tout son cœur, sans tergiversation, sans restriction. Ayant entendu à l'église, l'ordre donné aux chrétiens, d'apporter tous les livres protestants qu'ils pourraient avoir, il nous envoya immédiatement tous ses livres, et même ses papiers, pour que nous en fissions l'examen ; nous eûmes le plaisir de lui en remettre un grand nombre qui ne traitaient que de sciences . . .

La conversion de cet homme fit une très-grande impression dans le pays, rien n'égalait, du reste, sa ferveur ; il fut un des premiers à s'enroler dans la société de tempérance. Il persévère toujours, et à notre retour à *Trincomalie*, il nous donna les marques du plus vif attachement et de la plus sincère reconnaissance.

"*Je ne puis venir recevoir votre bénédiction*, écrivait-il à Monseigneur, le jour de notre départ, *la maladie m'en empêche ; mais mon coeur est auprès de Votre Grandeur.*" Je m'étendrais avec plaisir sur le compte de ce brave homme ; mais j'ai tant à dire, il me faut abréger. Le zèle de nos chrétiens s'étendit aussi aux païens et aux protestants, et je dois ici un hommage de reconnaissance à 4 ou 5 catholiques, qui, pendant tout le temps de la Mission, ont été infatigables dans

cet apostolat. Le Père CHOUNAVEL s'étant chargé des enfants que chaque jour il réunissait dans un nombreux catéchisme, je fus, pour ma part, chargé de l'œuvre des catéchumènes ; chaque jour, on m'en amenait quelqu'un ; aujourd'hui un païen, demain un boudhiste, après demain un protestant, maintenant un indigène, plus tard un européen, tantôt un vieillard, déjà courbé sur sa tombe, et tantôt un jeune enfant, encore à l'aurore de la vie ; de sorte que, bientôt, je me trouvai une liste nombreuse de catéchumènes de toutes les classes, de toutes les religions, de toutes les couleurs, de tout âge et de tout sexe ; chaque jour je consacrai quelque temps à leur instruction que leurs zélés parrains et marraines continuaient à la maison (1) ; c'était une rude tâche pour quelques-uns de ces catéchumènes que d'apprendre les prières ; l'un d'eux, déjà d'un certain âge, s'en plaignait un jour à moi, en versant des larmes ; mais leur bonne volonté leur fit surmonter, à presque tous, cette difficulté. Mais n'anticipons pas. Les confessions des hommes continuaient sans interruption ; si quelques maîtres protestants se plaignaient de "*ces prêtres importuns qui retiennent tous les domestiques à l'église*" (ce qui du reste n'était qu'une exagération), d'autres, plus raisonnables, rendaient té-

(1) Ces braves gens se trouvaient grandement récompensés de leur peine, en recevant de nous un *simple chapelet*. Ainsi, vous voyez qu'il faut peu de chose pour produire de grands résultats, et je suis fermement persuadé que des croix, médailles et autres objets de piété, mais surtout des *chapelets*, donnés comme primes du zèle, deviendraient un puissant moyen de prosélytisme en ce pays. De fait, la conversion de plusieurs de nos néophytes a été, en partie, déterminée par la promesse que fit Monseigneur, de donner un chapelet à quiconque procurerait la conversion d'un adulte. Je répéterai donc ici notre refrain : "Des chapelets.... des chapelets pour l'amour du Bon Dieu et des pauvres âmes!!!"

moignage au changement notable qui s'était manifesté dans la conduite de tous ; on remarquait qu'il n'y avait plus de querelles, qu'on ne prononçait plus de mauvaises paroles, et l'on disait que, si nous pouvions toujours rester à *Trincomalie*, les chrétiens seraient bien meilleurs. Une circonstance vint encore seconder ces impressions favorables ; nous fûmes, en effet, les intermédiaires de restitutions nombreuses et assez considérables ; le premier mouvement du public fut la surprise ; quelques-uns disaient que c'était là une chose jusqu'alors inouïe ; mais c'était bien pour tous une preuve tangible des avantages pratiques de la confession, que nous avions développés dans nos conférences. Il arriva, à cette occasion, un petit incident qui nous amusa passablement : nous avions transmis à un protestant une petite restitution de 3 schillings (3 fr. 75c.), sur quoi, il nous répondit qu'il ignorait que cette somme lui fut dûe, et il demandait des explications ; nous répliquâmes que nous n'avions pas d'autre explication à donner, que celle déjà fournie, savoir que c'était une restitution que nous étions chargés de lui transmettre ; il nous pria alors d'en disposer pour les pauvres ; cependant, à quelques jours de là, nous lui adressions, au même titre de restitution, une nouvelle somme d'une livre sterling (25 fr.) ; cette fois-là, il ne fit pas tant de difficultés, et il répondit que sur notre assurance que cette somme lui appartenait, il la recevait et nous en envoyait la quittance ; l'homme aime souvent à faire de la générosité à bon marché.

La communion des hommes eut lieu le jour de saint Jean-Baptiste ; elle réunit 300 communiants ; un certain nombre d'entr'eux passèrent, dans l'église, et en prières, la nuit qui précéda ce beau jour ; ainsi, dans la primitive église, les chrétiens se préparaient aux grandes solennités, par ces veilles pieuses, dont les vigiles conservées dans le calendrier catholique, perpétueront

à jamais la mémoire. Leur recueillement profond, pendant toute la cérémonie, fut tout à la fois le fruit et la marque de cette fervente préparation, c'était réellement un touchant spectacle que celui de cette réunion d'hommes de toutes classes, confondus dans les mêmes rangs, absorbés dans les mêmes sentiments, immobiles et comme suspendus aux lèvres du prédicateur qui leur suggérait de la chaire les actes préparatoires à la communion, ne remuant que pour obéir aux signes qui leur étaient faits, et semblant avoir tout oublié pour ne penser qu'à l'hôte Divin qui allait les visiter ; il y avait dans cette réunion quelque chose de calme, de grave, une émotion tranquille, que je ne saurais bien dépeindre, mais qui remuait le cœur, plus que n'auraient pu le faire les plus vives démonstrations extérieures ; après la messe, 83 furent confirmés.

Ce n'était pas assez d'avoir ramené au bien tous ces pauvres pécheurs ; nous les voyions, sans doute, bien changés, bien différents de ce qu'ils étaient autrefois, mais il n'était pas naturel que ces impressions durassent toujours ; il fallait affermir ce qui avait été fait ; le présent, quelqu'édifiant qu'il fût, n'avait de valeur qu'en vue de la persévérance dans l'avenir ; nous eûmes la pensée d'établir une société de tempérance, car il avait été constaté que les maux du passé avaient surtout leur cause dans les habitudes de l'ivrognerie. Aussitôt pensé, aussitôt exécuté, et la veille de ce jour-là, le P. Chounavel et moi, encouragés et dirigés par Mgr Séméria, nous rédigeâmes, à la lueur de la lampe, les statuts de notre confrérie. Nous lui cherchions un Patron, quand nous nous rappelons que le lendemain, l'Église célèbre la fête de celui dont l'Écriture a dit : *nec vinum, nec siceram bibet.*" Voilà notre saint, dîmes-nous, et la confrérie fut nommée : *Confrérie de saint Jean-Baptiste.*

Au moment où je trace ces lignes, le P. CHOUNAVEL, qui n'est pas seulement bon prédicateur et musicien, mais qui est encore peintre, est occupé à peindre l'image du Précurseur, qui doit être placée sur l'étendard de notre confrérie.

Le principe de cette association est une abstinence mitigée, et la principale pratique, est la réception trimestrielle des sacrements ; plusieurs membres sont allés au-delà des prescriptions du règlement, et ont voué l'abstinence totale que nous avions cru prudent de ne pas imposer. Le soir donc de la communion, la Confrérie fut solennellement inaugurée ; 200 membres furent inscrits, et après avoir fait leur promesse à genoux, allèrent recevoir la bénédiction de Monseigneur : cette cérémonie, qu'avait précédée un sermon explicatif des règlements, et qui fut terminée par la bénédiction du Saint-Sacrement, se prolongea jusques à une heure avancée, mais cette journée appartenait toute au Bon Dieu, et il ne fallait rien moins qu'une telle soirée pour couronner une matinée si heureuse.

Cette Confrérie, tout en faisant la part des défections que le refroidissement et l'inconstance pourront causer, paraît devoir faire un bien immense.

Nous avons, depuis notre retour, appris avec joie du P. PUSSACQ, que plus de 100 confrères se sont présentés à la Sainte-Table, le jour de N.-D. du Rosaire.

Une Confrérie de Marie-Immaculée a été aussi établie pour les personnes du sexe ; elle contribuera grandement à la pureté des mœurs, en formant un noyau de femmes et de filles de conduite irréprochable, unies entr'elles par plusieurs pratiques de dévotion, s'approchant chaque mois de la sainte communion ; tant par leurs exemples que par leurs prières et leurs conseils, elles mettront la vertu en honneur, et répandront dans le pays la bonne odeur de J.-C. ; les associées qui, jusqu'à leur mariage, auront été fidèles, seront, ce jour-là,

couronnées de fleurs : ce spectacle, souvent renouvelé, ne peut manquer de développer dans les cœurs l'attrait pour l'angélique vertu. Pour cette Association aussi, le P. CHOUNAVEL vient de peindre un gracieux tableau de l'Immaculée-Conception. Daigne, Marie, prendre sous sa tutelle maternelle, cette intéressante famille ! Le zèle pour ces confréries fut si grand, que les petits garçons, jaloux d'avoir aussi la leur, nous firent la demande d'une association de l'Ange-Gardien, exclusivement pour eux ; les circonstances ne nous permirent pas alors de réaliser cette charmante idée ; mais nous espérons bien le faire quelque jour.

Cependant nous avions annoncé notre intention de planter, à *Trincomalie*, une belle croix de Mission, annonce qui mit tout le monde en mouvement ; on alla couper au loin un arbre propre à cela, et tous les menuisiers chrétiens vinrent en grand nombre y travailler chaque jour, durant les courts instants de loisir entre la fin de leur journée et le commencement du sermon ; aussi, fut-elle bientôt prête, et le 27 juin, cette croix, pompeusement ornée, fut bénie devant une foule nombreuse, et portée en procession simultanément par les catholiques indigènes et les bons catholiques irlandais ; bientôt elle s'éleva aux joyeuses acclamations de tous les assistants, qui, humblement prosternés à ses pieds, renouvelèrent, avec une ferveur visible, leurs promesses de fidélité à Jésus crucifié. Cette croix, la plus belle que nous ayions plantée, s'aperçoit du haut du fort, et produit, à côté de l'église, un effet très-gracieux. Les protestants en ont fait, il est vrai, l'objet de remarques aussi niaises que déplacées ; ce n'est pas la première fois que ce signe sacré, qui devrait tirer de tous les yeux des larmes de componction, a été, dans le monde, l'objet de la risée des prétendus sages ; mais les paroles et les insultes passent avec le vent, et la croix de *Trincomalie* restera debout, pour marquer et

rappeler à tous les merveilles opérées par la grâce en cette ville, en l'année 1858.

Dans cette Mission, les beaux jours se suivaient de près. Le 29 juin, fête des Saints-Apôtres, Pierre et Paul, fut marqué par deux cérémonies également intéressantes. Ce fut d'abord, le matin, la première communion de 100 enfants. Le P. CHOUNAVEL avait pris beaucoup de peine pour les instruire ; leur candide piété et leur recueillement profond, nous furent une preuve que les soins de ce bon Père n'avaient pas été inutiles ; ces bons enfants, ayant entendu dire au Père qu'en Europe on faisait une retraite avant la première communion, voulurent en faire autant eux-mêmes ; sans rien dire à personne, ils se nomment un *moupou* ou président, décorent une des chapelles latérales de l'Église, y improvisent une chaire, et demandent au Père de leur prêcher la retraite ; pendant trois jours, nous les vîmes se rassembler au pied de l'autel de la Sainte-Vierge, qu'ils ont orné de leur mieux, et là, y lire les méditations de saint Ignace, réciter le chapelet et d'autres prières, et écouter avec grande attention les exhortations que leur fit le Père. Le jour de la communion, ils étaient tous couronnés de fleurs, et portaient des cierges à la main, soit le matin à la messe, soit à la procession du soir, lorsqu'on les conduisit sur deux lignes au pied de la croix de Mission pour y faire leur consécration. Leurs gracieuses couronnes, leur petit air recueilli, grave et modeste, l'ordre avec lequel ils s'avançaient lentement, le chant d'un cantique tamoul, en l'honneur de Marie, tout cela donna, à cette petite solennité, quelque chose de charmant et d'aimable qui surprit agréablement et édifia les chrétiens ; à leur rentrée à l'église, ils écoutèrent, à genoux, quelques mots du cher P. CHOUNAVEL, renouvelèrent leurs promesses baptismales, et sur la demande du Père y ajoutèrent le double engagement de ne jamais proférer eux-mê-

mes aucune parole déshonnête, et de répéter, à haute voix, l'invocation : "*Marie-Immaculée, priez pour nous,*" toutes les fois qu'ils en entendraient prononcer par d'autres.

Nous avons, depuis, appris avec édification qu'un grand nombre d'entr'eux, s'acquittent, sans mauvaise honte, de cette charmante pratique si agréable à Marie, et si profitable à eux-mêmes et aux autres.

A la procession dont je viens de parler, on avait pu voir dans les rangs des enfants quelques hommes et femmes de tous les âges, dont la présence à cette fête de l'enfance doit être expliquée ; eux, aussi, étaient des enfants : *modo geniti infantes*, enfantés ce jour-là même à J.-C. dans les eaux saintes du baptême; ils étaient 12, comme les apôtres, et en l'honneur des deux illustres apôtres dont la fête se célébrait en ce jour, l'un fut nommé Pierre et l'autre Paul ; Pierre et Paul étaient deux bons jeunes gens, dont la piété me charma ; parmi ces néophytes, quelques-uns avaient renoncé à l'idolâtrie, un au boudhisme, le reste à l'hérésie protestante. A voir ces néophytes tout rayonnant de la joie, qu'un sentiment profond de leur bonheur faisait rejaillir de leurs visages, j'aimais à reconnaître, en un, la simple candeur des nouveaux-nés de J.-C.: plusieurs d'entr'eux m'avaient donné des preuves frappantes d'une généreuse détermination : mais il s'en trouvait un qui avait surpassé tous les autres, par sa tranquille fermeté dans les rudes épreuves qu'il eut à subir pour devenir catholique: c'était un jeune homme d'une vingtaine d'année, né dans le protestantisme. Depuis longtemps son cœur lui avait dit que dans l'église catholique seule il trouverait la vérité, le bonheur et le salut ; aussi, il saisit avec empressement l'occasion de cette Mission pour exécuter la démarche qu'il méditait depuis plusieurs années ; il ouvrit son cœur à un de nos plus fervents catholiques, M. Kyser.

qu'il m'est bien doux de nommer ici ; ce bon Monsieur l'encouragea et se chargea de l'instruire. Mais avant même que nous l'eûssions vu, le beau-frère du jeune converti nous écrivit pour nous déclarer que ce jeune homme était sous sa tutelle, qu'il ne *permettrait* jamais qu'il se fît catholique ; qu'il nous priait en conséquence de ne le point admettre sans son consentement, ajoutant ces mots pleins d'inconvenance : *"Si vous le faites, ce sera un grand péché ;"* (*it will be a great sin*). Puis voyant la complète inutilité de ses menaces, et la fermeté inébranlable de son parent, il en vint à son égard aux dernières extrémités : le chassa de chez lui, en lui défendant d'y jamais reparaître, et le dépouilla de tout, même de ses vêtements ; il ne savait pas qu'en agissant ainsi, il secondait involontairement les desseins de la grâce sur cette âme choisie, et que ceux qu'attire J.-C. trouvent dans les persécutions et le dénûment, une nouvelle force et un nouvel attrait.

En effet, ce bon enfant se voyant ainsi délaissé des siens, n'en aspira qu'avec plus d'ardeur à devenir l'enfant de N.-S., et sans proférer une seule plainte, il supporta tous ces mauvais traitements dans l'esprit de mansuétude propre aux vrais disciples de Jésus, doux et humble de cœur. M. Kyser, qui l'adopta pour son filleul, fit tout ce qu'il put pour alléger les souffrances et les privations que lui imposait le cruel fanatisme de ses proches ; pour lui, le soin de se préparer au baptême était sa seule préoccupation ; le bonheur de devenir l'enfant de J.-C., le seul objet de ses désirs ; seulement, pour ne se rendre à charge à personne, il s'imposa un travail plus infatigable et plus soutenu, mettant ainsi déjà en pratique la mortification chrétienne dont il devait faire profession plus tard. Jugez, Monseigneur, quelle dût être la joie de Mgr Séméria en administrant pontificalement le saint baptême à cette petite troupe d'élus du bon Dieu. Quant à William Vanhuysen

(c'est le nom de notre bon jeune homme), il persévère ; depuis son baptême, il ne manque jamais sa visite quotidienne au Saint-Sacrement, et à notre retour de *Batticoloa* j'eus le bonheur de l'admettre à la première communion ; il est encore dans la disgrâce de ses parents, mais tout fait espérer que ceux-ci se rendront à tant de patience et de douceur. Ces baptêmes, Monseigneur, ne furent pas les seuls ; car, durant cette tournée, nous avons baptisé, en différents endroits, plus de quarante adultes, et nous avons trouvé, à peu près chez tous, des dispositions plus qu'ordinaires, fruits, sans doute, des grâces attachées à ces missions. Si ce nombre n'a pas été plus grand encore, c'est que la force et le temps nous ont manqué... Mais que faire avec un si petit nombre d'ouvriers ? Cette œuvre serait à elle-même suffisante à remplir tous les moments d'un missionnaire, pendant le temps d'une mission... Permettez donc, Monseigneur, que je supplie Votre Grandeur de nous envoyer un bon nombre d'ouvriers apostoliques, auxquels je puis vous assurer que les travaux ne manqueront pas.

Quelques prisonniers catholiques ayant appris dans leur prison les merveilles de cette Mission, nous avaient fait prier de les venir voir ; nous y avions déjà pensé ; mais le temps nous avait jusqu'alors fait défaut ; aussitôt que nous pûmes trouver un peu de loisir, le P. Chounavel et moi, allâmes nous acquitter de ce devoir de la charité chrétienne, pour l'accomplissement duquel les autorités nous donnèrent toutes les facilités désirables.

Nous trouvâmes nos catholiques, au nombre de six, dans une petite chambre, chacun de nous en appela d'abord un pour s'enquérir de ses dispositions et le préparer à la confession.

Celui auquel je m'adressai, sans le connaître, se précipita aussitôt à mes pieds, en versant un torrent de

larmes ; on eût dit que son cœur allait se briser dans l'excès de sa contrition ; je le pris alors à l'écart pour entendre sa confession, et ce fut, je puis le dire, avec une vive et bien douce émotion, que je me préparai à exercer le ministère de la réconciliation auprès de cette âme si énergique, si sensible et si délaissée. Je puis vous dire, Monseigneur, que ces moments passés au milieu de ces pauvres prisonniers furent pour nous les plus beaux de cette Mission. Quelle joie de verser un peu de baume sur des cœurs flétris par la douleur ! de faire entendre une parole amie à ceux que personne n'aime ! d'appeler *mon enfant* ceux que la société a rejetés de son sein ! de relever à leurs propres yeux ces pauvres âmes auxquelles les hommes ont dit anathème ! de faire entrevoir un coin du ciel et de faire luire un rayon d'espérance à ces yeux qui n'ont d'autre spectacle que les tristes murs d'une prison, et d'autre perspective que la honte et le désespoir ! Et quelle joie lorsque, à travers tant de larmes, on voit passer sur ces fronts soucieux une lueur de bonheur . . . et qu'on peut dire à ces infortunés : *"Dieu vous pardonne et vous aime !"*

Quand nous eûmes confessé chacun nos trois pénitents et que nous les vîmes se presser autour de nous avec tous les témoignages de la joie et de la reconnaissance la plus vive, nous n'aurions pas échangé notre bonheur pour un royaume. Que n'avons-nous pu faire participer aux mêmes consolations saintes les autres nombreux et infortunés habitants de cette prison ! mais ils n'étaient pas chrétiens. Néanmoins, dans notre désir de donner à tous quelques marques de sympathie, nous profitâmes de la liberté qui nous fut donnée, de les réunir et de leur adresser quelques mots. Le Père Chounavel se chargea des païens tamouls, et moi, des musulmans et des boudhistes cingalais. Je fus obligé de parler par interprète à ces derniers que je trouvai

très-sensibles à cette marque d'intérêt : le P. Chounavel trouva les mêmes dispositions parmi les païens. Puisse la sainte parole que nous leur avons annoncée avoir déposé quelques germes de conversion dans ces pauvres âmes ! Quant aux mahométans, je les trouvai durs, insensibles, presque insolents et s'excusant de leurs crimes sur la *fatalité ;* eux étaient innocents, le *tolei-vidi* était le seul coupable (1) !

Nous renouvelâmes une seconde fois notre visite à la prison, et lorsque ces pauvres pénitents furent préparés, Mgr Séméria vint lui-même leur apporter la sainte communion.

Le gardien de la prison qui, quoique protestant, nous avait toujours témoigné une bienveillance parfaite, tint à honneur de faire célébrer la pieuse cérémonie dans sa propre maison, où il décora avec beaucoup de goût une chambre dans laquelle il dressa un autel : là, les pauvres prisonniers auxquels on avait fait quitter leur costume de détenus, furent introduits en présence des membres de la famille du gardien, pour lesquels cette visite fut une fête, et N.-S., l'ami du prisonnier, vint en personne donner sa divine amnistie et le baiser de sa paix à ces pécheurs repentants ; quatre d'entre eux reçurent une nouvelle grâce dans le sacrement de confirmation, et après avoir écouté dans un profond recueillement les paternelles et consolantes paroles de leur Évêque, ils rentrèrent dans cette prison qui avait désormais perdu pour eux ses horreurs. Le gardien de la prison, auquel Monseigneur, après avoir parcouru l'établissement, rendit une visite de remerciements, déclara qu'il s'était trouvé infiniment honoré d'avoir été l'objet d'une faveur qu'aucun catholique de la ville

(1) *Sutures du crâne*, qui, d'après le système Indou que suivent en cela les Musulmans fixent d'une manière irrévocable la destinée de chacun et ont sur tous nos actes une influence irrésistible.

n'avait reçue. Puisse sa bonne action, jointe aux prières de son épouse qui est une bonne catholique, lui obtenir la grâce d'ouvrir les yeux à la vérité dont il n'est pas très-éloigné !

Cet épisode de notre mission produisit dans *Trincomalie* une impression très-favorable à notre sainte religion, qui s'y montrait ainsi sous ses traits les plus aimables et les plus vrais ; c'est-à-dire comme la consolation des affligés ; montrer la religion à l'œuvre est toujours la meilleure réponse aux calomnies de ses ennemies. Ainsi, l'an dernier, le R.P. ROUFFIAC, missionnaire de *Batticaloa*, avait grandement excité l'admiration de toute cette ville, par les soins charitables qu'il y avait donnés à un pauvre condamné à mort. Pardonnez-moi cette petite digression, le fait est trop beau et a trop de rapport au sujet qui m'occupe pour ne pas trouver une petite place ici.

Cet homme, né païen, avait été condamné pour homicide ; pendant sa détention préventive, la grâce avait touché son cœur, il avait trouvé la *vérité* dans son malheur ; repoussant donc toutes les séductions des émissaires protestants, il fit appeler notre cher P. ROUFFIAC qui, dans ses fréquentes conversations, non-seulement, acheva de porter la conviction dans son cœur, mais y excita les plus généreux sentiments de pardon pour ses accusateurs, d'abandon entre les mains de Dieu et de sacrifice entier de lui-même. Après sa sentence, voyant que tout espoir lui était enlevé en ce monde, il se donna à Dieu avec une nouvelle ardeur ; baptisé quelque temps avant de subir sa peine, il n'envisageait plus son exécution que comme une expiation nécessaire, que comme la porte du ciel . . . J'ai entendu le P. ROUFFIAC parler de cet homme : les expressions lui manquaient pour dépeindre la ferveur et la noblesse des sentiments que la grâce inspirait à ce pauvre condamné. Le Père l'accompagna à l'échafaud, et durant

tout le parcours, la croix dans les mains, l'air humble et modeste, les yeux élevés vers le ciel, il sembla absorbé dans la prière, et lorsque la corde fatale eut satisfait la vengeance de la justice humaine, tout le monde se retira pénétré d'admiration et pleinement convaincu, qu'ainsi que le bon larron, il avait passé du gibet au Paradis ; c'est du reste l'opinion du P. Rouffiac lui-même qui a eu le temps de sonder jusques aux derniers replis de cette âme privilégiée.

Maintenant, je reviens à *Trincomalie*, plus tard nous irons à *Batticaloa*. Je voudrais ici apprécier l'effet que les faits édifiants de notre mission produisirent sur la population.

En ce qui regarde les païens, je puis dire qu'ils provoquèrent des sentiments d'estime et de bienveillance. Quant aux protestants, qu'en dirai-je ? Quoique personne ne se trouvât parmi eux, qui eût voulu refuser son approbation à quelques-uns des résultats obtenus et aux restitutions ; cependant, notre œuvre était jugée diversement selon la diversité des préjugés et des intérêts. Ainsi, l'œuvre divine du Sauveur lui-même, trouvait parmi les Juifs des voix accusatrices en même temps que des éloges, et les Actes des Apôtres ont aussi mentionné les divers jugements que les peuples portaient de l'apostolat de saint Paul : tout cela a été sans doute consigné dans les saintes Lettres pour la consolation des Missionaires. A *Trincomalie*, comme à Icône et comme à Jérusalem, on était donc divisé à notre égard. Les uns disaient franchement : c'est *vrai*, c'est *bien* ; d'autres remarquaient que nous séduisions les gens : *Quidam enim dicebant : quia bonus est, alii autem dicebant : non, sed seducit turbas ;* on nous trouvait donc un peu importuns et tracassiers.

Le chapelain protestant, voyant plusieurs défections, ne savait comment défendre son troupeau et menaçait son catéchiste d'un renvoi s'il ne se donnait pas plus

de mouvement pour nous contrecarrer ; les zélés disaient résolument qu'il nous fallait chasser ; quelques-uns même, plus sévères, pensaient que nous méritions au moins la *déportation ;* colères ridicules et impuissantes ! ! Mais ici, j'ai à articuler un grief d'injustice criante contre les administrateurs, quels qu'ils soient de la société de secours (friend in need Society) de *Trincomalie,* car il m'a été rapporté qu'ils ont rayé de leur liste de secours plusieurs personnes indigentes, précisément à cause du zèle qu'elles avaient montré en s'occupant de convertir les pécheurs, les païens et les protestants. Que ce zèle déplût à MM. les administrateurs, je le conçois, mais avaient-ils le droit de faire intervenir ainsi leurs antipathies religieuses dans les distributions d'un fonds qui est alimenté par les souscriptions des habitants de toute religion de la ville et par une allocation annuelle du gouvernement ? Avoir privé quelque pauvre famille, peut-être une vieille femme impotente, d'un secours nécessaire, peut être aux yeux des fanatiques protestants, un titre de gloire ; mais la loyauté répudie un tel acte et le qualifie d'action basse et lâche. Plus digne et plus noble fut la conduite de l'ingénieur, qui, lorsque la malignité lui dénonça le zèle d'un de ses employés catholiques, répondit que cela n'avait nul rapport avec les travaux de son département et que peu lui importait l'opinion religieuse de ses subalternes, pourvu qu'ils fissent bien leur service. Je ne blâmerai pas non plus la conduite du chapelain protestant, qui, voyant venir à nos instructions les soldats catholiques, songea à faire un service par semaine pour prévenir les défections qui commençaient dans la portion militaire de son troupeau ; je le plaindrai seulement d'avoir si mal choisi son temps (le moment des exercices militaires), d'avoir conséquemment été la dupe de quelques soldats protestants qui ne virent en cela que le moyen de s'exempter d'un

service pénible et d'avoir obligé le commandant à exprimer publiquement ses doutes sur la sincérité de la piété des dévots de M. le Ministre ; ce dernier fut encore dans son droit en écrivant au Missionnaire protestant de *Batticaloa* de se tenir sur ses gardes, "*vu*, disait-il, *que la présence de l'évêque catholique a grandement ébranlé la confiance des nôtres*" (has greatly shaken the confidence of our people) ; mais il a manqué de prudence, en communiquant ainsi le secret de sa peur et l'aveu de nos succès à une personne assez indiscrète pour avoir rendu la chose publique, à la grande joie des catholiques.

En résumé, cette mission, malgré les colères qu'elle a excitées en certains lieux, malgré les accusations d'intolérance qu'elle a provoquées dans certains quartiers, colères et accusations qui n'ont servi qu'à lui donner plus de retentissement a produit sur l'opinion publique un effet favorable, en démontrant à tous, par des faits publics, l'admirable efficacité de notre sainte religion, à consoler, à moraliser, à sanctifier les peuples, choses dans lesquelles le protestantisme n'a nulle part été plus impuissant qu'à *Ceylan*.

J'ai tâché, Monseigneur, de reproduire, par des paroles souvent impuissantes, les impressions que m'a laissées cette Mission, et l'effet qu'elle a produit sur la population indigène. Je veux maintenant essayer de vous la montrer également, pour ne pas dire beaucoup plus efficace sur nos catholiques irlandais. Votre Grandeur connaît ce bon peuple d'Irlande ; je suis sûr qu'elle l'aime, et qu'il lui sera agréable que je l'en entretienne. Donc je commence : Ces soldats appartiennent au 50e Régiment de la Reine, qui a fait la guerre de Crimée, et qui, lorsqu'éclata l'insurrection de l'Inde, fut complété à la hâte, et envoyé dans cette colonie pour y remplacer le 37e, déjà parti pour le siège de la guerre. Plusieurs de ces soldats portent des décora-

tions françaises et anglaises en souvenir de la Crimée, quelques-uns portent aussi une décoration gagnée en 1845, durant la désastreuse campagne des Anglais contre les Sikhs ; c'est dans cette guerre, et à la bataille sanglante de Moodkee, que le P. François DE SAINT-ÉTIENNE, Missionnaire-Capucin, tomba glorieusement, victime de son zèle ; on ne retrouva son corps, criblé de blessures, que plusieurs jours après la bataille. Le croiriez-vous, Monseigneur ? Pendant que les dépêches officielles publièrent bien hautement tous les traits de bravoure qui signalèrent cette journée, et accordèrent une mention honorable au chapelain protestant, qui s'était prudemment tenu à plusieurs milles de distance, on n'eut pas un mot à dire à la louange de ce prêtre, humble et brave, qui, au milieu des balles et des boulets, avait trouvé la mort, tandis qu'il se multipliait pour consoler les derniers moments de ses braves soldats catholiques ; mais, s'il fut oublié alors, sa mémoire vit encore dans le cœur reconnaissant des vieux soldats catholiques du 50e.

Dès notre arrivée, nous nous mîmes en rapport avec ces pauvres soldats, dont l'état spirituel avait beaucoup souffert des circonstances exceptionnelles dans lesquelles ils s'étaient trouvés ; de fait, 4 ou 5 parmi eux avaient accompli leur devoir pascal. Le Prêtre n'a pas beaucoup de prévenances à faire pour gagner le cœur d'un Irlandais, que la vue seule d'une soutane fait palpiter de joie ; il suffit de se rendre accessible à sa respectueuse timidité ; aussi, dès qu'ils comprirent que nous aimions à les voir, ils ne manquèrent pas de se presser chaque soir autour de nous, et le P. CHOUNAVEL rendait ces visites utiles et agréables, en leur enseignant des cantiques et des chants religieux. Dans le commencement, les autres occupations de la Mission ne me permirent que de leur faire quelques rares instructions pendant la semaine, outre les deux sermons

de chaque dimanche. Mais cela me suffit pour gagner leur confiance. Je leur parlai de l'Irlande, de la noble et catholique Irlande, des souffrances que leurs pères ont endurées, et du sang qu'ils ont généreusement versé pour notre Sainte-Foi, de leurs paroisses, de ces églises où ils avaient appris à connaître et à aimer Dieu, de leurs bons prêtres, de leurs pieuses sœurs et mères, et je leur demandai s'ils ne voulaient pas être les dignes enfants d'un si noble pays ; si, après avoir, en les quittant, fait couler les larmes de leurs mères, ils ne voudraient pas leur donner la consolation d'apprendre qu'ils étaient devenus de bons et fervents catholiques. Il n'est pas besoin de dire que ces allusions, ménagées à propos, allaient remuer jusques aux dernières fibres de leurs cœurs si patriotiques, si aimants et si catholiques. Plusieurs fois, des larmes silencieuses, roulant à la dérobée sur les joues de ces braves, m'annoncèrent que j'avais touché la corde sensible . . .

Ainsi, dans l'impossibilité de faire plus pour le moment, nous jetions, de loin en loin, quelques jalons qui, pour parler militairement, devaient devenir, plus tard, la base de nos opérations. Mais vous auriez été édifié, Monseigneur, de voir ces braves gens dans leur avidité de s'instruire, assister, en certain nombre, et immobiles comme des factionnaires, à nos longues instructions tamoules, qui pourtant pour eux étaient de l'hébreu. Cependant, après quelques jours, ils vinrent me dire qu'ils étaient bien désireux d'entendre nos sermons, *mais*, ajoutaient-ils, avec une simplicité qui me fit sourire, "*nous devons avouer à Votre Révérence que nous n'y comprenons rien.*" Je leur dis qu'il n'était pas étonnant qu'ils ne comprissent pas des sermons tamouls, qu'il n'était pas même nécessaire qu'ils y assistassent ; "*Plus tard*, leur dis-je, *vous aurez à faire à moi ; je vous garantis que vous comprendrez, et vous pouvez vous attendre à être bien brossés.*"

Ils comprirent ce que je voulais dire et commencèrent à se préparer soigneusement à profiter de la retraite que je leur annonçai ; retraite que, sur ma demande, ils me témoignèrent désirer beaucoup en répondant par une levée de mains en masse à la question que je leur fis, si je pouvais compter sur leur présence. En attendant le jour où, selon notre promesse, nous devions être tout à eux, ils se préparaient par l'étude assidue de leurs prières et de leur catéchisme ; ceux qui savaient un peu, enseignaient ceux qui savaient moins ; c était un véritable engoûment, et la repétition des paroles du catéchisme remplaça dans les casernes les jurements, les blasphèmes et les querelles ; changement remarquable qui n'échappa pas à l'observation des officiers qui en furent bien étonnés. Ces bons soldats avaient pris grandement la chose à cœur; un jour, un sous-officier vint me demander une entrevue particulière, je croyais qu'il s'agissait de quelque affaire délicate, tant je le voyais prendre de précautions oratoires ; il s'agissait, disait-il, d'une affaire très-importante et d'un grand intérêt pour les soldats. Ces préambules me faisaient craindre de ne pas pouvoir répondre à ses désirs, lorsque j'appris que la chose se réduisait à distribuer quelques catéchismes pour faciliter l'étude des vérités de la religion, ce qui fut bien vite arrangé.

Un jeune soldat que j'avais engagé à aller à l'école vint un jour d'un air triomphant me faire part des progrès qu'il faisait dans la lecture et il ajoutait : *"Oh ! quand je saurai lire dans mon livre de prières, je serai un bon enfant"* (a very good child).

Le jour de la Fête-Dieu, nous étions, après les fatigues du jour, à nous entretenir des consolations que N.-S. nous avait accordées et des espérances que nous avions déjà sur le succès de la Mission ; il était plus de 10 heures lorsqu'arrive un soldat qui veut, dit-il, à tout prix, voir Monseigneur, et lui demander pardon. Et

de quelle faute, direz-vous ? La voici. Il avait, par erreur, pris son *permis* pour 10 heures. Or, la procession était depuis longtemps finie et il venait, en conséquence, prier Monseigneur de lui pardonner son absence ; il vient donc, sur ses deux grands genoux, aux pieds de Sa Grandeur, il commence par faire un grand signe de croix avec une précision toute militaire, baise avec dévotion et à plusieurs reprises l'anneau de Monseigneur : puis il se lève et dit : "*Je n'ai pas honte d'avouer que je suis un terrible pécheur* (awful sinner) *mais j'espère bien qu'il ne se passera pas longtemps avant que je me convertisse. J'ai vu les Français en Crimée et sur ma parole, je les aime beaucoup.*

Ces petits traits, peu importants en eux-mêmes, sont assez caractéristiques du tempérament Irlandais et peuvent montrer comment la grâce se frayait dès lors le chemin de ces cœurs francs et loyaux. Aussi, ce fut avec les plus grandes espérances qu'aussitôt après la clôture de la Mission Tamoule, et tandis que d'un côté le P. CHOUNAVEL préparait une nouvelle troupe d'enfants à la première communion, et que de l'autre, le P. PUSSACQ allait faire son expédition à *Cottiar*, j'ouvris pour ces soldats les exercices de la retraite. Le commandant, toujours très-aimable à notre égard, satisfait, d'ailleurs, du changement opéré dans ses soldats, qui naguère encore, si turbulents et si amis de la taverne, étaient devenus si tranquilles, et pensant avec raison que nos sermons seraient plus efficaces que la salle de police, accorda, à tous les catholiques, une permission générale de rester à l'église jusqu'à 9 heures du soir, à nos sermons, qu'ils écoutaient avec un silence et un recueillement profonds qu'il n'est pas nécessaire de signaler, l'exercice se terminait par la bénédiction du Saint-Sacrement, à laquelle, grâce aux répétitions du P. CHOUNAVEL, ils furent, à leur grande joie, à même de chanter.

Comme le temps qui leur était accordé n'était pas suffisant pour entendre les confessions, les Pères KEATING, CHOUNAVEL et moi, nous nous arrangeâmes pour les aller entendre au *Fort Frederick*. Là, dans une vieille caserne abandonnée, bâtie sur le bord d'un rocher escarpé où viennent se briser les flots de la mer, dans nos confessionnaux d'un genre nouveau, inventés et faits par les soldats avec des nattes du pays, nous vîmes accourir, les larmes du repentir dans les yeux, ces pauvres enfants de l'Irlande qu'on ne vit jamais accomplir un devoir religieux sans les aimer davantage, à cause du cœur avec lequel ils s'en acquittent toujours. Pendant plusieurs jours, le public étonné nous vit gravir cette montagne devenue sainte pour nous, et nous diriger vers cette masure changée en piscine du salut ; on put voir aussi ces bons soldats, dès que du haut de leur rocher ils avaient constaté notre approche, accourir à nos devants, avec tous les transports d'une joie presque enfantine, les factionnaires nous présenter les armes, en laissant échapper un sourire d'affection, et enfin, lorsque notre tâche de chaque matin était terminée, on les aurait vus tantôt se presser autour de nous pour entendre quelque mot de gaîté et d'édification, tantôt courir et folâtrer à nos côtés, comme de vrais enfants. Ces petits moments d'une joie franche et pure dûrent leur faire oublier bien des mauvais jours, et pour nous, ils nous procuraient un bonheur qu'un prêtre missionnaire seul peut comprendre.

Enfin, arrive le dimanche 11 juillet, jour fixé pour la communion générale. Ce fut un beau jour que ce 11 juillet. Chacun avait pris ses mesures pour n'être pas de service ; aussi l'assistance fut-elle plus nombreuse que jamais. Je voudrais, Monseigneur, pouvoir vous dépeindre le spectacle offert par ces cent soldats se préparant, avec une émotion qui les trahit souvent, à recevoir (et plusieurs pour la première fois) le divin

pain des anges. Femmes irlandaises qui comptez dans le 50e régiment des fils ou des frères bien-aimés, sur le sort desquels votre piété s'alarme peut-être, vos cœurs se fussent fondus de joie à cette vue ! Le Ciel en fut témoin et la ville de *Trincomalie* admira un spectacle qu'elle n'avait jamais contemplé.

Après la messe, 52 furent confirmés. Le soir devait aussi avoir sa fête. En effet, après la récitation du chapelet et une instruction où furent rappelées du même coup et les promesses baptismales et celles de ce jour, nos soldats se forment sur deux lignes ; à la tête de la colonne, trois soldats portent la croix et des flambeaux, et l'on s'avance au pas militaire, lent et solennel, faisant résonner le pavé de l'église. Mgr Séméria, entouré de nous tous, et en *cappa magna*, ferme la marche. Où allions-nous ainsi en ordre de bataille ? A la Croix de Mission, Monseigneur, au pied de laquelle vous allez bientôt nous voir tous prosternés et nous entendre faire une consécration toute cordiale à notre Divin Rédempteur ; un soldat, au nom de tous, prononça quelques prières d'une voix entrecoupée par l'émotion, et nous rentrâmes dans le même ordre pour aller inaugurer notre association de tempérance, sous l'invocation du Cœur Immaculée de Marie. Les principes de cette association sont, avec les modifications nécessitées par la diversité des situations, analogues à ceux de la confrérie de Saint-Jean-Baptiste.

Nos soldats vinrent donc aux pieds de Monseigneur prononcer leur *pledge* et se faire inscrire, et reçurent tous avec un empressement incomparable, d'abord une image commémorative de ce grand jour, puis quelques objets de piété, tels que croix, médailles et *Agnus Dei*, objets dont ils sont très-avides. Puis, Sa Grandeur, dont j'eus l'honneur d'être l'interprète, adressa à ces braves quelques paroles de bienveillance, toutes empreintes de cette délicatesse et de cette bonté qui la ca-

ractérisent et la font aimer de tous. S.G. leur parla de sa sympathie pour l'Irlande, et pour ses généreux enfants et termina en leur disant qu'elle allait les bénir, eux, leurs pères, leurs mères, leurs sœurs, leurs villages, leurs maisons, leurs chère Irlande tout entière, et les engagea à se rendre toujours dignes par leur conduite irréprochable de ce beau titre d'*Irlandais catholiques.* Inutile de dire que cette petite allocution paternelle pénétra tous les cœurs ; j'en vis plusieurs qui avaient peine à s'empêcher de pleurer; enfin, la bénédiction du Saint-Sacrement termina ce beau jour et notre double Mission.

Mais, je serais incomplet si j'omettais de vous parler d'un autre sujet de joie qui nous fut donné pendant ces derniers jours : je veux parler de l'admission dans l'église de trois soldats protestants, dont la conversion était due au zèle tout militaire et à la bonne conduite de nos catholiques, et qui, durant toute la mission, s'étaient préparés avec une grande piété à cet acte solennel. Monseigneur les baptisa, sous condition, de sa propre main, et puis les confirma ; ils étaient tout rayonnants de joie ; on voyait se peindre sur leurs visages guerriers ce bonheur calme qu'une grande grâce produit toujours dans les cœurs bien disposés ; nous fûmes ravis de leur piété et de leur candeur. Un autre soldat, qu'avant notre départ j'avais reçu dans la société de tempérance, fut peu de temps après admis à la même grâce, par le P. Keating, et confirmé à notre retour de *Batticaloa.* C'est ainsi, Monseigneur, que les soldats irlandais du 50e Régiment ont profité de cette Mission; si ces lignes tombent jamais sous les yeux de quelques-uns des vainqueurs français de Sébastopol, puissent-elles réveiller dans leurs âmes le désir d'imiter ces braves Irlandais, qui partagèrent en Crimée leurs dangers et leur gloire !

Avant de quitter *Trincomalie,* je dois aux catholi-

ques indigènes, Portugais, Irlandais, à toutes les classes, enfin, un tribut de reconnaissance pour leur générosité à notre égard. Nous n'avons rien demandé à personne, rien sollicité, rien recherché que les âmes... Mais ces généreux chrétiens sont venus au-devant de tous nos besoins ; sans parler des présents en fruits et comestibles qui furent fréquents, chaque classe se cotisa spontanément, et à notre insu, pour nous offrir quelques secours pécuniaires : nos catholiques ne sont pas riches : *non multi divites* ; mais ils ont, dans leur pauvreté, su être magnifiques... Les pauvres soldats nous firent deux offrandes, qu'ils nous prièrent d'accepter comme un témoignage d'affection filiale... Ces libéralités nous mirent à même de couvrir une partie des grandes dépenses qu'entraînent ces Missions et surtout les voyages aussi dispendieux en ce pays-ci, qu'ils sont désagréables...

Maintenant, si Votre Grandeur le veut, je la conduirai, par la pensée, jusqu'au rivage où nous accompagna une grande foule qui vous confondrait dans un même amour avec nous, si elle savait que vous êtes notre Père bien-aimé, auquel elle doit de nous avoir. On pleura en nous voyant partir, mais l'espoir de nous revoir bientôt adoucit les regrets. Adieu, donc, cher peuple de *Trincomalie*, adieu et au revoir.

Déjà l'ancre est levée ; encore sur mer ! encore le mal de mer ! mais patience : le vent est bon : nous arriverons bientôt. En effet, le lendemain nous descendons à *Amourdagali*, à la chapelle de N.-D. de Bon-Voyage (*Sindâttireimâdâ*), qui se trouve à l'entrée du fleuve, au milieu duquel s'élève l'île de *Puliantivou* (île aux tamarins), et là, j'eus pour la première fois le plaisir d'embrasser l'aimable Père Rouffiac. — Mais Votre Grandeur ne sait pas ce que c'est que *Batticaloa*, pas plus que *Puliantivou*, je vais donc le lui dire :

On désigne sous le nom de *Batticaloa*, et dans la langue indigène, de *Mattakalapou*, un district qui s'étend sur près de 150 milles du N. au S. Les lacs

d'eau salée, les fleuves navigables (pour les petites embarcations du pays), qui découpent ces parages, les montagnes en chaîne ou en pics détachés aux poses si grotesques, les nombreuses plantations de cocotiers et de palmiers, tout cela donne à cette contrée un aspect riant, riche et pittoresque. Le sol, très-fertile, produit en grains plus que ne demande la consommation locale, d'où résulte un commerce d'exportation assez étendu ; dans l'intérieur, s'étendent d'immenses forêts qui renferment des bois de construction de toute espèce, lesquels sont aussi l'objet d'un commerce important ; ces forêts sont remplies d'éléphants, de tigres, d'ours, de sangliers, de cerfs, d'élans, de bêtes fauves et de gibier de tout genre ; les fleuves abondent en crocodiles énormes.

Quant à *Puliantivou*, chef-lieu du district, c'est une petite île, d'environ 3 milles ½ de circonférence, à un mille de la mer, dans l'intérieur du fleuve ; elle possède un petit fort en pierre de corail, et le village, sans être beau, est assez bien construit pour le pays ; la position géographique est 7° 45 lat. N., et 81° 50 long. E. de Greenwich ; la population est tamoule, avec un certain mélange de descendants Portugais, assez misérables.

Nous avons dans l'île, malheureusement, deux églises : Sainte-Marie et Saint-Antoine, à une distance, l'une de l'autre, d'environ 100 pas ; je dis malheureusement, parce qu'elles ont donné souvent lieu à des rivalités déplorables, et ont, plusieurs fois, été l'occasion de grandes difficultés pour le Missionnaire ; dans les villages d'alentour, nous avons, outre la chapelle à l'entrée du fleuve, les églises de Sainte-Anne et de N.-D. des Sept-Douleurs, tout à côté de l'île. Saint-Joseph à *Tanâmounei*, à une distance de 6 milles, et, enfin, Sainte-Croix à *Sorikalmounei*, dont je parlerai plus bas.

Le district de *Batticaloa* fit autrefois grand bruit

dans les Annales Wesléyennes : à en croire leurs pompeux récits, tout le pays était sur le point de se ranger sous l'étendard de Wesley : c'était en 1841 et 42 que l'on écrivait ces phrases pompeuses : "*Le paganisme est dans une décadence évidente dans cette province... Le cri général est : "donnez-nous les Écritures." Des centaines ou plutôt des milliers désirent ardemment lire nos écritures... Les catholiques romains commencent à préférer la parole de Dieu à la tradition ! !*" On étalait surtout de nombreuses prétendues conversions dans la tribu sauvage des *Véders*, et les dévots protestants, de soupirer et de se livrer à toutes sortes de pieuses éjaculations bibliques : ... mais quelques années plus tard il fallut bien avouer la vérité, et dire d'abord, que les VÉDERS "*étaient tombés à l'heure de la tentation, et avaient, en grande partie, apostasié,*" reconnaître qu'on les avait baptisés trop tôt, et qu'on en avait trop parlé ; et ensuite, quant aux autres classes, il fallut, rapport après rapport, enregistrer de nombreuses défections, et faire, sur tout l'ensemble de l'œuvre, les aveux les plus humiliants : "*La lumière de nos néophytes*, dit-on, *s'est obscurcie, leur amour s'est refroidi ; ils ont perdu le goût des jouissances spirituelles, et enfin, ils se contentent de porter le nom de chrétiens.*" Ainsi, tôt ou tard, l'imposture est contrainte de se dévoiler elle-même. Ces MM. avaient dû une partie de leurs succès apparents à un agent Anglais qui, au lieu de se renfermer dans ses attributions civiles, s'était fait leur plus ardent auxiliaire, en le perdant, ils furent privés de leur principal soutien... Quant à l'état présent de leur œuvre, la défection totale des *Véders* est un fait dès-longtemps accompli ; la station de *Caravavoie* est rayée de leurs rapports, avec son contingent de chapelles, de néophytes et d'écoles.

D'après le rapport de 1857, l'état des écoles du district est peu satisfaisant... Enfin, on ne peut faire un

total que de 144 adhérents de toute classe. Quant aux catholiques, ils s'élèvent à 2 000.

Maintenant, Monseigneur, que nous voilà en pays de connaissance, il nous faut d'abord remercier Notre-Dame de notre bon voyage et partir pour *Puliantivou*, dans les barques pavoisées qui nous attendent ; durant le trajet, deux individus montés sur une autre barque battent du tambour à tour de bras ; . . . ne nous fâchons pas de ce vacarme, c'est pour nous faire honneur ; l'honneur donc avant tout. A notre descente sur la plage, Monseigneur se revêtit pontificalement et s'avança lentement, ou plutôt péniblement, au milieu d'une foule qui se précipita devant lui pour lui baiser les pieds ; mais c'est le cérémonial de rigueur, . . . il faut avoir la patience de le subir. Nous marchions sous des arcs-de-triomphe, décorés avec tout le luxe indien ; et enfin, nous arrivâmes à Sainte-Marie. La réception fut à la fois solennelle et empressée. Après quelques jours de repos, nous ouvrîmes la Mission, que, pour ne pas me répéter, je ne suivrai pas dans ses détails ; si l'enthousiasme s'y manifesta moins vif qu'à *Trincomalie*, l'assiduité et l'attention aux sermons et conférences, l'impression produite sur les pécheurs, furent à peu près les mêmes ; la procession du Saint-Sacrement me donnerait lieu à une belle description, si je n'avais déjà raconté celle de *Trincomalie*.

Nous ne pûmes point faire, durant cette Mission, les instructions du matin ; nous étions trop fatigués ; pour ce qui me regarde, ma santé se trouva dans un si mauvais état, que je me vis, à mon grand regret, obligé de laisser retomber, sur Monseigneur et le P. Chounavel, une grande partie du travail qui aurait dû être fait par moi. — Je fis ce que je pus ; et pour ce qui me fut impossible, le bon Dieu sut le faire sans moi. Les résultats positifs de cette Mission n'en ont pas été moins consolants ; la chrétienté de *Batticaloa* est régé-

nérée. Le P. ROUFFIAC écrivait dernièrement dans ce sens à Monseigneur. La nécessité de ne point fatiguer Votre Grandeur de répétitions fastidieuses m'engage à consigner ces résultats dans les chiffres suivants : communions de femmes, 516 ; d'hommes, 366 ; premières communions, 120 ; confirmations, 300 ; pour toute la Mission. Ces chiffres vous disent tout ce que je pourrais ajouter sur les conversions, dont quelques-unes furent assez remarquables ; les restitutions, les réconciliations, et autres consolantes appendices de toute Mission suivie avec assiduité...

Cependant, Monseigneur voulut donner aux églises éloignées le bienfait de sa visite épiscopale, et, en conséquence, le soir même de la première communion, il nous dépêcha, comme ses précurseurs, à *Sorikalmounei*, petite chrétienté d'environ 60 feux, à près de 40 milles S. de *Puliantivou*. Le voyage se fit par eau, sur la rivière. Sur le travers de deux canots liés ensemble, on avait fixé deux lits de camp, où nous passâmes la nuit très-tranquillement, nous endormant au son de l'*Ambâ*, chant des matelots indiens, qui ressemble un peu au chant des nourrices en Europe, mais qui pourtant, avec ses traînées langoureuses, ne manque pas d'un certain charme... Nous naviguâmes ainsi toute la nuit, à force de rames, et au point du jour, nous entrâmes dans un bras étroit de la rivière, encadrée en cet endroit dans deux lisières couvertes de joncs marins, et presque obstruée par des troupeaux de buffles qui viennent chercher, dans l'eau, un refuge contre les innombrables moustiques qui pullulent dans les marais voisins ; on ne voyait souvent que le bout de leurs museaux où même de leurs cornes.

Le pays est rempli d'oiseaux aquatiques et autres, de toutes couleurs, formes et espèces ; la nature y est, je vous assure, féconde en animaux, comme en productions végétales ; on voit que l'homme ne passe guère

par là. Le village est entouré de taillis, qui ne sont que le commencement de forêts sans fins ; les montagnes qui bornent l'horizon, encadrent agréablement ce tableau sauvage.

Cette petite chrétienté, dont l'origine n'est pas très-ancienne, fut, il y a quelques années, l'objet et jusqu'à un certain point la victime des séductions des protestants qui surprirent leur simplicité ; mais il serait difficile d'y retrouver aujourd'hui les moindres vestiges de cette erreur d'un moment ; au contraire, nous trouvâmes ces chrétiens soumis, obéissants, pleins de bonne volonté ; ils nous donnèrent, dès l'abord, une preuve de leurs bonnes dispositions. Un contrat de prêt de grains, qu'un examen sérieux nous fit condamner comme usuraire, était en usage parmi eux ; dès le premier jour, non-seulement ils y renoncèrent, mais ils firent publiquement aux personnes lésées, restitution des grains illicites qu'ils avaient perçus et ces restitutions atteignirent, dans certains cas, une somme considérable. Pour seconder ces bonnes dispositions, le P. Chounavel et moi résolûmes de leur prêcher pendant cinq jours une mission en petit. Nous prêchâmes donc, soir et matin, à un auditoire qui, s'il n'était pas immense, comptait après tout, tous les chrétiens du village ; leurs bonnes dispositions, leur attention, leur empressement nous charmèrent ; ils firent de véritables confessions de Mission, et nous étions chaque jour occupés jusqu'à une heure avancée.

Enfin, le 4 septembre au matin, Monseigneur, qui avait voyagé toute la nuit d'après le système dépeint plus haut, arriva ; ces pauvres gens avaient décoré de leur mieux la rue de leur village, honoré pour la première fois de la présence de son Évêque, et ces décorations simples et agrestes plurent autant à Sa Grandeur que les beaux arcs-de-triomphe des villes. Monseigneur eut le plaisir de distribuer le pain de vie à 80

de ces enfants des bois, et il fut grandement touché de leur piété et de leur recueillement ; il y eut 46 confirmés. Après avoir à différentes reprises adressé quelques paternelles allocutions à ce bon petit troupeau, Sa Grandeur repartit accompagné du P. CHOUNAVEL : pour moi, je restai pour leur dire la messe le lendemain, qui était un dimanche. Je me proposais de ne pas prêcher, mais à leur retour du rivage, où elles étaient allé accompagner Monseigneur, sollicitant et obtenant je ne sais combien de bénédictions pour elles et chacun de leurs enfants, les femmes me vinrent en députation pour me prier de leur prêcher encore. Je me rendis facilement à cette pieuse demande et prêchai encore ce soir là et le lendemain à ce peuple avide de la sainte parole ; je confessai quelques retardataires, et j'eus, en partant, la consolation de laisser tous ces braves gens (deux ou trois exceptés) dans la grâce de Dieu.

J'eus occasion, pendant mon séjour dans ce village, de voir quelques païens qui venaient entendre nos sermons et qui ne me parurent pas loin du royaume de Dieu ; si l'on restait quelques temps dans ces parages en s'occupant d'eux, je ne doute pas qu'on ne réussît ; mais où sont les Missionnaires pour entreprendre cette œuvre d'évangélisation qui est pourtant l'objet des vœux et des légitimes espérances de MGR SÉMÉRIA et de nous tous ? Mon retour s'effectua aussi la nuit et j'eus le plaisir de voir de près, dans ce voyage, un *Soultôni* ou bâteau de pêcheur à torche. Voici ce que c'est : On place sur le bâteau, ou sur le canot, un vase de terre dans lequel on allume un feu très-flamboyant afin d'attirer le poisson ; quand le poisson, attiré par la lumière, s'est assez approché, le pêcheur, ou plutôt l'archer, placé debout à l'extrémité du canot, avec un arc toujours tendu, décoche à l'imprudent poisson une flèche à deux pointes retenue à l'arc par une corde d'une longueur suffisante pour permettre d'atteindre le pois-

son. Ainsi, on peut appeler cette opération le *tir au poisson*. Ceci vous donnera, Monseigneur, une idée des ingénieuses ressources des Indiens.

Le lendemain, j'allai accompagner Monseigneur à *Sanâmouei* (Saint-Joseph) où le P. ROUFFIAC avait préparé quelques confirmants, et le soir, à notre retour, nous trouvâmes l'intrépide P. CHOUNAVEL encore au confessionnal, préparant un certain nombre de retardataires qui, le lendemain, fête de la Nativité, eurent le bonheur de recevoir la sainte communion.

La mission était complètement finie, nous devions partir le lendemain ; mais un contre-temps, dont j'épargnerai le récit à Votre Grandeur et à moi-même, nous retint encore huit jours, lesquels, vu que nous avions déjà embarqué tous nos effets, nous furent assez agréables. Enfin, le jeudi 16, nous repartîmes. Contrariés par les vents, nous dûmes nous arrêter et aller dans une forêt voisine prendre un maigre repas ; enfin, après une seconde station, nous profitâmes d'une petite brise qui s'éleva sur le soir et nous poussa sans accidents dans la rade de *Trincomalie* où nous débarquâmes à 11 heures de la nuit ; nous fûmes reçus par le P. KEATING, le P. PUSSACQ étant allé nous précéder à *Moulleitivou*, pour aider le P. SAINT-GENEYS à préparer les chrétiens de ce lieu à la visite épiscopale. Nous passâmes à *Trincomalie* quatre jours que tout le monde trouva bien courts. Quel empressement à venir nous revoir ! De quelle joie ces visites étaient accompagnées de part et d'autres ! Indiens et Européens, tous se pressèrent autour de nous. Un bon jeune soldat, un de ceux qui, pendant la Mission, m'avait le plus satisfait, et qui m'avait même écrit à *Batticaloa*, vint nous trouver les yeux pleins de larmes : *"Que vais-je devenir sans vous,"* nous a-t-il dit ; alors il nous fit la confidence de son désir d'être frère Oblat, pour rester toujours avec nous ; malheureusement, quand nous au-

rions voulu seconder son désir, les circonstances sont telles qu'il lui serait absolument impossible de se faire décharger du service militaire ; mais qui sait les vues que Dieu a sur cette âme ? en tous cas, il est disposé à attendre, et *"ne fut-ce qu'après 7 ans,* dit-il, *je viendrai vous rejoindre."* Que le bon Dieu le bénisse et le garde pour l'accomplissement d'un si saint projet.

Il nous fallut encore nous asseoir au confessionnal pour satisfaire aux ardents désirs de plusieurs de nos pénitents ; nous étions allés nous promener au fort, que Monseigneur n'avait pas encore vu, lorsque quelques soldats, d'un air un peu timide, s'approchent et nous disent qu'ils ont bien peur de trop nous fatiguer, mais que si nous pouvions entendre leurs confessions, nous les comblerions de bonheur ; *"car demain,* disent-ils, *est le dimanche de notre Confrérie."* Bien volontiers sacrifiâmes-nous, à une si bonne œuvre, cette soirée que nous avions destinée au repos. Le lendemain, sermons en anglais et en tamoul, matin et soir, rien ne manqua pour donner à ce jour l'air d'un jour de Mission, et Monseigneur voulut terminer tant de belles cérémonies, faites à *Trincomalie,* par la solennelle bénédiction d'une cloche.

Le mardi soir, après la bénédiction du Saint-Sacrement, Sa Grandeur donna ses derniers avis à ce peuple, dont le P. KEATING se chargea d'exprimer les remerciements, en les accompagnant en leur nom d'une promesse de fidélité que tout le monde ratifia sur le champ et à haute voix, et nous reprîmes la route du port, où nous suivit une foule immense ; hommes et femmes, jeunes et vieux, noirs et blancs, tous coururent sur nos pas, et couvrirent la place d'armes que nous traversâmes. Quels plaisirs, mais aussi quels regrets n'éprouvions-nous pas en contemplant ce touchant spectacle ! Nos Irlandais étaient là aussi, con-

fondus dans cette foule avide de recevoir encore une bénédiction de leur premier pasteur.

Enfin, nous montons dans le canot qui doit nous conduire au navire; aussitôt, toute cette foule se jette à genoux; quelques-uns, trop avancés, durent faire cette génuflexion dans la mer; tous récitent, à haute voix, un *Pater* pour notre heureux voyage ; ainsi, comme nous lisons dans les Actes des Apôtres, les fidèles de Milet conduisaient, les larmes aux yeux, saint Paul à son navire : l'esprit des vieux chrétiens est toujours, et partout, le même . . . Que Dieu verse, sur ces chers chrétiens de *Trincomalie,* ses plus précieuses bénédictions !

Nous eûmes encore une navigation assez lente, et enfin, le lendemain à une heure, nous débarquâmes à *Moulleitivou,* à 58 milles S. de *Jaffna.* C'est un village, qu'un ouvrage géographique, publié en 1833, donne comme éloigné de la mer de ¼ de mille ; mais aujourd'hui, les vagues, qui battent constamment cette plage avec fureur, s'avancent jusques à près de 50 pas de l'église.

Dans ce village, et quelques autres voisins, nous avons 1 000 chrétiens qui dépendent de la Mission de *Pointe-Pédro.* Nous y trouvâmes les PP. SAINT-GENÈYS et PUSSACQ. Soit à cause de notre épuisement, soit parce que la saison avancée rendait urgent notre prompt retour à *Jaffna,* nous ne pûmes y rester que quatre jours, durant lesquels nous fîmes tous les exercices de la Mission. Ce peuple est grossier; mais nous pûmes juger qu'une Mission parmi eux ne serait pas sans fruit. Hélas ! ils n'ont point de prêtre résidant avec eux ! on ne peut les visiter qu'une fois l'an. Voyez, Monseigneur, combien cette Mission de *Jaffna* a encore besoin de Missionnaires . . . Si le Bon Dieu nous prête vie, Monseigneur se propose de venir prêcher une Mission en cet endroit.

Après quatre jours, nous remontâmes sur notre navire, qui, le lendemain, nous descendit à *Pointe-Pédro.*

où nous embrassâmes le P. FLURIN, qui était venu nous y attendre, et dont la joie, en nous revoyant sains et saufs, fut égale à la peine que notre départ lui avait fait éprouver : nous passâmes la journée à *Pouloly*, principale station du Père SAINT-GENEYS ; le lendemain, nous nous arrêtâmes quelques instants à *Vadéry*, pour y réciter un *De Profundis*, sur la tombe du Père LEYDIER, mort en ce lieu, en 1851, victime de son zèle apostolique, qui lui fit faire bien des courses pénibles à pied et à la chaleur, pour assister les cholériques. Puissions-nous, comme lui, mourir en braves sur le champ de bataille.

Enfin, le soir, nous nous retrouvions en communauté, à *Jaffna*, où nous revîmes, avec bonheur, le P. MAUROIT et le Frère GASPARD, dont les heureuses et spirituelles saillies nous firent oublier, ce soir-là, les fatigues de notre long voyage.

Voilà, Monseigneur, notre histoire de quatre mois et demi, durant lesquels nous avons distribué 2 200 communions, tandis que les confirmations se sont élevées à 790. Puisse Votre Grandeur Illustrissime y trouver quelque sujet de consolation, et éprouver autant de plaisir à lire le récit décoloré de ces Missions, que nous en avons eu à les faire ! Veuillez, en tout cas, Monseigneur et Illustrissime Père, agréer ces pages comme le respectueux hommage de tous vos enfants de *Ceylan*, et, en particulier, de celui qui doit à votre bonté de travailler, tout indigne qu'il est, sous les bannières de Marie Immaculée, et qui, en priant Votre Grandeur de le bénir, a le bonheur de se dire, dans les sentiments de la plus profonde vénération,

Monseigneur, Illustrissime et Révérendissime Père,

De Votre Grandeur,

Le très-soumis, très-aimant et indigne fils,

CH. BONJEAN, O.M.I.,

Missionnaire-Apostolique.

ANNIVERSAIRE DU 21 MAI.

Ce douloureux anniversaire a été célébré dans toutes nos maisons avec un profond sentiment de tristesse mêlée à une indicible confiance. Les membres de la famille étaient réunis en esprit autour de la tombe où repose notre Bien-Aimé Père, afin de recueillir les leçons qu'il nous donne du haut du Ciel. En passant à travers le tombeau, cette voix si aimée est devenue plus douce et plus persuasive encore. Elle nous parlait tout à la fois et des mérites du combat et des récompenses de la victoire.

A Marseille, toutes nos communautés ont répondu à l'invitation qui leur a été adressée par le Chapitre de la Cathédrale. Nos Pères et nos Frères, les Sœurs de la Sainte-Famille environnaient le catafalque pendant la Messe solennelle de *Requiem* célébrée par Mgr Cruice, Evêque de Marseille.

A Montolivet, le service solennel, chanté dès six heures du matin, empruntait un caractère particulier à une circonstance bien touchante. Le Cœur de notre Bien-Aimé Père n'était point éloigné : il était là au milieu de ses enfants afin de mieux exciter l'ardeur de leurs prières et leur donner de plus suaves consolations.

Réunissons autour de cette mémoire vénérée les témoignages publics qui lui ont été rendus. En relisant ces pages, notre cœur renouvellera ses sentiments de vénération et d'amour envers celui que Dieu lui-même nous avait donné pour Père.

Voici l'allocution que Mgr CHALANDON, Archevêque d Aix, prononça le jour des obsèques de Mgr DE MAZENOD, le 27 mai 1861 :

En face de cette fosse entr'ouverte, prête à se refermer pour toujours et qu'environnent tant d'amers et trop justes regrets, je retrouve dans mon cœur l'éloge que l'Esprit-Saint lui-même a fait du grand-prêtre Simon, le fils d'Onias, et je me borne à le répéter.

Au prélat vénéré qui avait vu se rétablir le siège antique et illustre de cette ville, devait succéder un autre membre de sa famille, appelé à faire de plus grandes choses encore, et à donner à l'Eglise de ce diocèse un éclat que les siècles passés n'ont jamais connu. (*Simon, Onioe filius, sacerdos magnus.* Eccl. 50, 1.)

A l'archevêque d'Aix, à celui qui se félicite tous les jours de ce qu'a produit, de ce que produit encore le zèle des premières années de Mgr de Mazenod, il appartient de rappeler, avec reconnaissance, le souvenir de cette pieuse congrégation qui a protégé la foi et les mœurs dans la ville qui lui donna le jour. Les chrétiens dont se glorifie l'ancienne capitale de la Provence sont unanimes à reporter sur celui que nous pleurons le mérite de leur fidélité à la religion, et le bonheur d'avoir échappé aux désordres dans lesquels se plonge trop souvent l'inexpérience du jeune âge, *qui curavit gentem suam et liberavit eam iniquitate.*

A peine arrivé au sacerdoce, celui qui en devait posséder un jour la plénitude, avait senti s'accroître son zèle et même se révéler à lui la noble ambition de former d'autres prêtres à son image et à sa ressemblance. A l'oblation de sa propre vie, il a pu joindre celle de ses Oblats qui, d'abord, missionnaires de Provence, sont devenus bientôt missionnaires du monde entier, et qui comme les rejetons des cèdres du Liban, participant à la sève féconde du tronc dont ils sont sortis, produisent maintenant des fruits abondants de vie, en France, en Angleterre, en Amérique

et jusqu'au milieu des glaces de la baie d'Hudson : *Circa illum corona fratrum, quasi plantatio cedri in monte Libano, et circa illum steterunt quasi rami palmarum. Oblatio autem Domini in manibus ipsorum.*

Oint de l'huile sacrée ; ayant reçu dans l'épiscopat un nouvel esprit de piété et de force, il a consacré sa longue et belle vie à relever de ses ruines la maison du Seigneur et à rebâtir son temple. N.-D. de la Garde, la Cathédrale, Saint-Joseph, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Michel ; dix églises de la banlieue demeurent après lui comme le magnifique témoignage de son zèle : *Sacerdos magnus qui in vitâ suâ suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum.*

Ainsi, grand comme les destinées de Marseille, il a augmenté le nombre de vos paroisses dans la même mesure que vos ports augmentent le nombre de leurs navires ; il a préparé à ses successeurs la demeure dans laquelle ils continueront ses œuvres, comme vous avez préparé pour vos enfants la Bourse splendide où ils recueilleront les produits et les revenus du monde entier ; il a multiplié les Asiles que la religion offre à toutes les misères, comme votre riche commerce en offre à toutes les industries ; il a élevé des monuments à la croix de Jésus-Christ, à Marie-Immaculée, à Saint Lazare, a votre immortel Belsunce, avec cette même ardeur qui engage votre patriotisme à en consacrer à toutes les gloires comme à tous les besoins de Marseille : *Qui prevaluit amplificare civitatem ; qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domûs et attrii amplificavit.*

La placidité de son noble visage écartait les inquiétudes comme l'étoile du matin disperse les ténèbres ; la majesté de sa démarche resplendissait dans les saintes cérémonies, comme le rayon du soleil quand il brille de son plus bel éclat ; et ce sont ses exemples, ses conseils, le spectacle d'un zèle qui ne se démentit jamais qui ont rendu le clergé de ce beau diocèse si digne de la réputation de sagesse, de science et de charité qu'il s'est ac-

quise au loin : *Quasi stella matutina in medio nebuloe... quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.*

A l'appel pressant que sa foi et son cœur lui ont inspiré en faveur du Vicaire de Jésus-Christ, le peuple entier à répondu ! De généreuses offrandes, dignes de la Reine des mers françaises, ont été sollicitées par lui et déposées, comme un tribut de filial amour, aux pieds du grand Pontife que les révolutions ont dépouillé, et les prières réclamées si instamment par lui continueront à monter près du Très-Haut jusqu'à ce que la paix soit rendue à l'Église et l'honneur à la Chaire apostolique : *Et rogavit populus Dominum excelsum in pace, usque diem perfectus est honor Domini.*

Il faut abréger, et je regrette de ne pouvoir appliquer à notre grand Évêque, dans un facile développement, toutes les figures employées par l'Esprit-Saint pour célébrer le pontife de Jérusalem ; sa prière montant vers le Ciel comme la fumée de l'encens ; sa charité, ainsi que l'huile la plus pure, adoucissant toutes les douleurs ; sa vie rappelant à nos pensées la blancheur et la pureté du lys ; le récit de ses œuvres embaumant notre province, comme aux jours du printemps le parfum des fleurs embaume vos jardins ; sa haute stature même lui faisant dominer l'assemblée de ses prêtres et le rendant semblable au vieux chêne qui dépasse de sa cime séculaire tous les autres arbres de la forêt : *Thus ardens in igne... oliva pullulans... quasi lilia quae sunt in transitu aquae... flos rosarum in diebus vernis... cupressus in altitudinem se extollens.*

Hélas ! pourquoi ne sont-ce plus là, pour vous comme pour nous, que des souvenirs ? Souvenirs précieux et magnifiques sans doute, mais par là même plus douloureux. Je vois encore les marques de ces dignités que les souverains se plurent à lui offrir ; nos pensées se représentent les insignes d'une autre dignité plus éclatante que lui réservaient le Pape, l'Empereur, l'opinion publique ; on redira au loin la magnificence de ses funérailles dont, malgré les pompes éclatantes, les flots de votre multitude, votre douleur et vos larmes font la plus grande splen-

deur ; mais mon âme et mon cœur se détachent de la terre, ils s'élèvent plus haut, et ils découvrent notre pieux et illustre Pontife ou plutôt notre Père à tous, planant sur cette immense assemblée, étendant encore les mains pour bénir, et nous recommandant toujours ce qu'il nous recommanda toute sa vie : Rendez gloire à Dieu et demeurez-lui fidèles : *Tunc descendens, manus suas extulit super omnem congregationem filiorum Israël, dare gloriam Deo.*

Que ce soit là la pensée qui nous reste surtout, mes frères. Rendons maintenant à la terre ce qui est sorti de la terre, et que ces dépouilles mortelles reposent en paix ; mais ne perdons jamais le souvenir des paroles et des exemples du grand Évêque dont les bénédictions se répandirent si souvent sur vous, et que ces bénédictions, devenues aujourd'hui plus puissantes, découlent du Ciel pour se mêler à nos larmes et consoler nos regrets !

Ainsi soit-il.

A quelques jours de là, nous recevions de la part de Mgr Casanelli d'Istria, Évêque d'Ajaccio, la Circulaire suivante :

Cassano, en cours de visite pastorale, le 10 juin 1861.

Nos Très-Chers Coopérateurs,

La mort vient de frapper, après une longue et douloureuse maladie, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, cet éminent prélat qui a rendu tant de services à l'Église pendant le cours de sa glorieuse carrière, à qui Elle doit la fondation d'une de ses Congrégations religieuses les plus dévouées et les plus florissantes. Notre Diocèse, vous le savez, Nos Très-Chers Coopérateurs, lui est redevable en particulier de ces hommes apostoliques dont le concours plein de zèle et d'abnégation Nous a si puissamment aidé, dès le principe, et Nous aide sans cesse si efficacement dans l'œuvre laborieuse de notre charge pastorale.

La nouvelle d'un trépas si regrettable pour Nous et pour tout l'Episcopat français, dont Mgr de Mazenod était une des plus belles gloires, Nous est parvenue au milieu de notre course pastorale, tandis que Nous recueillions les fruits de salut les plus abondants, au sein des populations que Nous visitions. Dieu a voulu par là Nous avertir, une fois de plus, que le deuil suit de près la joie dans notre terrestre pèlerinage.

Quoique préparé à ce coup funeste, notre cœur n'en a pas été moins profondément blessé. Quand Nous apprîmes la cruelle opération à laquelle on dut soumettre le bien-aimé Prélat, dès les premiers symtômes de sa maladie, Nous pressentîmes le triste événement qui Nous menaçait, nonobstant le tempérament vigoureux et la force d'âme plus vigoureuse encore qui distinguaient l'illustre défunt, et le rendaient supérieur au poids de la souffrance non moins qu'à celui des années. Tout notre espoir étant en Dieu seul, Nous ordonnâmes aussitôt des prières à nos Communautés religieuses, pour obtenir du Ciel qu'il daignât prolonger une vie si précieuse.

Mais le Saint Pontife avait, au jugement de Dieu, comblé la mesure de ses mérites, pour aller jouir de la récompense due à son long épiscopat.

Dieu lui a dit : "Vous avez assez travaillé, assez souffert, "assez combattu : *entrez, bon et fidèle serviteur, dans la joie de votre Maître* (1)."

Aussi, Nos Très-Chers Coopérateurs, Nous ne pouvons nous défendre, au milieu même de nos regrets, de porter envie à Celui qui en est l'objet. A la pensée d'une telle mort, au souvenir d'une fin si touchante, si pleine d'espérance et de consolation, Nous redisons avec plus d'ardeur que jamais ce mot de la Sainte-Ecriture : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* (2).

Nous ne doutons pas, Nos Très-Chers Coopérateurs, que vous

(1) Matth. XXV, 21.
(2) Num. XXIII, 10.

ne vous associiez pleinement au sentiment qui Nous dicte cette Lettre. Vous partagerez notre douleur, ainsi que nos espérances. Vous joindrez vos prières aux nôtres, pour le repos de l'âme de l'un de nos meilleurs bienfaiteurs. Un lien commun de reconnaissance nous attache à sa mémoire chérie, laquelle vivra toujours dans notre île.

Vous savez ce que Nous devons au vénérable fondateur des Oblats de Marie Immaculée. C'est grâce à sa fraternelle sollicitude, que Nous avons pu fonder et diriger nos premiers établissements ecclésiastiques. C'est grâce aux hommes de science et de piété qu'il Nous a constamment prêtés, que nos campagnes ont reçu et reçoivent encore la semence de la parole évangélique, et que nos jeunes aspirants au sacerdoce se forment aux sublimes fonctions du divin ministère pour assurer parmi nous, avec le recrutement de la sainte milice, la permanence et la propagation de l'esprit de Jésus-Christ dans les rangs du clergé.

Nous n'avons pas besoin de vous rappeler avec quel généreux empressement le vénéré Prélat Nous offrit son concours pour la restauration du couvent que les enfants de Saint-François habitèrent jadis au sein de notre province natale, et qu'ils ont illustré par tant de pieux souvenirs. Héritiers de la doctrine et de la sainteté de leurs prédécesseurs, les nouveaux hôtes du vieux monument rajeuni ont renoué dans notre contrée la chaîne de nos plus chères traditions, pour le bonheur de notre société civile et domestique.

A ce premier trait de sympathie pour Nous, l'immortel Évêque de Marseille en a joint un second non moins digne de notre gratitude. Le couvent agrandi de Vico a vu, grâce à sa pieuse coopération, surgir dans son sein une nouvelle école secondaire ecclésiastique, succursale de notre petit séminaire, spécialement destinée à l'éducation lévitique de notre jeunesse. Les succès qu'elle a déjà obtenus sous la direction des maîtres habiles et dévoués qu'elle doit tous à la Congrégation des Oblats, sont une sûre garantie des espérances qu'elle nous donne, et le gage certain des résultats heureux que Nous attendons de son avenir.

C'est pourquoi, Nos Très-Chers Coopérateurs, dociles aux inspirations de la reconnaissance, Nous ne faillirons pas au devoir qu'elle Nous prescrit en cette douloureuse conjoncture.

Nous vous invitons, dans ce but, à honorer d'un suffrage tout particulier, dans vos saints sacrifices, la mémoire du saint Prélat dont Nous pleurons la perte.

Un service solennel sera célébré, à cette intention, dans l'église paroissiale de Vico, pour le repos de l'âme de feu Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, Évêque de Marseille, qui nous a tant aimé pendant sa vie.

Recevez, Nos Très-Chers Coopérateurs, l'assurance de nos sentiments très-affectueux et très-distingués.

† X. T. Raphael, *Ev. d'Ajaccio.*

Cette année, Mgr Cruice, Évêque de Marseille, a publié à l'occasion de l'anniversaire du 21 mai, la Lettre Pastorale que voici :

Monsieur le Curé et cher Coopérateur,

Dans quelques jours, un douloureux anniversaire nous réunira au pied des autels. Nous irons adresser à Dieu de pieuses supplications pour l'âme du vénéré Prélat qui fut votre pasteur et votre père et qui, pendant de si longues années, a gouverné l'Église de Marseille avec un zèle et une fermeté apostolique. Il est sans doute permis de croire qu'il a déjà reçu la récompense de ses travaux et que la paix du Ciel a succédé aux angoisses et aux douleurs de ce monde. Notre-Seigneur Jésus-Christ, après lui avoir confié un Diocèse qui est si cher à son cœur, lui aura donné un nouveau témoignage de son infinie bonté, en le faisant entrer dans le séjour de la lumière et du repos éternel. Cepen-

dant nos prières doivent s'élever pour lui vers le Ciel, non-seulement parce que nous ignorons les secrets de la justice divine, mais encore parce que Dieu nous commande le respect et l'amour de nos pères dans la foi, et que notre piété filiale et notre reconnaissance doivent les suivre au-delà de la mort et leur payer, par nos suffrages, le seul tribut d'hommages que nous pouvons encore leur rendre. Autour de ce tombeau où vous vous agenouillerez, le souvenir des vertus du saint Pontife revivra dans votre âme ; vous rappellerez à votre mémoire ses travaux, ses exhortations, ses conseils, et sa voix, devenue plus puissante par la mort, vous dira que le plus noble usage que nous puissions faire de notre vie est d'en consacrer tous les instants à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Il ne nous a été que bien rarement donné de voir et d'entretenir ce vénéré Prélat, mais s'il nous est difficile de représenter fidèlement ses traits, qui sont encore empreints dans vos cœurs, du moins nous pouvons dire que nous avons lu les pages de sa vie dans les œuvres qu'il nous a léguées et que nous apprenons chaque jour à le mieux connaître et à l'aimer davantage en considérant de plus près les institutions pieuses et charitables qu'il a fondées et où il semble se survivre à lui-même.

Naguère encore, visitant les paroisses de ce beau diocèse, nous avons vu avec émotion la foi et la piété des fidèles, le zèle et le dévouement du clergé. Alors, notre pensée se reportait à des temps que trente années ont séparés du nôtre, et le pieux Prélat nous apparaissait renouvelant ces paroisses, les fécondant par sa parole apostolique et par celle de ses Missionnaires, y faisant revivre l'esprit antique du Christianisme, et plaçant à leur tête des prêtres animés de l'amour des âmes. En bénissant les peuples qui nous montraient un si touchant empressement, nous bénissons aussi la mémoire du Pasteur qui les avait si longtemps guidés, et à la reconnaissance que nous inspiraient, pour nos chers diocésains, tous ces témoignages d'un religieux attachement, se mêlaient une vive gratitude et une grande admiration pour notre saint Prédécesseur.

Pourrions-nous oublier, en effet, tant d'œuvres qu'il a fondées et qui se développèrent sous sa féconde inspiration ? Que n'a-t-il point fait pour l'éducation chrétienne de la jeunesse ! Faut-il nommer tant d'asiles ouverts à cette partie si intéressante de son troupeau : le Grand et le Petit collège du Sacré-Cœur, où de nombreux enfants reçoivent, avec l'éducation scientifique et littéraire, les enseignements plus précieux de la foi, et où l'on forme leur cœur en même temps que l'on cultive leur intelligence ; le petit séminaire de la Sainte-Famille, où les jeunes lévites que Dieu destine à ses autels sont, dès leurs premiers pas, guidés vers le sanctuaire et habitués à la pratique des vertus que réclame leur sublime vocation ? L'Asile des Jeunes Orphelins et l'Œuvre de la Providence qui trouvèrent dans Mgr de Mazenod un constant et zélé Protecteur ? L'archicontrérie de la jeunesse ouvrière, qui reçut de lui son institution canonique et de nombreux témoignages d'un intérêt paternel. Ce saint Prélat comprenait qu'en maintenant parmi nos jeunes ouvriers les traditions de foi et de piété que leur ont léguées leurs pères, il conserverait à Marseille cet esprit religieux dont elle s'honore et qui fait son bonheur. Son intérêt et son affection n'ont pas manqué non plus à la société de Saint-Joseph, au patronage des Apprentis, aux confréries de Pénitents, où des milliers d'ouvriers, sans borner leur zèle à s'entr'aider dans les peines passagères de la vie, se prêtent des secours mutuels, que la charité chrétienne peut seule inspirer et qui pourvoient aux besoins plus pressants de leurs âmes. Là, on leur inspire l'amour de l'ordre, le respect de l'autorité, la fidélité au devoir : ils apprennent à trouver le bonheur dans le travail et la piété, et amassent ainsi des mérites que Dieu saura reconnaître par d'éternelles récompenses.

Redirons-nous le zèle de notre Vénéré Prédécesseur pour l'enseignement de la doctrine catholique et pour la propagation de la foi et tout ce qu'il entreprit afin de donner un nouvel éclat au culte de nos temples ? On vit les églises et les sanctuaires se multiplier et s'ouvrir à la foule toujours croissante des fidèles. Nos chaires retentirent plus souvent des saintes vérités de la

foi, les instructions religieuses et les catéchismes plus nombreux et mieux dirigés inspirèrent à un grand nombre d'âmes les vertus qui devaient assurer leur bonheur dans ce monde et durant l'éternité. Grâce à la piété du Pontife, la Sainte-Eucharistie reçut des hommages nouveaux et plus solennels. Il avait surtout à cœur d'amener au pied des tabernacles des adorateurs nombreux et recueillis, dont la ferveur consolât le divin Solitaire de nos temples de tant de froideurs et d'ingratitudes, et de la défection de tant d'âmes égarées. Aussi, disait-il avec vérité, que l'institution de l'Adoration Perpétuelle dans le diocèse de Marseille, était l'une des œuvres les plus importantes et les plus belles de son épiscopat.

Ce digne successeur de Belsunce ne voulut pas non plus que Jésus-Christ fut délaissé dans la personne des pauvres, en qui le divin Sauveur lui-même nous apprend à vénérer son image. N'est-ce point sous l'inspiration de ce charitable prélat, que l'on vit s'établir, à Marseille, les frères de Saint-Jean-de-Dieu, et s'élever la maison des Petites Sœurs des Pauvres, où tant de vieillards trouvent, sur le déclin de leur vie et au milieu des infirmités de leur âge, le soulagement de leurs maux et les consolations les plus douces dans cette paix et cette sérénité que la résignation chrétienne répand sur les souffrances ? N'est-ce point à son zèle que nous devons l'établissement des Sœurs de la Charité, les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et les Associations de Dames pieuses qui visitent et consolent les pauvres malades, et allègent ainsi des maux que la misère, jointe aux souffrances, rend doublement cruels ? N'est-ce point son inépuisable sollicitude qui le conduisit à créer les œuvres de servantes, afin d'offrir une sauvegarde à l'innocence de tant de jeunes filles qui, venues à Marseille pour y trouver un abri souvent bien incertain, sont exposées à tous les dangers de la jeunesse et de l'isolement.

Ce ne sont là, Monsieur le Curé, que quelques traits d'une longue vie consacrée tout entière au service de l'Église. Ce pieux

Pontife pouvait dire de lui-même que le zèle de la maison de Dieu le consumait : *Zelus domûs tuae comedit me.* Que sa mémoire soit donc vénérée et bénie ! Faisons monter nos prières vers le Ciel et demandons à Dieu de couronner tant de travaux par une gloire immortelle. — Qu'il vive éternellement dans la société de saint Lazare, de saint Théodore, de saint Honorat et de tant d'autres Pontifes illustres qui ont gouverné l'Église de Marseille ! Mais qu'il daigne, lui aussi, du haut du ciel où nous espérons qu'il reçoit le récompense de ses vertus, bénir encore le champ du Père de famille, qu'il a cultivé durant sa vie avec une infatigable persévérance, et qu'il obtienne à son successeur la grâce d'accomplir avec le même zèle la mission sublime qui lui est confiée.

Veuillez, Monsieur le Curé et cher Coopérateur, donner communication de cette lettre aux fidèles de votre paroisse en leur annonçant le service funèbre qui aura lieu le 21 de ce mois, et recevez, avec ma bénédiction paternelle, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

Marseille, le 10 mai 1862.

† Patrice-François-Marie,
Évêque de Marseille.

Terminons en reproduisant les lignes suivantes qu'une main amie a fait insérer dans un journal de Marseille, le 20 mai 1862 :

Le diocèse de Marseille prendra demain ses vêtements de deuil pour payer à la mémoire de Mgr de Mazenod les pieux tributs de la prière et du regret. La voix de son évêque actuel a déjà fait appel à la reconnaissance des prêtres et des fidèles, et un appel motivé comme l'a été celui-ci, est bien propre tout à la fois à raviver les regrets et à justifier les espérances de notre vieille Église.

Nous sommes heureux, pour notre part, de nous faire, à l'occasion de cette cérémonie, l'écho de l'opinion publique ou plutôt du sentiment unanime des Marseillais, et nous dirons aussi, avec tous ceux qui ont connu le pasteur que nous pleurons, combien ces hommages lui ont été exceptionnellement mérités par ses vertus et par ses bienfaits.

Cette grande existence d'évêque semble avoir été prédestinée à représenter parmi nous les progrès religieux marchant de pair avec tous les progrès matériels, et l'on dirait que son influence a touché à toutes nos améliorations pour leur donner le lustre de sa foi, l'appui de son suffrage et le complément de son zèle. C'est sous son épiscopat que notre population a pris ses développements immenses, et le clergé s'est multiplié lui aussi parallèlement à ces accroissements du nombre dans nos murs : des légions de religieux et de religieuses se sont établies dans nos rangs pour y être les apôtres de l'enseignement, de l'exemple et de la charité.

A mesure que nous élevions des palais à l'industrie, au commerce, à la justice et à l'autorité, notre évêque bâtissait des temples à la bienfaisance et à la religion. Pour protéger nos rues embellies, il obtint qu'on y érigeât les images de Marie notre patronne, et de Belsunce son illustre prédécesseur. Dès que nous avions planté un arbre sur le granit de nos rivages, il allait y planter la croix, et nous ne formions pas une colonie dans les parties arides de notre banlieue sans qu'un prêtre y vint de sa part, répandre les eaux de la grâce et les germes de la piété. Pendant que notre cité se double sur les plages soustraites à la mer, il est mort en la couronnant de la nouvelle chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde et en faisant son monument central de la cathédrale en construction.

Partout où nos marins allaient porter le nom et la gloire de Marseille, ses missionnaires étaient à leur suite portant, de la part de leur saint fondateur, les lumières et les bénédictions de Jésus-Christ.

On pourrait poursuivre ce parallèle et l'on verrait que partout où nous avons été servis par la main de l'homme, le minis-

tère de Mgr de Mazenod est toujours venu providentiellement nous assister avec le doigt de Dieu.

Il est impossible que l'histoire ne réserve pas à cette vie si longue et si pleine, une page à part. Des temps viendront où l'on admirera encore plus qu'aujourd'hui ce génie du bien qui fit tant de merveilleuses créations pour l'Église sans jamais négliger ces devoirs intimes de la piété qui ont honoré son trône d'évêque comme ils honorèrent son banc d'écolier.

Ce vieillard qui marchait à la tête de tant d'œuvres pour la propagation de la foi, pour la dilatation de la charité, pour la magnificence du culte catholique ; ce vieillard gouvernant tout un diocèse avec une sollicitude de chaque instant et avec un amour pour chacun de ses coopérateurs qui se traduisait par toutes les tendresses d'un père et par toutes les délicatesses d'un ami ; ce vieillard dirigeant une Congrégation religieuse répandue dans toutes les parties du monde, sachant par cœur (c'est le mot) le nom et les aptitudes de tous ses enfants, comme il savait le nom et les aptitudes de tous ses prêtres ; ce vieillard chargé vis-à-vis de l'État des plus hautes fonctions publiques et des mille intérêts qui sollicitaient sa protection, ce noble octogénaire trouvait encore le temps, chaque jour, de faire de longues heures d'oraison, de visiter plusieurs fois le Saint-Sacrement et de réciter le chapelet comme un novice, toujours sévère et armé contre lui-même comme un saint.

Quel caractère fortement trempé ! quelle droiture de conscience ! quelle franchise de parole ! Quelle dignité de sentiment ! quel incomparable cœur ! ceux qui ont eu avec cet évêque des rapports habituels savent comment il rappelait les types primitifs et légendaires de l'Épiscopat chrétien, non seulement avec son imposante attitude au sanctuaire, mais encore avec sa noble simplicité d'intérieur.

Jamais conversation plus utile et plus attachante que la sienne. Mélange harmonieux de vivacité et de douceur, de sagesse et d'expansion, de fermeté et de condescendance, de grandeur et de modestie, de générosité et d'ordre, de courage et de modération,

ce caractère se dessinera toujours dans nos souvenirs comme le plus vénérable et le plus aimable que puissent former les grâces du sacerdoce ajoutées aux distinctions de la naissance. Il y a en France plusieurs évêques qui, après avoir vu l'évêque de Marseille, le définissaient en ces termes : "Voilà pour nous un modèle ressuscité des siècles de St-Basile et de St-Ambroise." Dans une nombreuse assemblée, l'un de nos plus savants prélats alla un jour jusqu'à dire de Mgr de Mazenod : "J'eusse voulu venir au milieu de vous à côté de ce grand évêque et vous montrer ainsi un autre Timothée suivant les traces d'un autre Saint-Paul."

Il n'est donc pas étonnant que son clergé lui ait voué si unanimement sa vénération et son amour, lui qui a été formé à son école, ordonné par ses mains, et qui a été si longtemps groupé tout près de sa résidence comme une famille autour de son patriarche.

Il n'est pas étonnant que le diocèse de Marseille et l'Institut des Oblats soient unis par les liens d'une sorte de parenté. Depuis plus de trente ans, ces religieux, animés de l'esprit de leur Supérieur, dirigent au Grand-Séminaire les études ecclésiastiques, et il y a peu de prêtres dans notre Clergé qui ne soient redevables à cette Congrégation de leur éducation cléricale et par conséquent des qualités éminentes qui les recommandent à notre confiance et à notre affection.

Il n'est pas étonnant que notre population conserve tant de sympathies pour ces hommes apostoliques qui ont évangélisé et qui évangélisent encore par prédilection notre belle Provence, qui ont concentré au milieu de nous et mis à notre service des vertus et des talents recrutés dans tous les diocèses de France et qui, entre autres bienfaits de leur influence, ont donné au pèlerinage de Notre-Dame-de-la-Garde toute la splendeur qu'on y admire, en le desservant avec un zèle si intelligent et en prenant eux-mêmes l'initiative des nombreuses et grandioses entreprises qui l'intéressent.

Ce n'est pas sans raison que l'on félicite Marseille d'avoir eu pour Pontife, le *théologien* qui, le premier, a recommandé et popularisé en France les ouvrages de saint Liguori, le *fondateur* qui

a prévu et provoqué la définition du dogme de l'Immaculée Conception par une institution religieuse décorée de ce vocable et consacrée à cette providentielle dévotion, le *dignitaire* dont les mérites personnels ont acquis à son siége, c'est-à-dire à ses successeurs eux-mêmes, les insignes et les privilèges du Sacré Pallium, après avoir refusé pour lui, bien auparavant, le titre de Métropolitain à Paris et de Cardinal à Rome, toujours par attachement de cœur à sa chère Eglise de Marseille, où sept Evêques vinrent tour-à-tour recevoir de ses mains la consécration épiscopale !

Si l'Europe entière a les yeux sur notre cité, lui enviant son rôle de médiatrice entre tous les peuples de l'univers pour les échanges de la fortune et les conquêtes de la civilisation, on peut bien dire aussi que l'Eglise la regarde de toutes les extrémités du monde pour bénir l'Apôtre généreux qui a renouvelé dans notre dix-neuvième siècle les miracles évangéliques de François d'Assise, de Dominique et d'Ignace de Loyola.

Chacun de nous fera écho à cette parole de Mgr Cruice, si digne de lui : *"Que la mémoire de ce saint Evêque soit vénérée et bénie !"* Oui, la mémoire de notre Père sera vénérée et bénie par toute notre génération vivante qui a été bénie et confirmée par ses mains paternelles, même quand il lui fallait pour cela monter jusqu'aux mansardes de la pauvreté. Elle sera vénérée et bénie par les riches, par les pauvres, par les laïques, les prêtres, les religieux, comme elle l'est par notre Prélat d'aujourd'hui en qui des qualités exceptionnelles aussi promettent à son troupeau les mêmes services et méritent à son autorité les mêmes dévouements.

FAITS DIVERS

— La Providence a ménagé à la chère maison de Montolivet une de ces douces fêtes qu viennent, avec une joie toute surnaturelle, interrompre un instant son studieux silence.

Parmi les Évêques qui traversent Marseille, se rendant aux pieds de PIE IX, bon nombre de vénérables Prélats avaient adressé à nos supérieurs des paroles de sympathique intérêt ; mais aucun n'était venu bénir Montolivet. Sur l'invitation du R.P. NICOLAS, Monseigneur l'Évêque de Tulle a bien voulu nous donner une fête en venant au milieu de nous.

Dès son arrivée, le savant évêque nous laissait admirer sa paternelle et facile bonté. Caressant les uns, bénissant les autres, il jouait d'intimité avec notre Père TEMPIER ; dès les premières paroles échangées, et comme si leurs cœurs fussent transparents, ces deux hommes se comprenaient.

Après le repas du midi, que Monseigneur a pris dans le réfectoire commun, les scolastiques se sont groupés autour de Sa Grandeur, dans le salon du rez-de-chaussée. Nos Frères ont alors fait entendre un de leurs chants. Le *vivat in aeternum*, qu'ils ont redit avec un élan soutenu, a donné à MGR BERTEAUD comme un point de départ, et dans une conversation où nous admirions, tour à tour, le théologien profond, le causeur distingué, l'hôte aux franches et cordiales allures, surtout le Pontife émotionné à la pensée de son sacerdoce, tout pénétré de ses grandes vues sur Dieu vivant avec la créature et se communiquant à nous, l'éloquent Prélat, donnant de son abondance, nous laissait entrevoir les richesses de son esprit et de son cœur.

Ne cherchons pas à redire ses paroles : il est par trop difficile de rendre ce que tout seul Monseigneur de Tulle peut exprimer.

A qui s'adresse-t-il ce *vivat in aeternum* ? Qui donc doit vivre dans l'éternité ?... Est-ce un homme ? Non. C'est le sacerdoce. Le sacerdoce, puissance et bonté de Dieu, personnifiées en Jésus-Christ, a droit à une vie qui ne saurait finir.

L'Église n'a qu'un seul prêtre. Ce prêtre éternel voulant perpétuer sa présence sur la terre, a permis une participation à son sacerdoce ; et comme dans la création et la vocation des êtres finis la substance divine semble s'être donné de divins accidents, dans l'homme revêtu de la puissancce d'en-haut, nous pouvons admirer le magnifique accident du divin sacerdoce.

Pour racheter et sublimer ses créatures, Dieu a subi d'infinis anéantissements ; le Verbe s'est abaissé ; pour compléter l'œuvre éternelle, le prêtre du temps est chargé de rendre au Verbe l'immensité qu'il perdit un instant. Le Prêtre répandra sur la terre la doctrine et la grâce. *Augeantur rumores de Christo.*

L'éloquent Évêque parcourait en maître ce vaste terrain des grandeurs et des fonctions du sacerdoce ; sa parole calme et tranquille, ses saillies noblement originales, provoquaient notre admiration, et nous suspendaient à ses lèvres. Pour donner à ces considérations le prix d'une sympathique actualité, il a trouvé d'heureux rapprochements entre notre vocation sacerdotale et notre vocation d'Oblat de Marie. *Augeantur rumores de Christo*, répétait-il, c'est à l'Oblat que ce beau ministère est confié. Quand le Verbe a voulu s'anéantir, la Vierge lui a donné des lèvres, des mains pleines d'hyacinthe, et ce sang qui désaltère l'humanité. Aujourd'hui la Vierge nous envoie ; elle attend de nous que les lèvres de son fils, parole de Dieu, soient portées jusqu'aux extrémités du monde, que par nous ses mains touchent et sanctifient, et que son sang soit répandu par toute la terre. Pour cela, que faut-il ?... Etre Oblat dans la rigueur du mot.

Monseigneur a tracé de l'Oblat de Marie un délicieux portrait.

Les vertus qui le distiguent sont la simplicité, qu'à tort on peut confondre avec une étroite pauvreté d'esprit. L'âme simple est exempte d'alliage terrestre. *Castificantes animas vestras.* La charité produisant le zèle, le renoncement, que Dieu a fait le principe de toute vertu, et qui deviendra la tige de cette fleur spéciale, cachet dictinctif de l'Oblat, la noble simplicité.

Monseigneur se plaisait à nous montrer la solidarité de ces vertus ; nous l'écoutions silencieux et charmés, lorsque, par une subite interruption, il s'est mis à caresser le R. P. Tempier, et à nous montrer dans ce bon Père le vrai modèle de nos vertus. Dans une touchante allusion, il nous a rappelé notre bien-aimé Père recevant les vœux de son digne compagnon, puis ces deux apôtres se confessant l'un l'autre, afin de rejeter tout alliage, et fondre leur œuvre dans la vraie simplicité de Dieu.

Defunctus adhuc loquitur. Ne vous croyez pas séparés de lui, il a dû partir, car sa fonction était remplie ; mais il vous parle encore. Vous avez sa parole dans vos règles, et son cœur dans celui qui le remplace.

Cependant, nous attendions ce que Monseigneur nous avait fait entrevoir dès le début, quelques mots sur Rome. Notre désir a été bien servi.

Monsieur le Curé de Saint-Yrieix, aimable et simple vieillard, ami d'enfance de Mgr de Tulle, l'a ramené vers le sujet aimé par le cri : Rome, brusquement lancé à travers ses paroles... Hé bien, oui, parlons de Rome : Rome est le lieu de la terre prédestiné par Dieu. Dans toutes ses créations, Dieu a fixé un centre autour duquel se meuvent tous les êtres. Il faut que l'Eglise ait, à son côté matériel, un centre unique et sûr de ralliement et de force, comme à son côté céleste, elle est toute dans le cœur de Dieu. Dans l'univers, la terre est la partie marquée ; quels que soient son rang et son mouvement parmi les mondes, elle est première et maîtresse depuis qu'arrosée par le ciel elle a produit son Dieu. Sur la terre est un point prédestiné à être le centre de ce mouvement par lequel l'humanité

respire Dieu ; ce point c'est Rome. De là partent tous les rayons chargés d'illuminer les hommes, là se nourrissent tous les dévoûments.

Au nom de cette vocation, Rome est la patrie de tous. Aller à Rome, ce n'est point voguer vers la terre étrangère, c'est aller, pour un jour, respirer l'air natal et vivre avec son Père.

Monseigneur de Tulle a terminé en nous demandant de le suivre par nos prières.

— A leur retour de Rome, plusieurs Prélats ont bien voulu honorer de leur visite la maison de Montolivet.

Le 17 juin, c'est Son Éminence le cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux, qui gravissait le coteau de Montolivet, malgré un vent violent, accompagné de deux évêques, Mgr CAVEREAU, évêque de Saint-Dié, et Mgr TIMON, évêque de Toronto (Canada). Après le repas qui a été servi dans le salon des évêques, la communauté a été présentée à Son Éminence et à Leurs Grandeurs. Le cardinal Donnet a prononcé quelques paroles pleines d'affection, qui resteront gravées dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendues. Les trois Prélats ont ensuite donné une bénédiction commune à tous les Pères et Frères présents.

Son Éminence n'a pas voulu quitter Marseille sans visiter les deux communautés de la Sainte-Famille qui s'y trouvent établies ; elle s'est rendue successivement au Pensionnat du Prado, et dans la maison des Sœurs de l'Espérance. Le R. P. VINCENS accompagnait Son Éminence dans toutes ces visites.

— Le 24 juin, Mgr DE MARGUERYE, évêque d'Autun, est venu agréablement surprendre la communauté au moment où elle se mettait à table. Sa Grandeur a voulu partager la nourriture qui était servie ce jour-là, nourriture bien frugale. Pleine de bonté, de douceur, d'affabilité, Sa Grandeur a captivé tous les cœurs et le scolasticat de Montolivet n'oubliera point cette visite d'un Père et d'un ami.

— Le lendemain, 25 juin, premier jour de la retraite préparatoire à l'ordination ; Mgr Bourget, évêque de Montréal, et Mgr Laroque, évêque de Saint-Hyacinthe (Canada), ont voulu, en visitant Montolivet, donner une nouvelle preuve de l'affection que Leurs Grandeurs portent aux Oblats, affection dont nous avons déjà reçu de si touchants et de si nombreux témoignages. La communauté a été présentée aux deux Prélats, qui l'ont félicitée des saintes dispositions que nos Scolastiques manifestaient dès le début de la retraite. On connaît l'affabilité, la douce sérénité de Mgr Bourget ; toutes les qualités de ce Prélat, qui porte si bien le poids des années, se sont manifestées en ce moment. En quelques mots puisés dans son cœur, il a rappelé à nos Frères toute la sublimité de leur vocation : *"Je suis comme le Macédonien qui apparut à saint Paul, je vous dis aussi : venez à nous et secourez-nous, le Canada demande de nouveaux renforts.*

Le même jour, Mgr Berteaud, évêque de Tulle, voulait bien honorer Montolivet d'une seconde visite. Après le repas, les Frères Scolastiques ont été présentés à Sa Grandeur, dans la salle des exercices. Il fallait que la retraite ne subît aucun dérangement, et que cependant l'éloquence du grand évêque produisit de nouveaux fruits parmi ceux qui pourraient l'entendre. Aucun chant, aucune acclamation n'accueillit Monseigneur à son entrée dans la salle. Saisissant, avec un admirable à-propos, le contraste qui se présentait entre cette seconde réception et la première, Monseigneur, avec ce langage que l'on ne peut reproduire, avec cette richesse de pensées et d'expressions qui font de son éloquence un genre à part, dit ce que c'était que la Retraite préparatoire aux prochaines et illustres consécrations, et rappelant les paroles que l'Église applique à saint Jean-Baptiste, il en fit la plus heureuse application aux Oblats de Marie ; ils sont placés eux aussi sous la main du Seigneur, sous ce pavillon, sous cette tente si riche, si opulente ; comment ne seraient-ils pas protégés ! Ils doivent être comme des flèches préparées par le Seigneur et envoyées aux âmes pour leur faire des blessures heureuses, des blessures qui donnent la vie et non la mort ; flèches retentissantes dans le carquois du Seigneur, flèches richement empennées et

qu'il envoie comme des flèches d'or aux îles les plus lointaines... Enfin, les Oblats de Marie doivent encore reproduire le Précurseur, et mériter comme lui cet éloge du Seigneur : *erat lucerna ardens et lucens.* Un Saint-Père a dit : *Lucere, vanum ; ardere, parum, lucere et ardere perfectum.* Nous ne suivrons pas l'éloquent Évêque dans le magnifique développement qu'il a donné à ces paroles. Nous sentons trop vivement notre impuissance. Monseigneur a terminé en donnant sa bénédiction à son auditoire vivement impressionné, et qui a trouvé trop courts les instants que Monseigneur a bien voulu lui accorder.

Monseigneur l'Évêque de Tulle a aussi visité les deux établissements de la Sainte-Famille, et, soit au Pensionnat, soit chez les Sœurs de l'Espérance, il a toujours eu les plus éloquentes inspirations.

— L'ordination générale a eu lieu le 29 juin, à la cathédrale de Marseille. Mgr Cruice, évêque de Marseille, a conféré le sacerdoce à quatre de nos Frères. Ce sont les Pères Bousseau, Anger, Le Masson et Gendre. Nous avons eu, en outre, deux Diacres, six Sous-Diacres, cinq Minorés et six Tonsurés.

Richelieu, Canada. Imprimerie du Scolasticat Notre-Dame.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

N° 3. — Septembre 1862.

MISSIONS DE CEYLAN.

LES PRISONS DE KANDY.

LETTRE DU PÈRE DUFFO,

Oblat de Marie Immaculée, Missionnaire à *Kandy*,

A Mgr SÉMÉRIA,

Vicaire-Apostolique de *Jaffna*.

Kandy, 30 Novembre 1859.

Monseigneur et bien-aimé Père,

A peine arrivés à *Kandy*, voyant passer et repasser sous nos fenêtres les pauvres prisonniers que l'on conduisait à leurs travaux, le P. Pulicani et moi, conçumes l'idée de leur faire quelque bien. Sur la permission verbale de l'agent du gouvernement, nous nous rendîmes aux prisons dont la porte nous fut, hélas ! bien vite fermée. Après quelques difficultés de la part des sentinelles, pour lesquelles notre costume était sans doute quelque chose d'insolite en

ces lieux, nous parvînmes à la porte d'entrée, dont, cependant, nous ne pûmes franchir le seuil ; car, le geôlier en chef arrivant bientôt, nous dit, après quelques perquisitions faites à la hâte, qu'il n'y avait personne dans la prison qui réclamât notre ministère. Nous fûmes obligés de rebrousser chemin, et jugez des sentiments qui dûrent s'agiter dans nos cœurs déçus.

Trois ou quatre mois se passèrent sans que nous pussions faire dans nos promenades autre chose que contempler des yeux ces lieux où tant de pauvres âmes gémissaient dans une double captivité. Nous savions, il est vrai, que les ministres anabaptistes y avaient libre entrée et ample liberté ! Mais que faire contre la force ? Sur ces entrefaites, un meurtre du caractère le plus barbare et le plus extraordinaire fut commis. Un jeune protestant, de *Morottoo*, tua, à coups de hache, trois jeunes gens du même village, qui étaient employés au péage d'un pont, à 4 milles de *Kandy (Péradénia)*, chez lesquels il avait reçu l'hospitalité pour la nuit. Nous nous emparâmes de cette malheureuse circonstance. « Le P. Puligani, pensâmes-nous, a passé deux ans à *Morottoo*, il connaîtra peut-être de vue ou de nom cet infortuné. Tâchons donc de le ramener à Dieu. » Pleins de cet espoir, nous dirigeâmes donc encore nos pas vers cette prison.. Nous arrivons. Le guichet s'ouvre, et le même gigantesque geôlier paraît pour s'informer du but de notre visite que nous lui expliquons en quelques mots. Il nous quitte, et revient bientôt. « *Ce jeune homme*, dit-il, *m'a chargé de vous dire qu'il est protestant et qu'il n'a pas besoin de votre ministère.* » Ainsi, en quelques minutes, tous nos beaux projets s'étaient donc évanouis ! Vous allez voir comment le Bon Dieu lui-même renoua le fil brisé de cette pieuse intrigue.

J'étais allé à *Kaigalle*, à une distance de 24 milles de *Kandy*. Là, un peu dans l'intérieur du pays, et au milieu

des boudhistes, vivait un jeune Paraver (1) du continent de l'Inde. Il vint auprès de moi régler les affaires de sa conscience; mais tout-à-coup il est arrêté par la police comme témoin d'un meurtre, et conduit à *Kandy*, pour y être détenu jusqu'aux prochaines assises. Je lui promis de le voir à *Kandy*. En conséquence, dès mon retour en cette ville, je me rendis à la prison avec le P. Pulicani. Cette fois, nous entrâmes dans la cour intérieure, autour de laquelle les diverses cellules sont distribuées en carré, et nous pûmes, quoiqu'en présence des guichetiers et du geôlier, qui surveillaient nos mouvements, nous entretenir assez longtemps avec ce pauvre Paraver, qui, lorsque nous dûmes nous retirer, versa d'abondantes larmes, et nous saisit les pieds, que nous ne pûmes dégager qu'avec peine de ses mains. Nous réitérâmes nos visites, et nous eûmes le bonheur de faire connaissance avec 4 ou 5 prisonniers catholiques, dont on nous avait presque dissimulé la présence.

Un jour, à notre visite d'habitude, notre prisonnier ne parut pas. Il était malade; cela nous procura l'entrée de l'infirmerie, où de nombreux malades étaient réunis. Après une maladie de trois semaines, durant lesquelles nous le visitâmes régulièrement, le pauvre Paraver fit une mort bien édifiante. Il s'était confessé plusieurs fois et avait reçu le sacrement de l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique. Son enterrement ne fut point sans quelque pompe. Ses compatriotes, présents à *Kandy*, firent les frais de ses obsèques, et portèrent eux-mêmes sa dépouille mortelle à sa dernière demeure. Nous vîmes en tout cela le doigt de Dieu qui n'avait conduit ce pauvre jeune homme en ce triste séjour que pour lui faire trouver une mort sainte et digne d'envie, et qui se servit de lui pour nous ouvrir la

(1) Nom que porte une des principales castes du pays.

voie à bien d'autres conquêtes. Car, Monseigneur, dès avant sa précieuse mort, nous avions des prosélytes dans la prison.

Dès nos premières visites à l'hôpital, tous les malades, entraînés par la curiosité de voir des Prêtres catholiques face à face, d'entendre comment ils parlaient leur langue, ce qu'ils disaient, se pressaient autour de nous. Quelques-uns, et surtout un jeune homme, qui paraissait très-instruit, et que plus tard nous reconnûmes pour un affidé des ministres, semblaient se rire de notre ministère, et se plaisaient à nous adresser des objections. Mais elles furent toutes réfutées avec la Bible même qu'ils avaient en mains. Je me souviens qu'un jour ce jeune homme nous objectait que nous adorions les statues ; nous lui opposâmes le cas de l'effigie de *Guy-Fawkes*, que tous les ans, le 5 novembre, les protestants de *Kandy* brûlent solennellement, après l'avoir promenée dans toutes les rues de la ville. Comme il paraissait ne pas vouloir comprendre l'allusion, un des assistants lui dit avec colère et dégoût : « *Quand vous parlez aux Prêtres, faites-le avec respect, et ne feignez pas de ne pas comprendre ce que vous comprenez aussi bien et mieux que nous. Ne voyez-vous pas que, de même que l'opprobre de votre procession retombe sur Guy-Fawkes, et non sur son effigie, les honneurs rendus aux images des saints se rapportent non à l'image mais aux saints qu'elles représentent ?* » Vous dirais-je, Monseigneur, que notre malade, en entendant ces discussions, se traînait de sa couche près de nous pour venir défendre sa seule et dernière consolation !

Parmi ceux qui semblaient vouloir nous tourner en ridicule, nous en avions remarqué un dont la physionomie nous avait frappés. C'était le meurtrier de *Péradénia*, ce jeune homme de *Moroitoo*, qui d'abord avait refusé nos avances. Il n'était pas mieux disposé : « *Vous venez ici*,

disait-il, *prêcher la religion à votre manière; d'autres arrivent et la prêchent à la leur. Engagez ici une controverse avec eux, et nous pourrons juger de quel côté est la vérité; jusques là, je serai protestant.* » Mais peu de temps après, son cœur se laissa toucher, et sans plus parler de controverse, il nous demandait, avant la mort même du Paraver, la grâce du baptême. Un autre se joignit à lui; ce dernier était un charpentier protestant, bon et honnête jeune homme, quoique sous la livrée du crime; il avait, par surprise et excès de confiance, apposé sa signature comme caution à une acte faux, et avait été condamné pour cela à 3 ans de prison et de travaux forcés; il gagna vite l'estime et l'affection de ses compagnons de captivité.

Quant au condamné de *Morottoo*, voici un petit épisode qui ne peut manquer d'intéresser et d'instruire :

Un jour, tandis que nous instruisions les malades, il s'approche et s'assied près du P. Pulicani. Il parle, mais ne paraît point suivre ce que l'on dit; sa figure prend une expression que je ne saurais bien définir; il semblait chercher à refouler dans son cœur quelques mots, qui, à son insu, s'échappaient de ses lèvres; sa conscience demandait et prenait elle-même un épanchement que le poids qui l'oppressait rendait si nécessaire. Le P. Pulicani le comprit et le prit à l'écart. Là, ce pauvre malheureux lui dévoila les causes et les circonstances de son triple homicide. Récit effrayant et terrible! Mais une fois déchargé par cette confidence, quoique faite en dehors de la confession, il devint calme, doux et tranquille. Son cœur avait été, en un instant, brisé et changé. Il était converti.

Le Paraver avait donc rendu à Dieu son âme, purifiée par cinq à six longs mois de prison, par les souffrances de sa maladie qu'il avait offertes au Seigneur en expiation de sa conduite coupable, et, enfin, par la grâce salutaire des

derniers sacrements. Nous nous rendîmes encore à la prison pour visiter nos deux nouveaux catéchumènes. Le geôlier fut surpris de notre visite; il semblait croire que nous avions, par la mort du Paraver, perdu tous nos droits d'entrée. Sur notre observation qu'il y avait deux prisonniers qui désiraient notre ministère, il les fit appeler, et leur adressa de sévères et durs reproches de ce qu'ils avaient osé nous parler sans l'en prévenir. Mon cœur bouillonnait; mais je crus qu'il valait mieux, pour le bien même de nos chers détenus, dissimuler mon indignation, et je me tus. Cependant, la cour avait terminé ses assises: quatre condamnations à mort avaient été prononcées. Oh! que nous eussions bien voulu porter à ces pauvres condamnés les dernières consolations de notre sainte religion! Nous avions d'abord espéré pouvoir profiter de la détention, dans la même prison, d'un catholique qui, d'abord faussement incriminé, fut ensuite relâché, mais le geôlier s'arrangea de manière à laisser le catholique seul lorsque nous le visitions, et ne nous permit jamais de lui parler sans témoin. Ainsi nos projets s'évanouirent; ces infortunés moururent comme ils avaient vécu. Les ministres protestants, qui les visitaient régulièrement, ne purent pas leur faire abjurer leur croyance au bouddhisme. Les choses allèrent ainsi jusques vers la fin de juin 1859; nos deux catéchumènes, auxquels s'était adjoint un troisième, se trouvèrent alors suffisamment disposés au Saint-Baptême; ils savaient toutes les prières et tout le petit catéchisme. Le P. Pulicani les baptisa donc publiquement en présence de la plus grande partie des prisonniers et des ministres et catéchistes venus pour leur sermon du dimanche. Pour moi, j'étais, à mon grand regret, retenu au lit par la fièvre. Le P. Pulicani n'omit rien de ce qui pouvait rendre la cérémonie plus solennelle et plus touchante. Il expliqua, devant MM. les ministres, les cérémonies du

baptême, leurs effets et leur symbolisme, etc., etc. Ce fut magnifique ! Les figures des nouveaux catéchumènes brillaient de cette douce joie qui est le reflet d'un cœur dilaté par la grâce. C'était probablement la première fois que les murs de cette prison, où la justice humaine fait payer la dette du crime, avaient été témoins d'un pareil triomphe de la miséricorde divine !

Mais un orage s'amoncela. Craignant, sans doute, pour les autres détenus la contagion de l'exemple, les ministres anabaptistes, auxquels s'étaient unis, je ne sais trop pourquoi, les ministres anglicans, adressèrent en commun, à l'agent du gouvernement, un long document, où ils se plaignaient, et de nous qui avions exercé notre ministère dans la prison, et des gardiens de la prison qui étaient censés nous l'avoir permis; ils réclamaient pour eux-mêmes le monopole en faveur duquel ils alléguaient la prescription. Mais M. Braybrooke, qui est un vrai et libéral *gentleman*, répondit que la plainte était inadmissible; que tout ministre de la religion, de quelque dénomination qu'il fût, avait un droit égal à visiter les prisons. Grande déconfiture, sans doute, pour nos dévots ministres ! mais ils ne se tinrent pas pour vaincus, et faisant jouer les ressorts de leur influence auprès du surintendant des prisons, ils obtinrent de lui qu'une verte réprimande fut adressée aux gardiens de la prison pour avoir permis l'intrusion des Prêtres catholiques. Nous allions donc voir les portes de la prison se fermer encore, sans espoir, sur tant de malheureux, auxquels nous brûlions de porter la parole du salut, lorsque, par une rétribution terrible, le geôlier qui avait été si inconvenant dans ses rapports avec nous, fut lui-même constitué prisonnier, sous la prévention écrasante de fratricide. — Un bon et honnête protestant lui succéda dans la charge, et n'eût rien de plus pressé que de nous ouvrir la porte de toutes les cellules, et à l'obser-

vation qu'on lui fit que ce n'était pas l'habitude, il répondit : « *Qu'est-ce que cela fait ? ces Messieurs ont les mêmes droits que les autres*, » et se tournant vers nous : « *Vous êtes les bien venus*, dit-il, *vous pouvez exercer votre ministère en toute liberté.* »

Le mois de septembre arriva ; les assises s'ouvrirent, et un nouveau geôlier fut nommé. C'était un Anglais protestant ; mais nous n'avions plus rien à craindre ; nous aussi, avions acquis prescription ; sans honte et sans vergogne, nous nous étions mis sur le même pied que les ministres protestants, et nous jouissions de la même liberté qu'eux.

Comme Votre Grandeur a dû le voir par les journaux de l'Ile, la session criminelle de la Province Centrale a été tristement remarquable dans les annales judiciaires de *Ceylan*. Jamais tant de crimes n'avaient été revélés ; jamais on n'avait vu un programme si noir et si chargé. Nous avions donc un vaste champ ouvert devant nous, et nous résolûmes de le défricher. Douze condamnés à mort, parmi lesquels se trouvait notre jeune homme de *Pérodénia*, attendaient dans deux cellules la terrible et suprême vengeance de la loi ; près d'eux, se trouvaient trois individus condamnés à la déportation perpétuelle. Il y avait un mois que nous visitions régulièrement les prisons ; maintenant nos visites devinrent quotidiennes. Mais si nous n'eûmes plus à nous plaindre des employés de la prison, nous ne fûmes pas sans avoir à lutter contre je ne sais quel dégoût et une certaine timidité naturelle ; car nous nous rencontrions presque toujours à la prison avec les Missionnaires anabaptistes ; ils sortaient et nous entrions ; nous entrions et ils sortaient, et cela durant plusieurs jours.

Jugez de nos sentiments. Le public irréligieux et protestant, ne cherchera-t-il pas à déverser le ridicule sur notre lutte contre ces missionnaires anabaptistes ? Et ces moque-

ries ne compromettront-elles pas notre œuvre même? Telles étaient les incertitudes qui nous préoccupaient, et qui, jointes à la lassitude d'une lutte de tous les jours, nous auraient portés au découragement, si le but noble et élevé que nous poursuivions ne nous eût soutenus. Le geôlier, quoique toujours parfaitement bienveillant, semblait peiné de notre persistance ; mais, enfin, Marie Immaculée, refuge des pécheurs, nous prit en pitié et nous obtint la victoire.

Parmi les prisonniers condamnés, deux ou trois avaient déjà éprouvés les effets de la grâce ; les autres, quoique résolus de persister dans le boudhisme, nous avaient donné leur confiance. Nous avions parmi eux un fervent catéchiste, le jeune homme de *Péradénia* ; et le lendemain, lorsque les ministres arrivèrent, tous, unanimement, leur notifièrent qu'ils pouvaient désormais se dispenser de revenir. Mais, le croirez-vous? ces Messieurs revinrent encore, et même tous les jours ! Les condamnés avaient beau leur dire de s'en aller, qu'ils ne voulaient plus d'eux, qu'ils avaient assez de nous ; ils persistaient toujours. A la fin, fatigués, les condamnés firent une plainte au geôlier, et tout fut fini. Il est vrai qu'ils revinrent encore à la charge à différentes reprises ; mais ces tentatives, hors de propos, n'offraient plus aucun danger.

Nous étions donc seuls avec onze condamnés à mort, et trois condamnés à la déportation. Grâce à Marie Immaculée, que nous priions tous les jours avec ardeur, Dieu bénit nos efforts, et le dimanche, 2 octobre, nous baptisâmes trois condamnés et quatre autres prisonniers, dont nous dûmes, en partie, la conversion au jeune charpentier que j'ai mentionné plus haut. Le dimanche suivant, nous en baptisâmes encore sept autres (9 octobre).

Parmi les condamnés à mort, il en restait encore deux, qui, quoique nous écoutant avec plaisir, manifestaient

quelques craintes ou ne voulaient pas changer de religion. L'un d'eux, très-dévot boudhiste, était une espèce de jongleur. Deux de ses frères, plus jeunes que lui et déjà baptisés, étaient complices dans le même meurtre, et il leur avait dit en notre présence : « *Vous deux, vous ferez bien de vous faire baptiser, puisque les Prêtres vous offrent le pardon de tous vos péchés, car vous n'avez jamais bien accompli les préceptes du Boudhisme. Mais quand à moi, qui* AI TOUJOURS FAIT DES MÉRITES (expression cingalaise), *moi, qui étais le soutien de quatre Pansal*, ou lieux d'offrandes, *je ne puis pas ; je perdrais tous mes (kousal) mérites.*

Cependant, il était en grande perplexité. Un jour, il voulait faire appeler un prêtre boudhiste, mais les autres l'en dissuadèrent en lui observant que c'eût été au prêtre à venir le premier, s'il avait eu quelque désir du salut de leurs âmes. Avec nous, il avait toujours à la bouche ces mêmes refrains : « *Si je reçois le baptême, perdrais-je mes mérites ? irai-je au Ciel ? est-ce que vous pourriez me donner le pardon de mes péchés, si j'en avais ? je vous écoute avec plaisir ; j'écouterai tous vos conseils et votre doctrine, mais je ne puis recevoir le baptême.* »

Nous tâchions de le convaincre ; nos autres prisonniers se joignaient à nous ; nous lui présentions la comparaison d'un malade qui dirait au médecin qu'il écoutera avec plaisir tous ses avis, qu'il le prie de venir tous les jours ; mais de ne pas se fâcher s'il n'exécute pas ses prescriptions. C'était bien là l'image de sa propre conduite. Enfin, la grâce triompha, et il reçut le baptême, avec plusieurs autres, le dimanche 16 octobre.

Sur les onze condamnés à mort, trois eûrent leur peine commuée ; il en restait donc huit, tous baptisés, sauf un qui refusait toujours la grâce. Ce dernier était le seul meurtrier dans un crime où il avait eu six complices, dont

trois devaient subir la peine de mort avec lui, et trois autres devaient être déportés à *Syngapore*. Le jongleur, dernièrement baptisé, était du nombre des premiers. Ils étaient tous frères ou cousins, et leur crime avait été le résultat d'une querelle au sujet d'un poulet sauvage que l'un d'eux emportait chez soi, et que la victime, sous prétexte de le voir, prit et ne voulut plus rendre.

Nous étions à la veille du jour de leur exécution, et le coupable s'obstinait toujours à repousser nos avis. Cependant, je vous l'assure, nous avions tout fait, nous avions fondu nos cœurs, pour ainsi dire, sur lui. Le matin de l'exécution, comme nous entrions dans la prison, il se précipita au-devant de nous, et, les larmes aux yeux, à genoux à nos pieds, il nous demanda le pardon de ses péchés. « *Bien*, lui répondîmes-nous, *crois et fais tout ce que nous te disons.* — *Oui, je le crois et je veux tout faire,* » s'écria-t-il, en pleurant. De suite le P. Pulicani le mena dans un coin de la cellule, où il le disposa de son mieux, et lui administra le Saint-Baptême. Il fut exécuté le 18 octobre, avec ses trois complices.

Le 22 du même mois fut le dernier jour de deux frères, dont l'un avait à peine 18 ans. Le frère aîné avait tué un individu qui portait quelqu'argent. Quoique étranger au meurtre, le frère cadet avait préféré mourir avec son frère, plutôt que de porter témoignage contre lui. Ils étaient devenus bien intéressants et bien affectionnés, surtout le plus jeune.

Le 26 fut le tour d'un autre jeune homme qui s'était introduit dans le petit bazar d'un musulman, et avait tué le maître à coups de couteau. Enfin, le 8 novembre, le jeune homme de *Morottoo*, l'auteur du triple homicide de *Péradénia*, fut exécuté.

Est-ce donc tout, Monseigneur ? Mon récit va-t-il se terminer avec la mort de ces chers détenus ? Que de cho-

ses, et de belles choses à vous dire sur ces pauvres enfants de la grâce! J'avoue mon impuissance ; elles sont si extraordinaires que je ne saurais vous les narrer, ni vous les faire comprendre. Jamais je n'ai vu l'effet des sacrements se manifester d'une manière si visible que dans leurs personnes. Nous contemplions avec admiration ce miracle de la grâce, et le Père Pulicani répétait sans cesse : « *ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* » Mais comment le dire, comment le faire comprendre à ceux qui se rappelleront les crimes affreux que ces gens avaient commis? Ne passerons-nous pas pour je ne sais quoi, pour des enthousiastes, en leur attribuant des sentiments que des âmes qui auraient toujours vécu dans la grâce n'auraient peut-être pas à un degré si éminent? Et cependant Monseigneur, rien de plus exactement vrai ; les deux cellules étaient devenues deux petits oratoires, d'où, à toute heure du jour et de la nuit, se faisaient entendre de pieux cantiques, de ferventes prières. Pour nous, elles étaient des palais de délices, où nous respirions le parfum de l'innocence réparée, le calme, la sainte joie dans le Seigneur.

Que les heures passaient rapides en ces lieux! Que Votre Grandeur n'a-t-elle donc vu ces visages, que l'on se figure peut-être empreints de la flétrissure du crime, devenus tout rayonnants de joie, et s'épanouissant d'un doux sourire à notre approche, et leurs yeux, dont un seul regard nous disait plus que mille paroles n'eussent pu faire; amour, reconnaissance, confiance sans bornes! Je vous l'assure, le cœur de votre Grandeur eût été touché. Et croyez bien que ce que je vous dis ici n'est qu'une bien faible image des merveilles dont nous avons été témoins. Un jour, deux riches rentiers de *Morottoo*, amis du Père Pulicani, venus à *Kandy* pour affaires d'argent, voulurent nous accompagner aux prisons ; ils ne pouvaient pas

revenir de l'impression qu'ils éprouvèrent en voyant tant de joie et de paix parmi des gens qu'ils croyaient si criminels, et dont le dernier jour était si proche. Jugez donc de nos propre cœurs. Ils débordaient, ils surabondaient de joie.

Les lourdes et grosses chaînes qui attachaient leurs pieds aux colonnes, leur étaient devenues douces et légères. — *Elles seront un jour pour nous des chaînes d'or*, disaient-ils, *car nous les offrons à Dieu pour l'expiation temporelle de nos crimes !* Le nouveau chef des guichetiers qui est un brave jeune homme catholique, nous fit savoir qu'ils avaient refusé de manger de la viande le vendredi et le samedi. Sur notre demande, ils nous dirent qu'ils l'avaient lu dans le catéchisme, et qu'un peu de pénitence ne leur ferait pas de mal. Comme la plupart savaient très-bien lire, ils avaient appris toutes les prières du catéchisme. S'ils vivaient, c'était non de la vie corporelle, mais de cette vie spirituelle, dont si peu connaissent le secret, et que Dieu leur avait révélée. « *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.*

Tous s'étaient confessés à plusieurs reprises et de leur propre mouvement. Nous ne donnâmes pas la Sainte-Communion aux quatre premiers exécutés le 18 octobre ; quoique disposés et bien fervents, nous ne les jugeâmes pas assez instruits pour un acte aussi solennel. Quant aux quatre autres, exécutés à des jours différents, ils eussent pu la recevoir fréquemment. Ils communièrent, les uns une fois, d'autres deux fois. Mais avec quelle ferveur ! quelle sainte avidité ! qu'ils étaient beaux à voir à genoux, les mains jointes, chargées de leurs lourdes chaînes ! Non, nous n'avions jamais éprouvé, nous n'éprouverons jamais, peut-être, tant et de si douces consolations ! Et encore, figurez-vous que le jour de leur communion ils restaient à jeûn jusqu'à 3 heures du soir. — *C'était*, nous dirent-ils

plus tard, *par respect pour celui qui avait daigné se reposer sur leurs langues et entrer dans leurs cœurs.* Vous comprendrez, Monseigneur, combien nous devions les aimer, ces pauvres enfants! Du reste, ces sentiments étaient partagés par tous les employés de la prison, qui les embrassaient en pleurant au fur et à mesure qu'ils allaient payer leur dette à la justice humaine. Ce jour était un vrai jour de deuil à la prison. Nous n'avions jamais assisté à aucune exécution. C'est quelque chose de terrible! Nous nous rendions de très-bonne heure à la prison, et nous enfermions avec les condamnés jusqu'au moment où le cortège devait se mettre en marche. Quelques instants auparavant, les bourreaux les revêtaient du costume des condamnés : caleçons blancs, espèce de blouse blanche, bordée de noir, et une grande calotte de même couleur. A 9 heures nous sortions avec eux, revêtus de nos surplis, de l'étole noire et de la barette sur la tête, précédés par les condamnés. A la porte extérieure, se tenait une compagnie de soldats malais, l'arme au bras, qui, au commandement du chef, ouvraient leurs rangs et se formaient en carré pour nous recevoir. Nous marchions entre quatre rangs de soldats, précédés et suivis de nombreux officiers de police, qui avaient peine à contenir la foule, rangée le long de la route.

Durant le trajet, et sous un soleil brûlant, nous récitions les litanies, auxquelles les condamnés répondaient à haute voix. Arrivés sur la place d'exécution, qui est un monticule isolé, au sommet duquel on parvient par un escalier en spirale, nos heureux condamnés se mettaient à genoux; nous leur lisions un long acte de contrition qu'ils répétaient mot à mot; après une petite exhortation, nous leur donnions une dernière absolution et l'indulgence plénière, *in articulo mortis*, venait ensuite la lecture de la sentence de mort, lue en Anglais par le *Fiscal*, et traduite

en Cingalais par un interprète. Après cette lecture, ils montaient les degrés de l'échafaud, suivis de l'un de nous, tandis que l'autre restait au bas, parce qu'il n'y avait pas place pour deux. Debouts sur la planche fatale, les bourreaux remplissaient leurs tristes et lugubres apprêts, puis descendaient, laissant le Prêtre du Seigneur avec les condamnés. Quelques secondes s'écoulaient, la planche s'abaissait, et l'on ne voyait plus sur l'échafaud que le Prêtre se penchant sur leurs têtes, leur parlant encore, recevant leur dernier, mais pénible soupir.

Monseigneur, j'ai été bien long; mais Votre Grandeur n'est pas encore satisfaite, je le sais. La mort de ces pauvres et chers enfants de nos cœurs a été héroïque, ferme et sans faiblesse. Nouveaux catholiques, la grâce descendait dans leurs cœurs purifiés dans toute sa plénitude. Et, soit dit en famille et entre nous, nous ne pouvons pas croire qu'ils aient passé dans le Purgatoire. Lorsque j'en parlais au P. Pulicani, il me disait: — *Oh non! ces pauvres enfants, surtout les quatre derniers, se sont envolés droit au Ciel; un sentiment intérieur de confiance me le dit. Impossible de mourir dans de meilleurs sentiments.*

En effet, les quatre premiers n'avaient pu, faute de temps, être aussi bien instruits et préparés que les derniers. Cependant, ils avaient, eux aussi, montré une foi tendre et vive. Le matin de leur exécution, à peine étions nous arrivés à la prison, qu'ils nous dirent: — *Pères, nous avons la nuit dernière fait de la peine aux chefs de la prison; lorsqu'ils nous attachaient les mains et les pieds, nous nous sommes plaints de ce qu'ils nous faisaient tant souffrir, nous, qui n'avions plus que quelques heures à vivre. Donnez nous de nouveau l'absolution, et faites venir ces chefs, afin que nous les priions de nous pardonner.*

Arrivés sur la place d'exécution, ils nous demandèrent, à notre grande surprise, où était notre église, ajoutant

qu'ils voulaient se mettre à genoux de ce côté là. Avant de monter à l'échafaud, ils nous remercièrent, les larmes aux yeux : — *Merci*, dirent-ils, *vous nous avez ouvert le ciel, nous prierons pour vous.*

Les deux jeunes frères, qui subirent la peine de leur crime quelques jours plus tard, furent surtout admirables. On aurait dit que leurs têtes s'abaissaient avec plaisir sous les coups de la loi. Arrivés sur l'échafaud, ils entonnèrent, comme en chant de triomphe, le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave Maria*, etc.; ils recommençaient le *Pater*, lorsque, à ces mots : *Notre Père qui êtes.....*, la planche s'abaissa, et ils murmuraient encore des sons inintelligibles ici-bas, mais sans nul doute bien compris au ciel. J'étais à côté d'eux, et les larmes tombèrent de mes yeux à la vue d'une si sainte joie.

Celui qui les suivit, mourut de même, de la mort la plus belle. Enfin, arriva le tour de celui de *Morottoo*, l'auteur du triple meurtre de *Peradenia*. Il avait reçu la Sainte-Communion deux fois, et ne le céda à aucun de ses compagnons en bons sentiments. Resté seul, en prison, il consacrait tout son temps à la prière, et souvent le geôlier, dans ses rondes de nuit, l'avait, nous disait-il, trouvé à genoux et priant. Nous lui avions donné un livre de prières *(la clef du Ciel)*, traduit en Cingalais. Le matin même de l'exécution, il nous demandait la permission d'y inscrire son nom, et de le donner en souvenir au jeune charpentier. Il disait à ses parents qui étaient venus le voir peu de temps avant son exécution : — *Ne pleurez pas sur moi, car j'ai été baptisé..... C'est fini pour moi, mon espérance, ma vie, n'est plus dans ce monde. Ne venez plus me visiter, vous me troubleriez, je ne veux plus penser qu'à Dieu.*

Tous nos condamnés prononcèrent du haut de l'échafaud un petit discours, où ils avertissaient le public de profiter

de la triste leçon que donnait leur fin malheureuse; ils avouèrent que la cause première de leurs crimes avait été pour les uns ; la passion des liqueurs enivrantes, et pour les autres, la fréquentation des mauvaises compagnies ; mais qu'ils espéraient le pardon de Dieu, qu'ils lui offraient leur mort en expiation. — *Nous l'espérons*, s'écriaient-ils, *le ciel nous est ouvert. Nous allons au Ciel! Nous sommes devenus Chrétiens.....*

Quelquefois nous leur demandions s'ils craignaient la mort, s'ils sentaient les défaillances et les angoissses que la pensée de la mort porte naturellement avec elle. — *Oh* ? répondaient-ils en riant, *vous êtes avec nous. Nous nous sentons une force que nous ne pouvons nous expliquer.* Ils nous prièrent de bénir le peu de riz qu'ils prirent le matin de l'exécution, demandant à l'un des employés de la prison de vouloir bien en porter les restes à leurs amis. Ils acceptaient joyeusement l'ignominie de leur mort, en pensant à celle, bien plus ignominieuse encore, que Jésus, le Saint des Saints, avait soufferte pour les sauver.

Mais, Monseigneur, je n'en finirais pas. Ils sont tous au Ciel, où ils prient pour nous ! Je ne saurais penser autrement. Nous avons fait faire des cercueils pour eux, et surveillé leur sépulture en terre sainte. Car, pouvions-nous laisser à d'autres le soin de ces corps qui avaient renfermés des âmes si justement chères à nos cœurs ! Y compris ceux qui ont été exécutés, nous avons baptisé une trentaine de boudhistes ou protestants, à la prison. Vous comprendrez donc maintenant, Monseigneur, quel a été le désapointement, et combien vif a été le dépit de Messieurs les ministres protestants en voyant notre succès et leur propre défaite. Aujourd'hui, les prisonniers ne font plus attention à eux, et s'ils écoutent leurs interminables prêches, ce n'est que pour avoir le plaisir de s'amuser et de rire en les interrompant à chaque mot et en discutant avec

eux. Jadis, ces Rév. MM. allaient aux prisons, sinon tous les jours, du moins plusieurs fois la semaine.

Nous y allons, nous aussi, tous les dimanches et à la même heure qu'eux. Jugez donc de ce qu'ils doivent éprouver en voyant le respect, l'affection et l'obéissance que les prisonniers ont pour nous, tandis qu'ils ne font nulle attention à eux. Bientôt, je l'espère, ils devront renoncer entièrement à la visite des prisons.

Comme Votre Grandeur le sait et l'a vu, ils ont écrit deux longs articles contre nous dans les journaux, pour se venger de leur insuccès par la calomnie. Nous avons dû leur répondre : la modération avec laquelle nous l'avons fait, les a couverts de honte devant le public et leur a fermé la bouche ; ils ont préféré rester convaincus de mensonge volontaire et prémédité, que de continuer une correspondance qui leur aurait, sans aucun doute, attiré de nouveaux affronts.

Nous avons actuellement une petite et intéressante famille dans la prison. Le jeune charpentier ci-dessus mentionné en est le chef ; il leur apprend chaque jour les prières et le catéchisme jusque bien avant dans la nuit. Tous les dimanches matin, il leur lit les prières de la Sainte-Messe en Cingalais. Nonobstant les infatigables efforts des ministres, nos prisonniers sont toujours fermes et donnent à ces Messieurs des réponses qui les font rougir. J'en citerai deux entre mille. Un jour le ministre parlait contre la Sainte-Vierge, etc., etc. — *Vous ne savez donc pas*, lui répondit un des détenus, *le quatrième commandement : Honore ton père et ta mère? Est-ce que vous ne l'avez pas, ce commandement?*

Un jour, qu'un des prisonniers lisait un livre catholique, le ministre s'approche, prend et feuillete le livre : — *Penses-tu*, lui dit-il, *aller au ciel avec ce livre?* Le prisonnier le regarde, surpris et ébahi, et répond : — *Et vous, est-ce*

que vous croyez par hasard aller au ciel avec cette grosse bible que vous avez sous le bras? Non. Ni vous n'irez au ciel avec cette bible seule, ni moi avec mon livre seul; ce sera par la pratique de ce qui est contenu dans mon livre que j'irai au ciel.

Un autre jour, ce prédicant attaquait l'invocation des Saints. Un nouveau converti lui dit : — *Mais d'où vient donc, que, lors de la guerre avec les Cipays, la reine* VICTORIA *nous écrivit, par l'entremise du gouvernement, de faire des prières pour le triomphe de ses armées? Ne pouvait-elle pas elle-même, et seule, s'adresser à Dieu? Pourquoi demander aussi nos prières?*

Dans une autre circonstance, où le ministre allait commencer son sermon, un jeune boudhiste, qui depuis a reçu le Saint-Baptême, l'apostropha en ces termes — *Que venez-vous faire ici? Vous êtes un gentleman qui avez femme et enfants; vous feriez mieux de leur prêcher votre morale que de venir ici. Vous venez ici pour gagner votre pain. Si jamais je deviens chrétien, ce sera avec l'aide des* AUTRES QUI VIENNENT (c'était nous qu'il désignait aussi), *car eux du moins vivent en Japasvere* (c'est-à-dire, en religieux séparés du monde).

Monseigneur et bien-aimé Père, je m'arrête. J'ai été peut-être long; mais, *ex abundantiâ cordis os loquitur.* En finissant, je me bornerai à vous faire connaître que, depuis le mois de septembre 1858, jusqu'en septembre 1859, outre les baptêmes administrés à la prison, nous avons baptisé : Enfants, 203. — Boudhistes, 98. — Protestants, 52; et célébré 65 mariages.

Veuillez me bénir et me croire toujours,

Monseigneur et bien-aimé Père,

De Votre Grandeur,

Le tout obéissant et tout affectionné en J. et M.-I.,

A. DUFFO, O. M. I.,

Missionnaire-Apostolique.

MISSIONS DE NATAL.

Le compte-rendu publié en 1858 donnait quelques détails sur la fondation de la Mission *Saint-Michel* parmi les Cafres. Les lettres suivantes nous raconteront les principaux événements qui se sont passés dans cette Mission, les difficultés qu'ont rencontrées nos Pères et le peu de succès qu'ont obtenu leurs efforts. Nous offrirons tout d'abord comme un tableau abrégé des Missions du Vicariat Apostolique de *Natal*, dans le rapport qui a été adressé aux membres du conseil de la Propagation de la Foi établi à Lyon, en date du 28 août 1859.

Mission de Saint-Michel, auprès des sauvages, 28 août 1859.

Messieurs,

La Mission catholique établie dans le Vicariat Apostolique de Natal vous offre les sentiments de la plus sincère reconnaissance pour les secours annuels que vous n'avez pas cessé de lui accorder depuis qu'elle a été établie, secours qui lui ont permis de développer l'œuvre qui lui a été confiée.

Dans la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser en 1857, je disais qu'un premier essai avait été fait chez les infidèles, dont le nombre est incalculable dans ce Vicariat, et je racontais comment les Cafres, qui avaient été l'objet du zèle de nos missionnaires pendant huit mois, mais qui n'avaient pas su profiter du moment de la grâce, avaient été expulsés du terrain qu'ils possédaient. La Mission

auprès des indigènes se trouva ainsi interrompue. Avant de faire un nouvel établissement de ce genre, nous désirions surtout choisir une localité où nos Cafres ne seraient plus exposés à être troublés par l'ambition d'un chef voisin, lorsque le gouvernement anglais nous fit une offre qui fixa nos incertitudes. Il nous permit d'établir notre Mission dans un terrain de notre choix, lequel serait donné pour l'usage de nos Cafres par un acte légal. Par là notre Mission se trouvant placée sous sa protection immédiate, nous n'avions plus à redouter aucun chef indigène. L'offre était trop avantageuse pour n'être point acceptée. La donation ne put cependant s'accomplir qu'après d'assez longs délais.

Ce poste devenant ainsi une station permanente, notre premier soin fut d'y bâtir une chapelle pour y réunir les Cafres. Dans d'autres pays infidèles, lorsque le missionnaire se présente pour annoncer la foi en Jésus-Christ, son logis ou tout autre maison d'emprunt est l'endroit où il réunit les païens. Chez les Cafres on chercherait en vain d'autres habitations que les huttes qu'ils se construisent. C'était dans un de ces pauvres réduits que nos missionnaires leur avaient d'abord prêché; mais ils avaient reconnu que nos infidèles n'étaient nullement inspirés dans ces cabanes consacrées au culte. L'indifférence qu'ils manifestent pour toute religion, nous fesait d'ailleurs pressentir que si jamais nous devions venir à bout de former chez eux une chrétienté, ce ne serait que par des soins persévérants et après un long travail. Toutes ces considérations nous déterminèrent à n'ouvrir notre mission que lorsque la chapelle serait terminée.

Dans cette vue, le Vicaire-Apostolique vint fixer sa résidence parmi les infidèles; il était assisté par deux missionnaires et un frère catéchiste. Incontinent nous mîmes la main à l'œuvre avec les indigènes que nous pûmes prendre

à notre service et nous ne nous sommes plus donné de repos jusqu'à ce que notre chapelle ait été terminée. Nous avons rencontré beaucoup de difficultés pour cette bâtisse. C'était de deux lieues de distance qu'il fallait tirer une partie de nos matériaux. Aussi quelle ne fut pas notre consolation, lorsque après un si pénible travail, la chapelle étant terminée, il nous fut donné d'y célébrer les divins mystères, et que Jésus-Christ vint y faire sa résidence dans le saint sacrement de l'autel. C'est là que nous aimons à nous le représenter comme un roi sur son trône au milieu d'une nation encore toute infidèle, pour nous aider à lui conquérir des cœurs; ces paroles que l'Eglise chante dans l'office nous reviennent avec bonheur. *Christum regem adoremus dominantem gentibus qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.* La chapelle a 40 pieds sur 20 et ses murs s'élèvent à 12 pieds de hauteur. Nous en fîmes la bénédiction avec beaucoup de solennité, le 17 juillet. Depuis ce jour, nous y avons réuni les Cafres tous les dimanches. Le nombre des assistants s'élève (terme moyen) à 120. Pendant la semaine, la Mission se continue dans les villages que les missionnaires visitent pour exciter les négligents et soutenir le bien que les réunions du dimanche peuvent opérer.

Espérons que la semence divine ne sera pas jetée en vain sur cette terre nouvelle, et qu'aidés des prières ferventes que les membres de la Propagation de la Foi font monter chaque jour au ciel, nous pourrons en amener un grand nombre à la connaissance de Jésus-Christ.

Les autres postes que possède la Mission de *Natal* continuent à être desservis à notre grande satisfaction. A *Pietermarizburg*, capitale de la colonie, l'école catholique réalise les espérances que nous avions conçues en la fondant. Un des missionnaires enseigne lui-même aux enfants. Il est assisté par une personne séculière. La foi des jeunes

élèves s'y fortifie, tandis qu'elle ne pouvait que s'affaiblir ou faire naufrage dans les écoles protestantes. Les parents les voient croître dans des sentiments de crainte et d'amour pour Dieu, et les trouvent aussi plus soumis à leur autorité. Au moyen de cette école, des congrégations, des associations de piété ont déjà été mises sur pied et les sacrements y sont aussi plus fréquentés.

A d'*Urban*, sur le port *Natal*, une école catholique a aussi été ouverte. Le missionnaire qui y fait sa résidence, y enseigne régulièrement le catéchisme pendant la semaine. Outre le ministère paroissial, il étend encore ses soins sur les marins qui abordent au port. Il a aussi eu la consolation de recevoir quelques abjurations.

Le Vicariat Apostolique possède aussi une Mission en dehors de la colonie, dans le *Free State* dont *Blomfontein* est la capitale. Cette République hollandaise était, il n'y a pas longtemps, en proie aux horreurs de la guerre qu'elle avait à soutenir contre la Grande Tribu sauvage des *Bassutos*. Il était alors bien difficile d'administrer cette Mission. Là aussi le missionnaire partage son temps entre les fonctions sacrées et le soin d'une école. Son zèle pour l'instruction de la jeunesse lui a valu les éloges les plus flatteurs de la part des journaux protestants. Mais il manquait d'une maison d'école. Sur ses instances, le gouvernement anglais qui y possédait encore quelques propriétés, vient de faire cession à la Mission catholique d'une habitation pour en faire une école.

Après vous avoir donné le tableau des établissements que notre Mission possède, je résume, Messieurs, l'emploi que nous avons fait de vos libéralités.

Dans *Pietermarizburg*, point central de toutes nos Missions, une occasion favorable s'est présentée et nous en avons profité pour aggrandir le terrain que la Mission y possédait déjà. Cette addition consiste en un emplacement

de 460 pied sur 179. Il ne pouvait pas être mieux choisi. Placé en face de notre église, on pourrait plus tard y bâtir un collége ou y faire tout autre établissement nécessaire au bien de la Mission. C'est là que se trouve déjà bâtie une maison pour nos écoles qui ne peuvent elles-mêmes se soutenir que par un secours annuel considérable.

La fondation de notre Mission chez les Cafres n'a pu se faire aussi qu'au moyen de grandes dépenses. Là il nous a fallu faire les premiers frais d'établissements, bâtir une chapelle, y entretenir plusieurs missionnaires. Et si Dieu daigne bénir nos travaux par quelque succès, il est facile de prévoir que nous ne devrions pas reculer devant de plus grands sacrifices, soit pour couvrir la nudité de nos Cafres, soit aussi pour donner un abri à beaucoup de femmes délaissées et à leur famille Pour développer cette œuvre, nous nous proposons aussi d'établir, parmi les sauvages, des écoles d'industrie, pour l'agriculture, la plantation du coton et de leur enseigner les arts mécaniques, ce qui réclamera un personnel plus nombreux pour lequel nous avons déjà adressé nos demandes en France.

A *Blomfontain*, l'entretien du missionnaire tombe presque entièrement sur le Vicariat Apostolique. La Congrégation ne consiste qu'en quelques familles pauvres et disséminées sur une grande étendue de pays qu'on ne peut visiter qu'à grands frais. Enfin, tous les autres missionnaires, qui se trouvent dans de meilleures conditions, ne peuvent se suffire à eux-mêmes, et quoique vivant de la manière la plus économique, ils sont cependant obligés de puiser chaque année dans la caisse du Vicariat.

Ainsi c'est à l'Œuvre de la Propagation de la Foi qui est, l'on peut dire, la Providence de nos Missions de *Natal*, c'est à vos bontés, Messieurs, que nous devons attribuer le bien qui s'opère par notre ministère.

En vous offrant cet hommage de notre reconnaissance, j'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus distinguée, votre très-humble serviteur.

† M.-G. François,
Evêque de Samarie.

CORRESPONDANCE DE Mgr ALLARD,
Vicaire-Apostolique.

Pietermarizburg, le 8 janvier 1859.

Monseigneur et Révérendissime Père,

C'était le 19 juin que je vous écrivais la dernière fois. Depuis j'ai continué de résider à *Saint-Michel*, où sont également les Pères Gerard et Bompart, et le Frère Bernard. Je vous écris aujourd'hui de la ville, où des affaires m'ont appelé pour huit jours.

Je comprends combien il doit vous tarder d'apprendre que nous avons enfin ouvert la Mission des Cafres. C'est vers ce but que nous avons constamment dirigé nos efforts depuis onze mois ; mais la bâtisse de la chapelle ne marche pas aussi vite que nous le désirerions. Vous pourriez peut-être me demander si, pour éviter de si longs délais, nous n'aurions pas pu nous servir d'une hutte de Cafres comme d'une chapelle provisoire, pour y commencer les exercices de la Mission. Ce plan aurait pu être exécuté si dans le premier essai auprès de ces infidèles nos Pères n'avaient pas reconnu qu'un local de ce genre n'inspirait aucun respect aux Cafres pour notre sainte religion, et qu'ils s'y

tenaient trop librement. Nous avons donc voulu faire quelque chose de mieux, tout en nous tenant dans de simples proportions. La chapelle, qui est maintenant en construction à 40 pieds sur 20 de largeur ; elle est haute de 12 pieds. Elle est bâtie avec des perches ou des poutres plantées de distance en distance ; les intervalles sont remplis par une claie faite avec des branches entrelacées. Le tout doit être enduit avec de la terre, et présenter ainsi l'aspect d'une bâtisse régulière en maçonnerie. Les Pères furent d'avis de construire d'après ce plan qui leur a paru plus expéditif.

Votre Grandeur sera peut-être étonnée de ce qu'une bâtisse aussi légère a pu nous occuper un si long espace de temps. La lenteur de l'ouvrage vient des difficultés que nous avons rencontrées. A la ville, nous aurions pu terminer la bâtisse dans un ou deux mois, parce que nous aurions trouvé là des matériaux et des transports sous notre main, mais il n'en est pas de même à *Saint-Michel*, où il n'existe aucun bois de construction ; il a fallu le charier d'une forêt qui est à deux lieues de distance. Par un fâcheux contre-temps, il nous a été impossible d'amener de la ville un attelage de bœufs, à raison d'une mortalité qui règne sur les animaux, et dont nous aurions porté les ravages parmi nos sauvages, dont les richesses consistent en bétail. Force nous a donc été de nous procurer des bœufs et de les dompter. Nous étions en hiver, et le bon fourrage nous a manqué ; pour ne pas accabler nos bœufs, il a fallu les laisser reposer la moitié du temps. Souvent aussi la main-d'œuvre nous a fait défaut, nous n'avons pas pu tirer des Cafres le travail que nous attendions. La bâtisse a dû se faire principalement par nous-même. Le Frère Bernard était le principal ouvrier, mais nos Pères ne se sont pas épargnés. Enfin, en ce moment on couvre

la chapelle, et nous nous réjouissons dans la pensée que sous peu elle sera livrée au culte.

Les Cafres de *Saint-Michel* nous paraissent attachés, et ils manifestent le désir de pouvoir bientôt se réunir dans ce sanctuaire. Toutefois je suis bien loin de voir là une marque non équivoque de leur désir de devenir chrétiens, il n'y a qu'à connaître le caractère des Cafres pour ne pas trop compter sur eux; mais attendons avec patience que la foi en Jésus-Christ leur ait été annoncée.

Tous nos Pères se portent bien et vous offrent leurs respectueux hommages.

Mission de Saint-Michel, le 21 août 1859.

Il y a quelques semaines que je m'étais rendu à la ville pour des affaires pressantes. Je devais vous écrire de là, Monseigneur et bien-aimé Père, pour vous donner des nouvelles de la Mission des Cafres que nous venons d'ouvrir, mais mon séjour y fut si court, qu'il me fut impossible de trouver un moment de repos pour vous donner ces détails. Me voici de nouveau à mon poste et c'est de là que j'ai l'honneur d'adresser la présente à Votre Grandeur.

Ce fut le 17 juillet, dimanche du Très-Saint-Rédempteur, que, notre chapelle de *Saint-Michel* étant terminée, nous pûmes la bénir et y rassembler les Cafres pour la première fois. Nous ne négligeâmes rien pour donner de l'éclat à cette cérémonie et y attirer un grand nombre d'infidèles. Depuis dix jours, les Pères Gérard et Bompart avaient parcouru tous les villages de la localité pour les inviter à cette fête. Un certain nombre se rendirent à cette invitation. La cérémonie eut lieu, en effet, avec beaucoup de

lle, qui d'elle-même avait un aspect imposant, avait été décorée avec soin. Le Vicaire-Apostolique présidait, revêtu des insignes épiscopaux, et comme nous nous trouvions au milieu des infidèles, nous pûmes observer tous les rites prescrits par le Rituel, ce qui nous eut été impossible à la ville, en présence des protestants. Nous commençâmes par le chant d'un cantique Caffre pour implorer les lumières de l'Esprit-Saint, puis eut lieu une procession autour de la chapelle.

L'assemblée étant rentrée, et la procession terminée, commença le discours du Missionnaire qui développa ces deux points : quels étaient les motifs qui nous avaient amenés au milieu d'eux, et quels étaient ces Missionnaires qui, en ce jour, leur adressaient des paroles de salut pour la première fois. Nous prîmes bien garde de ne pas omettre cette dernière question, pour que nos Cafres apprissent à nous distinguer des ministres protestants, qui depuis longtemps ont formé des stations dans cette colonie.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le Père Gérard a acquis beaucoup de facilité pour parler la langue de ces infidèles et s'expliquer avec dignité. Aussi ces paroles furent-elles écoutées avec attention par les sauvages. Le sermon terminé, il voulut s'assurer si on l'avait compris, et il interrogea quelques Cafres en forme de catéchisme, faisant revenir les questions les plus importantes. Enfin, pour mettre la Mission sous la protection de la Sainte-Vierge, nous chantâmes les litanies, et l'assemblée fut congédiée.

Nous vîmes, avec plaisir, que le bon ordre avait régné pendant tout le temps de la cérémonie, que les infidèles avaient gardé le silence, et prêtaient beaucoup d'attention à tous les rites de l'église qui se pratiquaient devant eux.

Depuis l'ouverture de la Mission jusqu'à ce jour, nous n'avons pas manqué de réunir les Cafres tous les dimanches. Dans le cours de la semaine, nous consacrons d'ordinaire quelques jours à visiter les divers villages, pour exciter les négligents à se rendre à la Mission, et soutenir le bien que les réunions du dimanche peuvent opérer. Le service se fait toujours de la manière que nous avons décrite. On commence par le chant d'un cantique, on y prêche une instruction à laquelle succède un nouveau cantique en langue Cafre, et avant de terminer la réunion, nous chantons les litanies de la Sainte-Vierge. Nous n'avons pas encore célébré les divins mystères devant ces infidèles. Tant qu'ils n'ont pas appris à chanter nos cantiques, il nous serait bien difficile de les entretenir utilement alors que le Prêtre est à l'autel. D'ailleurs, ils ne comprennent encore rien à cette action divine.

Les détails que je viens de donner à Votre Grandeur sur notre Mission auprès des infidèles, seraient bien incomplets si je ne vous disais pas un mot des dispositions qui les animent par rapport à la religion. Depuis plus d'un an que nous résidons au milieu d'eux nous avons pu plusieurs fois constater que ces sauvages s'estimaient heureux de notre présence. Nous leur avons, en effet, rendu des services temporels qu'ils apprécient beaucoup. Sans nous ils étaient menacés d'être expulsés par un chef voisin, plus puissant qu'eux. Ils n'ont plus rien à craindre en ce moment, aussi nous ont-ils témoigné leur satisfaction, ils nous ont montré le désir de voir notre chapelle terminée au plutôt, pour pouvoir s'y réunir le dimanche. Nous avions donc tout lieu d'espérer qu'au jour de l'ouverture de la Mission, un grand nombre d'entre eux viendrait à nous avec un cœur ouvert et qui témoigne de la confiance et de la joie. Mais nous fûmes bien surpris lorsque nous ne vîmes paraître qu'environ 80 à 100 personnes, nombre qui aurait

pu être dix fois plus grand, si la majorité s'était rendue à notre invitation. On avait eu soin d'éloigner les femmes et tous les enfants au-dessous de dix-huit ans. Nous fûmes surtout étonnés lorsque en allant saluer les chefs présents ils nous parurent tous tristes, et que toute l'assistance partageait cette mélancolie. Que s'était-il passé dans leur cœur? L'homme ennemi y était venu semer la zizanie, ce qui avait troublé leur esprit était la pensée d'embrasser une religion qui ne leur présente que des biens spirituels qu'ils ne comprennent pas, en échange des usages et des coutûmes contraires à l'Evangile, auxquels ils sont fortement attachés. En résumé, quoique les Cafres, pressés par nos visites réitérées, n'aient pas cessé de se rendre aux exercices de la Mission, même en plus grand nombre que le premier jour, on n'a pas de la peine à reconnaître qu'ils sont sur leur garde pour ne pas donner accès dans leur cœur aux vérités que nous leur annonçons C'est une véritable lutte que vient de commencer; mais nous n'en sommes nullement déconcertés, nous nous attendons à bien d'autres difficultés.

De notre côté, nous n'omettons rien de ce qui peut contribuer au bien de la Mission. Le Père Gérard est le seul à pouvoir prêcher; il se concerte avec moi pour le sujet et le plan de ses instructions, puis notre grande ressource est la prière. Dès que l'intérieur de notre chapelle a été terminé, et l'autel suffisamment décoré, nous y avons mis le Saint-Sacrement, et c'est là que chaque membre de la communauté aime à venir épancher son cœur et à prendre de nouvelles forces auprès de Jésus-Christ. C'est un trésor caché aux Cafres, mais qui peut opérer des prodiges parmi eux et conquérir leur cœur. Espérons que Dieu ouvrira les yeux à quelques-uns.

Ce serait bien ici le lieu de donner des détails sur la bâtisse de notre chapelle, que nous avons heureusement

terminée, si déjà je n'en avais parlé assez au long dans mes lettres précédentes. Je me contenterai de quelques observations ;

Lorsqu'au mois de mai de l'année dernière, nous commençions à en préparer les matériaux, j'espérais que cet édifice serait terminé dans cinq à six mois, mais nous ne prévoyions pas toutes les difficultés qui devaient se rencontrer. Ce que j'aime à constater ici, c'est que toutes les mesures qui se rapportent à cette construction, ont été prises de concert avec les deux autres Pères, que chacun de nous y a travaillé avec une ardeur qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs. Le Frère Bernard était tout à la fois l'entrepreneur, le charpentier et le maçon, et il s'est bien acquitté de son emploi, acceptant avec joie toutes les privations qu'il a dû s'imposer, alors que, pendant des mois entiers, il vivait dans la forêt pour y abattre les arbres nécessaires. Le Père Gérard, dès le commencement, a presque constamment travaillé avec les ouvriers. Enfin, pendant sept mois, tous les membres de la communauté ont pris une part si active pour bâtir la chapelle, que, littéralement parlant, on peut dire qu'ils n'avaient pas le temps de respirer.

La chapelle de *Saint-Michel*, bâtie sur une éminence, au centre du terrain que nous a donné le gouvernement, se fait remarquer de deux lieues de loin par sa blancheur éclatante. Elle est entourée d'un portique qui, en donnant un abri aux Cafres contre les ardeurs du soleil et la pluie, contribue beaucoup à la consolider contre les orages et les tempêtes. La partie du portique, qui est adossée au sanctuaire, a été convertie en cellules, et c'est là que réside le Vicaire-Apostolique avec un autre Père ; ils ont ainsi le bonheur de pouvoir visiter le Saint-Sacrement sans sortir de leur habitation. Fasse le Ciel que la semence ne soit

pas jetée en vain dans le cœur de ceux qui fréquentent notre chapelle !

A *Pietermaritzburg*, le Père Barret a un ministère assez actif à remplir. Son ministère paroissial ne s'étend pas, il est vrai, sur beaucoup de catholiques; leur nombre ne s'élève pas à 400, mais il a une école à diriger. C'est là que tous les jours nos enfants reçoivent l'instruction religieuse qu'ils ne peuvent pas trouver dans leur famille. Il a commencé aussi à établir des associations de piété : Congrégation de la Sainte-Vierge, Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs. Ces associations servent à entretenir la piété, et rendent plus fréquent l'usage des sacrements.

A D'*Urban*, sur le port *Natal*, le Père Sabon n'omet rien de ce qui peut contribuer au bien de la Congrégation catholique qui est confiée à ses soins. Pendant la semaine, il enseigne le catéchisme dans l'école catholique qui y est établie; il visite les familles, dont il a l'entière confiance, et donne des avis salutaires aux pécheurs pour les ramener au devoir, il étend aussi ses soins sur les marins qui abordent à ce port. A peine un navire a-t-il jeté l'ancre, qu'il se met en mesure de le visiter pour s'enquérir s'il n'y a pas là quelque matelot catholique; il tâche de leur inspirer un retour vers la religion, et entend quelquefois leur confession.

Je viens de donner à Votre Grandeur un tableau des œuvres que la Congrégation dirige à *Natal*.....

Mission de Saint-Michel, 14 Septembre 1859.

..... Nous avons commencé une classe de chant pour les cantiques en langue sauvage. Nous jettons la semence divine de toutes les manières; quand germera-t-elle ? quand donnera-t-elle des fruits ? Attendons avec patience.

Vous pourriez peut-être croire que nos sauvages sont des gens stupides, et qu'ils ne savent pas faire un raisonnement, mais ce ne serait pas les connaître assez bien. Un jour le prédicateur leur disait que nous avions une âme qui ne pouvait pas être atteinte par les objets corporels, et voilà qu'un jeune homme lui fait cette objection: *Si notre âme ne peut pas être atteinte par ce qui frappe les sens, comment sera-t-elle la victime des feux de l'enfer?* Ces infidèles ne manquent donc pas de pénétration, mais ce qui leur manque, c'est cette franchise, cette simplicité, cette bonne foi que l'on rencontre généralement chez les sauvages.....

12 Novembre, 1859.

Depuis environ quatre mois que nous évangélisons les infidèles, ils sont constamment venus en assez grand nombre assister le dimanche aux instructions. Mais nous sommes bien loin de reconnaître en eux des dispositions pour recevoir la semence divine et la faire fructifier. Ils sont bien aise de nous avoir au milieu d'eux pour être sous notre protection, mais ils voudraient rester païens. Nous voyons qu'ils sont constamment sur leur défensive pour nepas ouvrir leur cœur aux paroles de vie que nous leur adressons. De notre côté, nous n'oublions rien pour les instruire graduellement. Nous leur avons fait voir qu'ils étaient loin de la voie du salut, et tous ensevelis dans les ténèbres et le péché, que, dans cet état, s'ils y persévèrent, ils n'ont à attendre que les feux de l'enfer, et qu'il n'y a d'espoir pour eux qu'en Jésus-Christ, dont ils doivent embrasser la doctrine et la religion. Nous les pressons fortement de se convertir. Toutes ces vérités les affligent et les épouvantent sans que, toutefois, nous voyons se manifester, en eux, la volonté de se convertir.....

4 Février 1860.

Votre Grandeur désire connaître quels ont été les fruits de notre Mission, depuis huit mois d'exercices. Je dois le dire avec douleur : jusqu'à présent les Cafres de cette localité se sont constamment maintenus dans un état d'opposition aux vérités de l'Evangile que nous leur annonçons. C'est par la même raison qu'il nous a été impossible de faire des réunions dans la semaine, et d'assembler les enfants pour les instruire. Que si ces Cafres n'ont pas cessé d'assister aux prédications du dimanche, on doit l'attribuer aux visites fréquentes que les Missionnaires font dans leur village pour les exciter, et aussi à certaines vues d'intérêt temporel qui les animent à notre égard. Ils aiment que nous résidions au milieu d'eux pour les protéger, mais réformer leur mœurs, renoncer à la polygamie et à leurs coutumes païennes, pour embrasser le christianisme, ce sont là des sacrifices qu'ils n'ont pas le courage de faire, et ceux qui parmi eux pourraient avoir quelque velléité de se rendre à nos invitations, sont retenus par le respect humain.

Toutefois, quoique nous soyons peinés de cet état de choses, nous ne sommes pas découcertés. Peut-être que le Seigneur se laissera toucher par les prières des âmes justes qui, dans l'Eglise universelle, s'intéressent vivement pour les Missions auprès des infidèles. Nous continuerons de défricher cette terre ingrate aussi longtemps que la prudence nous le suggérera.....

Pietermaritzburg, le 31 Mars 1860.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir tous les membres de la Mission de *Natal* ont vu arriver le renfort de

Missionnaires que vous avez daigné envoyer pour s'associer à nos travaux. Et ce plaisir je l'ai éprouvé plus que tout autre. Le P. Le Bihan, avec les vertus solides qu'on lui connaît, et son application pour l'étude des langues, ne peut être qu'un sujet très-utile à notre Mission; et le Frère Terpent, avec ses talents pour les arts mécaniques, ne nous sera pas moins précieux. Ils sont d'ailleurs remplis l'un et l'autre d'ardeur pour l'œuvre de la Mission.

Je n'avais pas encore eu le plaisir d'embrasser ces nouveaux Frères, la retraite annuelle que nous venons de terminer m'en a fourni la plus heureuse occasion. Depuis deux ans environ, ces saints exercices n'avaient pas eu lieu; il nous avait été impossible de nous réunir. Aussi tous les Pères désiraient-ils la retraite avec une grande ardeur; ils y ont pris une part bien active. Nous avons eu lieu de nous édifier des excellentes dispositions que chacun d'eux a montrées pour l'œuvre de sa sanctification.

Le Frère Bernard seul n'a pas pu assister à la retraite, étant retenu à *Saint-Michel* pour garder le matériel de la Mission. Le Père Le Bihan doit arriver aujourd'hui à ce poste en la compagnie des Pères Gérard et Bompart, qui vont reprendre leurs prédications. C'est là qu'il se formera à l'étude de la langue Cafre, il ne saurait y avoir pour lui de meilleure occasion (1). Dans quelques semaines, je les y

(1) Voici la lettre qui contient le récit de ce premier voyage du P. Le Bihan en Cafrerie, elle est adressée à Mgr Allard :

« Mission Saint-Michel, 10 avril 1860.—Monseigneur, il est tout naturel que je saisisse cette occasion pour écrire à Votre Grandeur quelques mots au sujet de ma nouvelle position. Le voyage a commencé par me donner une idée de la difficulté de la Mission de Saint-Michel. Je ne m'attendais pas à gravir des montagnes et à descendre des précipices tels que ceux que j'ai trouvés sur ma route. A *Longamasi*, que j'appelle maintenant *Traître-Amasi*, j'ai failli payer cher l'imprudence de me mettre à l'eau tout en

suivrai accompagné du Frère Terpent, que j'ai garde à la ville pour quelques travaux pressants.

J'ai lu et relu la lettre que vous m'avez écrite en date du 28 octobre, et qui m'a été remise par le P. Le Bihan. Chacun des Pères est aussi en possession des lettres d'encouragement que vous leur avez adressées.

La statistique que vous me demandez sur le pays que nous habitons est sans doute un travail capable d'intéresser ceux qui lisent les annales des Missions catholiques, et il y a longtemps que j'ai eu la pensée de le faire. Mais j'ai toujours cru qu'il était plus prudent de différer jusqu'à ce que nos Missions, auprès des infidèles, puissent y trouver une place tant soit peu propre à intéresser..... Je m'occuperai cependant de la description que vous me demandez.

sueur et d'essayer de traverser la rivière. Enfin, me voici à *Saint-Michel*, lieu où Votre Grandeur a jugé à propos de tenir le camp de la Mission. La chapelle est admirable. Les huttes me ravissent par leur simplicité, et le pays a un aspect pittoresque qui va bien à mon goût. Je me plais donc à Saint-Michel, et louée soient à jamais Jésus et Marie. Je me suis toujours laissé conduire en fait de ma vocation, Monseigneur, je marche parce qu'on me dit de marcher, et aussi parce que j'aime à faire la volonté de Dieu, et jamais je n'ai encore regretté d'avoir marché sous une pareille devise. Au contraire. Je vois, enfin, par expérience, que Dieu sait mieux que moi-même ce qu'il me faut; je vois que ce qui paraît dur et pénible à la nature ou à mon propre sens, devient, entre les mains de Dieu, le sujet de mon bonheur. Quel bonheur, en effet, plus grand que de sentir que l'on est là où Dieu nous appelle! Je me prépare de mon mieux à combattre les combats du Seigneur, selon les avis que Votre Grandeur m'a donnés. Mais, j'avoue que ce n'est pas facile d'apprendre la langue des Cafres. Courage, cependant, je vous entends, Monseigneur, me le dire, et je vous vois marcher en avant. Oh! que vous me faites du bien!... J'ai vu les Cafres réunis deux fois, quel curieux peuple! En vérité, une pensée fait peine, c'est de voir que le démon est le maître de toutes ces âmes; le sera-t-il toujours? »

Ce travail exige quelques recherches et beaucoup d'exactitude ; il ne sera pas possible de vous l'envoyer immédiatement.

Il ne faudrait pas que nos Oblats scolastiques se laissent aller au découragement, en pensant à la Mission de *Natal*. Notre premier essai, parmi les sauvages, n'a pas réussi par suite de plusieurs incidents qu'il est inutile de rappeler. En ce moment, nos espérances ne sont pas vives et, probablement, nous échouerons encore ; mais, qu'importe, nous aurons accompli notre devoir. Et puis, il faut bien reconnaître qu'il n'y a pas beaucoup de générosité et de zèle, à ne se décider, pour une Mission, qu'autant qu'on est certain d'y réussir, après que d'autres en ont déjà préparé la moisson. Ce n'est pas ainsi qu'en agissent les généraux d'armée, ils remporteraient peu de victoires s'ils se conduisaient d'après ces principes. Et cependant, nous avons bien plus de chance qu'eux, car pour nous quel que soit le sort du combat, Dieu nous voit du haut du ciel, et la couronne et le triomphe ne nous sont pas moins assurés, tout aussi bien que si nous étions en possesion de la victoire. Ce sont là les nobles sentiments qui animent tous mes collaborateurs qui sont engagés dans ce pénible travail, et jusqu'à présent, je ne me suis pas aperçu qu'aucun d'entr'eux ait été fâché d'être venu à *Natal*.

Le terrain que nous avons à cultiver est un peu dur, il est vrai, mais aussi quelle gloire pour la religion, et quelle consolation pour nous, si, comme vous nous le faites espérer dans votre lettre, nous pouvions remporter la victoire.

Au reste, on ne doit pas juger de tous les Cafres par ceux qui résident dans la colonie de *Natal*. Ceux-ci, depuis longues années, sont en contact avec les Européens, et ces rapports ne peuvent leur être que très-funestes. Les Missionnaires protestants depuis longtemps ont établi

des stations chez les indigènes et leur ont parlé de la religion chrétienne ; sans doute qu'ils n'ont pas pu les convertir, ils n'en avaient pas la grâce, mais les soins qu'ils leur ont donnés les ont endurcis sur certaines vérités fondamentales de la religion, ils n'ont pas pu leur inspirer le joug de la loi évangélique, mais ils l'ont rendu odieux. Il n'en est pas de même des Cafres qui sont hors de la colonie. Quelques Cafres catholiques, qui nous sont venus des établissements portugais, quoique sans instruction et ayant à peine reçu le baptême, sont d'une trempe bien différente de celles de nos Cafres de *Natal*.

Il faut aussi avouer que si nous pouvions réussir quelque part à former, parmi les indigènes, une chrétienté, il en résulterait un grand avantage pour d'autres Missions ; quelques Cafres devenus bons catholiques pourraient être transplantés ailleurs, et leur exemple ferait une tout autre impression que nos instructions.

A peine les Cafres catholiques, dont j'ai parlé plus haut, eurent-ils paru à *Saint-Michel*, au commencement de 1856, et eurent-ils fait, dans la chapelle, des signes de croix et des génuflexions, que les Cafres que nos Pères évangélisaient, se mirent à faire comme eux, ce que nos Pères n'avaient pas encore pu leur persuader. Nous aurions bien voulu garder ces Cafres portugais, mais leur conduite ne nous présentait pas toutes les garanties désirables pour le résultat que nous pouvions espérer.

S'il m'est permis d'exposer ici mes vues sur cette Mission si importante, je crois devoir dire qu'il n'y a rien de mieux à faire, pour les Missionnaires de *Natal*, après s'être formés à la langue des indigènes, que d'entreprendre des voyages au dedans comme au dehors de la colonie, de pressentir les dispositions des peuples pour les vérités de l'Evangile, et choisir ainsi leurs postes eux-mêmes. Puis ils ne doivent espérer de moissonner qu'après avoir semé et arrosé la

terre pendant longtemps, s'attendre à des contradictions et à des persécutions, même hors de la colonie, de la part des rois infidèles. Pour cela, il faut qu'ils soient animés d'un courage et d'un dévoûment à toute épreuve. Voilà, Monseigneur, quelles sont mes vues, quels sont les plans que je me suis formés pour remplir la Mission que l'Eglise nous a confiée sur ces plages lointaines.

17 Avril 1860.

Votre Grandeur désire beaucoup recevoir de nous quelques détails sur notre Mission des Cafres, afin d'intéresser nos Oblats et de leur inspirer la vocation pour leur conversion. Ce sera pour nous un devoir et un plaisir de vous fournir ces détails ; mais jusqu'à présent nous n'avons pas pu donner des détails tels que vous demandez, il n'en existe point. C'est ce que me répondait le Père GÉRARD, à qui j'ai communiqué votre désir. C'est-à-dire que depuis neuf mois que nous avons commencé les exercices pour la Mission des Cafres, nous n'avons pas cessé de semer et d'arroser avec beaucoup de peine et de sueurs, sans avoir vu sortir aucun germe de la parole divine.

Mission de N.-D. des Sept Douleurs, le 11 Novembre 1860

C'est des extrémités de la colonie de *Natal* et du centre d'une nouvelle Mission que j'ai l'honneur de vous adresser cette lettre pour vous donner l'historique de sa fondation :

Votre Grandeur sait déjà comment, en 1856, nos Pères, après avoir, pendant quelques mois, prêché aux Cafres, établis alors à *Saint-Michel*, virent ces infidèles obligés de s'enfuir devant l'armée d'un chef du voisinage, et de chercher un refuge au milieu de leur tribu, de laquelle ils

s'étaient détachés. Quoique les vérités de l'Evangile ne parussent pas avoir jeté alors de racines dans leur cœur, ils n'avaient pas cependant rejeté formellement la grâce de la foi. Nos Pères ajoutaient même que quelques Cafres, à la suite de leurs instructions, demandaient ce qu'ils avaient à faire. Depuis cette époque ces mêmes Cafres avaient toujours témoigné de la sympathie pour nos deux Missionnaires. Ces circonstances nous firent présumer qu'il ne serait peut-être pas hors de propos de leur offrir encore une fois la grâce de l'Evangile.

Ce fut pour mieux sonder leurs dispositions que, dans le mois de février de la présente année, je leur fis une visite avec le Père Gérard. Nous en fûmes reçus, non pas comme des étrangers, mais avec la même cordialité que nous leur connaissions déjà. Quelques-uns même témoignèrent le désir de nous avoir, d'autres ajoutèrent qu'il n'y aurait pas de difficulté à nous établir chez eux. Leur chef, sans nous montrer de l'inclination pour les Missionnaires, désigna une place où nous pourrions nous fixer. Dès lors, nous conçûmes définitivement le projet d'établir, chez eux, une Mission aussitôt que les circonstances le permettraient.

Ce fut le 17 juillet que le Père Gérard, avec le Vicaire-Apostolique, partirent pour ce nouveau poste; ils laissèrent à *Saint-Michel*, les Pères Bompart et Le Bihan, pour continuer l'œuvre qui y était commencée. Comme nous nous proposions de mettre toute l'activité possible pour nous élever une habitation et nous bâtir une chapelle temporaire, aussitôt que nous serions parvenus à notre destination, nous menions les deux Frères Bernard et Terpent, ouvriers intelligents et actifs pour ces sortes de travaux. Le voyage ne dura pas moins de cinq jours, à cause de la difficulté des chemins et des longs contours que nous fûmes obligés de suivre. Trois fois nous nous

trouvâmes dans la nécessité de coucher en rase campagne.

La nuit de notre premier campement, le froid était intense, nous tâchâmes de nous abriter de notre mieux et de prendre un peu de repos. A notre réveil, nous avons pu constater que l'eau avait fortement gelé à nos côtés. Ce que j'aime à dire à Votre Grandeur, et ce qui m'a extrêmement édifié, c'est que chacun de mes compagnons de voyage était aussi content que s'il avait reposé sur un bon lit et dans un appartement commode.

Enfin, le quatrième jour de marche nous campâmes sur une montagne d'où nous pouvions découvrir les villages que nous venions évangéliser. A cette vue, notre cœur fut transporté de joie, et nous saluâmes cette terre que nous venions arroser de nos sueurs. Notre premier soin fut de choisir un Patron pour ce nouvel établissement. Le Père GÉRARD témoigna le désir qu'il fut mis sous la protection de N.-D. des Sept Douleurs; j'acquiesçai volontiers à ses désirs, et nous étant mis un peu à l'écart des infidèles qui nous accompagnaient, nous récitâmes tous ensemble le *Stabat Mater* pour supplier la Vierge-Immaculée de prendre sous sa protection ces âmes qui, pour être loin encore du royaume de Dieu, ne lui avaient pas moins été recommandées, alors que le sang de son divin fils coulait de la croix pour le salut de tous les hommes.

Nous n'étions plus alors qu'à demi-heure de l'endroit que nous avions choisi pour être le centre de cette Mission, mais il nous fallait descendre des montagnes sur la hauteur desquelles nous avions pris notre route pour éviter les vallées qui étaient impraticables pour le véhicule qui portait nos bagages. Ce dernier jour fut consacré à nous frayer un chemin à travers les bois et à opérer des descentes effrayantes et pleines de dangers pour notre charrette.

Enfin, le samedi, au soir, nous arrivâmes, sans accident, chez nos Cafres, et le lendemain, nous eûmes le bonheur d'offrir le Saint-Sacrifice pour remercier Dieu de notre heureux voyage, et nous pûmes aussi nous reposer d'une longue fatigue.

Les Cafres ne furent pas peu surpris de notre arrivée, car ils ne s'imaginaient pas que nous viendrions jamais nous établir chez eux ; ils nous reçurent avec les mêmes marques de bonté qu'ils nous avaient déjà témoignées. L'un d'eux mit une hutte à notre disposition, et dès le lendemain nous commençâmes à couper le bois nécessaire pour nous construire une habitation et une chapelle.

A peine étions-nous arrivés dans notre Mission, que le chef de la tribu voulut faire obstacle à notre établissement : il faisait hautement éclater son mécontentement contre nous. C'est qu'il craignait de voir son autorité affaiblie par la présence des Missionnaires. Les Cafres qui nous avaient donné l'hospitalité étaient effrayés de l'attitude menaçante qu'il avait prise à notre égard. De notre côté nous fîmes bonne contenance, nous répondîmes au chef : que nous resterions malgré lui, que d'ailleurs le gouvernement avait déjà été informé du dessein qui nous avait amenés dans ce lieu. Nous tâchâmes de relever le courage des Cafres, qui étaient disposés en notre faveur. Enfin, l'orage qui s'était formé contre nous fut dissipé.

Cependant, nous pressions le travail de nos hâtisses. Notre habitation n'était encore qu'imparfaitement achevée lorsque nous en prîmes possession. C'est simplement une hutte de 30 pieds de long sur 11 de large ; elle devait être divisée en trois appartements ; elle ne respire ni le luxe ni la grandeur, car elle est toute en paille, excepté les angles qui en font toute la solidité. Cependant, nous nous estimions déjà heureux de nous retirer du milieu des Cafres, avec lesquels nous avions vécu pendant un mois,

et de pouvoir être enfermés chez nous pour nous livrer à nos excercices de piété. Nous tournâmes alors tous nos soins à achever notre chapelle. Les matériaux nous firent défaut pour le genre de construction que nous avions projeté, ce qui en retarda l'achèvement d'un mois.

Enfin, le 14 octobre, qui tombait un dimanche, la chapelle de N.-D. des Sept Douleurs étant terminée et décorée convenablement, nous y célébrâmes, après l'avoir bénite, les Saints-Mystères, et Jésus-Christ vint y résider dans le Saint-Sacrement de l'autel. C'est une bâtisse de 35 pieds sur 15, elle a toute la forme d'un navire renversé. Ce jour là aussi avait été fixé pour l'ouverture de la Mission ; les invitations avaient été faites les jours précédents. Par une raison de prudence, un certain nombre de villages qui étaient les plus rapprochés y furent seuls invités ; nous y comptâmes cependant 120 personnes. Le Père Gérard, qui est si bien exercé dans la langue cafre, était en chaire, et expliquait à ces infidèles les motifs de notre présence au milieu d'eux ; le Frère Terpent faisait de temps en temps résonner l'harmonium des accords les plus doux, le chant de cantiques en langue cafre venait aussi se mêler aux sons de l'instrument. Le bon ordre régna dans l'assemblée tout le temps de la cérémonie, et les sauvages se retirèrent enchantés de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Depuis qu'on a ouvert la Mission, les Cafres continuent de venir assister au service du dimanche en assez bon nombre ; quel en sera le résultat ? Il est difficile de le prévoir. Déjà Votre Grandeur sait que ces sauvages sont durs et d'un caractère fier et peu flexible. Cependant, on peut déjà reconnaître qu'ils sont travaillés par l'action de la grâce. Dans nos assemblées il règne un silence parfait. Ce peuple écoute bien attentivement, et il est impossible que les vérités du salut ne fassent pas impression sur leur

cœur. Chaque dimanche l'instruction est calculée de manière à combattre les prétextes qu'ils opposent pour ne pas se convertir, à leur faire voir que s'ils n'embrassent pas le christianisme ils n'ont pas de salut à espérer, cela les touche déjà au cœur. Une femme nous disait : — *D'après vos enseignements, nos parents n'ont pas eu droit au royaume du ciel, et si nous nous faisons chrétiens nous ne pourrons plus les voir, cela fait de la peine.* Un jeune homme ajoutait : — *Vos paroles rendent le cœur triste.* D'autres s'abstiennent quelquefois de venir à l'instruction pour éviter les remords de conscience qui les troublent. Cependant, nous ne pouvons pas prévoir quel sera le résultat de ce conflit. Nous prions et nous nous humilions à la vue de nos fautes qui peuvent arrêter le cours des grâces que Dieu veut départir à ce peuple. Nous mettons toutes nos espérances en Dieu et nous espérons beaucoup de la protection de la bien-heureuse Vierge-Marie.

Nous avons conçu une œuvre bien importante, laquelle, une fois accomplie, sera d'un immense avantage pour nos jeunes Pères, encore peu exercés dans le langage de ces infidèles. Les tournures de la langue des Cafres sont tout-à-fait différentes de celles des langues européennes. Or, malheureusement le langage de la religion n'est pas connu chez eux, ils n'ont pas de mots pour exprimer les idées religieuses. Le Père Gérard, avec la grande facilité qu'il a pour les langues, s'exprimait très-bien en anglais après six mois d'étude, et plus facilement qu'après six ans d'étude et de pratique de la langue cafre. A présent, grâce à son application constante et à son rare talent, il s'explique très-correctement. Je lui ai proposé de faire un catéchisme en langue cafre, que nous combinerions ensemble, et dans lequel les réponses aux questions seraient assez longues, et formeraient un répertoire de matériaux pour des instrutions. Ce bon Père a compris l'importance de

cette œuvre, et il a accepté ma proposition. Nous allons y travailler immédiatement.

Tous nos Pères de *Natal* se portent bien.

Pietermaritzburg, le 22 avril 1861 (1).

Je crois pouvoir vous dire que tous les Oblats de *Natal* sont animés de zèle pour faire leurs devoirs dans les postes qu'ils occupent. Le Père Sabon, à *D'Urban*, apprend très-activement le tamoul qui est la langue parlée par les Indiens catholiques qui sont arrivés dernièrement de l'Inde à *Natal* au nombre de 300. Il est déjà bien avancé dans cette langue qu'il commence à parler. Le premier mai prochain, il commencera une visite générale des *coolies* en compagnie de leur magistrat. Il connaît aussi le portugais, de sorte qu'il a été à même de communiquer tout de suite avec eux, la plupart comprenant le portugais, quoique ce ne soit pas leur langue, en sorte qu'il a pu en confesser quelques-uns et les admettre à la communion. Ce Père est toujours tout dévoué à me rendre des services pour le temporel de la Congrégation en ce qui concerne l'achat des provisions pour les missions cafres, pour les habillements et en cela nous y trouvons un grand moyen d'économiser. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est content de sa position ; le zèle qu'il déploie le prouve assez. Ce surcroît de travail remplit le vide qu'il y avait dans le cercle de ses occupations.

Le Père Barret est toujours à *Pietermaritzburg*, chargé de l'école et de la Mission catholiques ; il s'acquitte de ces fonctions avec un grand dévouement...

(1) Nous n'avons pas retrouvé les lettres qui combleraient la lacune considérable qui existe dans la correspondance de Mgr Allard.

Le Pere Gérard s'applique avec beaucoup de zèle à instruire et à visiter les Cafres de la station. M'ayant donné connaissance de la fatigue qu'il éprouve dans les voyages un peu longs, nous nous sommes fournis de trois chevaux, leur entretien ne coûte rien à *Saint-Michel*. Je me fais un devoir de veiller spécialement sur la santé tant des Pères que des Frères.

Le Père Bompart dirige depuis dix mois la Mission de *Saint-Michel* où il montre beaucoup de fermeté et de dextérité.

Le Père Le Bihan est en ce moment à la Mission de N.-D.-des-Sept-Douleurs pour se former à la langue sous la conduite du Père Gérard, il montre du goût pour cette étude et y a déjà fait beaucoup de progrès.

En un mot, je suis bien édifié des vertus de ces Pères : ils sont contents de leur position quoique les sauvages leur donnent peu de satisfaction. Ce sera une bonne préparation pour porter plus loin les vérités de l'Evangile à des sauvages moins difficiles. Si avec tant de vertus et de dévouement de la part de nos missionnaires, un de nos jeunes Oblats s'étonne qu'ils n'aient pas encore fait germer des fruits des fruits de sainteté parmi ces nombreuses tribus, qu'il vienne, lui, jeter ses lacs parmi les sauvages que nous évangélisons pour, qu'aidés de sa coopération, nous puissions enfin emporter la place d'assaut; il trouvera le plus cordial accueil parmi ses frères.

Les Frères Bernard, Terpent et Manuel vont tous bien et nous rendent les plus grands services. Nous aurions besoin de voir leur nombre s'augmenter. Un Père accompagné d'un seul Frère convers peut commencer une mission : sans frère convers, il ne le peut pas chez les Cafres. Impossible aux missionnaires d'entrer dans des détails de ménage et de cuisine sans s'exposer au mépris des infidèles et avilir le ministère.

Nous entreprendrons au plutôt un voyage vers le Nord et nous irons voir les catholiques portugais de *Delagoa Baie*, car le Vicariat Apostolique de *Natal* s'étend au-delà de ce point jusqu'au 23 ° 1/2 de latitude sud. Les prêtres portugais ont baptisé là des Cafres qui paraissent attachés à la religion et d'une autre trempe que les Cafres de *Natal*; il est bon de connaître ces peuples qui avoisinent les établissements portugais.

8 juin 1861.

J'ai reçu hier votre lettre circulaire du 15 mars. Nous avions reçu précédemment toutes celles que le R. P. Tempier nous avait envoyées au sujet de votre maladie qui nous a tous plongés dans l'affliction... Nous bénissons le Seigneur de ce que vous avez pu établir sur des bases solides l'union déjà commencée de la Sainte-Famille. Nous avons lu surtout avec un vif intérêt les articles qui contiennent les mesures de prudence que vous tracez aux membres de la Congrégation dans leurs rapports avec les Sœurs de la Sainte-Famille.

La Mission que le Père Sabon accomplit auprès des Indiens qu'on appelle *Coolies* et qui sont arrivés dernièrement de *Madras* et de *Calcutta* se présente sous des auspices toujours plus favorables. Dernièrement il a visité le plus grand nombre de ceux qui sont établis loin de la ville, partout il a été bien reçu par ces *Coolies* et même par leurs bourgeois qui sont protestants. Onze infidèles lui ont demandé à se faire chrétiens. Chaque jour il fait des progrès dans leur langue et son influence sur eux est en proportion. Le nombre de ces Indiens dans la colonie peut s'élever à 1,700 : ce nombre augmentera probablement par de nouvelles demandes.

Je suis à la ville depuis plus de deux mois. J'y ai été

retenu par plusieurs affaires temporelles. Ces jours-ci nous avions à *Pietermaritzburg* le Père Sabon qui est venu me voir. Il est très-content de sa position, il aime surtout sa mission des serviteurs Indiens ou *Coolies*. Je dois partir incessamment pour rejoindre nos Pères des Missions auprès des Cafres.

Mission de Saint-Michel, le 28 août 1861.

Mon Révérend et bien cher Père (1), je viens de recevoir tout à la fois plusieurs dépêches de Marseille m'annonçant toutes le douloureux événement que nous redoutions depuis si longtemps, la mort de notre Révérendissime Supérieur-Général. Je n'ai pas besoin de vous dire combien tous les Pères de la Mission de *Natal* ont senti ce coup. J'ai écrit aujourd'hui au R. P. Tempier nommé Vicaire-Général de la Congrégation

Tous nos Pères sont fidèles à leur poste et s'efforcent d'y faire le bien. Par le prochain courrier, je parlerai de l'état de la Mission des Cafres à notre R. P. Tempier...

Pietermaritzburg, le 26 octobre 1861.

... Nous venons de quitter la Mission de *N.-D.-des-Sept-Douleurs;* là comme à *Saint-Michel* les Cafres ont refusé la semence divine que nous voulions jeter dans leurs cœurs.

Je crois qu'on peut résumer comme il suit les obstacles qui s'opposent à la conversion des Cafres.

Quoique dans un état sauvage, le cafre est fin et rusé spécialement à l'égard de l'étranger. Il n'est pas curieux d'apprendre des doctrines qui ne sont pas celles de la nation. Exercé dès son enfance à user de paroles trom-

(1) Le R. P. Fabre, procureur-général.

peuses, la sincérité et la vérité entrent peu dans ses rapports avec le prochain, on ne peut guère savoir ce qu'il pense, il est bien difficile de suprendre son cœur, il ne s'enthousiasme pas facilement.

Comme membres d'une même tribu, il existe entre eux une grande subordination. Un chef se fait rendre compte de tout ce qui se passe dans un village de son peuple, toutes les affaires avec les autres tribus ne se traitent que par lui; c'est à lui qu'on a recours pour se faire rendre justice. Il serait donc impossible à un missionnaire d'entreprendre quelque chose sans que le chef en soit informé.

Les Cafres sont en général dans un état de prospérité et leurs jouissances sont mêlées avec des pratiques superstitieuses. Ils ne sentent aucun malaise d'être ce qu'ils sont et ils ne soupirent nullement après un meilleur état de choses.

Un autre obstacle à leur conversion : ce sont les rapports qu'ils ont chaque jour avec les Européens et spécialement avec les missionnaires protestants. Depuis longtemps ils ont pris quelque connaissance du Christianisme. Les missionnaires n'ont pas pu obtenir d'eux qu'ils renonçassent à la polygamie et à leurs mauvaises coutumes, il ne les ont pas pressés sur ce point et ont continué de les appeler à leurs Missions, de sorte que les Cafres s'imaginent que le Christianisme n'est qu'une forme et que pour satisfaire les missionnaires, il suffit de venir à la chapelle. Sur ces points ils nous trouvent en désaccord avec les ministres de l'hérésie. On comprend, dès-lors, comment sans nous connaître ils peuvent consentir à nous recevoir chez eux sans avoir le dessein d'embrasser la morale de Jésus-Christ.

Après les deux essais que nous venons de faire, je ne crois pas qu'il soit prudent d'ouvrir d'autre mission dans la colonie de *Natal*. Les Cafres y sont partout les mêmes,

à moins que nous puissions amener d'ailleurs des Cafres déjà convertis.

Ce qui me paraît le plus expédient, c'est d'entreprendre des voyages en dehors de la colonie et surtout vers la partie nord du Vicariat-Apostolique, et de connaître les dispositions des Cafres qui y habitent. Dès que l'on aura trouvé des localités où il y a quelque chance de succès, il faudra y ouvrir une Mission et la diriger avec tout le soin possible. Il n'en est pas de ces Missions comme de celles que l'on entreprend dans d'autres pays infidèles. Là de jeunes missionnaires qui commencent à bégayer la langue prêchent et sèment la bonne semence, il en sort toujours quelque chose. Ici, avec le caractère rusé des Cafres, il faut, si je puis m'exprimer ainsi, il faut faire un siège régulier pour prendre une place sans même savoir si l'on réussira. C'est au moins une grande satisfaction quand on peut se dire que les membres de la Congrégation ont dirigé ces missions avec un personnel capable, que les exercices s'en sont faits avec beaucoup d'ordre, avec soin et non pas superficiellement. Alors quand bien même il n'en soit résulté aucune conversion, on peut croire que l'on a fidèlement et convenablement exécuté la Mission que l'Eglise a confiée à notre Congrégation.

Le 29 octobre 1861.

Nous avons déjà commencé d'exécuter le dessein que nous avons formé de visiter successivement les différentes parties du Vicariat-Apostolique qui sont en dehors de la colonie de *Natal*. Après avoir abandonné le poste que nous occupions à N.-D.-des-Sept-Douleurs, nous avons fait un tour chez les tribus qui sont établies au-delà de *L'Umzinkuln* : pour y arriver, il n'y avait que la rivière à traverser.

En ce moment je suis sur le point de partir pour visiter

les catholiques de *Bloemfontein* et de toute la République dont elle est la capitale. Quoique ces catholiques soient en petit nombre, tous disséminés et fournis d'un missionnaire qui les dessert, il est de mon devoir de les visiter et c'est même à mon grand regret que cettevisite a été si longtemps différée. Il y a plusieurs années que j'avais fait annoncer ma visite lorsque la guerre vint à éclater entre cette République et un état voisin ; je fus donc obligé de la renvoyer à un temps indéfini. Ce voyage ne durera pas moins de trois mois. Le Père Gérard est mon compagnon ; nous expédierons plus vite les affaires et nous irons visiter quelques tribus indigènes établies de ce côté là.

Voici quelques détails qui peuvent vous intéresser.

Le Père Sabon est toujours occupé de ses chers Indiens. Il a déjà baptisé plusieurs infidèles ; il parle très-bien leur langue. Tous les dimanches il réunit dans sa chapelle ceux d'entre eux qui habitent la ville, au nombre de 30, et leur fait un service auquel il donne toute la solennité possible. Il les visite ensuite dans la banlieue et jusqu'à la distance de 18 milles dans la campagne où ils sont engagés. Cette Mission est dans un état prospère ; il m'écrivait tout dernièrement que cette œuvre marchait bien. Il ne s'épargne d'ailleurs aucune peine.

Le poste du Père Barret est toujours *Pietermaritzburg*. Il y dessert la Congrégation catholique qui compte environ 350 personnes, les soldats compris. Il fait en même temps l'école aux enfants, qui sont au nombre de 40, parmi lesquels une dizaine environ sont protestants. Cette double occupation remplit bien son temps. Il déploie assez d'énergie et de zèle pour le ministère pastoral.

Je n'ai qu'à me féliciter de la conduite du Père Gérard et comme missionnaire et comme religieux. Il est toujours plein de zèle pour la Mission des Cafres et il ne se décourage jamais.

Le Père Bompart ne me donne aussi que des consolations. Il parle facilement le cafre et comprend aussi les sauvages quand ils parlent entre eux. Il garde le poste de *Saint-Michel* jusqu'à nouvel ordre.

Le Père Le Bihan est content d'être à *Natal*. Il s'est appliqué avec beaucoup de zèle à la langue cafre dans laquelle il a fait d'assez rapides progrès. Il est en ce moment dans un village cafre où il se forme à cette langue.

Le Père Bernard est content de sa position. En sa qualité de Frère convers, il rend beaucoup de services à la Mission. Il parle facilement l'anglais et le cafre quoiqu'il n'en ait jamais fait d'étude particulière ; au besoin même, il parle aussi le portugais. Il a beaucoup de facilité pour les langues. Cela le rend très-propre aux voyages pour le bien de la Mission.

Le Frère Manuel est toujours à *Pietermaritzburg* où il rend de très-grands services : c'est un Frère de confiance.

Enfin, le Frère Teepent a été bien éprouvé. Je l'ai mené à la Mission de N.-D.-des-Sept-Douleurs. A peine étions-nous arrivés dans ce poste, que ce Frère alla tendre des piéges pour tuer des animaux sauvages : il y fut pris lui-même. Le fusil partit et le frappa dans la jambe, à bout portant. Il tomba étendu par terre. Il a eu la jambe toute fracassée au-dessus du genou. Nous trouvant à l'extrémité de la colonie et bien loin de tout médecin, je le fis immédiatement transporter à *Pietermaritzburg*, sur un char où l'on avait suspendu son lit. Il est facile de concevoir combien il dut souffrir pendant huit jours qu'on demeura en route durant l'hiver, obligé de coucher toujours dans le char. Il fut accompagné par le Frère Bernard et en grande partie par le Père Gérard. Je l'avais communié en viatique avant qu'il quittât la Mission. A la ville, il a reçu tous les soins possibles, il est assisté par les plus habiles médecins. Il n'a pas encore pu remuer sa jambe depuis trois

mois et demi qu'il suit son traitement. On espère cependant qu'il ne faudra pas en venir à une amputation ; mais il faudra, au dire des médecins, qu'il se résigne à être boiteux toute sa vie. Le Frère TERPENT supporte les douleurs et les ennuis de sa nouvelle position avec une résignation parfaite. C'est une grande privation pour nos expéditions dans le lointain. J'ai donc besoin d'un nouveau renfort.

Le Missionnaire de *Bloemfontein* qui n'appartient pas à notre Congrégation sera très-probablement rappelé par ses supérieurs ; je m'y attends : c'est une affaire toute décidée. J'aurai à placer là un Père et un Frère, car ce poste est à dix ou douze journées de marche de *Pietermaritzburg*.

Espérons que dans les voyages projetés, nous découvrirons quelque population disposée à recevoir l'Evangile, ce qui nous dédommagera un peu de la stérilité actuelle de notre ministère auprès des Cafres.

CORRESPONDANCE DU R. P. GÉRARD.

Pietermaritzburg, le 29 Septembre 1856.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

..... Le séjour que nous avons fait parmi les Cafres nous a convaincus de la grande difficulté que la Religion chrétienne éprouvera pour s'établir parmi eux. Ils aiment trop leur manière de vivre, leurs mauvaises coutumes, leurs fêtes superstitieuses, et par-dessus tout, leur incroyable indolence. Ils s'inquiétent peu des coutumes des blancs,

ils aiment mieux rester dans leur sauvage apathie : — *Que les blancs*, disent-ils, *nous laissent vivre seuls à notre manière.*

Cette année-ci, on parlait de prendre leurs enfants pour les instruire dans la ville. Ils ont protesté contre ce projet, craignant qu'on en fasse des *amakoluva*, c'est-à-dire, des croyants ; c'est le nom des Cafres convertis par les ministres protestants. — *Pourquoi*, disent-ils, *les blancs veulent-ils avoir nos enfants dans leurs écoles? qu'ils envoient donc les leurs dans les nôtres !*

En général, les Cafres de cette colonie sont remplis de préjugés contre les Missionnaires. Ces pauvres sauvages ont été habitués, par les protestants, à regarder la religion chrétienne comme quelque chose de fabuleux ; Adam et Ève, N.-S. Jésus-Christ, sont pour eux ce qu'est pour nous l'histoire du Petit-Poucet.

Les quelques Cafres qui ont été convertis par les protestants sont aussi corrompus que les sauvages, leurs compatriotes, mais beaucoup plus orgueilleux et fripons.

Il est difficile, Monseigneur, de faire comprendre à ces pauvres Cafres, si prévenus, qu'ils ont été créés pour connaître et servir Dieu. Ils prétendent avoir leur religion comme les blancs ont la leur. Avant que les Européens arrivassent dans cette contrée, les Cafres, et peut-être un grand nombre d'entr'eux ont-ils encore cette opinion, les Cafres, dis-je, croyaient que les premiers hommes étaient sortis des joncs d'une rivière, que le Grand des Grands, *Umkelunkulu*, fit agiter un jour, et entrechoquer par un grand vent. C'est l'aveu naïf que j'ai surpris une fois dans la bouche d'un Cafre. Il était vivement étonné en voyant ma croix. Après être resté longtemps en admiration, il dit à ceux qui l'entouraient : — *Je vois bien aujourd'hui que les blancs sont plus adroits que nous; certainement, ils sortent d'une autre espèce de joncs que nous autres noirs.*

Ils ont l'idée de la Divinité, mais c'est une idée bien confuse et bien générale, et ils n'ont pas la moindre pratique de culte envers Dieu. Le dieu qu'ils aiment, c'est un troupeau de vaches; pour une vache, ils sont déterminés à tout faire.

Cependant, ils ont le culte des esprits de leurs ancêtres. Le ciel de ces esprits est, à leurs yeux, le corps d'un hideux serpent. Si ce serpent vient dans l'enceinte de la *Kraal* (1), on le laisse circuler librement, on dit que c'est l'esprit. Malheur à celui qui le chasserait ou le détruirait! Ils attribuent un grand pouvoir à ces esprits; ce sont eux qui font mourir ou rendent la vie. Tous les jours, presque, on leur fait des sacrifices, soit pour les appaiser, soit pour les rendre propices. Ainsi, un homme est-il malade, on va consulter un docteur sorcier, celui-ci répond que l'esprit veut de la viande, et qu'on doit tuer telle ou telle vache, tel ou tel bœuf, de la couleur qu'il désigne. On tue la bête. Tous les voisins viennent avec grande ardeur participer à la victime: on se réjouit beaucoup, on boit une quantité énorme de bière cafre. A la fin, un des assistants impose silence, et fait un petit discours qu'il adresse aux esprits. Si le malade ne guérit pas, on renouvelle la consultation, une autre bête plus grosse est tuée; nouvelle réjouissance. Ils ont une si grande foi dans leurs docteurs, qu'ils tueront jusqu'à 7 ou 8 vaches. Si le patient ne guérit pas, le docteur déclare que la maladie est une maladie naturelle, et non voulue par les esprits. Fût-il donc une religion plus aisée et plus avantageuse pour de pauvres sauvages *Quorum Deus venter est.*

Cependant, Monseigneur, ces pratiques superstitieuses,

(1) Une *Kraal* est la réunion de plusieurs huttes. Il y a, ordinairement, autant de huttes que de femmes qui ont des enfants.

auxquelles les Cafres sont fortement attachés, ne sont encore qu'un petit obstacle comparées à celui qu'offrent la polygamie et leurs mœurs dépravées, dont on peut difficilement soupçonner en Europe toute la corruption. Sans une grande nécessité, je ne voudrais jamais salir ma plume par le récit de ce que j'ai pu observer ou entendre. C'est assez pour moi de vous dire que, pour être au milieu des Cafres, nous avons besoin que Marie-Immaculée nous protège spécialement.

Je veux vous raconter, Monseigneur, une petite anecdote où la protection de cette Bonne Mère, sur moi, éclate visiblement; j'aime à croire que c'est elle qui m'a sauvé la vie, malgré mon indignité. Le témoignage du sauvage qui était avec moi n'est pas moins frappant à ce sujet :

Dans le mois de mai dernier, mois consacré à Marie, je fus appelé à la ville par Monseigneur. Je partis accompagné d'un jeune Cafre qui nous était dévoué. Au coucher du soleil, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière appelée *Umkomasi*. Dans la saison des pluies, elle peut avoir une profondeur de 15 pieds, mais cette fois les eaux étaient basses. Je ne pensais pas à appeler des Cafres qui sussent nager. J'envoyai donc le Cafre qui m'accompagnait pour sonder le passage. Il traversa assez bien presque toute la rivière. Après m'être recommandé à Dieu, avoir fait mon signe de croix et mon acte de contrition, nous entrâmes dans l'eau nous tenant fortement par la main. Nous n'avions plus à parcourir que quatre ou cinq mètres de distance pour atteindre le rivage, mais le courant me paraissait plus rapide et plus profond. Je ne réfléchis pas sur le parti que j'aurais dû prendre, de retourner sur nos pas; il me semblait que nous touchions au but, et que la nuit s'approchait rapidement. Je me confiais aussi en mon Cafre qui savait un peu nager. Mais à peine avions nous

fait encore deux pas en avant, que nous nous enfonçâmes dans le lit que les eaux avaient creusé plus profondément auprès du rivage. Nous fûmes bientôt renversés sous les eaux, et séparés l'un de l'autre. L'eau entra dans ma bouche et m'ôta presque la respiration.

Je pensais alors, sérieusement, que ce jour-là était le dernier de ma vie, et que j'allais mourir dans l'eau. Nous fûmes ainsi entraînés à une grande distance. Je ne m'évanouis pas, cependant, j'entendais les eaux au-dessus de moi, et je sentais sous mes pieds mon pauvre Cafre!! Enfin, il arriva, *je ne sais comment*, que nous fûmes jetés, par le courant, contre le mur du rivage. Ce mur était assez élevé, et quelques pierres se détachaient en saillies.

Après maints efforts, nous parvînmes à saisir fortement une pierre de ce mur, nous y cramponner et sortir de la rivière, ce fut l'objet de nos derniers efforts. Mon compagnon, à ce qu'il paraît, sortit le premier, et il m'aida à monter en me tendant la main.

Son argent, sa *blanquette*, qu'il avait entortillée au tour de son cou, tout fut perdu. Grelottant et pleurant de joie, j'attendis qu'un nageur, appelé dans le voisinage, vint passer nos effets que nous avions laissés sur l'autre rive.

Je voulus interroger mon pauvre sauvage sur l'impression que lui avait fait éprouver le danger que nous avions couru, et la manière dont nous en avions été sauvés. — *Eh bien!* lui dis-je, *est-ce que tu sais comment nous sommes sortis du fond de l'eau? — O! chef*, répondit-il, tout ému, *c'est par Dieu seul que nous avons été sauvés! Sa Sindwa inkosi epehulu yodwa.* Assurément, mon bien-aimé Père, je ne m'attendais pas à cette réponse de la part d'un Cafre.

Mr Allard lui remboursa toute sa perte, et lui remit,

en sus, un très-beau paletot, qu'un capitaine de vaisseau français, très-pieux, nous avait donné à Maurice.

Il me tarde de voir arriver le moment où nous pourrons commencer de nouveau la Mission avec plus d'ardeur. J'ai un grand amour pour la Mission des Cafres, quoique, cependant, elle me paraisse bien difficile et bien ingrate. Les moments où nous avons eu à souffrir ont été les plus beaux.

Sur le point de fermer cette lettre, nous apprenons une bien triste nouvelle :

Votre Grandeur connaît, sans doute, par les relations, la grande tribu des *Amazulus*, hors de cette colonie, et dont le chef se nomme *Panda*. Ce chef, devenu vieux, a partagé dernièrement son royaume entre ses deux fils.

Mais parmi les Cafres il existe ce proverbe: qui sait combattre et vaincre, celui-là est le chef.

Les deux frères se sont donc mis en campagne. L'un des compétiteurs a voulu passer par la colonie pour y trouver du secours, mais les magistrats s'y étant opposés, il a dû revenir sur ses pas. Son adversaire est venu à sa rencontre sur les bords de la rivière *Tugela*. L'action s'engagea depuis 4 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir; plus de 6,000 hommes sont restés sur le champ de bataille.

Vous voyez, Monseigneur, quelle cruauté! Toutes leurs armes consistent en des piques de fer. Le magistrat qui s'est rendu sur la place dit qu'une plaine de 4 kilomètres est jonchée de cadavres. On assure que la troupe victorieuse s'est rendue auprès du vieux chef pour le tuer. C'est, du reste, le sort commun réservé à ces pauvres chefs sauvages.

5 avril 1858.

Depuis bien longtemps, je désirais pouvoir m'acquitter de la très-douce obligation qui nous a été imposée d'écrire au moins une fois par an à Votre Grandeur, mais j'ai toujours eu la douleur de ne pouvoir le faire à loisir. Aujourd'hui, le bon Dieu me ménage une excellente occasion ; je veux en profiter et me dédommager amplement en communiquant cœur à cœur, avec la simplicité d'un enfant envers le plus aimé des Pères.

D'abord, Votre Grandeur sait que la Mission chez les Cafres a été suspendue pendant l'espace des deux dernières années. Pendant ce temps, j'ai été employé à desservir la petite congrégation des Irlandais catholiques de *Pietermaritzburg* de concert avec le Père Barret. Grâce au Seigneur, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai enseigné le catéchisme aux enfants, et j'ai entendu leurs confessions, et je me suis préparé de mon mieux à une nouvelle campagne.

Depuis deux mois nous l'avons recommencée avec le Père Bompart.

Nous avons pris les devants afin de préparer quelques huttes pour recevoir Monseigneur et le Frère, et pour nous abriter pendant la bâtisse de la chapelle. En moins d'un mois nous avons élevé, avec l'aide d'un Cafre, trois petites huttes, l'une, d'environ six pieds de diamètre, pour Sa Grandeur, un autre de dix pieds pour la cuisine et nos Cafres, et une troisième de douze pieds pour vos trois serviteurs et enfants, le Père Bompart, le Frère Bernard et moi. Monseigneur nous fit compliment sur notre talent ; il était fort étonné de trouver une table, des chaises naturelles et très-solides, des lits de paille assez élégants, tout cela à *Saint-Michel*, lorsque nous n'avions,

pour tout instrument, que deux petites haches et deux faucilles.

Ici, je dois vous dire un mot de l'arrivée de Monseigneur à la Mission :

Mgr Allard nous arriva un jour tout harrassé de fatigues, pouvant à peine se tenir debout. Sa Grandeur avait fait presque tout le voyage à pied, et par un soleil ardent. Il me semble que Monseigneur devrait s'épargner un peu plus. Ces voyages sont trop longs et trop pénibles pour des personnes qui sont déjà avancées en âge, surtout quand on les fait à pied.

La bâtisse de la chapelle nous prendra un temps considérable. Réussirons-nous ? Nous ne savons ce qui nous arrivera. Je désire, néanmoins, avant toute chose, que Votre Grandeur soit bien au courant de tous les obstacles que nous rencontrerons ici. Vous en connaissez déjà quelques-uns. Dernièrement, encore, un ministre protestant, un docteur en médecine, vient de s'établir tout près de nous, à peu près à une distance de trois lieues. Quel inconvénient pour les pauvres Cafres de voir ce chaos de religions différentes; ils sont déjà si indifférents et si pleins de préjugés ! Chez ce Monsieur, ils entendront dire qu'un chrétien peut avoir plusieurs femmes, et chez nous on leur dira qu'ils ne peuvent en avoir qu'une. Ce ministre a aussi amené, avec lui, un assez grand nombre de Cafres protestants, qui connaissent et pratiquent déjà la haine des protestants envers les catholiques.

Sans doute, ce ne sont là que des obstacles matériels que la Providence permet, afin de rendre son œuvre plus sensible ; je l'espère. Espérance humaine, pas un seul brin ; mais espérance en Dieu tout-puissant, beaucoup. Aussi ne suis-je nullement découragé.....

Le Père Sabon est sur le point de baptiser un gentilhomme protestant avec sa femme.

Mission de Saint-Michel, le 6 août 1859.

Que je suis heureux de me voir, enfin, assez libre pour m'entretenir quelques instants avec Votre Grandeur! Il y a bien longtemps que je soupirais après ce moment, et votre bon cœur de Père vous dira bien pourquoi.

Cette année s'est passée, pour nous, dans toute espèce de travaux manuels. Il nous a fallu nous faire tous à tout: voituriers, maçons, charpentiers, bûcherons dans une forêt à deux lieues de distance, mais c'était toujours avec beaucoup de joie, parce que c'était pour le Bon Dieu. Après tout, qui aurait pu se plaindre quand nous voyions notre vénérable Évêque, lui-même, quelquefois les deux mains pleines de boue, travaillant à nos côtés?

Il y a à peine deux mois que nous donnions le coup de grâce à la chapelle de Saint-Michel. Nous n'avons plus rien à désirer de ce côté. Vos enfants, après une année de fatigues, sont parvenus à élever, de leurs propres mains, un temple au Seigneur sur cette terre couverte encore des ténèbres du paganisme. Nous avons donc maintenant l'ineffable bonheur d'avoir notre divin Sauveur au milieu de nous, et le jour et la nuit! Et même, vous le dirai-je, sans être vivement attendri, Sa Grandeur et moi nous avons pu nous pratiquer deux cellules derrière la chapelle, et voilà que nous prenons notre repos, que nous étudions à quelque pas du saint autel; il n'y a qu'un mur de séparation. Ne vous semble-t-il pas vous-même entendre notre bon Maître dire sans cesse à votre petite famille: *Nolite timere, pusillus grex! Ego vobiscum sum!*

C'est donc sous ces heureux auspices que nous sommes entrés dans notre nouvelle carrière, je dirais presque dans la lice; car dès le premier jour de l'ouverture de la Mission nous avons eu à combattre. Les hommes s'étaient entendus

pour ne point permettre à leurs femmes de venir assister aux exercices de la Mission. Nous n'en comptâmes que trois à la première réunion. Depuis, ils ont un peu cédé de leur astucieuse rigueur, par suite de nos fréquentes visites. On est édifié quand on entend parler des sauvages d'autres pays qui demandent instamment les Missionnaires; ici, c'est le contraire, les Cafres consentiraient volontiers à ne nous voir jamais parmi eux. Evidemment, ils craignent d'être obligés de changer leur genre de vie, eux, dont la vie n'est qu'une série continuelle d'amusements. Les hommes, surtout, n'ont rien à faire, rien à penser; aller ici et là pour boire de la bière, manger de la viande, chasser, voilà toutes leurs occupations. Leurs vêtements, malheureusement, ne leur coûtent pas beaucoup, puisqu'ils sont presque entièrement nus. Nous ne nous étonnons pas de ce que notre présence et nos paroles commencent par exciter en eux la bile.

Vous savez déjà que le démon a deux forteresses principales chez les Cafres : les devins et la polygamie. Dimanche dernier, j'ai commencé par attaquer les sorciers des hommes blancs, c'est-à-dire, des Européens, mettant sur leur dos bien des choses que les devins font chez les Cafres; il fallait bien faire ce contour pour ne pas les effaroucher trop, et pour préparer les voies à une autre instruction sur les devins des Cafres. Daignent saint Michel et ses anges, nous assister contre leur vieil ennemi, qui règne ici en maître absolu !

Nous avons justement, tout près d'ici, un grand devin de première classe. C'est l'oracle du pays. Tous les jours, on voit des Cafres venir de tous les côtés pour le consulter. Ce qui lui fait gagner beaucoup d'argent et de vaches; car, pas d'argent, pas de devin. Les devins, chez les Cafres, sont comme les prêtres de la religion des esprits des ancêtres. C'est avec ces esprits qu'ils cherchent toujours

à se mettre en communication, afin d'en tirer les informations qu'ils désirent sur les maladies, la mort des individus, les objets qui sont perdus, etc.

Pour arriver à cette communication, avec les esprits, ils gardent un régime très-austère pour leur nourriture; ils exposent leurs corps à souffrir beaucoup et vontmême jusqu'à se flageller cruellement. Ils plongent souvent dans l'eau afin de voir les esprits et de leur parler. Ils fréquentent, la nuit et le jour, des lieux solitaires, qui inspirent la terreur et l'épouvante, pour arriver au même but. Mais ils se livrent, surtout, à des danses fatigantes qui épuisent leurs forces et les mettent dans un état pitoyable. Il n'est pas étonnant que, dans cet état d'épuisement et d'exaltation, ils finissent par tomber sous l'influence du démon, et à dire et à faire des choses surprenantes, qui trompent et séduisent les pauvres Cafres. Et puis, dans le cas où le devin se trouve embarrassé, il sait toujours se tirer d'affaire par des paroles adroites, laissant plutôt deviner ceux qui le consultent, que de donner une parole claire et précise. Souvent ils parlent d'une manière ambiguë, à la façon des anciens oracles. Mais ce qui étonne le plus, c'est que les Cafres se laissent duper sans soupçonner l'imposture de ces sorciers. Ils ont principalement recours à eux en cas de maladie et de mort, afin de trouver l'auteur du maléfice. Si la maladie ou la mort vient des esprits irrités, on leur sacrifie des bœufs ou des vaches pour les appaiser. J'en connais un qui a sacrifié jusqu'à cinq vaches, ce qui n'a point empêché sa femme de mourir.

La deuxième citadelle de Satan, c'est la polygamie. Je n'oserai vous en parler, et puis, il y a des choses que l'on ne connaît que pour en gémir devant Dieu. Il suffit de dire que ce commerce est plus vivace que jamais, tout autour de nous.

Que je remercie bien Votre Grandeur d'avoir suggéré, à

notre vénérable Evêque, l'idée de se mettre à notre tête; c'est une vraie bénédiction que sa présence habituelle ici, pour guider notre jeunesse et notre inexpérience. Il se porte très-bien, et nous édifie beaucoup par l'ardeur qu'il met dans l'étude de la langue, qui est bien difficile, surtout, à son âge. Le Père Bompart comprend cette langue et la parle déjà assez bien. Je suis heureux de leur communiquer le peu que je sais, et de rendre ainsi quelques services à notre chère Mission.....

Il y a, dans ce vicariat, des centaines de tribus et des millions d'âmes, dont le sort est d'autant plus digne de pitié, qu'elles n'ont pas la moindre idée de leur misérable état.

Le 18 juin 1866.

Je ne saurais vous exprimer toute la joie et la consolation que j'ai ressentie en recevant la lettre que Votre Grandeur a daigné m'écrire. J'ai vu, dans cette faveur, un nouveau et puissant motif de m'exciter à la ferveur et au courage, si indispensables à tout Missionnaire, mais, surtout, aux Missionnaires de la Cafrerie. Mille fois donc merci, mon bien-aimé Père, pour l'intérêt que vous portez au dernier de vos enfants!

Il y a deux mois que nous étions tous en retraite à *Pietermaritzburg*; nous avons passé ensemble des jours délicieux, mais trop courts.....

Il faut que le Missionnaire ait, ici, une grande audace, un front d'airain pour en imposer aux Cafres et, quelquefois, à leurs chefs. Je ne les épargne pas quand ils se permettent le moindre mot inconvenant.

Il y a quelque temps, nous fûmes reçus par deux chefs qui se trouvaient dans la plus affreuse nudité; nous en haranguâmes un en lui tournant le dos et le mettant au-

dessous des animaux ; nous n'épargnâmes pas l'autre ; et le lendemain, il vint à nous, ayant, pour habillement, quelques lambeaux de peaux attachés à la ceinture.

Quel courage ne faut-il pas pour exercer le ministère parmi ces êtres, où la pudeur n'est pas connue ! Voilà bien pourquoi leur grand-père Cham fut maudit du Seigneur !

Grâce à Dieu, je connais assez bien les tricheries et les ruses des Cafres, car vous savez que la duplicité et l'astuce sont le fond de leur caractère. Le mot de simplicité n'est ni dans leur langue, ni dans leur cœur. Nous devons donc jouer au plus fin, être toujours fournis de bonnes réponses, autrement, nous serions traités comme des enfants.

Nous sommes, dans ce moment, au milieu des plus pénibles circonstances ; tout semble perdu pour toujours dans cette localité. Les Cafres s'endurcissent de plus en plus. Les femmes, retenues d'abord par leur maris, ont pu ensuite fréquenter la chapelle, mais ce n'était que par crainte ou par complaisance. Je n'ai jamais rien obtenu d'elles au catéchisme. Les hommes, à l'exception de trois ou quatre, répondaient aussi d'une manière pitoyable, tournant tout en dérision, feignant de ne rien savoir, pas même le nom de Dieu, le nom de N.-S. Jésus-Christ. Oh ! quel brisement de cœur n'éprouve-t-on pas quelquefois ! La prière, qui ne consiste que dans le *Pater*, traduit en Cafre, ils ne la récitent que par simagrée. Ils ont la coutume de tout ridiculiser dans leurs parties de plaisir. L'eau sainte du Baptême n'est pas épargnée. Le discours sur la mort les a fait crier ; ils ont menacé de ne plus venir, si on leur en parlait encore. Enfin, l'instruction sur l'enfer ne les a point touchés, parce qu'ils ne veulent pas y croire ; ils font ordinairement contre les vérités de notre sainte religion les mêmes objections que les impies d'Europe.

Malheureusement, ils ne font qu'un tout bien compact avec leurs chefs. Personne n'est assez courageux pour faire bande à part et se convertir. Voilà quelle est notre position à Saint-Michel. Je ne suis point découragé; je suis content dans la position où vous m'avez placé, et si j'avais à recommencer, la pauvre Cafrerie aurait encore ma prédilection.....

Pardonnez maintenant à ma simplicité; un enfant, n'eût-il qu'une fleur, ce serait un grand plaisir de l'offrir à son père. Eh bien! une toute petite fleur a apparu dans ce champ pierreux, couvert de ronces et d'épines, que nous cultivons; Dieu l'a ensuite cueillie par la main de ses anges, de peur qu'un jour elle ne fût foulée aux pieds des passants... Oui, mon-bien aimé Père, recevez cette petite fleur.

Il y a quelques semaines, nous avons régénéré, dans les eaux du baptême, une petite enfant, âgée de 9 mois, qui était malade. Nous n'y sommes pas parvenus sans user de stratagèmes. Sous prétexte de lui donner des remèdes, nous commençâmes à la bien laver de la tête jusqu'aux pieds, dans le même temps, comme vous le pensez bien, nous étions heureux de diriger notre intention, et de prononcer les paroles sacramentelles. Après, nous lui donnâmes quelques grains de riz et un peu de sucre. La petite enfant a recouvré la santé assez longtemps, pour que les Cafres n'aient rien pu soupçonner de notre action. Depuis, le Bon Dieu l'a retirée de cette terre d'abominations. Aujourd'hui, c'est un ange qui prie pour nous et pour son peuple au paradis... Votre foi vive, qui connaît tout le prix d'une seule âme, accueillera ce récit avec bonté.

On parle de quelques personnes qui cherchent à entrer dans le sein de notre église catholique, entr'autres, d'un avocat.

Tous vos enfants, à *Natal*, jouissent d'une bonne santé. Les Pères qui desservent les deux congrégations de *Pietermaritzburg* et de d'*Urban*, voient le nombre de leurs ouailles s'augmenter, surtout, à cause des émigrants qui nous arrivent de toutes parts.

Mgr Allard, notre vénérable supérieur, est aussi en bonne santé ; malgré son âge déjà avancé, Sa Grandeur fait encore ses voyages à pied, et aussi pauvrement que les apôtres.....

Mission de N.-D. des Sept Douleurs, le 12 Avril 1861.

C'est le mois dernier que la lettre que Votre Grandeur a daigné m'écrire, est parvenue heureusement jusqu'à notre désert. Ce jour a été, pour moi, un jour de grande fête. Il faudrait être ici au milieu des Cafres pour ressentir le bonheur que j'éprouvais. Oui, mon bien-aimé Père, je dévorais des yeux chacune des paroles si encourageantes que vous m'adressiez. Il me semblait encore jouir de ces délicieux moments que goûtent, auprès de vous, nos Pères et nos Frères.

Vous comprenez, Monseigneur, combien vos enfants de Cafrerie, surtout, ont besoin d'entendre souvent la voix de leur général les animer dans des combats presque désespérants. Le pauvre soldat sent son cœur s'affermir, et son courage grandir, lorsqu'il entend son chef lui crier : — *Sois un vrai soldat du Christ, un bon Oblat, et tu perceras les rangs des ennemis. La victoire est assurée à ta persévérance.*

Je m'empresse de vous donner, aujourd'hui, tous les détails désirables sur notre Mission de N.-D. des Sept Douleurs. Je comprends combien il est nécessaire que vous ayez des renseignements précis sur cette Mission des

Cafres, afin de vous diriger dans le choix des sujets à envoyer ici.

Je veux, tout d'abord, vous raconter une faveur que m'a accordée le glorieux saint Joseph, votre patron et le mien, envers qui j'éprouve une véritable dévotion. Je lui avais demandé la grâce de pouvoir baptiser, pendant le mois qui lui est consacré, un petit enfant Cafre qui irait le bénir dans le ciel avec les anges; et ce saint Patron ayant égard, sans doute, à vos bonnes prières, m'a octroyé cette faveur pour deux enfants, dont l'un est déjà dans le ciel, et prie pour ses pauvres compatriotes. Je voudrais avoir beaucoup de baptêmes d'enfants à vous raconter; quelle ne serait pas votre joie, mon bien-aimé Père! Mais il est bien rare, ici, que nous puissions nous introduire auprès des enfants malades, les Cafres sont défiants jusqu'au dernier point. Cependant, j'ai pu en baptiser ici jusqu'à sept; presque tous sont morts. Il fallait administrer le saint baptême sous prétexte de les bien laver, comme préparation à d'autres remèdes, autrement jamais un Cafre ne permettrait un pareil acte de religion opéré sur son enfant.

J'ai été moins heureux auprès des grandes personnes. Dieu m'a fourni l'occasion d'acquérir une plus grande fermeté de caractère. Pendant un mois, surtout, j'ai eu à combattre ma timidité. C'est à l'occasion d'une maladie qui se déclara ici. Les Cafres qui nous avaient montré le plus d'attachement, manifestèrent la plus grande répugnance, je dirais, même, la plus grande opposition, quand je me mis en devoir de parler aux malades. On me renvoyait assez insolemment. On ne voulait pas que je les entretienne de religion. On disait que ma présence empêchait l'*âme des remèdes* d'agir, d'opérer leurs effets. J'ai résisté, et je ne me suis attaché qu'à remplir mon devoir. Mais quelles circonstances pénibles, pour moi, d'être tous

les jours témoin de cette infidélité opiniâtre jusqu'à la mort! Quel affreux avenir j'aurais voulu leur épargner, même au prix de l'effusion de mon sang! Mais non, ils aimaient mieux mourir en Cafres, comme ils avaient vécu!....

Votre Grandeur sait déjà que nous sommes arrivés ici en juillet 1860. Les protestants ont taxé de folie notre venue en ces lieux, dans ce qu'ils appellent un vrai trou; mais la folie de la croix est la sagesse de Dieu. Nous voulûmes donner un exemple frappant à tous les Cafres, qu'il n'y avait que la charité qui nous amenait chez eux, et non l'amour des richesses et de nos aises.

Le sanctuaire de notre chapelle est tout orné de calicot rouge et blanc; au fond, se détachent l'image de la Sainte-Vierge et un tableau très-bien fait, du bon Père Barret, représentant Notre-Seigneur couronné d'épines. Je n'ai pas besoin de vous dire que tout l'édifice est en bois couvert de mortier. Notre maisonnette est un bâtiment de paille de haut en bas; nous y avons pratiqué quatre cellules et un réfectoire. C'est le palais épiscopal et, actuellement, la maison-mère du Vicariat.....

Quand tout fut préparé pour les exercices de la Mission, nous nous empressâmes d'aller proclamer la bonne nouvelle dans chacune des *Kraales*.

Ces huttes se trouvent disséminées çà et là, éloignées les unes des autres en raison des bestiaux nombreux, qui demandent beaucoup d'espace pour le paturage. Autour de nous, sur un rayon d'une lieue et demie, il y a une vingtaine de *Kraales*.

Je ne puis pas dire qu'on accueillit avec un grand empressement, comme dans d'autres Missions, l'invitation à venir à la chapelle; cela est inconnu en Cafrerie. Ici, il faut commencer la Mission en espérant contre toute espérance. Quelques-uns répondirent à mon invitation par

des paroles qui dénotaient qu'ils avaient déjà pris le parti de ne rien laisser de leurs mauvaises coutumes : — *Pourquoi n'irions-nous pas au Sondo* (mot qu'ils ont tiré de l'anglais, *Sunday*, dimanche), disaient-ils, *qu'importe? on va au Sondo, on s'assied, on écoute la parole du chef d'en haut, et c'est tout; on peut retourner ainsi à sa Kraale.*

Voilà l'idée que les Cafres ont de la religion. C'est tout ce qu'ils veulent concéder aux Missionnaires, c'est un acte de présence à la chapelle.

Le premier dimanche, l'assistance fut assez nombreuse. Le second dimanche, elle était encore satisfaisante. Mais après que la curiosité eut été remplie, en fait de choses religieuses, cette curiosité n'est pas très-vive chez les Cafres, et que l'on eut aperçu plus clairement le but de notre venue parmi eux, c'est-à-dire, leur salut, leur entrée dans la bonne voie, on commença à s'effaroucher. C'est alors que l'un des plus influents me dit, comme l'organe de tous les autres, qu'il n'y avait qu'une chose qui empêchat les noirs de suivre les blancs dans leur religion, cette chose, ce sont les femmes qu'il faut abandonner.... Les femmes, voilà la petite affaire, petite comme le bout du petit doigt, disent-ils. Car c'est une manière figurée d'exprimer qu'une affaire est immense, fondamentale.

Cependant, nous nous sommes bien gardés de traiter la question dès le commencement. Si nous l'avions fait, nous aurions été obligés de faire notre paquet et de nous en aller. Il faut une grande prudence avec des gens si mal disposés. Quelquefois, en traitant des sujets très-convenables à leur état, comme, par exemple, en leur faisant voir qu'ils étaient malheureux, qu'ils ne connaissaient pas Dieu, qu'ils ne l'aimaient pas, c'était assez pour les faire trépigner au point de m'interrompre dans la prédication. A les entendre, ce sont des gens qui aiment Dieu, qui le prient

tous les jours, qui ne tuent personne et ne se rendent coupables d'aucun vol. Mais ils ne disent tout cela que pour nous tromper. Nous n'avons donc pas tant à les instruire qu'à réfuter les arguments captieux dont ils se servent pour demeurer dans l'infidélité.

Dans le mois de décembre et de janvier, notre polémique fut un peu suspendue. La cause en fut la dyssenterie, jusqu'alors inconnue aux Cafres. Dès lors, les exercices de la Misssion en souffrirent. Le chef de l'endroit avait défendu toute communication entre les Kraales, il n'y avait que moi qui allais d'un côté et d'autre pour voir les malades.

Il n'y avait plus que deux Kraales, voisines de la chapelle, qui vinssent nous entendre. Elles paraissaient nous être attachées, et c'est pour cela qu'elles voulurent nous jouer un tour :

Les femmes commencèrent à remplir leur rôle. Deux d'entr'elles vinrent un jour me demander de leur faire des instructions particulières ; la péroraison de leur discours renfermait une prière instante de leur donner des vêtements, parce qu'elles étaient honteuses, disaient-elles, de venir *crues* à la chapelle, c'est-à-dire, sans vêtements. On dit d'un homme bien paré que c'est un homme *cuit*. Je ne dis rien sur le moment, mais je compris toute la portée de cette demande. Je leur fixai une heure et un jour. Elles furent fidèles au rendez-vous, et emmenèrent, avec elles, plusieurs de leurs compagnes. J'aurais tressailli de joie si je n'avais compris l'astuce et la fourberie de ces sauvages. Je priai Dieu ardemment de changer les mauvaises dispositions de ces cœurs, et de les préparer à recevoir sa grâce. Je commençai mes instructions, elles se renouvelèrent plusieurs fois.

Enfin, un jour, la plus spirituelle de toutes me dit, au moment ou je leur enseignai à se mettre à genoux ; —

Comment pourrons-nous prier et nous mettre à genoux, si tu ne nous donnes pas de vêtements ?

Voilà tout ce qu'elles désiraient obtenir par cet extérieur de fidélité ; se vêtir, se parer et demeurer païennes.

Les hommes se mirent aussi de la partie, mais pour un autre motif. Comme la dyssenterie faisait de grands ravages, ils vinrent à la chapelle, avec leurs femmes et leurs enfants, et s'offrirent à la visiter plus souvent si je le voulais. Ici, encore, j'eus un moment d'espoir, mais il s'évanouit promptement. Dès que je parlai de conversion sincère, tout fut arrêté ; ils ne venaient aux exercices que pour échapper au fléau. Et comme plusieurs d'entre eux succombèrent à la maladie, ils reprochèrent à Dieu de frapper ceux qui voulaient le servir.

La maladie passée, les Cafres reprirent encore le chemin de la Mission, mais avec une négligence vraiment affligeante. Je n'ai pu obtenir le moindre changement. J'ai cherché particulièrement à en ramener quelques-uns qui paraissaient moins mal disposés, entr'autres, une femme et un homme d'une grande intelligence, qui a cinq femmes. Mais quelle opiniâtreté ! — *Ah ! que n'es-tu venu plutôt, lorsque nous étions jeunes, que nous n'avions qu'une femme ? Maintenant nous sommes trop vieux pour changer, pour devenir droits... Au reste*, me disent-ils souvent, *ce n'est pas ta faute, à toi, tu nous as instruits de la parole du chef d'en haut ; ne te fais pas un gros cœur, ne te chagrine pas. — Oui*, disent d'autres, avec une insouciance vraiment effrayante, *nous irons au feu qui ne s'éteint pas, personne ne nous pleurera pour cela, ce sera notre faute.....*

Vénéré Père, comme tout cela est triste ! Je comprends combien votre cœur, si grand, si zélé pour les intérêts de Notre-Seigneur, sera peiné d'apprendre toujours d'aussi

affligeantes nouvelles. Et combien n'est-il pas poignant pour nous d'avoir, sous les yeux, un spectacle continuel d'opiniâtreté et de refus ! Comment les larmes ne nous viendraient-elles pas aux yeux, lorsque nous pensons à l'abime éternel où ces infidèles vont se jeter tout en riant, en dansant, en se livrant chaque jour à des parties de plaisir ? Tous les jours ils sont en fête. Dans l'espace de deux mois, ils ont tué plus de 30 vaches ou bœufs pour se régaler, et pour honorer les esprits des ancêtres et se concilier leur faveur. Aussi ne puis-je m'empêcher de considérer chaque Kraale comme une villa des anciens romains. Il y a autant de plaisirs, moins raffinés sans doute, mais ce sont toujours des plaisirs qui ne les éloignent pas moins du royaume de Dieu.

En recevant votre lettre, je me suis réjoui de ce que vous nous conseillez de jeter nos filets plus loin, chez quelque tribu que les protestants n'auront point visitée. Oui, Monseigneur, nous irons à la recherche d'une tribu plus simple, plus pauvre, qui, avec la grâce de Dieu, servira de fondement à l'église Cafre. Peut-être faudra-t-il que cette terre aride et désolée ne soit pas seulement arrosée de nos sueurs ? Peut-être demandera-t-elle quelque chose de plus que les angoisses de cœur de ses Missionnaire ? Qui sait ce qui nous attend ailleurs ? En tout cas, à la grâce de Dieu et de Marie-Immaculée ! *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur !*

Bénissez cette pauvre Mission qui n'a produit jusques à présent que des ronces et des épines, bénissez-la afin que Dieu lève enfin l'ancienne malédiction qu'il lança contre le Père de tous ces malheureux. Je me recommande à vos prières de Père, aux prières de vos Assistants-Généraux et de toute la Congrégation.

Je suis ici avec le Père Le Bihan qui se montre plein

d'ardeur pour apprendre la langue ; il est toujours dévoué pour tout et à tous. Si je le laissais faire, il ferait tous les jours la cuisine, car nous n'avons ni Frères, ni domestiques, et nous partageons un peu les inconvénients l'un et l'autre.

Mai 1861. — Je viens d'apprendre que Votre Grandeur est tombée dangereusement malade depuis quatre mois. O vénérable Père, comment vous exprimerai-je toute notre douleur et notre anxiété !... Nous nous rappelons avec édification votre grande dévotion envers le Sacré Cœur de Jésus, nous allons nous adresser à ce Cœur sacré avec la plus vive confiance.

LETTRE DU R. P. BOMPART.

Pietermaritzburg, 1er avril 1860.

Monseigneur et Bien-Aimé Père,

Votre bonté vous fera trouver dans ces quelques lignes plus d'intérêt qu'elles n'en renferment. Je veux remercier Votre Grandeur de ce qu'elle a daigné se souvenir du dernier de ses enfants. Votre délicieuse lettre eût-elle embrassé cent pages, m'eut paru encore bien courte. Je m'estime heureux d'avoir été favorisé de quelques mots de votre main ; ils m'ont fait un grand plaisir et beaucoup de bien. Cette lettre m'est précieuse comme tout ce qui me vient de votre part. Ce sera un souvenir de plus, jusqu'à ce qu'il me soit donné de vous revoir au ciel.

Nous aimons à nous entretenir de vous, et des vertus qui se pratiquent dans la Société, lorsque nous fesons avec le Père Gérard quelque excursion chez les Cafres. Il y a environ deux mois, qu'étant un peu affecté sur l'état de ces pauvres infidèles, j'eus, la nuit d'après, un rêve qui

me fit beaucoup de bien : il me sembla entendre Votre Grandeur qui me disait : — *Courage, courage, mon enfant, allons en avant, savez-vous ce que Dieu vous réserve?*

Le matin, je me trouvai heureux de vous avoir vu et entendu, quoique ce ne fut qu'en songe.

Il est un souvenir qui me ranime bien souvent au milieu des fatigues de notre Mission, c'est le souvenir de la direction que j'eus le bonheur de faire auprès de Votre Grandeur, en avril 1855. J'appris là, en peu de mots, comment il fallait aller avec confiance à Notre-Seigneur, si plein de bonté et de richesses dans la Sainte-Eucharistie. Je me souviens encore des soirées que j'allai passer à l'évêché, soirées si rares et si courtes pour moi, qui étais si avide de vous voir sans oser cependant l'avouer.....

La bâtisse de notre chapelle m'a un peu retardé dans l'étude de la langue cafre, qui offre une véritable difficulté pour la prononciation des *clics* qui s'y présentent assez souvent, sons inconnus dans les langues européennes, et rarement bien prononcés par les étrangers. Le P. Gérard prononce tout cela comme s'il l'avait appris dès son enfance.

Vous connaissez les difficultés que nous rencontrons dans la Mission des Cafres. Ils nous opposent les plus déplorables habitudes. Ils se réunissent souvent en assemblées nombreuses pour manger et pour boire. Etant privés de vin et des autres liqueurs d'Europe, ils se procurent une espèce de boisson au moyen d'une graine qu'ils cultivent.

Cette graine est assez semblable à celle du chanvre ; on l'appelle *Amobélé*. Ils la pilent entre deux pierres, la font bouillir, et quand elle a fermenté, elle produit l'ivresse si elle est bue en quantité. Vous ne sauriez croire combien les Cafres sont adonnés à cette boisson. Un Cafre peut en

boire de 15 à 20 litres dans un jour de réunion sans se gêner. Ces concours, malheureusement si fréquents, ont lieu, un jour chez l'un, un jour chez l'autre. Ils cuisent donc une quantité extraordinaire de *Istxouala*, comme ils l'appellent, après quoi, tous les Cafres des environs, et tous ceux qui peuvent en avoir connaissance, s'y rendent, et ne se retirent point avant que tout soit fini, fallut-il passer le jour et la nuit, et même plusieurs jours et plusieurs nuits. Il en est de même lorsqu'ils tuent des bœufs, car il est inouï que la viande d'un bœuf puisse durer plus de deux jours.

C'est le démon qui préside à ces assemblées; ils n'y parlent jamais que des moyens d'avoir beaucoup de femmes, d'acquérir un grand nombre de vaches, etc. Depuis l'ouverture de la Mission, ils y parlent de ce qui a été dit à la chapelle; mais, bien entendu, pour en ridiculiser une partie, en nier l'autre, et finir par s'encourager mutuellement à ne pas se convertir. Malgré cela, ils sont flatteurs et égoïstes, toujours prêts à demander, à recevoir, mais jamais à donner, surtout aux étrangers qui ont souvent de la peine à se procurer le nécessaire, même l'argent en mains. Superstitieux jusqu'au bout des ongles, ils prétendent commander au tonnerre par de simples menaces du geste et de la voix. Ils croient aussi enchaîner la foudre en plantant quatre piquets en terre, qu'ils teignent de rouge avec mille superstitieuses cérémonies. Tout a, chez eux, une cérémonie. La plus grande superstition, est le culte qu'ils rendent à l'esprit de leurs ancêtres; c'est en leur honneur qu'ils immolent des bœufs et des vaches, et célèbrent ces festins où s'alimentent leurs passions. Ils sont naturellement gais, car ils sont presque toujours occupés à chanter ou à danser dans leurs huttes.

Dans leurs conversations, ils deviennent sérieux et graves. Ils se montrent orgueilleux et impérieux envers

ceux qui sont sous leur dépendance. Mais, ce qui domine, c'est l'astuce, la fourberie. Ils ne disent jamais avec franchise ce qu'ils pensent, et cherchent toujours à tromper. — Ils vont à l'extrême dans la joie comme dans la douleur, leurs démonstrations ne sont que l'affaire d'une seconde ; ils ne sentent rien dans le cœur, surtout en fait de reconnaissance. Si on ajoute qu'ils sont nus, ou presque entièrement nus, on peut conjecturer quelles sont leurs idées de modestie et de pudeur, dans ce pêle-mêle des pères, mères et enfants. Ils n'ont aucun sentiment de la dignité du mariage, puisqu'ils achètent leurs femmes et vendent leurs filles. La charité et l'hospitalité leur sont inconnues. Tels sont les Cafres de la colonie de *Natal*.

Nous n'avons jamais cessé de leur faire, à domicile, des visites fréquentes, avec le Père GÉRARD, pour leur rappeler ce qu'ils ont entendu à la chapelle, et pour connaître ce qu'ils en pensaient.

Employant, tour à tour, la douceur et la sévérité, nous avons toujours su nous introduire chez eux, quoique, parfois, ils ne l'aimassent guère. Sur le nombre, il en est qui nous fermaient leur porte, d'autres s'enfuyaient dans les rivières ou les bois voisins, où nous les poursuivions, armés de la parole de Dieu.

Nous n'avons rien épargné pour leur être utiles, et, sans nous lasser, nous sommes prêts à recommencer encore.

Si nous n'obtenons pas de succès, nous bénirons au moins le Seigneur en faisant sa sainte volonté. Nous ne pouvons pas dire qu'ils refusent absolument de se convertir, car ils nous répètent sans cesse : — *Nous verrons, nous verrons plus tard.*

Mais nous ne pouvons nous fier à ces promesses ; le Cafre trompe toujours. Ce qu'ils fesaient de mauvais ostensiblement, ils le font maintenant en secret, et tout se résume

là. Ils nous estiment plus que les ministres protestants, mais ils n'en demeurent pas moins insensibles à la voix de Dieu

Daignez bénir, Monseigneur, votre enfant tout affectueux et soumis,

BOMPART, O. M. I.

LETTRE DU R. P. BARRET.

Pietermaritzburg, le 6 Janvier 1860.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Votre Grandeur voudra bien me permettre de lui présenter, encore une fois, les sentiments de respect et d'affection qui m'animent à son égard. Je regrette de ne pouvoir plus souvent me ménager ce bonheur, mais je suis si occupé, que je suis obligé de prendre le temps sur mes récréations pour vous écrire cette lettre.

Lorsque j'étais au milieu des Cafres, ils ne me donnaient que trop de loisir pour noircir du papier; mais maintenant mon école, les instructions que je dois préparer, en anglais, et les autres fonctions du saint ministère, absorbent tous mes moments.

Comme vous devez le savoir, Monseigneur, je suis, et serai pour longtemps encore, chargé de la Congrégation catholique de *Pietermaritzburg*, et de la direction de notre école, qui est éminemment une école de patience; la mienne y a fait naufrage plus d'une fois. Ce que j'ai à vous dire, au sujet de ma petite paroisse, ne sort point de l'ordre des évènements ordinaires; ici, comme partout ailleurs, le bien marche à côté du mal; la vertu et le vice se disputent l'empire des âmes.

J'ai établi, cette année-ci, deux petites associations : l'une, en l'honneur du Sacré-Cœur, et l'autre, en l'honneur de l'Immaculée-Conception. La première est composée d'une quinzaine de personnes des deux sexes, présidées par un gentilhomme anglais, de la plus grande piété, et magistrat du district. L'on commence à visiter le Saint-Sacrement, et, chaque jour, quelques-uns d'entr'eux viennent, au nom de l'association, présenter, au cœur adorable de Jésus, les sentiments de piété et d'amour tendre qui les animent. Tous les jeudis, ils assistent à la Sainte-Messe, et y montrent un recueillement vraiment édifiant.

Enfin, chaque mois, tous les membres se réunissent dans notre chapelle privée, où le Président leur adresse une allocution, ou lit quelques pages d'un bon livre. Quelquefois je complète ce qu'il a dit en les grondant de ce qu'ils ne ne sont pas aussi fervents que ce qu'ils devraient l'être. Maintenant, l'anglais n'est plus une difficulté pour moi.

La seconde Association est composée de quelques filles, sous la direction de la femme du magistrat, femme remarquable par sa piété et sa douceur. Je suis très-satisfait de cette dernière œuvre. Ces petites Irlandaises méditent chaque jour, font leur lecture spirituelle, leur examen, récitent d'autres prières, et fréquentent les sacrements tous les 15 jours, avec un soin et une piété qu'on rencontre rarement à cet âge ; les réunions ont lieu à peu-près tous les 15 jours. Deux fois par an, elles sont dans l'usage de faire une consécration solennelle de leur cœur à Marie-Immaculée. La cérémonie se fait au pied des autels, Marie présidant du haut du ciel, et représentée sur la terre par une jolie statue, qui semble sourire aux vœux de ses enfants ; j'y joins quelques bouquets de fleurs et quantité de cierges, une petite allocution, dont le cœur fait tous les frais.

Vous dirai-je que je me suis senti presque aussi heureux qu'un jour d'Oblation?

Puissent-elles persévérer, ces chères enfants, et conserver, toute leur vie, les dispositions naïves, les sentiments d'amour envers Dieu, et de dévotion envers leur tendre mère qui les animent maintenant!

J'ai essayé d'établir l'Archiconfrérie du Saint Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. Hélas! il ne nous en manque pas. En lisant ce que je viens de vous dire au sujet de ces bonnes Irlandaises qui méditent comme de petites religieuses, des associés du Très-Saint-Sacrement, vous seriez porté à penser que le feu sacré brûle dans le cœur du plus grand nombre de mes paroissiens. Ce serait une erreur: s'il y a du bien ici, il y a plus de mal encore, et ma petite paroisse est malheureusement trop susceptible de progrès spirituels. Nos Irlandais sont, en général, fortement attachés à leur foi, mais ils n'ont point cette piété tendre et affectueuse qui caractérise nos bons et pieux Français. Toujours en contact avec les protestants, ils deviennent nécessairement froids et réservés dans leurs pratiques. Mais le plus grand mal est l'ivrognerie: c'est le vice chéri de plusieurs d'entr'eux; abrutis par les excès de l'intempérance, ils en perdent la raison: la générosité, si naturelle à un cœur irlandais, l'affection qu'il a pour les siens, tout est absolument sacrifié à cette idole qu'ils n'osent ou ne peuvent briser même en face de la mort. Dernièrement, l'un d'eux a été frappé subitement sans avoir le temps de faire appeler le Prêtre qu'il aurait certainement demandé s'il avait pu prévoir le coup fatal. Un autre est aussi mort très-récemment, brûlé par l'eau-de-vie et à la suite d'un excès d'ivresse. Il a reçu l'Extrême-Onction, j'ai refusé de lui donner le Saint-Viatique.

Mais rien n'est plus embarrassant que le ministère du

Prêtre en certains cas où l'ivrognerie et le vice d'incontinence se donnent la main. Il y a quelques mois qu'un grand Irlandais, haut de 6 pieds, vient me dire que son compagnon qui travaillait avec lui dans la forêt allait mourir. Me voilà sur un cheval et au galop. Je cours chez le malade pensant que la vie s'échappait plus promptement de sa poitrine que mon courrier ne dévorait l'espace; mais au lieu d'un squelette vivant tel qu'on me l'avait décrit, c'était un jeune homme qui avait quelques furoncles sur le bras; du reste, il pouvait se lever, faire sa cuisine et causer à merveille. Après avoir pris tant de peine pour aller le voir et avoir perdu trois jours en route, je ne pouvais le quitter sans lui adresser au moins quelques paroles d'édification. Il reçut mon petit sermon avec respect, y ajouta quelques pompeuses phrases et me promit de ne jamais plus se réconcilier avec la bouteille. Cependant, je regarde autour de moi; j'aperçois dans la même hutte un lit plus large que le sien. Je demande quel est celui qui a l'avantage de dormir dans cette couche sur laquelle, après une marche forcée, je me serais volontiers étendu. *Ce lit est celui de mon compagnon, mais c'est à peine si j'ose vous dire, monsieur, qu'une personne le partage avec lui... — Comment, mon ami, pouvez-vous alors avoir si peu de respect pour vous-même?— Eh! monsieur, où irai-je? Je n'ai pas d'autre abri?* Il me promit cependant de les quitter au plus tôt. Hélas! il n'a pas tenu parole : il est devenu pire.

Puisque, Monseigneur, nous voilà dans la forêt, nous n'en sortirons point sans l'examiner un peu et faire connaissance avec ceux qui l'habitent. Les arbres y sont magnifiques; ils s'élancent à une hauteur de près de 180 pieds, dans une direction perpendiculaire Il y en a par centaines tout prêts à tomber sous la cognée et mille autres qui grandissent sur d'étonnantes proportions. Chacun de ces arbres est estimé à cinq cents, six cents francs et

peut donner plus de deux cents planches. Les *messieurs* qui font rouler ces immenses blocs ne sont pas précisément la crême de la société : c'est plutôt la crême des buveurs du pays, vivant souvent dans le désordre. — Mais, me direz-vous, ce sont là de pauvres et ignorants protestants ? Pas du tout ; ce sont des catholiques, Irlandais de sang et d'origine, qui lisent dévotement la Bible, prient à la messe comme des anges et se feraient, disent-ils, hâcher pour le Pape.

Au risque de me faire passer pour un babillard, je vais encore vous raconter un voyage que j'ai fait dernièrement sur un autre point de la colonie. Je partis d'ici avec l'inspecteur général de *Natal*, pour visiter un malade qui réclamait mon ministère. Il était parti de *Pietermaritzburg*, après un accès d'ivresse qui dura huit ou dix jours. Les vapeurs du vin et de l'eau-de-vie avaient tellement échauffé son imagination et irrité son humeur, qu'il mit sa femme et ses enfants à la porte ; ne sachant où se diriger, ces pauvres gens ne trouvèrent rien de plus convenable que de venir me demander un logement pour la nuit ; cette femme infortunée, ayant un enfant à la mamelle, une fille de 12 ans, et une autre de 4 ans, me conjura de lui donner l'hospitalité dans ma maison. C'était un événement si inattendu, si extraordinaire, que je ne savais que faire ; les ténèbres étaient épaisses ; je ne connaissais aucune famille catholique qui put la recevoir ; impossible donc de chercher asile ailleurs, ni de les renvoyer sans les exposer à la rage du mari ; je fus donc obligé de les loger chez moi, et de leur donner une chambre dans notre maison, qui, heureusement, est vaste, et renferme beaucoup d'appartements.

Bref, ce gentilhomme partit à demi-ivre sur une charrette, et, pendant la nuit, la fraîcheur détermina une dangereuse fluxion de poitrine ; il fut réduit à la dernière

extrémité; mais, lorsque je l'atteignis, il était hors de danger. Logeant dans une maison hollandaise, où il avait reçu l'hospitalité, je lui adressai quelques paroles d'édification, lui parlai de son âme ; mais, hélas ! quelle impression tout cela put-il faire sur un ivrogne ! Plus tard, l'ingratitude a été la rétribution des peines que je m'étais données pour le réconcilier à Dieu.

Je dois, Monseigneur, vous faire faire connaissance avec une caste d'hommes qui ne sont ni sauvage, ni civilisés, qu'on désigne du nom de *Boers* ou fermiers hollandais :

Comme je vous l'ai dit, c'est une caste d'hommes à part, presque sauvages ; et croyant, néanmoins, être les gens les plus civilisés du monde ; ils sont remarquablement ignorants, protestants de la tête aux pieds, et, avec tout cela, dit-on, prêts à tromper leur père s'ils le peuvent sans être aperçus. Leurs préjugés, contre la religion catholique, sont en proportion de leur ignorance. Cependant, ils me reçurent avec civilité, me serrèrent tous la main, bien que mon compagnon leur eût dit que j'étais un *prédicante*.

Ils vivent dans de passables maisons, dont la principale pièce est la salle à manger, autour de laquelle sont pratiquées des chambres latérales, dont le nombre est déterminé par celui des portes, qui consistent en une pièce de toile bleue. Ils n'ont pas inventé le travail ; cependant, ils ont de quoi pourvoir abondamment à leurs besoins dans le nombre de leurs bestiaux et des chevaux qu'ils élèvent fort bien.

Il m'a semblé que les femmes sont très-oisives ; la maison est toujours remplie d'une foule de visiteurs, parmi lesquels les femmes parlent beaucoup et ne disent rien : leur inaction, jointe à une abondante nourriture, leur

donne, ordinairement, un embonpoint remarquable, qui en fait des tours ambulantes.

Du matin au soir, elles sont occupées à entretenir le feu d'une espèce de veilleuse, sur laquelle bout constamment une cafetière; à quelqu'heure du jour que vous arriviez chez eux, vous êtes sûr d'avoir du cafe, mais sans sucre; le sucre est encore chez eux une espèce de luxe; l'on dit que lorsqu'ils ont pu se procurer une livre de sucre, ils boivent d'abord le café, puis mangent le sucre; ou bien, ils mettent un morceau de sucre entre les dents, et font passer le café à travers le sucre, qui se fond à proportion que le café coule dans l'estomac; cependant, je ne donne point l'histoire comme authentique; le fait est qu'ils aiment beaucoup le café et le sucre aussi.....

Cependant, la nuit approchait, la famine était chez moi, et ces femmes étaient à jaser; Arrivais-je trop tard? Soupent-ils à cette heure? Faut-il que je fasse un nœud à ma ceinture, et prendre mon souper par cœur? Telles étaient les préoccupations du pauvre Père Oblat, qui allait déjà se réjouir de cette belle occasion de se mortifier, et l'offrir, comme pénitence, au Bon Dieu, quand, tout-à-coup, la table se dresse, les femmes se mettent à l'œuvre, et un bon souper s'improvise.

Pendant que la nappe est étendue sur la table, que l'on entend le cliquetis des cuillères et fourchettes, que les assiettes roulent à grand bruit de tous les côtés, un peigne paraît: chacun se peigne proprement et posément; le peigne passe de mains en mains, et fait la ronde; j'avais bien peur d'être obligé à subir l'étiquette; le peigne passa outre; bien qu'en France l'on veuille tout savoir de ce qui se fait ici, je passe sous silence les petites aventures qui accompagnent la cérémonie du peigne, et qui sont regardées, par mes hôtes, comme marques non équivoques d'une propreté exquise.

La tête étant bien apprêtée, chaque cheveu à sa place, il faut bien penser aux pieds : arrive une petite fille avec une cuvette d'eau ; elle s'accroupit devant les hommes, et leur lave délicatement les pieds ; la cuvette passe ainsi de l'un à l'autre, et la même eau sert souvent à cinq, six, sept hommes, ce qui suppose qu'elle n'arrive pas claire et limpide au dernier.

Je fus encore dispensé de cette cérémonie ; s'ils avaient insisté, ils auraient bien vu que le *Prédicante* n'était pas bien riche en bas. Ces préliminaires achevés, nous voilà à table ; tout-à-coup le silence se fait, chacun incline son front et écoute avec un respect vraiment religieux, la prière que le chef de famille récite à haute voix et avec l'accent de la piété. Quelle leçon et quelle honte pour tant de soi-disant catholiques qui reçoivent les bienfaits de Dieu sans reconnaissance et sans amour ! Après le souper, qui fut copieux, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, j'étais sur pieds vers les cinq heures ; ma méditation se fit au milieu des mugissements des bœufs, et de l'activité plus grande, dans une ferme, le matin que le reste du jour.

Je m'étais assez longtemps reposé ; mon cheval, de nouveau frais et vigoureux, demandait à partir, et me voilà cheminant vers *Pietermaritzburg*.

Les seuls accidents qui m'arrivèrent en route, furent deux chutes de cheval qui, heureusement, n'eurent d'autre fâcheux résultat que de me prouver que je suis un mauvais cavalier, et qu'il n'est pas inutile, même à un Oblat, de savoir chevaucher convenablement, afin de pourvoir, au besoin, porter un prompt secours aux malades éloignés.

Me voilà à la fin de mes aventures, qui n'ont d'autre intérêt que celui d'être arrivés à 3,000 lieues, et de l'autre côté de l'Equateur.....

LETTRE DE Mgr ALLARD,

Vicaire-Apostolique.

Le 26 mars 1863.

Mon Très-Révérend et Bien-Aimé Père (1),

Vous dire avec quel empressement chacun de nous aspirait à connaître les résultats du Chapitre-Général, convoqué pour le 5 décembre dernier, est une chose plus facile à concevoir qu'à dépeindre. Enfin votre circulaire du 10 du même mois est venue nous apprendre que vous aviez été élu Supérieur-Général de notre chère Congrégation et a rempli notre cœur de joie, laquelle a été à son comble surtout quand nous avons pris connaissance des détails de cette élection. Les preuves admirables d'obéissance et de renoncement qu'ont données à cette occasion les anciens Pères de la Société, et l'uniformité des votes, font voir quel esprit régnait dans cette auguste assemblée. Et qui pourrait douter que Dieu n'y présidât et ne dirigeât les suffrages? Tous nos Pères et Frères partagent ici les mêmes sentiments. Mais quel puissant motif ne trouvons-nous pas, dans cet événement si consolant, pour demeurer fidèle à notre sainte vocation, nous exercer chaque jour avec plus de ferveur et entreprendre courageusement de nouveaux travaux pour la gloire de Dieu et l'honneur de sa glorieuse Mère!

Je n'ai pas besoin de vous dire que chacun de nous s'estime heureux de vivre sous votre obéissance et que, bien volontiers, il se serait joint aux membres du Chapitre

(1) Le Très R. P. Fabre, Supérieur-Général.

Général, alors que successivement chacun d'eux venait se prosterner à vos pieds pour recevoir votre bénédiction de Supérieur et de Père.

Nous voici de retour d'un long voyage de quatre mois, que j'ai fait accompagné du R. P. Gérard, dans l'intérieur de l'Afrique.

Au-delà de la chaîne de montagnes qu'on appelle *Drakemberg* ou *Kahlumba*, et sous la domination hollandaise du *Free State*, se trouvent environ deux cents catholiques, disséminés sur une surface de terrain d'environ 800 lieues carrées.

Ces catholiques sont desservis par un missionnaire qui y résidait même avant notre arrivée à *Natal*. J'avais toujours désiré de les visiter ; enfin tous les obstacles qui m'en avaient empêché jusqu'à présent ayant cessé, le 12 novembre dernier, nous nous mîmes en marche.

Nous aurions voyagé plus commodément si nous nous étions servis de voitures ; mais elles sont peu communes à *Natal*, et nous aurions cru déroger à la simplicité du missionnaire si nous en avions fait usage ; nous nous procurâmes des montures; deux chevaux, en outre, étaient chargés de nos bagages ; comme on le conçoit, nous ne pouvions marcher qu'à petites journées. Le voyage fut un peu pénible, mais le Seigneur nous dédommagea par d'abondantes bénédictions, qu'il a bien voulu répandre sur notre ministère.

Nous avions quelquefois trois ou quatre jours de marche à faire avant de pouvoir rencontrer une famille catholique ; nous séjournions chez eux de deux à huit jours. Ce n'était pas cependant des jours de repos.

Aussitôt installés, nous prenions connaissance de tous les catholiques de l'endroit ; ils venaient nous rendre visite, ou nous allions dans leurs habitations ; nous leur donnions des livres de prière, dont nombre d'entr'eux étaient en-

tièrement dépourvus ; le matin, nous célébrions les Saints-Mystères, nous leur adressions une instruction: nous les réunissions encore le soir, on leur prêchait un sermon sur une des vérités imposantes de la religion. Le reste du jour était employé à faire le catéchisme aux enfants, à les préparer à la première communion et à la confession ; nous baptisions aussi ceux des plus jeunes qui n'avaient pas encore été régénérés ; on entendait les confessions, et à la fin de la retraite, nous avions la consolation de les voir s'approcher du banquet eucharistique. Un grand nombre d'entr'eux vivaient si loin du Missionnaire, qu'ils ne l'avaient pas vu depuis plusieurs années. Beaucoup de jeunes gens n'avaient jamais vu célébrer les Saints-Mystères, et surtout n'avaient jamais vu d'Evêque. Vous pouvez alors vous dépeindre la joie qu'ils manifestaient en nous voyant arriver chez eux.

Dans un village, où il n'y avait qu'une seule famille catholique, ils louèrent une voiture pour venir à notre rencontre ensemble avec leurs petits enfants. Le père et la mère sont deux protestants convertis, personnes, d'ailleurs, très-respectables ; ils ont conservé toute la vivacité de la foi qui les animait au jour de leur abjuration. Vivant au milieu des protestants, ils se font gloire d'être catholiques, et dans les occasions, ils prennent hardiment la défense de notre sainte religion. Quels moments délicieux nous passâmes au milieu de cette famille ; ils participèrent abondamment aux bénédictions que nous venions leur apporter. C'est là que nous célébrâmes la fête de l'Epiphanie. Nous nous trouvions alors sur les bords du fleuve d'*Orange*.

Tout près de là, une autre famille nous préparait une réception d'un autre genre. On célébrait notre arrivée, comme notre départ, en faisant gronder le canon. A ce fait, vous reconnaissez la foi et l'enthousiasme d'un Irlandais : c'était l'honorable M. Donovan, riche fermier, qui

nous recevait dans sa superbe résidence de *Glandower*. Un autre délicieuse journée nous était réservée à *Reddersburg*; nous y fûmes d'autant plus sensibles, que nous ignorions si les circonstances nous permettraient même de nous y arrêter.

Reddersburg est, à proprement parler, la ville des *doppers;* c'est-à dire, de ceux des hollandais qui font profession de tenir tout particulièrement au calvinisme, et à tous leurs anciens usages. Nous y fûmes accueillis et traités très-honorablement par deux catholiques très-respectables, le docteur Levers et M. Lynch. Ce fut une grande consolation pour nous lorsque, après trois jours, nous vîmes tous ces bons catholiques s'approcher dévotement du banquet eucharistique et recevoir la confirmation.

Les villes où nous avons quelques catholiques réunis, sont: *Harry-Smith*, *Blœmfontein*, capitale du *Free State*, *Fame-Smith*, *Smithfield*, nous possédons déjà une chapelle dans deux de ces villes. En ce moment, *Fame-Smith*, situé au Sud-Ouest du *Free State*, est l'endroit où les immigrants semblent se porter en plus grand nombre, les catholiques y sont aussi plus nombreux et mieux établis qu'ailleurs. Nous y séjournâmes cinq jours, et nous n'eûmes qu'à nous féliciter de leur fidélité à remplir leurs devoirs religieux. Aucun d'eux ne manqua à l'appel. Ils souhaitaient ardemment de se bâtir une chapelle et une résidence pour le Missionnaire. La dépense fut estimée quinze mille francs (15,000 fr.); mais où trouver une somme si considérable? Une souscription faite entr'eux, ne s'élève qu'à 3,700 fr. On n'y compte que cinq familles catholiques. Ils me présentèrent une adresse, et je souscrivis volontiers pour une somme assez importante; puis ils ont fait un appel aux autres catholiques du *Free State*, et à la générosité même des protestants; et dans six mois, ils espèrent avoir complété l'ouvrage.

Notre visite dans le *Free State* a eu les plus heureux résultats, et a préparé, pour l'avenir, des fruits encore plus abondants; j'espère pouvoir les constater un jour, lorsque l'on aura mis en exécution les mesures que nous avons en projet.

Tout en visitant les catholiques du *Free State*, nous n'avons pas oublié les Cafres qui sont établis dans les états voisins. A l'Est de cette république hollandaise, est la nation des *Basuto* ou *Maccatics*, dont le chef, *Mosesh*, s'est rendu redoutable aux habitants du *Free State*; aussi l'appellent-ils *le Lion de la Montagne*. Ce sont ces Cafres dont nous nous étions proposé d'étudier le caractère et pressentir les dispositions à recevoir les vérités de l'Evangile. Différentes familles catholiques, qui résident parmi ces infidèles, et que nous avions à visiter, nous en fournissaient tout naturellement l'occasion.

La première connaissance que nous prîmes de la tribu des *Basuto*, eut lieu chez Molapo, fils du roi Mosesh, et qui a une province des états de son père à gouverner.

Dès les premiers jours de notre arrivée chez nos catholiques, nous lui rendîmes visite. La réception fut solennelle.

Molapo nous reçut dans une vaste enceinte, mais en plein air; c'est là qu'il fait ses délibérations avec les anciens et les capitaines de son peuple. Il nous fit apporter des chaises à l'européenne, et il nous fit placer devant lui, tandis qu'il était assis lui-même sur une large peau, entouré d'environ 50 ou 60 de son peuple, tous hommes faits. Sur sa demande, nous lui dîmes quels étaient nos noms et nos titres dans l'Eglise, et comme à sa cour résidait un missionnaire protestant, nous en prîmes occasion pour lui dire que nous enseignions une doctrine toute différente de la sienne, en un mot, que nous étions catholiques. La croix de Missionnaire, que le R. P. Gérard

portait assez ostensiblement, fixa son attention, et nous prîmes occasion de lui expliquer ce que signifiait ce symbole de notre foi.

Quelques jours après, Molapo nous rendit visite dans la maison catholique où nous résidions; nous lui fîmes voir quelques images qui décoraient notre chapelle, les ornements sacerdotaux et la mitre. Tout cela lui parut très-beau, et il nous demanda à assister au service du lendemain, ce à quoi nous consentîmes très-volontiers. Le jour suivant, il ne manqua pas au rendez-vous, il y vint assisté de trois de ses conseillers; à son occasion, je fis usage de la mitre et de la crosse, avant et après la messe; tandis que le Père Gérard m'assistait, revêtu de son surplis et d'une très-belle étole; dans cet appareil, je lui adressais un discours analogue, qui était aussitôt traduit en langage des *Basuto*, par un des assistants; après, le chef, à qui nous avions permis de nous adresser des questions, nous parla en ces termes : — *Je veux savoir*, dit-il, *laquelle des deux religions est la véritable, si c'est celle des catholiques ou celle des protestants; car nous sommes un peuple ignorant, et peut-être que ces missionnaires wesléyens nous prêchent une fausse religion et nous mennent en enfer.* Ce furent les propres paroles de Molapo. Nous prîmes occasion de lui expliquer la doctrine catholique; nous lui dîmes comment les protestants s'étaient séparés de l'église, il n'y a que trois cents ans, et s'étaient faits à eux-même une religion; réformant, c'est-à-dire coupant et retranchant ce qui ne leur plaisait pas dans l'ancienne croyance, et qui avait été constamment admis par les chrétiens; et qu'après ces changements et variations en matière de dogme et de discipline, ils ne pouvaient plus prétendre être la véritable religion de J.-C., qui, seule, peut conduire au ciel. Ce chef, dans les entrevues que nous eûmes avec lui, non seulement nous permit de visiter son peuple, mais

nous accorda même de fonder des Missions. — *Toutefois*, nous dit-il, *je ne suis qu'un enfant de Mosesh, vous pouvez vous adresser à lui pour une réponse finale.* Ce chef nous quitta en nous remerciant du plaisir que nous lui avions procuré en lui permettant d'assister au service divin; puis, il ajouta : — *Priez Dieu pour moi, afin qu'il me montre le chemin qui conduit au Ciel.* Nous reconnûmes, dans Molapo, un homme qui cherche sincèrement la vérité. Jamais aucun Cafre de *Natal* ne nous aurait tenu un semblable langage.

La cérémonie qui eut lieu le matin, devant le chef, eut du retentissement dans le village, et les *Basuto* nous visitèrent en grand nombre; nous leur parlâmes de notre Sainte-Religion, bien différente de la religion protestante qu'on leur enseignait; ils nous écoutèrent avec beaucoup d'intérêt; ils nous présentèrent l'évangile que le missionnaire avait mis entre leurs mains (nombre d'entr'eux savent lire); et ils étaient frappés de voir notre Sainte-Religion en conformité avec l'Evangile.

Le Roi Mosesh fait sa résidence à deux journées de marche plus loin; le cours de notre voyage ne nous avait pas encore permis d'arriver chez lui. Lors donc que nous eûmes administré les catholiques qui habitent chez Molapo et à *Platberg*, en leur donnant deux retraites qui produisirent les fruits les plus abondants, nous allâmes rendre visite à ce grand chef.

Mosesh habite *Taba-Bosigo*. C'est une montagne, ou, disons mieux, un rocher taillé à pic, qui n'est accessible que par trois endroits; on n'en fait l'ascension qu'avec beaucoup de peine par une montée très-rapide de demi-heure.

Le sommet de cette montagne n'est pas sans agréments; elle est couronnée par une plate-forme toute gazonnée. Les bestiaux peuvent y trouver des paturages

et de l'eau ; mais c'est surtout une citadelle extrêmement fortifiée par la nature.

Le Roi nous reçut très-cordialement ; il était déjà informé que nous devions lui rendre visite, par un des catholiques qui travaillent chez lui. Nous le trouvâmes à prendre du café, et il en boit abondamment ; il voulut qu'on nous en servît, ce que nous acceptâmes volontiers. Il nous demanda qui nous étions, d'où nous venions et dans quel but nous avions laissé *Natal*, pour entreprendre un si long voyage ; ses yeux tombèrent sur la croix du Missionnaire, qu'il voulut voir. Il demanda aussi qu'on lui lut quelques passages de l'Evangile. Le R. P. Gérard le fit, en la langue des *Zoulon*, et ses paroles étaient immédiatement traduites par son secrétaire d'état, en la langue des *Basuto*.Il nous demanda pourquoi nous n'avions pas pris notre logement chez le missionnaire protestant qui réside près de lui ; cette question nous amena à lui expliquer en quoi la religion catholique diffère de celle de ce ministre. LeRoi se prit d'un éclat de rire, quand nous lui dîmes que la religion protestante était trop jeune pour être la véritable religion que Jésus-Christ a fondé, il y a 1,800 ans.

Ce jour là nous ne crûmes pas prudent d'exposer, à Mosesh, le but qui nous avait amené chez lui, nous avions besoin de procéder avec prudence ; il se présentait des obstacles qu'il fallait lever. D'ailleurs, il fallait se faire connaître à Mosesh par quelques entretiens, et nous concilier ses bonnes grâces ; nous voulions aussi étudier le caractère de son peuple.

Dans ce but, nous avions pris notre logement au bas de la montagne, dans une habitation qui appartenait au frère de ce grand chef ; nous y étions parfaitement à notre aise pour nos exercices de piété, tous les jours nous célébrions les Saints-Mystères, et, par l'entremise de Marie

conçue sans péché, nous adressions au ciel nos prières et nos vœux pour le succès de notre visite.

Cependant, les habitants du village où nous résidions, et surtout ceux qui font partie de la Mission protestante, venaient à nous, et nous accablaient de questions. L'un d'eux prit à cœur de connaître ce que nous répondions aux objections que les protestants font contre nos dogmes ; il ouvrait son Evangile, et nous lui en montrions les preuves ; il était extraordinairement frappé de trouver clairement exprimé, dans son livre, le contraire de ce que son ministre enseignait ; il copiait nos réponses avec beaucoup de soin. Enfin, ce peuple nous a paru animé d'un désir sincère de connaître la vérité.

Le huit février, un samedi, après avoir célébré les Saints-Mystères, en l'honneur de Marie-Immaculée, pour le succès de notre voyage auprès de Mosesh, nous résolûmes de lui présenter notre demande. Ayant été introduits dans le lieu de ses audiences, Georges, son secrétaire d'état, nous demanda si nous avions quelque chose à demander au chef ; alors nous prîmes la parole, et, après un préambule convenable, nous demandâmes qu'il nous fut permis d'établir des Missions chez son peuple, afin de pouvoir leur enseigner ce qu'ils ont à croire et à pratiquer pour aller au ciel. Nous ajoutâmes que c'était là notre principal but ; mais que si son peuple était docile à recevoir les paroles de foi que nous lui apportions, nous avions l'intention d'introduire les métiers de la vie civile, tout en leur apprenant à lire et à écrire.

Mosesh répondit, en substance, qu'il prévoyait bien que notre introduction, dans ses états, qui ne sont pas d'ailleurs d'une grande étendue, mécontenterait les ministres protestants ; mais qu'il n'était pas d'une disposition d'esprit à se laisser influencer par les clameurs des protestants, et qu'il ne ferait pas attention à la différence

de persuasions ; que néanmoins il voulait examiner, avant de nous donner une réponse, et il nous dit de retourner le lendemain. Ce langage nous parut de bon augure.

Le jour suivant, nous nous rendîmes à la cour du Roi ; il n'avait encore rien déterminé ; néanmoins, quelques paroles favorables qui lui échappèrent, nous donnèrent l'espoir d'un plein succès.

Il nous fallut encore gravir la montagne le jour suivant ; cette fois c'était pour en rapporter la réponse que nos cœurs désiraient si ardemment. Mosesh nous demanda d'abord si nous avions déjà fait choix de quelque endroit pour nous établir dans ses états. Nous répondîmes qu'avant tout nous croyions nécessaire d'avoir son consentement. — *Hé bien !* répliqua-t-il, *vous ne connaissez pas encore les localités qui peuvent vous convenir, je vous en ai choisi une moi-même ; je crains seulement qu'il n'y ait pas de source d'eau. Je veux que vous soyez près de ma résidence, afin que je sois à portée de vous entendre et de connaître votre doctrine, et après une année de résidence, vous choisirez ailleurs une station qui vous agrée mieux.* Cette réponse était des plus satisfaisantes, et témoignait, surtout, de l'intérêt que le Roi nous portait.

Deux jours après, il envoya deux de ses fils pour nous accompagner et nous conduire à l'endroit qu'il nous avait choisi. C'est une belle vallée qui s'étend à deux lieues au loin, et où l'on compte environ une vingtaine de villages assez considérables ; ces deux envoyés nous montrèrent une source d'eau, près de laquelle nous pourrions fixer notre résidence, entre deux villages qui sont tout près ; la vallée est aussi arrosée par une rivière.

Le Roi avait ordonné, à ses fils, d'informer les habitants de ces villages du but de notre visite, et de l'intention que nous avions de nous fixer chez eux.

Les commissionnaires s'acquittèrent fidèlement de leur

message, et ils nous apprirent que ces infidèles étaient très-contents de nous avoir. A notre retour, nous allâmes remercier le grand chef et prendre congé de lui ; nous promîmes d'être de retour dans quelques mois; il nous adressa alors quelques paroles qui marquent la confiance qu'il a en nous. Il s'attend si bien à nous revoir chez lui, que trois hommes de son peuple, ayant des affaires à négocier à *Natal*, il les chargea de nous accompagner, et de ne pas retourner chez eux sans nous ramener.

Je ne vous parle pas ici d'un autre voyage moins long, mais également pénible, que nous avons fait l'année dernière, dans le même but, parmi les tribus sauvages qui habitent sur les bords de *Lumzinkuhs*, en dehors de la colonie de *Natal*. Les chefs de ces tribus nous ont tous témoigné le désir que nous allâssions nous fixer au milieu d'eux. Quoique là aussi nous puissions faire des établissements, nous aimons mieux nous établir dans les états de Mosesh. Les *Basuto* nous ont paru un peuple sincèrement porté à la religion. Il y a beaucoup plus d'espoir de leur conversion que de celle des Cafres de *Natal* et des tribus qui sont au-delà des frontières, où leur langue est parlée. C'est vers ces nouvelles Missions que nous allons donc diriger nos efforts.

Toutefois, Mon Très-Révérend Père, nous avons besoin de votre assistance. En entendant le récit de nos visites chez les *Basuto* ou Cafres de Mosesh, n'y aurait-il pas quelques-uns de nos jeunes Oblats qui voulûssent se dévouer à cette Mission, qui se présente à nous sous de si heureux auspices? Quelle gloire et quel bonheur d'être les premiers apôtres d'une nation! Qu'ils viennent se joindre à ceux de leurs Frères que nous allons mener à la conquête de ces âmes.

Pour nous, nous comprenons que nous devons diriger cette expédition sacrée, et nous ne cédons notre place à

personne. Trop heureux de pouvoir donner cette légère preuve de notre dévouement, à Dieu et à l'Eglise, qui nous a revêtus de si grands pouvoirs.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments du plus profond respect et de mon dévouement filial,

Votre très-obéissant Serviteur,

† M. G. François,

Evêque de Samarie.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE N.-D.-DE-MONTOLIVET.

N.-D.-de-Montolivet, 1er août 1863

Les Pères composant la communauté de N.-D.-de-Montolivet ont spécialement à remplir les fonctions de professeurs auprès de nos Frères scolastiques. La théologie morale, la théologie dogmatique, l'enseignement de l'Ecriture-Sainte et de l'éloquence sacrée, l'étude de l'histoire ecclésiastique constituent l'ensemble des sciences absolument nécessaires à tout prêtre, à tout religieux. Nos Pères ne se sont pas contentés du travail exigé par leur professorat : ils ont pu se livrer à quelques œuvres extérieures propres à entretenir dans eux le goût de la prédication et le zèle de la conversion des âmes.

Le R. P. Rey (chargé de l'enseignement de la théologie morale) avait aussi à soigner le pensionnat des Dames de l'Immaculée-Conception et l'Association de la Sainte-Famille pour les gardes-malades. Il a prêché la retraite générale de l'Association dans le courant du mois de décembre, la station du Carême dans la chapelle des Sœurs de l'Espérance, les instructions du matin de la retraite des ordinands, la retraite annuelle du Pensionnat, l'octave de Saint Vincent de Paul, dans l'église consacrée à ce Saint,

et plusieurs autres sermons de circonstance dans des églises de paroisses ou chapelles de communautés.

Le R. P. Sardou, professeur d'Ecriture sainte et d'éloquence sacrée, a donné la retraite de rentrée du Grand-Séminaire de Marseille. Le 1er novembre, il commençait, dans l'église de Saint-Lazare, une série de prédications à l'occasion de l'octave solennelle des morts. C'est lui qui a rempli la station du Carême dans notre église du Calvaire. Enfin, au commencement du mois de mai, il a prêché une retraite à la Congrégation des Filles de la Croix, à Marseille.

Le R. P. Bonnefoi a remplacé le R. P. Baudre dans la direction du pensionnat de demoiselles qui se trouve tout près de Montolivet. Il a été chargé en même temps du cours d'histoire ecclésiastique. Le R. P. Bonnefoi a prêché le Carême dans la chapelle de l'Œuvre de la Jeunesse et plusieurs sermons de circonstance. Au sortir du Carême, il a été chargé de prêcher le mois de Marie à N.-D.-de-la-Garde. Trois fois par semaine, il s'en est acquitté avec zèle et succès. Dans le courant des mois de juin et de juillet, il a eu à donner les sermons du dimanche dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul, la retraite des ordinands, à Montolivet, et la retraite de la première communion dans son pensionnat.

Après cette énumération, qu'il nous soit permis de revenir sur les principaux événements dont la Maison de N.-D.-de-Montolivet a été témoin. C'est dans cette magnifique résidence, où repose le cœur de notre vénéré Fondateur, qu'avait été convoqué le Chapitre-Général, pour le 5 décembre 1861. Des raisons graves déterminèrent nos Supérieurs à choisir la Maison de Paris pour la tenue de l'auguste assemblée. Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, nous reçûmes à Montolivet l'heureuse nouvelle de l'élection du R. P. Fabre à la dignité de Supé-

rieur-Général. La joie fut universelle et sans mélange. Il s'agissait de lui préparer une réception digne de la haute autorité dont il venait d'être investi. La Maison se transforma. Les murs de ses corridors, à l'aspect sévère, se couvrirent de tentures sur lesquelles se détachaient différents ornements. Tout se prépara aussi pour une splendide illumination. En face de la porte d'entrée s'élevait un monument où on pouvait lire des sentences tirées des saints livres en harmonie avec les sentiments qui remplissaient tous les cœurs. C'est auprès de ce monument, qu'entourait la communauté, que furent adressées au R. R. Général, au moment de son arrivée, les paroles suivantes :

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Voici vos enfants de Montolivet qui s'empressent d'accourir au-devant de vous pour vous offrir leurs souhaits de bienvenue. Ils vous attendaient avec une vive et légitime impatience qu'augmentait encore la pensée des fatigues et des souffrances que vous venez d'endurer. Ils demandaient leur Père, leur Père bien-aimé : vous voici, ils sont heureux. Ils avaient salué de leurs plus affectueuses acclamations votre élévation au Généralat ; ils avaient applaudi à ce choix unanime qui honore la Congrégation tout entière en entourant le front de son Père d'une auréole si pure de mérite, de vertu et d'affection : que leur reste-t-il maintenant à faire, sinon à déposer à vos pieds l'expression de leur amour le plus filial et le plus obéissant ! Oui, bien-aimé Père, vos enfants de Montolivet veulent vous aimer et reporter sur vous, dans toute sa plénitude, cette affection si profonde que leur avait inspirée le meilleur des Pères. Vous avez recueilli son dernier soupir... Depuis longtemps, vous grandissiez auprès de lui, auprès de son premier et plus fidèle compagnon. Vous avez puisé dans ces deux cœurs si unis toutes les lumières, toutes les vertus, tous les sentiments qui forment le véritable Oblat de Marie Immaculée.

Dieu vous préparait ainsi à devenir notre Père et, afin que le fardeau fut moins lourd à vos épaules, il vous l'a présenté au milieu des circonstances les plus touchantes : vous avez eu pour premier fils celui-là même qui jusqu'alors avait été votre Père... Spectacle sublime que le Ciel a dû admirer! De tels exemples ne peuvent qu'augmenter en nos cœurs l'affection que nous ressentons pour vous et qui est déjà sans bornes. Tous réunis dans une même pensée et dans un même sentiment, Prêtres, Scolastiques, Novices, Frères convers, tous Oblats de Marie Immaculée, nous vous proclamons notre Père et notre Père bien-aimé. Nous demandons pour vous des années aussi nombreuses et plus nombreuses encore que celles que Dieu a accordées à notre vénéré Fondateur, afin que vous puissiez voir la Congrégation se multiplier, s'étendre et remplir toute la terre! Que Jésus, Marie, Joseph entendent ce cri de nos cœurs! Vive notre Supérieur Général! Vive notre bien-aimé Père!

Ces paroles furent vivement applaudies et, malgré la fatigue du voyage, le Très-R. P. Général voulut bien répondre en quelques mots entrecoupés par l'émotion à ce faible témoignage de l'affection de ses enfants.

Le lundi suivant, la presque totalité de nos Pères résidant à Marseille vinrent à Montolivet prendre part à un festin où le Supérieur Général se trouva entouré de ses quatre Assistants Généraux. Ce fut un beau jour de fête. Le R. P. Courtès se fit l'écho des sentiments qui animaient tous les cœurs.

Dieu nous préparait ainsi, par les douces consolations de la charité, aux jours d'épreuves et de souffrances qui se présentèrent bientôt.

Rappelons en courant une visite que Montolivet reçut, le 2 janvier 1862. Mgr Poirier, Evêque de Roseau, appartenant à la congrégation des Eudistes, vint agréablement surprendre la communauté. Ce Prélat a entretenu nos

Frères pendant quelques instants avec une bonté et une simplicité ravissantes, de ses chères Missions, du grand bien qu'il y avait à faire, du petit nombre des ouvriers évangéliques pour l'accomplir et pour enflammer notre zèle il nous a laissé entrevoir les privations qui attendaient ceux qui y seraient envoyés. — *Après les plus rudes fatigues*, dit le vénérable Evêque, *il faut se contenter d'une omelette de crapauds, d'une fricassée de lézards*, etc. Toutefois, Monseigneur ne s'est pas contenté de promettre des peines, il a promis aussi des honneurs, un camail de Chanoine dans sa cathédrale.

Après avoir adressé ces paroles d'édification, Monseigneur nous a donné sa bénédiction et a laissé toute la communauté charmée des bonnes paroles qu'elle venait d'entendre.

A la fin du mois de janvier, Monseigneur l'Archevêque de Tours et Monseigneur l'Evêque d'Angers, se rendant à Rome, ont bien voulu accepter l'hospitalité à Montolivet Ces deux Prélats ont édifié la communauté par l'exemple de toutes les vertus. M^gr^ Angebault a présidé la cérémonie de la bénédiction des cierges, le 2 février, et nous a adressé, le soir, une allocution pleine de piété et d'éloquence. Impossible de redire tout ce que le vénérable Evêque a trouvé d'à-propos, d'onctueux dans les souvenirs de la fête de la Présentation au Temple, appliquée aux Oblats de Marie Immaculée. C'était une parole douce, aisée, facile, pleine d'images et de chaleur, excitant dans l'âme les plus vives émotions. L'Oblat est comme un autre Jésus-Christ posé dans l'Eglise pour la résurrection et la ruine de plusieurs... La ruine... Oui, cela peut être, la ruine des âmes... mais cela ne sera pas, l'Oblat ne vivra que pour la résurrection de plusieurs.

Ces deux Prélats ont été de retour à Montolivet le 4 mars. Le lendemain, Monseigneur l'Archevêque de Tours

présidait la cérémonie de l'imposition des cendres et nous laissait, le même jour, sous l'impression de la vive admiration et de l'affection la plus tendre.

Nous ne reviendrons pas sur les visites que Montolivet a reçues dans le courant du mois de mai et du mois de juin: nous en avons parlé ailleurs.

Le 17 février est pour toute la Congrégation un jour de fête solennelle. A Montolivet, on s'y prépare par une retraite de huit jours : c'est l'époque de la retraite annuelle prescrite par nos saintes Règles. Jamais la retraite n'avait été aussi nombreuse et aussi imposante. Plus de vingt Pères appartenant à différentes Maisons, en suivaient les exercices. Le R. P. Guinet, tout récemment nommé Provincial du Midi, faisait entendre sa parole simple et apostolique. Deux fois, le T.-R. Père Supérieur-Général voulut bien présider l'exercice de la Conférence et nous faire entendre les accents de la foi la plus vive sur la haute sainteté à laquelle sont appelés les Oblats de Marie Immaculée. La clôture de la retraite et la rénovation solennelle des vœux, présidée par le R. P. Supérieur-Général, laissèrent dans tous les cœurs des souvenirs ineffaçables. C'était la première fois qu'il nous était donné de renouveler nos vœux en présence d'un successeur de notre bien-aimé Père. Profondément impressionné déjà par les grâces d'une retraite, nos cœurs éprouvèrent encore les plus vives émotions en entendant la parole éloquente que nous adressa le Supérieur-Général. *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* C'était un chant de triomphe, de gloire, de reconnaissance et d'amour. Tous les yeux se remplirent de larmes lorsque, dans un mouvement inspiré, notre Père nous montra le Ciel lui-même attentif aux engagements que nous allions renouveler, notre vénéré Fondateur fixant ses regards sur ses enfants et leur disant de nouveau : *Funes ceciderunt mihi in præclaris !* L'émotion était à son com-

ble. Tous les cœurs étaient réunis dans une même pensée et dans un même sentiment et chacun se disait avec un inexprimable bonheur : Oui, oui, *funes ceciderunt mihi in præclaris !* Près de 30 Pères s'agenouillèrent successivement aux pieds du Supérieur-Général et renouvelèrent leurs vœux, puis vinrent nos Frères scolastiques, nos Frères convers,. C'était un beau, un imposant spectacle.

Nous avons eu encore une fois le bonheur d'entendre la parole inspirée de notre bien-aimé Père, le jour de Pâques, à l'occasion de la profession solennelle de plusieurs de nos Frères scolastiques. Là encore il sut nous présenter toutes les obligations de la vie religieuse en harmonie avec la résurrection de N.-S. Jésus-Christ. Il est à regretter que nous n'ayons pu recueillir toutes ces paroles.

Entre le mois de mars et le mois de mai, bien des événements se sont écoulés, événements douloureux qui seront racontés un jour dans l'histoire de la Congrégation.

Le 28 avril, le R. P. Vincens, de retour de la station du Carême qu'il avait prêchée à Brest, s'éloignait de Marseille et se rendait à Rome de la part du Supérieur-Général, auprès du Souverain Pontife.

Le R. P. Vincens a assisté à toutes les fêtes de la canonisation des Martyrs Japonais.

Le 30 avril, le Supérieur-Général partait pour Paris, et Montolivet se trouvait privé de la plus grande partie de sa gloire et de son bonheur. La Maison prenait ses vêtements de deuil. Elle ne devait plus les quitter.

Le 23 juin, les RR. PP. Tempier, Vincens et Vandenberghe se rendaient auprès du Supérieur-Général à Paris. Il était temps qu'il fût entouré de ceux qui partagent avec lui le poids de la responsabilité. Les temps étaient mauvais : il fallait conjurer l'orage.

Montolivet était tranquille et jouissait des douceurs de la retraite de l'ordination. Le lundi, 30 juin, les scolasti-

ques furent présentés à Monseigneur l'Evêque de Marseille qui se montra très-bienveillant à leur égard et leur dit même qu'il admirait leur courage et leur dévoûment.

Le 5 juillet, le R. P. Guinet, Provincial, prenait la direction de la Maison qu'il a remise temporairement, le 25 juillet, entre les mains du R. P. Lagier, dernier Supérieur du Grand-Séminaire de Marseille.

La Maison de Montolivet a suivi, sous le rapport matériel, une progression constante. Des améliorations successives lui ont donné des charmes et des beautés qu'elle n'avait pas. Les terrasses ont été dégagées dans leurs quatre directions. Un vaste bassin a été creusé devant la principale façade; une nappe d'eau, que domine la statue de Marie, Mère de Dieu, repose agréablement les regards. C'est comme une petite mer qu'entourent les vastes prairies qui s'étendent sur toute la surface de la campagne. Quoique horriblement fatiguée par un mistral qui a duré près de deux semaines, la campagne n'a rien perdu de ses attraits et de sa fécondité; les fruits mûrissent de toutes parts et les grappes de raisin se balancent sur des pampres vigoureux.

Nos Frères scolastiques ont joui généralement d'une bonne santé. Les études ont été sérieuses et les épreuves des examens ont donné des résultats satisfaisants.

Au premier août 1862, le scolasticat aura fourni huit Prêtres à la Congrégation durant le cours de l'année 1861-1862. L'esprit qui anime nos Frères est bon; ils comprennent les obligations que leur impose leur sainte vocation et ils n'ont qu'un désir, le désir de correspondre aux soins qui leur sont prodigués et de devenir de véritables Oblats de Marie Immaculée.

C'est la grâce qu'ils demandent dans les visites fréquentes qu'ils rendent au Cœur de notre bien-aimé Fondateur. Ils aiment à prier dans cette chambre aux tentures noires,

aux ornements lugubres, aux fleurs toujours renouvelées, où repose sur une colonne la plus noble partie du corps de notre vénéré Père. Ce Cœur leur parle éloquemment et leur âme ne demeure point insensible aux accents de sa voix. Puissent-ils en comprendre et en pratiquer toujours les sublimes enseignements ! *Defunctus adhuc loquitur.*

Donnons un souvenir de regret au Frère DUMAS, mort à Montolivet, le 29 novembre 1861, avec tous les signes de la prédestination.

Tels sont les principaux faits que nous offre l'histoire de cette Maison pendant le temps qui s'est écoulé entre le premier octobre 1861 et le premier août 1862.

MAISON D'AIX.

Le R. P. COURTÈS, Supérieur de cette Maison, n'a pas pu, à cause de l'état de sa santé, rédiger le rapport annuel des travaux exécutés par les Pères placés sous sa direction. Nous nous contenterons de publier les notes suivantes sur les Retraites et Missions prêchées par les RR. PP. RÔUVIÈRE et BONNARD :

Le R. P. ROUVIÈRE a prêché, entre le 9 mars et le 20 mai 1862, une retraite dans les paroisses de *Saint-Pierre-les-Martigues*, *Lafare*, *Monteux*, *Chateaurenard*, *Cruis*, *Lardiers*.

Ces diverses stations ont fait beaucoup de bien ; elles ont attiré à l'église une grande affluence de fidèles et ont fait approcher des sacrements une multitude de personnes qui depuis longtemps n'avaient pas satisfait aux devoirs que nous impose notre sainte religion.

La retraite de *Chateaurenard*, qui n'a duré que quinze jours, a eu des résultats consolants. Plus de 600 hommes ont communié : dans ce nombre, il s'en trouvait plusieurs qui ne l'avaient pas fait depuis longues années.

La retraite prêchée à *Monteux*, petite ville de 4,600 âmes, dans le diocèse d'Avignon, a obtenu, dans l'espace de quinze jours, le succès d'une mission. Le dimanche de Pâques, 840 hommes s'approchaient de la sainte table, et si on ajoute à ce chiffre les 200 qui ont communié avant ou après, on peut assurer qu'il y a eu à *Monteux*, pendant le temps pascal, plus de mille hommes qui ont rempli leurs devoirs religieux.

A *Cruis*, paroisse du diocèse de Digne, dont la population n'est que de 566 habitants, les exercices de la retraite, qui n'ont duré que 12 jours, ont réalisé tous les fruits d'une mission. Il y a eu trois cents communiants, parmi lesquels environ cent cinquante hommes. Un jeune homme de 23 ans qui n'avait pas encore fait sa première communion, a profité de la circonstance pour s'acquitter de ce grand devoir. Deux femmes vivant depuis longtemps d'une manière scandaleuse ont donné toutes les preuves d'une véritable conversion.

Lardiers, petit village de trois cents âmes, dans les Basses-Alpes, a eu sa retraite de dix jours. 162 personnes ont communié. On a remarqué que tous les jeunes gens, à l'exception d'un seul, s'étaient approchés de la sainte table. La plantation de la Croix s'est faite au milieu d'un grand enthousiasme. Les étrangers étaient accourus en masse des villages voisins. Cette petite paroisse a été complètement renouvelée.

Voici le Rapport que le R. P. Bonnard a adressé au T.-R. P. Supérieur-Général sur les Retraites et les Missions qu'il a prêchées pendant l'année 1862 :

Mon Très-Révérend Père,

Les paroisses que j'ai évangélisées pendant ce dernier carême, sont : *Rognes* et *La Roque d'Antheron*, dans les Bouches-du-Rhône, et *Allos*, chef-lieu de canton, dans les Bas-

ses-Alpes. Pour vous faire apprécier le bien opéré dans ces paroisses, je crois devoir vous faire connaître l'esprit, les mœurs de ces populations, et les obstacles qu'y a rencontrés le zèle apostolique.

1° Paroisse de *Rognes*. — Cette paroisse compte environ deux mille âmes. La population n'est pas hostile à la Religion, mais l'esprit d'indifférence l'a tellement pénétrée depuis quelques années, que le sentiment religieux y paraissait presque éteint, surtout pour les hommes qui étaient plongés dans un affreux matérialisme. Cette terre ingrate n'avait pourtant pas manqué de culture; des pasteurs laborieux et intelligents l'avaient travaillée sans relâche, mais le zèle le plus actif venait toujours se briser contre cette terrible inertie. Des retraites, prêchées par des Pères Jésuites et des Prêtres Séculiers, avaient échoué complètement. Le Curé actuel, pasteur plein de zèle, mais d'une prudence excessive, désespérait presque de pouvoir jamais améliorer cette paroisse. Persuadé que la prédication était usée, et n'osant pas tenter le grand moyen d'une Mission en règle, il s'était imaginé que le bien ne pouvait plus se faire dans sa paroisse que par les Congrégations pieuses et les institutions de Bienfaisance. Avant d'adopter définitivement ce système, et pour l'acquit de sa conscience, il voulut, l'année dernière, essayer encore une fois de la prédication, mais sous la forme la plus simple. Il demanda à la maison d'Aix, non pas une retraite (ce mot rappelait trop les insuccès précédents), mais ce qu'il appelait un secours pour les Pâques. Je fus désigné pour faire cette préparation pascale. J'eus le bonheur inespéré de ramener une centaine d'hommes à la pratique de la Religion. Ce fut comme une Mission quant aux résultats. Les conversions étonnantes qui s'étaient opérées pendant cette trop courte quinzaine, l'affluence empressée qui avait lieu aux exercices, l'enthousiasme qui électrisait les esprits, tout cela avait surexcité, et comme révolutionné, cette population auparavant si froide et si inerte. Enchanté de ce magnifique et consolant résultat, enhardi par ce premier succès, le bon et digne Curé conçut de meilleures espérances

pour l'avenir de sa paroisse, et m'arrêta immédiatement pour venir l'année suivante consolider le bien commencé, par une retraite plus importante ; mais toujours, ajouta-t-il, dans sa timide prudence, sans bruit ni trompette, c'est-à-dire, sans employer les moyens retentissants et chanceux d'une Mission.

En me privant de ces grands moyens, le Curé rendait ma tâche difficile pour cette année. J'étais réduit à la simple prédication, et je n'avais plus pour moi le prestige de la nouveauté. L'Archevêque lui-même signala au Curé cet inconvénient, en lui prédisant que le Missionnaire, usé par la retraite précédente, n'aurait plus le même succès. Je n'étais moi-même guère plus rassuré que les autres, surtout quand je me rappelais les déceptions et les désenchantements qu'éprouve ordinairement le Missionnaire qui retourne pour la seconde fois dans les pays qu'il a évangélisés.

Voilà, Mon Révérend Père, la situation difficile qui m'était faite, à *Rognes*, cette année. Tout le monde voyait les difficultés, et personne, cependant, ne songeait à la puissance de la grâce, sur laquelle, seule, nous devons compter. J'arrive donc à *Rognes* sous l'empire de ces préoccupations. M. le Curé, toujours timide, me recommande expressément d'appeler notre œuvre une *petite Retraite préparatoire aux Pâques*, *afin*, dit-il, *de ne pas nous exposer à un échec*. Notre unique but était de conserver les conquêtes de l'année dernière, et ce but, réalisé, devait être un bien immense pour cette paroisse ; car, amener de nouveau, à la Sainte-Table, ces hommes courageux qui, l'année dernière, avaient rompu avec l'indifférence, et brisé les chaînes du respect humain, c'était créer en quelque sorte l'habitude du devoir pascal, c'était fonder définitivement un noyau imposant d'hommes religieux, auxquels pouvait se joindre, dans la suite, tout ce qu'il y a d'hommes réguliers et moraux dans la partie saine de la population.

Ce résultat consolant, Mon Révérend Père, nous l'avons obtenu et dépassé. Tous les hommes, que la première retraite avait ramenés à Dieu, ont su retrouver cette année le che-

min du confessionnal, et ce bel exemple en a entraîné un grand nombre d'autres. De longtemps je n'oublierai le souvenir des douces larmes que j'ai versées le jour de la communion générale des hommes, alors que j'ai vu cette nombreuse phalange de chrétiens convertis inonder la vaste nef de la belle église de *Rognes*, et puis s'avancer vers la Sainte-Table en colonnes pressées. Ces saintes joies, je n'essaierai pas de les décrire. Cela se sent et ne s'exprime pas.

Vous citerai-je entre mille, un de ces faits édifiants qui se sont passés après la retraite de l'année dernière. C'est un exemple de courage chrétien donné par le corps de musique, qui s'est acquis une réputation départementale par les succès brillants et nombreux remportés aux divers concours des fêtes patronales. Dans une commune du canton où il était allé se mesurer avec les autres sociétés musicales accourues de tout l'arrondissement, et où il remporta une éclatante victoire sur ses rivaux, il fut insulté par le corps de musique de la ville de Lambesc, qui, honteux, humilié, d'avoir été vaincu par les musiciens de *Rognes*, se vengea de sa défaite sur ces derniers en les accablant d'injures, d'humiliations et d'outrages, au milieu d'une immense populace; on leur jeta à la face les termes injurieux de bigots, d'hypocrites, etc.; on leur reprocha comme un crime d'avoir fait une retraite. Les convertis de *Rognes* soutinrent chrétiennement cette épreuve. Au lieu de répondre aux injures par des injures, ils se contentèrent de protester hautement de leur dévouement à la Religion; se proclamant heureux d'avoir mérité le glorieux titre de dévots, qui ne les avait pas empêchés d'être des musiciens supérieurs à leurs rivaux, et sans s'arrêter plus longtemps à leur répondre, ils se saisissent du trophée que leur a décerné le jury musical, et, aux applaudissements frénétiques de la foule, qui admire leur courage chrétien et leur talent artistique, ils s'acheminent, tambours battants, vers leur commune, où les attendaient de nouvelles ovations.

2° Paroisse de *La Roque d'Anthéron*. — Ainsi qu'à *Rognes*, la Retraite a duré trois semaines. Cette paroisse, quoique

voisine de la précédente, a un esprit bien différent J'avais en face de moi une population d'un caractère impétueux, turbulent et exalté. Aussi la révolution de 1848 a-t-elle eu beaucoup de prise sur ces esprits ardents et enthousiastes qui, depuis cette malheureuse époque, sont en proie aux agitations et aux luttes politiques. Les animosités et les rancunes de parti y sont toujours vivaces. On s'y prodigue encore avec acrimonie les épithètes blessantes de *blancs* et de *rouges*. Une autre cause fâcheuse de division c'est la diversité de culte, car, malheureusement, la secte de Calvin compte encore dans la paroisse environ 300 adeptes: puis viennent des procès interminables qui achèvent de diviser, d'exaspérer la population.

Dans un de ces terribles procès se trouvent engagés les intérêts d'environ 100 propriétaires, et l'issue défavorable aura pour résultat l'expropriation de parcelles de terrain qu'ils possèdent, de temps immémorial, sur les rives de la Durance. Vous comprenez, Mon Révérend Père, combien grande doit être cette nouvelle cause d'agitation. *La Roque d'Anthéron*, qui va être le théâtre de mes travaux pacifiques, est, cependant, un foyer incandescent de fureurs et de haines politiques, de mécontentements causés par les questions irritantes d'intérêt local et de dissentions religieuses, entre protestants et catholiques. Aussi je sentais qu'en face de tant de divisions j'avais à accomplir une œuvre de conciliation difficile et délicate. Pour la mener à bonne fin, j'avais besoin d'une prudence et d'une réserve excessive. Il me fallait veiller sur le choix de mes expressions, éviter les allusions les plus innocentes, pour ne pas blesser les susceptibilités des partis, ménager les intérêts les plus opposés, et gagner les sympathies de tous. Tous ces divers écueils ont été évités. J'ai pu me frayer mon chemin à travers tant d'obstacles. C'est le cas de reconnaître que les grâces d'état ne nous font jamais défaut.

Sans entrer dans des détails, j'ai le bonheur de vous annoncer que le Bon Dieu à été glorifié. Les protestants et les catholiques se sont montrés avides de la parole de Dieu; les

exercices ont été on ne peut mieux fréquentés, et l'auditoire a été formé dès le premier jour. Les partis de toute nuance ont envoyé leur contingent à la table sainte, autour de laquelle sont venus se ranger plus de trois cents hommes.

Ce succès consolant tenait, peut-être, un peu à une circonstance personnelle qu'il est bon d'indiquer pour faire connaître le caractère de cette retraite, c'est que je suis enfant du pays, et que la population me réclamait depuis longtemps à grands cris par les demandes réitérées du Curé. J'avais, en apparence contre moi, une parole évangélique, devenue proverbiale: *Nemo propheta in patriâ suâ.* Mais ce triomphe de la parole de Dieu a démontré une fois de plus que ce proverbe ne s'applique pas au Prêtre de la loi nouvelle, dont le sacerdoce est éternel, et dont le ministère ne connaît point de limites. Je le répète, mon titre de compatriote, loin de nuire à mon action, l'a au contraire puissamment favorisée.

D'ailleurs, n'avais-je pas le prestige d'un étranger dans mon propre pays, que j'ai quitté depuis plus 20 ans? N'étais-je pas un étranger pour toute la jeunesse et la moitié des hommes qui sont dans l'âge mûr? Et la génération qui m'a vu naître, n'est-elle pas déjà composée de vieillards? Au reste, éblouis par l'auréole mystérieuse qui brille au front du Prêtre, les habitants de *La Roque* ont oublié ma qualité de compatriote, et si par hasard ils s'en sont souvenus, ç'a été pour bénir Dieu de ce que *suscitans de terrâ inopem*, il m'a donné une place parmi les membres glorieux de son sacerdoce, *ut collocet eum cum principibus populi sui.*

Tous, sans distinction de parti, de sexe, d'âge, de condition, sont venus demander à mon ministère le pardon et les consolations. Les jeunes gens n'ont pas craint de déposer, dans mon cœur de Prêtre, les redoutables et pénibles secrets de la conscience; mes anciens compagnons d'enfance et de première communion étaient heureux de pleurer leurs fautes à mes pieds, et les vieillards, à qui l'âge donnait le droit de m'appeler leur fils, abaissaient devant moi leur tête blanche en m'appelant: *Mon Père.*

Je ne puis résister au plaisir de choisir un exemple parmi les faits édifiants qui se sont produits à *La Roque d'Anthéron*. Une mère chrétienne a montré, pendant la Mission, la sollicitude d'une vraie Monique, à l'égard de son mari et de ses enfants, qui vivaient loin de Dieu. Que de larmes elle a versées pendant ces trois semaines; Dieu seul en connaît toute l'abondance, car, nuit et jour, elle ne cessait de pleurer; ses yeux en étaient devenus rouges. Ces larmes précieuses, les anges du ciel ont dû les recueillir pour lui former sa couronne de justice. Tous les jours, cette sainte femme venait m'exprimer ses angoisses, ses craintes et ses espérances. Je l'encourageai de mon mieux, et je l'assurai que Dieu se laisserait fléchir par ses larmes et ses ferventes prières. Je lui conseillai de commencer une neuvaine, en lui recommandant de réciter souvent la fameuse prière de saint Bernard à la Sainte-Vierge. La prière a porté ses fruits. Les enfants se sont convertis au milieu de la neuvaine, mais le père reste inébranlable, et pourtant ce malheureux avait besoin de consolations, car de cuisants chagrins dévoraient son existence, et des pensées de suicide venaient souvent ébranler son courage. Enfin, après des combats intérieurs, dont Dieu et son confesseur connaissaient seuls l'amertume et les angoisses, il s'en va, à la faveur des ténèbres de la nuit, trouver le Prêtre, qui le pardonne et le console. La joie extrême que ce bonheur inattendu a causé à sa femme, l'a rendue malade. Elle ne savait plus comment témoigner à Dieu sa reconnaissance.

3e Mission d'*Allos* (Basses-Alpes). — La Mission d'*Allos* a commencé le 25 mai, et s'est terminée le 15 juin, par la plantation d'une croix colossale qui restera comme un monument authentique du succès magnifique remporté par la religion, dans cette mémorable circonstance. Le résultat a été complet, puisqu'on ne compte que quatre personnes qui n'ont pas fait leur Mission. Pour recueillir cette abondante moisson nous étions deux Missionnaires. Le bon Père Bessac, ouvrier actif et zélé, a partagé avec moi les labeurs et les consolations de cette œuvre bénie. Grâce à cette excellente collaboration, la

besogne n'a pas été écrasante; mais, ce qui a surtout allégé notre fardeau, ce qui a facilité notre tâche, c'est le bon esprit de cette population chrétienne, c'est sa docilité, son zèle, son empressement à suivre, pendant trois semaines, matin et soir, les exercices de la Mission. Nous n'avons pas rencontré, comme dans la Basse Provence, cet esprit d'impiété qui mine les populations, et rend l'œuvre de Dieu si difficile. Cependant, la grâce a remporté de beaux triomphes sur les âmes, dans la paroisse d'*Allos*, car si, dans ces pays de foi, l'esprit n'est ni desséché par le matérialisme, ni enchaîné par l'incrédulité, le cœur a pourtant ses misères, ses défaillances et ses plaies hideuses.

Ici, comme partout, l'homme paye tribut à la faible nature. Aussi la grâce de Dieu a-t-elle eu bien à faire pour triompher des résistances intérieures, pour réparer les sacrilèges, pour opérer les restitutions, pour éteindre les haines implacables qui divisaient et désolaient cette paroisse, pour dompter ces passions dégradantes, qui ruinent les âmes innocentes, et dont souvent, grâce aux confessions sacrilèges, le Pasteur ignore les affreux ravages. Ce bien spirituel, Mon Révérend Père, a été opéré sur une vaste échelle. Dieu seul et les Missionnaires le connaissent.

Les paroisses environnantes ont participé à la Mission d'*Allos*, elles ont suivi les principaux exercices, et après avoir assisté aux diverses communions générales, elles sont venues, le jour de la clôture, bannière en tête, grossir les rangs de la magnifique et immense procession, pour escorter la croix triomphante.

L'effet moral et religieux, produit par la Mission d'*Allos*, a été très-grand, et plusieurs paroisses, entr'autres, *Colmar* (chef-lieu de canton), et *Beauvezet*, se préparent à une Mission, l'une, l'année prochaine, et l'autre, après l'achèvement d'une église qu'on va construire.

Vous m'épargnerez, Mon Révérend Père, la peine de vous raconter, en détail, les diverses péripéties que subit le mouvement d'une Mission. C'est presque toujours la même histoire, et nous sommes si habitués à vivre au milieu des mira

cles de la grâce, que les conversions les plus surprenantes font sur nous de médiocres impressions ; voici pourtant un exemple, non pas de conversion, mais d'obstination invincible dans le mal :

Parmi les quatre personnes qui ont résisté à la grâce de la Mission, se trouvent deux pécheurs scandaleux, deux concubinaires. Nous sommes allés, avec M. le Curé, à la maison d'un de ces malheureux, pour le décider à régulariser devant l'Eglise et devant la société civile une position qui le déshonore, et qui fait rougir la compagne de ses désordres et ses enfants naturels. Nous avons épuisé tout ce que notre zèle a pu nous inspirer. Rien n'a pu toucher cette âme dégradée, ni nos paroles, ni les supplications de sa complice, qui veut faire cesser cette honte, ni les larmes de sa fille, qui embrassait ses genoux, et le priait, au nom de l'honneur, au nom de son avenir compromis, de lui donner un père et une mère par un légitime mariage. Le malheureux a répondu : *Tout cela, c'est de la bêtise.* Voilà un mystère d'iniquité.

MAISON DE N.-D.-DE-L'OSIER.

La Maison de N.-D.-de-l'Osier, condamnée au repos pendant les premiers mois de la campagne d'hiver, s'est enfin mise au travail et à un travail sans relâche. Les Pères qui résident au pèlerinage n'ont plus été assez nombreux. Cependant, ils ont fait l'impossible pour remplir tous leurs engagements de février, de mars et d'avril. La Mission de *Jaillans* (Drôme) a ouvert cette série de travaux.

Mission de JAILLANS, *canton du Bourg-du-Peage, diocèse de Valence.*

Cette Mission a été prêchée du 2 au 16 février 1862, par les RR. PP. SIGAUD et DEPETRO. Depuis près de quinze ans, la paroisse de *Jaillans*, qui compte environ 650 habitants, n'avait pas joui du bienfait d'une Mission, et l'on peut dire avec consolation qu'ils ont tous répondu d'une manière satisfaisante à la grâce de Dieu qui est venue les visiter cette année.

Cependant, cette Mission que l'on venait d'ouvrir en plein carnaval, devait rencontrer quelque obstacle. Plusieurs esprits indomptés, tapageurs, choqués de se voir contrariés dans leurs réjouissances carnavalesques, avaient résolu de faire échouer l'œuvre de Dieu. Le jour même de l'ouverture, ayant réuni dans les cabarets les plus rapprochés de l'église tous les artistes d'estaminet qu'ils purent trouver à trois lieues à la ronde, ils condamnèrent les Missionnaires et tous les fidèles réunis à entendre cette musique infernale durant toute la journée du dimanche. Mais, peu à peu, la Mission parvint à ramener le calme dans les esprits: tous les cœurs se rapprochèrent et le triomphe de la grâce fut complet. Le maire seul, homme indifférent et aux mœurs quelque peu sauvages, et avec lui un bien petit nombre d'hommes, n'ont pas profité de la Mission. Le reste de la population s'est montrée digne de la bonne réputation dont elle jouit au point de vue religieux. — Nous n'avons eu, disent les Pères, qu'à nous louer de son exactitude à venir assister aux exercices de la Mission. Il y a eu même de l'héroïsme, de la part de ce cher peuple, à certains jours de la Mission, où un verglas excessivement dangereux avait rendu leurs chemins impraticables.

Une chose est à déplorer dans cette paroisse, c'est la violation flagrante de la loi de l'abstinence, les jours de marché à Romans.

Le jour de la clôture de la mission a été splendide. La plantation de la Croix s'est faite avec tout l'enthousiasme qui a coutume d'accompagner cette grande solennité.

Mission de Saint-Sorlin, *canton de Moras, diocèse de Valence.*

La paroisse de *Saint-Sorlin* a été évangélisée du 9 au 31 mars 1862, par les RR. PP. Cumin, Supérieur de la Maison de N.-D.-de-l'Osier et Depetro.

Le nombre des habitants de cette paroisse est environ de 1500. Cette mission a été accueillie par la population avec assez de contentement. Il est à regretter que la saison déjà avancée et les travaux de la culture aient empêché la plupart de ces paroissiens de participer aux exercices du matin; mais les exercices du soir ont été très-bien et constamment suivis.

Les Pères ont remarqué dans cette paroisse peu d'empressement, peu ou presque pas d'enthousiasme pour les belles cérémonies religieuses, et principalement pour le chant. Un attachement peut-être trop marqué pour les biens de la terre, qu'ils soignent à ravir; un peu d'avarice, ou du moins une économie exagérée, l'isolement des maisons et leur éloignement de l'église, semblent imprimer à cette population, pour les choses religieuses, un caractère d'apathie, de nonchalance et d'ignorance que l'on ne voit pas dans les populations voisines. Cependant l'esprit général de la paroisse est bon; la grande majorité des fidèles fait ses Pâques, et si la piété ne compte pas de nombreux sectateurs, les désordres publics sont rares et même nuls. Pourtant les Pères ont pu se convaincre que les veillées en

hiver, sont, dans cette paroisse, la source de quelques désordres parmi la jeunesse du pays. Les jeunes gens qui s'y rendent y introduisent des danses, des conversations trop libres, des divertissements illicites. A plusieurs reprises, le R. P. Supérieur s'est élevé avec force contre cet écueil funeste de la jeunesse. Sa parole, tour-à-tour brûlante et pleine d'onction, a remué profondément ces jeunes cœurs qui se sont ouverts à la grâce et ont pris pour l'avenir de sérieuses résolutions.

Une première communion qui s'est faite durant la Mission, a eu les plus heureux résultats. Enfin la mission a triomphé de tous ceux des paroissiens qui étaient quelque peu en retard. Elle s'est terminée glorieusement, le 30 mars, par la bénédiction solennelle du nouveau cimetière, situé à l'Est du bourg, au milieu d'un concours de peuple prodigieux.

Mission de Beausemblant, *canton de Saint-Valliers, diocèse de Valence.*

En quittant la paroisse de *Saint-Sorlin*, les RR. PP. Cumin, Supérieur, et Depetro se rendirent immédiatement à *Beausemblant*, pour y donner les mêmes exercices. Cette paroisse compte environ 1,200 habitants.

Situé au pied de riants coteaux et à l'entrée de la vaste plaine de la Valoire, ce pays semble participer éminemment à l'esprit religieux des populations échelonnées sur le versant de *Moras*, *Saint-Siméon* et *Saint-Etienne-de-Saint-Geoires*. Les exercices de cette Mission ont été suivis tout le temps avec un empressement indicible. Assidus à s'y rendre, attentifs à la parole de Dieu, le matin comme le soir, les chers évangélisés de *Beausemblant* ont prouvé à leurs Missionnaires, de la manière la plus consolante, qu'ils savaient apprécier le bienfait d'une Mission. Aussi,

la fin a-t-elle répondu au commencement, et tous, sans exception, ont eu le bonheur de participer au pain des forts.

Les deux communions générales d'hommes et de femmes ont été admirables de piété et de recueillement. Cette belle Mission s'est terminée le jour de Pâques, 20 avril, de la manière la plus satisfaisante et avec un enthousiasme indescriptible.

Durant toute la Mission, on a rivalisé de zèle de part et d'autre pour le chant et l'éclat des cérémonies. En un mot, rien n'a manqué pour que cette Mission ait été une des plus belles que nous ayons vues et dont on nous ait parlé cette année-ci.

Mission de Saint-Pierre-d'Entremont, *diocèse de Grenoble.*

Cette paroisse, d'environ 900 âmes. a été évangélisée, au mois de mars, par les RR. PP. Monfort et de Rolland. Le Père de Rolland s'exprime comme il suit au sujet de cette belle Mission :

Jamais Missionnaire, de mémoire d'homme, n'avait évangélisé ce peuple, si retiré et comme perdu au milieu des montagnes. Nous nous attendions à trouver une population froide, sauvage, mais bientôt nous avons pu nous convaincre du contraire. Au premier appel, nous l'avons vu accourir avec le plus grand empressement. Plusieurs fois, pendant la Mission, on vit l'auditoire fondre en larmes ; inutile donc de dire que tous les exercices de la Mission ont été admirablement suivis, et, ce qui arrive rarement, nous avons vu la même affluence tant le matin que le soir. Toutes les cérémonies de Mission se sont faites avec le plus grand éclat : Fête de la Sainte-Vierge ; fête des Enfants ; fête des Morts ; deux réunions d'hommes ; réveil du pécheur. Le travail de cette Mission a été immense, soit en raison du grand nombre

de personnes venant de 5 ou 6 paroisses, soit à cause des vices qui règnent dans ce pays, et qu'il était difficile d'extirper. Mais, il y a eu surtout l'ivrognerie, les veillées et l'immoralité, trois grandes plaies qu'il est bien difficile de guérir. Les résultats de cette Misssion ont été superbes. Deux ou trois personnes, seulement, ont manqué à notre appel. Aucun monument n'a pu être érigé en souvenir de la Mission, mais il restera, dans tous les cœurs, un souvenir impérissable de ces beaux jours.

Deux mois après, le R. P. DE ROLLAND a passé dans la paroisse et malgré leurs occupations très-pressantes, tous ces bons habitants sont accourus. L'église était jonchée comme aux jours de la Mission. Les hommes entonnèrent les chants de la Mission, les larmes coulèrent et M. le Curé, après le sermon, supplia le Missionnaire, au nom de la population, de rester encore un jour. Le lendemain, même affluence.

Tout porte à croire que les fruits si nombreux de la Mission seront durables.

Retraite de CHATENAY, *diocèse de Grenoble*.

Cette retraite, préparatoire au devoir pascal, a été prêchée par le R. P. BARET (Victor), du 16 au 30 mars 1862.

Voici les détails que nous lisons sur cette retraite et la suivante, dans les relations faites par le Père lui-même :

Ce fut une véritable Retraite qu'il fallut donner à cette excellente population, qui, pendant 15 jours, ne se lassa point de venir, matin et soir, écouter les instructions.

Le 25 mars, jour de l'Annonciation, eut lieu la communion générale des femmes. Cette fête délicieuse se passa dans un calme, dans un recueillement souverainement édifiant. La presque totalité des femmes avait répondu à l'appel de Dieu.

Les hommes eurent leur tour, et ils firent si bien, que leur fête, à eux, fut aussi pieuse, aussi émouvante, aussi splendide, par la tenue et par le nombre, que celle du 25.

Le quatrième dimanche du carême, 30 mars, avait été fixé pour cette communion générale. La messe, à laquelle les hommes vinrent s'asseoir à la table sainte, fut le dernier exercice de la Retraite. Après avoir adressé, à ces chers amis et frères, quelques paroles de persévérance, le Missionnaire les quitta pour aller ailleurs, emportant, dans son cœur, de bien doux souvenirs.

Dans la dernière semaine de la Retraite, eut lieu la bénédiction des petits enfants de la paroisse; cette cérémonie, qui est tant aimée de nos Pères, fut telle qu'elle devait l'être dans une paroisse comme *Chatenay*.

Retraite de première communion à Chatenay.

Le mercredi dans l'Octave de la Pentecôte, 11 juin, le R. P. Baret (Victor), qui avait déjà donné la retraite pascale dont nous venons de parler, se trouvait de nouveau à *Chatenay* et y commençait, pour les enfants de la première communion, une petite retraite de 3 jours, préparatoire à cette grande action.

Cette retraite se trouvait placée à une époque où la campagne réclamait tous ses ouvriers, et ne put pas être suivie par les parents. Aussi, le jour de la fête, les hommes firent presque tous défaut à la table sainte: il y eut cependant un certain nombre de femmes et de jeunes personnes. Les cérémonies qui se firent le jour de la première communion furent ce que sont toujours de telles cérémonies dans les paroisses encore foncièrement chrétiennes.

Retraite à Faramans *(Isère)*.

Une retraite pascale a été donnée à *Faramans*, du 14 au 30 mars, par le R. P. de Rolland. Cette paroisse, qui

compte environ 1200 âmes, habituée depuis assez longtemps à avoir chaque année plusieurs retraites, et dès-lors très-accoutumée à la présence des Missionnaires, se montre peu enthousiaste, ou pourrait dire presque indifférente.

Depuis deux ans, le nombre des retardataires avait considérablement augmenté ; il était à craindre que, cette année, il n'augmentât encore ; mais, grâces à Dieu, plus de quarante d'entre eux sont revenus à leurs devoirs ; 15 à 20 hommes seulement ne se sont pas présentés pour les Pâques.

Ce qui fait le mal de cette paroisse, c'est le peu de vigilance des parents sur leurs enfants, les veillées, la fréquentation des cabarets. Cependant, de l'aveu de M. le Curé, cette population gagne immensément en moralité et en foi.

Retraite de première communion a Faramans *(Isère).*

Le 2 du mois de juin, le R. P. de Rolland a donné, dans la même paroisse de *Faramans*, une retraite de première communion. Cette retraite n'a pu être complètement suivie par la paroisse à raison des grands travaux de la campagne. Malgré cela, les parents ont su prendre leur temps pour venir se confesser, et le jour de la clôture, il y a eu à la sainte table plus de 300 communiants.

Les Roches.

Le quatrième dimanche du Carême, les RR. PP. Montfort et Baret (Victor), après avoir clôturé, le matin, dans deux paroisses différentes, les exercices des retraites qu'ils y prêchaient, se réunissaient pour aller donner aux *Roches* les mêmes exercices qui devaient servir de préparation au devoir pascal et à la confirmation.

Voici le résumé du compte-rendu inscrit au livre des Missions :

Le bon accueil que les RR. PP. reçoivent et de M. le Curé et de cette population, depuis longtemps sympathique aux Oblats de Marie, leur fait présager le plus heureux succès. Leurs espérances ne sont point vaines. Dès le premier jour, les Missionnaires sentent qu'ils sont compris et que la grâce divine travaille. Il y a déjà de l'enthousiasme, il se maintient, s'augmente sans cesse. La retraite fait des merveilles, l'esprit de cette nombreuse population se renouvelle; les cœurs sont gagnés à Dieu. Tout change d'aspect, tout se transforme. La gravité, la modestie, la piété, remplacent la légèreté, la mondanité, la dissipation; c'est presque un autre peuple.

La première communion des enfants, fixée au dimanche de la Passion, a ouvert la série des fêtes qui ont été données à cette paroisse. Trois jours de prédications spéciales, faites par le R. P. Baret, avaient préparé ces jeunes cœurs à ce premier et grand acte de la vie chrétienne. Ils ont eu, ces petits anges, ils ont eu l'ineffable consolation de voir, assises à leurs côtés, leurs mères, leurs sœurs et presque toutes les femmes de la paroisse.

Une journée si bien commencée ne pouvait que bien se terminer. Toutes les jeunes communiantes ont été appelées à se consacrer à la Sainte-Vierge et un certain nombre de jeunes personnes ont eté admises dans la Congrégation de l'Immaculée-Conception. L'église présentait un aspect ravissant. Le maître-autel, transformé sous la main si ingénieuse du R. P. Baret, laissait apparaître l'image vénérée de Marie au milieu de corbeilles de fleurs, de draperies gracieusement combinées et d'une illumination rendue plus brillante encore par les flambeaux que chaque enfant et chaque congréganiste tenaient à la main. Tout a été beau, émouvant, bien capable d'impressionner les plu-

endurcis et de préparer un triomphe complet à la grâce divine. Et comment ne rien sentir, lorsque, au milieu de la pompe extérieure d'une pareille fête, la voix du Missionnaire tombe vibrante et persuasive, les cantiques sont entonnés avec l'élan de la ferveur, lorsque des voix fraîches et pures comme celles des anges prennent Dieu et la Sainte Vierge à témoin des serments de fidélité? Plus d'une larme a dû couler et bien des cœurs n'ont dû sortir de là que profondément touchés et déjà changés.

Le surlendemain, nouvelle fête pour la paroisse, nouvelles bénédictions à recueillir. Monseigneur de Grenoble arrivait le matin pour conférer le sacrement de confirmation. En parlant à ce bon peuple, Sa Grandeur eut d'excellentes paroles pour les Missionnaires Oblats. Il témoigna publiquement toute sa satisfaction du bien qui s'était fait et qui était en voie de se faire. Après le départ du Prélat, la retraite reprit, dès le soir, son cours ordinaire. C'était le tour des hommes : tous les instants devaient leur être consacrés. Ils l'ont compris et se sont rendus à l'appel d'une manière assez satisfaisante.

Rien, ce semble, n'avait été négligé pour atteindre les résultats les plus consolants. La population a assisté successivement aux cérémonies qui touchent les cœurs en même temps qu'elles frappent les yeux et les oreilles. Une entre autres et très-capable d'émouvoir, a été le Chemin de la Croix fait solennellement.

Pour donner plus de puissance à cette cérémonie, on avait paré l'autel en deuil et entouré de lumières le magnifique Christ qui se dresse au fond du chœur. Puis, le R. P. Montfort adressait de temps en temps quelques paroles bien senties au peuple qui l'écoutait attendri.

La clôture a été digne du commencement. Après les vêpres du dimanche des Rameaux, toute l'assistance s'est rendue en procession au pied d'une statue de la Sainte

Vierge, que nos Pères avaient érigée sur les bords du Rhône quelques années auparavant.

Au retour du pieux pèlerinage, on s'est rendu à l'église pour entendre une dernière fois le R. P. Montfort, resté seul pour terminer cette belle retraite.

Saint-Véran.

Le lendemain de la cloture de la station des *Roches*, les mêmes Pères se sont rendus à *Saint-Véran*, paroisse de onze cents âmes, aux portes de Saint-Marcellin. Les prédications n'ont duré que huit jours et néanmoins de beaux résultats sont obtenus au milieu de cette pieuse population. La communion des femmes, fixée au jeudi-saint, les a réunies presque toutes à la sainte-table. Le grand jour de Pâques a vu l'église remplie d'hommes qui, guères moins nombreux que les femmes, ont participé au pain des forts.

Ces quelques jours de prédications ont suffi pour ramener à la religion bien des oublieux et des retardataires. La première communion et la bénédiction des enfants se sont faites le lundi. Puis, pour clôture, a eu lieu la rénovation des promesses du baptême, cérémonie délicieuse qui réveille tant de souvenirs, fait naître tant de remords et fait prendre de nouvelles résolutions.

Pressins.

Le personnel de Notre-Dame-de-l'Osier a permis de mener de front plusieurs œuvres. Ainsi, pendant que les RR. PP. Montfort et de Rolland donnaient la retraite à *Saint-Pierre-d'Entremont*, le R. P. Sigaud était à *Pressins*, population toute catholique de près de douze cents âmes.

Plusieurs obstacles sérieux s'opposaient à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, dans cette localité privée depuis bien longtemps de prédications extraordinaires. Le pays était encore violemment agité par suite d'une révolution qui avait forcé le Curé de partir peu de mois auparavant; l'isolement de l'église de presque toute habitation, le mauvais temps qui n'a cessé de régner, l'immoralité, le peu d'importance qu'on attachait au mot *retraite*, tout cela n'était pas propre à donner de grandes espérances. Si l'on me permet d'ajouter que les prédications ne devaient durer que quinze jours, que nous étions aux derniers jours du carnaval et que le jeune Curé, pour des raisons de santé ou autres, n'a pas voulu laisser confesser les hommes après le sermon du soir, qui se donnait à cinq heures, l'on comprendra qu'à moins d'une action toute particulière de la grâce, le bien n'était pas faisable. L'homme ne pouvait rien en effet; mais Dieu pouvait tout, et ce tout, il a daigné l'opérer pour notre consolation. Le carnaval a passé tout-à-fait inaperçu. 416 femmes se sont approchées de la sainte table. Les hommes qui n'avaient pas attendu leur appel pour se présenter et qui étaient venus dès le second jour, ont reçu la sainte communion au nombre de 309.

L'assistance aux sermons a été de plus en plus grande et d'autant plus louable qu'il fallait lutter contre les distances, contre la pluie, la neige et la gelée. Plusieurs conférences ont fait venir à l'église et au confessionnal bon nombre des paroisses voisines. Un grand nombre de confessions ont été réparées. Deux réunions d'hommes ont été magnifiques.

La besogne devenait écrasante pour deux ouvriers. Aussi nous avons appelé à notre secours M. le Vicaire du Pont de Beauvoisin (Savoie), excellent ecclésiastique, qui nous a beaucoup aidés et beaucoup édifiés. Il ne serait pas éloigné d'entrer dans notre chère Congrégation.

Je dois rendre ici un hommage public à M. Roche, riche propriétaire et maire de *Pressins*. Ce pieux magistrat n'a pas peu contribué au bon succès de la retraite par la puissante et religieuse influence qu'il exerce sur tout le pays et en cette circonstance, par son assiduité la plus régulière et la plus édifiante à toutes les prédications.

La cérémonie des enfants s'est faite avec son charme ordinaire et a attiré à l'église toutes les femmes et bon nombre d'hommes. La consécration à la Sainte Vierge, la cérémonie en faveur des âmes du Purgatoire ont diversement et saintement impressionné l'assistance.

Les jeunes gens ont rivalisé de zèle avec les jeunes filles pour exécuter les cantiques, et nous avons vu, à *Pressins*, une fois de plus, combien ce moyen est puissant pour attirer à nos réunions et les faire aimer. Il est bien à regretter qu'on n'ait pas donné une mission de trois semaines à deux Missionnaires. Le résultat eût été des plus brillants et les fruits plus durables.

Le dimanche de la clôture a été un beau jour pour la paroisse de *Pressins*. La communion générale des hommes s'est présentée, comme toujours, très-recueillie, très-édifiante, touchante même. Aux vêpres, on n'avait jamais vu tant de monde dans cette localité. L'église, quoique très-grande, n'a pu suffire à la foule. On avait disposé au-dehors, en face de la grande porte, tous les bancs des écoles. Favorisées par un beau temps, c'est de ce lieu qu'un grand nombre de personnes ont pu assister au chant des vêpres, écouter la dernière instruction et recevoir les adieux du Missionnaire.

S'il est des jours d'ennuis et de fatigues pour le prêtre chargé d'évangéliser les populations, il y a bien aussi des moments de joie et de consolation, que le bon Dieu lui ménage pour l'encourager. La clôture d'une retraite, d'une mission n'est-elle pas faite pour inonder son âme de bon-

heur et lui faire oublier ses fatigues ? Ces larmes qui coulent de tous les yeux et les dernières paroles du Missionnaire; ces regrets de le voir partir, cette foule qui s'attache à ses pas et qui ne peut le quitter, ces efforts pour le retenir, ces prières de revenir bientôt, ces promesses de rester fidèles au bon Dieu, toutes ces choses si belles que la religion et la paix de l'âme enfantent, le consolent et le font marcher à de nouveaux labeurs. Tout cela s'est vu à *Pressins*.

Cette population ne voulait pas que M. le Curé laissât partir celui qui était venu au nom de Dieu lui faire un peu de bien. Il a fallu promettre une Mission pour le Carême de 1864, si notre bon Supérieur l'a pour agréable. Daigne le Seigneur accorder à tous la persévérance.

Nous avons trouvé à *Pressins* un exemple terrible des funestes effets de la lecture des mauvais livres. Une jeune fille de dix-huit ans, après avoir longtemps nourri son esprit et son cœur de toute cette ignoble pâture, en était venue au point de ne plus croire à rien. Lui ayant demandé pourquoi, cependant, elle voulait communier comme les autres, elle nous a fait cette effrayante réponse : « *J'ai lu quelque part que Dieu punissait ceux qui font des communions sacriléges; je voudrais voir s'il me punirait.* » Pauvre créature ! prions pour elle.....

Chamagnieu.

Une retraite à *Chamagnieu*, canton de *Crémieu*, a commencé de suite après celle de *Pressins* et a été donnée par le même Père. Les exercices ont eu lieu pendant les trois premières semaines du Carême. Quinze jours auraient amplement suffi et l'autre semaine eût été très-bien employée à *Pressins*.

Chamagnieu, qui compte près de 700 âmes, se ressent

fatalement du voisinage de Lyon. Comme dans tout l'entourage de cette grande ville, il y a une indifférence qui frise même le mépris pour les choses de la religion. C'est dans cette disposition si malheureuse qu'on a accueilli la retraite, qu'elle s'est continuée et presque terminée. Tout a été froid, glacé, malgré toutes les insinuations qu'on a employées pour les ébranler un peu. Du haut de la chaire, le prédicateur sentait que rien ne vibrait à l'unisson de ses désirs et que chacune de ses paroles tombait à terre. Quelle cause particulière indiquer à cette disposition des âmes? Elle est toute trouvée et bien trop évidente, mais elle est de celles qu'on n'ose écrire. L'indifférence, l'insouciance est contagieuse comme bien d'autres maladies. Ce sera un mal de longtemps irréparable si le gardien du troupeau se retranche toujours dans un mutisme craintif. Sous ses yeux s'enracinent des vices qui ne disparaîtront presque plus jamais.

Aucune cérémonie n'a été faite par la raison toute simple que le Missionnaire ne peut pas tout ce qu'il veut à côté de quelqu'un qu'il faut emporter d'assaut avant de gagner sa paroisse, et qui gêne son action.

Cependant si le nombre des âmes revenues à Dieu peut trop facilement se compter, un bien réel s'est fait quelque part. Le bon Dieu se choisit partout quelques âmes qui l'écoutent et se rendent à ses inspirations. Un assez grand nombre de mauvaises confessions ont été réparées. Les vérités de notre sainte religion, développées tous les soirs et pendant huit jours tous les matins, porteront aussi leurs fruits même parmi ceux qui n'ont pas profité radicalement de la retraite.

Il eût fallu une bonne Mission dans cette paroisse si étrangère aux pratiques de la religion et trouver la cure un peu mieux disposée.

Un fait qui prouve que partout le prêtre a une certaine

influence lorsqu'il sait en user, c'est que, le second dimanche de nos saints exercices, le Missionnaire, se rendant de l'église au presbytère, après les offices, et rencontré par les jeunes gens d'une noce, a été insulté. Le lendemain, après le sermon, il fait une sortie vigoureuse contre cette bravade insolente faite au Missionnaire presque en face de l'église, en haine de Dieu, de la religion et de son ministre. Le chef de ces étourdis vient s'humilier et demander pardon en pleine sacristie.

Crémieu.

En quittant *Chamagnieu*, les RR. PP. Sigaud et de Rolland se sont rendus dans la petite ville de *Crémieu*, pour y prêcher la retraite pascale pendant trois semaines. Le premier de ces Pères y avait déjà donné la retraite aux demoiselles de la Congrégation, en décembre 1861. Cette retraite avait été bien suivie. Il y avait, parmi toutes ces jeunes personnes, un élan merveilleux. Malgré l'heure trop matinale (cinq heures du matin) du premier exercice, aucune n'a manqué au rendez-vous. Leur recueillement, leur piété, ont prouvé qu'elles s'occupaient sérieusement de leur intérieur, et que le Bon Dieu et sa Sainte-Mère, leur patronne, bénissaient leur bonne volonté et leurs efforts. La paroisse a été admise un peu au bienfait de cette retraite. — La prédication du soir se faisait à la grande église, et un grand nombre d'âmes se sont préparées plus saintement aux fêtes de Noël.....

Les deux Missionnaires ont été très-bien accueillis de la population. Un vaste champ était ouvert à leur zèle. *Crémieu* est une population un peu à part, peut-être. Par ses rapports si faciles et si fréquents avec Lyon, elle en tire tous les germes du mal sans profiter des grands exemples des vertus qui s'y exercent. L'esprit de vanité, de légè-

reté et de suffisance, — la lecture des mauvais livres, l'amour du plaisir, le genre de travail particulier aux personnes du sexe, très-nombreuses dans ce pays, travail qui les réunit par groupes, et facilite, d'une manière si déplorable, la licence du langage, — tout cela crée des difficultés sérieuses à l'œuvre de régénération. Ajoutons la mésintelligence dans le clergé, une direction superficielle, une dévotion mal comprise, et, par suite, des habitudes chrétiennes accolées à une vie peu régulière, tout jette sur les âmes un vernis qu'il est difficile de percer et d'enlever. Les prédications se sont faites le soir et le matin. Celles du soir ont été, de jour en jour, plus fréquentées. Les conférences nous ont amené toute cette population groupée autour de l'église, et elles ont été bien goûtées. Les réunions d'hommes ont été magnifiques.....

La Retraite peut ainsi se résumer : nos instructions ont été bien suivies. Le tribunal de la réconciliation a été toujours fréquenté. Beaucoup ont fait des confessions générales, même parmi les hommes. Les communions ont été très-nombreuses, peut-être trop, par suite d'une habitude qui fait bien soupçonner une pure routine. Pendant cette station, comme dans la première retraite, nous avons brûlé beaucoup de mauvais livres. Si tous ceux et celles qui se sont présentés à confesse n'ont pas communié, ils auront profité encore beaucoup de la retraite, s'ils ont accueilli, avec docilité, les avis qu'on leur a donnés.

A *Crémieu*, comme dans beaucoup d'autres paroisses que nous avons évangélisées, il aurait fallu une bonne Mission, par trois Missionnaires maîtres de la paroisse, et ayant toute liberté d'action. Le bien ne sera faisable qu'à cette condition.

La retraite s'est terminée le beau jour de Pâques par la communion générale des hommes et le sermon de persévérance. Tout nous fait espérer que, chez un très-grand

nombre, les fruits de nos prédications se conserveront longtemps.

Saint-Hugues-la-Chartreuse.

Du lundi de Pâques au dimanche du Bon-Pasteur, les deux Missionnaires de *Crémieu* ont prêché une retraite, encore, à *Saint-Hugues*, près de la Grande-Chartreuse. Cette paroisse, située au milieu des hautes montagnes de l'Isère, n'avait pas vu encore de Missionnaire. On ne savait, ni quelle forme ils avaient, ni quel costume ils portaient. La curiosité était grande, autant, peut-être, que le désir de les posséder pendant quinze jours. L'accueil qu'on nous a fait a répondu à cette haute idée qu'on avait des hommes apostoliques. Tous sont venus en foule, malgré le grand éloignement de plusieurs, entendre les prédications. Beaucoup de bien était à faire au milieu de ce peuple, qui croupissait depuis longtemps dans le vice et l'ignorance. Le vice dominant, vice radical, c'était l'incurie des parents pour leurs enfants. Ce manque de surveillance ne pouvait qu'engendrer les plus graves désordres. De ces longues veillées, où les deux sexes se trouvent pêle-et-mêle, de cette promiscuité venait le libertinage le plus grossier, le plus révoltant, et tellement hideux, que le déshonneur pour une fille n'était plus une faute; c'était l'ordre du jour.

La tâche des Missionnaires était d'attaquer cette plaie profonde, de faire comprendre aux parents toute leur responsabilité méconnue. Ils l'ont fait avec une persévérance qui portera ses fruits, Dieu aidant. Malgré une apparente sévérité qu'il a fallu employer pour sauvegarder les principes, toutes les femmes se sont approchées des sacrements, et une dizaine d'hommes, seulement, ont résisté à la grâce.

Afin de laisser dans cette paroisse un souvenir matériel qui rappelât la retraite, nous avons planté une magnifique croix de cinq cents francs, due à la générosité inépuisable des RR. PP. Chartreux. Cette cérémonie s'est accomplie avec une pompe que ces populations montagnardes n'oublieront jamais. Rien n'avait été négligé pour donner à cette fête tout l'éclat possible: chants bien exécutés, oriflammes aux mains des enfants, mâts vénitiens échelonnés sur tout le parcours de la procession, guirlandes de verdure, arcs-de-triomphe, char gracieusement orné, sur lequel apparaissait, tout droit, l'instrument de notre salut; garde religieuse en costume militaire. La procession a présenté un cachet vraiment édifiant; toutes les femmes récitaient le chapelet à voix haute. Après que la croix a été dressée, le R. P. Sigaud a adressé, à cette foule recueillie, quelques paroles plusieurs fois entrecoupées du cri: *Vive la Croix!!*

La bénédiction du Saint-Sacrement et les derniers avis ont clôturé ces jours de grâces pour la population de *Saint-Hugues*. Sur la demande de M. le Curé, nous avons établi la Congrégation pour les jeunes personnes, que nous irons inaugurer le premier dimanche du mois d'août. Le lendemain, à notre départ, nous avons vu, avec le plus vif attendrissement, bien des gens quittant le travail des champs, venir se mettre à genoux lorsque nous passions, et recevoir, encore une fois, la bénédiction de ces deux pauvres prêtres, qui les avaient réconciliés avec le Bon Dieu.

Saint-Pierre-de-Chartreuse.

Cette Mission s'est donnée en même temps que celle de *Saint-Hugues*. Elles ont commencé et fini le même jour. Ces deux paroisses n'en faisaient qu'une autrefois. Mgr Philibert de Bruillard les a séparées à cause de la

difficulté du service religieux. Mais, par un singulier contraste, tous les hameaux un peu chrétiens sont restés à *Saint-Hugues*, et *Saint-Pierre* n'a gardé que ses cabaretiers, ses danseuses et ses voleurs de bois. La population stable est de 900, auxquels il faut ajouter 60 à 80 gardes ou bûcherons. Les PP. Cumin et Montfort ont entrepris ce travail sans beaucoup d'espérance de succès. Le général de la Grande-Chartreuse y tenait cependant beaucoup, le Curé de même, et nous encore davantage.

Pendant les deux premiers jours, le P. Montfort a fait chanter, et le P. Cumin a gardé le silence. Il étudiait le terrain. Au bout de trois jours la Mission était lancée. Quarante chanteuses, dont pas une n'a manqué une seule fois, ont ébranlé cette population tout entière. Après quinze jours de prédication, nous avons eu la consolation de voir toutes les femmes communier, et, à peu-près, tous les hommes dans des dispositions parfaitement rassurantes. Les exercices se sont terminés par une plantation de croix, et le lendemain, la population nous accompagnait, malgré nous, jusqu'au couvent de la Grande-Chartreuse.

RETRAITES DONNÉES PAR LE R. P. CUMIN

1° A *Romans*, Pensionnat de la Visitation ;
2° A *Saint-Vallier*, Pensionnat de la Nativité ;
3° A *Saint-Siméon*, Retraite de première Communion ;
4° A *Voiron*, Pensionnat de la Trinité ;
5° A *Tullins*, Pensionnat de Sainte-Ursule.

Il en reste cinq à donner en septembre et octobre.

J'ai, de plus, huit Missions promises ; et, malgré moi, j'ai dû accepter une retraite de paroisse, mais je n'y reviendrai pas ; outre que le bien est difficile à faire, le Missionnaire se fatigue trop.

MAISON DE N.-D. DE BON-SECOURS.

N.-D. de Bon-Secours, 12 Juin 1862.

Bien cher et Très-Révérend Père,

Avant de vous entretenir de nos travaux, à N.-D. de Bon-Secours, j'ai pensé qu'il vous serait agréable de connaître quelques détails sur ce célèbre pèlerinage. Je commence donc cette lettre par quelques mots à ce sujet :

L'origine de Notre-Dame date environ de deux cents ans ; elle est due à un évènement miraculeux, dont voici les principales circonstances. En 1680, un personnage assez distingué de la contrée, traversait à cheval, le lieu où nous habitons en ce moment, lorsque, tout-à-coup, son indomptable coursier prenant le mors aux dents, l'emporte avec fureur vers un abime où il allait périr infailliblement ; mais il se recommanda, à l'instant, à la Sainte-Vierge, et il resta suspendu, par une main invisible, sur le bord du précipice. Un semblable prodige le fait aussitôt tomber à genoux pour remercier son auguste libératrice, et il promit, en même temps, de faire bâtir un oratoire sur le théâtre même du miracle. Dès ce moment, ce lieu privilégié fut consacré, pour ainsi dire, par la présence de la mère de Dieu, et devint comme une terre promise où devaient couler, désormais, le lait et le miel des bénédictions célestes. Le bruit, en effet de ce grand évènement, se répandit au loin, et l'on vit les fidèles affluer de toutes parts vers ce nouveau sanctuaire. Les concours devinrent même si nombreux et si réguliers, que l'autorité ecclésiastique se vit obligée d'y mettre des Prêtres à poste fixe, pour seconder la piété des pèlerins.

La dévotion prospéra donc de longues années sous la direction de ces vertueux chapelains, lorsque, en l'année 1846, Mgr Guibert, évêque de Viviers, voulant donner un nouvel essor à cette œuvre déjà si belle, y appela les Oblats, et les chargea du service du sanctuaire. Cette Mission nous fut très-agréable, et, surtout, se trouva bien en rapport avec notre dévoûment pour la Sainte-Vierge, mais ce lieu si riche en trésors spirituels, était dans un grand dénûment par rapport au matériel. Il n'y avait aucune maison pour y loger une communauté; l'église était étroite et sans ornements, et les ressources étaient tout-à-fait modiques dans la contrée; il fallait donc s'imposer de grands sacrifices pour compléter l'œuvre si héroïquement commencée par les premiers chapelains; mais on se confia à celle que l'on n'invoque jamais en vain, et bientôt un vaste édifice fut construit pour recevoir une communauté entière, et loger, en même temps, les retraitants. L'église fut agrandie presque de moitié: de beaux autels et des statues monumentales s'élevèrent dans l'intérieur du sanctuaire; on bâtit des sacristies, des tribunes, mais surtout l'on s'appliqua, avec une attention toute particulière, à construire une chapelle monumentale pour y placer la vierge miraculeuse. En même temps, nous fîmes l'acquisition de l'ancien collège, qui est situé vis-à-vis de l'église, et nous y plaçâmes les religieuses de Saint-Joseph, pour y recevoir les personnes de leur sexe, et ouvrir ainsi l'œuvre des retraites.

De si grandes améliorations devaient produire leurs fruits; aussi le pèlerinage a pris un accroissement remarquable, les fidèles y accourent avec un empressement tout nouveau, et les concours deviennent si nombreux, à certains jours, qu'il n'est plus possible aux Missionnaires, malgré leur nombre et malgré leur zèle, de suffire à tout le travail. Aux fêtes, surtout de la Sainte-Vierge, on voit

jusqu'à douze et quinze mille âmes à la fois, réunies au pied de la Vierge auxiliatrice, ce qui donne alors au sanctuaire l'aspect des plus beaux pèlerinages, et remplit le lieu saint de mille scènes attendrissantes. Pour abréger, ici, un récit qui doit être très-succinct, je me bornerai à dire que près de cent mille âmes fréquentent maintenant, chaque année, N.-D. de Bon-Secours, et que nous distribuons environ cinq cents communions par semaine, sans compter la grande fête patronale où nous voyons ordinairement cinq à six mille fidèles à la Sainte-Table, dont un cinquième d'hommes ou de jeunes gens.

Mais le pèlerinage n'est pas le seul théâtre où les Missionnaires exercent leur zèle à Bon-Secours, les Missions du diocèse leur ouvrent une carrière bien plus vaste et plus laborieuse encore. Depuis près de quinze ans que la Congrégation est établie dans le Vivarais, nous avons évangélisé environ cent cinquante paroisses, sans compter une foule de retraites dans les maisons religieuses; et ce qui est le plus consolant pour nos Pères, c'est que non-seulement ils ont eu beaucoup à travailler dans la vigne du Seigneur, mais ils ont vu partout leur saint ministère produire les fruits les plus admirables. Dans certaines contrées leur présence a attiré non-seulement des fidèles de la localité, mais encore ceux du voisinage, de manière que leurs Missions prenaient alors des proportions immenses; aussi ils ne pouvaient plus suffire pour recueillir une moisson aussi abondante, et ils avaient quelquefois la douleur, après des jours entiers et la moitié des nuits passés au confessionnal, de voir encore beaucoup de ces fervents chrétiens privés des sacrements, et obligés de revenir de nouveau, et souvent de fort loin, pour pouvoir participer au bienfait de la Mission. Combien de fois nous avons vu de braves hommes, et même de simples femmes, accourir de plusieurs lieues, et à travers les neiges et les glaces,

pour venir soulager leur conscience auprès des Missionnaires. Que d'inimitiés éteintes, d'injustices corrigées, de confessions réparées, d'unions illégitimes régularisées. En un mot, tous les prodiges que la grâce opère partout en faveur des âmes, nous pouvons dire que nous les avons admirés dans nos courses apostoliques, et même à un degré bien privilégié ; puisqu'à part quelques paroisses exceptionnelles, toutes celles qui ont eu la visite des Missionnaires ont correspondu largement à leurs vœux, c'est-à-dire, que le triomphe de la grâce a été complet.

Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, nous avons pu, malgré notre petit nombre, faire une douzaine de Missions, lesquelles, par leurs succès, peuvent rivaliser avec toutes celles des temps passés : les principales sont celles de *Burzet*, de *Chomirac*, de *Largentière* et *Des Vans*.

Burzet est un gros bourg de plus de trois mille âmes. Sa situation, un peu retirée dans les montagnes, a mis ce pays à l'abri de beaucoup de scandales ; aussi la population y est très-religieuse, et la présence de nos Pères a puissamment contribué à ranimer la ferveur parmi eux. Tous les retardataires ont profité de cette circonstance favorable pour revenir à Dieu, et les autres, pour réparer les défauts qui avaient pu se glisser dans la pratique des sacrements, ou de leurs autres devoirs. En un mot, le feu sacré s'est enflammé avec ardeur dans toutes les âmes, et tout fait espérer que cette importante paroisse conservera pendant longtemps les fruits de nos pieux exercices.

La situation de *Chomirac*, placé au contour d'une vallée extrêmement fertile, et au milieu du courant des grandes routes, se ressentait un peu du bruit des affaires ; les opinions politiques aussi, la multitude d'étrangers amenée par la construction du chemin de fer, et le mélange avec les protestants, rendaient un peu plus diffi-

cile le succès de notre ministère ; mais la Providence a daigné exaucer nos prières, et quoique tous n'aient pas été dociles à la grâce, nous avons eu la consolation de voir les plus grands retardataires s'approcher des sacrements, de manière que la minorité qui s'est montrée rebelle a presque été inaperçue, puisque la salle du festin, c'est-à-dire l'Eglise, était comble au jour de la communion générale. L'élan religieux a même été si ardent, que les protestants eux-mêmes s'en sont émus, et ont appelé des prédicants étrangers, attendu que leur ministre les laissait dans une apathie déplorable, mais leur ridicule démonstration n'a servi qu'à faire éclater le catholicisme d'une manière encore plus triomphante.

Quant à *Largentière* et *Les Vans*, nous y avons trouvé tout ce que la religion, jointe à l'urbanité qui distingue ces deux petites villes, pouvait offrir de plus intéressant à notre ministère : Assiduité constante aux exercices, docilité aux avis des Missionnaires, empressement à s'approcher des sacrements ; tout a été digne de la réputation de ces bonnes paroisses. Aux *Vans*, tous les hommes, à part quelques-uns, ont pris part à la communion générale, et se sont trouvés sous les yeux de toutes les autorités supérieures du département qui se rencontraient ce jour-là dans le pays pour le Conseil de Révision. Les magistrats à *Largentière*, les membres du barreau et les bourgeois, ont rivalisé de zèle avec le reste des fidèles pour profiter des grâces de la Mission. Mille hommes étaient à la Sainte-Table le jour de la communion générale, ce qui prouve combien la parole de Dieu était tombée dans la bonne terre en cette circonstance.

Nos Missions de villages cette année-ci ont eu lieu dans différentes contrées du Vivarais, et quelques-unes dans le diocèse de Nîmes. Ces dernières nous ont procuré l'avantage de nous rencontrer plusieurs fois avec l'illustre

Mgr Plantier, qui figure parmi les plus grands évêques de notre temps. Nous l'avons vu à l'œuvre à *Brouzet*, à *Navacelles* et à *Salindre*, et nous avons béni Dieu de nous avoir montré un si beau modèle de zèle apostolique. Les diverses populations que nous venions d'évangéliser ont aussi bien dédommagé Sa Grandeur du grand dévoûment qu'elle leur montre, car, après avoir bien profité de la grâce des sacrements, elles lui ont fait les réceptions les plus enthousiastes ; des arcs-de-triomphe de toute beauté s'élevaient sur son passage; des milliers de bannières l'accompagnaient, et les familles nobles de la contrée l'escortaient d'une paroisse à l'autre. Il n'est pas jusqu'aux protestants, eux-mêmes, qui n'aient été entraînés dans ce mouvement général ; et je rappelle que le Père Hermite, dans une circonstance, poussa un maire hérétique à complimenter le prélat, ce qui n'avait jamais eu lieu dans ces contrées si bouleversées par les partis religieux.

Les autres villages de l'Ardèche que nous avons évangélisés dans le courant de l'hiver, sont : *Saint-Lager*, *Lussas*, *Mayres*, *Niegles*, *Genutelle*. Ces différentes paroisses étaient dirigées par des Prêtres pleins de zèle comme le sont, en général, les ecclésiastiques du Vivarais, de manière que les Missionnaires n'ont pas eu à lutter précisément contre l'esprit d'indifférence et d'impiété, si ordinaire ailleurs ; mais si la foi et la piété règnent dans ces contrées, notre ministère trouve souvent d'autres obstacles qui ne sont pas moins redoutables. L'habitude en effet des choses saintes entraîne quelquefois la routine et la familiarité des sacrements, ce qui est infiniment funeste aux âmes ; aussi notre ministère est peut-être plus nécessaire et plus fructueux parmi ces peuples croyants que dans des pays moins religieux. C'est ce que nous avons remarqué dans cette dernière campagne, où nos Missions ont ranimé tant d'âmes qui commençaient à s'endormir

dans le service de Dieu, et ont réparé mille défauts qui avaient pu se mêler dans la pratique des sacrements.

Nous regardons ces diverses stations comme les plus consolantes de cette année-ci, et c'est, je n'en doute pas, parce qu'elles se rapprochent le plus de nos saintes règles, qui nous appellent plutôt vers les petits qu'ailleurs.

Agréez les respectueux hommages avec lesquels je suis, Mon Révérend Père, votre très-humble et bien affectionné fils,

MARTIN, O. M. I.

MAISON DE LIMOGES.

Rapport des travaux faits par les Pères Oblats de la maison de Limoges, depuis le mois de Novembre 1861, jusqu'à la fin de Mai 1862 :

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Mes prédécesseurs ont dû raconter les travaux faits par les Pères de Limoges jusqu'au mois de novembre 1861 ; ma tâche, à moi, est de vous rendre compte de ceux que nous avons faits depuis cette époque jusqu'à la fin de mai 1862. Pendant ce laps de temps, Mon Très-Révérend Père, dix-huit œuvres ont été réalisées avec des succès inégaux, sans doute, mais partout, je puis l'affirmer, avec des fruits abondants pour les âmes. Un mot sur chacune de ces œuvres, en suivant l'ordre du temps :

1° Une Mission dans une petite localité de l'Angoumois. Dieu merci, le succès a été consolant. Sur une population

de 600 âmes, 400 ont accompli leur devoir. Cette œuvre a été faite par les Pères Chauliac et Charraux ;

2° Une autre Mission dans l'Angoumois. La place était plus difficile que la première ; elle a été emportée tout de même, et les bons Pères Chauliac et Eymère sont revenus chargés des bénédictions du curé et des paroissiens ; et Monseigneur d'Angoulême, lui-même, lors de son passage à Limoges, à l'occasion des grandes ostensions, a daigné se souvenir du bien que les Oblats avaient fait dans son diocèse, et nous en a remerciés d'une façon très-gracieuse.

Les deux œuvres dont je viens de vous parler, Mon Très-Révérend Père, ne présentent aucune particularité. Seulement, vous me demandez peut-être pourquoi, étant obligés, par des conventions, de travailler dans le diocèse de Limoges, nous acceptons du travail ailleurs. A cela, je réponds que nous n'agissons ainsi que quand nous n'avons pas assez de Missions dans le diocèse pour occuper tous les Pères, ce qui arrive assez souvent dans les mois de novembre et de décembre, et il y a deux raisons de cette vacance du travail : la première vient de ce que les Curés s'imaginent que cette époque n'est point favorable aux Missions. Cette raison n'est pas fondée, et nous la combattons ; mais il y en a une autre beaucoup plus légitime, et que nous sommes obligés de respecter : à cette époque de l'année, les ouvriers émigrants ne sont pas rentrés. L'arrivée n'a lieu qu'aux environs de la Noël. Or les Curés désirent que la Mission soit placée à un moment où ceux de leurs paroissiens qui en ont le plus besoin puissent en profiter. C'est très-légitime. Aussi, à partir de la Noël ou du jour de l'An, jusqu'à Pâques, nous avons trop de travail, tandis que nous n'en avons pas suffisamment pendant les deux mois précédents ; et c'est

alors que nous acceptons les œuvres qui se présentent hors du diocèse. Je reviens à la série de nos Missions ;

3° La troisième a été prêchée par le supérieur à *Cognac* (Haute-Vienne), localité où on ne parle que le gros patois limousin. Le Missionnaire a été obligé de parler cet idiome au confessionnal; mais il a toujours parlé français en chaire, *et les gens sont arrivés tout de même.* Je souligne cette dernière circonstance, Mon très-Révérend Père, pour ôter un peu de force à un préjugé dont quelques Pères, qui ont passé à Limoges, n'ont pas su se préserver suffisamment. Ils ont cru que, parce qu'ils ne pouvaient pas prêcher patois, ils devenaient inutiles. C'est une erreur. Sans doute, il est très-avantageux de pouvoir parler le langage propre de la localité qu'on évangélise, et quand on le peut, on le doit. Mais de ce qu'on en est incapable, on ne doit pas conclure qu'on ne peut faire aucun bien. Cette conclusion serait en opposition avec l'expérience qui, tous les ans, démontre qu'une certaine somme de bien est possible, alors même qu'on ne prêche pas en patois, pourvu, toutefois, qu'on puisse le parler au confessionnal, ce qui est indispensable ;

4° Le carême de *Saint-Etienne*, donné par le P. Jeanmaire, nouvellement arrivé de la maison de Nancy. Je ne puis vous dire que deux choses sur cette nouvelle station : à savoir que le Curé a été satisfait, et que le Père l'a été également. De ce double témoignage, on peut conclure que ce travail n'a pas mal réussi ;

5° Une petite Mission, faite par le P. Lacouture, dans le diocèse de Limoges, dans une paroisse située sur les limites du Poitou et du Berry. Cette paroisse avait été évangélisée, il y a 14 ans, par deux Pères, avec beaucoup de succès. Cette année le succès a été moindre. Le Père était seul, et puis c'était l'époque du carnaval, moment assez peu favorable à la confession. Il y a une troisième

raison : les ouvriers de cette localité vont en masse travailler à Paris ; or, les ouvriers qui fréquentent la capitale deviennent de plus en plus défiants envers le Prêtre. Cependant, la grande généralité des femmes, et bon nombre d'hommes, se sont rendus à l'initcation de la grâce :

6° Une Mission dans un pays très-arriéré en religion, non loin de Limoges. Après une lutte de quatre semaines, les Pères Chauliac et Eymère ont obtenu, sur une population de 2,000 âmes, le chiffre de 600 communions, 350 femmes et 250 hommes. Il y a des paroisses qui ont été tellement négligées, et qui, par là même, sont tombées si bas, qu'il est moralement impossible de les faire remonter au niveau chrétien dans un mois de prédication :

7° Les PP. Lacouture et Charraux ont évangélisé, à la fin du carême, une paroisse aux environs d'*Aubusson*, aussi mauvaise que celle dont je viens de vous parler. — Les habitants, pour plusieurs causes, avaient perdu le chemin de l'église, et dormaient dans une profonde indifférence. Le zèle de nos Pères les a réveillés, mais tous n'ont pas assez ouvert les yeux pour trouver le confessionnal. Nous espérons que le Curé nous priera d'achever ce qui a été commencé ;

8° Un retour de Mission dans deux paroisses limitrophes. Le P. Chauliac, qui a été chargé de ce travail, m'a dit en m'en rendant compte : je n'ai pas été mécontent de ces deux localités ;

9° Une Retraite de trois semaines, donnée par le Supérieur, aux environs de Guéret. — C'est pour la troisième fois que j'évangélise cette paroisse. Cette année j'y ai eu des consolations, mais j'y ai eu des peines aussi, car les préjugés contre la religion augmentent en nombre et en intensité chez les ouvriers qui visitent les grands centres. Un homme, que j'engageais à remplir son devoir pascal,

me répondit : *A quoi bon, on dit qu'il n'y a plus de Pape, et par conséquent, plus de confession ;*

10° Une Retraite à l'hospice-général de Limoges. Elle a été donnnée par les Pères Chauliac et Charraux. Des craintes sur le peu de probabilité du succès étaient manifestées de toute part, je dois même avouer, Mon Très-Révérend Père, que ces craintes n'étaient pas tout-à-fait dénuées de fondement. Fort heureusement, le Bon Dieu a accordé, à cette œuvre, une de ces larges bénédictions, telles qu'il sait les tirer de son cœur, lorsqu'il veut nous apprendre qu'il se moque des combinaisons trop humaines. La Supérieure des religieuses qui dirigent l'hospice, me disait : *Quand même nous aurions eu des ouvriers dix fois plus habiles, nous n'aurions rien vu de mieux ;*

11° Carême de *Guéret*. Le R. P. Burfin avait pris cet engagement avant sa nomination au Provincialat, et il n'a pas cru pouvoir retirer convenablement sa parole. Il est donc venu de Paris prêcher cette station qui est on ne peut plus difficile. Règle générale : tous les prédicateurs y échouent. L'année passée je ne trouvai pas d'autre moyen, pour échapper au sort commun, qu'en prenant une fluxion de poitrine. Mais le Révérend Père Provincial n'a pas eu besoin de recourir à cet expédient, un peu dangereux ; il n'a pas converti la ville, mais il s'y est fait écouter, et, qui plus est, il s'est fait admirer par le Curé, qui est, assurément, un homme hors ligne ;

12° Deux mois de Marie : L'un à *Brest*, donné par le P. Lacouture, et l'autre à *Limoges*, prêché un peu par chaque Père. A propos des mois de Marie, je vous dirai, Mon Très-Révérend Père, que depuis la fondation de la maison, les Oblats en ont prêché 26 dans la ville de *Limoges*. Evidemment, notre bonne Mère nous doit quelque chose ;

13° Quatre Retraites, dont deux prêchées par le Père

Jeanmaire aux Sœurs de la Sainte-Famille : une donnée par le P. Chauliac dans un pensionnat ; et la quatrième, donnée par moi à la jeunesse d'*Aubusson ;*

14° Trois remplacements de Curé. Ce genre de ministère est une servitude que nous imposent les conventions primitives. Toutefois, Mon Très-Révérend Père, il me semble qu'on en a un peu trop exagéré les inconvénients. Que ce ne soit pas le ministère le plus agréable, j'en conviens, mais il faut convenir aussi que les Pères qui reçoivent leur obédience pour Limoges auraient tort de s'épouvanter : 1° parce que ces remplacements ne sont pas fréquents ; 2° parce qu'ils ne se prolongent pas au-delà d'un mois ou de quarante jours ; 3° enfin, parce qu'ils fournissent l'occasion de faire un bien qui ne peut être fait que par ce moyen-là.

Tel est le résumé, Mon Très-Révérend Père, des travaux qu'il a été donné à vos enfants de Limoges de réaliser dans le courant de leur campagne d'hiver. Ce n'est qu'une petite gerbe, il est vrai, mais réunie à toutes celles que recueillent vos autres enfants sous tous les points du ciel, elle prendra de plus grandes proportions, et contribuera à former le trésor de notre bien-aimée Congrégation, à laquelle nous voulons être dévoués jusqu'à notre dernier soupir.

Actuellement, nous allons nous recueillir dans la prière, et préparer de nouveaux matériaux pour les Missions prochaines, tout en nous livrant aux œuvres moins distrayantes qui se présentent pendant l'été, et dont je vous rendrai compte à la fin de l'année.

Veuillez agréer, Mon Très-Révérend Père, l'expression des sentiments respectueux de tous les Pères et Frères de la communauté, et, en particulier, de celui qui se dit toujours avec bonheur, Mon Bien-aimé Père, votre fils soumis et dévoué, Joseph Coste, *Supérieur*,

O. M. I.

MAISON DE NOTRE-DAME-DE-CLÉRY.

Rapport Semestriel.

Du 1er novembre 1861 au 1er mai 1862.

La période de Missions que nous venons de terminer a été pour nous bien laborieuse et plus que jamais féconde en résultats consolants. Bien que réduite dans son personnel, la communauté de Cléry a pu donner, cet hiver, onze grandes Missions, dont les plus courtes n'ont pas duré moins de trois semaines et dont deux, *Lailly* et *Sully-sur-Loire* ont rempli le Carême tout entier.

C'est toujours seul que chacun de nous part pour son travail. Cette dérogation à nos saintes règles a été prévue dans le contrat passé entre notre vénéré Fondateur et Monseigneur l'Evêque d'Orléans, et a donné lieu à une dispense ainsi formulée dans l'article neuvième : « En vertu d'une dispense accordée par le Supérieur-Général des Oblats, les Prêtres de Notre-Dame-de-Cléry pourront donner des retraites ou missions individuellement tant que les circonstances l'exigeront. »

Quoiqu'il en soit, cette solitude est souvent pénible et devient pour nous la plus grande épreuve durant nos six mois de travaux extérieurs. Nos Pères la supportent avec un courage vraiment religieux, et jusque dans les pays les plus mauvais, il est inoui qu'une Mission ait été infructueuse. D'année en année, nous constatons le bien évident qu'opèrent nos prédications apostoliques dont Mgr Dupanloup a fait un des principaux éléments de rénovation dans son diocèse, et tout fait présager pour l'avenir

une ère de prospérité des Missions, achetée par les sacrifices et le zèle des quatre communautés de Missionnaires établies dans l'Orléanais.

J'arrive au détail. — Le Père MARCHAL, s'arrachant pour un mois au soin de la paroisse, terminait, par une magnifique Mission à *Charsonville* (arrondissement d'Orléans), un séjour de huit années de dévouement dans le diocèse. Monseigneur a dit en plein conseil qu'il n'avait jamais vu plus belle confirmation et il a appelé le Père MARCHAL qui, pour la seconde fois, évangélisait *Charsonville : L'homme de Charsonville.* Le même Père a pu aussi donner une retraite de cinq jours, préparatoire à la Confirmation, à *Fleury*, à la porte d'Orléans.

Le P. BONNET a été de nous tous le plus constamment occupé cet hiver. Il a prêché en novembre à *Coinces* (arrondissement d'Orléans), en décembre, à *Cravant* (arrondissement d'Orléans) : en janvier, à *Thimory* (arrondissement de Montargis); en mars, à *Ouzouer-sous-Bellegarde* (arrondissement de Montargis); en avril, à *Dammarie-sur-Loing* (arrondissement de Montargis). A *Coinces* et à *Ouzouer-sous-Bellegarde*, le Missionnaire a obtenu des résultats excellents. A *Coinces*, toute petite paroisse, cinquante retours ont signalé son passage. Il m'écrivait d'*Ouzouer-sous-Bellegarde*, paroisse de 450 habitants : « La confirmation d'*Ouzouer* a eu lieu le 18 du courant. Tout s'est passé admirablement. Monseigneur en a témoigné sa satisfaction sur tous les tons. — Nous avions cinquante-deux confirmands, parmi lesquels plusieurs hommes. »

Le P. BONNEMAISON a évangélisé en décembre, *Merras* (arrondissement d'Orléans); en janvier, *Les Choux* (arrondissement de Gien), et pendant tout le Carême, *Lailly*, paroisse de deux mille âmes dans l'arrondissement d'Orléans.

A *Merras*, début du Père dans le diocèse. Le premier

résultat obtenu a été un silence complet dans une église où les paroissiens causaient comme sur la place publique ; le second, le concours entier et constant de la population durant tout l'Avent ; le troisième, une communion à Noël, avec cent retours.

Le P. Bonnemaison m'écrivait de *Lailly*, au milieu du Carême :

Que de belles et bonnes choses à vous raconter !... . La confirmation (troisième dimanche de Carême) a été magnifique de résultats. Une cinquantaine de retardataires confirmés, deux garçons qui ont fait la première communion négligée par malice. Et tout cela, daus un ordre admirable, avec un recueillement parfait, beaucoup d'enthousiasme dans le chant alternatif et continuel des demoiselles et des garçons. J'étais heureux, nous l'étions tous. Monseigneur, me serrant la main après la cérémonie, me disait : « *Mon petit ami, je suis bien content, on a bien chanté, on s'est présenté avec beaucoup de recueillement. Je n'ai jamais vu d'enfants si pénétrés de sentiments religieux. Je regrette de ne pouvoir leur parler, mais je viens de me trouver mal, je suis fatigué. Et vous, êtes-vous fatigué?* » — J'ai remercié Sa Grandeur de sa sollicitude, et la conversation a cessé. Le *duc de Lorge* entrait. Monseigneur a répété ces mêmes paroles à cinq ou six personnes différentes, tellement Sa Grandeur ne disait que ce qu'elle pensait. »

Enfin, mon Très-Révérend Père, j'arrive à mes petits travaux personnels qui se composent uniquement d'une Mission en Avent à *La Selle en Hermois* (*in Eremo.* — Arrondissement de Montargis), d'un Carême à *Sully-sur-Loire*, petit canton de l'arrondissement de Gien, d'une retraite à nos bonnes Sœurs de l'Espérance de *Blois*, en février et de quelques sermons de circonstance.

A La Selle en Hermois, paroisse de sept cents âmes, où huit grandes personnes seulement faisaient leurs Pâques,

j'ai eu à Noël une communion de trente-neuf personnes. C'est un village tout entier qui s'est converti; le reste s'est contenté de venir m'entendre. J'ai érigé un Chemin de la Croix à la fin de la Mission. M. le Curé m'écrivait deux mois après, que, depuis cette époque, ses gens étaient bien plus assidus à la Messe, devoir qu'ils négligeaient presque complètement auparavant.

A *Sully*, le Carême, donné en guise de mission, a été suivi par la population tout entière, qui a été visitée complètement *per domos*. On étouffait dans la charmante mais trop petite église. Le jour de Pâques, nous avons eu une communion générale de 262 hommes qui tuera le respect humain. J'ai confessé à *Sully* plus qu'en toute autre paroisse du diocèse. La confirmation a été donnée le lundi de Pâques par Mgr Dupanloup, au milieu d'une affluence énorme accourue des paroisses voisines de la Sologne.

Nous avons eu de nombreux retours. M. le Doyen m'écrivait à la clôture des Pâques.... « Vous me demandez quel chiffre nous avons atteint par rapport aux Pâques; le voici :

« Nous avons 161 hommes; 134 jeunes-gens; 425 femmes; et 218 jeunes filles; en tout 938 personnes. — Je ne comprends pas dans ce nombre les 25 personnes auxquelles M. l'abbé a fait faire leurs Pâques à l'hospice dans le courant de l'année. Si je comptais ces vingt-cinq personnes, et si j'y joignais les retardataires qui nous viendront encore, je l'espère, (vous savez que la sœur Vincent vous a dit qu'ici plusieurs personnes retardaient l'époque des Pâques jusqu'à la Pentecôte,) nous ne serions pas loin du chiffre de mille..... J'ai dit à une ou deux personnes mon espérance de vous voir revenir dans quelques mois. Vous ne sauriez croire avec quelle joie on a accueilli mes paroles et mon espérance. Je désire bien vivement, je vous assure,

que vous puissiez donner à nos jeunes filles cette bonne et précieuse retraite. »

Pour vous aider dans l'appréciation du travail de *Sully*, mon Très-Révérend Père, je dois dire que cette Paroisse est une des meilleures du Diocèse, et vous comprendrez dès lors qu'il m'a été moins difficile d'obtenir ces consolations.

Voilà un aperçu général de nos Missions. Quant au bien fait à la Paroisse de Cléry, par le P. MARCHAL, tant qu'il a été avec nous, et par les PP. BOUNIOL et RONZY, il est considérable.

Je me réserve, mon Très-Révérend Père, de vous en faire le détail dans mon prochain rapport qui vous fera connaître aussi les progrès de notre pèlerinage. Qu'il me suffise de dire, en attendant, que 25 retours ont récompensé le zèle de nos bons Vicaires pendant le Carême, sans compter une autre dizaine de conversions que nous récolterons jeudi, fête de l'Ascension, jour de la première communion à Cléry.

Pour un pays où nous avons non pas à *encourager* la Foi, mais à la *créer*, tout ce que je viens de dire marque un véritable mouvement religieux dû au zèle de nos Pères.

Agréez, Mon Très-Révérend Père, les sentiments les plus respectueux, avec lesquels je suis votre bien humble et tout dévoué fils

En N.-J. et M.-I.,

M. DE L'HERMITE, O. M. I.,
Supérieur de Cléry.

FAITS DIVERS.

Nous avons reçu, sur la mort du R. P. Crousel, les détails suivants : nous nous empressons de les communiquer à tous les membres de la Congrégation. C'est un complément de la circulaire publiée à l'occasion du trépas de cet excellent Père :

La mort des justes est le soir d'une belle vie et l'aurore d'une meilleure. Telle a été la mort du R. P. Crousel (Pierre-Ferdinand-Séraphin). C'est à l'égard des âmes privilégiées comme la sienne que s'accomplit à la lettre la promesse du centuple en ce monde et de la vie éternelle en l'autre.

Ceux qui l'ont connu, soit à Poperinghe en Belgique, au sein de sa famille, soit durant ses études, au séminaire de Bruges, dans l'exercice du ministère dans son pays natal, soit plus tard au noviciat des Oblats de Marie Immaculée en France ou en Irlande, ses travaux apostoliques comme membre de cette famille, ont été témoins des belles qualités extérieures qui relevaient en lui la science, et donnaient un charme particulier à sa vertu. On peut dire que la nature et la grâce l'avaient richement doté ; mais il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge de ces qualités que d'autres ont pu apprécier bien mieux, et hélas ! plus longtemps que moi, mais je veux fournir à l'édification de ses frères en religion quelques détails sur ces derniers moments, c'est-à-dire, sur sa vie apostolique à Ceylan et sa mort prématurée.

Dieu sait avec quelle sainte allégresse, il obtint, après des demandes réitérées, la permission de venir à Ceylan ; aussi avec quel empressement ne dévora-t-il pas les pre-

miers ennuis de l'étude du Malabare, pendant les missions que Sa Grandeur Monseigneur Semeria donnait, tour-à-tour, à *Chilaw* et à *Bollawatte*. Quelques mois d'un travail assidu l'initièrent assez à cette langue pour qu'il pût exercer le ministère du confessionnal. Monseigneur Semeria, pour rendre ce ministère doublement utile, lui assigna la mission de *Trincomalie*; là il pouvait, tout en se perfectionnant dans la science du Tamoul, aider le R. P. Keating à instruire les Irlandais de la garnison. Hélas! Dieu en avait disposé autrement; à peine y fut-il arrivé qu'il ressentit les atteintes de la dyssenterie dont il avait pris le germe en remplissant les devoirs de la charité auprès d'un de nos Pères d'Irlande. Le manque d'un médecin habile et soigneux fit que son mal se prolongea et s'aggrava tellement que sa constitution ne put y résister. Une maladie de foie et quelques autres infirmités vinrent bientôt compliquer sa situation. Rappelé à *Jaffna*, il y revint avant la fin d'octobre, dans un état si alarmant qu'on jugea qu'il ferait bien de s'en retourner au pays natal, pendant qu'il avait, croyait-on, assez de force pour accomplir le voyage. Sa Grandeur Monseigneur Semeria reçut cette triste nouvelle quelques heures avant de s'embarquer à *Galle* pour se rendre au chapitre général de notre Congrégation. On peut juger de la douleur et de l'embarras de Sa Grandeur, attendre le Père malade, c'était ne pas accomplir le but principal du voyage, l'élection du nous-supérieur général, partir sans lui, c'était créer de nouveaux embarras; car peut-être aurait-il besoin non-seulement d'un domestique, mais d'un Missionnaire pour l'accompagner dans un trajet si périlleux. « *Priez*, m'écrivait Sa Grandeur, *afin que le Seigneur m'éclaire non-seulement* « *en cette circonstance, mais toujours... Avant que cette* « *lettre parvienne jusqu'à vous j'aurai dû me décider d'une* « *manière ou d'une autre.* »

Sa Grandeur partit, mais avec un glaive dans le cœur. Elle m'écrivait en date du 7 janvier dernier pour la 2e ou 3e fois : « *Revenons vite au* P. Crousel *dont la pensée est « toujours et toujours présente à mon esprit. Oh ! que je « suis peiné de le savoir malade au point d'être probable- « ment obligé de quitter un Vicariat où il me semblait ap- « pelé à faire un si grand bien pendant de longues an- « nées... J'ai bien encore quelque espoir que le Seigneur, « touché par tant de prières que j'ai fait adresser au ciel « pour son prompt rétablissement, voudra bien nous le « conserver et lui permettre de rester avec nous dans notre « île de Ceylan. Cependant comme les desseins de Dieu me « sont cachés, voici ce que j'ai à vous dire d'après l'avis « de nos supérieurs. Avant tout il faut que nous songions à « faire guérir le cher Père* Crousel. *Si donc le climat de « Ceylan lui était favorable pour cela, lui-même serait « tout le premier à vouloir rester ; mais s'il lui faut un « changement de climat, si le climat de France ou du pays « natal devait lui être nécessaire, il ne faudrait pas ba- « lancer à vite retourner à Marseille, pourvu que le voyage « ne soit pas de nature à aggraver son mal, et pourvu (je « le dis en tremblant) que son état ne soit pas désespéré. « Qu'il reste ou qu'il retourne, consultez donc un médecin « consciencieux et habile.*

« *J'ai appris que le* P. Crousel *désirait partir seul : j'ai « été, sans doute, bien édifié de son esprit de sacrifice et « de pauvreté, mais, d'un autre côté, vous ne pourriez ni « ne devriez le laisser partir ainsi, si son état exige une « assistance particulière qui ne lui serait donnée ni par le « médecin, ni par les domestiques du steamer.*

Telle est aussi la nature des instructions que je recevais du R. P. Pro-Vicaire, dès la fin d'octobre, avec ordre de me rendre à *Colombo* pour assister notre bien-aimé malade, régler ou contremander son départ, suivant les cir-

constances. Si le Père avait pu se rendre à *Colombo* aussitôt qu'il l'aurait voulu, je ne sais ce qu'il aurait fallu décider ; mais on sait avec quelles difficultés et quelles lenteurs on voyage dans le Vicariat de *Jaffna*. Ce ne fut que le 24 novembre que le R. P. Pulicani m'annonça et l'arrivée du R. P. Crousel et l'état de délabrement où se trouvait sa santé. Le lendemain vers les 4 heures du soir, je le serrais dans mes bras. Quelles tristes émotions à comprimer pour ne pas ajouter à ses souffrances ! Tous ceux qui l'avaient vu passer, un an auparavant, heureux, jovial, plein de zèle et d'amabilité, prêt à tout, lui retrouvèrent encore toutes ces belles qualités relevées par une patience admirable ; mais, hélas ! son état physique nous faisait déjà craindre un plus grand malheur, et tout le monde était d'avis qu'il ne pourrait pas faire le voyage d'Europe.

Le docteur Boijol-Moss, homme de grande réputation, et qui a même sauvé la vie de deux Missionnaires du sud, les RR. PP. Ribaija et Hilari, jugea que ce voyage était pour le moins très-périlleux, à cause de la transition trop subite du chaud au froid ; à ses yeux Ceylan, offre tous les avantages d'une température variée, depuis la chaleur extrême, jusqu'au froid glaçant des montagnes de *Newera-Ellia*. Après avoir examiné la nature de la maladie, d'après les notions fournies par le R. P. Mola et le docteur Fergusson de *Jaffna*, et d'après les progrès rapides qu'elle avait faite, il conseilla au malade de passer huit jours à bord d'un navire dans le port de *Colombo*. M. Rosh-Victoria, catholique, nous procura un navire plus ou moins commode, appartenant à quelques-uns de ses amis de *Soutoucurin*. Trois ou quatre jours en mer suffirent pour nous prouver qu'il n'y avait rien à gagner à prolonger ce séjour, et d'après l'avis du docteur, nous rentrâmes au presbytère de l'église de Saint-Jean, à *Mutwall*, séjour

agréable, mis à notre disposition par la bienveillante attention du Très-Révérend Père Mathéus GAETANO, Vicaire général du Vicariat du sud. C'était le 4 décembre.

Dès lors la maladie passait d'un moment à l'autre à des phases complètement différentes : c'était parfois un reste d'espoir qui s'évanouissait bien vite à une nouvelle crise. Mais si la nature était impuissante à dominer le mal, le courage et la résignation le dominait toujours. Lorsque le R. P. PULICANI (qui restait avec nous tout le temps qu'il pouvait sans nuire à son ministère) et moi nous semblions nous attrister, il nous disait et nous répétait souvent : « *A quoi bon s'inquiéter ? Ce qui est passé ne revient plus.* » cela signifiait : « *Dieu m'a donné la grâce de supporter les épreuves jusqu'à présent, celles qu'il me réserve passeront de même avec le secours de cette même grâce.* »

Ce n'est pas qu'il ne désirât recouvrer la santé : il s'associait même volontiers aux prières que nous faisions dans ce but. Ce qui lui inspirait ce vif désir dans sa guérison, c'était le zèle pour le salut des âmes auxquelles une mort prématurée pouvait seule l'empêcher de devenir utile. Ce sentiment n'était que l'écho de ce qu'il écrivait au sujet de son départ pour Ceylan. « *Que je suis heureux, je n'ai plus rien à demander au bon Dieu sur la terre; je mourrai au milieu des infidèles en travaillant à leur salut.* » En l'entendant on ne pouvait s'empêcher de comparer le zèle qui le brûlait à celui de saint Ignace, prêt à exposer son propre salut pour celui de ses frères. Aussi ne lui fallait-il rien moins que sa parfaite soumission à la volonté de Dieu pour lui faire accepter le sacrifice qu'il allait accomplir. Les jours et les nuits se passaient dans une insomnie presque complète. Durant le jour, il allait parfois se jeter sur son lit, afin de me laisser le temps de faire mes exercices de piété, puis n'y trouvant aucun repos, il revenait s'asseoir sur une chaise et nous passions le temps le mieux

que nous pouvions. Pour lui plein de charité envers tous ses frères en religion, il était toujours sensible et reconnaissant pour toutes les lettres et les paroles de consolation que nous recevions soit de *Jaffna*, soit d'ailleurs. « *Si jamais*, disait-il, *je vais en Europe, je proclamerai bien haut l'union de charité qui existe à Ceylan.* » Sa poitrine et son estomac lui rendaient insipide la nourriture la mieux préparée ; il ne se fâchait jamais et la renvoyait en disant : « *Tâchez de faire plus d'attention une autre fois.* » Il égayait les Missionnaires de *Colombo* qui venaient souvent le visiter. Docile aux prescriptions du médecin comme un enfant, il n'a jamais manifesté la moindre répugnance pour un breuvage quelque désagréable qu'il fût. Les remèdes réussissaient à arrêter un peu la dyssenterie durant la nuit, mais elle reprenait, et les forces du malade s'exténuaient d'une manière si visible que le docteur nous avertit qu'à moins qu'il ne pût arrêter la dyssenterie, il n'y avait aucun espoir de prolonger son existence au-delà de quelques jours. Dès la veille de l'Immaculée Conception, nous eûmes à l'avertir lui-même du danger imminent. Il reçut la triste nouvelle sans éprouver aucune grande émotion, car il était résigné à tout. Le lendemain, il voulut encore assister à la sainte messe et communier comme à l'ordinaire. Son courage seul lui tenait lieu de force, et à partir de ce jour, je fus obligé de lui interdire la communion à jeun. Nous continuâmes à prier notre Immaculée Mère et saint Lazare de vouloir s'intéresser auprès de Dieu pour sa conservation. Inutile, le Seigneur voulait, sans doute, couronner son serviteur en lui réservant encore quelques jours de cruelles souffrances. Dès le mardi, il s'était préparé à faire sa confession générale. Il s'exprimait en termes vraiment touchants, et envers la Congrégation qui l'avait adopté et aussi envers sa famille chez laquelle, il avait, disait-il, trouvé une

éducation qui avait été sa sauve-garde contre toutes les séductions du jeune-âge. Le mercredi matin, il reçut le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, avec le plus grand bonheur, répondant lui-même à toutes les prières. Il chargea le R. P. Pulicani d'adresser quelques mots de remercîments et d'édification aux assistants. Le jeudi il communia de nouveau. Durant tous ces jours, il souffrit tellement qu'il ne pouvait soulager la nature sans éprouver de tels déchirements d'entrailles, qu'il tombait souvent en défaillance entre nos bras, et qu'il ne pouvait se coucher que sur un côté. Dès le jeudi soir il entra dans une véritable agonie, sans perdre pourtant ni sa liberté d'esprit ni la parole. Je lui demandais s'il n'avait pas quelques recommandations à me faire : Il me répondit que toutes ses dispositions étaient faites.

Le R. P. Perrard arriva de *Kandy* et pour prévenir une émotion trop subite et trop vive, je lui dis : *Mon cher Père, voici un de vos Frères qui vient vous voir. — Je le sais*, dit-il, *j'ai entendu la voix du cher Père* Perrard, *qu'il vienne donc.* Comme preuve de son dévouement entier à la Congrégation et de son sacrifice consommé, il renouvela ses vœux. Dès le vendredi soir, nous craignions de le voir expirer à chaque instant. Il récita avec nous les prières des agonisants, mais tous ses organes avaient leur souffrance particulière, à tel point qu'il nous engagea à prier à voix basse, parce qu'il avait un tel mal d'oreilles que le moindre bruit lui devenait une véritable torture. Nous lui répétions de temps en temps les doux noms de Jésus, Marie, Joseph. Je lui demandais quelques instants avant son trépas s'il s'unissait de temps en temps à N.-S. crucifié : *Toujours*, me dit-il. Notre-Seigneur, en lui réservant une si longue agonie, voulait sans doute lui donner une conformité de plus avec lui-même. Enfin sa belle âme s'échappa de son corps épuisé par la souffrance, vers les 4 heures du matin,

le 14 décembre 1861, veille de l'octave de l'Immaculée-Conception. Il avait 33 ans, jour pour jour.

Le Bescou, O. M. I.

— Nous lisons dans le *Freeman's Journal* de Dublin, du 15 avril 1862 :

Collége de l'Immaculée-Conception dirigé par les R. P. Oblats. Les élèves de cet établissement ont subi hier leurs examens. Ceux qui suivent les classes de latin et de grec et les cours d'histoire ancienne ont été examinés par M. Steward, professeur de l'Université catholique qui a exprimé plusieurs fois son entière satisfaction des réponses qui lui étaient faites, en particulier par les élèves de la classe de composition latine et de l'histoire grecque.

Les plus jeunes élèves, qui commençaient seulement l'étude du latin lorsque le R. P. Cooke a établi la maison l'automne dernier, ont fait des progrès considérables. Ils connaissent parfaitement la grammaire et traduisent avec une facilité étonnante les commentaires de César.

On a remarqué que de très-grands soins étaient donnés aux classes d'anglais et de langues modernes. La lecture de la langue anglaise, en particulier, était d'une clarté et d'une élégance remarquables.

Un si grand nombre de jeunes Irlandais ont récemment obtenu les premières places dans les concours soutenus avec les écoles anglaises si favorisées par le gouvernement que nous pouvons raisonnablement attendre de plus grands honneurs publics pour notre pays à mesure que nos écoles supérieures se multiplieront

— Nous lisons dans le même journal, à la même date :

Maison de retraite à Inchicore. La façade de cet établissement est achevée ; elle a 166 pieds de longueur sur 52 de largeur. La maison a trois étages, elle présente au rez-de-chaussée quatre grandes salles de réception, des

escaliers, le réfectoire, la bibliothèque, des parloirs, une cuisine provisoire, un corridor qui a 12 pieds de largeur et qui traverse toute la maison. Les deux étages supérieurs contiennent 32 chambres à coucher, lesquelles ont 15 pieds de longueur sur 14 de largeur, etc., etc.

L'extérieur de cette façade est construit en pierres de couleur noire et les montants des fenêtres en pierres blanches : elle est divisée en quelque sorte en trois parties, parce que les deux extrémités des côtés font saillie. Bien que l'ensemble de l'édifice ne présente pas de style particulier, on peut dire cependant que tout se rapporte au byzantin. Les fenêtres sont cintrées avec deux ou trois panneaux : elles frappent l'œil par leur simplicité et leur beauté. Cette façade forme un des côtés du carré dont l'église qui est en voie de construction formera l'autre.

— Une ordination a eu lieu à N.-D. de Lumières, le dimanche 27 juillet 1862. Mgr Séméria a conféré le sacerdoce à deux de nos frères Marthon et Boeffard. Les frères Gilligan et Vasseureau ont reçu le diaconat : l'ordination était générale, sauf la réception de la tonsure. Jamais notre belle église de N.-D. de Lumières n'avait joui du spectacle si imposant et si touchant que présentent les cérémonies de l'ordination. Une affluence considérable de fidèles ajoutait à l'éclat de la solennité. Tout s'est passé dans un ordre et un recueillement admirables.

Marseille. — Typographie veuve Marius Olive, rue Paradis, 68.

453

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

N° 4. — Décembre 1862.

MISSIONS DU TEXAS.

Le compte-rendu publié en 1858, présentait cette Mission dans un état très-prospère. Nos Pères, solidement établis à *Brownsville*, commençaient à pénétrer dans le Mexique et à y exercer fructueusement leur saint ministère. Mais au moment même où paraissait en France le rapport sur les travaux de la Congrégation, la communauté de *Brownsville* était cruellement éprouvée par la fièvre jaune : deux tombes s'ouvraient à un intervalle de quelques jours. La guerre civile et étrangère est venue ajouter ses horreurs à ces premières calamités. Les communications ont été presque entièrement interrompues entre nos Missions du Texas et le centre de la Congrégation. Nous allons reproduire les principaux incidents que ren-

ferme la correspondance de *Brownsville*. Mais avant, nous croyons devoir publier, en forme d'introduction, la lettre suivante qui nous raconte la fondation même de cette Mission.

Mon Révérend et bien cher Père,

Voilà déjà plusieurs fois que vous me demandez quelques détails sur les commencements de notre chère Mission du Texas, vous le faites avec tant d'instance, d'une manière si insinuante, que je me vois dans l'impossibilité de vous les refuser. Je ne me dissimule pas la difficulté de la tâche que je m'impose. Faire le récit de ma première campagne aux Etats-Unis d'Amérique, c'est forcer ma mémoire à franchir d'un seul bond près de douze années de courses diverses sur d'autres points du même continent. N'est-ce pas m'exposer à ne rencontrer que des souvenirs vagues et inexacts? Je vous l'avoue ingénûment, le désir de vous être agréable est l'unique motif qui me détermine à entreprendre ce travail. Puissé-je n'être pas trop au-dessous de votre attente!

Vous vous rappelez sans doute l'époque et les circonstances de mon départ pour les missions étrangères. C'était en 1848, après les mémorables élections de la république, je venais d'être élevé au sacerdoce par les mains de notre Révérendissime Fondateur, je sortais jeune et résolu de la maison-mère où nous avions ensemble puisé, avec la vie d'Oblat, les premiers éléments de la science théologique. Vous, trop jeune encore pour recevoir l'onction sainte, vous veniez d'être destiné à l'enseignement de la philosophie, à N.-D.-de-l'Osier. Ce fut dans cette maison bénie que nous nous fîmes les derniers adieux. Qui de nous aurait dit alors que, quatorze ans plus tard, la Providence nous aurait de nouveau réunis dans la même ville, sous le même toit?

Après quelques mois passés en Angleterre, sous la direction paternelle du bon et regrettable Père Bellon, je fis voile vers l'Amérique, le lundi de Pâques 1849. J'étais envoyé au R. P. Telmon, alors chargé par notre bien-aimé Père,

d'entrer en négociations avec les Evêques des Etats-Unis, pour la fondation d'un établissement de notre Société. Après quarante-deux jours d'une traversée pénible et orageuse, j'arrivai à *Montréal*, en Canada, pendant le beau mois de Marie. Je ne fus pas longtemps en disponibilité. Le zèle infatigable du R. P. Telmon lui fit bientôt trouver celui qui devait nous ouvrir la mission dont je viens vous esquisser les commencements. Voici com-ment il le trouva.

Mgr Odin, Evêque de *Galveston*, dans le Texas, ayant reçu de *Brownsville* une lettre dans laquelle les citoyens de cette ville lui demandaient avec instance les secours de la religion, était à *Montréal* à la recherche de quelque prêtre qui voulût bien se charger du soin de cette partie délaissée mais intéressante de son troupeau. Le R. P. Telmon rencontra le saint Evêque chez les messieurs de Saint-Sulpice. Ce fut là qu'il entendit son chaleureux appel, qu'il lut les invitations touchantes des citoyens de *Brownsville*. Ce fut là aussi que, ne consultant que son zèle pour le salut des âmes, il conclut avec Mgr Odin l'engagement solennel qui l'attachait lui et moi au diocèse de *Galveston*.

Nous partîmes sans délai pour notre lointaine Mission. C'était en octobre 1849. La Providence nous adjoignit le R. P. Gaudet, Supérieur actuel de *Brownsville*, qui était destiné à travailler dans la portion déjà défrichée du diocèse de *Galveston*.

Je n'entreprends pas de vous décrire les lieux que nous avons traversés. Vous avez lu M. Ampère fils et les autres judicieux touristes de l'Amérique, vous avez admiré leurs délicieuses peintures des forêts vierges du Nouveau-Monde, des tons si purs, si variés de son ciel, de ses fleuves gigantesques, de sa luxuriante végétation, de ses progrès matériels, de ses nombreuses villes sortant comme par enchantement du sein des vallées, des bords des grands lacs ou du fond des bois. Après de tels peintres, on ne peut que briser ses pinceaux. Je vous dis seulement : croyez-les, ajoutez même dans votre imagination à la beauté de leurs tableaux; car, à mon avis, ils sont au-dessous de la vérité, et vous

aurez une idée à peu près exacte de ce pays privilégié que nous avons parcouru du Nord au Sud.

Nous choisîmes le Mississipi pour notre route de prédilection. C'est sur les eaux de ce géant des fleuves que nous descendîmes jusques au golfe du Mexique; saluant ça et là les villes florissantes, les riches plantations de cannes à sucre, de tabac, de coton, qui font l'admiration des voyageurs étrangers.

Pendant les six ou huit jours passés sur le bateau à vapeur, nous eûmes le temps d'étudier quelque peu les mœurs américaines. Je ne vous en dirai rien. Cependant, comme on a beaucoup parlé dans ces derniers temps, de l'esprit religieux des Américains, je vous citerai un épisode qui vous en donnera une idée.

Nous étions une centaine de passagers de tous les rangs de la société. Or, il est d'usage en Amérique, parmi les protestants, de faire l'office du dimanche dans le lieu où l'on se trouve, fût-ce un hangar ou même une auberge. Le samedi soir, plusieurs des passagers vinrent en députation proposer à Mgr Odin de vouloir bien se charger de l'office divin (*divine service*) du lendemain. La proposition fut acceptée. Le dimanche matin, le capitaine arrêta le vapeur. En un clin-d'œil, l'immense salon est converti en chapelle. Les dames et les messieurs prennent place, à peu près comme aux premiers siècles de l'Église. Une table tient lieu de chaire et d'autel. Autour se groupent quelques chanteurs et chanteuses qui veulent donner quelque éclat à la cérémonie. Quand tout est prêt pour la cérémonie, Monseigneur s'avance vers le milieu de la table, revêtu de la soutane violette, du surplis, de l'étole. Nous nous rangeâmes à ses côtés, également en soutane. L'assemblée, presque exclusivement protestante, n'avait pas assez d'yeux pour nous contempler dans cet accoutrement. Sa Grandeur nous invita à chanter un cantique. Nous entonnons: *Quand te verrai-je, ô belle patrie?* Nos chanteurs et chanteuses nous répondent en exécutant en partie plusieurs morceaux d'une beauté étonnante; c'était rien moins que des comédiens de l'opéra. Le chant fini, Monsei-

gneur fit une instruction qui fut écoutée très-attentivement. Le sujet était propre à piquer la curiosité des protestants; c'était le dogme de l'Eucharistie. Après quelques hymnes et quelques prières, chacun se leva et passa le reste de la journée dans une sorte de recueillement qui consiste à ne se livrer à aucun jeu.

Ainsi le peuple américain est religieux parce qu'il sanctifie le dimanche ; mais ne lui demandez pas quelle est sa religion, toutes sont bonnes à ses yeux.

Nous arrivâmes à la *Nouvelle-Orléans* le 20 novembre. Le 29, nous reprenions le Mississipi, puis le golfe du Mexique. Le 2 décembre, fête de saint François-Xavier, nous débarquions à *Point-Isabel*, dans le Texas. Nous fûmes accueillis par un officier de la garnison, M. Goresché, excellent catholique et parfait gentilhomme, qui mit à notre disposition sa chambre, son lit, sa table. Inutile de vous dire la joie que nous ressentîmes en foulant pour la première fois le sol qui devait être témoin de nos travaux apostoliques, et l'accroissement qu'elle reçut de l'heureuse coïncidence de notre prise de possession avec la fête du plus grand et du plus saint des Missionnaires. Nous voulûmes consacrer ce jour par une cérémonie religieuse. Le lieutenant Goresché fit avertir les catholiques du *poste*, presque exclusivement catholiques et mexicains, que les Missionnaires destinés à *Brownsville* étaient arrivés et désiraient leur adresser quelques mots d'édification. Une chapelle fut improvisée dans un hangar; nous y dîmes la sainte Messe et dans une chaleureuse instruction, qui fut traduite sur-le-champ, par le lieutenant, en langues espagnole et anglaise, le P. Telmon rappela à tous qu'ils avaient une âme à sauver, l'enfer à éviter, le ciel à conquérir. Il nous fallut promettre à ces pauvres gens de venir les visiter de temps en temps, car depuis de longues années, ils n'avaient pas eu le bonheur d'assister aux saints mystères ni d'entendre la parole de Dieu.

Avant de les quitter, nous allâmes bénir leur cimetière. Là nous fûmes témoins d'une scène attendrissante. Nous vîmes, en effet, des mères, des jeunes filles, des époux, pleurant,

sanglotant, s'arrachant les cheveux, sur les tombes d'un fils, d'un époux, d'une mère. Ce spectacle, en jetant la tristesse dans notre âme, nous permit d'entrevoir la nature des cœurs que nous étions appelés à évangéliser.

M. Goresché voulut bien mettre à notre disposition l'*ambulance* de la garnison et nous accompagner lui-même jusqu'à *Brownsville*.

Nous traversâmes le champ de bataille de *Palo-Alto*, où, en 1846, l'artillerie américaine foudroya l'armée mexicaine. Nous vîmes, ça et là, des croix encore debout. C'est à ce combat, nous dit-on, qu'avaient assisté les RR. PP. Jésuites, Rey et Marc Evoy, qui ont laissé, parmi les soldats des deux armées, des souvenirs de dévoûment et de piété, et dont l'un fut tué d'un coup de feu en se rendant à *Matamoros*, ville située sur le *Rio-Grande*, dans le Mexique, à deux kilomètres de *Brownsville*.

Après quatre heures de route à travers des prairies, des bois, par des chemins parfois impraticables, nous entrâmes à *Brownsville*, dans l'après-midi du 8 décembre. La chaleur était intense.

Brownsville nous parut contenir cinq à six mille âmes. Gracieusement assise sur le *Rio-Grande*, elle semblait être la reine du commerce de l'Etat. Sa proximité du Mexique est la raison de l'importance dont elle jouissait et jouit encore aujourd'hui. Née depuis la bataille de Palo-Alto, elle est bâtie au lieu même où fut tué le *Major* Brown, dont elle porte le nom pour en perpétuer la glorieuse mémoire. La rivière qui baigne ses pieds, et que les Espagnols ont appelé *Grande*, moins pour signifier sa largeur que sa longueur, faisait, dans tout son parcours, la limite du Mexique et des Etats-Unis. Très-étroite et peu profonde, cette rivière ne supporte que de très-petits bateaux plats, et d'un tirant d'eau peu considérable.

Monsieur le lieutenant Goresché nous présenta à l'une des familles les plus respectables de la ville. La nouvelle de notre arrivée circula dans toute la ville avec la rapidité de l'électricité. Sur le soir, les principaux citoyens se réunirent

dans une sorte de hangar, et nous invitèrent à assister à leur *meeting*.

Pour que vous puissiez juger de la nature des éléments qui se trouvèrent là réunis, je dois vous dire que *Brownsville* était peuplée d'individus de diverses nations : Anglais, Français, Américains, Mexicains, Italiens, Allemands, etc., tous venus au Texas dans l'espoir d'y rencontrer la fortune et le bien-être. Plusieurs d'entr'eux étaient de nobles débris de la phalange cabétienne, venus en Amérique pour réaliser les utopies socialistes. Trompés dans leurs espérances, et par leur chef, et par l'impuissance de leurs systèmes, ils s'étaient réfugiés ça et là dans le Texas, après la déroute mexicaine ; sûrs de trouver, sinon des cailles toutes rôties, du moins quelques lopins de terre et du pain.

Il y avait donc à ce *meeting* un peu de tout ce monde : des juges, des avocats, des marchands, des ouvriers, tous appartenant à des sectes diverses, tous portant longue barbe à la façon des anciens sénateurs romains. Le spectacle était solennel. On nous met sur le tapis. Chacun se lève à son tour et nous *vote* des remerciements. « *Nous devons apprécier*, dit un vieux magistrat, *la présence des Missionnaires dans notre ville naissante, non pas au point de vue de l'amélioration morale d'hommes* INCORRIGIBLES *comme nous, mais au point de vue de l'amélioration de nos enfants qui en sont encore susceptibles. Pour la plupart, nous ne sommes pas catholiques ; mais nous aimons à recevoir la parole évangélique sous quelle forme qu'elle se présente, de quelles lèvres qu'elle tombe. Estimons-nous donc heureux d'avoir au milieu de nous des Missionnaires qui veulent bien nous distribuer cette parole.* On met ensuite à l'examen la question de notre logement et de notre nourriture. Séance tenante, on nous offre le hangar où se tenait le meeting, et on désigne un maître-d'hôtel qui devra se charger de nous nourrir jusqu'à ce que nous puissions nous suffire à nous-mêmes. Sur ce, le meeting fut dissous et chacun se retira après nous avoir donné, à la façon américaine, une chaude poignée de main, *a warm shake-hands*;

Nous voilà donc installés. notre premier acte fut un voyage autour du logis. Je voudrais pour tout au monde que Messieurs de Maistre et Léon Gautier eussent fait le voyage autour de notre chambre, ils auraient dit des choses dont je suis incapable. Figurez-vous un entrepôt quelconque de 20 à 25 pieds de longueur, sur 12 à 15 de largeur. Sans meubles, sans cheminée, formé de simples planches jointes ensemble à la hâte et sans précautions, probablement afin de servir d'abri à des balles de coton ou à des feuilles de tabac ; où le balai n'a fait aucune apparition, où les araignées et les rats vivent en république; tel était notre logis.

Mieux ça que rien, nous dîmes-nous, et en un instant nos lits étaient montés, et les premiers locataires étaient mis à la porte. Vous dire si nous dormîmes bien cette première nuit, n'est pas chose facile. Il me semble bien, et c'est dans l'ordre des choses, que nous eûmes à repousser l'attaque des ronge-mailles dépossédés.

Le 6 décembre il s'agissait de trouver un lieu convenable pour dire la Sainte-Messe. Le *meeting* n'y avait pas pourvu. La Providence s'en chargea. Un riche marchand, nommé Gary, nous prêta le magasin où il avait fait fortune, et qu'il aurait voulu louer. Nous y trouvâmes un comptoir et des étagères. A cette vue, le P. Telmon sentit se réveiller ses instincts architecturaux. « *Vite*, dit-il, *qu'on me donne une hache, un marteau, des clous ; qu'on avertisse les Dames qu'il nous faut du linge, des chandeliers, des fleurs, car nous voulons officier solennellement dans ce lieu, le 8 courant, jour de la fête de l'Immaculée-Conception.* » Il y avait encore à peine deux jours. Il en faut moins au P. Telmon pour organiser une chapelle dans le goût gracieux que vous lui connaissez.

Le 8 tout était prêt; le comptoir était devenu un élégant petit autel, les étagères étaient converties en gradins, en marche-pieds, en crédence, en je ne sais quoi encore; les Dames avaient contribué largement aux décorations. Nous eûmes donc le bonheur d'offrir ce jour-là le Saint-Sacrifice, et d'inaugurer notre Mission dans la vallée du Rio-Grande, sous les auspices de Notre Bien-Aimée Mère Immaculée.

Pendant quelque temps notre chapelle fut très-peu fréquentée ; même, certains dimanches, notre assistance n'était composée que du Frère Mente et du bon M. Goresché. Vous n'en êtes pas étonné ; vous avez pu, tout-à-l'heure, vous faire une idée du monde étrange avec lequel nous avions affaire. Quelques mots vont vous le faire connaître encore davantage.

Brownsville passait pour être la sentine de l'Europe et de l'Amérique. Les vols, les assassinats étaient à l'ordre du jour ; l'immoralité était à son comble. La législation n'avait encore mis aucun frein à ce débordement des passions.

Il n'y avait, dans cette partie du Texas, aucune organisation civile ou judiciaire. Les citoyens se faisaient justice à eux-mêmes, en vertu du *Lynch-Law*. Nous en avons vu pendre, sans nulle forme de procès. Les Mexicains, peuple foncièrement catholique, et qui étaient en grand nombre dans la ville, nous avaient pris en défiance, parce que, bien que Français, nous venions des États-Unis, dont ils nous entendaient parler la langue. Du reste, les Mexicains de *Brownsville* étaient devenus, dans le vice, les dignes émules de leurs concitoyens.

Comment, dans un tel milieu, pouvions-nous espérer de faire tout de suite des conquêtes à Jésus-Christ ?

Nous vîmes bien par la suite que le motif qui avait excité la touchante lettre dont je vous ai parlé en commençant n'avait pas été, pour tous les signataires, un motif purement religieux. Il s'agissait, au fond, d'un intérêt matériel. Les Mexicains et les Européens, voyant les Mexicains de l'intérieur du Mexique et du Texas se tenir à l'écart et ne point communiquer avec eux, avaient cru que la présence de Prêtres serait un moyen de rapprochement. Or, ils ne désiraient ce rapprochement que dans des vues purement commerciales.

Maints efforts furent tentés auprès de cette population mixte pour la ramener à ses devoirs ; tous furent inutiles.

La distance qui séparait notre logis de la chapelle étant devenu un inconvénient grave, vu qu'il nous fallait fermer la chapelle après nos messes, et que nous ne pouvions y con-

server le Très-Saint-Sacrement, nous résolûmes de demander un lieu plus convenable. Le même M. Gary nous offrit une maison contiguë à la chapelle ; c'était une maison de débauche. Il en fit déguerpir les hôtes, et nous l'occupâmes volontiers, à la fois dans notre intérêt et dans l'intérêt de la chapelle qui se trouvait profanée par un pareil voisinage. Vous devez comprendre de quelle ablution elle avait besoin ; nous ne les épargnâmes pas ; nous y entrâmes avec toutes les bénédictions de l'église.

Ce second logis ressemblait beaucoup au premier : salon, cuisine, chambre à coucher, tout était dans le même appartement qui pouvait mesurer 20 pieds sur 12. Nous y prenions nos repas accroupis sur le plancher autour d'un billot en guise de table. Il différait de l'autre en ce que de celui-ci nous pouvions passer dans une écurie sans sortir par la porte, mais en passant par-dessus l'une de nos cloisons qui n'atteignait pas jusqu'au haut du plafond. La gent trotte-menu nous en montra plus d'une fois le chemin.

Depuis quatre mois que nous étions à *Brownsville*, nous n'avions manqué ni de logement ni de nourriture. Il était une chose cependant dont la privation nous était très-sensible, c'était de quoi pouvoir entretenir la chapelle et la parer aux jours de fêtes. Nous nous en ouvrîmes à un cœur généreux qui nous comprit et qui prit sur lui de nous apporter, à la fin de chaque mois, la somme d'environ 200 fr. Cet ami dévoué, quoique mormon, allait quêter pour nous de porte en porte : juifs, protestants, infidèles, se faisaient un plaisir de lui donner. C'était avec la joie d'une Petite Sœur des Pauvres qu'il nous remettait le fruit de ses collectes. J'aime à croire que sa charité lui aura mérité la grâce d'ouvrir les yeux à la lumière.

Avec ce petit revenu, auquel nous ne touchâmes pas pendant quelque temps, nous pûmes pourvoir aux besoins les plus pressants de la chapelle. Nous achetâmes d'abord une cloche que nous bénîmes solennellement et logeâmes dans un élégant petit clocher. Ce fut une joie dans toute la ville la première fois qu'on entendit sa voix. Jusqu'à ce jour, on

n'avait entendu que le son de la cloche qui appelle au travail ou qui indique l'arrivée ou le départ d'un vapeur. Ce n'était pas ce son grave et doux de la cloche catholique qui semble prier en invitant à la prière. Par notre cloche nous prîmes le pas sur tous les petits temples protestants qui pullulaient autour de nous; car, *seuls*, nous donnions tous les jours extérieurement, signe de vie religieuse.

La jalousie ne voulut pas que notre joie fût sans mélange.

Une nuit, pendant que nous dormions profondément, nous fûmes tout-à-coup réveillés par le bruit de la cloche qui sonnait à toute volée. « *Quest-ce que cela signifie?* s'écrie le P. Telmon, *il ne fait pas jour et la cloche sonne.. vite, levons-nous.* » Nous courons à la chapelle, à moitié vêtus, armés de bâtons. Nous arrivons sous le clocher, le bras tendu, prêts à frapper le drôle qui ne semble pas se déconcerter. Mais, ô surprise! personne; la corde est détachée de la cloche et roule parterre, et la cloche sonne toujours. Nous nous précipitons dans la rue, nous cherchons partout, autour de la chapelle, sur le toit, sous le clocher; rien. La cloche continue de plus belle. Déjà le peuple s'attroupait; le frisson gagnait mes membres; je commençais à croire à un miracle, à un avertissement du ciel, lorsque, soudain, la cloche s'arrête, et nous sentons tomber près de nous une ficelle. Vous vous figurez aisément ce qu'avaient fait les drôles. Ils avaient attaché un bout de la ficelle à la cloche et étaient allés tirer de l'autre, à la distance de deux rues, par-dessus les toits.

Il y avait déjà quelques mois que nous faisions l'office divin dans cette chapelle. Nous ne pouvions pas toujours y rester, car M. Gary n'avait pas prétendu nous donner son magasin. Nous eûmes donc à nous pourvoir d'un autre local. Comme on nous le refusait péremptoirement, nous dûmes prendre une décision extrême, afin de frapper un grand coup. Nous fîmes nos malles, et nous allâmes nous réfugier à la garnison, pensant que la ville reviendrait de son indifférence et prendrait des mesures pour nous retenir.

Le bon lieutenant Goresché nous accueillit encore avec bonheur, et nous hébergea pendant environ deux mois. Nous profitâmes de cette vacance pour aller porter le secours de la religion dans les postes militaires échelonnés le long du Rio-Grande. Notre visite ne fut pas inutile, car nous portâmes la paix et la consolation dans bien des âmes qui n'avaient pas vu de Prêtres depuis longtemps.

En revenant, nous trouvâmes la population de *Brownsville* aussi insensible à notre égard. Un luthérien allemand eut seul pitié de nous. Sa femme, qui était catholique, l'ayant prié de nous donner un asile, il nous prêta un ex-magasin situé à l'extrémité de la ville. Nous acceptâmes son offre, et nous ouvrîmes de nouveau une chapelle publique dans *Brownsville*.

Comme nous avions brisé avec ceux qui nous avaient logés et nourris, il nous fallut songer à ces deux choses. Le logis fut tout de suite trouvé ; c'était un appendice attenant à la chapelle, qui avait probablement autrefois servi d'entrepôt ou de cuisine, et par où la pluie et le soleil venaient, tour à tour, nous visiter. Quant à la table, nos petites ressources mensuelles nous permirent de l'avoir, sinon somptueuse, du moins substantielle, et, surtout, à notre goût, car c'était nous qui faisions la cuisine.

Le R. P. Telmon déploya tout son zèle pour attirer le monde à la chapelle. Cette fois, ce ne fut pas tout-à-fait en vain. Etait-ce la pitié qui s'était emparée des cœurs? Etait-ce la grâce qui les sollicitait? Quoiqu'il en soit, nous parvînmes à organiser un chœur de chanteurs, à préparer un certain nombre de personnes à la première communion, et à voir notre chapelle à peu près remplie tous les dimanches.

Pendant que la Mission de *Brownsville* subissait ces diverses épreuves, il était une Mission moins importante qui nous donnait assez de consolations. C'était la Mission de *Santa-Rita*. Là se trouvait un sanctuaire de la Sainte-Vierge, très-aimé et très-fréquenté par les Mexicains des deux rives du Rio-Grande. Là aussi était une population aux mœurs

patriarchales et foncièrement catholique. L'un de nous s'y rendait tous les mercredis et en revenait le jeudi, après avoir dit la Sainte-Messe, confessé, fait le catéchisme et visité les malades. Je me vois encore monté sur mon petit *poney,* caracolant à travers bois et prairies, sous le ciel brûlant du tropique, et arrivant au *rancho* de *Santa-Rita*, au milieu des bons villageois qui venaient me baiser les mains et quelquefois les pieds, en témoignage de leur profond respect pour le caractère sacerdotal, et qui ne m'adressaient la parole qu'en me qualifiant de *Santo-Padre* ou même de *majestad.*

Dès qu'on sonnait la Sainte-Messe, tout le monde accourait tant du village que des villages voisins. La foule était quelquefois si considérable qu'il fallait offrir les Saints-Mystères en plein air au pied d'un arbre, dont les branches étaient pittoresquement pavoisées des voiles et mouchoirs des femmes.

C'était à *Santa-Rita* que nous donnions, à la plupart des jeunes époux, la bénédiction nuptiale, que nous versions l'eau baptismale sur le front des enfants, avec la pompe et l'éclat que le Mexicain aime à voir briller dans toutes les cérémonies de l'Eglise. C'était là aussi que parfois nous présidions aux nôces, et que nous étions témoins de ces amusements paisibles d'où était banni toute espèce de désordre, du moins en notre présence.

Nous revenions de *Santa-Rita* l'âme un peu embaumée, fortifiée même.

Il y avait déjà assez longtemps que nous avions logé N.-S. dans une maison luthérienne. Il fallait enfin penser sérieusement à lui élever un temple digne lui. Nous nous mîmes en campagne à cet effet. En l'espace d'un mois, le terrain fut acheté, le devis fait, le bois porté sur place et la construction commencée, au grand étonnement des citoyens qui osaient déjà croire à notre découragement. Le travail fut poussé avec tant d'activité que, deux mois après le premier coup de marteau, notre église était debout, fraîche, coquette, dominant toute la ville. A côté de la sacristie, nous nous

étions fait faire plusieurs appartements qui nous servirent de presbytère.

Nous voilà donc indépendants, hors des catacombes; c'est la période de gloire qui va s'ouvrir. Les catholiques viennent en plus grand nombre aux offices. La grand'messe, les vêpres se chantent régulièrement tous les dimanches; elles sont suivies d'une instruction en anglais et en espagnol. Quelques poissons se hasardent peu à peu dans nos filets. Enfin, un rayon d'espérance brille à nos yeux.

Nous en étions là lorsque nous eûmes la visite de Mgr Odin. Le Saint Evêque faisait sa tournée pastorale dans son diocèse qui pouvait être alors aussi étendu que la France. Il avait mis plusieurs mois pour venir jusqu'à nous, voyageant en vrai Missionnaire, couchant à la belle étoile, seul, exposé à tomber entre les mains d'indiens féroces dont le pays est infesté. Combien douce fut sa joie, lorsqu'il put se convaincre que nous étions sortis des plus grandes difficultés, et que nous avions jeté les premiers fondements durables de notre établissement dans son Diocèse.

Pendant les quelques semaines que Monseigneur passa au milieu de nous, il donna la confirmation, prêcha et contribua de toutes les manières à donner de l'importance à notre Mission.

Les bons Mexicains de *Santa-Rita* ne voulurent pas laisser partir Sa Grandeur sans l'inviter à visiter leur sanctuaire. Monseigneur dût se prêter à leurs vœux. Il officia pontificalement dans leur chapelle, et fit porter, en procession, la statue bénie de la Vierge, afin que la Bonne Mère répandit, du haut du ciel, ses plus amples bénédictions sur tous ses enfants de la vallée du Rio-Grande.

Quelques jours apres Monseigneur repartit pour *Galveston*. Nous ne nous séparâmes de lui qu'après lui avoir fait promettre de venir nous voir au plutôt.

Voilà, Mon Bien Cher Père, où en était la Mission de *Brownsville*, lorsque je reçus une lettre d'obédience qui me rappelait en Canada, onze mois après en être sorti. C'était vers la fin d'octobre 1850. C'est à ceux qui m'ont remplacé

jusqu'à ce jour qu'il appartient de continuer le récit de la Mission. Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, sans doute bien imparfaitement, mais j'ai atteint mon but, en essayant de vous être agréable

Agréez, Mon Révérend et Bien Cher Père, l'expression des sentiments affectueux avec lesquels je suis

Votre tout dévoué Frère en J. et M.-I.,

A. SOULERIN, O. M. I

LES EXILÉS.

Franchissons l'intervalle qui sépare l'année 1850 de l'année 1858. Nous sommes au mois de septembre 1858 ; à cette époque, nos Pères occupent deux positions, une dans le Texas, à *Brownsville*, l'autre, dans le Mexique, à *Matamoros*. La guerre civile ensanglante cette dernière contrée et y menace les intérêts de la Religion. Voici ce qu'écrivait le R. P. PARISOT sur la situation religieuse et politique du Mexique :

Matamoros, le 3 septembre 1858.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

C'est pour vous procurer un moment de satisfaction que je vous communique les quelques détails suivants qui ne manqueront pas de vous intéresser. J'entre en matière sans aucun préambule, persuadé, comme je le suis, que les sentiments de respect, de vénération et d'amour filial qui vous sont témoignés par vos enfants, ne peuvent ni ajouter à votre tendresse et affection pour eux, ni exprimer quelque chose de nouveau.

Je débute par un événement de fraîche date. Hier, à six

heures du soir, le son lugubre des cloches annonçait la mort civile d'un Evêque bien vénérable et de vingt-un religieux de l'ordre de saint François et de la Miséricorde. Le soleil se couchait quand les exilés, disant adieu à la patrie, aperçurent le lieu solitaire de leur retraite; c'est une maison isolée sur l'autre bord du *Rio-Grande*, à un mille de *Brownsville*. De cette terre étrangère et des bords enchanteurs du fleuve, ils peuvent entendre les cloches de *Matamoros* et apercevoir les vastes plaines du Mexique dont ils sont séparés seulement par le *Rio-Grande* qui forme la limite du Texas et du Mexique.

Le R. P. Supérieur regrette beaucoup de n'avoir pas un local assez vaste pour recevoir les exilés. Tout ce qu'il a pu faire pour eux, il a jugé être un devoir de l'accomplir, et tout ce qu'il pourra faire dans la suite pour alléger leur triste sort, il le fera, selon la charitable inclination de son bon cœur, autant que notre pauvreté le permettra, dût-il imposer quelques sacrifices à la communauté et retarder l'achèvement de l'église en état de construction. Il a offert à Sa Grandeur une petite chambre de notre pauvre maison de bois. Mais Sa Grandeur a répondu qu'elle ne voulait pas se séparer de ses chers compagnons d'exil. La maison qui leur est louée à raison de 100 francs par mois, n'a que quatre chambres, et leur dénuement est complet; ils n'ont ni argent ni habit de rechange. Mgr Odin, qui est attendu demain à *Brownsville*, saura probablement trouver quelque moyen pour améliorer leur misérable sort.

Voici quelles sont les causes et les circonstances de cet exil :

Mgr Barajas, Evêque de *Saint-Louis-Potosi*, était accusé d'avoir eu des relations avec Santa-Anna et d'avoir soudoyé des individus pour aider à faire triompher le parti opposé au gouvernement actuel, gouvernement qui, comme vous savez, est, dans ses lois et constitutions, opposé aux doctrines de l'Eglise. J'ai entendu l'Evêque nier formellement le fait dont il est accusé. *Que me importa que Santa-Anna se raya o que venga.* Comme les autres Evêques, Mgr Barajas a soutenu

contre les exigences d'un gouvernement inique et impie, les droits et l'indépendance de l'Eglise, et a défendu deprêter serment à la présente constitution. En outre, Sa Grandeur a refusé de payer 15,000 francs que le gouvernement exigeait ; « *Je ne puis les réaliser,* dit l'Evêque, *ni sur mes propriétés qui sont bien limitées, ni sur les biens de l'Eglise.* »

Les exilés n'eurent que trois minutes pour se préparer à un long et pénible voyage ; les despotes officiers firent à l'Evêque les propositions suivantes : ou bien d'être escorté par un détachement de troupes, ou bien de prendre sur lui-même la responsabilité des autres. L'Evêque prit ce dernier parti. Puis on lui signifia ainsi qu'aux autres de monter en voiture ; on ne lui donna pas même le temps de prendre son chapeau ; le Père Gaye a eu l'honneur de lui en acheter un. Les autres proscrits ont été de même pris au dépourvu ; ils sont arrivés ici avec un seul habit, qui s'est mouillé et séché plusieurs fois sur leur dos ; eux aussi partirent sans chapeau ; ils arrivèrent à *Matamoros* avec des chapeaux de couleur et forme différentes qu'ils s'étaient procurés dans les diverses localités où ils avaient passé. Les uns avaient des chapeaux de paille, les autres de feutre, les autres de soie ; celui-ci était blanc, celui-là noir, le voisin brun ; l'un était tout neuf et l'autre tout vieux. Deux religieux même en étaient encore dépourvus. Les pauvres proscrits ont été transportés dans des voitures grossières, et malgré leurs souffrances physiques et morales et la pluie qui tomba pendant les deux derniers jours de leur voyage, ils sont arrivés ici en bonne santé, mais sans aucun moyen de subsistance. Il paraît que, partout où ils ont passé, ils ont été reçus avec des démonstrations singulières de condoléance et de respect. La vaste église de *Matamoros* était littéralement pleine pendant la messe d'actions de grâces que Sa Grandeur chanta pour remercier Dieu de l'avoir conduit sain et sauf au terme de son exil.

Tout dans le Mexique prouve que la foule ne pense pas comme le petit nombre de ceux qui essaient de se constituer et de se dire le gouvernement. Les journaux sensés disent

que la multitude des généraux qui couvrent la surface du Mexique est évidemment une source inépuisable de guerres civiles et la cause de conflits incessants d'ambitions qui se jalousent mutuellement, parce qu'elles se font mutuellement obstacle. Ce sont toutes ces ambitions étroites, mesquines, puissantes pour le désordre, impuissantes à établir quelque chose de durable, qui ont renversé tous les gouvernements qui se sont succédés au Mexique. La masse dans le Mexique ne pense pas comme le petit nombre de ces fanfarons, la seule cause du trouble; mais malheureusement cette masse est trop peu énergique pour soutenir ses droits et rétablir la paix. Voilà pourquoi, dis-je, ces mêmes journaux, nous pensons que le Mexique ne peut être sauvé que par une dictature; que cette dictature doit s'appuyer sur une armée dévouée et bien disciplinée, qu'avec le concours de cette armée et de la partie saine du clergé, la dictature peut encore sauver la nationalité du Mexique, réorganiser le pays et lui préparer de meilleures destinées.

Vous voyez que je me trouve actuellement à *Matamoros*: mais mon séjour n'y sera que temporaire: je remplace le Père DE LUSTRAC, qui est allé prendre soin de la paroisse de *San-Fernando*, en l'absence du Curé, qui s'en est absenté pour suivre Mgr BARAJAS et en même temps visiter notre église de *Brownsville*, afin d'en étudier quelques détails qu'il voudrait reproduire dans son église en voie de construction; mais on vient de nous rapporter qu'à la vue de l'édifice, il s'est contenté d'admirer sans étudier, et son ébahissement a été tel qu'il a perdu toute idée de reproduction.

Vous savez sans doute comment on est établi à *Matamoros*. C'est un poste qui promet beaucoup à des missionnaires qui sont envoyés vers les pauvres, ici ils ne manquent pas; ils sont pauvres en tous sens, en biens spirituels comme en biens temporels. Sur une population catholique de dix à douze mille âmes, on doit s'attendre naturellement à voir à la sainte table, pendant le temps de Pâques, plus de vingt-cinq hommes, comme cela s'est présenté cette année. C'est que la parole de Dieu y a été bien rare; quand nos Pères

étaient appelés, les années précédentes, à donner un sermon de temps à autre, ils trouvaient la chaire couverte d'une épaisse poussière. Maintenant ils reçoivent ce pain de la parole divine tous les dimanches, ces pauvres peuples qui, on peut le dire, sont, pour la plupart, dans une très-grande ignorance des vérités chrétiennes. Les conversions chez ces gens simples seront plus faciles que chez l'orgueilleux Américain. Dernièrement : j'ai été chargé d'instruire un Américain ; il ne me restait plus qu'une instruction à lui donner avant le baptême, quand, sur une question, il me répond qu'il est franc-maçon et ne veut pas y renoncer. Je tâchai de le persuader. Impossible. Cette société secrète est une plaie de l'Amérique.

Un autre Américain fut baptisé dernièrement, mais on ne peut le préparer pour sa première communion, par la raison qu'il s'enivre. C'est un vieillard qui ne peut pas abandonner sa vieille habltude.

Je termine cette longue lettre, mon très-vénéré Père Supérieur-Général, en vous demandant votre bénédiction pour celui qui est votre très-humble et très-obéissant enfant en Jésus et Marie.

P.-F. Parisot, O. M. I.

LES MORTS.

Un mois après la date de cette lettre, le R. P. Parisot reprenait la plume. C'était pour écrire les deux lettres suivantes qui vinrent successivement frapper au cœur notre bien-aimé Fondateur. Monseigneur ne connaissait pas les deux fils qui lui étaient ainsi ravis ; mais il les aimait comme les prémices de cette belle Mission du Texas, toujours si cruellement éprouvée. Lisons ces lignes avec piété; elles racontent les derniers instants de deux martyrs de la charité :

Brownsville, le 2 octobre 1858.

Révérendissime Père Supérieur-Général,

Le Révérend Père Supérieur me charge de vous instruire de l'état des choses ici au moment où une épidémie terrible décime notre population de *Brownsville*. Déjà presque chaque famille a donné sa victime, et ce fléau inconnu, que l'on appelle fièvre jaune, mais qui se présente sous cinq ou six formes différentes, et qui fait souvent passer le patient par toutes ces formes et devant lequel le pouvoir médical n'est qu'impuissance, nous a demandé une victime; c'est notre Frère novice Marie-Joseph Garcia.

Nous nous soumettons humblement et nous courbons la tête sous cet instrument de la justice et de la miséricorde divines, quoique la nature souffre par le retranchement d'un membre que nous regardions déjà comme appartenant à la famille.

C'est le 22 septembre que notre Frère se mit au lit de la mort, et le 26, à six heures du soir, il rendit son âme à son Créateur, après avoir reçu tous les sacrements avec les sentiments d'une foi vive et d'une charité ardente.

Ce bon Frère édifiait la communauté par son humilité sincère et son obéissance aveugle. Il a passé au milieu de nous sans reproche, et nous a fait entrevoir, par ses grandes vertus, qu'il deviendrait un digne membre de notre chère Congrégation, mais Dieu a récompensé sa bonne volonté, en couronnant en lui les prémices de la vie religieuse.

Notre Frère était âgé seulement de vingt-un ans.

Le 27, le Frère Robert aussi fut atteint de la même maladie, mais il est hors de danger actuellement.

Le 29, le fléau nous a donné une grande alarme en frappant notre Révérend Père Supérieur; mais mille actions de grâces en soient rendues au Ciel, les prières de la paroisse, celles du couvent et les soins multipliés nous l'ont sauvé. Il est encore bien faible, mais nous espérons que le mal est

coupé ; il vous donnera lui-même de plus longs détails dans une dizaine de jours.

Les Mexicains surtout sont victimes ; le fléau a sévi et sévit encore avec fureur sur la garnison ; l'hôpital ne s'est pas pas encore désempli depuis le commencement de l'épidémie, La maladie se déclara le 13 septembre et nous comptons déjà plus de cent victimes. Presque tous ont reçu les derniers sacrements.

Un très-petit nombre est atteint et meurt seulement de la fièvre jaune. La maladie commence généralement par une fièvre bilieuse qui devient alors fièvre jaune, puis engendre la fièvre cérébrale, pour enfin torturer et éteindre le malade par le vomito ou vomissement de sang.

Nous sommes occupés du matin au soir et une grande partie de la nuit. La sainte volonté de Dieu soit faite : nous ne refusons ni le travail, ni la souffrance, ni la mort. A la vie et à la mort nous sommes à Dieu.

C'est avec le plus profond respect,

Révérendissime Père Supérieur Général,

Que je me dis votre tout dévoué et indigne fils en Jésus et Marie.

P.-F. Parisot, O. M. I.

Brownsville, le 9 Octobre 1858.

Révérendissime Père, Supérieur-Général,

Je suis de nouveau chargé de vous communiquer une autre nouvelle qui va accabler de tristesse votre cœur de Père. Le ciel vient de nous demander une autre victime dans la personne du Révérend Père *Paul-Hyppolite* de Lustrac.

Le 2 octobre, le Père s'en alla administrer un malade à dix lieues de *Brownsville*, nous disant : *demain matin je serai de retour*. Le matin il ne parut pas, et le soir un messager vint

nous annoncer qu'il était tombé malade: je partis immédiatement pour lui porter tous les secours spirituels et corporels possibles. Remèdes et soins, tout se montra impuissant en présence du mal.

Plusieurs fois le pauvre Père me demanda s'il était en danger; dans l'espérance de le sauver, je lui cachai le danger et lui donnai toujours espoir de guérison. Enfin, hier, à minuit, j'aperçus chez lui un changement visible (ce que j'avais vu chez les autres être un signe évident de mort). Alors je lui dis : *Mon cher, vous êtes en danger, vous allez mourir.* Il n'y avait pas dix jours que ce pauvre Père m'avait dit : *Ecoutez, si je tombe malade, et si vous voyez que je suis en danger, je vous charge de me dire sans détour ce qu'il en est.* Il reçut la nouvelle de la mort avec une résignation et un calme parfait. Je lui administrai alors l'Extrême-Onction, la veille il avait reçu le Saint-Viatique. Sa foi était si vive et ses sentiments si pieux, que les assistants s'écrièrent : *Voilà un saint.* Il répondit lui-même à toutes les prières de l'administration du sacrement. A trois heures du matin, je lui récitai les prières des agonisants, il répondit aux litanies et oraisons et conserva son calme jusqu'à la fin, ainsi que sa connaissance. Le bon Père faisait de fréquentes aspirations avec grande facilité. Deux heures avant de mourir, il s'écria : « *Je m'en vais, adieu.* » Il me serra la main, ainsi qu'à tous ceux qui se trouvaient présents. Pendant plus de deux heures il ne cessa pas de me dire : « *Tout en Dieu* » et « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. — In te Domine speravi, non confundar in æternùm.* » Et une fois il s'écria : « *Allons, partons.* » — « *Et où voulez-vous aller,* » lui dis-je ! « *Eh ! Devant Dieu,* » répondit-il.

Son agonie ne fut nullement agitée, il ne perdit la parole qu'une heure avant sa mort ; je n'entendis plus ses prières ni ses aspirations, mais je vis ses lèvres prier encore, il conservait encore la connaissance quoiqu'il ne put plus parler, car, quand je l'appelais par son nom pour lui suggérer quelques bonnes pensées, il essayait de répéter mes paroles, mais il ne donnait que des sons inarticulés. Il reste beaucoup

d'autres circonstances très-édifiantes que je pourrais vous relater plus tard.

Le Révérend Père De Lustrac mourut à six heures et un quart du matin, le 8 octobre, dans une annexe de notre Mission, appelée *Pointe-Isabel*.

Je fis ses funérailles à onze heures. Il repose à l'ombre de la petite chapelle. Le soir, Je me rendis à *Brownsville* pour y porter la triste nouvelle, elle m'y avait devancé d'une heure.

Le Père De Lustrac était vénéré de tous ceux qui le connaissaient. Pour nous, c'est un ami et un Frère de moins ici-bas, mais un intercesseur de plus La Haut

Je vous écris moi-même parce que le Père Olivier accompagne Monseigneur, et le Père Vignolles soigne le Révérend Père Supérieur.

C'est avec les sentiments les plus sincères d'affection que j'ose me dire,

De Votre Grandeur,

Le très-dévoué, quoiqu'indigne fils en J. et M. I.,

P. F. Parisot, o. m. i.

Mon Bien-Aimé Père, vous savez que je suis atteint de la fièvre depuis une douzaine de jours.

Je suis privé de toutes mes facultés. C'est à peine si je puis tracer ces quelques lignes. Excusez moi donc si je charge le P. Parisot de vous annoncer tant de douloureuses nouvelles, qui sont tout autant de morts pour mon cœur de Père. Que Dieu soit béni. Ce qui console, c'est la belle mort que ces chers enfants font.

Avec profond respect, votre fils infirme,

A. Gaudet.

Ces dernières lignes, tracées par une main fébrile, laissèrent pendant plusieurs mois notre vénéré Fondateur dans les plus pénibles anxiétés. Elles ne cessèrent qu'à la réception de la lettre suivante, écrite par le R. P. Gaudet:

Brownsville, 29 octobre 1858.

Monseigneur et bien-aimé Père,

J'ai reçu, le 27 octobre, votre lettre commencée le 28 août et terminée le 16 septembre. Je vais vous imiter, c'est-à-dire commencer sans savoir si je pourrai terminer celle-ci d'un seul trait, non à raison des occupations, mais des forces; du reste, notre malle d'Europe ne viendra la prendre que vers le 8 ou 10 novembre.

Depuis ma dernière, vous avez dû en recevoir de *Brownsville* dont le contenu vous aura sans doute jeté dans une grande affliction et inquiétude. Combien il doit vous tarder d'avoir des détails plus étendus sur ce que nous avons eu à souffrir durant cette meurtrière et terrible épidémie: c'est sur ce sujet que roulera ma conversation aujourd'hui, et si le papier et les forces me le permettent, je répondrai aux diverses questions que vous me faites dans votre dernière lettre, si belle, si touchante, preuve infaillible de l'affection intime que vous me portez.

C'est vers le 5 septembre que le fléau a commencé de se déclarer par des cas assez rares jusqu'au 17 du même mois; les 19, 20, 21 et 22, nos pauvres gens tombaient comme les mouches, au point que, pendant deux ou trois jours, deux voitures ont été continuellement en circulation dans la ville pour ramasser les morts et les conduire immédiatement au cimetière, la plupart sans cercueil. Les PP. Vignolles, Parisot et Keralum ont été sur pied du matin au soir. Comme je n'avais pas encore été atteint du fléau, ils n'ont pas voulu me laisser sortir de crainte que, n'ayant jamais passé nulle part durant une semblable épidémie, je n'en

fusse atteint sur-le-champ, Précautions dictées par leur bon cœur, mais fort inutiles. Ils l'ont eux-mêmes apportée dans la maison ; la puanteur dont leur soutane était empreinte à leur retour d'auprès des malades était seule capable de la communiquer aux plus forts, aux moins disposés à en être atteints.

Le 22 septembre, notre charmant Frère convers novice se sentit saisi du fléau. Aussitôt on lui fait prendre tous les remèdes utiles en pareille occasion ; un médecin est appelé : efforts superflus ; le 26, il rendait son âme à Dieu avec toutes les dispositions et marques d'un prédestiné, après avoir été muni de tous les sacrements en sa pleine connaissance. Cette perte m'arracha bien des larmes. — Voilà, me disais-je, les prémices de mon noviciat moissonnées. Sans doute que le cher enfant n'était pas à plaindre ; nous étions tous trop convaincus qu'il venait de recevoir le repos éternel : mais c'est par là même que je fondais en lui tant d'espérances pour l'avenir, que cette perte m'a été si sensible ! Je ne crois pas que, pendant ses sept mois de noviciat, il ait eu à se reprocher d'avoir omis le plus petit de ses exercices, dit une parole hors de propos, durant le temps du silence, quoique son emploi de cuisinier, dont il s'acquittait fort bien, dût l'y porter naturellement assez souvent. Aussi, telle vie, telle mort, conformité la plus parfaite à la volonté de Dieu jusqu'à son dernier soupir. Je l'avais découvert à *San-Antonio*, lors de mon voyage dans cette ville. Dieu nous l'avait confié pour qu'il achevât de se sanctifier. Il était mûr pour le Ciel. Il priera pour nous. Que la volonté de Dieu soit faite !

Le lendemain de sa mort, 27 septembre, le bon Frère Roudet, notre bras droit, notre *factotum*, est atteint du fléau de la manière la plus violente, au point que je craignis un instant de n'avoir pas le temps de l'administrer. Au lieu d'envoyer chercher le médecin, je fis appeler une femme, créole d'origine, qui s'entend beaucoup à traiter cette maladie ; grâce à son habileté, le mal fut promptement dompté, et, au bout d'une semaine, le cher Frère fut sur pied, mais bien faible.

Dans la même nuit du 27 au 28 septembre, je me sens moi-même pris. On dit d'abord que tous les symptômes de ma maladie étaient ceux du typhus et non de la fièvre jaune: mal de tête, mal de reins. La femme qui soignait le Frère se mit aussitôt à me préparer des remèdes, que les Pères me firent prendre. Au bout de deux jours, mon typhus se changea en fièvre nerveuse. Vous dire les souffrances par lesquelles cette fièvre me fit passer, n'est pas une chose qui puisse se décrire. On est comme enragé, continuellement dans des agitations violentes, grinçant des dents, répondant à tort et à travers à ceux qui vous soignent, d'une volonté que rien ne fléchit lorsqu'il s'agit de prendre quelques remèdes désagréables; aussi, il a fallu souvent me tromper, me déguiser les médecines; car, lorsque j'en connaissais l'amertume, je disais : non, mille fois non, je ne les prendrais pas! et il fallait bien en passer par cette volonté exaltée au suprême degré, et cependant j'étais en pleine connaissance, puisque je disais : Si cependant, actuellement, j'avais à me préparer à mourir, à me confesser, je serais dans l'impossibilité de m'en acquitter, et cette pensée me faisait aussitôt faire quelque extravagance, comme, par exemple, chanter, dire quelques bons mots ou sottises.

Après deux jours de cruelles souffrances, je me suis trouvé abattu, ou plutôt je suis tombé dans un calme profond. Le sang ne circulait plus que par des frictions: une odeur insupportable se répand dans ma chambre : c'étaient tous les symptômes de la fièvre jaune.

Cependant, grâces aux soins assidus et surtout aux bonnes prières qui étaient adressées à Dieu par nos Pères, par les Sœurs du Verbe Incarné et par les âmes pieuses de la ville, j'ai été hors de danger au bout d'une dizaine de jours, mais j'étais brisé, abattu, réduit à la plus simple expression par les remèdes qu'on m'avait administrés, étant, pour ainsi dire, hors de mes forces naturelles, de ma constitution. J'avais aussi fait tant d'efforts, de contorsions pendant ma fièvre nerveuse, qu'il n'était pas étonnant que je fusse ainsi réduit à néant.

J'allais me rétablir petit à petit, mais ne voilà-t-il pas qu'une épreuve des plus cruelles vient me frapper au plus sensible de mon cœur. Le 3 octobre, le bon Père DE LUSTRAC, qui était résident à *Matamoros*, vint de lui-même s'offrir à aider nos Pères de *Brownsville*. Cela me fit un sensible plaisir de voir un dévoûment si sincère. Le lendemain de son arrivée, on vint, de dix lieues, demander un Père pour un malade. Comme le cher Père aimait beaucoup ces courses à cheval et que, du reste, j'étais bien aise de ne pas trop l'exposer à la fureur de l'épidémie, je le priai d'aller assister ce malade. Aussitôt, il part. Il paraît qu'il avait déjà le germe de la maladie en lui. Il n'eut pas plus tôt confessé le malade qu'il se sent saisi avec tant de violence qu'il lui fut impossible d'administrer l'extrême-onction à ce malade. Il se fait aussitôt conduire à une petite Mission voisine où se trouvait une chapelle et une bonne famille chez qui nous logeons toujours toutes les fois qu'on y va dire la messe. Ces pauvres gens envoient aussitôt nous avertir et prendre les remèdes nécessaires. Le Père PARISOT partit à l'instant avec tout ce qui était indispensable ; mais la maladie avait déjà fait trop de progrès. Tout fut inutile ; notre cher malade le comprit ; il voulut recevoir tous les sacrements et répondit à toutes les prières.

Après quatre jours de cruelles souffrances, de résignation parfaite à la volonté de Dieu, il renouvela ses vœux religieux et dit au Père PARISOT : — *Allons, partons ! — Et où voulez-vous aller ! — Devant Dieu.* Aussitôt il entra en agonie et au bout de quelques instants il rendit son âme à Dieu, en bon prêtre, en bon religieux Oblat, en bon ouvrier du Seigneur, car c'est sur la brèche qu'il est mort victime de son dévouement. Pensez, mon bien-aimé Père, si la mort d'un Frère novice m'avait été si sensible, ce que j'ai éprouvé de la perte d'un Père, d'un Frère qui rendait tant de services à *Matamoros* et dans les paroisses environnantes, vu qu'il parlait très-bien la langue, et, je dois le dire, le respect qu'il avait pour son Supérieur faisait que je l'utilisais en bien des rencontres où la répugnance l'aurait porté à reculer s'il n'avait pas eu

cette déférence à la volonté de son Supérieur. Je ne puis penser à cette perte sans que les larmes ne coulent encore de mes yeux. Chers enfants de mon cœur trop sensible!!

24 Décembre 1858.

La distance de la date de cette partie de ma lettre d'avec celle qui est en tête vous paraîtra peut-être un peu étrange; cependant ce n'est point une erreur. J'ai voulu transcrire de nouveau cette première partie pour vous montrer qu'aussitôt que je fus un peu relevé de la fièvre, j'eus à cœur de vous mettre au courant de tout ce qui se passait chez nous, et, je dois le dire, aussi pour décharger dans votre cœur, fort aux épreuves, une partie de celles qui abattaient le mien. Comme je n'ai rien changé à mon premier écrit, vous y relirez des détails déjà parvenus à votre connaissance par les lettres de nos Pères.

Je ne fus pas capable d'achever ma lettre, en voici la raison : Vers les premiers jours de novembre, la température changea d'une manière extraordinaire; d'une chaleur étouffante, nous passâmes à un froid très-piquant, accompagné d'un vent du Nord, vrai mistral de Marseille; je ne pus me garantir du froid dans notre misérable maison, malgré toutes les précautions possibles. Je rechutai de la manière la plus déplorable. Je suis pris d'une toux sèche et d'une oppression de poitrine qui m'ôte pour ainsi dire la parole, ce n'est qu'à force de vésicatoires que je suis parvenu en m'en délivrer; mon estomac ne pouvait plus supporter la plus légère nourriture, en un mot, je fus réduit à un état qui me fit faire mon acte de résignation. Je m'attendais à mourir bientôt et j'en étais très-content. Nos bons Pères font venir un autre médecin. Son traitement fut sensible; je m'en trouvais bien au bout de quelques jours. C'est le 24 novembre qu'il commença à me traiter; tout mon mal était caché à l'intérieur, il était assez difficile d'aller droit au but de prime abord; estomac complètement délabré pour ne pas dire ruiné; tout un côté,

du pied à l'épaule, saisi d'un *prétendu* rhumatisme qui me tenait accroupi dans mon lit comme un vrai paralytique, au point qu'il fallait m'habiller et déshabiller comme un enfant; enfin, pour me tenir debout, il a fallu en venir aux béquilles. Voilà quel a été mon état depuis ma rechute jusqu'au milieu de décembre.

Un jour souffrant plus qu'à l'ordinaire, ne pouvant me tenir ni assis, ni couché, et encore moins debout, ne sachant plus quelle position prendre, j'envoie chercher le médecin, et je lui dis: *Docteur, il faut absolument que vous me donniez un coup de lancette dans le côté, là où il y a une légère enflure!* Comme cela n'avait nullement l'apparence d'un furoncle, que la peau y était aussi fraîche, aussi consistante que partout ailleurs, il ne pouvait se décider à une pareille opération. il me disait: *ce sont les nerfs qui sont ramassés, la preuve, c'est que votre jambe gauche est racourcie.* Il y appliqua des vantouses, pensant que cela me soulagerait. Point du tout. J'insistai à ce qu'il me perçât, et il se rendit enfin à ma demande; à l'instant il sortit, de cette ouverture, trois pleines écuelles de matière corrompue; le prétendu rhumatisme n'était donc qu'un énorme dépôt qui n'aurait pas tardé de rompre en dedans. Qui sait ce qu'il en aurait résulté? Peut-être m'aurait-il étouffé subitement. Le docteur fut content on ne peut plus, et moi soulagé, du tout au tout, en rien de temps. Il y avait plus de deux mois que je souffrais, que je n'avais de repos ni jour ni nuit. Actuellement je me lève, je mange de bon appétit, je marche; j'ai bien la jambe gauche un peu racourcie, ce qui me fait boiter, mais comme ma plaie donne toujours beaucoup, j'espère qu'à mesure que les humeurs disparaîtront, les nerfs s'assouppliront et qu'elle s'alongera, se mettra à son état ordinaire.

J'ai encore à craindre quelque rechute, vu que nous sommes en hiver, et que notre climat est bien capricieux en cette saison. Cependant, avec la grâce de Dieu et le secours de vos bonnes prières, j'espère que ce mieux réel continuera jusqu'à parfait rétablissement. Je suis heureux de pouvoir, de ma propre main, vous annoncer cette bonne nouvelle.

J'ai déjà dit quatre fois la Sainte-Messe ; je ne me possède pas de bonheur à l'autel. Voilà près de trois mois que j'étais privé de cette consolation qui a toujours été ma vie, ma joie, mes délices. Excusez, Mon Bien-Aimé Père, si je vous ai parlé trop longuement de moi-même. Vraiment, j'en ai honte, mais j'ai pensé qu'en votre qualité de Père si compatissant, vous ne seriez point fatigué ni même étonné de tous ces détails sur la maladie de votre cher fils.

Passons donc à la réponse de quelques questions que vous me faites dans votre dernière lettre. *Est-ce que N.-D. du Refuge est un véritable Sanctuaire?* Ce n'est pas un sanctuaire qui ait concours d'étrangers à raison d'événements extraordinaires ou surnaturels, mais c'est une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, où les habitants de la place vont de préférence à l'église paroissiale honorer la Très-Sainte-Vierge tous les samedis ; on y chante une messe ; le soir du même jour, récitation du Rosaire avec instruction.

Les dimanches, il y a une messe à 7 heures, avec instruction ; la chapelle est toujours pleine de pauvres gens surtout, qui n'aiment pas à aller se montrer à la grande église au milieu des riches.

La maison que les Pères ont louée est attenante à la chapelle ; de la sorte, le service de la chapelle leur est très-facile ; mais, hélas ! nous voilà maintenant bien réduits depuis la mort du bon P. De Lustrac ; autant que je le puis, je fais qu'un Père de *Brownsville* tienne compagnie au P. Gaye, mais ce n'est que provisoire ; à tout instant je suis obligé de le rappeler à *Brownsville*. Actuellement, nous ne pouvons, que très-difficilement, correspondre aux demandes du Curé pour les Missions de l'extérieur, dans le circuit de sa juridiction Vicariale Cependant, c'est à fendre le cœur de voir tant de peuples abandonnés, sans prêtres, qui viennent quelquefois de dix journées de marche demander à ce qu'on aille au moins baptiser leurs enfants, célébrer les mariages.

Ah! bien-aimé Père, il faut absolument nous préparer pour l'automne prochain deux Pères et un Frère convers pour *Matamoros* : que la mort ne vous décourage pas, voyez comme

vos enfants meurent, ils s'en vont au ciel ; ne nous faut-il pas des Frère La Haut, n'est-ce pas Dieu, après tout, qui les appelle à lui. Que l'abandon des âmes vous touche et vous porte à venir à leur secours, malgré la petitesse de votre cher troupeau. Maintenant que j'ai passé par les épreuves du climat, je me sens un double attachement, un double courage pour notre Mission du Rio-Grande, et décidé à porter, s'il y a moyen, tous les secours possibles à nos voisins du Mexique, si dignes de compassion, secondez-donc mes désirs.

Vous me dites : voulez-vous vous établir à Matamoros, de préférence à Montrey? De *Montrey,* il n'en est plus question depuis le départ de l'Evêque. Encore, ce n'était pas à *Montrey* qu'il nous voulait placer, mais dans des postes sans prêtres. *Matamoros* doit nous revenir tôt où tard, voilà pourquoi, puisqu'on nous y a appelés, et qu'on pourrait y faire tant de bien et aux paroisses voisines, je voudrais qu'il y eut au moins trois Pères et un Frère *à Matamoros*, deux pour les Missions, et un pour la paroisse et la chapelle; quatre y vivraient aisément.

L'Evêque de Saint-Louis, exilé, qui a resté un mois à *Brownsville*, effrayé de l'épidémie, est reparti *incognito* pour sa ville épiscopale. Depuis son départ, je n'ai rien recu de lui ; tous les courriers étant fouillés, les lettres ouvertes par les *Rouges* du Mexique, on ne peut recevoir des nouvelles intimes que par des occasions particulières. Ce n'est donc pas étonnant qu'il n'ait encore donné signe de vie, ni au Curé de Matamoros, ni à moi. J'ai eu bien du plaisir dans tous les entretiens que j'ai eus avec ce zélé Prélat ; malgré ses 63 ans, il est d'une vigueur étonnante ; son dévoûment et son énergie pour défendre les droits de l'Eglise en font un vrai confesseur de la foi. Jamais il n'a cédé ni tremblé devant les révolutionnaires.

Que de fois il m'a répété, Mon Révérend Père, aussitôt que les affaires politiques seront arrangées, soyez sûr que je vous appellerai pour établir, dans ma ville épiscopale, un Grand-Séminaire ; j'ai pour cela un local et quelques revenus

à cet effet. De plus, je veux vous confier une église, une paroisse considérable, à quelque distance de la ville. Le Supérieur de la Communauté serait établi Grand-Vicaire pour répondre aux besoins des paroisses environnantes, en un mot, me remplacer auprès des Curés. Pour tout cela, il me faudrait au moins douze Pères; mais, pour la première année, je me contenterai de six pour commencer le Grand-Séminaire, et rendre certains services dans la ville. Le croiriez-vous, Mon cher Père, je tire de la rue des jeunes gens qui ont fait quelque peu d'études pour les ordonner. Comment voulez-vous que ces Prêtres aient l'esprit ecclésiastique; cependant, que faire, faut-il laisser tomber la Religion?

Je lui ai fait lire nos règles et constitutions, il en a été enchanté; seulement, il trouve notre genre de vie un peu sévère. — Mais, me dit-il, c'est votre affaire. Je ne demande pas mieux que vous soyez de strictes religieux, ce n'est pas moi qui vous contrarierai, je vous laisserai parfaitement libres sous ce rapport.

Si donc, Mon Bien-Aimé Père, d'un jour à l'autre je venais à recevoir une lettre de ce bon Evêque pour traiter de cette fondation, je vous promets que je ne reculerai pas, espérant que vous me seconderez pour ne pas laisser une si belle occasion de nous établir dans la troisième ville du Mexique, car Saint-Louis vient après *Mexico* et *Guadalaxara*, qui sont les deux plus grandes villes du Mexique.

Vivons d'espérance; avec de la persévérance tôt ou tard nous serons au Mexique.

Vous dirai-je, avant de terminer, un mot de nos bâtisses? Tout a langui pendant plus de trois mois à raison de l'épidémie, et surtout à raison de ma maladie. Des ouvriers sont morts, d'autres se sont enfuis de peur. Cependant l'Eglise est actuellement bien fermée; portes, châssis, tout est placé. Il manque encore le pavage et quelques travaux sur la toiture; nous allons, sous peu, y mettre les ouvriers, pour y dire la messe le jour de Pâques.

Ce que j'ai principalement à cœur actuellement, c'est la

bâtisse de notre maison. De manière ou d'autre, et Dieu aidant, nous nous y logerons à l'automne prochain; le bois, la brique, une grande partie de la chaux, sont déjà sur place; il ne nous manque plus que les portes et les fenêtres. Aussitôt que j'en serai capable, je me propose d'aller faire faire tout cela au moulin à *Galveston;* le faire faire à *Brownsville*, cela nous coûterait le double plus cher.

Il ne me reste plus à vous dire que tous nos Pères se portent bien; ils ont été très-contents de la petite feuille que vous aviez insérée dans ma lettre pour leur exprimer vos sentiments d'une manière collective. Ils se joignent tous à leur Supérieur local pour vous souhaiter une bonne et heureuse année 1859, et bien d'autres encore ajoutées à cette nouvelle. Oui, Mon Dieu, conservez-nous encore longtemps ce cher et bien-aimé Père, dont la sollicitude est si grande à l'égard de ses nombreux enfants! En retour de nos vœux, bénissez nous tous, et d'une manière toute spéciale celui qui vient de mettre votre patience a une trop longue épreuve par son écrit presque sans fin.

Avec le plus profond respect, et du plus intime de mon cœur,

Monseigneur et Bien-Aimé Père,

Votre obéissant et cher fils,

A. Gaudet, o. m. i.

CORRESPONDANCE DU R. P. GAUDET.

—

Brownsville, le 28 Février 1859.

Monseigneur et bien-aimé Pere,

Ci-inclus vous trouverez la feuille de nos dépenses et de nos recettes. La maladie et notre retraite annuelle ne m'ont pas permis de vous transmettre plus tôt ce compte-rendu.

Vous verrez que nous touchons à la fin de la bâtisse de notre église. Les dépenses sont considérables, mais, Dieu merci, tout est payé jusqu'au dernier centime. Nous ne marchons pas autrement; cette tactique pourra peut-être vous paraître un peu craintive et peureuse, mais nous nous en trouvons bien, nous dormons tranquilles.

Voici maintenant quelques nouvelles: Qu'est devenu le collège de *Galveston*? Hélas! ce que nous avions prévu depuis longtemps. Après Messieurs les Ecclésiastiques qui ont plié bagage après neuf mois de patience, les Religieux Franciscains s'en sont chargés; ils ont composé leur personnel d'Américains, autant que possible, et malgré leurs bonnes dispositions, au bout de trois mois ils ont cru prudent de mettre la clé sous la porte. Ceci prouve une fois de plus qu'un collège universitaire, à *Galveston*, est un hors-d'œuvre.

Je ne vous parle pas du Mexique. Les journaux vous en apprennent assez. Ce malheureux pays est toujours sous la domination du pillage et du brigandage. Quand donc les puissances étrangères mettront-elles ordre à cet état déplorable de choses, car nous avons hâte d'en commencer la conquête, la croix à la main, et de rétablir la paix et l'ordre dans le commerce de ce bon peuple dont la religion s'en va, malgré l'esprit de foi, qui n'est même plus entretenu, en bien des endroits, par les beautés du culte, car les prêtres disparaissent tous les jours.....

Brownsville, le 16 Mars 1859.

Je vous envoie une lettre du R. P. Parisot qui vous donnera quelques détails sur notre première Mission dans le Mexique :

Brownsville, le 16 Mars 1859.

Notre première Mission mexicaine s'est donnée à *Cruillas*. *Cruillas* est une petite ville de l'état de Tamaulipas, d'envi-

ron 1,500 âmes, sans compter les habitants des Ranchos (fermes) répandus sur un rayon de dix lieues. La ville est à 45 lieues de Brownsville. Nous partîmes le P. Olivier et moi accompagnés de Monsieur le Curé de *Matamoros*, qui fit tous les frais du voyage. Monsieur le Curé devait donner le sermon d'ouverture, il le tenait dans sa poche d'où il devait le tirer, nous disait-il, en cas que sa mémoire lui fît défaut. Arrivés sur les lieux, il fallut commencer l'ouvrage. M. le Curé n'osa pas s'aventurer, et le P. Olivier prêcha le discours d'ouverture. Le Curé se borna à donner quelques avis, entre autres, de balayer la place publique, d'apporter des fleurs pour orner l'autel, et de fabriquer des palles pour les calices. Il resta six jours avec nous, et, quand il vit que tout allait bien, il s'en retourna à Matamoros, après nous avoir assuré la subsistance et un heureux retour. Ce Curé de Matamoros est excellent, il veut le bien et il ne craint pas d'appeler à son aide les ouvriers que Dieu lui présente. Pendant l'exil de Monseigneur l'Evêque de *Montrey*, il est chargé de tout l'état de Tamaulipas, il veut nous le faire parcourir entièrement. Que Dieu nous soutienne dans ce petit dessein ! l'Etat compte environ vingt paroisses. Mais revenons à *Cruillas*.

Le corps municipal, accompagné du Curé, vint à notre rencontre à environ une lieue de la ville, et nous conduisit à la maison consistoriale (lieu où se rend la justice). Un logement nous y avait été préparé afin de ne pas être à charge au Curé, à qui une Mission ne souriait pas beaucoup. Dès les premiers jours, l'Eglise se remplit matin et soir ; entendre la parole de Dieu, était une chose nouvelle pour les catholiques de *Cruillas*, ils y prirent goût ; mais, comme il y avait bien longtemps qu'il ne s'étaient pas confessés, c'était à savoir qui commencerait. Nous demeurâmes près de quinze jours sans entendre de confessions. Cependant, l'explication du sacrement de pénitence et les sermons des grandes vérités les déterminèrent à s'approcher du confessionnal, et les quinze derniers jours furent abondants en fruits. Le temps ne nous permit pas de terminer, nous devions nous trouver à Brownsville, au commencement du carême. Il y eut en tout

quatre cents communions ; quinze jours de plus auraient complété l'œuvre. La Mission se termina par la premiere communion, qui se composait de soixante et dix enfants. Ils virent ce qu'ils n'avaient jamais vu de leur vie. Dans le Mexique, la première communion ne se fait pas avec solennité comme en France ; un enfant, par exemple, se confesse aujourd'hui pour la première fois, et demain on le verra à la Sainte-Table sans cérémonie. Nous ne négligeâmes rien pour rendre la cérémonie imposante : procession, rénovation des promesses du baptême, consécration à la Sainte-Vierge. La cérémonie laissera une impression durable. Le peuple ne pouvait pas en croire à ses yeux, il se croyait dans un autre monde. Aussi disait-on : *La religion de ces Pères est bien plus belle que la nôtre.* L'adoration perpétuelle sera un autre souvenir de la Mission. Notre-Seigneur, si délaissé jusqu'ici, verra les adorateurs venir tour à tour s'agenouiller près du Tabernacle.

Les Missions seules peuvent renouveler ces pauvres peuples, mais leur ignorance demande beaucoup de travail et de patience de la part du Missionnaire. D'abord, le prêtre doit faire lui-même leur confession ; car, voici à quoi se réduit leur accusation : je m'accuse d'être voleur, menteur, libertin, jureur, c'est tout, mon Père. Voilà la confession de 5, 10, 15, 20 ans. Il faut donc en premier lieu ouvrir le fond de leur conscience pour en faire sortir les crimes les uns après les autres, puis, il faut les instruire et leur inspirer la contrition, et la plupart du temps, les inviter à venir vous trouver une seconde fois. Vous le voyez, il faut donner bien des coups de ciseaux à ces pierres brutes pour en faire quelque chose qui ressemble un peu à des statues. Mais, ce qu'il y a de bon, c'est que le peuple mexicain est docile, il se laisse façonner, et si le Missionnaire correspond à sa vocation, il aura beaucoup à travailler, l'ouvrage n'avancera pas vite, mais il est sûr que son travail produira un grand fruit. Nous avons remarqué bien des merveilles de la grâce ; il serait trop long de les énumérer.

Après la Mission, tout le monde se cotisa pour nous assu-

rer un heureux retour, les uns prêtèrent des chevaux, les autres des selles, ceux-ci des vivres, ceux-là des gourdes pour l'eau. Une députation, composée des principaux habitants, nous accompagna jusqu'à une distance de deux lieues, et nous fit escorter par deux hommes jusqu'à Matamoros. Les larmes et la tristesse générale nous prouvèrent que ce peuple s'était affectionné aux Missionnaires, et que le bien trouverait peu de résistance dans des esprits si bien intentionnés. Mais, encore une fois, il faut de la peine et du dévouement. Dieu veuille que nous prenions pied dans le Mexique, il y a toute une réforme à opérer, au moins parmi les peuples que nous avons vus jusqu'ici. *Vous avez vu le peuple de Cruillas*, nous dit M. le Curé de Matamoros, ainsi sont tous les autres peuples de l'Etat de Tamaulipas.

PARISOT, O. M. I.

Brownsville, le 25 Avril 1859

Si je vous écris trop souvent, faites m'en des reproches, mais j'ai été pendant si longtemps forcé au silence, qu'actuellement, c'est un besoin pour moi de me dédommager. Du reste, après la réception de votre lettre si touchante, datée de Paris, comment resister à la tentation de correspondre à un témoignage si personnel! Une autre circonstance encore m'invite à ce devoir filial : A mon arrivée de *Galveston* à *Brownsville*, le P. OLIVIER m'a montré une lettre du R. P. AUBERT, par laquelle vous me permettiez, autant que j'en serai capable, de prendre la route du Canada, puis de la France, pour le rétablissement complet de ma santé. Cette marque si touchante de l'intérêt que vous prenez de ma santé, m'a ému jusqu'aux larmes. Heureusement que le motif de ce voyage n'existait plus à l'arrivée de cette lettre. Elle n'en a pas moins jeté l'alarme dans le camp; les Pères, dans leur premier trouble, ont cru que cette permission conditionnelle, bien entendue,

allait m'arracher du milieu d'eux. Jusqu'à mon retour, ils ont été dans une anxiété difficile à décrire. Quand ils ont entendu de ma propre bouche combien je tenais à rester avec eux, et que je leur ai eu expliqué cette lettre, le calme est revenu dans leur cœur; cependant, pour le compléter, il a fallu l'arrivée de votre lettre. Chers Pères, je les aime trop pour vouloir les quitter sans raison et sans obédience formelle !..

Vous avez bien jugé la lettre de Mgr Odin au sujet de sa visite diocésaine. Aussitôt que Sa Grandeur fut partie de Brownsville, je me mis en devoir de vous instruire de sa visite, par une très-longue lettre que la maladie m'empêcha d'achever. Comme elle est restée dans mes papiers, permettez-moi de vous en citer une page : « C'est le 18 « septembre que Mgr Odin a quitté Brownsville, très-sa- « tisfait, enchanté de tout ce qui avait été fait chez nous « depuis sa dernière visite, c'est-à-dire, depuis deux ans. « Il nous a fortement engagés à nous bâtir une maison de « communauté aussitôt que la nouvelle Eglise sera à même « d'être livrée au culte. Il lui a été facile de se convaincre « de cette urgente nécessité, soit par la chaleur qu'il a res- « sentie dans mon petit réduit de dix pieds carrés, soit par « la pluie qui lui est tombée sur la tête. Ma chambre était « cependant ce que nous avions de mieux à offrir à Sa « Grandeur. Je suis satifait qu'elle n'ait eu que des éloges « à nous donner.....»

Notre population paraît vouloir se réveiller un peu de son assoupissement. Dieu commence à bénir la patience et les travaux de nos Pères si longtemps stériles. Les confessions et communions n'avaient jamais été si nombreuses pendant le carême que cette année. Les Pères, que j'avais envoyé dans les Ranchos, n'ont pas eu assez de temps ; ils ont été obligés de remettre la visite de plusieurs localités après Pâques. Ce changement, en mieux, s'est mani-

festé à la suite d'une méthode que j'ai voulu faire adopter pour ce ministère extérieur. Jusqu'à mon arrivée à Brownsville, nos Pères avaient desservi les Ranchos assez régulièrement, malgré leur petit nombre; mais c'était tantôt un Père, tantôt un autre qui y était envoyé. Ce système me parut peu propre à favoriser le bien. Actuellement, c'est toujours le même qui visite un district. Les gens en ont témoigné leur satisfaction, ils se sont familiarisés avec *leur Père*, et ont fini par se rendre à sa voix, et les Pères eux-mêmes se sont plus affectionnés à leurs postes respectifs.

Ces Missions extérieures sont divisées en trois districts. Le district en haut de la Rivière qui comprend une trentaine de Ranchos, sur une distance de trente-cinq lieues, assigné au P. Olivier; le district du centre qui comprend une quinzaine de Ranchos, sur une distance de vingt à trente lieues, assigné au P. Kéralum; le district en bas de la Rivière jusqu'au golfe, qui se compose d'une douzaine de Ranchos, sur une distance de douze lieues, assigné au P. Parisot. Je dois vous faire remarquer que je ne vous donne que le nombre des principaux Ranchos où il faut s'arrêter pour dire la messe; il y en a quantité d'autres moins considérables que l'on ne fait que visiter en passant pour baptiser les enfants et inviter les habitants à se rendre à la messe que l'on célèbre dans les lieux où l'on s'arrête plus longtemps. Vous verrez, par ce petit aperçu, et surtout par la distance à parcourir, que nos Pères ont un travail trop forcé. Les Missions extérieures à elles seules leur suffiraient. Cependant, avec cela, il ne faut pas oublier Matamoros où il y aurait tant à faire. Dernièrement le P. Parisot y a fait faire la première communion à près de cent enfants. A Brownsville, le travail est incessant; le P. Vignolle y est chargé du couvent et d'une grande quantité d'enfants à instruire sur le catéchisme.

Pour mon compte, étant obligé de suivre nos travaux et de remplir à tout instant la charge d'économe, j'ai assez de cette besogne, et Dieu veuille me conserver la santé au milieu de la chaleur qu'il faut endurer en surveillant les travaux. Quand me sera-t-il donc donné de vous exposer, de vive voix, tous nos besoins et mes vues sur cette Mission du Rio-Grande? Nous n'avons pas assez de sujets ici, nous nous fatiguons outre mesure pour faire face à tout, mais vous sentez que cela ne peut pas durer longtemps. Venez donc à notre secours en nous envoyant au moins deux ou trois Pères et deux Frères convers...

J'oubliais de vous dire que notre chapelle a été constamment pleine de monde pendant les trois jours de la semaine sainte, et les confessions et les communions ont été, comme dans les Ranchos, bien plus nombreuses que les autres années.

J'oubliais également de vous dire que le Curé de Matamoros est de nouveau à me solliciter pour de nouvelles Missions. Comment faire? Il est vraiment difficile de répondre à tant de besoins et de satisfaire tout le monde. Vous me direz peut-être: Mais vous entreprenez trop, c'est possible, mais, de mon côté, je vous dirai: Que feriez-vous si vous étiez à notre place? Nous n'avons pas encore le cœur assez blasé pour ne pas sentir les besoins urgents d'une population qu'on s'efforce de pervertir de toutes les manières, d'une population docile, mais ignorante. Pauvres Mexicains, qu'ils sont à plaindre! Leurs dissensions augmentent tous les jours, et on en viendra tôt ou tard à desactes copiés sur 1793. Peut-être en sortira-t-il un bien?....

Ma santé se soutient bien, et celle de nos Pères est excellente. Ils s'unissent tous à moi pour vous présenter leurs humbles respects. Bénissez-nous tous.

Brownsville, le 1er juin 1859.

Quand me sera-t-il donné de m'entretenir de vive voix avec Votre Grandeur seulement pendant une heure? Par écrit je suis toujours trop long et je m'aperçois que la plume ne procure pas la gloire de Dieu, le bien des âmes, n'avance pas les œuvres d'une mission, comme la parole. Autrefois saint François Xavier brûlait d'écrire à l'université de Paris, vous savez pourquoi, et moi je brûle du désir non pas d'écrire à l'université de Paris, ce serait une perte de temps, mais bien de me transporter au milieu de mes jeunes frères du Noviciat et surtout de la maison de Montolivet, pour leur exposer de la manière la plus pressante les besoins de notre mission du Texas et du Mexique. *Messis multa, regiones albæ sunt, operarii autem pauci.*

Pendant tout le temps pascal, j'ai tenu à ce que nos Pères parcourussent tous les Ranchos qui font partie de la mission de Brownsville, ajournant par les meilleures raisons possibles, les demandes de l'autre côté du Mexique. Mais aussitôt ce temps expiré, on est revenu à la charge et presque à corps défendant, je me suis vu obligé, malgré les fatigues de nos Pères et nos nombreuses occupations, d'accorder deux missions à quatre journées de Brownsville. Pendant six semaines nous serons donc privés de l'aide des Pères Olivier et Parisot. Lorsque tout a été arrêté et réglé pour ces deux missions, les deux Grands-Vicaires qui sont investis de tous les pouvoirs de l'Évêque de Montrey, qui est toujours exilé, m'ont écrit me priant de leur accorder des Pères pour aller desservir la ville de *Tampico* dont le Curé est malade. Le Vicaire en est parti, de sorte que ce poste est sans secours religieux comme tant d'autres places moins considérables. Le Gouverneur de l'État de Tamaulipas qui réside à Tampico a aussi écrit au Curé de Matamoros pour la même fin. Mais

comme je ne voyais pas le terme de ce service, que d'un autre côté c'était nous diviser et entreprendre un travail au-dessus de nos forces par une saison redoutable, j'ai répondu que ce que je venais de régler au sujet des Missions nous mettait dans l'impossibilité d'accueillir favorablement sa demande.

Que de bien à faire ! Que d'occasions favorables de se faire apprécier de l'autre côté et par là même de se frayer un passage dans cette République, mais que puis-je entreprendre? Si j'avais douze Pères au lieu de six que nous sommes, je leur trouverais constamment du travail de manière à les faire suer tous.

Ma tête est grosse de plans, mais rien que pour les ébaucher, il me faudrait au moins quatre Pères et deux Frères de plus. J'espère que Dieu secondera tôt ou tard nos intentions. Voilà ce qui me fait prendre patience. Quant aux ressources pécuniaires, c'est le moindre de mes soucis, la Providence est si bonne et surtout si puissante, que nous nous reposons sans crainte sur elle. Des hommes, des ouvriers de bonne volonté, remplis d'abnégation pour les commodités de la vie, voilà ce que j'ambitionne, voilà actuellement ma maladie. J'ai quelquefois rencontré des Pères qui désiraient aller en France pour ne plus retourner à leur poste, probablement ils croyaient avoir droit à la retraite. Quant à moi, je ne puis pas encore songer à cela, je voudrais me transporter en France, mais aussi retourner le plus promptement possible pour mettre ma levée de jeunes conscrits immédiatement sur le champ de bataille à côté et sous les yeux des vétérans dont les forces commencent à faiblir. Puissent ces lignes électriser nos jeunes frères et vous décider à prendre à cœur notre mission si riche en pauvres âmes abandonnées !

Brownsville, le 13 juin 1859.

C'est hier, 12 juin, jour de la Pentecôte, qu'a eu lieu la bénédiction de notre église. De plus de vingt lieues de distance, la vallée du Rio-Grande avait envoyé de nombreux curieux pour être témoins de cet événement mémorable. Une bonne partie de la population de *Matamoros* avait franchi la rivière. Cependant, malgré cette affluence, grâces à Dieu, tout s'est passé avec beaucoup de solemnité, d'ordre et de recueillement. A plusieurs reprises j'avais invité Mgr l'Evêque de Galveston à venir présider la cérémonie, mais le Prélat, à ce qu'il paraît, n'a pu nous accorder cette faveur.

C'est donc votre très-humble fils qui a eu tous les honneurs ; bénir l'église, prêcher le sermon en anglais et chanter la messe. Une pareille tâche accomplie d'un bout à l'autre avec toute l'énergie que demandait la circonstance, vous donnera une idée de l'état actuel de ma santé. Tout ce que l'église de Matamoros possédait de plus riche en fait d'ornement nous avait été prêté. Le Curé a fait prêtre assistant, le Père Vignolle, Diacre, le Père Parisot, Sous-Diacre, le Père Olivier a prêché le sermon espagnol, le Père Kéralum, Maître des cérémonies, le Père Gaye, spectateur, la grand-messe de *Matamoros* ne lui ayant pas permis d'arriver pour le commencement de la cérémonie.

La troupe de musiciens de Matamoros était venue nous offrir la mélodie de ses concerts, mais comme c'est une troupe qui habituellement ne fait que courir de bal en bal, j'ai remercié ces Messieurs. J'avais trop de répugnance d'admettre dans une cérémonie religieuse des gens qui sont si souvent la vie des assemblées du démon. Du reste, l'objet de la fête était assez frappant par lui-même pour attirer le public protestant et catholique, c'est ce qui a eu lieu. Les Français de Brownsville nous ont chanté la

messe Bordelaise avec une précision admirable. La quête qui a été faite par deux Messieurs de la ville a produit 460 francs. Maintenant nous respirons à l'aise, il était temps de sortir de notre vénérable petite chapelle, vraie fournaise en été et glacière en hiver.

Brownsville, le 22 juin 1859.

Je ne vous écris que ces deux lignes pour recommander à vos saintes prières le repos de l'âme de mon père; je viens d'apprendre sa mort. Je vous recommande aussi l'âme de ma tante, sœur unique de mon père. Sans doute qu'en quittant la France je fis à Dieu tous ces sacrifices d'avance, mais mon cœur n'en reçoit pas moins le coup au vif. Que va devenir ma pauvre mère presque aveugle? Elle me demande à grands cris, mais à toutes ces demandes je n'ai pu répondre que ceci : je ne suis pas maître de moi-même, j'ai des supérieurs, je dois me conformer en tout à leur volonté. Dieu sait pourquoi j'ai tout quitté, j'espère qu'il prendra soin d'elle. La mort de mon père va sans doute bien abréger ces jours. Si je n'ai pas la consolation de la revoir, que la volonté de Dieu soit faite!

Je me jette à deux genoux à vos pieds pour vous demander votre sainte bénédiction afin de calmer un peu ma douleur.

Brownsville, le 13 juillet 1859.

Aujourd'hui, 16 juillet, fête de N. D. du Mont-Carmel, il y a quinze ans que j'ai le bonheur d'être Oblat de Marie Immaculée et dix-huit ans que je suis nourri par la Congrégation. Que de choses se sont passées au sein de la famille de Marie depuis 1841, année de mon arrivée à N. D. de Lumières. Qu'il fait bon s'arrêter quelques instants à ces époques de bénédictions pour considérer comment on a été conduit, protégé par la main de la divine Providence,

cela renouvelle le courage. Seulement une pensée de tristesse vient se mêler, malgré soi, à ces consolantes impressions, le peu de progrès dans l'acquisition des vertus qui font les hommes de Dieu, les Saints. Voilà pour mon compte mon cauchemar habituel. Je tremble d'arriver à la fin de ma carriére sans avoir la consolation, l'occasion de pouvoir me recueillir dans quelque maison de la Congrégation libre, débarrassé de toutes les occupations temporelles. En vérité, je commence par me fatiguer des établissements naissants qui demandent à ce qu'on s'occupe si longtemps de bois, de pierres, de briques et de mortier. Aussi, si le bon Dieu me prête vie, dès que la maison sera construite j'espère que vous me direz : *venite seorsùm*; c'est assez pour vous d'une pareille besogne. Et moi tout joyeux de de répondre *adsum*, je me retirerai au Noviciat, au Scolasticat ou dans un sanctuaire pour bénir des médailles et des chapelets, n'importe où, pourvu que je n'y trouve pas le tintamarre des charpentiers et des maçons.

Cependant, puisque actuellement je n'ai la tête pleine que de cette matière parlons-en. Où en est notre maison? A fleur de terre depuis Pâques. Grâces à différents incidents, l'herbe a eu le temps de monter par-dessus nos fondations. Cependant, nous espérons pouvoir maintenant marcher bon train pourvu que la fièvre jaune ne vienne nous couper les jambes. Elle a déjà fait son apparition par quelques cas, mais comme il y a peu de nouveaux-venus en ville, j'espère qu'elle ne fera pas le blocus de chaque maison comme l'année dernière. A la garde de Dieu, nous y sommes faits; cela ne nous empêchera pas de prendre toutes les précautions requises en pareille circonstance. Aussi j'ai déjà dit un mot pour que nos Pères conscrits de la corporation de Brownsville fissent par quelque ordonnance le blocus général des melons, pastèques et cinquante autres fruits malsains dont nos Mexicains font leur nour-

riture habituelle. Les choses étant ainsi, priez pour nous et ne faites partir les sujets que vous nous destinez qu'en septembre s'ils partent sur un voilier et seulement à la fin d'octobre s'ils doivent s'embarquer sur un steamer.

Les Pères Olivier et Parisot vont bientôt arriver de leurs deux missions du Mexique.

Je ne vous parle pas cette fois du Mexique, je vous en ai parlé si souvent sans pouvoir dire quelque chose de positif en notre faveur que je me lasse. Tout ce qu'il y a de certain, en ce moment, c'est que les libéraux sont en complète déroute, mais que fera le prétendu bon parti? Il se querellera avant d'en venir à des mesures salutaires : c'est tout ce que l'on peut prévoir de plus certain lorsqu'on est un peu au courant de l'esprit de ce peuple qui ne marchera jamais dans la voie du progrès et de l'ordre, s'il n'est dominé par un dictateur à tête saine et intelligente. Où le prendre? voilà la difficulté.

Brownsville, 6 septembre 1859.

Aujourd'hui j'ai reçu votre lettre du 1er août. Nous vous remercions bien cordialement des trois sujets que vous nous destinez.

La maladie continue toujours à Brownsville et à Matamoros, mais moins forte que l'année dernière. La Nouvelle-Orléans est exempte d'épidémie cette année. A la maison tout le monde s'est assez bien porté jusqu'ici. Cependant le Père Olivier fait exception. Voilà une huitaine de jours qu'il est au lit. La fièvre a été dès le principe parfaitement coupée par le docteur qui m'a soigné l'année dernière. Seulement on ne peut pas encore dire si le mieux continuera : il faut l'espérer, les soins ne lui manquent pas, mais les rechutes sont si à craindre malgré les précautions les plus minutieuses.

Le Curé de Matamoros est parti pour Mexico, la capitale où se trouve, depuis son expulsion, l'Evêque de Montrey, A son retour qui aura lieu dans deux mois j'espère avoir des nouvelles à vous communiquer.

S'il fait beau temps, car les pluies commencent, notre maison sera couverte quand vous recevrez cettte lettre. Nous espérons y entrer avant les fêtes de la Noël, ou au moins en janvier prochain. Nous sommes si contrariés par la rareté des ouvriers qu'il n'est pas possible de marcher comme on le voudrait.

J'avais chargé le Père Olivier de vous faire le rapport des deux missions qu'il vient de donner avec le Père Parisot dans le Mexique, mais la maladie l'en a empêché. Je me contenterai de vous dire quelles ont réussi à merveille. A la suite de ces deux missions plusieurs autres localités et paroisses se sont présentées à nos Pères pour les supplier de leur accorder la même faveur. On est même venu d'une place en députation auprès de moi, mais c'était impossible de l'accorder pour le moment. Les Curés disent, maintenant qu'ils ont vu le résultat de ces missions, que c'est l'unique moyen de renouveler leur peuple. A la suite de la mission de *Burgos* les Pères ont planté une belle croix de mission et sur le piedestal ils ont fait graver les armes de notre Congrégation et les initiales O. M. I. en lettres d'or. Dieu veuille que ce signe de salut soit pour notre Congrégation un jalon de bénédictions et d'espérance !

Priez bien pour nous en cette saison si redoutable. Cependant je dois vous dire que nous sommes parfaitement résignés, la campagne de l'année dernière nous a rendus forts. Que les nouveaux ne s'épouvantent pas trop. Il est vrai qu'il faut que chacun passe par la maladie, mais avec des soins donnés à temps, il y a tout à espérer.

Brownsville, le 3 octobre 1859.

Vous me pardonnerez si je ne suis pas long cette fois, je n'ai que de tristes nouvelles à vous donner. Notre Père Olivier est toujours gravement malade des suites de sa fièvre. Voici plus de huit jours qu'une rechute l'a mis au lit dans un état qui inspire des craintes. Les soins se multiplient autour de lui, mais ils restent sans succès. Voilà tout ce que je puis vous dire sur son compte.

Autre nouvelle également bien déplorable. Nous sommes en pleine guerre civile. Dernièrement le Gouvernement américain a retiré toutes ses troupes, qui depuis l'invasion du Texas, étaient en garnison sur la frontière. Lorsque les soldats et tout le matériel ont été éloignés, une bande de brigands Mexicains, Texiens et autres s'est formée et un beau matin a fondu sur Brownsville, ouvrant les prisons, massacrant plusieurs des autorités : il y a eu jusques à sept morts. Aussitôt les trois quarts au moins de nos familles mexicaines ont passé la rivière pour se rendre à Matamoros, laissant les Américains presque seuls. Une centaine de soldats Mexicains ont été envoyez au secours des Américains par les autorités de la ville de Matamoros. De leur côté les Américains qui sont fort peu nombreux se sont armés de pied en cap, de sorte que toute la ville n'est qu'un camp sur le qui vive. Dernièrement je suis sorti pour aller faire un mariage escorté de deux carabiniers. Avant de pouvoir compter sur le secours du Gouvernement des États-Unis il s'écoulera bien un grand mois, que se passera-t-il durant cet intervalle? Dieu le sait. Si ces brigands veulent revenir en nombre, ils peuvent facilement se rendre maître de la ville et réduire tout à feu et à sang.

De quelque manière que les choses tournent, notre ministère sera nul pour un temps plus ou moins long. Ac-

tuellement il nous est impossible de visiter nos postes : en ville notre église est déserte, notre maison ne peut se couvrir faute d'ouvriers.

Sans doute que les Américains finiront par venir à notre secours, mais pour faire une guerre d'extermination et pousser leurs conquêtes plus loin, cela est inévitable. Ils n'attendaient qu'un prétexte tant soit peu plausible pour le faire, maintenant ils l'ont.

Nous commencions à bien marcher, notre mission réussissait des deux côtés et voilà que toutes nos espérances s'évanouissent. J'en suis malade. Mes journées se passent dans la tristesse et l'anxiété pour l'avenir. Que la volonté de Dieu soit faite, qu'il conserve nos personnes et nos édifices et nous attendrons des jours meilleurs.

Priez pour nous et soutenez notre courage par vos conseils. C'est tout ce que je puis vous dire pour le moment.

Brownsville, le 13 novembre 1859.

Depuis ma dernière lettre la situation critique de notre ville n'a pas changé. Voici un mois que nos principales rues sont barricadées et que jour et nuit on est sur ses gardes contre l'invasion des brigands dont le nombre s'est considérablement augmenté. Ils sont maintenant plus de deux cents, tous à cheval et campés à quelques milles de Brownsville, dévastant tous les ranchos à huit ou dix lieues à la ronde pour s'entretenir. Le Gouvernement des États-Unis a promis des forces, mais quand arriveront-elles? Quoiqu'il en advienne nous devons considérer notre population mexicaine comme perdue pour nous du côté du Texas. Depuis que les troubles ont commencé nous n'avons absolument rien à faire, pas même le dimanche. Il n'y a pas de doute que la ville va augmenter en américains et devenir peut-être plus florissante que jamais, mais notre

population catholique sera de peu d'importance. La panique est telle qu'il nous est impossible de nous procurer des ouvriers pour faire couvrir notre maison dont les murs sont achevés depuis un mois.

Le bon Dieu au milieu de nos croix et de nos tribulations nous a cependant ménagé une consolation en rendant la santé à notre Père Olivier. Il est maintenant assez bien et il commence à travailler, mais il lui faut de grands ménagements, car une secousse de ce genre laisse toujours après elle des suites dont on ne se défait qu'à la longue. Tous les autres Pères et Frères se portent bien et les tristes événements ne les affectent pas tant que moi, quoiqu'ils ne laissent pas que de déplorer de nous voir frustrés de nos belles espérances touchant la mission du Texas. Peut-être que l'ennemi de tout bien n'aura qu'un temps bien court. Nous espérons que le bon Dieu nous donnera la patience et plus tard le courage de reprendre notre œuvre une fois l'ouragan passé. En attendant parlons de l'autre côté du Rio-Grande.

Le lendemain de la Toussaint, M. le Curé de Matamoros est arrivé de Mexico où l'Évêque de Montrey l'avait appelé. Entre autres affaires importantes concernant le Diocèse, il a été question des Oblats. Mgr l'Évêque, satisfait on ne peut plus de nos travaux, veut tout de bon nous établir dans son Diocèse, du moins autant que l'état actuel des affaires politiques le permettra, car il est loin de pouvoir agir d'une manière libre, vu la permanence de son exil. Ne pouvant donc s'occuper de nous par lui-même, il a légué ses pleins pouvoirs à M. le Curé de Matamoros. Il l'a chargé de nous établir à Victoria, capitale de l'état de Tamaulipas. Cette place, quoique capitale de l'État à cause de sa position centrale, n'est qu'une petite ville dont la population, y compris celle de la banlieue, ne compte guère que six à sept mille âmes. En nous y établissant, Mgr l'É-

vêque nous cède tous les droits et revenus curiaux. M. le Curé de Matamoros est autorisé aussi à nous garder auprès de lui, sa vie durant. Ce saint prêtre était si content à son arrivée qu'il croyait que tous les arrangements allaient se conclure sans la moindre objection de ma part de la manière suivante : puisque vous allez recevoir deux nouveaux Pères, voici comment vous pouvez faire, donnez-en deux pour Victoria, deux pour Matamoros et les quatre autres pour Brownsville. Deux à Victoria suffiraient pour commencer, car il ne faut pas faire naître le soupçon que vous voulez par la suite former une communauté, les libéraux venant d'abolir les couvents. Mais deux considérés comme Curé et Vicaire n'éveilleraient aucun soupçon et voyant dans peu votre zèle, le but de votre œuvre, ils ne s'opposeraient pas à ce que deux ou trois autres sujets vinssent s'adjoindre aux deux premiers.

Cette proposition nous ouvre la porte du Mexique et une fois que nous y serions implantés, à en juger par les missions, je crois que nous prendrions très bien. Mais j'y vois quelques difficultés, entre autres celle d'exposer nos Pères à perdre l'esprit religieux en les mettant ainsi deux à deux. Je crois qu'il serait mieux, du moins jusqu'à ce que vous en ordonniez différemment, de nous en tenir au plan suivant, sans renoncer à Victoria : se tenir trois à Matamoros, rester cinq à Brownsville et par la combinaison des sujets des deux maisons continuer le travail des missions dans les paroisses.

Quand à Victoria, notre plan serait d'y aller après Pâques, d'abord y donner une mission sans autre motif apparent. Ce serait le meilleur moyen de bien voir ce que c'est que cette place, ce qu'est la population et tout naturellement si le bon Dieu bénissait les travaux de nos Pères comme dans les missions précédentes, le peuple voudrait les garder avec eux et ainsi le bien commencé par la mis-

sion continuerait à s'affermir de plus en plus, supposé que la place fût jugée propre à un établissement permanent. Qu'il serait en effet consolant pour nous de pouvoir nous multiplier sans trop nous éloigner les uns des autres, et avoir un travail immense devant nous. Victoria n'est qu'à quatre journées de Brownsville, l'endroit est très-sain, nous dit-on, par suite de la proximité des montagnes *la Cierra madre*. Je suis persuadé, bien-aimé Père, que vous feriez de grands sacrifices pour un pays si abandonné et cependant tout catholique. L'Évêque de Montrey était si satisfait de ce que nos Pères ont fait dernièrement dans son Diocèse par le moyen de son Vicaire forain, le Curé de Matamoros, qu'il lui a dit : mon cher Curé, allez-vous en donc à Marseille pour demander des Pères à ce vénéré Évêque de Marseille. — Je suis trop vieux et je crains trop la mer, a répondu le Curé, pour entreprendre un si long voyage. — Hé bien! a repris l'Évêque, dites au Supérieur des Pères de Brownsville d'y aller lui-même, je me me charge de payer ses frais de voyage. — Encore une fois que de bien on ferait, si le pays était un peu plus franquille.

Les deux partis libéraux et conservateurs en sont maintenant à se considérer, sans oser s'attaquer, tous les deux étant à bout de leurs ressources. En attendant chaque parti se conduit d'après la constitution qu'il s'est faite.

Il est probable que je ne vous écrirai pas de nouveau avant l'arrivée de nos Pères.

La correspondance du R. P. Gaudet nous offre ici une lacune très considérable. Cette lacune s'étend du mois de novembre 1859 au 21 juin 1860. Nous n'avons pas trouvé de lettres portant une date qui nous permit de les placer dans cet intervalle de temps. Cette irrégularité dans la correspondance du R. P. Gaudet augmentera en 1860 et en 1861. Elle est due à la triste position dans laquelle se sont trouvés nos Pères. Les guerres intérieures et extérieures du Mexique ont

amené un blocus qui a suspendu presque toutes les communications postales. Bien des lettres ont été écrites de part et d'autre sans qu'elles aient pu arriver à leur adresse. Quelques-unes sont arrivées plusieurs mois après leur date. C'est à cette interruption des communications entre le Texas et la France qu'il faut attribuer la brièveté des renseignements qu'il nous reste à recueillir sur la belle mission de Brownsville et ses dépendances.

Afin de remédier autant que possible à ces lacunes, nous intercalerons une lettre du Père Sivy racontant son arrivée à Brownsville et une lettre du Père Parisot sur les missions mexicaines.

Lettre du père Sivy.

Brownsville, 30 décembre 1859

Monseigneur et bien-aimé Père,

Nous voici enfin à notre destination, heureux de nous retrouver en famille, de reprendre dans la paix et le silence nos devoirs de société, et tous les exercices de nos saintes règles. Notre traversée a été des plus heureuses: nous sommes arrivés à Brownsville sans aucun accident, sans fatigue, en aussi bonne santé qu'à notre départ de France. Nous n'avons éprouvé qu'une seule contrariété, c'est d'être arrivé un jour trop tard. Nous pensions arriver à Brownsville pour la fête de Noël et avoir le bonheur de dire ce jour là nos messes d'action de grâces. Depuis plusieurs jours nous nous faisions une joie de cette espérance, le bon Dieu n'a pas voulu qu'elle se réalisât. Nous n'étions qu'à quelques lieues de Brownsville et nous avons été condamnés à passer tristement ce beau jour à bord du bateau à vapeur, nous ne sommes arrivés que le lendemain, encore nous a-t-il fallu laisser le bateau échoué sur les vases, et nous rendre à pied jusqu'en ville. Nous avons trouvé tous nos pères en bonne santé

à l'exception du Révérend Pere Supérieur qui est toujours un peu souffrant.

Nous avons quitté le Hâvre le 18 octobre, à bord d'un navire américain. Nous étions 5 passagers de cabine, 162 d'entrepont. La plupart des émigrants étaient de pauvres familles allemandes qui s'en allaient faire fortune dans le nouveau monde. Dans le nombre se trouvaient plusieurs vieillards qui, pour suivre leurs petits enfants ne craignaient pas de s'exposer aux périls d'une longue traversée; nous pensions que tous n'arriveraient pas au port, mais Dieu merci, tous ont débarqué sains et saufs. Une nombreuse troupe de musiciens allemands s'était rassemblée pour faire la conduite à leurs compatriotes, ils suivirent notre navire le long du goulet et jouerent en souvenir du pays quelques airs nationaux. Les passagers debout sur le pont regardaient s'enfuir les rives de la France; les visages étaient tristes, bien des larmes coulaient. Longtemps on échangea de longs signes d'adieu. La brise qui nous poussait loin du port cessa bientôt de nous envoyer les notes de la fanfare, et nous apporta à nous, pour dernier adieu de la patrie, les joyeuses volées de l'Angelus. Jamais le son d'une cloche ne m'a fait une si douce impression. Nous nous abandonnâmes à la garde de l'étoile des mers, puis, peu à peu, se perdirent dans le lointain les rivages de la France

Nous passâmes quatre jours à louvoyer dans la Manche, plus de dix fois nous revînmes en vue des côtes d'Angleterre sans pouvoir doubler d'un mille. Une brise de l'Est vint enfin nous mettre au large. Nous payâmes notre tribut au mal de mer le jour du départ, depuis nous en avons été quittes. Durant les huit premiers jours nous eûmes mauvais temps; une forte bourrasque vint nous assaillir dans le golfe de Gascogne. Il était cinq heures du soir. Nous n'avions qu'une seule voile dehors, en un moment elle fut criblée par la grêle, une des vergues se brisa. Le vent soufflait avec violence. Le bruit du tonnerre, le fracas des vagues, le sifflement des cordages, tout cela commençait à me faire peur. Le sangfroid du capitaine qui riait de tout ce vacarme et encore plus

de l'effroi des passagers me rassurait un peu. Toute la nuit nous restâmes à la cape. Le navire qui n'avait que son lest, beaucoup trop léger pour résister à la lame, filait sous le vent plus de dix nœuds à l'heure, heureusement il fesait bonne route, nous nous éloignions des côtes. De la fenêtre de notre cabine, je contemplais à la lueur des éclairs les vagues qui venaient fondre sur le navire ; *mirabiles elationes maris*, pensais-je; pour le moment j'aurais aimé le voir de plus loin. Je n'osai fermer l'œil de toute la nuit; le R. Père Rieux, mon intrépide compagnon, sans souci du danger, ronflait en bienheureux. C'est la seule tempête que nous ayons eue dans tout le cours de notre voyage.

Après quelques calmes plats nous trouvâmes les vents alisés qui nous conduisirent jusques dans le golfe. Nous longeâmes Saint-Domingue et Cuba, puis nous traversâmes, par un temps magnifique, le golfe d'ordinaire si mauvais.

Nous n'avons pas eu à nous plaindre de notre capitaine. Pour un capitaine de 26 ans et surtout pour un américain il s'est toujours montré d'une extrême prudence ; pas un seul grain qu'il n'ait su prévoir à temps. Il a eu pour nous tous les égards possibles ; il a même poussé la complaisance jusqu'à nous faire préparer du maigre aux jours de vigile. Nous avons eu fort peu de rapports avec les passagers, Allemands et protestants pour la plupart, nous n'avions qu'y faire ; par ailleurs le reste ne valait guère mieux : c'étaient de jeunes parisiens qui ne pensaient qu'à se divertir, à passer le temps le plus gaiement possible. Pendant le jour on s'amusait à magnétiser, à faire tourner des tables, tantôt c'était une mascarade, quelques scène burlesques, tantôt on jouait aux cartes, puis le soir c'était musique, bal sur le pont. Combien de fois nous avons remercié le R. Père Aubert de nous avoir donné le moyen d'avoir une place à la chambre. Nous avions à nous seuls toute la dunette, et notre petite solitude était inviolable. C'est là que retirés le plus souvent, nous pouvions vaquer à l'aise, loin du tapage, à nos différents exercices. Notre temps était réglé : nous le partagions entre l'étude de l'espagnol et nos devoirs de piété.

Nous débarquâmes le 3 décembre à la Nouvelle-Orléans. Nous nous rendîmes directement à l'archevêché où nous rencontrâmes Monseigneur Odin. Le lendemain devait avoir lieu la consécration d'un Évêque. Malgré l'affluence des étrangers, Monseigneur eut la bonté de nous faire donner une chambre ; nous en fûmes très-heureux, car notre séjour à la Nouvelle-Orléans se prolongea beaucoup plus que nous ne nous y attendions et les frais d'hôtel y sont excessifs. La piastre, qui vaut cinq francs, n'a pas plus de valeur que vingt sous en France, et à ce compte, nous nous eussions vu bientôt à court de fonds. Le vapeur que nous devions prendre était parti la veille de notre arrivée, il ne devait y avoir un nouveau départ que dans huit jours ; le mauvais temps retint le bateau quinze jours en mer : nous ne pûmes partir que le 16 décembre. A dire vrai, nous n'étions pas fâchés de ce petit retard, il nous a valu de pouvoir dire nos messes le jour de la fête de l'Immaculée Conception. De plus nous avions appris en arrivant, qu'une armée mexicaine venait d'attaquer Brownsville et la nouvelle, bellement amplifiée par les Américains, était pour nous peu rassurante. Monseigneur Odin nous offrit de nous accompagner à Galveston pour attendre la fin des troubles. C'eut été allonger de beaucoup notre voyage, nous exposer peut-être à des frais inutiles ; du reste, s'il y avait eu quelque apparence réelle de danger, nos Pères, qui s'attendaient à notre arrivée, nous l'eussent fait savoir; nous attendîmes donc le vapeur: il apporta des nouvelles de la guerre : les rues de Brownsville étaient encore barricadées, mais les Mexicains étaient en déroute.

Nous arrivâmes le 21 à l'embouchure du Rio-Grande, nous n'étions plus qu'à huit lieues de Brownsville par terre. Il nous tardait bien d'y arriver, et volontiers nous aurions pris ce chemin. On nous dit que les routes n'étaient pas sûres, que les soldats de Cortinas étaient dispersés dans la campagne. Nous nous résignâmes donc à prendre patience, espérant au moins arriver à temps pour la fête de Noël. Nous fûmes bien trompés, il nous fallut changer deux fois de bateau, on perdit deux longs jours à décharger et à recharger les mar-

chandises. Nous avions plus de trente lieues à faire en remontant le fleuve, pour comble de malheur l'eau était basse, on n'avançait que la sonde à la main, si bien que la fête de Noël nous surprit en route. Oh! combien la nuit de Noël, pour nous si belle l'an passé à Montolivet, nous a paru triste et longue cette année! Les passagers étaient très nombreux, il nous fut impossible d'avoir une cabine, chacun préparait sa paillasse où il pouvait. Près de la mienne vinrent s'établir quelques joueurs acharnés, les cartes avec les piastres roulèrent toute la nuit, puis de temps à autre survenaient des disputes, chacun criait à qui mieux mieux. Les voisins réclamaient; mais que dire? en Amérique le *sans gêne* fait le bon ton, les bonnes manières : nous nous en sommes aperçus plus d'une fois; ce fut heureusement la dernière nuit que nous passâmes en si triste compagnie, nous arrivâmes le lendemain et la joie nous fit bien vite oublier les petites contrariétés de notre voyage.

Il n'est plus aujourd'hui question de la guerre. Cortinas vient d'essuyer une défaite complète; Brownsville est tranquille mais un peu déserte; plus d'un tiers de sa population s'est enfuie à la première alarme, on espère que le calme ramènera bientôt ceux que la peur a fait passer à Matamoros. Quoiqu'il en soit le travail ne manque pas et nous allons nous mettre de tout cœur à l'espagnol pour venir en aide le plus tôt possible à nos pères.

Le R. Père Rieux se joint à moi, Monseigneur et bien-aimé Père, pour vous offrir nos vœux de nouvel an, et vous prier de nous donner votre bénédiction. Agréez, Monseigneur et bien-aimé Père, les profonds sentiments de respect et d'affection avec lesquels je suis

Votre très-humble et tout dévoué enfant en Jésus et Marie.

F. M. SIVY, *Miss. Ob. M. J.*

LETTRE DU PÈRE PARISOT.

Brownsville, le 19 mars 1860.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Par les trois missions que nous avons données dans le Mexique le Père OLIVIER et moi, nous avons vu qu'il y a une grande différence entre nos Mexicains, échappés de justice sur nos frontières et les Mexicains de l'intérieur. Les missions, surtout les deux dernières, comme vous l'avez appris d'ailleurs, ont parfaitement réussi. L'enthousiasme était à son comble et les populations avoisinantes sur un rayon de plus de quarante lieues désiraient ardemment la grâce de la mission. Les merveilles que le bon Dieu a opérées par le ministère de deux pauvres missionnaires qui ne possèdent la langue qu'imparfaitement sont une preuve qu'il y a à faire beaucoup de bien, un bien facile, un bien durable parmi les Mexicains. L'ignorance est la grande plaie du pays, et les prêtres ne prêchent pas si ce n'est quelques sermons d'apparat de loin en loin. Nos instructions n'étaient que du catéchisme tout pur, eh bien! ces gens simples disaient : *Les missionnaires nous apprennent beaucoup de choses que nous n'avions jamais entendues et tous les jours ce sont des choses nouvelles, leur religion est bien plus belle que la nôtre.* Dans ces missions, la plus grande partie des hommes se confessaient tandis que sur une population d'environ 26,000 âmes tant à Brownsville qu'à Matamoros, à peine si cinquante hommes font la communion pascale.

L'année dernière, en septembre, avant l'apparition de la bande de brigands dont on vous a parlé, on apercevait dans toute la mission de Brownsville une grande amélioration. On augurait bien pour l'avenir, les confessions devenaient fréquentes, quand tout-à-coup l'ennemi invisible envoie ses satellites et voilà notre mission bouleversée, désolée et presque totalement déserte, et maintenant que l'Église commence à être fréquentée de nouveau et la mission à se repeupler on

entend de nouveaux bruits de guerre. Ce n'est plus une vengeance privée, c'est un commencement de vengeance nationale. Déjà il y a eu un choc entre les soldats américains et les soldats mexicains de Matamoros. Sans doute que le bien sortira du mal, autrement le mal serait inexplicable, mais en attendant l'œuvre est retardée. Nous adorons les secrets desseins de la Providence et espérons qu'avec un peu de patience, de conformité à la volonté de Dieu et un travail assidu la vérité aura le dessus.

Le bon Dieu, pour relever notre courage quelquefois un peu ébranlé, nous réserve de loin en loin quelques faits isolés plus consolants. Ainsi hier, le R. P. Supérieur a reçu dans le sein de l'Église une demoiselle protestante.

Je termine cette petite lettre en demandant votre bénédiction pour notre mission éprouvée et pour celui qui, quoique indigne, ose se dire de Votre Grandeur le très-affectionné fils en J.-C.

P. P. Parisot, O. M. I.

Voici la suite de la correspondance du R. P. Gaudet :

Brownsville, le 24 juin 1860.

Serait-il bien vrai que notre bon Père Aubert est mort? Je commence à ajouter foi à cette triste nouvelle quoiqu'elle ne soit parvenue à nos oreilles que d'une manière indirecte. Voilà plusieurs lettres que je vous écris depuis janvier et pas un mot de réponse pour me faire savoir si ces lettres sont parvenues à destination.

J'arrive de Victoria où j'étais allé visiter nos Pères nouvellement établis. Naturellement je devrai rendre compte de mon long et pénible voyage, de mes observations, mais serai-je plus heureux cette fois?. .....

Ces détails ne nous sont point parvenus : afin d'y suppléer autant que possible, nous publierons ici une lettre du P. Sivy qui raconte le voyage qu'il a fait de Matamoros à Victoria. Cette lettre est adressée au Frère Bournigalle.

LETTRE DU PÈRE SIVY.

Bien cher Frère,

Depuis ma dernière lettre bien des choses nouvelles à vous raconter. Deux mois après notre arrivée à Brownsville, le R. P. Supérieur envoya le P. Olivier à Victoria dans le dessein de voir si ce poste pouvait être favorable à l'établissement d'une maison de Missionnaires. Je fus donné pour compagnon au P. Olivier, sans autre mission *que de le mettre à la règle*. Victoria est une petite ville du Tamaulipas (Mexique), sa position centrale lui vaut d'être la capitale de l'état. Elle est située à une centaine de lieues au sud de Matamoros. Je n'entrerai pas dans toutes les particularités de notre voyage, je vous ferai part seulement de celles qui pourront vous faire faire connaissance avec nos Mexicains et vous donner une idée du pays.

Nous quittâmes Matamoros dans les premiers jours de mars. Contre l'invariable coutume des Mexicains de voyager à cheval nous partîmes en voiture. Le bon P. Gaye avait tout prévu, tout préparé pour la route, mis au grand complet notre batterie de cuisine avec largement de quoi faire bouillir la marmitte. Notre confortable eut fait envie à un honnête gentleman. La Providence, sans doute, mécontente de tant de précautions, nous ménageait l'occasion de voyager un peu plus à l'apostolique : l'essentiel nous fit défaut dès le premier jour. Le baril, dans lequel nous emportions notre provision d'eau, bien propret, remis à neuf à l'extérieur, n'était autre qu'un vieux baril de graisse qu'on avait eu garde de nous vendre pour tel. Vous dire si l'eau s'en trouva potable, il faudrait pour cela vous peindre la grimace du P. Olivier qui le premier la dégusta. Je pensai qu'il allait rendre l'âme. Pour nous consoler de notre infortune, nous nous avisâmes de faire du café. Après l'avoir écumé deux fois, il se trouva encore tout reluisant d'yeux comme jamais ne s'en est illustrée la meilleure soupe de Montolivet. L'eau que l'on peut ren-

contrer sur la route, n'est bonne que le jour même où elle tombe, le salpètre dont la terre est imprégnée la rend bientôt salée et malsaine. Une sécheresse de plus de huit mois désolait alors le pays ; les puits creusés dans les ranchos ne donnaient plus qu'une eau boueuse et saumâtre dont il fallait faire provision, et je vous laisse à penser si notre baril avait le don de la rendre meilleure.

Après deux jours de marche dans de vastes prairies, nous arrivâmes sur les bords d'une lagune desséchée. Plus rien alors qu'une plaine de sable où le soleil darde des rayons de feu, où l'on ne respire qu'un air embrasé. Des nuages de poussière balayés par le vent, volaient en tourbillons. Pas un arbre pour reposer la vue, s'abriter à son ombre ; ça et là seulement quelques touffes de jonc dont la teinte jaunâtre ajoutait encore à la tristesse de cette terre désolée. Des montagnes bleues, qui semblaient nous fuir en nous en approchant, bornaient le désert. Une sorte de mirage nous dessina, vers le soir, une grande nappe d'eau où venaient se baigner le pied de la montagne, des arbres magnifiques, des bouquets de verdure semblaient croître à l'envi sur les bords du lac enchanteur et se refléchir dans ses eaux. Dans d'autres circonstances nous nous serions plûs à admirer les belles illusions du mirage, pour lors, nous n'étions sensibles qu'aux tristes impressions de la réalité. Baignés de sueur, la gorge desséchée par la poussière que nous avalions en récitant l'office, nous n'avions pour toute fiche de consolation qu'une eau tiède, à demi salée que la soif nous faisait trouver moins mauvaise.

La nuit nous surprit dans la plaine. Nous nous couchâmes sur le sable sans oser rien prendre de peur d'augmenter notre soif. La fraîcheur du serein nous soulagea un peu et le lendemain à la pointe du jour, nous nous remîmes en route. Nous arrivâmes à 10 heures à San-Feruando, petite ville sur la côte opposée de la montagne que nous avions aperçue la veille. La généreuse hospitalité du Curé nous fit oublier toutes les privations des jours précédents. Nous échangeâmes notre baril contre une gourde de prodigieuse grandeur, nous

la remplîmes d'une eau claire et limpide, puis nous allâmes dormir dans les bois.

Un campement dans les bois, comme cela semble beau de loin, n'est-ce pas? Fiez-vous y. Nous n'étions pas au bout de nos tribulations. Parmi tous les arbres du pays, il n'y en a que deux sans épines. Or donc, (comme dans la nuit tous les chats sont gris), lorsqu'on va ramasser du bois pour la cuisine, on s'en revient les mains ensanglantées, hérissées de longues épines que l'on s'amuse ensuite à s'arracher à la lueur du feu. Bagatelle cela, si on pouvait dormir. Inutile d'y songer. A peine couchés à terre, les *niguas* et les *garrapatas* arrivent par milliers vous dévorer la peau. Autant vouloir se reposer sur des charbons ardents. La *nigua* est un petit insecte à peine visible à l'œil nu, elle se loge de préférence sous les ongles des doigts de pied. A l'aide d'une trompe en forme de tire-bouchon elle s'introduit dans les chairs, s'entoure d'une petite poche, y dépose ses œufs, et en moins de deux jours vous avez dans les pieds sept à huit familles de plus de cent *niguas* chacune, qui vous rongent, vous déchirent à qui mieux mieux. La blessure que fait la *nigua* est dangereuse, quand on n'y prend pas garde, elle donne le tétanos, terrible maladie qui vous emporte en vingt-quatre heures. Le remède souverain contre la *nigua*, c'est la cendre de tabac. Qu'on aille dire que le tabac n'est bon à rien!

La *garrapata* est une sorte de pou dont la terre fourmille partout ici. Ceux-ci se contentent d'enfoncer la tête dans la peau, ils n'en démordent plus. C'est un supplice. Les premières nuits j'essayai de m'en préserver en allumant du feu à l'endroit où je devais dormir; impossible : les *garrapatas* semblaient renaître de leurs cendres, et se donner le mot pour me mettre au martyre. Restait à prendre son parti en brave, à veiller toute la nuit en fumant son cigare. Du reste on n'y perd rien : sous le ciel du Mexique les nuits sont si belles, et dans les bois elles ont encore un charme nouveau.

A peine le soleil a-t-il disparu, qu'aussitôt brillent au firmament mille et mille étoiles filantes de diverses couleurs: tour à tour elles étincellent, s'éclipsent, pour briller encore,

se jouent entre les branches des arbres, descendent jusqu'à vos pieds, puis rapides comme une fusée se perdent dans les airs D'autres fois, elles se poursuivent, décrivent en tournoyant des cercles de lumière ou semblent vouloir imiter les passes du jongleur. Enfin c'est tout un feu d'artifice en miniature ; les fusées et les feux de Bengale sont de grosses mouches luisantes. La Providence est habile. Mais ce n'est pas tout, le spectacle a son orchestre. Chansons sans refrains, couplets toujours nouveaux, ne cherchez pas à saisir ni le ton, ni la note, car le musicien se moque de tout. Cet artiste, les Indiens l'appellent dans leur langue : l'oiseau aux cents voix. Les chants du rossignol pâliraient, j'en suis sûr, près des airs du moqueur, et puis le malin aurait bientôt fait de lui voler sa chansonnette ; il a la voix forte et vibrante; toutes les nuits,les bois retentissent de ses concerts. Ce n'est pas la seule harmonie des forêts, il y en a pour tous les goûts, les chacals font aussi leur musique et de grand matin les perroquets commencent leur étourdissant sabbat.

Nous étions à moitié chemin de Victoria. Ne vous figurez point dans cette partie du Mexique, des chemins comme nos grandes routes de France.En plaine, la route royale est toute faite, chacun se dirige à vue de nez dans la direction qui lui semble la plus directe. Dans les bois et les montagnes la route est tracée, mais souvent au lieu de couper quelques arbres, on a préféré faire des contours de plusieurs lieues. Je ne dis rien des torrents et des rivières, à l'industrie d'un chacun à s'en tirer de son mieux. Quand la pluie a rendu les vieux chemins impraticables, on met le feu à la forêt pour en ouvrir un nouveau; au beau milieu, restent des troncs à demi brûlés pour laisser aux voyageurs de nuit la chance de se casser le cou. On trouve sur les routes de France des bornes qui indiquent en kilomètres les distances à parcourir. Ici, la méthode est plus simple. On rencontre de temps en temps des têtes de bœufs suspendues aux branches des arbres, la longueur des cornes doit vous dire à peu près la distance d'un rancho à l'autre, quand la route n'est pas praticable aux voitures, on remplace la tête de bœuf par une

mâchoire de cheval, si vous voulez savoir le nombre de lieues d'un village à l'autre, allez compter les dents de la mâchoire. C'est ineffable ! comme disait jadis le Père Fouquet !

Un soir, le vent du nord, en s'élevant, fit subitement baisser la température de plus de 20 degrés. Nous hâtames le pas afin de ne pas coucher dehors, et nous exposer à un froid glacial. Les cornes de bœufs, passablement rognées, nous indiquait qu'un rancho était proche. Mais peste de l'indicateur, nous n'y arrivâmes qu'à minuit. Nous allâmes frapper à la porte d'un jakal (déjà une meute de chiens avait mis tout le rancho en émoi), après bien des pourparlers, quand on fut assuré que nous n'étions ni des indiens, ni des voleurs, on nous ouvrit la porte. Toute la famille était sur pied. *Los padres!* ce ne fut qu'un cri, et le père, la mère et les enfants vinrent nous baiser les mains. Bien vite on s'empressa d'aller faire les tortilles, de chauffer le café, etc.; les braves gens ne savaient où nous mettre, leur jakal leur semblait trop pauvre et trop petit; ne pouvant mieux faire, ils nous laissèrent seuls maîtres de la place.

Cependant leur château en valaient bien un autre. Figurez-vous quatre pieux fourchus surmontés d'un toit en feuilles de palmier; une claie de roseaux, en guise de murailles, s'en va d'un pieu à l'autre, laissez-y une ouverture pour la porte, les fenêtres ne manqueront pas. La cuisine se fait en plein air, si la pluie survient, on improvise un foyer au milieu de la cabane et la fumée s'échappe par où elle peut. Le ménage est en rapport avec le palais : un coffre, un banc, un escabeau, quelques peaux de bœufs étendues à terre, puis la vaisselle pêle-mêle dans un coin. Deux ou trois berceaux en forme de cage pendent au toit par une lanière en cuir, tandis qu'une autre fixée à la cage sert à balancer le marmot d'un bout de la cage à l'autre.

Je voudrais pouvoir vous expliquer la manière dont se fait la tortille, mais pour le bien comprendre il faut l'avoir vu. Lorsque la ménagère a broyé, pétri son maïs, elle prend un peu de pâte, l'applatit, l'arrondit en le battant entre les mains avec un rapide mouvement de pirouette; si la pâte se

durcit trop vite, la cuisinière l'humecte avec *le baume de son cœur*; la galette est jetée sur la poêle (le feu purifie tout), en un clin d'œil la tortille est cuite, on vous la sert toute chaude. Elle tient lieu de pain, de fourchette et de cuillère: pour cela on en roule un morceau en forme de cornet et on y gobe le potage ou le ragout. Comme toute la famille pèche au même plat, va sans dire que c'est le plus leste à faire le cornet qui tire le mieux son épingle du jeu. Les premiers temps hélas! encore novice à me servir du cornet, je laissais gâter la sauce, mais aujourd'hui j'en vaux bien un autre.

Après un voyage de huit jours, nous arrivâmes à Victoria. La ville compte de 5 à 6,000 âmes, elle est située même sous la ligne du tropique, au pied de hautes montagnes. Ses alentours sont agréables, toute la campagne est plantée d'orangers et de palmiers. Bien que les chaleurs y soient excessives, le climat est sain, la fièvre jaune y est inconnue. La population est incomparablement meilleure que celle de la frontière. Dès les premiers jours de notre arrivée, je fus frappé de l'aspect religieux de Victoria. Je portais le Saint-Viatique. Jamais je n'avais vu déployer tant de pompe en pareille circonstance; il me semblait assister à une procession du sacre. La musique de la troupe ouvrait la marche. Deux longues files d'hommes avec des flambeaux accompagnaient le T. S. S. Le dais était porté par les notables de la ville, d'autres faisaient cortège, puis suivaient plus de deux cents femmes portant presque toutes des cierges allumés. Les rues étaient semées de fleurs et de distance en distance s'élevaient des arcs de triomphe. Le pauvre jakal du malade avait été transformé en une élégante chapelle, ce que les voisins possédaient de plus précieux servait de tapis et de tentures.

Mais c'est surtout pendant la semaine sainte qu'éclate leur dévotion. Les premiers missionnaires qui ont évangelisé le pays, imaginèrent de représenter pendant les jours saints toutes les scènes de la passion. C'et ancien usage s'est perpétué jusqu'ici. Je regrette que le temps ne me permette pas d'entrer dans les détails de ces touchantes cérémonies, car ils seraient des plus intéressants. Dès le jeudi saint tous les

magasins se ferment, les voitures ne circulent plus, la ville toute entière rentre dans le silence et le recueillement. Déjà sont arrivés de bien loin les habitants des ranchos, depuis plusieurs jours ils se pressent en foule dans l'église et assiégent ses confessionaux. Le jeudi matin plus de trois cents hommes prennent part à la communion pascale. Le soir eut lieu le lavement des pieds, puis la *procession de la prise*. Non loin de l'église se trouve représenté le jardin des oliviers, on y va chercher la statue de N. S., elle est revêtue d'une robe blanche, ses mains sont liées, et à son cou pend une lourde chaîne. Les pharisiens (sorte de pénitents blancs) représentent la bande conduite par Judas, et portent la statue. Un centurion, monté sur un cheval noir, les précède. La procession se mit en marche vers les neuf heures. Les femmes n'y assistent pas. Plus d'un millier d'hommes étaient rangés sur deux files, tous avaient des cierges. Le pâle reflet des flambeaux, le roulement des tambours en deuil, le chant lugubre du *Miserere*, le profond silence qui régnait par intervalle, puis des sons d'instruments imitant dans le lointain des pleurs et des gémissements, tout était fait pour saisir l'âme, inspirer la tristesse.

Au retour le P. Olivier prêcha, il était ému et il communiqua son émotion à l'auditoire; le sermon finit, on plaça la statue de N.S. dans une prison, figurant le prétoire. Les pharisiens devaient faire garde toute la nuit. Le lendemain eurent lieu deux autres processions : à midi, celle de la rencontre de N. S. avec sa sainte Mère, et le soir, celle de la mise au tombeau précédée de la descente de croix. On prêcha à toutes ces différentes cérémonies. Enfin le samedi soir se fit la procession de la compassion de la sainte Vierge. C'est la plus solennelle, quatre mille femmes au moins, vêtues de noir accompagnaient la statue de N. D. des Douleurs, tandis que les hommes suivaient celle de saint Jean. Tout le monde avait des cierges. Dans toutes ces différentes cérémonies la piété et le recueillement du peuple m'ont toujours édifié.

Le Père Olivier prépara ensuite les enfants à la première communion, cent cinquante y prirent part et le nombre eut

été double s'il y avait eu possibilité d'instruire tous ceux qui se présentaient. C'était pour la première fois qu'on voyait une première communion à Victoria, aussi l'impression qu'elle y produisit fut-elle grande, nous y déployâmes toute la pompe possible, rénovation des vœux du baptême, procession solennelle, puis au retour consécration à la sainte Vierge avec une illumination splendide. Les bons Mexicains étaient émerveillés, ils s'extasiaient devant les drapeaux, les bannières, les arcs de triomphe et le trône de la sainte Vierge richement décoré de fleurs et de rubans. Les parents surtout étaient attendris, bien des mères pleurèrent de joie et de vieux papas envieux du bonheur de leurs enfants, vinrent se jeter aux genoux du Père pour mettre ordre à une conscience rouillée depuis longues années.

Adieu, bien cher Frère, il est temps de terminer cette longue épistole que vous recevrez, je l'espère, au commencement de vos grandes vacances. On dit qu'alors on a moins de temps que jamais. Mais vous n'ignorez pas que l'excuse est mauvaise. Qui sait, la Providence me ménagera peut-être la surprise de vous voir arriver vous-même, au lieu de votre lettre, si cela est, je donne un long rosaire à Notre-Dame.

F. Marie SIVY, O. M. I.

Le R. P. Gaudet écrivait de Brownsville, à la date du 6 novemdre 1860 :

Je ne sais si le Seigneur, en bon père, me châtie de mes péchés ou s'il me prépare à quelque grand sacrifice pour sa gloire, mais toujours est-il que voilà bientôt un an que mes tribulations vont de jour en jour en augmentant...

Je voudrais épancher mon cœur dans le vôtre, car je souffre et mes peines sont d'autant plus grandes qu'elles me viennent de là même où je ne devrais jamais en rencontrer. Il faut que le démon soit bien jaloux des grâces que Dieu nous accorde.....

Cette année, les fièvres tremblantes ont régné, et tous les Pères, excepté les deux nouveaux, ont payé leur tribut...

Maintenant qu'il y a peu de prêtres dans le Tamaulipas, nous sommes demandés de tous les côtés; Mr l'Evêque nous charge et surcharge forcément; impossible de répondre à toutes les demandes. Dernièrement, il disait qu'il voudrait bien entrer dans quelques arrangements avec les Oblats, mais qu'il attendait la réponse à la lettre qu'il vous avait adressée. Le plus court et le plus sûr moyen de communiquer avec Mgr l'Evêque de Montrey, qui réside à Mexico, est de nous expédier vos lettres à Brownsville, autrement vous vous exposez à ne jamais l'atteindre, car vous ne pouvez pas vous imaginer combien le courrier de ce pays est indiscret et mal réglé...

Brownsville, 30 décembre 1860.

J'ai reçu votre lettre et son contenu la veille de Noël. Le Messie n'était pas plus désiré. Voilà une vraie marque que vous ne nous oubliez pas. Vous nous annoncez un renfort; rien ne pouvait nous causer plus de plaisir; qu'ils arrivent donc vite autant dans leur intérêt que dans le nôtre! Qu'on n'oublie pas qu'il faut débarquer au Texas en décembre, ni plus tôt, ni plus tard, le climat l'exige, autrement on risque sa vie.

Nouvelle-Orléans, le 12 février 1861.

Mon Révérend Père (1),

Me trouvant à la Nouvelle-Orléans pour parler affaire avec Mgr Odin, je profite de ce rapprochement pour vous témoigner ma surprise de ne point voir arriver les Pères

(1) Le R. P. Fabre, Procureur Général.

que vous m'avez annoncés. Il est cependant urgent qu'ils arrivent promptement pour les raisons spécifiées dans ma dernière lettre. Le 15, je quitte la Nouvelle-Orléans pour m'en retourner à Brownsville, laissant mes ordres à M. Rousselon, Vicaire-Général de la Nouvelle-Orléans, pour qu'il les reçoive à leur arrivée et les dirige vers le Texas.

Hier sont arrivés ici l'Archevêque de Mexico et trois autres Evêques, entr'autres l'Evêque de Montrey avec lequel je me suis déjà entretenu avec grand plaisir. Tous sont exilés de la république depuis la prise de Mexico par le parti soi-disant libéral. L'Evêque de Montrey m'a chargé de lui préparer une habitation à Brownsville pour être à portée de diriger son diocèse. Je lui ai offert, avant même qu'il en eût parlé, de venir résider chez nous, et j'espère qu'il l'acceptera avec sa suite. Il m'a beaucoup parlé de nous établir solidement dans son diocèse, parce qu'il savait déjà tout le bien que nous y avions opéré. Il attend des nouvelles de Rome qu'il regarde comme devant arranger toute chose avec le pouvoir civil et devant permettre d'exercer le ministère avec moins d'entraves qu'actuellement, où tout est sens dessus dessous. Il m'a dit aussi qu'il n'avait point reçu de réponse de Notre Révérendissime Supérieur Général. Cela n'est pas étonnant; car, depuis longtemps, toute correspondance était interceptée. Désormais, adressez-lui vos lettres sous enveloppe double à mon adresse et je les lui remettrai ou ferai parvenir.

De notre côté, notre Union américaine s'en va en pièces; nous avons des gouvernements provisoires en masse; chaque Etat du Sud se gouverne actuellement à sa guise, en attendant qu'une nouvelle Confédération du *Sud* se forme en opposition aux Etats du *Nord*. C'est une vraie Babel. Le Texas prétend rester seul, mais il finira par s'unir à la Confédération du Sud à cause des dangers aux-

quels cet Etat est exposé, il a à redouter d'un côté les Mexicains, de l'autre les tribus indiennes qui pourraient bien profiter de la situation des choses pour se venger de tant d'injustices et de cruautés exercées à leur égard. A la grâce de Dieu ! Nous travaillons toujours quand même et souvent les sujets manquent pour répondre à tous les besoins.

Notre province est toujours veuve de son Archevêque, sans probabilité d'en voir arriver un bientôt. Je connais tous les noms envoyés à Rome. Si on nomme un Français, vous pouvez être certains que nous serons appelés en Louisiane. C'est un poste de ce genre qui nous manque pour nous donner un peu de stabilité dans ces contrées. On m'en a déjà offert deux, il y a quelques mois, mais ils sont trop éloignés de la Nouvelle-Orléans. C'est dans cette ville qu'il nous faudrait avoir un établissement pour offrir un pied à terre à nos arrivants d'Europe, comme aussi pour approvisionner facilement toutes nos autres maisons ou résidences du Texas et du Mexique. Avec de la persévérance, j'espère réussir, mais il faudra me seconder efficacement.

En partant de Brownsville, j'ai laissé tous nos Pères en bonne santé.

Brownsville, le 12 mars 1861.

Dans ma dernière lettre datée de la Nouvelle-Orléans, je vous parlais des Evêques mexicains exilés. Actuellement l'Archevêque de Mexico et l'Evêque de Morellia sont à Cuba. Deux autres, celui de San-Louis-Potosi et celui de Quadalaxara ont dû depuis lors arriver à la Nouvelle-Orléans. Celui de Montrey ou mieux Linarès, après avoi passé huit jours à Galveston avec Mgr Odin, s'est rendu chez nous avec sa suite, trois prêtres et un domestique. Ils sont à Brownsville depuis une semaine. Malgré tous

nos efforts, depuis mon retour de la Nouvelle-Orléans pour meubler notre maison des choses les plus indispensables, nous avons été surpris ; nous ne l'attendions que huit jours plus tard, ce qui nous a donné un peu de trouble les deux premiers jours; maintenant tout va son train ordinaire, chacun est casé et tient à sa disposition, sinon le confortable, du moins le nécessaire, le suffisant.

Il a été un temps où notre maison me paraissait trop grande, et actuellement c'est à peine s'il y a de la place pour tous. Nous avons été obligés de doubler les chambres. Vous ne savez pas encore qu'outre nos illustres exilés, la communauté, à part les Pères de Matamoros, est au complet; ceux de Victoria ont été obligés de s'éloigner pour un temps, afin de laisser passer la tourmente révolutionnaire qui à la fin a eu le dessus, comme vous le savez déjà. J'espère que cet éloignement ne sera pas de longue durée.

Nous avons toujours beaucoup de travail des deux côtés. A Matamoros, nos Pères s'occupent comme de coutume. De plus, j'ai placé provisoirement deux Pères dans cette grande paroisse sans curé que nous avions à desservir de Brownsville, quoique à une journée de marche à cheval. Comme elle se trouve sur le Rio-Grande, en face de plusieurs de nos Ranchos, elle permet à ces deux Pères de faire un travail doublement utile aux Mexicains des deux rives.

M^gr^ l'Evêque de Montrey pense pouvoir rentrer bientôt dans son diocèse. Déjà les autorites de Matamoros ont écrit au Gouverneur de l'Etat pour savoir si on pouvait aplanir les difficultés qui se sont élevées. Si ce digne Evêque parvient à régler quelque chose et à reprendre l'exercice de son ministère, le premier usage qu'il en fera, sera de se rendre à Rome pour demander au Souverain-Pontife des facultés plus amples pour travailler d'une manière efficace

à la réforme de son diocèse. Il a aussi l'intention de se faire donner un vicaire-apostolique pour lui confier une partie de son diocèse, l'état de Tamaulipas tout entier ; c'est le champ de nos travaux ordinaires dans le Mexique. Dieu veuille qu'il obtienne cette mesure dont le besoin se fait sentir depuis longtemps ! Quand il s'agit de demander des dispenses, soit à Montrey, soit ailleurs, il faut des mois et des mois avant d'obtenir une réponse, et les gens perdent patience, s'unissent quand même, etc. En attendant, le vénérable et vraiment pieux évêque nous édifie beaucoup par sa présence. Dimanche dernier, il a prêché à notre peuple à la première messe ; dimanche prochain, il prêchera à la grand'messe, confirmera tous les jeudis, tant qu'il sera à Brownsville. Il apprécie beaucoup notre manière de vivre, nos travaux et le reste. *Deo gratias.*

Le départ de nos Pères de Victoria m'a beaucoup peiné, comme vous pouvez aisément le penser, cependant, je ne suis point abattu. L'autorité que m'a confirmée notre bien-aimé Père-Général et tout ce que m'a dit le R. P. Vincens dans sa dernière lettre me mettra à l'aise pour reconstituer cette maison dès que les circonstances me favoriseront. L'arrivée des nouveaux Pères facilitera tous ces arrangements.

Nous avons un grand besoin de Frères convers. Depuis longtemps nous faisons nous-mêmes nos chambres, nous nous servons mutuellement la messe, et nous nous livrons à bien d'autres occupations qui nous font perdre un temps considérable et précieux, et qui causent, dans les maisons, un désordre dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. Prendre des Mexicains à notre service, nous l'avons essayé maintes fois sans succès. Recevoir des femmes dans la maison, nous n'y consentirons jamais. En vérité, je ne sais plus comment vous exprimer notre détresse sur ce sujet.

Notre-Révérendissime Supérieur-Général me demande dans sa lettre certains renseignements que je lui donnerai un peu plus tard, je m'en occupe. Du reste, actuellement l'état de sa santé ne lui permet pas de s'occuper d'administration... Laissons aussi s'asseoir, se dessiner nos évènements politiques ; aucun projet n'est possible en ce moment. Nous voilà séparés de la grande union américaine. Toutes nos troupes s'en vont dans le Nord ; elles seront remplacées par des volontaires provisoirement, et plus tard, par des troupes régulières de l'état même du Texas. Je ne sais où nous allons, mais tout repose sur le provisoire. Que dévoilera l'avenir? Dieu le sait.

Priez pour nous afin que nous traversions cette crise sans trop en souffrir.....

Cette lettre ne nous donne pas les détails du départ de nos Pères de Victoria. Une lettre du Père Sivy, adressée au R. P. Mouchette, va nous les raconter. Nous la publions ici comme complément de celle qui précède :

LETTRE DU PÈRE SIVY.

Brownsville, le 20 Avril 1861.

Mon Révérend et bien cher Père,

En quittant la France je n'avais emporté qu'un regret, celui de n'avoir pu me procurer le portrait de notre bien-aimé Père ; ses traits bien connus, je les gardais dans le cœur, mais j'aurais voulu pouvoir me les remettre plus tard sous les yeux. Une bonne parole, un sourire d'un frère, me dites-vous, est quelquefois une chose délicieuse. Je vous dois de l'avoir ressenti plus d'une fois, je ne l'oublierai jamais. C'était aussi cette bonne parole, au moins, d'un regard, ce sourire de notre bien-aimé Père, que j'aurais

aimé, loin de Montolivet, à retrouver encore. On en sent la privation quand on a eu le bonheur de vivre au scolasticat. Si, alors il faisait tant de bien, dans les Missions étrangères on a lieu de l'apprécier davantage. Je ne vous dirai donc pas notre joie à tous quand on nous a distribué le portrait si fidèle de notre bien-aimé Père. Vous ne pouviez nous causer de surprise plus heureuse, nous envoyer un souvenir plus précieux. Fallait-il, hélas! qu'une douloureuse incertitude vînt se mêler à cet instant de bonheur. La dernière lettre venue de Marseille ne laissait plus qu'une lueur d'espoir, déjà, peut-être, ce dernier secours que l'on attend du ciel s'est évanoui pour nous. Tant qu'il nous restera l'espérance, nous ne cesserons de prier; de demander au Bon Dieu, à la Sainte-Vierge, de nous conserver les jours d'un Père si tendrement aimé.

Le P. Maurel (1) m'a remis un assortiment de compas, de couleurs et de pinceaux, le tout avec la manière de s'en servir. Je vous remercie de tant de belles choses, c'est tout un petit trésor. Votre dessin oriental est vraiment merveilleux, on voit que cela sort du Pays des fées. J'espère, en tatonnant un peu, m'initier au secret et réussir, un jour, à faire des miracles en peinture. Ne doutez pas du succès de votre méthode; elle se prête, à peu de frais, à des décors magnifiques, dans le goût des gens du pays. Car, pour les Mexicains, il n'y a pas de fête sans bouquets et guirlandes, sans profusion de fleurs et de verdure. J'ai déjà échafaudé le plan d'un petit autel portatif qui ne pèsera pas lourd dans la besace du Missionnaire, et pourra venir en aide à la pauvreté de nos Rancheros; on en rencontre parfois de si misérables.

En missionnant, la semaine dernière, je m'arrêtai dans un rancho d'une douzaine de familles. Les gens de l'endroit réunirent ce qu'ils avaient de plus précieux pour orner le local où devait se dire la messe. Malgré leur bonne volonté, ils ne purent trouver autre chose, dans tout le vil-

(1) Le dernier prêtre ordonné par notre bien-aimé Fondateur, le 26 décembre 1860 dans la chapelle de Montolivet.

lage, qu'une paire de draps de lit, un châle noir et une écharpe de même couleur De l'un des draps, je fabriquai un confessionnal, de l'autre, un devant d'autel; l'écharpe servit de pente, et le châle, enrichi de quelques images enfumées, fut appendu, en guise de draperie, aux pieux de la muraille. Les branches de grenadiers en fleurs et les bouquets de roses ne pouvaient réussir à cacher la pauvreté de mon autel; mais je m'en consolai en pensant que le Bon Dieu y serait moins attentif qu'à l'accueil qu'il allait recevoir de quelques vieux pécheurs revenus à lui.

Dans ma dernière lettre je ne vous disais qu'un mot de la déplorable situation où se trouvait réduite l'église infortunée du Mexique. Pour vous mettre au courant de l'état actuel des choses, je les reprendrai de plus haut. Le Gouvernement publia, en 1857, une constitution, dite libérale, dont les bases anti-catholiques asservissaient l'église à l'état. Les biens du clergé étaient réunis au domaine de la république, les ordres religieux supprimés, l'administration des sacrements livrée en partie à l'arbitrage des fonctionnaires civils, la liberté des cultes proclamée, et les mariages civils introduits. Ces nouvelles lois ne pouvaient manquer de rencontrer de l'opposition dans un pays jusqu'alors exclusivement catholique. Bientôt deux partis se trouvèrent en face. Mexico se prononça contre la constitution, plusieurs états du Sud suivirent son exemple, et le général Miramon se mit à la tête du mouvement réactionnaire. Le parti libéral avait pour lui les états du Nord, avec Juarez pour chef, et Véra-Cruz pour capitale. Trois ans de guerre civile se sont passés dans une alternative de succès et de revers. Bien du sang a été versé, des cruautés inouies ont été commises, et l'on a vu se renouveler dans ce malheureux pays les scènes d'impiété de la grande révolution française.

Au commencement de 1860, les réactionnaires parurent triompher. Ils assiégeaient Véra-Cruz; la ville, réduite à la dernière extrémité, allait se rendre, lorsque les États-Unis firent capturer les batiments mexicains qui bloquaient Véra-Cruz du côté de la mer, et le reste de l'armée fut obligé d'a-

bandonner le siège. A dater de cet échec, Miramon se borna à la défensive, et son inaction laissa aux libéraux le temps de réunir leurs forces et de tenter, à leur tour, un dernier effort. Après s'être emparés de plusieurs villes, ils se présentèrent, en décembre dernier, devant Mexico, avec une armée de 30,000 hommes. La ville ne fit aucune résistance. Dès leur entrée dans la capitale, les libéraux se mirent à l'œuvre. Le Nonce du Pape et le Consul espagnol furent congédiés, les Evêques envoyés en exil, les religieux dispersés hors de leurs couvents, et les débris des immenses richesses du clergé confisqués au profit de l'État. Le Nonce, en arrivant à Véra-Cruz, fut assailli par une populace furieuse qui le poursuivit d'une grêle de pierres et le renversa dans la boue; le pauvre vieillard fut recueilli dans la maison d'un négociant, et l'on fut obligé, pour le soustraire à de nouvelles insultes, de le transporter, durant la nuit, pardessus les terrasses des maisons et sous une pluie battante, jusqu'à l'hôtel du consul espagnol.

Dans ce qui concerne notre Mission du Mexique, elle a eu aussi sa part d'épreuves et de persécutions. Le Gouverneur du Tamaulipas publia, le 30 mai, un décret mettant à exécution les lois de réforme de la constitution de 1857. Je me trouvais alors à Matamoros avec le P. Gaye. Tout en bataillant contre les autorités civiles, nous tînmes ferme au poste aussi longtemps que les circonstances nous le permirent. Sur la fin d'août, nous reçûmes, du gouverneur, l'ordre de nous conformer à toutes les lois de réforme, sous peine d'être considérés comme rebelles à l'état, et de nous voir traiter comme tels. A partir de ce moment, notre position, à Matamoros, devint de jour en jour plus critique, et le Révérend Père Supérieur, pour nous éviter la prison, nous rappela à Brownsville. J'y étais depuis quelques jours, lorsqu'arriva, de Victoria, un guide venu pour m'y conduire. Nous partîmes le 3 septembre. Vous serez peut-être étonné de voir que, obligé de quitter Matamoros, je m'aventurais à rentrer dans le Tamaulipas et à me rendre à la capitale de l'état, le rendez-vous naturel des partisans les plus enthousiastes pour

les nouvelles lois de réforme, comme aussi des têtes les plus exaltées en opinions politiques. Malgré cela, nos Pères avaient pu se maintenir dans leur paroisse. Bien des fois on les menaça de la prison, mais le peuple était en leur faveur, et les autorités furent retenues dans la crainte d'une émeute. Désespéré de ne pouvoir mettre ses lois et ses décrets en vigueur, même dans sa capitale, aussi longtemps que nos Pères y resteraient, le Gouverneur leur envoya l'ordre de partir. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville.

La veille du jour fixé pour le départ, un jeudi, il y eut, selon l'usage, messe chantée pour les membres de la Confrérie du Saint-Sacrement. Plus de 1,200 femmes, qui s'étaient concertées d'avance, vinrent y assister. Elles étaient toutes vêtues de deuil. Après la messe, l'une d'entre elles prit la parole et harangua la foule : « *On veut*, dit-elle, *nous enlever nos Prêtres. Ils refusent de trahir leur conscience et leurs devoirs, et on les persécute... On pense que, privés des secours de la religion, il sera plus facile d'arracher de nos cœurs la foi catholique, la foi dans laquelle ont vécu nos pères, dans laquelle ils sont morts, et dans lequelle nous voulons aussi mourir. Oui, demain, les portes de notre église vont se fermer; nous ne pourrons plus venir nous agenouiller et prier aux pieds de nos autels; la maison de Dieu restera déserte. Dès demain, les malades seront condamnés à mourir sans les consolations de la religion; les morts ne seront plus assistés des prières de l'église. Mais nous, chrétiennes, pourrons-nous consentir au banissement de nos croyances les plus chères? Non. Sauvons le libre exercice de notre foi, et allons demander pour nos Prêtres celui de leur Saint-Ministère.* » L'assistance fondait en larmes.

Au sortir de l'église, les femmes firent sonner les glas, et elles se dirigèrent vers la maison du préfet. Une députation composée des dames les plus influentes, y entra pour exposer leur réclamation, et le reste de la foule attendit au-dehors. Durant cet intervalle, le magistrat chargé de faire les mariages civils se présenta au balcon de la préfecture; il essaya de prononcer quelques mots, mais les hourras de la foule couvrirent bientôt sa voix et terrifié par des signes de

menace il s'en retourna aussi pâle qu'un mort. Le préfet, non moins effrayé, promit de faire des démarches auprès du gouverneur et accorda, en attendant, la liberté qu'on lui demandait pour les prêtres et pour les fidèles.

Quand j'arrivai à Victoria, les affaires n'avaient qu'une apparence de calme. Le préfet, revenu de sa peur, avait bien vite oublié ses promesses. Pour ne pas se compromettre aux yeux du Gouverneur, il ne voulut pas déroger ouvertement aux lois, évitant, toutefois, de nous faire violence, dans la crainte de réveiller le mécontentement du peuple. Enfin, il dût jouer son rôle, et se contenta de diriger contre nous une sourde persécution. Tantôt c'était des plaintes pour un sermon qui avait déplu aux autorités, tantôt des tracasseries pour nous extorquer les fonds de la fabrique, les clefs du cimetière, etc... Un jour on envoya un officier de police nous demander le missel de la paroisse. Un nouveau magistrat allait entrer en charge, et devait, selon la loi, prêter serment à la constitution sur le livre des évangiles. Nous répondîmes que nous ne pouvions profaner une chose sainte en la faisant servir à un serment sacrilège, que, s'ils voulaient une bible protestante, nous en avions une à leur disposition. Le commissaire s'en alla porter notre réponse. On le renvoya s'adresser au sacristain. Celui-ci déclara ne pouvoir livrer le missel sans notre permission. L'officier de police ne voulut admettre aucune excuse, et lui dit que s'il s'obstinait dans son refus, il avait ordre de le conduire en prison. Notre sacristain s'y laissa mener : le pauvre, il y passa la nuit. Le lendemain, dès que nous apprîmes le lâche procédé de M. le Préfet, nous réclamâmes la liberté du prisonnier. On la lui rendit sur le champ.

Vers la fin de décembre, notre expulsion fut de nouveau résolue. A cette époque, les armées libérales s'avançaient victorieuses sous les murs de Mexico, et les autorités de Victoria, enhardies par l'espoir du triomphe de leur cause, ne craignaient plus autant d'indisposer le peuple. Du reste, on prit soin de l'intimider en mettant en prison quelques-uns des plus mécontents. Notre départ eut lieu le 21 décembre,

sur les 4 heures du soir. Dès le matin du même jour, la foule, accourue pour nous faire ses adieux, remplissait le presbytère : des mères de famille venaient en pleurs nous prier de bénir leurs petits enfants ; d'autres se jetaient à genoux en demandant à nous baiser les mains, beaucoup ne pouvaient que pleurer. Des personnes riches venaient mettre à notre disposition leur rancho ou leur hacienda, tandis que des pauvres nous apportaient quelques petites provisions pour le voyage, et nous forçaient de les accepter. Nous ne pouvions retenir nos larmes. Enfin, il fallut nous arracher du milieu de ce bon peuple. C'est à peine si nous pûmes nous frayer un passage pour monter en voiture. Alors, tous tombèrent à genoux et nous les bénîmes en priant Dieu de récompenser leur attachement et leur foi.

La veille de Noël nous arrivâmes à La Gavia, gand rancho d'un millier d'âmes. Nous pensions y rester en attendant le jour où nous pourrions retourner à Victoria. Le bien à faire n'y manquait pas ; ces pauvres rancheros ne voyaient que rarement le prêtre, et plusieurs paroisses des environs en étaient dépourvues elles-mêmes. Déjà nous formions le projet de bâtir une petite chapelle. Il nous semblait que loin de toute autorité civile, et au milieu des montagnes, nous serions à l'abri de la persécution. Elle ne devait pas tarder de nous atteindre. Après trois semaines de séjour dans notre rancho, nous reçûmes, de Victoria, l'ordre de plier bagage. Une fois de plus, nous secouâmes la poussière de nos pieds, puis nous battîmes en retraite jusqu'à Brownsville. Le voyage dura dix jours. Nous eûmes à passer par le froid, les chaleurs et la pluie. Obligés de coucher quelquefois au milieu des plaines, nous n'avions pas un morceau de bois pour faire du feu durant la nuit. — Une couverture sur la terre humide pour s'étendre, et une selle pour oreiller, n'est pas un lit qui invite beaucoup à dormir. Si, malgré cela, le sommeil et la fatigue triomphent de la couchette, la gelée du matin vient réveiller de bonne heure le bienheureux qui dort. Le lendemain, chacun se rattrape comme il peut en dormant à cheval. Il est risible alors de voir les dormeurs con-

duits par leurs montures se diriger gravement les uns d'un côté, les autres de l'autre. Ceux-ci restent plantés là où l'herbe tente l'appétit du cheval, ceux-là s'en vont s'égratigner la figure ou se pocher un œil aux branches des arbres qui bordent le chemin. Rarement il arrive de plus graves avaries ; les selles mexicaines encaissent si bien le cavalier qu'il est difficile d'y perdre l'équilibre.

Les libéraux sont loin d'avoir rendu la paix au Mexique, et le jour où doit s'arrêter la colère de Dieu sur ce malheureux pays semble encore éloigné. Pourtant il reste une espérance ; le peuple conserve un grand attachement à sa foi, il y puisera peut-être assez d'énergie pour se relever de sa chute. Il est vrai qu'on cherche à lui enlever cette dernière planche de salut ; mais on aura beau faire, il ne se laissera pas convertir au protestantisme. Il faut aux Mexicains une religion qui parle au cœur et aux yeux, et le ciel de leur pays est trop ardent pour que les prêches à la glace des ministres puissent s'y acclimater jamais.

Un fait qui me frappa beaucoup ; j'étais alors à Victoria : un corps de troupes libérales de passage dans la ville vint établir ses bivouacs dans une vaste cour attenante au presbytère. Rien d'aussi curieux que l'équippement de ces fameux défenseurs de la Patrie. Les uns portaient des képis, les autres de larges feutres ou des chapeaux de paille. Les mieux pourvus en avaient jusqu'à trois ; l'un, sans doute, pour la pluie, l'autre pour le soleil, et le dernier pour les jours de fête. Ceux-ci avaient un habit en cuir, ceux-là une veste de coton, les autres allaient encore plus à la légère. Je ne dis rien des chemises, elles n'étaient pas des mieux assorties, les plus misérables n'en avaient pas. Pour la remplacer, ils se servaient d'une couverture en laine. Un trou pratiqué au milieu de la couverte laissait à peine sortir la tête du soldat, le malheureux avait l'air d'être à la cangue, mais aussi le défaut de manches lui donnait l'aisance des coudes. La bigarrure et la forme de leurs pantalons produisaient l'effet le plus bizarre ; dignes émules des sans-culottes d'autrefois, les Mexicains rêvaient peut-être leurs gloires, du moins, plusieurs d'entre

eux, réduits à de simples caleçons, auraient pu, dès lors, en justifier le titre. Inutile de dire que ceux qui n'avaient pas de sandales marchaient pieds nus; les principaux chefs se distinguaient à leurs bottes. Quant aux sabres, aux gibernes et aux fusils, il y en avait de toute dimension et de tout calibre. Enfin, pour compléter l'uniforme, presque tous portaient, suspendue au cou, une grande image de N.-D. de Guadalupe ou du santo Niño, solidement enchassée dans un cadre en fer blanc. Un grand nombre s'était, en outre, muni de scapulaires. A les voir ainsi couverts d'images et de reliques, on eut pu les prendre pour de pieux pèlerins marchant à quelque sainte croisade. J'ignore si chaque jour ils avaient coutume d'offrir une dévote oraison à leur patron tutélaire; ce que je puis assurer, c'est qu'il y en avait bien peu à manquer d'assister à la messe le dimanche. Qu'on explique comme on le voudra ce mélange de sentiments religieux et de fanatisme républicain dans ces soldats sans culottes, il faudra convenir qu'ils conservent encore dans le cœur une vive impression de foi. S'ils se laissent égarer, ils le doivent à leur ignorance, et le Bon Dieu, je l'espère, en aura pitié.

Deux mois après notre départ de Matamoros, le P. Gaye y retourna avec le P. Rieux. Il est probable que nous ne tarderons pas à rentrer à Victoria; déjà des démarches ont été faites à ce sujet. Les nouveaux Pères se mettent avec ardeur à l'étude de l'Espagnol; ils pourront bientôt vous raconter leurs campagnes.

Tout à vous dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie.

F. Marie Sivy, O. M J.

Brownsville, le 26 avril 1861.

Mon Révérend Père.

Monseigneur Véréa, Evêque de Montrey, arrivé chez nous le quatre mars est parti ce matin avec sa suite pour la Nouvelle-Orléans, d'où, après quelques jours de repos

il s'embarquera pour l'Europe. Je pense que vers les premiers jours de juin vous aurez sa visite à Marseille. Sa Grandeur, a paru tout le temps très-satisfaite de l'attention cordiale dont nous n'avons cessé de l'environner pendant son séjour.

Le Jeudi-Saint, Mgr a consacré les Saintes Huiles pour cinq Diocèses du Mexique. Cette cérémonie nous a valu la visite des principaux ecclésiastiques de son clergé. Inutile de dire que la foule a été plus considérable que jamais ; les confirmations ont été nombreuses. Les deux rives du Rio-Grande ont afflué à Brownsville avec leurs enfants.

J'ai reçu, le 14 avril, votre lettre du 4 mars ainsi que le bulletin de la santé de notre bien-aimé Père. Le contenu de votre lettre m'a fait un grand bien : j'en avais besoin, car nos peines vont toujours en augmentant sans espoir de les voir finir de sitôt. Qu'est-ce donc que le bon Dieu nous prépare ? Voilà toujours ce que je me dis. De si longues épreuves ont nécessairement un but dans les desseins de Dieu.

Le R. P. Clos et le R. P. Maurel, travaillent vigoureusement à l'Espagnol ; tous les jours je leur fais donner classe matin et soir par le R. P. Olivier, mais ce Père va partir avec le R. P. Sivy pour desservir une paroisse dans le Mexique, l'espace de deux mois au moins. Mon but en les envoyant est de voir s'il y aura moyen de passer de là à Victoria qui est à deux journées de cette paroisse.

Adieu, cher Père, priez pour nous afin que la saison des chaleurs nous épargne tous...

Brownsville, le 15 juin 1861

..... La santé de nos Pères est actuellement très-bonne malgré les excessives chaleurs. Mais notre cher Frère Roudet est depuis un mois au lit par suite d'une inflam-

mation d'entrailles : chutes et rechutes. Il a été administré il y a trois jours. Actuellement cependant il semble que le mieux se manifeste. Espérons que notre neuvaine à saint Joseph sera efficace. Si nous perdions ce Frère, je ne sais ce que nous deviendrions.....

Brownsville, le 13 août 1861.

Monseigneur l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, par une lettre en date du 20 juillet, vient de m'apprendre la douloureuse nouvelle de la mort de notre à jamais regrettable Fondateur et Supérieur-Général. Inutile de vous dire la sensation profonde que cette triste nouvelle a produite sur notre cœur de fils... Aussitôt nous avons commencé l'application des suffrages pour le repos de son âme. Nous voilà donc orphelins ! Mais la pensée que nous allons avoir un puissant intercesseur dans le ciel tempère un peu notre légitime douleur. Cependant, ô cher Père, moi qui comptais tant le revoir au moins encore une fois ! c'est donc fini ! Cruelle pensée qui me brise le cœur !...

Je suppose bien, mon Révérend Père, que vous nous avez communiqué ce douloureux événement. Mais tout est retenu en chemin par ce déplorable blocus de tous les ports du golfe. Depuis le mois d'avril je n'ai rien reçu de vous. De mon côté, je vous ai expédié plusieurs lettres ainsi qu'au R. P. Tempier, probablement qu'elles auront eu le même sort que les vôtres...

Tous nos Pères et nos Frères vont bien...

Brownsville, le 17 octobre 1861.

J'ai reçu le cinq courant votre circulaire du trente juin nous annonçant la triste nouvelle de la mort de notre cher Père Bellon. Si vous continuez de nous écrire par la voie

d'Angleterre et Tampico, nous recevrons peut-être désormais vos communications quoique fort tard. Comme vous voyez, votre circulaire a mis trois mois pour parvenir à Matamoros. C'est la *seule pièce* qui nous soit parvenue de Marseille depuis votre lettre du 30 avril. Quand finira ce triste état de chose? Dieu le sait. Le Mexique loin de s'arranger va de mal en pis. Que je suis triste! Que ceux que le bon Dieu retire à lui sont heureux!

Jusqu'à ce jour la santé publique a été bonne cette année, tous nos Pères vont assez bien et il est à peu près probable que nous ne serons pas visités par l'épidémie. Notre ministère se réduit à notre Mission et à Matamoros. Il ne faut pas songer à grand chose par le temps qui court, tout est dans une désorganisation indescriptible. Nous profitons de notre réunion pour mener la vie religieuse aussi exactement que possible, les jeunes Pères trouvent que les choses vont chez nous comme au scolasticat. Il faut bien au moins cela, puisque c'est la seule consolation que nous puissions nous procurer dans un temps si mauvais.

Adieu, cher Père, nous compatissons bien sensiblement aux pertes, aux épreuves qui sont venues vous frapper coup sur coup. Ayons bon courage, nous perdons sur la terre, mais nous allons avoir dans le ciel de puissants auxiliaires, voilà ce qui nous raffermit.

Brownsville, le 10 décembre 1861.

Mon Révérend Père (1),

Voici cinq ou six lettres que je vous écris par des voies différentes. Quand en recevrai-je une de vous qui me dise qu'elles vous sont parvenues? Nos difficultés politiques s'aggravent et se multiplient de plus en plus. Jusqu'à ce

(1) Le R. P. Fabre, procureur-général, nommé Supérieur-Général depuis le 5.

jour nous en avions été quittes pour la peur, mais maintenant que la flotte du nord infeste le golfe et depuis quelques jours nous garde à vue à l'embouchure de la rivière avec un gros navire de guerre, c'est plus que la peur : d'un jour à l'autre d'autres navires peuvent venir la rejoindre et faire une descente sur Brownsville. Déjà nous nous occupons de cacher nos vases sacrés. Si le bon Dieu ne vient à notre secours, maison et église, couvent et dépendances tout deviendra la proie du vandalisme : notre sacrifice est déjà fait. Toujours est-il que par précaution nous avons déjà loué une maison de l'autre côté à une journée de Matamoros en remontant la rivière. Pourquoi pas à Matamoros? Hélas ! les horreurs de la guerre sont venues fondre sur cette ville qui avait tant prospéré depuis deux ans et la réduire à néant. Pendant trois semaines consécutives, la mitraille et les incendies n'ont cessé d'y exercer leurs ravages. La maison de nos Pères a été percée par un boulet et une bombe : ils ont eu juste le temps de s'échapper ; ils n'ont pas eu dépassé la porte que la bombe a éclaté, fracassant tout ce qu'elle a rencontré sur son passage. Quelle Providence !!

Cette guerre civile est survenue à l'occasion de la nomination d'un nouveau gouverneur pour l'état du Tamaulipas. Matamoros a refusé de le reconnaître. Dieu veuille que ce châtiment les rende plus soumis et tourne au bien de leurs âmes !

Toutes ces guerres, comme vous devez le penser, sont loin d'avancer notre œuvre; l'absence de Monseigneur l'Evêque de Montrey, qui se prolonge d'une manière indéfinie, sans même que l'on sache où se trouve actuellement ce Prélat, nous fait un grand tort. Egalement pour le Texas, on n'entend pas parler du remplaçant de Monseigneur Odin, nommé Archevêque de la Nouvelle-Orléans ; de la sorte tout est en souffrance.

Si jamais un beau jour apparaît sur l'horizon, nous laisse

entrevoir la tranquillité, la paix et l'espoir de quelques succès, nous pourrons dire que si nous ne l'avons pas mérité, du moins nous l'aurons acheté par bien des épreuves.

Au milieu de tant d'angoisses et de tribulations, disons-le, Dieu ne se cache pas tout à fait; bien au fond du cœur, il y a une certaine consolation, un certain espoir d'un avenir meilleur et prochain qui soutient. On est d'autant plus fortifié, que l'on est convaincu que cette consolation et cet espoir, contre toute apparence humaine, ne peut venir que de Dieu.

Et vous-même où en êtes-vous pour l'élection du Supérieur-Général? Où en sont les affaires de notre chère Congrégation, après tant d'épreuves coup sur coup? Voilà ce qui nous intéresse au suprême degré. Quand pourrons-nous en savoir quelque chose?

Je viens d'apprendre par un capitaine de navire que je connais depuis longtemps et qui arrive de la Havane, que la flotte espagnole avait dû se mettre en route de cette dernière place, le premier décembre, pour venir bloquer Vera-Cruz, Tampico et Matamoros; jusqu'à ce jour nous n'avons encore rien aperçu, mais cela ne tardera pas. De la sorte, le monde qui va passer de notre côté sera fabuleux. Si les Américains du nord ne font seulement que nous bloquer sans faire de descente, jamais notre rive n'aura été si populeuse. Dieu veuille que nous puissions faire quelque bien à tant d'infortunés. La guerre civile de Matamoros nous a déjà amené plus de deux mille âmes, tant à Brownsville qu'aux environs. Voilà plus d'un mois que notre église se remplit trois fois le dimanche. La neuvaine préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception, spécialement établie pour demander la paix, a été admirablement suivie. Où la foi n'est pas encore tout à fait éteinte, les châtiments sont une leçon salutaire. On commence à voir que c'est Dieu qui frappe et qu'il n'y a que lui qui puisse appaiser la tempête.

Priez pour nous, mon Révérend Père, pour que nous traversions sains et saufs cette bourrasque sans pareille. Actuellement nous sommes tous concentrés à Brownsville jouissant tous d'une bonne santé. Recevez nos souhaits de bonne année.

P. S. Si nous sommes épargnés par les Américains, je ne perds pas l'espoir de bâtir un collége à Brownsville pour y établir les Frères des écoles chrétiennes. Vous me direz peut-être : à quoi bon tant de plans par le temps qui court? C'est vrai, mais tout en nous proposant bien des choses à la gloire de Dieu, au bien de l'Eglise, à l'honneur de notre chère Congrégation, nous laisserons la divine Providence arranger les évènements. Jusqu'à ce jour, elle nous a portés sur son sein, au milieu de toutes nos épreuves, comme une mère porte son petit enfant, nous avons la confiance qu'elle ne nous laissera pas où nous nous trouvons maintenant.

Brownsville, le 15 Mars 1862.

J'ai reçu le 11 mars, par voie de Cuba et du Mexique votre lettre du 21 octobre dernier. Votre silence sur toutes celles adressées au Très-Révérend Père Vicaire-Général et à vous antérieurement au 13 août 1861, me fait supposer qu'elles ne vous sont pas parvenues. C'est bien fâcheux, surtout pour une dans laquelle je vous transmettais une proposition de Monseigneur l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, au sujet d'un établissement de notre Congrégation dans son Diocèse. Depuis lors, Monseigneur Odin m'a écrit plusieurs fois pour me demander si j'avais reçu la réponse, Sa Grandeur tout dernièrement encore m'écrivait pour me dire que son intention était bien arrêtée d'aller en Europe chercher des sujets pour renforcer son clergé. Mais pour effectuer ce voyage, il attend la levée du blocus, qui

aura lieu Dieu sait quand. Si l'Angleterre et la France ne le font pas lever de force, il pourrait bien durer encore longtemps. Je lui ai répondu que mon intention était aussi de faire le même voyage. Je l'ai prié de m'avertir à temps. Ainsi donc, si en mai ou juin, le plus tard, les ports sont ouverts, nous nous mettrons en route pour la France.

D'ici à mon départ pour la France, j'espère que les Evêques de Montrey et du Tamaulipas seront de retour de l'Europe. Depuis le jour de leur départ, nous n'avons absolument rien reçu de leur part. Le nouvel Evêque du Tamaulipas trouvera à son arrivée son Diocèse dans de bien tristes conditions. Cependant s'il sait apprécier et user de nos services, le moral de son peuple qui nous connaît et nous aime peut être relevé en peu de temps. Mais l'opposition ouverte que nous avons éprouvée jusqu'à ce jour me donne de la répugnance et presque de l'éloignement pour ce pays. Nous aurons donc à nous aviser ou de nous y fixer définitivement, ou de l'abandonner d'une manière définitive.

Cette année, nous avons fait notre retraite annuelle au grand complet, onze Pères et deux Frères. Pendant ce temps, on se battait à Matamoros ce qui a laissé toute facilité à nos Pères pour la retraite que nous avons clôturée le 17 février.

Ce massacre fraternel où il a péri de sept à huit cents hommes n'a cessé que le 24 février, après avoir duré trois grands mois. Nos Pères ont repassé la rivière avec les familles de Matamoros ; ils n'ont trouvé que des ruines. Le dernier combat à la baïonnette a eu lieu dans la grande église. Je dois y aller un de ces jours pour la réconcilier. En attendant nos Pères font les offices dans la chapelle qui est près de leur résidence.

Nous nous portons tous bien et nous vous souhaitons le même avantage.

Brownsville, le 26 Mars 1862.

Mon très-révérend Père,

Hier, 25 mars, l'ange Gabriel nous a apporté votre nomination. Le jour ne pouvait être mieux choisi, ni la nouvelle plus agréable. *Deo gratias*. Nous baisons vos mains, mon Très-Révérend Père; vivez longtemps pour guider nos pas, diriger nos œuvres, procurer la gloire de Dieu et le bonheur de la Congrégation, notre commune mère. Tels sont les vœux que nous formons et déposons à vos pieds en venant pour la première fois vous présenter nos profonds respects, nos hommages, nos sentiments sincères de soumission et d'obéissance, comme à notre légitime Chef, élu par la volonté de Dieu d'une manière manifeste.

Gloire à Jésus, honneur et louange à Marie et à saint Joseph qui ont si providentiellement dirigé les actes d'une élection qui est un gage plus qu'évident de leur protection sur cette famille dont vous êtes devenu le Père et dont nous nous disons avec un indicible bonheur les très-respectueux et très-humbles enfants en Jésus et Marie Immaculée.

Au nom des Pères présents et absents,

A. Gaudet, O. M. I.

Brownsville, 28 avril 1862.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

La belle saison s'écoule et toujours je ne vois pas de possibilité d'aller en personne vous porter de nos nouvelles. Je commence à douter si je pourrai profiter cette année de la permission qui m'a été accordée, attendu que le blocus dure toujours et durera encore, Dieu sait combien de temps. Je pourrai bien, à la rigueur, me rendre à la Havane par

les goëlettes qui partent de l'embouchure du Rio-Grande pour cette place, mais la mer est si mauvaise depuis deux mois par suite des grands vents du Sud que je ne me sens pas le courage de me confier à une si frêle embarcation. Malgré le peu de confortable qu'offrent ces navires, on ne demande pas moins de 500 francs pour les frais de passage; ajoutez ce qu'il me faudrait encore débourser de la Havane jusqu'à Marseille. Ce voyage me coûterait cher, comme vous voyez.

Il est vrai que je désire faire ce voyage parce que tous nous le croyons utile, même nécessaire au bien de la Mission, mais permettez-moi de vous le dire, le plaisir personnel que j'aurais pu en ressentir il y a quelque temps s'évanouit tous les jours. Les liens d'affection se brisent de jour en jour d'une manière bien douloureuse pour mon cœur. Notre premier Père n'est plus; le bon Père Aubert l'a devancé; après est venu le cher Père Bellon que j'appréciais tant et le cher Père Ricard que j'affectionnais si tendrement, ce premier Père de mon enfance dans la Congrégation avec lequel je me promettais d'aller passer mes plus agréables moments de délassement, lors de mon voyage, voilà que j'apprends aujourd'hui sa mort... Quelle perte!!! Quelle douleur pour mon cœur reconnaissant! Il ne me reste plus que le vénéré Père Tempier et le bon Père Vincens. Tous les autres, certainement, je les aime et je les estime comme des frères, mais avec aucun je n'ai eu des relations intimes, familières, cordiales comme avec ceux que je viens de nommer. Il est en Amérique d'autres de mes amis, mais voilà plus d'un an que je n'ai pu communiquer d'aucune manière avec eux, nous sommes traqués de tous les côtés.

Misérable monde, que tu es méchant! que ceux qui te quittent pour toujours sont heureux lorsqu'ils ont fourni une carrière pleine de dévouement et de vertus comme ce

cher Père Ricard et tous ceux que je pleure ! Mon tour viendra aussi, peut-être plus tôt que je ne pense et la crainte que j'ai de ne pas laisser de si édifiants souvenirs me jette dans le trouble et la tristesse. Cependant je regarde tout ce qui m'est arrivé jusqu'à ce jour, quoique pénible et crucifiant pour la nature, comme étant tout venu de la main paternelle de Dieu et pour mon plus grand bien. Ce miséricordieux architecte connaît à fond la matière sur laquelle il a à travailler. Aussi de jour en jour je me sens plus résigné aux épreuves de quelque part qu'elles viennent ; mon cœur se détache, ma résignation est tranquille, elle accepte les événements comme ils se présentent, disposée à en accepter bien d'autres plus difficiles, plus pénibles.

Si je ne puis me rendre en France cette année, que la volonté de Dieu soit faite ! mon sacrifice est déjà fait, sans toutefois perdre espérance. Je me suis attaché au pays le plus misérable, aux gens les plus démoralisés du monde. Cela n'est pas naturel au cœur ; c'est donc Dieu qui dispose ainsi les choses pour que je sois le soutien de mes frères ; du moins c'est ainsi que je l'envisage et cela me console, et je remercie Dieu de m'avoir donné de l'affection pour un peuple qui est bien loin d'être aimable. Nous défrichons autant que nos forces nous le permettent, nous répandons la semence de la parole de Dieu ; d'autres probablement recueilleront la moisson, ne serait-ce que longtemps après nous, qu'importe ; voilà mon refrain pendant les récréations et dans les instructions des retraites. Sans doute que la postérité ne saura pas la moitié de tout ce que les commencements de cette Mission auront coûté à ses premiers ouvriers, mais Dieu ne perd rien de vue.... Vous finirez par me croire meilleur que je ne suis : il est temps de m'arrêter.

Voulez-vous que je vous donne quelques nouvelles locales? Depuis mes dernières lettres que vous devez avoir entre les mains, les choses sont restées, du moins à Brownsville, dans le même état. Nous sommes toujours gardés à vue par les croiseurs du Nord, mais le temps a fait que nous avons fini par ne plus nous en occuper. Tout va son petit train comme de coutume en ville et ailleurs. Ni le blocus ni la révolution ne nous ont empêchés de travailler dans notre mission et dans la ville. Cette année, nous avons pu évangéliser nos nombreux ranchos mieux que jamais. Aussi depuis le commencement de la mission de Brownsville, les communions pascales n'avaient-elles pas été si multipliées. Les fêtes de la semaine sainte ont été suivies comme de coutume. Pour moi, je les ai passées dans ma chambre. Le vendredi de la Compassion de notre bonne Mère, j'ai été atteint d'un accès de fièvre nerveuse durant vingt-quatre heures, fièvre qui m'a fait dire et chanter maintes et maintes bonnes et belles choses. Je ne suis jamais plus éloquent que lorsque je suis presque fou. Cette bienheureuse attaque, car j'étais vraiment heureux de souffrir avec Marie, ne m'a pas repris et le jour de Pâques, j'ai pu chanter la messe de dix heures avec toute la pompe que nous aimons à donner à ces grandes solennités. Tous nos autres Pères et Frères se portent bien. Le Père Clos a fait merveille dans les ranchos. Je ne parle que de lui parce qu'étant un des derniers arrivés, c'est vraiment consolant de voir les secours que ces deux jeunes Pères, le P. Maurel et le P. Clos, ont déjà donnés à la mission. Inutile de dire que les autres ne se ménagent pas.

Je viens de faire un rapport sur notre mission depuis sa fondation jusqu'à ce jour. J'ai chargé le P. Parisot d'en faire un second plus détaillé pour vous mettre parfaitement au courant. Je vous les porterai tous deux si j'ai la chance d'aller vous voir.

Les armées du Sud viennent de remporter une brillante victoire. Mais il en faudra bien d'autres avant d'obtenir celle qui devra décider de l'indépendance du Sud. Le Sud est décidé à vaincre ou à mourir. Les églises ont offert leurs cloches pour les changer en canons. Vous voyez que l'on n'y va pas de main morte. Quand donc la France et l'Angleterre se prononceront-elles en faveur du Sud? Un mot de la part de ces nations suffirait pour le mettre à l'aise. Mais on n'y compte plus et on est décidé à acheter l'indépendance par tous les sacrifices imaginables.

Nous sommes toujours sans Evêque pour le Texas depuis le départ de Mgr Odin : voilà une année entière, sans savoir quel sera le successeur ni quand il nous sera donné.

Quant à ceux du Mexique, que sont-ils devenus? Où sont-ils? Nous l'ignorons complètement. Comment vont les affaires de cette république? Que font les alliés? C'est un mystère pour nous quoique nous soyons à la porte. Tout ce que je puis vous dire, c'est que les troubles du Tamaulipas sont apaisés. C'est maintenant que nos pauvres gens de l'autre rive apprécient et expérimentent les conséquences de leur révolution avortée. La pauvreté, la disette de toutes choses, le commerce entièrement ruiné, la confiance perdue, des inimitiés éternelles et sans nombre; voilà quel en a été le résultat le plus clair et le plus net, sans que cela les rende plus sages. Nos Pères, comme je crois vous l'avoir dit, ont repassé à Matamoros. Mais quel changement! ils sont au milieu des ruines et de gens déconcertés, désespérés de se voir ruinés, les uns pour longtemps, les autres pour toujours.

En voilà assez pour cette fois ; il faut réserver quelque chose pour l'époque de ma visite à Montolivet.

Brownsville, le 25 juin 1862.

Mon Révérend et bien-aimé Père (1),

Ayant aujourd'hui une bonne occasion pour la Havane, j'en profite pour m'entretenir quelques instants avec vous. D'abord je dois vous remercier bien cordialement de la permission que vous m'avez donnée dans le temps de me rendre en France. Quel bonheur j'aurai éprouvé d'aller vous revoir après une séparation de quinze ans ! Mais les circonstances ont été si fâcheuses qu'il ne m'a pas été possible de réaliser ce voyage. Actuellement encore les communications avec l'Europe sont extrêmement rares et fort coûteuses à raison du blocus qui tient toujours fermées les voies ordinaires. Du reste, la saison est trop avancée pour penser maintenant à me mettre en route. Je ne voudrais pas laisser nos Pères seuls pendant la saison des maladies, comme plusieurs n'ont pas encore passé par cette épreuve critique, je serais trop inquiet si, pendant mon absence, j'apprenais que la fièvre règne à Brownsville; étant présent, en cas qu'elle éclate, j'aurai au moins la consolation de leur procurer tous les soins possibles.

Jusqu'à ce jour, il n'y a pas de trace d'épidémie, et tous nos Pères jouissent d'une bonne santé; la mienne, qui est habituellement la plus chétive, ne laisse rien à désirer actuellement. Mon voyage sera donc remis à l'année prochaine, car il ne faut pas l'ajourner à l'indéfini ; notre Mission a trop besoin d'être connue en détail pour être appréciée comme elle le mérite, malgré les épreuves de tout genre qu'elle a eues à subir depuis sa fondation. Je regrette bien de ne pouvoir aller en France pour remettre, en les mains de notre Très-Révérend Père Supérieur-Général, deux rapports qui font connaître en tout sens, et notre Mission et nos œuvres; ils sont trop volumineux, et

(1) Le R. P. Tempier, Assistant-Général.

contiennent des particularités trop spéciales pour être confiés à la poste.

En ce moment j'emploie l'argent destiné à mon voyage à faire faire des briques pour bâtir une maison d'école que nous confierons aux Frères des Écoles Chrétiennes. Dès que nous pourrons nous procurer du bois, nous commencerons cette bâtisse ; mais, pour cela, il nous faut, avant tout, la paix. Ne craignez pas que nous nous avancions trop : je n'entreprendrai jamais un ouvrage avant d'avoir en mains de quoi le payer. Je n'aime pas à contracter des dettes, aussi on dirait que la Providence est contente de notre procédé. Cette année, toutes les denrées ont triplé de prix à cause du blocus et de la guerre, néanmoins, elle est fidèle à nous donner le pain quotidien. Aussi, quand les pauvres se présentent à la porte, chose qui n'est pas rare, c'est un vrai bonheur pour moi de les assister, bien convaincu que le retour au centuple ne se fera pas attendre. Quand nous sommes un peu à court, chacun est aux aguets pour voir comment et de quel côté se manifestera la Providence... Jamais elle n'a fait défaut.

Nous sommes toujours sans Evêque. L'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Odin, a dû partir pour l'Europe au commencement de juin ; peut-être nous en amènera-t-il un, c'est fort à désirer, car le Texas souffre beaucoup de ce veuvage qui dure depuis dix-huit mois.

Malgré la guerre, nous sommes tous actuellement très-occupés, et une fois que nous aurons la paix, nous ne pourrons suffire au travail.

Je suis, avec peine, forcé de m'arrêter. Recevez donc, Mon Révérend et Bien-Aimé Père, les sentiments de respect et d'affection de tous nos Pères et de celui qui est, avec bonheur, votre respectueux et dévoué frère en Jésus-Christ,

A. Gaudet, O. M. I.

MISSIONS DE FRANCE.

MAISON DE VICO.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX OPÉRÉS DEPUIS LE CARÊME DE 1861 JUSQUES AU 8 SEPTEMBRE 1862.

Les Pères de notre Maison de Vico ont continué d'exercer auprès des populations de la Corse les différents ministères qu'embrassent les fins de notre Congrégation. Dieu a béni leurs travaux, et ils se sont montrés dignes de marcher sur les traces des premiers Pères qui ont évangélisé cette île, et y ont opéré un si grand bien. Tandis que plusieurs de nos Pères et Frères se dévouaient à l'enseignement et soutenaient l'école ecclésiastique qui leur était confiée, d'autres se livraient à toutes les fonctions du saint ministère et recueillaient les fruits les plus abondants. En voici le tableau abrégé :

1° *Carême de Vico.* Le R. P. GALLO a été chargé par le R. P. GUINET, alors supérieur de la Maison de Vico, de prêcher la Sainte Quarantaine dans la paroisse de cette ville.

D'accord en cela avec M. le Curé, le R. P. GALLO ne prêchait que deux fois dans le cours de la semaine. Mais s'étant aperçu qu'il fallait une prédication plus fréquente pour obtenir les résultats qu'attendait le pasteur de la paroisse, il se mit à prêcher tous les jours pendant les deux dernières semaines du carême. La population de Vico étant de 4,500 âmes, il était prudent de la diviser en deux parts afin de s'en rendre maître plus facilement. Une première retraite fut prêchée aux femmes, une seconde aux hommes. Le concours a été très-grand. Une foule considérable assiégeait le Père au confessionnal. Deux communions générales, telles que

Vico n'en avait pas vues depuis longtemps, ont couronné les saints exercices du carême.

2° *Retraite préparatoire aux Pâques, à Coggia.* Pendant que le R. P. Gallo évangélisait Vico, le R. P. Audric émerveillait la petite paroisse de Coggia en lui parlant avec force, véhémence et facilité la langue italienne. On savait que ce Père est Français. Cette admiration n'est pas demeurée stérile : le peuple s'est rendu avec empressement aux exercices préparatoires à la communion pascale. Pendant les quinze jours que le zélé Missionnaire est demeuré à Coggia, il a été constamment occupé, du matin au soir, à confesser et à prêcher. Le Jeudi-saint a eu lieu une communion qui mérite bien le nom de communion générale. Coggia compte à peu près 700 âmes.

3° *Retraite à Rosazia* (avril 1861). Après Pâques, les Révérends Pères Audric et Séméria (Jean-Baptiste) se dirigeaient vers Rosazia. Le Curé de cette paroisse et sa population avaient été si satisfaits de la Mission qui leur avait été prêchée six mois auparavant par les Pères Gallo et Audric, qu'ils voulurent avoir de nouveau les Missionnaires afin de mieux se préparer à faire leurs Pâques. Ce fut une grande consolation pour le Père Audric de revoir cet excellent peuple de Rosazia, perdu dans les montagnes et continuellement menacé de la chute de leurs cîmes élevées, et de constater qu'il n'avait pas reçu en vain la grâce de la Mission. Personne ne manqua à la communion qui clôtura les exercices de cette retraite. Rosazia compte 450 âmes.

4° *Première Communion à Vico* (mai 1861). Le R. P. Audric a prêché les exercices préparatoires de la première communion aux élèves des Filles de Marie, à ceux des Frères de la commune de Vico, unis aux pauvres enfants de la paroisse. Comprenant tout ce que ce genre de ministère exige de dévoûment, de tact et de simplicité, le Père Audric déploya toutes les ressources de son zèle. Rien ne fut négligé : instructions, sermons, conférences, etc. La communion se fit avec ordre et gravité. On aurait dit que c'étaient des anges et non des enfants qui s'approchaient de la Sainte-Table. Au

moment de la communion, le R. P. Guinet adressa à l'assemblée une chaleureuse allocution.

5° *Missions de Saint-André et de Calcatoggio* (1861). Le R. P. Martini se dirigea au mois de mai vers Saint-André et au mois de septembre, vers Calcatoggio, pour y donner les exercices d'une Mission. Dans chacune de ces deux paroisses, il trouva des obstacles assez sérieux. La négligence des sacrements y avait engendré beaucoup de misères. Mais le Corse a la foi vive. A la voix du Missionnaire, il reconnaît ses torts, s'avoue coupable, frappe sa poitrine et revient avec empressement à Dieu. Le R. P. Martini se vit bientôt assiégé dans son confessionnal. Ne pouvant suffire à lui seul au travail, il demanda du secours à Vico, et le R. Père Séméria lui fut envoyé.

Dans la paroisse de Saint-André, les Missionnaires eurent la consolation de déterminer un père et une mère à faire baptiser deux de leurs enfants qu'ils avaient jusques alors, par méchanceté, éloignés du sacrement qui nous fait enfants de Dieu. Le plus âgé de ces enfants avait neuf ans, l'autre en avait huit.

6° *Mission de Guagno* (août 1861). Guagno est à quatre lieues du couvent de Vico. Là, pendant presque un mois entier, les Pères Martini et Audric exercèrent leur zèle avec un succès complet. Le bien opéré a été très-grand; un véritable enthousiasme s'est manifesté pendant toute la durée de cette Mission.

7° *Mission de Zevaco* (août et septembre 1861). Zevaco est une paroisse de 600 âmes. On n'y avait jamais vu de Missionnaires. Tous les habitants apprirent avec étonnement qu'on allait leur prêcher une Mission. C'était aux Pères Gallo et Audric qu'était réservé ce nouveau travail. Ils se mirent à l'œuvre avec le plus grand courage et ne laissèrent plus aucun repos à la population de Zevaco. Les belles et harmonieuses cloches de cette paroisse étaient continuellement en mouvement; les exercices succédaient aux exercices, les Missionnaires ne se lassaient pas. Bientôt les réunions furent fréquentées avec assiduité, et la population fut entièrement

gagnée à Dieu Un seul individu s'obstina, malgré tous les efforts et toutes les tentatives des Pères, à repousser la grâce de la Mission. Après la communion générale, on érigea une magnifique croix en bois, afin de perpétuer le souvenir de la grâce que Dieu avait accordée au peuple de Zevaco.

8° *Mission de Corrano* (août et septembre 1861). Zevaco et Corrano sont deux paroisses limitrophes. Pendant que les Pères Gallo et Audric évangélisaient la première, les Pères Martini et Séméria arrosaient de leurs sueurs la seconde, la paroisse de Corrano. Les Missionnaires durent employer de grands efforts pour ramener cette population à la pratique des devoirs de notre sainte religion. Malheureusement, des assassinats de fraîche date y entretenaient de cruelles inimitiés, des inimitiés *de sang*, comme on les appelle dans le pays. Ces haines étaient si profondes, si envenimées, que plusieurs familles refusèrent de baiser la croix que nos Pères leur présentaient en faisant les visites à domicile que prescrivent nos saintes règles. Malgré tous ces obstacles, la Mission eut un plein succès: quinze ou vingt personnes seulement, sur une population de 500 âmes, ne profitèrent pas de la grâce qui leur était présentée.

9° *Mission de Guiterra* (septembre 1861) Le Curé de Guiterra, ayant entendu parler des prodiges de conversion qu'opéraient les Missions de Zevaco et de Corrano, se hâta de demander en grâce les mêmes exercices pour sa petite paroisse. Guiterra compte 280 habitants. Cette demande fut accordée. Les Pères Gallo et Séméria se chargèrent de prêcher cette Mission. Ils ne s'épargnèrent pas. Rien ne les arrêta : ni la fatigue, ni les privations qui furent très-grandes dans ce pays excessivement pauvre. Du reste, la vie de Mission, en Corse, est toujours accompagnée de privations de tout genre. Dieu consola les Missionnaires en attirant au confessionnal et à la sainte table la population tout entière, sans en excepter un seul individu.

« Quel bon peuple que le peuple de Guiterra ! écrivait le « Révérend Père Gallo, quelle reconnaissance il nous a té-

« moignée ! Le Curé et les habitants nous accompagnaient les « larmes aux yeux, ils ne voulaient plus nous quitter. Pen- « dant plus d'une heure, ils nous ont accompagnés au milieu « des acclamations les plus cordiales. Je voulus congédier « cette foule, mais impossible ! hommes, femmes et enfants « tenaient nos chevaux par la bride. Enfin, nous parvenons « à sauter sur nos montures, et leur vitesse nous déroba « bientôt à l'empressement du peuple. Une magnifique ca- « valcade de 24 chevaux nous escorta jusqu'à une distance « de quatre heures, où nous étions attendus par Monseigneur « l'Evêque auxiliaire d'Ajaccio que nous devions accompa- « gner dans sa tournée pastorale. »

10° *Visites Pastorales* (octobre 1861). Les Révérends Pères Martini et Aubric, apres les Missions de Zevaco et Corrano, ont accompagné Sa Grandeur, Monseigneur l'Evêque d'Ajaccio, pendant dix jours de sa tournée pastorale. Les Révérends Pères Gallo et Séméria étaient auprès de Monseigneur l'Evêque auxiliaire pendant les dix jours qu'ont duré ses visites pastorales. Tous les jours ces Pères prêchaient et confessaient.

11° *Mission de Ville-de-Paraso* (novembre et décembre 1861). La Mission de Ville-de-Paraso, paroisse de plus de huit cents âmes, présentait des obstacles sérieux. Les mœurs y étaient grandement relâchées. Le Curé en était profondément désolé. Les Révérends Pères Gallo et Aubric, ayant été désignés pour prêcher cette Mission, partirent de Vico pleins de courage, mettant toute leur confiance en Dieu et en sa Sainte-Mère, la Vierge Marie. Le travail a été pénible et rempli de difficultés. Il s'agissait de combattre des habitudes déplorables, de légitimer plusieurs mariages, et de déclarer la guerre à l'abus des jeux, des boissons..... Tous les jours, l'exercice du matin sonnait à trois heures et demie du matin, et se terminait à cinq heures, parce que la population était occupée à la cueillette des olives. La seconde réunion ne se faisait que bien tard dans la soirée. Au commencement de la Mission, les hommes se montrèrent assez indifférents ; mais la grâce finit par les dompter, et ils fréquentèrent les réu-

nions. A force d'abnègation et de patience, les Pères obtinrent un résultat très-consolant. Un seul homme excepté, toute la paroisse se présenta au sacré banquet.

Le Révérend Père Gallo fut invité à prononcer un discours sur la nécessité d'agrandir et d'embellir l'Eglise paroissiale; il le fit avec un tel succès, qu'une souscription s'ouvrit immédiatement et produisit la somme de 7,500 fr. Un journal de Bastia donna le compte-rendu de la Mission de Ville-de-Paraso, en faisant un éloge pompeux des Missionnaires.

Tels sont les travaux extérieurs auxquels se sont livrés nos Pères de Vico pendant l'année 1861. Les travaux exécutés durant l'année 1862 ne sont ni moins nombreux, ni moins consolants :

1° *Mission de Zigliara* (mars, avril 1862. Cette Mission a été prêchée par les Révérends Pères Rolleri et Gallo. La paroisse de Zigliara avait eu une Mission six ans auparavant, mais les fruits que les Missionnaires avaient produits ne durèrent pas longtemps. Les assassinats, et par suite, les haines de la *Vendetta* s'y étaient montrées de nouveau et en avaient fait une bien triste paroisse. Peu de mois avant l'arrivée de nos Pères, un assassinat avait été commis. Il est impossible de dire tous les efforts qu'ils ont dû déployer pour ramener ce malheureux peuple de Zigliara dans le bon chemin, dans la pratique des devoirs chrétiens. Une autre source de division alimentait les haines et les vengeances, c'étaient les procès. Presque aucune famille n'en était exempte. Les Pères exercèrent les fonctions de juges. Tous les soirs, ils donnaient audience et s'appliquaient à régler les différends; à réunir les partis opposés, s'efforçant de contenter tout le monde. La prière, l'abnégation et la confiance en Marie Immaculée les soutenaient dans ce travail aussi pénible que délicat. Plusieurs fois ils attaquèrent du haut de la chaire l'horrible crime de l'assassinat. Ce ne fut pas sans quelque succès. Les armes meurtrières furent mises de côté : un individu, touché par la grâce, apporta son stylet au Révérend Père Rolleri ; ce stylet avait été plongé plus d'une fois dans le cœur humain.

La paroisse de Zigliara, qui compte 600 âmes, a bien profité, malgré tous ces obstacles, de la grâce de la Mission; quatre à cinq individus seulement ne se sont point approchés de la table eucharistique. La population s'est montrée profondément reconnaissante envers les Missionnaires. une nombreuse cavalcade les a accompagnés jusqu'à deux heures de distance.

2° *Mission de Nesa* (avril 1862). Nesa est un petit hameau de 130 habitants. C'est là que les Révérends Pères Aubrio et Sémeria se sont occupés pendant les quinze derniers jours du carême. Cette petite paroisse se montra pleine de bonne volonté. Tous ses habitants, sans exception aucune, ont gagné la grâce de la Mission. La communauté entière de Vico assista aux exercices de la clôture, qui se termina par la plantation d'une belle croix, au milieu de bruyantes détonations.

3° *Exercices à Vico* (avril 1862). Le Révérend P. Tamburini, appelé par M. le Vicaire de la paroisse pour diriger, pendant huit jours, les exercices préparatoires à la communion pascale, se chargea volontiers de ce travail. Ce Père s'en est acquitté avec son zèle bien connu pour la sanctification des âmes. Toute la paroisse a été édifiée de sa parole apostolique.

4° *Première Communion à Vico* (mai 1862). C'est le R. P. Gallo qui a prêché cette année, aux enfants de Vico, la retraite préparatoire à la première communion. Trois fois par jour, il faisait entendre sa voix à ses petits auditeurs qui l'écoutaient avec empressement et avidité. Ils ont retiré un grand profit de ces entretiens. Le Révérend Père Mouchette, qui leur a administré la Sainte-Communion, a admiré la piété, l'ordre, la bonne tenue que ces enfants ont manifestés en se présentant à la Sainte-Table.

5° *Mission de Costa* (juillet, août 1862). Costa est située presque à l'extrémité de l'île, dans cette partie que l'on appelle Balagne. Le Curé de cette petite paroisse, témoin des conversions opérées par nos Pères pendant la Mission de Ville-de-Paraso, qui n'est pas loin de Costa, voulut procurer

à tout prix la même faveur à ses ouailles. Le R. P. Rolleri, directeur des Missions de Corse, et le R. P. Gallo, furent les apôtres de cette Mission qui dura 17 jours. Les difficultés ne manquèrent pas : l'assassinat n'était point inconnu dans ces parages, et Dieu avait exercé les rigueurs de sa justice sur plusieurs familles. Sa miséricorde devait avoir son tour. Costa ne compte que 280 âmes environ, et cependant l'auditoire auquel s'adressaient nos Pères était souvent trois fois plus nombreux C'est qu'on se rendait à Costa de toutes les paroisses voisines. Les Missionnaires eurent la consolation de voir toute la population de Costa s'asseoir au banquet eucharistique, malgré les obstacles qui avaient, dès le principe, effrayé leur zèle.

6° *Exercices à Ville* (août 1862). Après la Mission de Costa, les Pères Rolleri et Gallo dûrent prêcher la retraite préparatoire à la fête de l'Assomption, à Ville, paroisse voisine de Costa. Pendant tout le temps que les Pères demeurèrent dans cette localité, ils furent constamment occupés, soit à prêcher, soit à confesser. Le bien opéré a été remarquable.

7° *Retraite aux Filles de Marie* (août 1862). Le R. P. Vivier a prêché la retraite annuelle aux Filles de Marie, établie sur la paroisse de Vico. Ce Père a aussi donné un sermon de circonstance dans l'Eglise paroissiale.

8° *Mission de Soccia* (août, septembre 1862). Trois de nos Pères ont pris part à cette Mission. Commencée par les Pères Audric et Séméria, elle a été continuée sous la direction du Révérend Père Rolleri, retenu les premiers jours en Balagne. L'arrivée de ce Père détermina le succès des exercices religieux; la population s'enthousiasma, et les confessionnaux furent assiégés. Il a fallu beaucoup de zèle, de prudence et d'abnégation pour conduire à son terme cette grande entreprise, la régénération des habitants de Soccia. Quatre hommes seulement, sur une population de 780 âmes, ne s'approchèrent pas de la Sainte-Table. Voici sur cette Mission des détails plus complets; ils sont tirés d'une lettre adressée au Révérend Père Guinet, Provincial, par le Révérend Père Séméria :

Vico, 16 septembre 1862.

Mon Révérend Père,

Nous avons terminé, il y a huit jours, la Mission de Soccia ; elle a été des plus fructueuses. Connaissant votre ancien attachement pour la maison de Vico et le grand intérêt que vous prenez toujours aux Missions de la Corse, je me fais un devoir de vous envoyer un petit récit de nos travaux.

Le Révérend Père Rolleri se trouvant en Balagne en compagnie du Révérend Père Gallo, le Révérend Père Audric et votre serviteur furent envoyés pour commencer la Mission. Soccia, comme vous le savez, est une des plus importantes localités de la province, la seconde après Vico, et chef-lieu de canton ecclésiastique. Aussi en considérant nos jeunes visages, n'étions-nous pas sans quelques craintes. Cependant avec l'aide de Dieu et de Marie Immaculée, nous commençâmes avec courage et assez heureusement notre Mission. Ces commencements étaient loin de nous promettre un succès complet. Le démon qui contrarie toujours l'œuvre de Dieu nous préparait des difficultés à surmonter. Dès le premier jour, nous nous aperçûmes d'une grande froideur de la part du peuple; l'église n'était pas pleine, les hommes surtout faisaient complètement défaut. Nous en demandons la cause. On nous répond que beaucoup sont encore à la plage; on nous parle de dissensions intestines, de secrètes oppositions... Nous constatons nous-mêmes dans la jeunesse une licence excessive de mœurs : une ligue s'était formée parmi les jeunes gens pour contrarier le travail de la Mission. Leur coryphée, ancien militaire et décoré, disait hautement : *Si les Missionnaires veulent me permettre d'élever une chaire contre eux, la victoire leur sera bien disputée.* A tout cela, ajoutez la mauvaise idée que l'on avait ici du prêtre, et vous comprendrez dans quelle négligence devait vivre ce pauvre peuple par rapport à ses devoirs de chrétiens. Les femmes, à part un petit nombre, faisaient généralement leurs

pâques, mais il n'en était pas ainsi des hommes. Combien qui ne s'étaient pas approchés des sacrements depuis dix, quinze, vingt ans ! et que de jeunes gens de quatorze, vingt et vingt-cinq ans qui n'avaient pas encore eu le bonheur de faire leur première communion ! Cependant il faut vous dire que Soccia étant un pays de bergers, beaucoup demeurent presque toute l'année à la plage ou dans les montagnes.

Tels étaient les obstacles que nous avions à vaincre. Notre confiance était en Marie Immaculée : notre Mission commencée le lendemain de l'Assomption et devant se terminer le jour de la Nativité, ne pouvait pas ne pas réussir. D'ailleurs le Père Audric aimait à me rappeler une de vos paroles : *les efforts du démon sont une marque certaine de réussite.* Notre espoir en Marie n'a pas été vain et votre parole s'est de nouveau vérifiée.

Le concours du peuple est toujours allé en augmentant : les exercices furent bientôt suivis avec assiduité; tous les bergers quittèrent leurs plages et leurs montagnes pour venir prendre part à la Mission. On peut dire que le succès a été complet. A part trois hommes, parmi lesquels se trouve l'ancien militaire, tous les habitants de Soccia se sont approchés de la table sainte. Le 28 août, a eu lieu la communion générale des femmes : on en a compté 300; plus de soixante s'étaient acquittées de ce devoir pendant la semaine. Le 7 septembre, c'était le tour des hommes; 203 se trouvèrent présents et plus de cinquante les avaient devancés les jours précédents. Nous avons aussi légitimé un mariage.

Voilà, mon Révérend Père, comment notre Seigneur et sa divine Mère ont triomphé des obstacles qui s'opposaient à la Mission !

Pendant sept jours, nous ne nous sommes trouvés que deux; le Révérend Père Audric et moi; le Révérend Père Rolleri est venu nous rejoindre aussitôt après son arrivée de Balagne. Le Révérend Père Rolleri est un Missionnaire intrépide, infatigable; avant la Mission de Soccia, il en avait déjà donné deux; maintenant il est encore parti pour une

nouvelle localité. Permettez-moi de vous dire que nos supérieurs ont été bien inspirés en envoyant le Révérend Père Rolleri comme chef des Missions : nous sommes sûrs d'avoir toujours du travail, même en hiver.

Je suis, Révérend Père, avec respect votre frère dévoué.

J. B. Séméria, O. M. J.

Le rapport de la Maison de Vico se termine donc à la date du 8 septembre 1862. Nous espérons pouvoir publier dans un prochain numéro les détails qui nous ont été promis sur l'école ecclésiastique que dirigent nos Pères, dans cette ville.

MAISON DE TALENCE.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX EXÉCUTÉS DEPUIS LE MOIS DE SEPTEMBRE 1859 JUSQU'AU MOIS DE MAI 1862.

Les Pères de la Maison de Talence ont à desservir le sanctuaire de la sainte Vierge qui sert d'église paroissiale et à prêcher dans le Diocèse de Bordeaux les Stations, les Retraites et les Missions qui leur sont demandées. Ces différentes œuvres présentent des difficultés spéciales au milieu de ces populations qui jouissent de toutes les prospérités matérielles. Dieu s'est plu à bénir les travaux de nos Missionnaires et nous espérons que ces bénédictions qui accompagnent surtout les œuvres que recommandent nos saintes Règles, ne leur seront jamais retirées.

C'est à la Mission de Camarsac, village du canton de Créon, que remonte le rapport envoyé par le Révérend Père Merlin, Supérieur de la Maison de Talence. Cette Mission fut prêchée dans le mois de septembre 1859, par le Révérend Père Gillet. Son zèle eut à fournir une carrière assez pénible. Cette pa-

roisse a trois églises : il fallut les évangéliser successivement. Des succès consolants couronnèrent les efforts du Missionnaire qui n'avait reculé devant aucune fatigue. Camarsac compte 700 habitants.

De Camarsac, le Révérend Père GILLET se rendit à Moulon, bourg de 1100 habitants, dans le canton de Branne. Ce pays a conservé des habitudes chrétiennes : l'église est fréquentée. La Mission prêchée pendant le mois d'octobre y fut accueillie avec sympathie. Le Missionnaire eut constamment un auditoire très-nombreux, avide d'entendre la parole de Dieu. Une communion générale réunit autour de la table eucharistique la population presque tout entière : on n'eut à déplorer que de rares exceptions.

Les Révérends Pères EYMÈRE et DUCLOS rencontrèrent de très-grandes difficultés dans le bourg de Sainte-Terre où Son Eminence, le Cardinal de Bordeaux, fit prêcher une Mission. L'abnégation la patience et le dévouement de ces deux Pères surent en triompher et leurs prédications obtinrent des succès inattendus. Plus de 800 personnes profitèrent de la Mission, au grand étonnement du Curé de cette paroisse, qui avait regardé toute réussite comme impossible. Le bourg de Sainte-Terre compte 2030 habitants.

Le 4 décembre 1859, le Révérend Père GILLET commençait une nouvelle Mission à la Tresne, bourg de 1269 habitants, dans le canton de Créon. Voici ce qu'écrivit M. le Curé, le 9 janvier 1860 : « Que d'actions de grâces n'ai-je pas à vous « rendre, mon Révérend Père, pour nous avoir envoyé l'excel- « lent Père GILLET, et avoir ainsi procuré tout le bien qui « s'est fait ici. Ce digne Missionnaire a eu de très-grandes « difficultés à vaincre, et physiques et morales. Son zèle, son « dévouement et son invincible patience en ont triomphé et « ont obtenu des résultats inespérés qui nous ont été d'au- « tant plus agréables qu'ils sont sérieux et solides; il y a eu « bon nombre de retours sincères et graves, et pour moi « je me félicite d'avoir eu un coopérateur, tout à la fois, et « si édifiant et si aimable. »

Le même jour, 4 décembre 1859, le Révérend Père EYMÈRE

ouvrit une Mission à Villandreau, chef-lieu de canton, comptant 900 habitants. Cette Mission dura un mois et fit dans ce pays très-matériel une heureuse sensation ; à plusieurs reprises, les journaux s'en occupèrent et exaltèrent et le mérite et les succès du Missionnaire, qui, en effet, revint heureux des résultats obtenus dans une paroisse aussi peu disposée à recevoir la parole évangélique.

Arrivé le 2 décembre 1859 à Talence, où il avait été nommé Supérieur local, le Révérend Père Soullier, se rendit le lendemain avec le Révérend Père Génin à Sauveterre, chef-lieu de canton de 1900 habitants, pour y prêcher une Mission qui devait durer cinq semaines. Le zèle de nos deux Pères fut bien éprouvé ; ni l'un, ni l'autre ne connaissaient les Missions de la Gironde : il fallut aller à tâtons. Le bon Dieu ne laissa pas sans succès une œuvre entreprise pour sa gloire et quoique nos Pères fussent rentrés à la maison sans être enchantés de leurs travaux, parce qu'ils n'avaient pas rencontré l'enthousiasme auquel ils avaient été habitués dans d'autres localités, M. le Curé, que l'on vit dans la suite, se montra très-satisfait des heureux fruits de la mission et aurait désiré le R. P. Soullier pour continuer, pendant le carême suivant, le bien qu'il avait si fructueusement commencé.

Confiée au zèle du R. P. Gigaud, nouvellement arrivé à Talence, la Mission de Targon, chef lieu de canton, eut une réussite complète. Malheureusement le Missionnaire, consultant plus son ardeur que ses forces, s'y épuisa et fut pris par un crachement de sang qui ne le ralentit pas. M. le Curé écrivit au R. P. Supérieur pour le remercier de lui avoir procuré un ouvrier si généreux ; il le réclama pour le temps pascal de 1860, et les huit jours que le R. P. Gigaud put lui accorder furent encore, pour plusieurs, des jours de salut et pour tous des jours de joie et de bonheur ; ils revoyaient celui qui leur avait fait tant de bien en les rendant à la paix de la conscience et à l'amour de Dieu.

Une Retraite de quinze jours ayant été demandée à la Maison de Paris, par une paroisse d'un Diocèse des plus catholiques de France, le R. P. Provincial écrivit au Supérieur

de Talence de vouloir bien s'en charger. Les RR. PP. Soullier et Gigaud furent envoyés à Saint-Aignan-sur-Roë. Il n'en coûta pas beaucoup pour former un auditoire dans ce pays de foi, mais il fallut un grand zèle pour soutenir la fatigue que procura le confessionnal. Toutes les paroisses environnantes voulurent profiter de la présence des Missionnaires pour entendre leurs saints enseignements et se réconcilier avec le bon Dieu. De là, le Révérend Père Soullier, qui devait prêcher le carême de 1860 à Sainte-Foi, fut envoyé par le R. P. Provincial pour le prêcher à Meung, près Cléry, Diocèse d'Orléans.

Demandé à la maison de Talence par M. le Curé, le carême de Sainte-Foi était destiné au R. P. Soullier. Mais ce Père ayant été envoyé à Meung, le R. P. Bérengier, de la Maison de Limoges, le remplaça. Ce Père comprit toute la difficulté qu'il y avait à évangéliser une population mixte et où il y avait, parmi ses auditeurs, un certain nombre de protestants Il exposa avec talent les vérités évangéliques et mena son œuvre à un heureux terme à la grande satisfaction de M. le Curé qui en témoigna une vive reconnaissance et qui aurait voulu avoir un autre Oblat pour le carême prochain.

Avant de se rendre à Hourtin, canton de Lesparre, le R. P. Gillet prêcha pendant les trois premières semaines à la Teste où il fut goûté à un tel point que, d'après ce que M. le Curé en écrivit au R P. Supérieur, l'auditoire était continuellement compact et attentif, et il nourrissait l'espoir de recueillir les fruits les plus abondants s'il pouvait conserver le Père jusqu'à la fin du carême : au moins désirait-il obtenir le même Père pour le carême prochain : ces deux demandes furent refusées.

Le R. P. Gillet, attendu à Hourtin, s'y rendit le quatrième dimanche de Carême. Il trouva là une population bonne, mais peu cultivée, assidue aux instructions et s'empressant de profiter des avantages de la Mission. Ce qui fatigua le plus le Missionnaire, ce fut la difficulté d'entendre le langage de ces pauvres habitants des Landes qui ont conservé des sentiments assez vifs de foi. La Mission réussit très-bien.

Le R. P. Eymère eut à suivre la même marche que le R. P. Gillet. Avant de se rendre à Saint-Gervais, il alla passer trois semaines à Genzac pour prêcher une Retraite aux jeunes personnes pendant le carnaval. Il fut assez heureux pour maintenir dans le devoir cette jeunesse volage. Il prêcha avec consolation le commencement du carême et de là se rendit à sa Mission de Saint-Gervais où l'attendaient des consolations plus abondantes encore. La Mission eut un plein succès et M le Curé manifesta hautement sa satisfaction ; le Père revint lui-même heureux d'avoir accompli avec bénédiction le travail qui lui avait été confié.

Le mois de Marie de 1860 fut prêché avec succès à Talence par le R. P. Gillet. Pendant ce temps, le R. P. Gigaud prêcha à Sainte-Hélène une Retraite préparatoire à la première communion. Le Père s'adressa à toute la population, pendant huit jours, et eut un succès tout-à-fait inattendu, mais qu'il paya cher par la perte de ce qui lui restait de santé.

La campagne de 1860 à 1861 fut ouverte au commencement du mois d'octobre par le R. P. Gillet. La paroisse de Ladaux, canton de Targon, possède deux églises. Le Père eut donc à remplir un double service ; c'était une augmentation de travail, de fatigue et une diminution dans l'entrain qui favorise le succès d'une Mission. Le zèle du Missionnaire finit pourtant par amollir un grand nombre de ces cœurs endurcis et plus de deux cents personnes, sur une population de 500 habitants, communièrent à la fin de la Mission. Les exercices avaient duré cinq semaines.

Un travail aussi long et plus pénible attendait le R. P. Gillet à Bernos, bourg de 1215 habitants dans le canton de Bazas. La langue de ces populations présenta encore une grande difficulté au Missionnaire. La bonne volonté que montrèrent les fidèles fit triompher de cet obstacle, et près de 800 personnes correspondirent à la grâce de la Mission. Cette Mission dura encore cinq semaines.

Au témoignage de Son Éminence, la Mission de Grésillac, bourg de 1400 habitants, dans le canton de Branne, offrait de sérieuses difficultés et Monseigneur écrivit lui-même au

R. P. Supérieur qu'elles avaient été vaincues par le zèle des Pères Sigaud et Eymère. 800 personnes environ profitèrent du bienfait de la Mission qui dura cinq semaines.

Le Curé de Lafosse, village de 750 habitants, dans le canton de Saint-Savin, avait préparé ses paroissiens à la grâce d'une Mission. Dès les premiers jours, le R. P. Gillet vit sa chaire entourée d'un auditoire nombreux et attentif : l'assistance aux instructions fut donc toujours consolante, mais les endurcis qui n'avaient pas voulu se rendre à l'appel de leur pasteur restèrent pour la plupart en arrière. Il y eut pendant les cinq semaines que dura la Mission environ quatre cents communions.

Le R. P. Eymère fut chargé de prêcher une Mission dans la petite paroisse de Néac, dans le canton de Lussac. Néac ne compte que 400 habitants. Le Père revint tout consolé des heureux résultats qu'il avait obtenus pendant un séjour d'un mois, au milieu d'une population qui avait correspondu à ses charitables efforts.

La paroisse de Lalande a une population de 500 habitants, elle se trouve dans le canton de Libourne. On remarqua pendant les exercices de la Mission prêchée par le R. P. Sigaud, une grande assiduité de la part des fidèles : le résultat ne répondit pas aux espérances conçues.

Le R. P. Sigaud eut encore à prêcher la station du carême 1861 dans la populeuse paroisse de Bouscas. Dès la première semaine, il eut le bonheur de voir l'église trop petite pour contenir l'assistance qui accourait à ses discours. En voyant un tel empressement, on espérait que les confessions correspondraient à un si beau début ; là vint s'arrêter le mouvement et si quelques personnes profitèrent de la station, les masses demeurèrent insensibles à la grâce et une fois de plus il fut prouvé, que pour les Oblats de Marie, les stations du carême ne sont pas accompagnées des mêmes bénédictions qu'attirent les Missions proprement dites.

De la mi-carême au dimanche de Quasimodo, les Révérends Pères Eymère et Gillet eurent à évangéliser la paroisse de Préchac, chef-lieu de canton, renfermant 1500 âmes. Il aurait

fallu un Missionnaire connaissant le patois usité dans ce pays. La population assista aux exercices, mais elle ne pouvait comprendre la moitié de ce qu'on lui annonçait : on lui parlait une langue qu'elle n'emploie jamais. Les deux Missionnaires eurent horriblement à souffrir au confessionnal, dans l'impossibilité où ils étaient de s'entendre avec leurs pénitents. Nous constatons avec peine qu'aucun secours ne fut donné à nos Pères. Le résultat général fut donc peu satisfaisant : 100 personnes environ reçurent la sainte communion. Notre vénéré Fondateur avait bien raison de dire que le peuple ne comprend que la langue qu'il parle lui-même près de son foyer domestique, et que c'est en cette langue qu'on doit lui annoncer la parole du salut.

La campagne de 1861 à 1862 a été aussi féconde que les campagnes des années précédentes. Mais la brièveté des détails qui nous ont été transmis nous condamne à une nomenclature sèche et sans attraits.

Depuis la fin d'octobre jusqu'aux derniers jours du mois de novembre, presque tout le personnel de la maison de Talence fut sur la brèche. Le Révérend Père Bessac travailla avec zèle à Morezis et Saint-Exupère, les Révérends Pères Gillet et Simmerman réussirent à Camiran ; le Révérend Père Brun eut un très-beau succès à Loubens ; et le R. P. Eymère, venu de la maison de Limoges, n'eut point à se repentir du déplacement que lui avait permis son Supérieur ; le Seigneur récompensa son zèle par des fruits abondants pendant la Mission de Les Esseintes. Toutes ces localités se trouvent dans le canton de la Réole.

Pendant l'Avent, le Révérend Père Bessac exerça son zèle à Valayrac, et quoique le succès ne fut pas assez complet pour le satisfaire, il y eut cependant un grand bien opéré. Bégadan répondit mieux aux soins du Révérend Père Gillet, et Saint-Yzans se montra tout-à-fait docile à la voix de son jeune apôtre, le Révérend Père Reynaud, faisant ses premières armes. Dieu le bénit d'une manière admirable, et il n'y eut peut-être pas vingt personnes qui ne se rendirent à

son appel. Ces trois paroisses appartiennent au canton de Lesparre.

Le carême de 1862 n'a pas moins été béni de Dieu. Le R. P. Gillet a obtenu un succès brillant pendant une Mission d'un mois prêchée à Blasimon. Le R. P. Fisse a été consolé à Mauriac par d'heureux retours, et le R. P. Marchal a vu, à Mérignas, le nombre des communions pascales atteindre un chiffre quatre fois plus considérable que les années précédentes. Le R. P. Reynaud a prêché avec distinction et succès le carême de la paroisse d'Ambarès.

Ce rapport s'arrête, comme on le voit, au commencement du mois de mai. Nous aurions maintenant à raconter les progrès que fait chaque année le pèlerinage de N.-D.-de-Talence, les fêtes de cette paroisse, les retraites de première communion, les retraites aux maisons religieuses, les autres fonctions du saint ministère que nos Pères ont à remplir à Talence même ou à Bordeaux. Ce sera l'objet d'un nouveau compte-rendu que nous espérons recevoir bientôt; nous le publierons dans un des prochains Numéros des *Missions*.

MAISON D'AUTUN.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE LA MAISON DES MISSIONNAIRES, PAROISSE SAINT-JEAN-LE-GRAND.

C'est au mois de mai 1858 que nos Pères, répondant à l'appel de Mgr de Marguerye, Evêque d'Autun, vinrent prendre possession de la maison des Missionnaires, située sur la paroisse de Saint-Jean-le-Grand, dans un des faubourgs de la ville.

Accueillis dès le principe avec une certaine réserve, sur tout par le clergé de la ville épiscopale, nos Pères ne tar-

dèrent pas à se voir entourés des plus franches sympathies dès qu'ils purent être connus. Cette sympathie générale se traduisit bientôt par la manifestation de la confiance la plus entière. Quelques mois à peine après la fondation de la maison, une vingtaine de Curés réclamaient, avec les instances les plus pressantes, le bienfait d'une Mission pour leurs ouailles. Aussi, pendant l'hiver qui suivit la prise de possession de notre résidence, dix-sept Missions furent-elles données dans un laps de temps de sept à huit mois.

On peut dire qu'un vrai succès couronna toutes ces œuvres, car, si dans deux ou trois paroisses, les résultats ne furent pas complets, c'était encore, vu les difficultés exceptionnelles, c'était relativement un beau triomphe.

La réussite de cette première campagne provoqua, pendant les années qui suivirent, un élan plus grand encore pour les Missions. Nos Pères, ne pouvant suffire au travail, on vit des ecclésiastiques, afin d'assurer le bienfait d'une Mission à leur paroisse, la faire inscrire deux ou trois ans à l'avance.

Le Seigneur continua de répandre ses bénédictions sur les prédications de nos Pères. Partout elles opéraient des fruits de grâce et de salut.

Il serait trop long de faire ici le récit des consolations que Dieu ménagea aux Missionnaires comme un dédommagement à leurs fatigues et à leurs nombreuses sollicitudes. Nous ne pouvons cependant passer sous silence la Mission d'Anost en Morvans. Cette Mission a été prêchée par les Révérends Pères Cumin, Sacré et Zabel. Anost compte 4,000 habitants. C'est là que l'on fut témoin d'une de ces manifestations émouvantes qui laissent dans la mémoire des Missionnaires des souvenirs impérissables. Douze cents hommes s'approchaient à la fois du banquet eucharistique, et recevaient de la main de Monseigneur l'Evêque d'Autun le pain des forts. Sa Grandeur Mgr de Marguerye et les Missionnaires ne purent s'empêcher, à la vue de ce spectacle imposant, d'être pénétrés de l'émotion la plus profonde.

Deux mois après cette belle Mission, à l'autre extrémité du

vaste diocèse d'Autun, dans une région où l'incrédulité et l'absence des pratiques religieuses semblent être à l'ordre du jour, un nouveau succès venait couronner les travaux de deux Pères de la même maison. Le résultat spécial de cette Mission fut l'abolition de certains divertisssements dangereux qui étaient passés en coutume dans le pays, résultat qui se maintint malgré des tentatives réitérées à plusieurs reprises pour rétablir le premier état de choses. Les deux Missionnaires qui avaient travaillé à cette belle Mission retrouvèrent, un an après, cette bonne population dans les mêmes sentiments de piété et de ferveur. Et le vénérable curé signalait comme un des plus beaux fruits de la Mission la fréquentation suivie des sacrements et l'horreur du blasphème dans la presque totalité des hommes de la paroisse. Aussi, le retour de Mission fut-il accueilli avec un enthousiasme sans égal, lequel a fini par gagner les populations du voisinage. C'est ainsi que cette contrée, qui paraissait inaccessible aux impressions religieuses, a prouvé qu'il y avait dans son sein des germes de résurrection qui n'attendaient que la rosée de la grâce divine pour se développer et porter des fruits abondants de salut.

Plusieurs autres Missions devraient trouver ici une mention spéciale, si les bornes d'un compte-rendu aussi restreint permettaient d'aborder les questions de détail. Disons toutefois, en passant, que, dans un certain nombre de paroisses, nos Pères se sont trouvés en face du prosélytisme protestant qui menace d'infester plusieurs parties du diocèse d'Autun. S'ils n'ont pu ramener au bercail les brebis égarées et circonvenues par toutes les ruses de l'erreur, ils ont obtenu le résultat inappréciable de démasquer les manœuvres secrètes des agents de l'hérésie, d'affermir la foi chancelante de quelques catholiques à demi-abusés, et d'élever un rempart infranchissable entre le camp de la vérité et celui du mensonge.

Aux travaux des Missions pendant l'hiver succédait en été l'œuvre des retraites dans les Communautés et les Petits-Séminaires. De 1858 à 1862, vingt-deux retraites ont été

prêchées. Ici encore, les plus beaux résultats et les consolations les plus abondantes ont fait trouver aux ouvriers appelés à ce genre de ministère le centuple promis par le Sauveur à ses apôtres et à ceux qui continuent leur Mission.

La ville épiscopale, où se trouve la résidence des Missionnaires, n'est pas restée étrangère à l'activité de leur zèle. La paroisse de Saint-Jean, annexée à la maison des Missions, est devenue le théâtre des travaux du Révérend Père Caille, de sainte et impérissable mémoire, dans la ville d'Autun surtout. Pendant les dix-huit mois qu'il a été à la tête de cette population, la plus abandonnée de la ville, on a vu les prodiges se succéder, et si la mort n'était pas venue l'arrêter dans sa course, on pouvait espérer une transformation prochaine et totale de cette paroisse autrefois si mal famée. Aussi, la mort de ce bon Père a-t-elle pris les proportions d'un deuil public, et on peut dire que la ville d'Autun était tout entière à ses obsèques.

Un beau souvenir encore se rattache à la mémoire du saint Curé et du bon religieux, c'est celui de la retraite pastorale prêchée par lui à une portion notable du clergé diocésain. Tous ceux qui ont la mémoire du cœur garderont un souvenir ineffaçable des paroles d'expérience et de charité dont il s'est montré l'organe accompli.

Depuis cette mort regrettable, la paroisse a été confiée au Révérend Père Zabel qui continue, avec ardeur et talent, l'œuvre de son prédécesseur.

L'avenir paraît aussi beau que jamais pour la maison d'Autun, et tout fait croire qu'il n'aura rien à envier au passé.

Ont travaillé à ces œuvres apostoliques avec les talents et les vertus qu'on leur connaît : 1° en qualité de Supérieurs, les RR. PP. Soullier, Cumin et Martignat, Supérieur actuel ; 2° les RR. PP. Delpeuch, Fayette, Caille, Auberger, Sacré, Zabel, Bonnefoy (François), Desbrosses, Charraux, Lepers et Rivory.

Nous compléterons ce premier Rapport de la maison d'Autun par une liste des lieux qui ont été évangélisés par nos

Pères. C'est une nomenclature sèche et aride; mais il il est de notre devoir de recueillir tout ce qui peut être de quelque utilité pour notre chère Congrégation. Nous ne suivrons point un ordre chronologique; les documents qui sont à notre disposition ne nous le permettent pas :

Antully, 1,600 habitants. par les Pères SOULLIER et ZABEL; La Chapelle, 650 h., par le Père SOULLIER; Pressy-sous-Doudin, 910 h., par les Pères SOULLIER et ZABEL; Suin, 1,700 h., par les Pères SOULLIER et ZABEL; Frangy, 1,700 h., par les Pères SOULLIER et SACRÉ; Couches, 2,860 h., par les Pères DELPEUCH, FAYETTE et ZABEL; Cheilly, 900 h., par les Pères DELPEUCH et FAYETTE, Epinac, 4,000 h., par les Pères DELPEUCH, FAYETTE et ZABEL; Saint-Eusèbe-des-Bois, 920 h., par les Pères DELPEUCH et FAYETTE; Ozenay, 1,000 h., par les Pères DELPEUCH et FAYETTE; Ratte, 700 h., par les Pères DELPEUCH et FAYETTE; Anost, 4,000 h., par les Pères CUMIN, SACRÉ et ZABEL; La Comelle-sous-Beuvré, 900 h., par les Pères CUMIN et FAYETTE; La Grande-Vérrière, 1,800 h., par les Pères CUMIN, FAYETTE et CHARAUX; Messey-sous-Grône, 1,230 h., par les Pères CUMIN et FAYETTE; Saint-Aubin-sur-Loire, 650 h., par les Pères CUMIN et FAYETTE; Etang, 1,100 h., par les Pères CAILLE et SACRÉ; Saint-André-le-Désert, 1,100 h., par les Pères CAILLE et SACRÉ; Vauban, 1,000 h., par les Pères CAILLE et SACRÉ; Martigny-le-Comte, 1,700 h., par les Pères CAILLE et SACRÉ; Genouilly, 800 h., par les Pères AUDRUGER et FAYETTE; Viry, 1,000 h., par les Pères AUDRUGER et FAYETTE; Palinges, 1,900 h., par les Pères AUDRUGER et FAYETTE; Igornay, 800 h., par les Pères ZABEL et SACRÉ; Ecuelles, 438 h., par les Pères SACRÉ et ZABEL; Berzé-la-Ville, 700 h., par les Pères ZABEL et SACRÉ; Château-Renaud, 1,540 h., par les Pères ZABEL et SACRÉ; Sagy, 2600 h., par les Pères ZABEL, SACRÉ et CHARRAUX; Montceny, 749 h,, par les Pères ZABEL et SACRÉ; Frontenaud, 1,200 h., par les Pères ZABEL et SACRÉ; Dracy-Saint-Loup, 600 h., par les Pères BONNEFOY (de Bonnieux) et RIVORY: Cuzi, 450 h., par les Pères SACRÉ et LEPERS; Broyes, 1,157 h., par les Pères SACRÉ et DESBROUSSES; Saint-Julien-de-Civry, 1,500 h., par

les Pères Fayette et Bonnefoy ; Saint-Germain-de-Rives, 500 h., par les Pères Sacré et Desbrousses ; La Chapelle, 500 h, par le P. Zabel ; Sarry, 329 h., par le Père Zabel ; Saint-Yan, 900 h., par les Pères Sacré et Lepers ; Varennes l'Arconce, 500 h., par les Pères Fayette et Lefers ; Génelard, 1,400 h., par les Pères Sacré et Desbrousses ; Hussy-Sousdun, 1,500 h., par les Pères Martignat et Fayette ; Thierey, 1,200 h., par les Pères Martignat et Fayette ; Pontoux, 556 h., par les Pères Fayette et Zabel.

Nous avons un total de 43 Missions, prêchées par les Pères de la maison d'Autun, dans l'espace de quatre années.

MAISON D'ANGERS.

RAPPORT ADRESSÉ AU T.-R.-P. SUPÉRIEUR-GÉNÉRAL, SUR LES TRAVAUX EXÉCUTÉS DEPUIS LA FONDATION DE LA MAISON, JUSQU'AU MOIS D'AOUT 1862.

Mon Très-Révérend et Bien-Aimé Père,

Il n'y a que quelques jours que je suis de retour à Angers, et je touche à la veille d'un nouveau départ pour aller donner quatre retraites consécutives.

Avant de m'éloigner, je m'empresse de satisfaire, autant qu'il me sera possible, aux désirs ardents que vous nous avez exprimés dans votre circulaire du 3 avril.

Je veux tout d'abord vous donner un léger aperçu touchant l'origine de la fondation de cette maison d'Angers.

Au mois de février 1860, les Pères Soullier et Giraud, de la maison de Bordeaux, passèrent par la ville de Laval pour se rendre à Saint-Aignan-sur-Roë où ils devaient prêcher une mission.

Dès leur arrivée dans cette ville, M. Davost, Curé de la Cathédrale, s'empressa de leur apprendre que le Père Levenbruck, Missionnaire apostolique, avait l'intention de céder à notre Congrégation sa propriété dite des *Anges*. C'est

un ancien couvent de Cordeliers à moitié détruit par la Révolution.

Cet établissement est situé sur la route de Segré à Craon, à égale distance de ces deux villes, aux confins des diocèses d'Angers et de Laval. Sa position est belle ; l'enclos, qui mesure trois hectares et demi, est fertile et entouré de murs. Les bâtiments qui restent sont d'une solidité douteuse et dans un état qui les rend peu propres, sans de notables réparations, à l'usage d'une communauté.

Notre Révérendissime Fondateur chargea le R. P. Soullier de négocier cette affaire auprès du Père Lœvenbruck. Le succès de cette démarche ne se fit pas attendre et peu de jours après, le vénérable Prêtre remettait au R. P. Soullier une déclaration portant que sa volonté très-arrêtée était de céder sa propriété des *Anges* aux Oblats de Marie et cela immédiatement. Mgr Guibert, Archevêque de Tours, voulut bien se charger d'obtenir l'agrément de Mgr l'Evêque d'Angers. Ce digne Evêque, tout en exprimant sa joie de nous recevoir, voyait avec peine que nous serions éloignés de sa ville épiscopale d'une distance de douze lieues. Les bienveillantes dispositions de Monseigneur Angebault amenèrent une nouvelle combinaison. Sa Grandeur ayant proposé au Père Lœvenbruck de nous recevoir dans sa maison d'Angers, ce dévoué bienfaiteur y consentit généreusement et céda à la Congrégation sa propriété d'Angers dite *la Chaussée*.

Monseigneur Angebault voulut bien se réjouir de cet heureux événement et nous promettre une protection toute paternelle.

Cela se passait au mois de juillet 1860, et deux mois après, le personnel de la maison se réunissait; il se composait du R. P. Soullier, Supérieur; des Pères Audruger, Duclos et Bonnefoy (Auguste) et du Frère Guinet. Telles furent les premières assises de cette maison qui paraît appelée à faire le plus grand bien dans un pays aussi excellent que l'Anjou.

Monseigneur l'Evêque d'Angers, après avoir écouté avec intérêt les détails de l'installation de la communauté naissante, trouva dans son cœur les paroles les plus gracieuses

et les plus encourageantes. Animée d'une foi vive, Sa Grandeur invoqua, sur nos Pères prosternés à ses pieds, la protection divine, non seulement pour qu'ils eussent le zèle apostolique et l'ardeur de la parole, mais surtout pour qu'ils fussent fervents et saints dans l'intérieur de leur âme et tendrement unis à Notre-Seigneur, ce point étant la base unique du zèle vraiment profitable aux autres et à soi-même.

Dès-lors, la carrière était ouverte et les nouveaux ouvriers évangéliques n'attendaient plus que le signal pour s'y lancer avec ardeur.

Mais avant de suivre nos Pères à travers le champ que Dieu venait de leur confier, permettez, mon très-révérend Père, que nous payions notre tribut de reconnaissance à l'insigne bienfaiteur qui a bien voulu nous implanter dans les chrétiennes contrées de l'Ouest.

Le Père Loevenbruck, dès l'âge de vingt ans, faisait partie des missionnaires de France, et s'initiait, avant même d'être prêtre, au ministère des missions sous la conduite de l'illustre Père Rauzan. En 1817, il concourut à la mission de Marseille que les disciples du Père Rauzan donnaient de concert avec Mgr de Mazenod, notre Fondateur et ses premiers compagnons.

Après 1830, il continua de donner seul des missions en France, en Italie et en Savoie. Enfin il vint se fixer en Anjou peu de temps après avoir prêché à Marseille avec le plus grand succès sept missions consécutives, ce qui lui valut le titre de Chanoine de Marseille.

Depuis lors, une multitude de paroisses, surtout dans les diocèses d'Angers, de Laval et de Meaux, furent évangélisées par cet homme de Dieu. La puissance extraordinaire de sa voix, la force de son tempérament et plus encore son dévoûment sans bornes, lui permettent d'affronter, depuis quarante-six ans, des fatigues où tout autre succomberait en peu de temps. C'est pour nous, mon très-révérend Père, un précieux avantage d'avoir sous nos yeux cet apôtre in-

trépide qui maintient les grandes et fortes traditions des missionnaires dans l'Anjou.

Cependant l'heure du départ des missionnaires venait de sonner, et c'est le moment, mon très-révérend Père, de vous faire connaître leurs courses apostoliques, leurs travaux incessants et les succès qui ont partout couronné leur zèle infatigable. Mais il serait trop long de vous décrire chaque œuvre en particulier, je me bornerai cette fois à ne vous donner qu'un résumé succinct, réservant à un autre moment de plus amples détails.

Le travail de nos Pères dans l'Anjou ne peut être en tout comparé à celui des autres maisons. L'œuvre admirable de l'Adoration Perpétuelle du Très-Saint-Sacrement, établie par Monseigneur l'Evêque, a transformé le diocèse en une mission continuelle. A toutes les époques de l'année, des retraites préparatoires se donnent à tour de rôle dans chaque paroisse. Aussi les Curés s'empressent-ils d'appeler des missionnaires, car ils savent qu'ils ne pourraient suffire eux seuls à contenter la dévotion de leurs paroissiens. Les jours de l'Adoration, le clergé des paroisses voisines accourt avec empressement à ces magnifiques fêtes, afin de rehausser par sa présence l'éclat des cérémonies. C'est dans ces nombreuses réunions de prêtres que le missionnaire se met en rapport avec un clergé bon, plein de zèle et de dignité, toujours fort bienveillant et convenable à notre égard.

Après l'installation de la communauté, il était donné au R. P. Audruger d'ouvrir la carrière, car quelques jours après, il commençait les exercices à Sainte-Thérèse, paroisse de la ville. Le succès fut brillant et partant d'heureux augure à nos débuts. Le même jour, le Père Bonnefoy ouvrait un Triduum préparatoire à l'Adoration dans la paroisse de Louvaines, non loin de Segré et des Anges. L'excellent Curé avait demandé un Oblat, aussitôt qu'il avait su leur arrivée à Angers, voulant avoir le premier, disait-il, le mérite de nous présenter aux prêtres de son canton. Le Père Duclos évangélisait, de son côté, avec non moins de succès la paroisse de Praillé.

Dès ce moment, de nombreuses demandes furent constamment adressées au R. P. Supérieur. On ne parlait que des Oblats de Marie. Pendant un an, les Pères se tinrent toujours sur la brèche, et le chiffre de leurs travaux aurait eu de quoi les épouvanter, si leur zèle n'avait su les soutenir. Plus de soixante-et-dix retraites furent prêchées par les nouveaux missionnaires.

Au milieu de ces travaux si nombreux et si variés, les Pères AUDRUGER, DUCLOS et BONNEFOY ont fait preuve d'un dévouement et d'une aptitude remarquables. Ils ont dignement inauguré nos traditions apostoliques dans l'Ouest et conquis à notre Congrégation l'estime et la confiance du clergé et des populations.

Comment vous faire connaître maintenant, mon très-révérend Père, nos travaux depuis le mois d'octobre dernier jusqu'à ce jour? Ces travaux ne sont pas moins considérables que ceux de l'année précédente, ils sont même plus importants.

Monseigneur l'Evêque de Laval a bien voulu aussi nous ouvrir les portes de son diocèse et nous investir de très-grands pouvoirs.

Notre-Dame-de-Mayenne, seconde ville du département, a eu sa grande retraite de quinze jours; le Père DUCLOS a partagé avec moi les fatigues inhérentes à une œuvre si grande et si sérieuse; c'était pour la seconde fois que nos Pères étaient appelés dans cette importante paroisse.

Le Père AUDRUGER était demandé dans la ville de Craon par le respectable Curé de la paroisse principale où déjà les prédications du Père BONNEFOY avaient été fort goûtées. Le Père AUDRUGER ne le fut pas moins, et là comme ailleurs, il entraîna la population par le charme et la vigueur de sa parole évangélique. Le Père GIGAUD, qui le premier avait pénétré dans le diocèse de Laval pour donner la mission à la paroisse de Saint-Aignan, reparaissait pour y donner une retraite préparatoire à l'Adoration. Le souvenir de son zèle et de ses travaux était encore vivace au milieu de ce bon peuple qui

voulant témoigner sa reconnaissance à son ancien missionnaire, a failli l'écraser sous le poids de sa ferveur.

Nos travaux dans le diocèse d'Angers ont été continuels pendant cette année. Nous avons introduit l'usage des missions, peu pratiqué jusqu'à ce jour, et souvent au lieu d'une retraite préparatoire à l'Adoration, nous avons montré à ces populations chrétiennes le magnifique spectacle de nos belles cérémonies, qui ne sauraient trouver place pendant les quelques jours d'une retraite. Que ne puis-je retracer ici, mon très-révérend Père, l'enthousiasme chrétien qui a transporté ces peuples de foi, à la vue de nos superbes fêtes! Comment énumérer les nombreux prodiges que le nom seul de Mission opérait dans les âmes! Combien de pécheurs, éloignés depuis de longues années de la pratique de tout devoir religieux, revenaient sincèrement à Dieu! Ordinairement les plus notables du pays donnent au peuple l'exemple constant de leur assiduité aux exercices et ambitionnent souvent l'honneur de concourir aux frais indispensables de la mission. Nous avons vu plusieurs fois ces nouveaux convertis, malgré leur rang élevé, solliciter de nous la faveur de porter sur leurs épaules la croix de mission due à leur munificence.

Les paroisses de Chambellay, Baracé, Guedéniau, Saint-Christophe-du-Bois, Saint Martin-du-Bois, la Membrolle, Juvardeil, Saint-Florent de Saumur, Montguillon, Beaufort, le Lion-d'Angers, Segré, etc.. etc., n'oublieront jamais les saints exercices donnés par les missionnaires. Elles gardent un précieux souvenir des magnifiques réunions de la mission, des conférences, de la fête des enfants, de la consécration à la Sainte-Vierge. Le spectacle émouvant des communions générales et surtout dela plantation de la Croix de mission vivront à jamais dans leurs cœurs. Plus de cinquante autres paroisses ont eu le bienfait d'une grande retraite; aussi la reconnaissance de toutes ces populations renouvelées dans la ferveur par le ministère de nos Pères, est-elle profonde. Le nom des missionnaires vit au milieu

d'elles, et les prêtres des paroisses voisines s'empressent de solliciter à leur tour un si grand bienfait !

Comment supporter ces fatigues incessantes ! C'est que Dieu prend soin de nous et veut bien nous communiquer les forces que réclament des journées et plusieurs fois des nuits entières passées au tribunal de la pénitence. Ce genre de travail nous devient en quelque sorte obligatoire, puisque, à l'époque de l'Adoration, la totalité des paroisses s'approche des sacrements.

Nos travaux n'ont pas eu lieu seulement dans les paroisses de la campagne, déjà plusieurs communautés religieuses ont voulu savoir ce que c'était qu'un Oblat de Marie, et nous ont réclamé pour leurs retraites annuelles.

La ville d'Angers a bien voulu aussi appeler les Missionnaires Oblats, et les paroisses de Sainte-Thérèse, de Saint-Jacques, de Notre-Dame et de la Trinité, leur ont ouvert leur chaire. La cathédrale aura aussi sa grande retraite de 15 jours, donnée par un de nos Pères, et c'est un Oblat qui y donnera les exercices du mois de Marie. Les Révérends Pères Jésuites sont aussi venus frapper à notre porte, et le Père Audrugna y a prêché l'adoration ainsi que la fête de saint Ignace.

J'aurais désiré, Mon Très-Révérend Père, pouvoir vous donner des détails plus précis sur les travaux des Pères de la maison d'Angers ; mais, comme ce rapport me paraissait déjà trop étendu, j'ai dû m'arrêter et laisser dans le secret les prodiges de grâces et de salut que Dieu veut bien opérer tous les jours pour le ministère des Oblats de Marie. Déjà de nouveaux travaux sont promis jusqu'à Pâques, et nous espérons que Dieu daignera les bénir comme par le passé.

Votre cœur doit surabonder de joie, Mon Très-Révérend Père, en voyant vos enfants continuer l'œuvre sublime de leur vocation, et travailler sans relâche à la gloire de Dieu et de Marie Immaculée, par le salut des âmes.

Grâce aussi aux constants et généreux efforts de nos Pères, partout couronnés de succès consolants Notre petite

communauté jouit, après deux ans d'existence à Angers, d'une considération qui ne s'acquiert, d'ordinaire, qu'au prix de plusieurs années de travail. Nous en avons eu une marque sensible dans les nombreuses demandes qui nous ont été faites de toute part, et qui ont dépassé de beaucoup la limite de ce que nous pouvions entreprendre.

Daignez agréer, Mon Très-Révérend Père, l'hommage du profond respect et du dévouement filial du plus humble de vos enfants,

Marius Roux, O. M. I.,

Supérieur.

Angers, 17 Août 1862.

MAISON DU CALVAIRE (Marseille).

RAPPORT S'ÉTENDANT DU 1er SEPTEMBRE 1861 AU 1er NOVEMBRE 1862.

Nous n'avons, sur les travaux exécutés par nos Pères du Calvaire, qu'un rapport incomplet (1).

Ces travaux peuvent se diviser en deux classes : les travaux ordinaires et les travaux extraordinaires.

Les travaux ordinaires s'accomplissent dans l'intérieur de l'Eglise du Calvaire que nos Pères desservent ; nous n'avons pas à les énumérer, ils sont connus de tous.

(1) Plusieurs Chapitres-Généraux ont recommandé aux Supérieurs de nos Communautés d'avoir un registre spécial pour y consigner les événements qui se passent dans chaque maison, et surtout les travaux auxquels se livrent les membres qui en forment le personnel. Si cette sage prescription était toujours fidèlement observée, on trouverait dans ce registre les indications qu'exige la rédaction des Rapports semestriels ordonnés par la circulaire imprimée en tête du premier numéro des *Missions de la Congrégation*. Espérons que chaque Supérieur aura à cœur de se conformer aux canons des Chapitres-Généraux, et aux ordonnances du Très-Révérend Père Supérieur-Général.

Mgr Cruice, évêque de Marseille, a bien voulu honorer de sa présence la clôture des exercices de la Retraite prêchée à l'Association de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, dans le mois de septembre 1861.

Sa Grandeur a daigné aussi choisir l'Eglise du Calvaire pour y faire une ordination en faveur de nos Oblats, le 15 mars 1862.

Parmi les Associations ou Congrégations qui reçoivent de nos Pères des soins assidus, nous devons mentionner l'Association de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Le Révérend Père Roux (Laurent) en a été chargé pendant cette année. Il a su ranimer le zèle de cette Association, en rendre les réunions plus intéressantes et plus suivies, et augmenter considérablement le nombre des associés.

La Retraite qu'il a prêchée à la Congrégation pendant le carême, a eu un succès remarquable. Il a publié une nouvelle édition du *Manuel de l'Association*, que l'on devait au Révérend Père Aubert (Casimir), premier Directeur de l'Association. La Retraite générale a été prêchée au mois de septembre par le Révérend Père Sacré, de la maison d'Autun. Sa parole, imagée et chaleureuse, a continuellement attiré un nombreux et sympathique auditoire.

Le mois de Marie a été prêché par les Pères de la Maison. L'affluence des fidèles a été considérable. Le *Triduum* de l'Adoration perpétuelle a été aussi très-fréquenté. Rien n'avait été négligé pour élever, à N.-S. dans l'Eucharistie, un trône digne de son adorable majesté.

Les travaux extraordinaires comprennent les œuvres que nos Pères accomplissent dans les paroisses où ils sont appelés.

Le Révérend Père Tissot a prêché, avec un succès consolant, deux grandes Retraites: une dans la paroisse des Aygalades, et l'autre, dans la petite paroisse de la Pomme, deux localités déjà plusieurs fois évangélisées par nos Pères. Pendant le mois d'octobre, il a eu à prêcher les Dominicales dans la paroisse de Saint-Laurent, à Marseille.

Le Révérend Père Bermès, depuis son arrivée au Calvaire,

a prêché une Retraite à la Congrégation des Filles de Château-Gombert.

Le Révérend Père Mauran a donné, à la fin du mois d'août, une retraite à la Congrégation des Demoiselles de la paroisse des Chartreux, à Marseille, et dans le courant du mois d'octobre, il a prêché la Retraite préparatoire à la fête de sainte Thérèse, dans la paroisse des Grands-Carmes, de la même ville.

Plusieurs Retraites ont été prêchées à des communautés religieuses, entr'autres, aux Sœurs Hospitalières de saint Augustin, qui desservent l'Hôpital Général, l'Hospice de la Charité et l'Hôpital de la Conception, à Marseille.

L'Œuvre des Italiens, que nos Pères dirigent depuis si longtemps, continue de prospérer entre leurs mains. Les Pères Zirio et Martini lui consacrent un dévouement à toute épreuve. Pour la troisième fois, le Révérend Père Martini a prêché le carême dans la chapelle de l'Œuvre, et les résultats obtenus ont été très-satisfaisants.

On serait étonné et bien agréablement surpris si nous pouvions donner le chiffre exact des mariages chrétiennement réhabilités par les soins des Pères de la maison du Calvaire. Il est tel Père qui les compte déjà par centaines, et qui, chaque année, voit sa liste considérablement augmenter. C'est ainsi que la Congrégation continue de réaliser, parmi les pauvres, sa devise céleste: *Pauperes evangelizantur*.

A la maison du Calvaire se rattachait aussi l'*Œuvre des Allemands*. Cette œuvre, que Notre Bien-Aimé Fondateur avait prise tout spécialement sous sa protection, s'était rapidement développée par le zèle et le dévouement du Révérend Père Martens. Ce Père n'avait reculé, pendant cinq ans, devant aucune peine pour la faire prospérer. Une bibliothèque choisie de livres allemands, avait été fondée par ses soins, afin que la lecture achevât et complétât le bien opéré par la prédication. Autorisé par notre vénéré Fondateur à s'adresser aux fidèles, il avait su recueillir des aumônes et des offrandes qui lui permettaient de subvenir aux besoins

pressants de nombreuses familles trompées dans les espérances qui les avaient attirées à Marseille. Un catéchisme allemand approuvé, après examen, par plusieurs archevêques et évêques de l'Allemagne, de la Suisse et de la France, sera un témoin permanent du zèle apostolique qui animait le R. P. Martens, en faveur de ces pauvres exilés de l'Allemagne ou de la Lorraine allemande. Cette *Œuvre des Allemands* n'est plus entre les mains des Oblats : elle a été confiée aux soins d'un prêtre séculier, dans le courant du mois de novembre de l'année dernière.

Tels sont les principaux travaux auxquels se sont livrés nos Pères du Calvaire. Ils s'attendent à une prochaine campagne plus laborieuse encore. Dieu ne leur refusera point les bénédictions qu'il a répandues jusqu'à présent sur leur zèle et leur dévouement religieux.

Les maisons de Paris, de Nancy, de Notre-Dame-de-la-Garde et de Notre-Dame-de-Lumières n'ont pas encore envoyé les deux Rapports exigés par la circulaire du Très-Révérend Père Supérieur-Général, en date du 3 avril de cette année.

FAITS DIVERS.

— La Direction du Grand-Séminaire de Marseille, qui était entre nos mains depuis 35 ans, a été retirée aux Pères de notre Congrégation le 5 juillet 1862, et confiée aux Lazaristes à la fin du même mois.

— La santé de nos Frères Scolastiques paraissant souffrir d'un séjour prolongé à Notre-Dame-de-Montolivet, le Scolasticat a été transféré, dans le courant du mois de septembre dernier, à Autun, où une nouvelle résidence lui a été exclusivement consacrée.

— La Congrégation, malgré les épreuves qu'elle traverse, a pu envoyer, dans les Missions-Etrangères, un assez grand nombre de ses membres. Nous en publions, avec bonheur, la liste:

La Province du Canada a reçu :

Le Révérend Père Mourié, du diocèse de Valence,

Les Frères Scolastiques : Barrett, de l'Irlande,

M. Carthy, de l'Irlande.

Le Vicariat de la Rivière-Rouge a reçu : le R. P. Petitot, du diocèse de Marseille :

Le R. P. Riché, du Canada, et les Frères Cathéchistes, Duffoy et Scallen, tous deux Irlandais.

Sont partis de Southampton, au commencement du mois de septembre, avec le Révérend Père d'Herbomez, vicaire de l'Orégon :

Le R. P. Baudre, du diocèse du Mans,

Le R. P. Lejacq, du diocèse de Quimper,

Le R. P. Gendre, du diocèse de Gap,

Les Frères Guillet, du diocèse de Laval, et le Frère Mactay, Irlandais.

Mgr Séméria, évêque d'Olympia, vicaire-apostolique de Jaffna, a amené avec lui le 7 septembre :

Le R. P. Boutin, du diocèse de Rennes,

Le R. P. Boisseau, du diocèse de Laval,

Les Frères Couway et Dowling, irlandais, et le Frère Ligier, de Nancy.

Mgr Séméria a aussi emmené avec lui six Sœurs de la Sainte-Famille, destinées à fonder les écoles catholiques de Jaffna. En voici les noms :

La Mère Xavier Marchand,

La Sœur Marie-Stanislas Quénn,

La Sœur Marie-Hélène Winter,

La Sœur Marie-Liguory Roger,

La Sœur Marie-Thérèse Van Murs,

La Sœur Marie-Thérèse Marilles.

Toutes ces Sœurs appartiennent à la branche de Lorette, dévouée à la haute éducation.

— On lit dans le *Mercure Aptésien*, du 3 août 1862 :

« Nous avons parlé dernièrement du passage de Monseigneur l'Evêque de Montréal, au Canada, dans notre ville, où il était venu faire ses dévotions à sainte Anne, et aujourd'hui nous apprenons à nos lecteurs du dehors qu'un autre prélat étranger, Mgr Séméria, vicaire-apostolique de Jaffna, dans l'Ile de Ceylan, revenant également de Rome, est venu officier dans notre cathédrale, dimanche dernier, jour de la fête de notre glorieuse patronne.

« C'est au voisinage du Sanctuaire de Notre-Dame-de-Lumières que nous avons dû cette bonne fortune, et c'est à la demande du Révérend Père Bermond, qui en est le Supérieur, et au désir de notre digne Curé, qu'a accédé Mgr Séméria.

« Le Prélat, qui appartient à la Congrégation des Oblats de Marie, et qui, le matin même, avait fait une ordination à Notre-Dame-de-Lumières, a bien voulu se rendre, dans l'après-midi, à Apt, et il a, non seulement officié aux vêpres, mais il a encore assisté à la procession générale de sainte Anne, puis, il a présidé au salut et donné la bénédiction du Saint-Sacrement.

« La présence inattendue de cet Evêque-Missionnaire a donné « à la célébration de notre fête de sainte Anne, une pompe « nouvelle, et qui rappelait les beaux jours de notre antique « cathédrale. Aussi, grande a été la joie des fidèles, et les « hommages qu'a reçu notre vénéré Prélat ont dû lui prou- « ver combien sa démarche était appréciée par notre reli- « gieuse population, par le conseil de Fabrique et par les « représentants de l'Autorité. M. le Sous-Préfet et M. le Maire « sont allés lui faire une visite, à laquelle il a répondu par la « sienne avant son départ.

« Ce départ n'a eu lieu qu'à midi, et dans la matinée, « Mgr Séméria a célébré la Sainte-Messe à l'autel de la cha- « pelle royale de sainte Anne.

« Il nous a raconté que la dévotion envers l'aïeule du « Christ était répandue dans l'étendue de son vaste Vicariat, « et que, par une coïncidence remarquable, ce même jour « 25 ou 30,000 pèlerins avaient dû se rendre dans le désert et « sur les bords de la mer pour y honorer une image de la « sainte, placée dans un oratoire, privé pourtant de ses « reliques. Il y avait, dit le Prélat, cette seule différence, « qu'au lieu de quatre heures, c'est-à-dire, au moment où « avaient commencé nos vêpres, la nuit était déjà venue « pour ses diocésains, en raison de la position géographique « de cette contrée, par rapport au soleil.

« Le pieux Prélat a daigné consigner, dans le registre de la « Fabrique de l'Eglise, le souvenir de son passage à Apt.

« Il était accompagné du R. P. Bermond, supérieur du « couvent de Notre-Dame-de-Lumières, et du R. P. Roullet, « Oblat de Marie, d'une maison de Marseille. »

— Le jour de l'Assomption, à la fin des Vêpres, a eu lieu au Calvaire, la cérémonie du baisement des pieds. Mgr Séméria était présent avec les Missionnaires qui devaient l'accompagner. Les Sœurs de la Sainte-Famille assistaient à cette touchante cérémonie. C'est le R. P. Bernaed, Supérieur du Calvaire, qui a prêché.

La même cérémonie réunissait, le 31 août, une nombreuse assistance dans notre église de Liverpool autour des Mis-

sionnaires de l'Orégon. Voici les détails que renferme une lettre du R. P. Jolivet, Supérieur de cette maison, adressée au R. P. Boisramé, maître des novices en Irlande :

« Nous avons eu une belle cérémonie qui aurait fait battre « de joie le cœur de vos novices de Glenmary. Six Mission- « naires partant ensemble pour les pays les plus lointains et « les plus sauvages. C'est un spectacle à ravir les anges et on « ne le voit pas tous les jours. Aussi, dimanche soir, avons- « nous eu le baisement des pieds des Missionnaires. Le R. « P. Power a prêché un sermon adapté à la circonstance. Il « y avait une foule très-grande et très-émue à ce spectacle « si nouveau pour nos gens. Le lendemain tous sont partis « pour Southampton et maintenant ils voguent sur l'Océan. « Puisse l'étoile de la mer guider ces nouveaux apôtres jus- « qu'à leur destination. »

— Mgr Séméria a présidé, le 16 août, la distribution des prix dans le pensionnat de l'Immaculée Conception, à Marseille, et le 26 du même mois, il assistait à la procession solennelle, à la suite de laquelle le diocèse de Marseille a été consacré, sur la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, au Saint-Cœur de Marie.

C'est le 7 septembre que le vénéré Prélat s'est embarqué à Toulon, avec sa nombreuse caravane pour retourner à Jaffna. Le Gouvernement avait bien voulu lui accorder le passage gratuit pour les Missionnaires et pour les Religieuses de Loretto.

— Le Très-Révérend Père Supérieur-Général a pu, dans le courant du mois de septembre et d'octobre, visiter plusieurs de nos communautés. Les deux maisons d'Autun, celle de Notre-Dame-de-l'Osier, de Nancy, de Cléry et de Limoges ont joui successivement de sa présence; à Autun, à Grenoble, à Nancy et à Limoges, le Supérieur-Général a présenté ses hommages aux Evêques qui occupent le siége de ces villes; partout il a reçu des preuves non équivoques de la bienveillance de Leurs Grandeurs. Le Très-Révérend Père rentrait à Paris le 4 novembre.

— Ce numéro des *Missions* complète le premier volume de nos annales. Les Supérieurs sont invités à réunir en un seul volume les quatre numéros publiés.

— De toutes parts, il arrive au Très-Révérend Père Supérieur-Général des témoignages de la satisfaction que procure, malgré ses imperfections, la publication de cette histoire contemporaine de notre chère famille. Nous espérons que ces imperfections disparaîtront peu à peu et que tous les Provinciaux et Supérieurs des Maisons voudront bien contribuer à ce progrès par la fidélité qu'ils mettront à envoyer les deux rapports semestriels prescrits par la circulaire du 3 avril dernier. Le zèle et le dévoûment qu'ils apporteront à cette œuvre en feront le succès et la durée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

N° 1. — AVRIL 1862.

Lettre du Supérieur-Général à tous les Membres de la Congrégation 1
Missions d'Angleterre. — *Rapport du R. P. Cooke*..... 6
Extraits de différentes lettres..... 19
Missions du Canada..... 30
Rapport sur l'état présent de la Mission sauvage de Saint-François-Xavier du Sault..... 38
Missions de la Rivière-Rouge..... 50
Mgr Grandin à Mgr de Mazenod 53
Arrivée de Mgr Grandin..... 55
Voyage de Mgr Grandin..... 57
Mgr Taché à Mgr de Mazenod 59
Le Père Séguin à notre bien-aimé Fondateur..... 60
Voyage du R. P. Simonet..... 72
Incendie, inondation..... 78
Faits divers..... 88

N° 2. — JUIN 1862.

Missions de l'Orégon. — *Rapport du R. P. D'Herbomez, Vicaire de l'Orégon* 93
Pacification de l'Orégon..... 112
Mission des Snohomish..... 121
Correspondance du R. P. D'Herbomez. 129
Tableau des Missions de l'Orégon 183
Missions de Ceylan. — *Rapport de Mgr Séméria, Vicaire apostolique de Jaffna*..... 186
Mission de Kaytz 211

Mission de Saint-Sébastien 221
Mission de Trincomalie et de Batticaloa 224
Anniversaire du 21 mai 271
Faits divers 287

N° 3. — SEPTEMBRE 1862.

Missions de Ceylan. — Les Prisons de Kandy 293
Missions de Natal. — Rapport de Mgr Allard au Conseil central de Lyon 312
Correspondance de Mgr Allard 317
Correspondance du R. P. Gérard 345
Lettre du R. P. Bompard 366
Lettre du R. P. Barret 370
Lettre de Mgr Allard 378
Missions de France. — Maison de Notre-Dame de Montolivet 390
Maison d'Aix 398
Maison de N.-D.-de-l'Osier 407
Maison de N.-D.-de-Bon-Secours 427
Maison de Limoges 433
Maison de N.-D.-de-Cléry 439
Faits divers 444

N° 4. — DÉCEMBRE 1862.

Missions du Texas 453
Lettre du R. P. Soulerin 454
Les exilés. — Lettre du R. P. Parisot 467
Les morts. — Lettres des Pères Parisot et Gaudet 471
Correspondance du R. P. Gaudet 485
Lettres du R. P. Sivy 505, 512, 525
Missions de France. — Maison de Vico 548
Maison de Talence 558
Maison d'Autun 565
Maison d'Angers 570
Maison du Calvaire, à Marseille 577
Faits divers 581
Table générale du premier volume 587

BINDING LIST JAN 1 1935

310577
Author Missions de la Congrégation des Mission- Relig. P M
Titlenaires Oblats de Marie Immaculée, 1(1862)
DATE. NAME OF BORROWER.

University of Toronto Library

DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED